



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 1,380,232

PROPERTY OF
*University of
Michigan
Libraries*
1817

ARTES SCIENTIA VERITAS







RECUEIL
DE
MÉMOIRES ORIENTAUX

TEXTES ET TRADUCTIONS

PUBLIÉS

PAR LES PROFESSEURS DE L'ÉCOLE SPÉCIALE
DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

À L'OCCASION

DU XIV^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES, RÉUNI À ALGER

(AVRIL 1905)

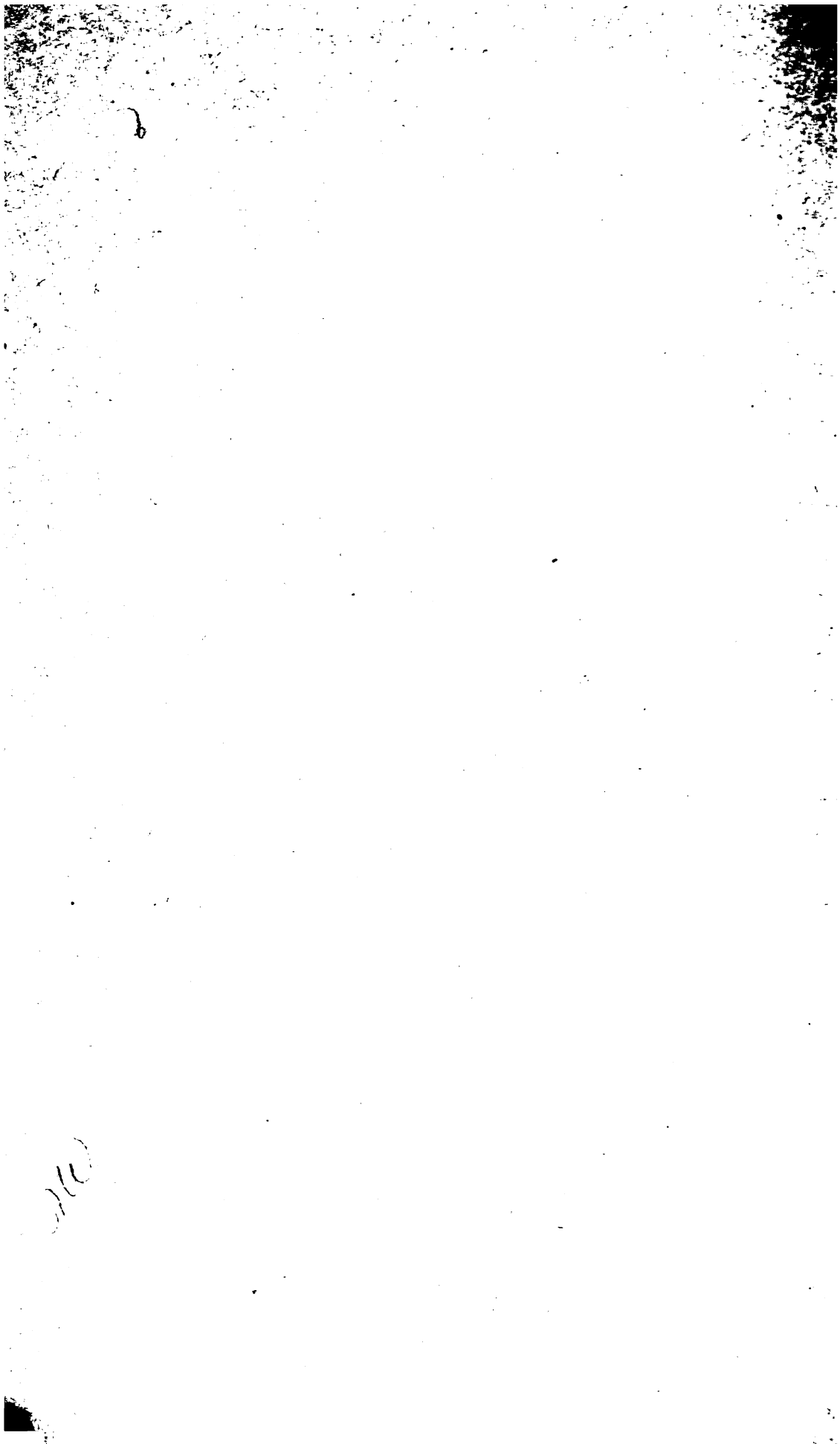


PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

MDCGGCV



PUBLICATIONS

DE

1012
L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

V^e SÉRIE. -- VOLUME V

RECUEIL

DE

MÉMOIRES ORIENTAUX



*Paris. École des langues orientales
vivantes.*

RECUEIL
DE
MÉMOIRES ORIENTAUX

TEXTES ET TRADUCTIONS

PUBLIÉS

**PAR LES PROFESSEURS DE L'ÉCOLE SPÉCIALE
DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES**

À L'OCCASION

DU XIV^e CONGRES INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES RÉUNI A ALGER

(AVRIL 1905)



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

MDCCCXCV

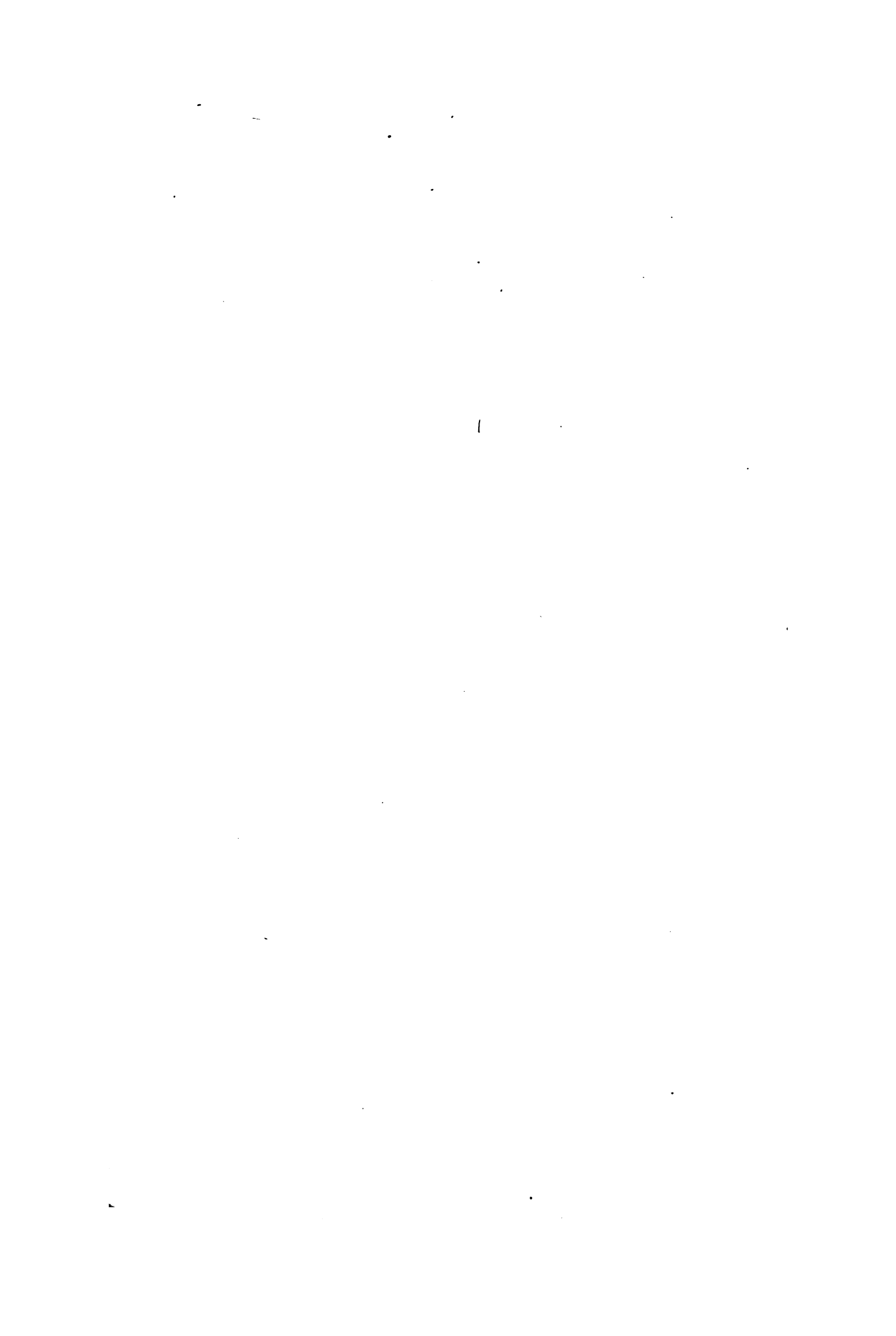
892.06
P23
E2p
ser.5
v.5

cont
Kraus
3-20-50
70004

**UNE AMBASSADE MAROCAINE
À CONSTANTINOPLE**

PAR

A. BARBIER DE MEYNARD



UNE AMBASSADE MAROCAINE À CONSTANTINOPLE

AVANT-PROPOS.

Le court fragment qu'on va lire n'est qu'un épisode de l'histoire des relations du Maroc avec la Turquie, épisode secondaire et qui n'a pas attiré l'attention des chroniqueurs indigènes. Il n'en est fait mention ni dans le *Terdjoman* d'Ez-Ziâni, dont nous devons une excellente traduction à M. Houdas, ni dans le *Kutâb el-istikça*, ce précieux document qui fournira de si utiles matériaux au futur historien du Maroc.

A la fin du XVIII^e siècle, la situation critique dans laquelle son éternelle lutte avec la Russie avait jeté la Porte ottomane lui imposait une politique de ménagements et d'apparente amitié avec les chérifs Hassani. Ceux-ci, de leur côté, avaient dû renoncer à l'orgueilleuse attitude qu'ils gardaient devant les autres puissances musulmanes en leur qualité de descendants et d'héritiers légitimes du Prophète. Menacés à l'intérieur par les révoltes incessantes des *'Abid* et des nomades du *Bled es-Siba*, au dehors par l'ambition des Beyler-bey d'Alger ou les insolentes provocations de la *Taïffe*, ils avaient compris la nécessité sinon de s'incliner devant ceux qu'ils considéraient comme des usurpateurs du khalifat, du moins de s'assurer, le cas échéant, leur alliance ou leur neutralité.

Le troisième prince de la famille des Hassani, le seul peut-être de cette dynastie qui possédât les qualités d'un souverain, Muley 'Abd er-Rahmân ben 'Abdallah, avait senti tous

les avantages de cette politique de conciliation et, pendant son long règne, il la suivit avec une persévérante habileté. C'est ce qui explique les relations plus étroites qui rapprochèrent les deux grandes puissances du monde musulman à cette époque.

Sans prendre au sérieux l'assertion d'Ez-Ziâni qui parle de vingt ambassades envoyées à Constantinople par le Chérif son maître, il est incontestable que les rapports diplomatiques devinrent plus fréquents entre le Makhzen et le Divân ottoman durant les dernières années du xviii^e siècle.

En 1179 de l'hégire (1765-1766), l'Empereur du Maroc envoie à Sultan Moustafa III, en qualité d'ambassadeurs (*bach-dourein*), deux de ses conseillers intimes, Sidi Tâher ben 'Abd es-Selâm Es-Salawî et Sidi Tâher El-Benâni Er-Ribâti, porteurs de riches cadeaux et d'instructions sur lesquels la chronique locale garde le silence⁽¹⁾.

Deux ans plus tard en 1181 (1767), 'Abd el-Kerîm Arghoun amène au Chérif, de la part du Sultan turc, un bâtiment chargé d'engins de guerre.

En 1197 (1782-1783) se place l'envoi de la mission marocaine dont nous devons la relation à l'historien turc Djevdet Pacha, et qui fait l'objet de la présente notice.

Enfin en 1200 de l'hégire (1786), c'est Ez-Ziâni lui-même, l'auteur du *Terdjoman*, qui va porter à Constantinople les félicitations amicales et les présents de son maître et bienfaiteur Muley Mohammed. Rien n'est amusant comme le ton de naïve complaisance avec lequel ce diplomate improvisé retrace le succès de sa mission. Choyé — c'est lui-même qui l'affirme — par le Sultan qui ne peut se passer de lui, comblé de prévenances par les hauts fonctionnaires de la Porte, il retourne enfin au

⁽¹⁾ Voir plus loin p. 13, note 1.

Maroc et le Chérif se pâme d'aise en écoutant le récit hyperbolique de son ambassadeur⁽¹⁾.

Bien plus sérieuse est la relation dont nous sommes redevables à Djevdet. Puisée aux archives de la Porte et résumée sur les *Mazbata* ou procès-verbaux des conférences diplomatiques, elle a un caractère d'authenticité qui inspire toute confiance. La traduction que nous en donnons ci-après est aussi littérale que possible, sauf quelques phrases ou épithètes oiseuses exigées par le protocole oriental, que nous avons cru pouvoir omettre sans inconvénient. On devinera sans peine, dans l'interrogatoire du grand vizir, l'orgueil intraitable de l'osmanli, dans l'apparente obséquiosité du *bachdour* maghrébin, le sentiment inné chez lui de la supériorité du Chérif sur le Padichah issu d'une obscure tribu nomade des bords de l'Oxus.

A ce titre donc, moins comme document d'une grande valeur historique que comme tableau de mœurs, comme un jet de lumière éclairant un tout petit coin de cette *terra ignota* qu'est encore le Maroc, nous avons cru que ces quelques pages tirées du *Tarikhi Djevdet*, un des chefs-d'œuvre de la littérature turque contemporaine, méritaient de figurer dans un volume destiné au Congrès qui réunira prochainement les Orientalistes à Alger, et où l'Orient musulman, principalement le Maghreb, doit occuper la place d'honneur.

⁽¹⁾ *Kitâb el-İstikça*, p. 155. Cf. BUDGETT MEAKIN, *The Moorish Empire*, p. 167.

FRAGMENT

TIRÉ DE LA CHRONIQUE DE L'EMPIRE OTTOMAN

(DJEVDET-PACHA, T. II, P. 52 ET SUIV.)

ANNÉE 1197 (1782-1783).

LA COUR DE FÈZ ENVOIE UN AMBASSADEUR À LA PORTE.

Le maître de Fèz⁽¹⁾, Muley Mohammed ben 'Abd Allah ben Isma'îl, désigna comme ambassadeur extraordinaire Molla Scïd Taher « Mou'tamed ed-dawleh » avec le titre de premier conseiller (*mustechâr*), et comme second ambassadeur le *defterdâr*⁽²⁾ Molla Scïd el-'Arbi. Ces envoyés apportaient des présents destinés au Sultan de Constantinople : un cheval de la race de ceux qu'on tient à la main⁽³⁾ dans les cortèges officiels et qu'on nomme *mahmoudi*, plus cinq chevaux du Maghreb avec leur harnachement complet, six esclaves noirs, deux coffres scellés et un coffret plein de porcelaines de prix. Ils étaient porteurs aussi d'une lettre d'amitié (*ikhlaṣ-namèh*) en langue arabe, dans

⁽¹⁾ L'empereur du Maroc n'est jamais désigné dans le texte turc autrement que sous le titre de حاكم, conformément aux documents originaux consultés par Djevdet. Pour les Ottomans le sultan de Constantinople était l'unique chef de la communauté musulmane et seul avait droit au nom d'Émir el-Mouminin.

⁽²⁾ Le titre de *mustechâr* répond à celui de sous-secrétaire d'État dans les différents services administratifs; il se donne encore aux conseillers d'ambassade. Sous l'ancien régime, le titre de *defterdâr*, à Constantinople et probablement aussi au Maroc, désignait soit le ministre des finances, soit le directeur du système financier connu sous le nom de *ni:âmi djedid*, dans lequel était compris le rendement des impôts.

⁽³⁾ Le texte turc porte « وپلکندست اولتی اوزره ». Le premier mot de cette phrase, s'il est correctement reproduit dans l'édition de Constantinople, reste tout à fait inintelligible pour moi, et je ne le traduis que par conjecture, d'après le sens ordinaire du persan *dest*.

laquelle le maître de Fèz témoignait sa satisfaction de savoir que les cadeaux envoyés par lui précédemment à la Porte et confiés aux soins d'Ali Pacha, Beyler-bey⁽¹⁾ de Tunis, avaient trouvé bon accueil. Mais il exprimait en même temps le chagrin d'avoir appris que d'autres présents qu'il avait chargé le gouverneur d'Alger de transmettre à la Porte avaient été refusés par celle-ci. « Il est vrai, ajoutait-il, qu'on avait été informé depuis que ce refus ne provenait pas d'un ordre formel du gouvernement ottoman, et qu'il devait être attribué uniquement aux mauvais procédés des Algériens. En conséquence, il offrait, cette fois, à Sa Hautesse, entre autres présents, cinq chevaux pur sang et, comme souvenir de feu 'Abd Allah Huseïni⁽²⁾, père du souverain actuel de Fèz, un sabre ayant appartenu au défunt, et dont la poignée était sans aucun ornement. »

La Porte ayant jugé nécessaire de demander quelques éclaircissements aux deux envoyés marocains, ceux-ci furent convoqués en audience particulière et le résultat de la conférence fut consigné sous forme de demandes et de réponses dans le procès-verbal qui suit.

PREMIÈRE QUESTION.

« Le cheval de main et les cinq autres chevaux richement équipés et harnachés de pierreries, que le chef de Fèz vient d'envoyer au Sultan notre maître par votre entremise, recevront certainement de Sa Hautesse l'accueil le plus favorable. Néan-

⁽¹⁾ Titre porté autrefois par les gouverneurs généraux de Roumélie et d'Anatolie, et que la Porte continuait à donner aussi aux souverains de Tunis, pour bien marquer ses droits de suzeraineté. Cf. D'OHSSON, *État de l'Empire ottoman*, t. VII, p. 278.

⁽²⁾ Ce souverain mourut le 27 de safar 1171 (11 novembre 1757); son caractère despotique et sanguinaire fit de son règne une des périodes les plus tragiques de l'histoire du Maroc. Voir *Kitâb el-Istikça*, t. IV, p. 59 à 86.

moins on a reçu ultérieurement la nouvelle que la cour de Fèz avait envoyé aussi à l'empereur d'Autriche six chevaux avec un équipement enrichi de pierres précieuses. Si cet envoi n'est pas motivé par une préférence du Maroc à l'égard du souverain chrétien, quelle peut en être la cause ? Des explications à cet égard sont nécessaires. »

RÉPONSE DE L'AMBASSADEUR.

« Notre maître Muley Mohammed ben 'Abd Allah met tous ses soins à racheter de ses propres deniers les prisonniers musulmans originaires du Maroc ou de tout autre pays, retenus en captivité dans les États chrétiens. C'est ainsi qu'il m'a chargé précédemment, moi son humble serviteur, d'aller négocier auprès du gouverneur de Livourne ⁽¹⁾, représentant de l'empereur d'Autriche, le rachat et la mise en liberté d'El-Hadj Hachem El-Mesireti, commandant d'une brigantine, qui fut faite prisonnière avec son équipage et son chargement dans les eaux de Livourne en 1187 ⁽²⁾. Après en avoir référé au souverain d'Autriche son maître, ledit gouverneur reçut l'ordre non seulement de remettre entre mes mains le capitaine, ses hommes et le chargement, mais d'y joindre aussi, à titre gracieux, cinq cents prisonniers musulmans. L'empereur d'Autriche ayant en outre manifesté le désir de conclure un traité de paix et d'amitié avec le souverain du Maroc, à l'exemple d'autres puissances chrétiennes, notre maître Muley Mohammed ben 'Abd Allah, se conformant aux vœux exprimés par l'Empereur, me chargea de l'informer qu'il consentait à ce que Fèz devînt la résidence d'un consul et d'une colonie de négociants allemands. Il importe

⁽¹⁾ Le nom de cette ville était altéré sous la forme *ليفورنيش* dans les documents que Djévdet avait sous les yeux, mais il en a rectifié l'orthographe dans une note jointe au texte imprimé. Cf. t. II, p. 52.

⁽²⁾ Cette année musulmane commença le 25 mars 1773 et finit le 14 mars 1774.

aussi de rappeler que les six chevaux offerts à l'Empereur ne provenaient pas du haras particulier de notre maître, mais que c'étaient des chevaux de médiocre valeur et pourvus d'un harnachement en simple filigrane d'argent. D'ailleurs le roi notre maître n'a jamais cessé de consacrer tous ses soins au rachat des Musulmans prisonniers en pays chrétien, de même que son zèle en faveur de la foi musulmane ne s'est jamais ralenti. Ainsi il a traité, par l'intermédiaire du roi d'Espagne, avec (les chevaliers de) Malte pour racheter 2,130 captifs⁽¹⁾ musulmans, au prix de 500 réaux, soit 1,000 piastres, par tête. Les Maltais, il est vrai, n'ont livré que 1,408 captifs, contrairement aux engagements stipulés, sous prétexte que, s'ils rendaient les 710 prisonniers restants, ils risquaient de dégarnir leurs vaisseaux et de ruiner le service de leur flotte. Cependant le roi mon maître, se contentant de ces excuses, a refusé l'indemnité que les Maltais lui offraient, et il continue de négocier, avec le concours du roi d'Espagne, pour le rachat définitif des Musulmans qui sont encore retenus en captivité⁽²⁾. »

DEUXIÈME QUESTION.

« Le maître de Fèz aurait, dit-on, conclu un traité de paix avec le roi des Deux-Sicules. Cette information est-elle véridique? »

RÉPONSE.

« L'année dernière, la disette s'étant déclarée à Tarabolousi Gharb (Tripoli de Barbarie), le Beyler-bey de cette province

⁽¹⁾ Tel est le chiffre donné par le texte turc, mais la nomenclature qui suit prouve que le nombre des esclaves à racheter ne dépassait pas 2,108.

⁽²⁾ On ne trouve aucune mention dans le *Kitâb el-İstikça* de négociations entre la cour du Maroc et Malte à cette date; mais le chroniqueur arabe a consacré un paragraphe entier à l'échange des prisonniers, qui eut lieu avec l'Espagne en 1178 (1764). Cf. *ibid.*, t. IV, p. 100.

écrivit, à maintes reprises, au souverain de Fèz mon maître pour lui demander des vivres. Le roi fit charger aussitôt de céréales deux bâtiments et les envoya en cadeau avec leurs approvisionnements au gouverneur de Tripoli. Un de ces bâtiments arriva sain et sauf à destination; l'autre fut capturé, en cours de route, par des corsaires originaires des Deux-Sicules, et emmené dans ce pays. Mais le roi des Deux-Sicules déclara que, son père le roi d'Espagne étant l'ami du souverain de Fèz, il entendait, lui aussi, donner une preuve d'amitié audit souverain, et sur-le-champ il lui renvoya le bateau capturé avec son chargement, plus sept captifs marocains. Un procédé aussi amical devait être payé de retour : en conséquence, on négocia un traité de paix, qui n'était pas encore définitif au moment de notre départ, mais qui ne tardera pas à être signé entre les deux puissances. »

TROISIÈME QUESTION.

« Votre mission a-t-elle d'autres buts que la remise des cadeaux ? »

RÉPONSE.

« La Russie et l'Autriche ont conclu une alliance en vue d'attaquer l'Empire ottoman et font actuellement des préparatifs de guerre. Cette nouvelle, portée à la connaissance de notre maître par les consuls des Puissances amies, lui a causé un profond chagrin. Informé ensuite par les mêmes consuls que la Porte s'occupait avec ardeur de lever des troupes, d'envoyer des munitions dans les places fortes et d'équiper ses flottes, mon maître, si convaincu qu'il soit que ces préparatifs formidables suffiront pour paralyser la résistance de l'ennemi, a cru devoir réunir son Conseil pour se rendre compte de la situation et y porter remède. Il a lui-même, dans cette assemblée, fait la déclaration suivante : « Il serait criminel de refuser au gou-

vernement ottoman les ressources pécuniaires et les subsides qui lui sont nécessaires. Lors même qu'il me demanderait la vie de mes enfants, je ne saurais la lui refuser. Que Dieu le Très-Haut préserve l'Empire ottoman des périls qui le menacent ! » Après que notre souverain eut exprimé ces vœux empreints de sincérité, les membres du Conseil, comme c'était leur devoir, invoquèrent le Ciel pour le salut de la religion et de l'Empire. Il fut décidé ensuite que toute demande de secours formulée par la Porte serait accueillie dans la mesure du possible et c'est pour notifier ces déclarations amicales que j'ai été envoyé spécialement auprès de la Sublime Porte, séjour du Khalifat. »

Les motifs de l'envoi de l'ambassadeur et la teneur des questions qui lui avaient été posées ayant été soumis au Sultan, il fut décidé qu'il serait reçu par Sa Hautesse. En conséquence, le 23 du mois de cha'bân (29 juillet 1783), à la suite d'un grand divân tenu pour le paiement de l'armée, l'envoyé marocain obtint la faveur insigne d'être admis par le Sultan et fut comblé de faveurs sans limites. Bien qu'il ne fût pas d'usage jusqu'alors d'admettre les envoyés de la cour de Fèz en présence du Padichah, la réception eut lieu avec le cérémonial usité pour l'ambassadeur que le Khân de Boukhara avait délégué précédemment auprès de la Porte ⁽¹⁾. Ce fut un précédent dont profitèrent ensuite

⁽¹⁾ En effet, deux ans auparavant, en 1195, Mohammed Er-Nazari (محمد انظري) envoyé du Khân de Boukhara, avait été admis en audience solennelle par Sultan 'Abd ul-Hamid. Des démarches avaient été faites par l'ambassade de Russie pour s'opposer à cette réception, mais elles échouèrent contre l'intérêt qu'avait la Porte à se ménager l'alliance du Khân contre l'éternelle ennemie de l'Empire ottoman. D'ailleurs, la mission boukhariote n'avait pas un caractère officiel, le but ostensible du voyage de l'ambassadeur étant le pèlerinage de la Mecque. En outre, pour motiver l'exception faite en sa faveur, le Divân alléguait que, la principauté de Boukhara n'étant pas limitrophe de la Turquie, les motifs qui obligeaient le Sultan à ne pas

l'envoyé de Raguse, puis Mikhalaki Bey qui venait d'être promu vaïvode de Valachie; l'un et l'autre obtinrent la faveur de déposer leurs hommages aux pieds de Sa Hautesse.

Le dimanche 27 de cha'bân (1^{er} août 1783), le grand vizir réunit chez lui le *Ķapoudân deryâ* (grand amiral) Ghazy Hassan Pacha et le *Reis ul-kouttâb* ⁽¹⁾ Mehemet Khaïri Efendi. L'envoyé marocain et le personnel de sa mission furent convoqués de nouveau et voici le résumé de la conférence qui eut lieu entre ces dignitaires.

L'ambassadeur commença par faire l'exposé suivant : « Le souverain de Fèz et du Maghreb, mon fils (*sic*) Muley Mohammed, ainsi que ses aïeux, ayant été toujours les amis dévoués de la Porte, lorsque, sous le règne du Padichah défunt Sultan Moustafa Khân, la guerre fut déclarée à la Russie, le susdit Muley Mohammed envoya à la Porte, dans une intention pieuse, plusieurs sabres avec d'autres cadeaux et une lettre d'amitié. Le gouverneur de Tunis 'Ali Pacha fut chargé de faire parvenir ces objets à Constantinople. Un long espace de temps s'étant écoulé sans qu'on reçût au Maroc une réponse relative à l'envoi annoncé, 'Ali Pacha fut interrogé à cet égard. Il garda longtemps le silence, puis finit par répondre : « J'ai envoyé les cadeaux à Constantinople et avis m'a été donné de leur arrivée à destination; mais en ce qui concerne la Cour impériale, le fait de recevoir en audience les ambassadeurs musulmans n'existaient pas pour le représentant du Khân. On trouve dans la Chronique de Djeddet (t. I, p. 271 et 283) le récit des fêtes qui furent données en l'honneur de ce diplomate. Au surplus, sa mission fut de courte durée : après avoir quitté Constantinople pour continuer sa route vers la Mecque, il mourut subitement en Ķaramanie, aux abords de la ville d'Eregli.

⁽¹⁾ Le grand amiral est nommé aussi *دريا بي* *derya beyi*, ce qui correspond au grade actuel de *bahryè muchiri* et aussi aux fonctions de ministre de la marine. Dans l'ancienne administration, le *reis ul-kouttâb* ou *reis efendi* était ministre des affaires étrangères; il faisait fonctions de secrétaire d'État et de chef du Divân impérial. Voir d'Ousson, t. VII, p. 159 et 166.

« les accepter tient lieu d'accusé de réception et il n'est pas
 « d'usage qu'une lettre soit envoyée à cette occasion de la part
 « de Sa Hautesse. » Muley Mohammed fut vivement contrarié
 de cet incident. « Eh quoi, s'écria-t-il, non seulement nous
 « sommes maître d'un grand royaume, — qu'Allah en soit
 « loué! — mais encore nous appartenons à la noble lignée du
 « Prophète; n'avions-nous donc pas le droit d'espérer que le
 « Sultan chef de l'Islam aurait répondu à notre lettre, si ce
 « n'est à cause du rang que nous occupons, du moins en consi-
 « dération de notre origine? » Telles furent les propres paroles
 que j'ai recueillies de la bouche de Muley Mohammed ⁽¹⁾. »

EXPLICATIONS DONNÉES PAR LE KAPOUDÂN PACHA.

« J'étais dans le détroit des Dardanelles, lorsque les présents
 en question me furent adressés par le Beyler-bey de Tunis.
 Obligé, à cette époque, de me rendre à Roustchouk pour ac-
 complir une mission qui m'avait été confiée, je dirigeai ces pré-
 sents sur Constantinople revêtus de mon sceau. Assez longtemps
 après, je reçus du Bey de Tunis une dépêche m'informant que
 Muley Mohammed insistait pour savoir si son envoi était par-
 venu à destination. Je transmis sa lettre à la Porte, laquelle
 m'envoya sans retard la liste du nombre et la description des

⁽¹⁾ L'auteur de l'*Istikça* passe ces faits sous silence, sans doute pour ménager
 l'amour-propre de son maître. Mais, en revanche, sous la rubrique de l'année 1179
 (1765-1766), il fait mention d'une ambassade envoyée par la cour du Maroc à Sultan
 Monstafa IV. Voici le texte même de la chronique arabe :

وفيهما بعث السلطان العثماني السيد الطاهر بن عبد السلام السلوتي والسيد الطاهر بناتي الرباطي باشا دوركي الى صاحب
 الاصلينبول السلطان مصطفى العثماني واصحابها هدية نفيسة فيها خيل عتاق بسروج مشقلة
 بالذهب مرصعة بالجواهر والياقوت ونفيس الاحجار وفيها اسياق محلاة بالذهب ومرصعة بالياقوت
 المختلئ الالوان وفيها حلى من عمل المغرب فقبل ذلك السلطان العثماني وابتع به ثم كافأ
 عليه بمركب موسيق من آلة الحرب مدافع ومهاريس وبارود واقامة كثيرة للمراكب القرصانية من
 كآل ما تحتاج اليه

cadeaux, en ajoutant qu'ils avaient été présentés au Sultan, et que cette notification devait tenir lieu d'accusé de réception. Je me hâtai de transmettre cette réponse au gouverneur de Tunis. L'exposé que vient de nous faire l'ambassadeur est par conséquent exact. »

L'envoyé marocain fit ensuite le rapport suivant : « Cette question étant réglée, voici l'autre objet de la mission que le roi mon maître m'a confiée. Ayant appris que la flotte ottomane était bloquée dans la Méditerranée par les forces navales de la Russie, il a équipé quatre vaisseaux de guerre qu'il a pourvus de tout le matériel nécessaire; il y a joint des cadeaux à l'adresse du Sultan, puis il a écrit au Bey de Tunis dans les termes suivants : « Ces bâtiments et tout ce qu'ils renferment sont destinés à Sa Hautesse 'Abd ul-Hamîd Khân à qui nous les offrons comme un témoignage de notre vénération. Nous avons donc recours à vos bons offices pour les faire parvenir à leur adresse. » Mais le Beyler-bey d'Alger⁽¹⁾ traita avec insolence les officiers et les équipages de ces bâtiments et les obligea de rebrousser chemin, sous prétexte que la Cour ottomane n'avait que faire du concours de la marine marocaine. Ces paroles malveillantes, qui furent bientôt connues de tous, et ces procédés hostiles commis en face de l'ennemi inspirèrent un profond chagrin à notre maître; il crut que tout cela s'était fait avec l'assentiment de la Porte et pensa en mourir de douleur. Heureusement, quelque temps après, sous le ministère du Silihdâr Seïd Mohammed Pacha⁽²⁾, on reçut (de la Porte) l'ordre de ne tolérer

⁽¹⁾ Le Dey qui avait alors Alger sous sa domination, Mohammed ben 'Othmân, était en état d'hostilité non seulement avec plusieurs puissances européennes, mais même avec son coreligionnaire de l'Ouest, et en très-mauvais termes aussi avec la Porte. Cf. DE GRAMMONT, *Histoire d'Alger sous la domination turque*, p. 333 et suiv.

⁽²⁾ Ce grand vizir, qui avait été d'abord le *porte-glaive* du Sultan, d'où son surnom de *Silihdâr*, occupa pendant environ deux ans le poste de *Sadr'aazem* et dirigea les affaires de l'État avec une habileté à laquelle l'historien Djévdet décerne les plus

aucune agression contre les sujets de Raguse. Le sens intime de cette lettre rédigée en arabe et les termes dans lesquels elle était conçue nous donnèrent la conviction que le gouverneur d'Alger avait agi à l'insu et sans l'assentiment de la Porte. Le roi mon maître en éprouva une satisfaction profonde et donna l'ordre que les bâtiments appartenant à l'État de Raguse fussent reçus avec plus d'égards encore que ceux des autres nations, sur les côtes du Maroc⁽¹⁾. Après quoi, désirant se conformer aux paroles du Prophète : « *Faites-vous mutuellement des présents et vous serez amis* »⁽²⁾, il m'a chargé d'apporter ces présents et une lettre à la Porte ottomane, et m'a donné verbalement les instructions suivantes : « L'alliance de l'Angleterre et de la Russie a été extrêmement préjudiciable aux nations musulmanes. Pourquoi nous, les chefs de l'Islam, ne serions-nous pas aussi unis par les liens de l'amitié et d'une étroite alliance ? Il importe que S. H. le Padichah, « refuge du monde », soit convaincu que le royaume du Maroc lui appartient, que notre armée et nos biens sont à lui et que nous considérons comme un honneur de mettre notre fortune, nos vaisseaux et tout ce que nous possédons à la disposition de Sa Hautesse. Nous te donnons l'ordre formel de faire ces déclarations à la Porte. »

DÉCLARATIONS DU GRAND VIZIR.

« Il n'est pas douteux que le texte manifeste du Livre saint : « *Aidez-vous les uns les autres dans les œuvres de bienfaisance et de piété* »⁽³⁾, crée un devoir sacré pour les rois et les sujets de la

grands éloges. Il mourut le 25 safar 1195 et fut profondément regretté du sultan 'Abd ul-Hamid (*Hist. de l'Empire ottoman*, t. I^{er}, p. 249-276).

⁽¹⁾ Sur les événements auxquels il est fait allusion ici, voir L. GODARD, *Description et histoire du Maroc*, p. 558.

⁽²⁾ Le dicton *تهادوا تحابوا*, attribué au Prophète, est souvent cité par les chroniqueurs turcs.

⁽³⁾ *تَعَاوَنُوا عَلَى الْبِرِّ وَالتَّقْوَى* (Coran, chap. v, verset 3).

nation musulmane : ils doivent s'unir, de loin comme de près, par les liens de l'amitié et d'une alliance réciproque. Notre illustre maître et bienfaiteur le Sultan a reçu avec une entière satisfaction la lettre et les présents du chef du Maghreb. Aujourd'hui, grâce à Dieu, les États de Sa Hautesse sont assez vastes, son armée et ses ressources assez considérables pour qu'il n'ait besoin d'aucune assistance. Néanmoins la dernière guerre a coûté près de deux mille bourses⁽¹⁾ au Trésor et a entraîné pour nous de graves préjudices. Nous avons, il est vrai, — que Dieu le maître des mondes en soit loué! — trente mille bourses en numéraire, mais si la guerre éclatait de nouveau, nous aurions besoin de trente mille autres bourses. Puisque vous représentez le chef du Maroc, dites-nous, dans le cas où un emprunt nous serait nécessaire, quelle somme votre maître pourrait nous fournir ? »

L'AMBASSADEUR.

« Cinq mille bourses d'argent. Mais il s'empresserait aussi de mettre à votre disposition tout ce qu'il possède. »

LE GRAND VIZIR.

« Cinq mille bourses d'argent ! Mais moi et mon collègue le grand amiral nous pourrions les offrir à Sa Hautesse ! »

L'AMBASSADEUR.

« Le souverain du Magreb n'a pas de plus cher désir que de sacrifier sa fortune entière pour la cause de l'illustre Maison

⁽¹⁾ De cinq cents piastres chacune. A la fin du XVIII^e siècle, la piastre turque valait 3 francs, selon Djévdet, t. V, p. 226 : la *bourse* ou *kéçé* représentait donc une valeur de 1,500 francs. Sur la pénurie du Trésor et les tentatives de réforme économique sous le règne d'Abd ul-Hamîd I^{er}, voir BELIN, *Histoire économique de la Turquie*, dans le *Journal asiatique*, VI^e série, t. IV, p. 512 et suiv.

ottomane. Quoi que vous demandiez, et à quelque époque que vous le demandiez, soyez assuré que rien ne vous sera refusé. »

LE GRAND VIZIR.

« *Nul autre que Dieu ne connaît l'avenir* ⁽¹⁾; mais si l'on considère la marche des événements, il est probable que, dès l'année prochaine, nous devons proclamer le *djihad* (guerre sainte) et marcher contre les Infidèles. Dans cette prévision, la prudence exige que nous augmentions nos ressources pécuniaires. C'est sur ce point que nous appelons surtout votre attention. Écrivez à votre maître et nous lui enverrons le reçu des sommes dont il pourra disposer en notre faveur. De plus, si vous avez de la poudre et du salpêtre, nous vous les prendrons volontiers contre remboursement. »

L'AMBASSADEUR.

« Notre pays est riche en salpêtre et nous en expédions, chaque année, de nombreux chargements en Angleterre. Mais depuis que notre souverain a appris que le roi d'Angleterre avait fait alliance avec la Russie, il a interdit l'exportation de ce produit. Dès à présent, nous pouvons vous fournir deux bateaux de poudre et huit bateaux de salpêtre. Rien ne nous est plus facile, mais à une condition : c'est qu'on informe de cette fourniture l'ambassadeur d'Espagne, afin qu'il mette à notre disposition les bateaux nécessaires au transport des munitions et qu'il s'engage à les garantir contre toute agression des corsaires de la Régence. Un avis de même nature devra être adressé en même temps au roi de la *Petite Espagne*. Je me charge d'écrire à mon

⁽¹⁾ Voici le texte complet et le sens exact de ce verset du Coran, xxvii, 66 :
 قُلْ لَا يَعْلَمُ مَنْ فِي السَّمَوَاتِ وَالْأَرْضِ الْغَيْبَ إِلَّا اللَّهُ وَمَا يَشْعُرُونَ
 les cieux et sur la terre ne connaît l'invisible; excepté Dieu, tous l'ignorent. »

gouvernement pour la question de l'emprunt; en ce qui concerne la fourniture de la poudre et du salpêtre, c'est au grand vizir à en faire la demande spéciale. Je vais me rendre à la Mecque pour les cérémonies du pèlerinage avec trois membres de ma légation; mais mon frère, accompagné de deux autres attachés, portera au Maroc la lettre impériale et mes dépêches. »

L'Ambassadeur fit ensuite l'exposé qui suit :

« Le roi notre maître, son père ⁽¹⁾ et ses ancêtres ont envoyé au tombeau du Prophète plusieurs exemplaires du Coran enrichis de pierres précieuses et destinés à être lus dans la grande Mosquée (de Médine). Mais comme notre maître a appris que ces copies ne sont pas employées à la sainte récitation et qu'elles restent sans objet, il exprime le désir que les bijoux ornant la couverture de ces livres soient détachés et vendus au profit des pauvres appartenant à la famille de Hasan et de Huseïn, domiciliés à Médine et à la Mecque ⁽²⁾; que les exemplaires du Coran soient désormais utilisés pour la récitation et que des instructions en ce sens soient données au *sourreh-emini* ⁽³⁾. Ce vœu est respectueusement soumis à la décision du Sultan, chef de l'Islam. »

⁽¹⁾ Ez-Ziâni mentionne en ces termes le cadeau fait à la Mecque par Muley 'Abd Allah V, père de Muley Mohammed, en 1747 : « Quand la caravane des pèlerins partit pour la Mecque, 'Abd Allah lui remit, pour les disposer sur la tombe du Prophète, vingt-trois exemplaires du Coran recouverts d'or, parsemés de rubis et d'autres pierres précieuses et 2,700 pierres précieuses de diverses couleurs. » (Trad. de M. Houdas, p. 94.)

⁽²⁾ C'est-à-dire aux descendants de la lignée d'Ali, compris sous le nom honorifique de *Chérifs*.

⁽³⁾ « Le dépositaire de la bourse » était le titre de l'officier chargé, tous les ans, par le Sultan de porter aux deux villes saintes une somme considérable provenant du Trésor et des biens de mainmorte. On trouve, sur cette fondation pieuse et le cérémonial usité le jour du départ (12 *redjeb*) de ce dignitaire, d'intéressants détails dans D'ONSSON, *Tableau de l'Empire ottoman*, t. III, p. 257.

LE GRAND VIZIR.

« Le trésor du Prophète est plein de bijoux et d'objets précieux, dons de nos anciens Sultans et d'autres souverains. En distraire la moindre parcelle serait une action blâmable, à laquelle nous ne saurions consentir. Mais, par une faveur spéciale du Sultan, les copies du Coran et du *Delail ul-Khairât*⁽¹⁾, d'une belle écriture, qui ont été données dans une intention pieuse par les aïeux de votre maître et par lui-même, seront recherchées et des lecteurs seront désignés, afin que les mérites de ces récitations reviennent aux donateurs. »

L'ambassadeur, heureux des assurances qui venaient de lui être faites, se confondit en remerciements. Et, en effet, conformément aux promesses du grand vizir, trois copies du Coran et trois du *Delail* furent expédiées à Médine. Trois notables de cette ville, qui se recommandaient par leur piété, furent choisis comme lecteurs avec une pension mensuelle de 70 aspres (environ 210 francs), prélevée sur les redevances de la banlieue de Damas.

En retour des cadeaux qu'il avait envoyés au Sultan, le maître de Fèz reçut un sabre magnifique, un poignard et une dague avec poignées ornées de pierreries, un carquois broché d'or, un arc, sept carabines richement ciselées, une *gaddara*⁽²⁾

⁽¹⁾ C'est le livre de prières par excellence, l'eucologe musulman que tout fidèle doit posséder et lire souvent. Rieu a donné de ce manuel d'édification une description détaillée dans le *Catalogue des manuscrits arabes du British Museum*, I, 76 a. Des exemplaires ornés de miniatures et principalement de la vue des mosquées de la Mecque et de Médine se trouvent en nombre dans le fonds oriental des principales bibliothèques publiques d'Europe. Cf. aussi le *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale* 1180-1196; *Catalogue de Berlin*, n° 3919; Pertsch, n° 807; *Bibliothèque khédiviale*, t. II, p. 194, etc.

⁽²⁾ Épée courte à deux tranchants très affilés, qui se suspend à l'arçon de la selle. Dozy dans son *Supplément arabe* (s. v.) cite l'étymologie d'ailleurs très suspecte « la perfide » donnée à ce mot par un auteur arabe.

d'argent ciselé, des harnais, une selle, des étriers d'un travail précieux, et diverses étoffes de fabrication ottomane. Enfin, une lettre impériale en réponse à celle du chef du Maroc fut remise à son ambassadeur⁽¹⁾.

Quelques mois après, le maître de Fèz ajouta aux cadeaux offerts précédemment les objets suivants : un cimenterre avec son baudrier enrichi de pierreries, un chapelet en perles fines, une montre entourée de pierres précieuses, une tiare incrustée de diamants et de rubis, un collier, une paire de pendants d'oreille, six filles esclaves noires et un eunuque. Ces cadeaux furent apportés à Constantinople par un envoyé spécial, El-Hadj Mekki, lequel fut reçu au Palais impérial avec le cérémonial de rigueur.

L'année suivante (1198 = 1783-1784), le gouvernement marocain envoya à la Porte un ambassadeur chargé de lui communiquer une lettre relative au rachat des Musulmans retenus en captivité à Malte. Dans ce message le chef du Maroc protestait de son zèle à négocier l'échange des prisonniers. Il avait dépêché à Malte un envoyé spécial, porteur d'une somme de 270,358 réaux destinée à la rançon de 612 prisonniers musulmans. « Mais, ajoutait la dépêche, les Maltais ayant rompu les négociations et rendu la somme offerte pour le rachat; en outre, la plupart des captifs étant sujets de l'Empire ottoman, le gouvernement du Maroc croit devoir se borner à appeler la bienveillante sollicitude de la Porte sur cette affaire. D'ailleurs, il ne doute pas que l'autorité et le crédit dont le gouvernement turc jouit auprès des puissances européennes n'assurent le plein succès des négociations. » En conséquence, la cour marocaine envoyait à Constantinople la somme destinée à la rançon des

⁽¹⁾ Voir le texte et la traduction de ce document ci-dessous, p. 22 et suiv.

prisonniers, et elle exprimait le désir que, au cas où les Maltais persisteraient dans le refus de livrer ceux-ci, l'argent fût distribué entre les habitants des deux villes saintes, la Mecque et Médine.

La réponse de la Porte au message de la cour de Fèz est rapportée en résumé dans la Chronique de Djevdet⁽¹⁾; en voici les passages importants :

« Le gouvernement impérial, qui s'est toujours signalé par son zèle dans les questions d'échange et de rachat, promet de ne rien négliger, dans cette circonstance, pour aboutir avec Malte à un résultat favorable. Néanmoins, si la résistance de l'Ordre ne pouvait être vaincue, la somme destinée à la rançon des captifs ne pourrait être distribuée entre les habitants des deux villes saintes, comme la cour de Fèz le désire. En effet, la population de ces deux villes se trouve, grâce aux libéralités de la Porte, dans une situation des plus prospères, et leur donner cet argent à titre de gratification pourrait être considéré comme un acte de prodigalité blâmable. En conséquence, à la suite d'une délibération à ce sujet, le Diván décide que la somme en question sera placée en dépôt à l'hôtel des Monnaies. »

Quant à l'envoyé marocain, il fut reçu selon les règles du protocole en honneur à cette époque chez les Ottomans. Il n'obtint pas d'audience chez le Sultan⁽²⁾, mais il fut admis d'abord par le lieutenant du grand vizir, puis par l'Agha des Janissaires, le *defterdar emini*, le *reis efendi* (ministre des affaires étrangères), le *commandant des tchaouch*⁽³⁾ et le surintendant des

⁽¹⁾ *Histoire de l'Empire ottoman*, 1^{re} édition, t. II, p. 229.

⁽²⁾ Voir ci-dessus, p. 11.

⁽³⁾ Le *tchaouch-bachi*, « chef des huissiers employés au service des tribunaux », avait le rang de ministre d'État et exerçait les fonctions de chef de la police. Il était en outre introducteur des ambassadeurs, et c'est en cette qualité qu'il figure parmi les dignitaires cités ici. — D'OHSSON, *op. cit.*, t. VII, p. 166 et 189.

douanes. Plusieurs repas de cérémonie furent donnés en son honneur chez ces fonctionnaires. On le promena dans la capitale et aux environs et, après qu'il eut été gratifié des cadeaux d'usage, il reprit le chemin de son pays.

ANNEXE⁽¹⁾.

فلس حاكمه يازيلان نامه هايونك صورتى

(بعد الانقلاب والدعا) قد وصل الينا مفاوضتكم السنية، مع هديتكم البهية، بايدى سفيركم المكرم، من اعز خدام جنابكم الانجم، فخر الامجد والاكرام السيد طاهر زبد مجده، فقبلنا هداياكم الاسنى بقبول حسن، كما هي في الاسلام من السنن، بعد ما حصل لنا عنها حبور وبهجة، فانها لبيان خلتكم من المهجة لهجة⁽²⁾، وتعلمنا نظر الاسعاد والانجاد، على صحيفتكم الوداد، واكتلنا من سواد مدادة عين الاتحاد، فوجدناها كتاباً⁽³⁾ يحاكي الورد من نجاته، وبزق روض الروح من سماته، تطلع عن مطالع معانيها آثار الاخلاص، فتجلى عنها اعين العيان وتنبع من منابع مبانيها انهار الاختصاص، فتروى العطشان من الخالص، معاني بديعات النظام بحالها ذوا الفضل دراً في العقود منظماء، تكاد معانيه خلال سطوره لحسن مبانى اللفظ ان تتكلم، تأملت في تركيب اشكال خطه ورأيت ظلاماً عن ضياء تبسما، وقد ذكرت فيه من المصاحف المرصعة باليواقيت واللآلئ، التي أرسلت وأهديت في زمانكم العالى، وفي اوقات ابائكم واجدادكم العوالى، الى الروضة المطهرة، والتربة المقدسة المنورة، التي هي خزينة الانوار، ودفينة الاسرار، على صاحبها صلوات الملك الغفار، بطريق التبرك والهدية، طلباً بقرائته المرصاة الرجائية، والمثوبات الاخروية، منافعها

(1) *Djeudet*, t. 1, p. 322. — (2) *Éd. turque* الهمج. — (3) *Éd. turque* كتاب.

الآن مفقودة، لعدم قرائتها وفي المقصودة، وبعض الجواهر عليها من الرصايح،
يحتمل ان يكون الساقط عنها والضايح، فلهذا كنتم في موضع الرجا ان يُنزع
للجواهر وللحلى عنها وبُباع، ويُعطى ائمانها للشرفاء الذين هم الاطهار والنجباء
بالاجماع، والمصاحف المنتزعة من للجواهر المرصعة لسكان طيبة الطيبة وطلابها
لاجل الانتفاع، بشرط ان يُقرأ كل يوم ولا يُعطى، ويُهدى ثوابها الى ارواح اباؤكم
واجدادكم وجنابكم المجلد

وما رائنا اخراج المصاحف المطهرة، من خزينة المدينة المنورة، وانتزاع الجواهر
والحلى عنها وابتياعها خليقاً بحليقتكم الكريمة، وحقيقاً بحقيقتكم النخية،
ولاشان اباؤكم الكرام جديراً واحرى، ولكن اجدادكم الغمام مناسباً ومقتضى،
لانها تبرك وهدية لسطان الانبياء خير البرية، عليه وعلى آله الصلوات
السنية، ولا شك انه حى في قبره، ولا ينقطع الرجاء لكل كسر من جبره،
واخراج الهدية وأخذها عن الخزانة النبوية، وان لم يكن في نفسها سيئة رديّة،
ما كان دأباً للملوك والامراء الاسلامية، ومنتمقش في سقف طبيعتكم السنية، ان
للخزينة النبوية، في طيبة الطيبة العلية، مشحونة بكسف السلطين والامراء
الماسية، وهدايا اللواقين وللغمام المنقضية، من للجواهر والطرائف من تبركات
ابائنا وابائكم الامجاد ذوى العوارف، واجدادنا واجدادكم الشرائف، وسائر
الملوك السوالف ولللائف، ولم يقع من اسلافنا، الغمام اخراج شيء من خزانة
سيد الانام، ولم يُسمع من اباؤكم الغمام، كوقوع هذا المرام، خوفاً عن القصور
في الادب والاحترام، فلذلك تعلق ارادتنا العالوية، بحصول مطالبكم السنية، على
وجه لايق لا ينتج هذه القضية، بل أخذنا ثلاثة دلائل وثلاثة مصاحف خطها
في الحسن واللطافة من الطف اللطائف وارسلناها الى الروضة المعطرة بفوحات
الفضل والاحسان، والترية المنورة باشرافات العرفان والايقان، التي هي روضة من
رياض الجنان، وفردوس من فراديس الرضوان، بشرط ان يُقرأ كل يوم وليالٍ،
ويُهدى ثوابها الى حضرتكم المفضل، وحضرات اباؤكم واجدادكم الابطال،

والافصال، ووجهنا الوظائف، بقرآنة هذه الدلائل والمصاحف، لكيلا يبقى معطلة ولا يكون اجراها للجزيل، وثوابها للجميل، بسبب التعطيل، وعدم الترتيل، غير حاصل لكم ولا باتكم الاجلة ۞

وارسلنا سفرائكم الكرام، من اعز خدامكم ذوى الاحترام، بيت الله العلياء، وزياره روضة سلطان الانبياء عليه وعلى آله افضل التحايا، كما هو المقصود منكم والرجاء، واحاط علينا السامى، فجا اودعتم شفاها لسفيركم النامى، من الاعانة والامداد، اذا اريد الغزو باهل الكفر والعناد، بالنقود والعدّة والعنادر، وسائر مهمات الجهاد، كما كان هذا من الفرائض الالهية لملوك الاسلام شرقا وغربا، ومن السنن للحسنة المصطفوية، والشئشنة المستحسنة الاسلامية، بعدا وقربا، وان المومنين كبنيان مرصوص يشد بعضهم بعضا، وكان التعاون على البر والتقوى فرضا، والكلمات النبوية شاهدة ومحققة لما قررنا، والآيات القرآنية واردة وناطقة بما حررنا، في مواضع عديدة، ومواقع سديدة، فطلع علينا بدور الانفتاح والجمور، والتمع في صدورنا نور الانشراح والسرور، كما كان شرط الأخوة الدينية، بين السلاطين الاسلامية، والاجل هذه الشرائط، كانت امدادكم واعانتكم داخل تحت الصوابط والروابط، وفاء بعهدنا وموالاتنا المؤكدة بيننا وبينكم وبين ابائنا وابطائكم الاجل، وتأكيذا لدعائم الشرع المبجل، واعطينا سفيركم المحترم، صورة عهدنا بدولة اسبانيا لان يكون معلومكم المتختم، وتعارف الاخوان باحوالهم في كل آن واجب لاهل الايمان، لا سيما في آخر الزمان، لانه وقت ظهور الفتن والشدايد في البلدان، وانقطاع اوتار الادوار والاحيان، فيجب معرفتهم بحالهم، لى يتعاون عند اطلاع احوالهم، وسهل الله لنا ولكم بما انطقنا من التقى، وجعلنا وجعلكم من الذين يتعاونون على البر والتقوى ۞ والذي قلتم بالاعانة من النقود وسائر المهمات وهي محمول على قنوتكم الهاشمية، ومروّتكم الرضوية، بمقتضى وسعتكم السنية، ومبتغى مكنتكم السمية، وان كانت السعة واليسار في دولتنا العلية، فان اعداءنا متعدّدة، ومكائدها ومفاسدها متعدّدة، ومتجدّدة،

فنرجو توجهاتكم القلبية، ودعواتكم الخيرية، واعانتكم الصورية والمعنوية، مذكراً
 بقول النبي النبيه كان الله في عون عبده ما دام في عون اخيه واصدرا هذه
 القبالة المعنوية بعنوان الحب والولاء، مع الهدايا المنبئة عن الصدق والوفاء،
 متمتلاً بامر فخر الانبياء عليه وعلى آله افضل التحايا، تهادوا تحابوا كما كنتم
 بامتثال هذه السابق علينا ومتقدم، ولا شك ان الفضل للمتقدم، ونحمد الله
 على ما انعم

TRADUCTION.

LETTRE IMPÉRIALE ADRESSÉE AU SOUVERAIN DE FÈZ.

(Après les compliments et les vœux d'usage.) Nous avons reçu votre noble message et les beaux présents qui l'accompagnaient, par les soins de votre honorable ambassadeur, l'un des plus distingués parmi les serviteurs de Votre Altesse, l'honneur des hommes d'élite, Seïd Taher — que sa gloire s'accroisse! — Nous avons fait le meilleur accueil à ces présents, comme l'exige la coutume musulmane. Outre la joie qu'ils nous ont inspirée, ils nous ont apporté le témoignage de votre sincère amitié. Nous avons lu avec un bienveillant intérêt votre lettre affectueuse. L'encre qui l'a tracée est pour nous comme un collyre salutaire. Empruntant à la rose ses parfums, aux parterres de fleurs leurs couleurs variées, ses pensées brillent comme la pleine lune, illuminent le regard attentif et font jaillir dans l'âme une source abondante où l'amitié se désaltère. Votre style éloquent est pour les gens de mérite comme un collier de perles, et par leur beauté expressive, les mots y prennent la forme d'un organe vivant. En considérant ces lignes si régulièrement tracées, on croit voir briller un sourire au milieu des ténèbres (de l'encre).

Vous faites mention des copies (du Coran) enrichies de pierres précieuses, copies offertes en cadeau sous votre règne auguste et du temps de vos nobles aïeux, au jardin parfumé, à la terre bénie et lumineuse, à l'écrin brillant, au trésor des saints mystères (le tombeau) de notre seigneur le Prophète — que les bénédictions du Dieu de miséricorde soient sur lui! — Vous ajoutez que ces copies, données dans une intention pieuse et dont la lecture est une source de grâces, ne sont plus lues, et que le but de cette donation est oublié; enfin, que plusieurs des bijoux qui les ornaient ont disparu. En conséquence, vous nous demandez de faire enlever de ces manuscrits ce qui leur reste d'ornements précieux et de les vendre, pour le prix en être distribué entre les chérifs de la Mecque et de Médine, qui sont l'honneur de la communauté musulmane. Vous désirez aussi que les copies, après l'extraction des pierres précieuses, soient données aux fidèles qui fréquentent les deux mosquées, à la condition qu'une récitation (du Coran) serait faite, chaque jour sans interruption, pour le salut de votre âme et des âmes de vos illustres ancêtres.

Nous estimons que dépouiller Médine de ces précieux exemplaires, en arracher les bijoux et les vendre serait un acte peu conforme à votre noble caractère, en contradiction avec la pureté de vos intentions et indigne de la mémoire honorée de vos aïeux. En effet, ces présents ont été pieusement consacrés au roi des Prophètes, à la plus noble des créatures, — que de fervents hommages lui soient adressés à lui et à sa famille! — à l'apôtre qui certainement est vivant au fond de son tombeau et ne cesse d'implorer pour nous le pardon du Ciel. Enlever ces souvenirs sacrés au Trésor du Prophète constituerait sinon un acte criminel, du moins une innovation contraire aux usages des rois et des princes de l'Islam. Or il est certainement gravé dans votre cœur que le Trésor du Prophète, conservé dans la

Ville sainte (Médine) est riche en cadeaux, hommages des souverains anciens, des Khaḳāns et des Khalifes du temps passé; qu'ils ont été donnés, dans un but de sanctification, par nos ancêtres et les vôtres, par les souverains qui ont vécu autrefois; que nos glorieux prédécesseurs n'ont jamais touché au Trésor du Maître des hommes (le Prophète) et qu'on n'a point entendu dire que vos pères aient eu une pareille intention, si peu conforme au respect et aux bienséances.

En conséquence, désirant donner satisfaction à vos pieux désirs et prévenir en même temps un résultat aussi regrettable, nous avons décidé que trois exemplaires du *Delail*⁽¹⁾ et trois copies du Coran remarquables par la beauté de l'écriture et leur élégance seraient prélevés pour être affectés au saint tombeau d'où émanent les effluves salutaires, au séjour lumineux du savoir et de la certitude, au parterre des jardins célestes et des demeures paradisiaques (la Mosquée du Prophète à Médine). Mais nous y mettons cette condition que la récitation sera faite jour et nuit, pour les mérites en être appliqués à Votre Altesse et à vos glorieux ancêtres. Nous avons assigné une dotation à la lecture du *Delail* et du Coran, de peur qu'elle ne soit interrompue et que les grâces obtenues par cette œuvre méritoire cessent de vous être accordées à vous et à vos nobles prédécesseurs.

Votre légation, composée de l'élite de vos serviteurs, a été, par nos soins, dirigée vers la maison de Dieu (la Kaaba), pour accomplir ensuite le pèlerinage au tombeau du chef des Prophètes — que les plus abondantes bénédictions soient répandues sur lui et sur sa famille!

Nous avons été informé des instructions verbales que vous avez données à votre ambassadeur relativement à une offre de

⁽¹⁾ Voir ci-dessus la note 1 de la page 19.

subsidés en cas de guerre contre les Infidèles, subsidés en numéraire, armes et matériel d'expédition militaire. Cette assistance est en effet un devoir prescrit par Dieu aux rois musulmans, en Orient comme en Occident, une règle dont l'origine remonte au Prophète, une des plus nobles coutumes de l'Islam, dans les pays voisins ou éloignés. Les vrais croyants doivent être les uns pour les autres comme un édifice indestructible, et l'alliance formée entre eux pour la défense de la religion, une règle de stricte observance. Les paroles du Prophète témoignent en faveur de ce que nous vous prescrivons et les versets du Coran viennent, en maints passages décisifs, confirmer ce que nous vous écrivons. Cette circonstance nous inspire une vive satisfaction : elle illumine notre cœur d'une joie sincère, parce qu'elle est conforme aux exigences de la confraternité religieuse qui doit unir les chefs de l'Islam. En conséquence, l'offre d'appui et d'assistance que vous nous faites est strictement conforme aux règles de l'islamisme; elle répond fidèlement au pacte d'amitié qui a été conclu entre nous et, précédemment, entre nos ancêtres glorieux, et elle a pour base les préceptes de notre loi religieuse.

Nous avons remis à votre ambassadeur une copie de notre traité avec le gouvernement espagnol, parce que l'Islam exige que vous, comme tous nos coreligionnaires, soyez instruits de ce qui vous intéresse à toute époque, et notamment dans ces derniers temps où les séditions et les désordres survenus dans notre Empire ont troublé l'harmonie et la paix. Ces renseignements leur sont nécessaires pour qu'ils se prêtent mutuellement secours dans les dangers qui les menacent. Puisse Dieu faciliter pour nous et pour vous la réalisation des pieux devoirs dont nous parlons et seconder notre assistance réciproque en faveur de la religion et de la piété!

La proposition que vous nous faites en ce qui concerne les

subsidés en argent et en matériel de guerre vous est inspirée par votre noble origine hachémite et la générosité inhérente à la famille d'Ali; elle résulte de la richesse et des hautes ressources qui sont en votre possession. Quelles que soient la prospérité et la puissance de notre gouvernement, nos ennemis sont nombreux, leurs ruses et leurs perfidies se renouvellent sans cesse. C'est pourquoi nous faisons volontiers appel à votre amitié bienveillante, à vos bonnes prières et à votre appui matériel et moral, en rappelant les paroles de notre glorieux Prophète : « *Dieu assiste ses serviteurs, tant qu'ils assistent leurs frères* »⁽¹⁾.

Nous vous adressons cette lettre ornée du frontispice de l'amitié et de l'union; nous y joignons des présents qui témoigneront de la sincérité de ces sentiments, en nous conformant d'ailleurs à l'ordre suivant du Prophète : « *Faites-vous mutuellement des cadeaux et vous serez amis* »⁽²⁾. C'est vous au surplus qui avez pris en notre faveur l'initiative de l'obéissance à ce précepte, et il n'est pas douteux que la *supériorité appartient à celui qui commence*⁽³⁾. — Nous glorifions Dieu des faveurs qu'il nous accorde!

⁽¹⁾ كان الله في عون عبده ما دام في عون اخيه. Ce hadith du Prophète doit certainement être consigné dans le *Recueil des Traditions de Boukhari*, nous n'avons pas cependant réussi à le trouver dans l'édition de Boulac.

⁽²⁾ Voir ci-dessus le texte de ce précepte, p. 15, note 2.

⁽³⁾ الفضل للمتقدم. Sur ce dicton toujours en honneur chez les Musulmans, voir *Arabum proverbialia*, Freytag, t. II, p. 239, où se lit la variante للمقدم. Mais la première leçon paraît être la plus usitée; c'est celle que cite Hariri à la fin de sa préface en reconnaissant le mérite de son prédécesseur Hamadâni, le premier auteur connu des *Maqâmât*. Voir le commentaire des *Séances de Hariri*, édition de Sylvestre de Sacy, p. 15.



LE CULTE DE LA DÉESSE AL-'OUZZÂ
EN ARABIE
AU IV^e SIÈCLE DE NOTRE ÈRE
PAR
HARTWIG DERENBOURG



LE CULTE DE LA DÉESSE AL-'OUZZÂ EN ARABIE

AU IV^e SIÈCLE DE NOTRE ÈRE⁽¹⁾

Le vaste Panthéon de la Ka'ba païenne avait abrité pendant des siècles dans son enceinte dieux et déesses qui, outre leurs places respectives dans le temple universel, possédaient leurs sanctuaires particuliers fréquentés par leurs tribus fidèles. Le Jupiter de cet Olympe, Allâh « le dieu », promu par l'Islâm au rang de dieu unique, revendiqua la possession exclusive de sa « maison » et en exila les compagnons et les compagnes dont il avait longtemps toléré la communauté de domicile pour y jouir désormais de ses prérogatives sans rivalité et sans partage. La reine déchuë, Al-Lât « la déesse », qui, malgré ses accointances polygamiques et polyandriques, n'en était pas moins sa parèdre légitime, n'a pas plus trouvé grâce devant « le Maître » que les sujettes Al-'Ouzzâ « la Toute Puissante », l'associée d'Al-'Aziz « le Puissant »⁽²⁾ (Ἄξιζος), et Manât « la Fortune », l'associée d'un présumé Al-Mânî « le Destin »⁽³⁾. Les trois déesses, déposées

⁽¹⁾ Le jeudi 1^{er} septembre 1904, un résumé de ce petit mémoire a été communiqué par l'auteur à la section sémitique du deuxième Congrès de l'histoire des religions siégeant à Bâle.

⁽²⁾ *Le Livre des mille nuits et une nuit* connaît l'histoire d'Aziz et Aziza; voir la traduction du docteur J.-C. Mardrus, III, p. 290-315; IV, p. 1-127; cf. Na'am et Na'ama, *ibid.*, V, p. 151-198.

⁽³⁾ Ces accouplements divins ont été révoqués en doute par Robertson Smith et par Wellhausen. Quant à *Al-Mânî*, littéralement « l'Arbitre du destin », synonyme d'*Al-Kâdir* et d'*Al-Moukâddir*, il figure dans l'hémistiche souvent cité حتى تلاقى : ما يجى لك المالى « jusqu'à ce que tu te rencontres avec ce que te destine l'Arbitre du

et fugitives, avaient conservé à La Mecque et dans la banlieue leurs bétyles au milieu des palmeraies⁽¹⁾, leurs autels avec les parfums suaves aux divinités des sacrifices sanglants, leurs adorateurs zélés et fervents pratiquant le *tawaf*, le pieux tournoiement des dévôts autour des pierres et des arbres sacrés⁽²⁾.

Comme autrefois dans Israël, le paganisme vaincu opposait une résistance d'arrière-garde au monothéisme vainqueur. C'est pourquoi, vers 616 de notre ère, le prophète Moḥammad, dans une objurgation indignée, avait apostrophé les Koraischites, ses congénères récalcitrants, et surtout son oncle paternel Aboû Lahab 'Abd al-'Ouzzâ⁽³⁾, le seul personnage contemporain dont mention explicite soit faite dans le Coran⁽⁴⁾.

Voici la parole véhémement d'Allâh⁽⁵⁾ : « Eh bien! Avez-vous vu Al-Lât et Al-'Ouzzâ et Manât⁽⁶⁾, la troisième, l'autre? Est-ce que vous avez réservé pour vous les mâles et pour Allâh les

destin»; voir entre autres IBN MANTHOÛR, *Lisân al-'Arab*, XX, p. 161-162. Allâh est le Mânî d'après Wellhausen, *Reste arabischen Heidenthums*, 2^e éd., p. 222. Les Septante traduisent par ἡ τὸχνη le nom du dieu ʾʾp ou ʾʾp̄n (Isaïe, LXV, 11), qu'il convient peut-être de comparer. Un rapprochement probable, c'est celui de Minâ (مِنَى), la célèbre station «visitée» par le petit pèlerinage musulman, par la 'Oumra, dans la banlieue immédiate de La Mecque. Sur la dérivation de Minâ, qui provient clairement de la racine *manâ*, YÀKOÛT, *Mou'djam*, IV, p. 642, et surtout p. 652, a réuni des matériaux de choix.

⁽¹⁾ Le culte de la mimosa sacrée et odorante, que les anciens Arabes confondaient avec celui d'Al-'Ouzzâ, se continuait à Nakhla «Palmeraie», à une journée de distance de La Mecque; voir AL-AZRAËT, *Akhhâr Makka*, dans WÜSTENFELD, *Chroniken der Stadt Mekka*, I, p. 79; cf. IDEM, *Geschichte der Stadt Mekka*, IV, p. 18 et 115.

⁽²⁾ AL-AZRAËT, *ibid.*, I, p. 80.

⁽³⁾ Mot à mot : «Le père de Flamme», c'est-à-dire de Géhenne, «l'adorateur d'Al-'Ouzzâ».

⁽⁴⁾ *Coran*, CXI, 1 et 2 : «Puissent les deux mains d'Aboû Lahab périr et puisse-t-il périr! Puissent sa fortune et ses biens acquis ne lui servir de rien!»

⁽⁵⁾ *Coran*, LIII, 19-23.

⁽⁶⁾ Le prophète Moḥammad descendait, à la quatrième génération, d'un 'Abd Manât «Le serviteur de Manât».

femmes⁽¹⁾? Cela serait alors un partage inique. Ce ne sont là que des noms que vous leur avez donnés, vous et vos pères, sans qu'Allah ait fait descendre en leur faveur une parcelle de puissance. »

Parmi « les femmes » dont le culte tenacé bravait dans l'Arabie centrale la colère jalouse d'Allah, Al-'Ouzzâ apparaît dès le IV^e siècle de notre ère au Yémen dans un texte sabéen inédit, dont la date, sans y être donnée, peut être établie sans témérité par la comparaison et par l'analogie d'autres dédicaces. Ce document curieux d'histoire religieuse antéislamique est inscrit sur un petit cippe en pierre jaunâtre, haut de 0 m. 165, large de 0 m. 10, profond de 0 m. 06. Rapporté de la côte en 1885 par M. Camoin, qui commandait alors un vaisseau des Messageries maritimes, cette petite colonne votive est venue tout récemment enrichir les merveilleuses collections orientales du Louvre, où il figure sous la cote d'inventaire AO 4149.

« Ce ne sont que des noms que vous leur avez donnés, vous et vos pères », dit le Coran qui, pour l'époque et l'entourage du Prophète, est un témoin irrécusable. Quant à leurs « pères », c'est-à-dire aux ancêtres des Koraischites, j'apporte à l'appui de son assertion, au moins pour l'Arabie méridionale, un monument authentique et décisif, complet, sauf une cassure à la droite des deux premières lignes et une éraflure qui a détruit

(1) On lit dans le *Coran*, IV, 117 : « Ils n'invoquent en dehors d'Allah que des femmes. » Ce passage se rapporte aux déesses rivales, mais non XXXVII, 149-153, duquel on a détaché le premier verset pour en inférer qu'Al-Lât, Al-'Ouzzâ et Manât étaient considérées par le Coran comme les filles d'Allah. Cette conclusion est démentie par le contexte : « Demande-leur (aux Mecquois) une décision : Ton Maître a-t-il les filles et eux ont-ils les fils ? Ou encore avons-nous créé les anges du sexe féminin, alors qu'ils en étaient témoins ? Ils n'en disent pas moins dans leurs inventions fausses : Allah a enfanté. Ils mentent. Allah aurait-il choisi des filles plutôt que des fils ? » Allah n'a choisi ni les unes ni les autres. « Il n'a ni engendré, ni été engendré », comme il dit lui-même (*Coran*, CX, 3).

la surface tout le long de la huitième et dernière ligne. Dans cette partie fruste, le haut des lettres finales se devine plutôt qu'il ne se laisse déchiffrer. Les caractères des sept premières lignes sont profondément gravés à la pointe sur la face antérieure polie. Ils se lisent ainsi sans hésitation :

ם בן ב...دم بن م	Π ΗΠ Ψ... ..	1
ב עבד רוח.	روح عبد ب	Π ΗΠ Ψ... ..	2
ם הקני ז' זען ראהו	ن ثعن هقني م	Π Ψ Η Π Ψ Η Π Ψ	3
ז' עזין ראהו	رأتهو عزين	Η Ψ Η Π Ψ Η Π Ψ	4
ב רהב צלסתן	صهتن ذهه	Π Ψ Η Π Ψ Η Π Ψ	5
ם אמ לכהו	ن لبتهو ام	Π Η Ψ Η Π Ψ Η Π Ψ	6
ז' כחלץ תעזין	تعزین خلظ	Η Ψ Η Π Ψ Η Π Ψ	7
ז' בעזין بعزین	Η Ψ Η Π Ψ Η Π Ψ	8

Voici un essai de traduction française, avec des restitutions que je tenterai de justifier :

- 1 'Ab]d (ou Zai]d), fils de Me-
- 2 ha]rwaḥ, vassal des Ba-
- 3 nou] Tha'an, a consacré à sa
- 4 déesse 'Ouzzā
- 5 cette statue d'o-
- 6 r en faveur de sa fille, l'ado-
- 7 ratrice de 'Ouzzā, Koh]hā-
- 8 hir (?]. Au nom de 'Ouzzā.

Ligne 1. Le nom propre initial peut être complété en עב[רם ou en זי[רם].

Ligne 2. Le participe ט[ה]רוח, dont le *hé* a disparu et dont le *résch* ne subsiste que dans sa partie inférieure, apparaît pour la première fois comme nom propre, n'ayant à la fin ni le *mím* de l'indétermination, ni le *noún* de la détermination. Quant au parfait הרוח, il a été constaté dans Halévy 349, l. 4, d'après l'ordonnance rétablie par Joseph et Hartwig Derenbourg, *Études*

sur l'épigraphie du Yémen, I, p. 3-25; voir d'autres exemples, *ibid.*, p. 20, n. 2⁽¹⁾. Ne dit-on pas en arabe *أزوح* et aussi *أزوح* et *استزوح* à côté de *أراح* et de *استراح*?

Ligne 3. *בן* est forme abrégée de *בני* « les fils », dans le sens de « les descendants »; cf. le *Corpus Inscriptionum Himyariticarum*, 77, l. 2 et 3; 80, l. 5; 86, l. 1 et 2, ce dernier exemple portant *בן | מרהרם עבר* « le vassal des Marthadites ». Il en résulte qu'il faut chercher dans *בן* un nom de tribu. Je ne vois à comparer que, d'une part, *יחז*, surnom fréquent et premier terme des noms propres composés *יחזאל*, *יחזמר*, *יחזכר*, *יחזכר*; d'autre part, *يَتَمِيع* (var. *يَتَمِيع*) dans Ibn Doraïd, *Ischtikak*, p. 249, l. 18.

Ligne 4. Remarquez *טראת* « maîtresse » dans le sens de « déesse »; cf. le masculin *טרא* employé de même pour un dieu dans une inscription minéenne du Louvre (*Revue archéologique* de 1903, I, p. 407-410; *Répertoire d'épigraphie sémitique*, I, p. 345, n° 454); le féminin *טראת* appliqué à une femme dans Glaser 1052, l. 3 (D. H. Müller, *Südarabische Alterthümer im Kunsthistorischen Hofmuseum*, n° 6, p. 21-22), et le phénicien *הרכת* « la maîtresse » = « la déesse » dans l'inscription d'Eschmoun'azar, l. 2 et 15; *الرتة* = *Al-Lât* chez les Banoû Thakîf d'après Wellhausen, *Reste arabischen Heidenthums*, 2^e éd., p. 218. — *עיון*, terminé par le *notûn* emphatique, ici, l. 7 et probablement l. 8, répond exactement à l'arabe *العزى*, nom de la divinité proscrite par le Prophète Moḥammad. C'est avec l'article arabe que le nom de cette déesse a été constaté sur l'inscription sinaïtique 946 du *Corpus araméen* (I, p. 419 a), une commémoration de *עבראלעזא = عبد العزى*⁽²⁾. La déesse Al-'Ouzzâ, assi-

⁽¹⁾ Cf. Fr. HOMMEL, *Süd-Arabische Chrestomathie*, p. 32.

⁽²⁾ L'orthographe *עבראלעזא* se trouve dans une autre inscription du Sinaï, publiée sous le n° 146 dans EUTING, *Sinaitische Inschriften* (Berlin, 1891), inscription qui portera la cote 2178 dans le *Corpus araméen*.

milée à la planète Vénus, a été étudiée par Wellhausen, *Reste arabischen Heidenthums*, 2^e éd., p. 34-45; par Nöldeke, dans la *Zeitschrift d. deutsch. morg. Gesellschaft*, XLI (1887), p. 710-711; par Dussaud et Macler, *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moderne*, p. 60-61. Doit-on conclure de ce qui précède que, dans le groupe 'Athtar et Saḥar sur un monument sabéen du Louvre (*Répertoire d'épigraphie sémitique*, I, p. 255-260, n° 310; cf. p. 349-350, n° 460), Saḥar est une déesse, la parèdre de 'Athtar, comme Al-'Ouzā est celle d'Al-'Aziz? Ce serait encore un ménage légitime qui aurait eu ses entrées, dont les images auraient été en honneur dans la Ka'ba antéislamique.

Ligne 5. Le féminin זלסת, appliqué à une image de déesse, au lieu du masculin זלם habituel pour les divinités des deux sexes, est un araméisme, dont je ne connais en sabéen qu'un autre exemple : זלסת | יסין, inscription 27 du Louvre, publiée par moi dans la *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, VI, 2 (1904), p. 44. Le *taw* final de זלסת y a influé sur le lapicide, qui a omis ד, premier terme si fréquent dans les noms composés attribués aux déesses sabéennes, et qui a gravé Yaf'an au lieu de Dhât Yaf'an. — זלסת דהבן est peut-être l'équivalent de דהבן | דה « celle d'or », avec insertion du *taw*, terminaison féminine du démonstratif, dans le second *dhâl*, à moins que l'on ne considère le premier comme une préposition équivalente au *dî* araméen. Cette deuxième explication est corroborée par des exemples analogues dans D. H. Müller, *Siegfried Langer's Reiseberichte*, p. 20. Dans l'inscription I de Marseille, l. 7, זלסתהבן | דהבן « deux statues d'or », ד est accouplé à un *dhâl*.

Lignes 6 et 7. Quelle nuance exprime la préposition ל placée devant בתהו « sa fille », contraction de בנתהו comme en hébreu? La dédicace a-t-elle été faite par le père « au nom de » ou « en faveur de » ou « en mémoire de » sa fille? J'ai supposé que la

filles était vivante et que 'Abd (ou Zaid) appelait sur elle les bénédictions d'Al-'Ouzzâ, dont elle était une adoratrice. En effet, je n'ai pas persisté dans ma première impression, d'après laquelle אִמְתֵּינָא = أُمَّةُ الْعَزَى serait un nom propre féminin⁽¹⁾. Il m'a semblé bien plutôt que ce mot composé indique le plus beau titre que la jeune suppliante puisse faire valoir auprès de la déesse invoquée. Quant au nom ou au surnom, quelle déception de n'en avoir conservé que les quatre premières lettres! On y reconnaît d'abord כחל = كحل « collyre pour les yeux », l'origine de notre *alcool*. Or, le Yémen a sa province de Kahlân ou Kouhlân⁽²⁾, l'une des plus étendues et des plus considérables. Quant au ח, je suppose que c'est l'initiale de חָהָר « l'extérieur », c'est-à-dire « l'œil »; cf. l'expression arabe عَيْنٌ ظَاهِرَةٌ « un œil proéminent ». Dans l'inscription minéenne Halévy 365, l. 2, אִבְיָהוּן « les intérieurs » paraît opposé à אִחְהָרִין « les extérieurs ». La racine חָהָר se trouve encore dans Halévy 49, l. 12 et 14 (D. H. Müller, *Himjarische Inschriften*, dans la *Zeitschrift d. deutsch. morg. Gesellschaft*, XXIX, p. 609 et 615), et 384, l. 2.

Ligne 8. Le haut des lettres permet de soupçonner une conclusion analogue à celle qui est usitée dans l'épigraphie yéménite, le rappel final de la divinité, objet de la dédicace : בְּעוֹן « Au nom d'Al-'Ouzzâ ».

En dehors de l'apport philologique et lexicographique, ma première tentative de déchiffrement et d'interprétation permet de constater sûrement le culte de la déesse Al-'Ouzzâ dès le IV^e siècle de notre ère. De nouvelles découvertes le feront peut-être remonter plus haut ou nous permettront de suivre son

⁽¹⁾ L'une des femmes de Hâroun Ar-Raschid n'est-elle pas appelée أُمَّةُ الْعَزَى; voir AT-ṬABARĪ, *Annales*, Index, p. 50. Ce même Index n'énumère-t-il pas plusieurs 'Abd al-'Ouzzâ, sans compter l'oncle paternel du Prophète, mentionné plus haut?

⁽²⁾ Ἰάχοβτ, *Mou'djam*, IV, p. 240.

histoire depuis lors jusqu'à l'époque de la révélation musulmane. Ce point de vue religieux se superpose sur un phénomène d'onomastique intéressant au point de vue profane, la singularité de la dénomination Collyre de l'œil intérieur pour la jeune personne recommandée à la bienveillance de la déesse Al-'Ouzzá. Là encore l'avenir confirmera ou infirmera ma lecture provisoire et décidera si j'ai eu raison de croire reconnaître une princesse, émule par son appellation de l'esclave noire Prunelle de l'œil des *Mille nuits et une nuit*⁽¹⁾.

Au sommet du cippe, on aperçoit un trou de scellement, long, large et profond de 0 m. 02 environ. C'est dans l'orifice qu'avait été fixée la statuette en or massif ou en bronze doré consacrée à Al-'Ouzzá. La statuette a disparu, comme les autres représentations en métaux précieux, dont mention est faite sur les monuments inscrits. Les voleurs de grands chemins les ont enlevées partout sans scrupule et s'en sont débarrassés au profit des plus offrants sans souci de l'exécution artistique des idoles. C'est ainsi qu'un vrai musée de sculpture a été disséminé, jeté au vent, égaré chez les receleurs et les marchands, fondu en lingots, jeté dans les moules d'où sont sorties les monnaies. Quant aux inscriptions, réjouissons-nous qu'elles aient été dédaignées par les caravanes cupides de Bédouins pillards. Pour eux, elles étaient des écritures inconnues n'ayant aucune valeur vénale, placées sur des pierres quelconques qui ne pouvaient être employées utilement que pour élever des murs, lorsqu'elles étaient assez massives. Pour nous, ces textes anciens, échappés à la fureur destructrice des razzias, sont conquêtes hardies de bonne prise, riches butins pour notre avidité d'apprendre et de savoir, trésors abandonnés ouverts aux chercheurs.

⁽¹⁾ D^r J. C. MARDIUS, *Le Livre des mille nuits et une nuit*, VI, p. 271-299.

NOTICE

SUR

UN DOCUMENT ARABE INÉDIT

RELATIF

À L'ÉVACUATION D'ORAN PAR LES ESPAGNOLS EN 1792

PAR

O. HOUDAS

NOTICE
SUR
UN DOCUMENT ARABE INÉDIT

Depuis que le bey Moustafa-bou-Chelâghem avait réussi en 1708 à s'emparer d'Oran de vive force, les Musulmans de l'Oranie en particulier supportaient avec plus d'impatience qu'auparavant l'occupation nouvelle de cette ville par les Espagnols. Ceux-ci cependant n'étaient plus aussi gênants qu'autrefois, leur influence ne dépassant plus les abords immédiats de la place dans laquelle ils demeuraient étroitement confinés. C'était donc l'effet moral produit par la présence des Infidèles sur le sol musulman qui provoquait chez les Arabes le désir de purifier leur patrie de la souillure des étrangers.

Une circonstance toute fortuite et dans laquelle on pouvait croire à une intervention providentielle vint favoriser les projets des Algériens. Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790, de nombreuses et violentes secousses ébranlèrent tous les édifices de la ville d'Oran. Presque toutes les habitations particulières s'écroulèrent ou menacèrent ruine, et seuls les remparts et les fortifications résistèrent sans éprouver de trop grands dommages à ce mouvement sismique⁽¹⁾. L'alarme fut vive dans la population et la panique gagna l'armée elle-même qui se trouva ainsi dans les conditions les plus défavorables pour résister à une attaque sérieuse.

⁽¹⁾ Le rapport officiel adressé à cette occasion à la Cour d'Espagne par le comte de Cumbre-Hermosa, gouverneur d'Oran, se trouve reproduit en entier dans L. FEY, *Histoire d'Oran*, Oran, 1858, p. 239.

Hanté depuis longtemps par l'espoir de renouveler les prouesses de Moustafa-bou-Chelâghem, le bey de Mascara, Mohammed ben Otsmân, avait demandé au dey d'Alger l'autorisation d'entreprendre le siège d'Oran. Mais les Turcs, tout disposés d'ailleurs à laisser faire, hésitaient à prendre officiellement l'initiative de la rupture du traité qui les liait aux Espagnols pour une conquête dont l'intérêt matériel était somme toute assez médiocre. Le souvenir des deux bombardements d'Alger par les Espagnols en 1783 et 1784 était trop récent pour qu'on n'hésitât pas à s'exposer à de nouvelles représailles.

Cependant, malgré les réponses négatives ou évasives du Divan d'Alger, le bey de Mascara se tenait prêt à marcher au premier signal; ce qui l'avait retenu jusque-là, c'est qu'il ne possédait pas de matériel de siège, et l'eût-il eu que le personnel capable de s'en servir lui aurait fait défaut. La nouvelle du cataclysme qui venait de bouleverser Oran lui permit de croire que les fortifications seraient détruites au moins sur certains points, qu'il pourrait donc surprendre l'ennemi en désarroi et entrer dans la place en donnant immédiatement l'assaut sans avoir à faire un siège en règle. Aussi, dès le 10 octobre, il partit à la tête de ses troupes pour tenter ce coup de main.

Les prévisions du bey ne furent pas justifiées, mais sa tentative amena le dey à donner l'autorisation qu'il avait refusée jusque-là. Le blocus de la place commença aussitôt et un peu plus tard un siège en règle qui, sans causer de graves préjudices aux Espagnols, les détermina cependant à conclure plus rapidement la convention par laquelle ils se décidèrent à abandonner pour toujours Oran et Merselkebir. Cette occupation restreinte leur coûtait de grosses sommes d'argent et immobilisait un corps de troupes sans qu'ils pussent trouver la moindre compensation à ces lourds sacrifices.

Un des membres de l'expédition, Mohammed-El-Moustafa-

ben-'Abdallah-ben-'Abderrahmân, surnommé Ibn-Zerfa⁽¹⁾ (ابن زرفة), originaire du Sig (سيف), reçut mission du bey d'écrire la relation de tous les événements qui s'étaient produits ou se produiraient devant Oran, depuis le jour où l'on avait tenté de surprendre la place jusqu'au moment où les Musulmans s'y fixèrent définitivement le 27 février 1792.

L'auteur a donné à son ouvrage le titre de : الرحلة القرية في السيرة الحمّديّة. L'exemplaire que je possède forme 2 volumes : le premier, d'une bonne écriture courante maghrebine, contient 186 feuillets et chaque page a 19 lignes de 0,095 de longueur. Un double feuillet manque, c'est le premier qui aurait dû former les folios 1 et 9. La copie, datée du 21 moharrem de l'année 1296 (15 janvier 1879), a été faite par El-Mouloud-ben-El-Mokhtâr-ben-Hammou-El-'Abedli-Ech-Chelefi. Le second volume est la mise au net de l'original. Il manque un ou deux feuillets au commencement et on y trouve dans l'intérieur deux lacunes : la première très peu importante; la seconde, dont il est impossible de déterminer l'étendue, sans cependant qu'elle doive être très considérable, est plus grave car elle se rapporte à une des périodes intéressantes du siège. Déduction faite de ces deux lacunes, il reste 155 feuillets dont chaque page contient 21 lignes de 0,115 de longueur. L'écriture est d'un type maghrebin régulier. Le manuscrit est daté du 5 avril 1793 ou 23 cha'bân 1207.

Comme le fait justement remarquer Ibn-Zerfa, le récit des événements journaliers qui se produisent au cours d'un blocus ou d'un siège ne se prête guère à une division en chapitres sous des rubriques spéciales. Il a donc adopté une coupe chronologique rassemblant tous les faits mois par mois. Ainsi s'explique le titre qu'il a choisi de الرحلة القرية, le mot رحلة étant pris

⁽¹⁾ Zerfa était le nom de la nourrice du grand-père de l'auteur.

ici dans le sens qu'il a parfois de « biographie » ou « chronique ». On rendrait assez exactement le titre de l'ouvrage par ces mots : *Chronique mensuelle des faits et gestes du bey Mohammed.*

Il a semblé à l'auteur qu'un événement aussi important qu'une sorte de croisade contre les Chrétiens espagnols méritait d'être retracé sous une forme plus relevée que celle de la prose ordinaire. Cependant, il n'a pas cru devoir écrire son récit en vers et il s'est contenté de ce genre bâtard intermédiaire qui a reçu le nom de prose rythmée ou rimée. On doit d'ailleurs reconnaître qu'il manie assez bien ce genre de style et qu'il a su en éviter les principaux écueils. Mais, il faut bien le dire, la recherche des mots qui doivent former les rimes nuit à la précision du récit et au développement de toute la pensée dans la plupart des cas.

Suivant la méthode arabe, tout ce qui, chez nous, est rejeté en notes au bas des pages est intercalé pêle-mêle dans le contexte même de l'ouvrage. La trame du récit est donc d'autant plus alourdie que l'auteur veut faire montre d'une plus grande érudition. En outre, les textes cités étant très souvent rédigés en prose ordinaire, il en résulte un mélange de styles différents qui choque un peu nos habitudes d'unité de composition dans le corps d'un même ouvrage. Or Ibn-Zerfa était doué d'une excellente mémoire et il ne manque aucune occasion de montrer qu'il était érudit, en sorte que plus de la moitié de son ouvrage est consacrée à des choses qui n'ont rien à voir avec les opérations du bey contre la ville d'Oran.

La chronique de chaque mois débute par l'indication des expéditions du Prophète pendant le mois homonyme. C'est une façon de prouver par des exemples la légitimité de la guerre sainte entreprise par le bey de Mascara. Puis viennent les *hadits* qui se rapportent à ces événements et qui justifient certains procédés plus ou moins corrects au point de vue de la

morale pure que les nécessités de la guerre peuvent imposer. C'est seulement après ces préliminaires que commence le récit proprement dit, qui est fréquemment émaillé de digressions ou d'anecdotes n'ayant pas toujours un lien bien étroit avec le sujet, comme le moyen de détruire les puces ou le procédé qu'il convient d'employer pour empêcher les marmites neuves de se casser la première fois qu'on les met sur le feu. Enfin, il y a souvent des pièces justificatives telles que les lettres adressées au camp par le bey; malheureusement elles ne renferment guère que des détails d'un médiocre intérêt : liste d'objets envoyés ou admonitions adressées aux troupes ou à leurs chefs à l'occasion d'actes d'indiscipline ou de concussions.

En dehors de la doxologie habituelle, quatre discours préliminaires précèdent la Chronique mensuelle. Le premier discours est tout entier consacré à l'énumération de nombreux hadits relatifs à la guerre sainte. Ces hadits font connaître les principales règles à observer dans les diverses circonstances que présente la guerre sainte; ils indiquent les mérites qu'il y a à y prendre part et les récompenses que Dieu réserve à tout Musulman qui expose sa vie pour cette œuvre sainte ou qui lui consacre tout ou partie de sa fortune. Le deuxième discours indique d'une façon assez vague les causes de l'expédition dirigée contre Oran; le troisième est un panégyrique du bey, et le quatrième contient un résumé de l'histoire d'Oran tiré en majeure partie d'Ibn-Khaldoun; il fait valoir toute l'importance de cette place dans une lutte contre les infidèles à cause de son voisinage de l'Espagne et des facilités que son port devait fournir à la piraterie barbaresque.

Il y a peu de choses à retenir de tous ces avant-propos que l'auteur a composés surtout à l'aide d'ouvrages connus. On connaissait par ailleurs la malédiction proférée contre Oran par Sidi El-Haouâri et qui fut cause, au dire des Musulmans, de

la prise de la ville par les Espagnols. Le résumé des diverses expéditions dirigées par les Chrétiens contre l'Algérie n'apprend rien qui ne soit déjà bien connu. Quant aux songes et prédictions annonçant la chute prochaine d'Oran au pouvoir des Musulmans, ils ont l'inconvénient de n'avoir été publiés qu'après l'arrivée du fait qu'ils prétendaient annoncer.

Cependant il convient de noter un passage relatif au *ribât* et emprunté au célèbre jurisconsulte tunisien, Ibn-'Arfa. « Toute cité, dit-il, qui, après avoir été conquise sur les Musulmans par les Chrétiens, est plus tard reprise par les Musulmans, devient une ville de *ribât* pendant une durée de 40 ans; si elle a été reconquise deux fois par l'ennemi, elle reste 120 ans ville de *ribât*; enfin elle conserve indéfiniment cette qualité quand l'infidèle l'a occupée à plus de deux reprises différentes. » On voit d'après cela qu'un *ribât* ne saurait être installé que dans une ville frontière ayant déjà été occupée par l'ennemi.

A noter encore, en passant, un violent tremblement de terre qui eut lieu à Alger le 5 mars 1359 et dont parle le *بغية الرواد*, l'ouvrage que le frère du célèbre historien Ibn-Khaldoun a consacré à la dynastie tlemcénienne des Abdelouadites.

Bien qu'en réalité elle s'étende jusqu'au 27 février 1792, la chronique, débutant par le mois de safar de l'année 1205 (10 octobre 1790), donne comme dernière rubrique le mois de moharrem 1206 (31 août-30 septembre 1791). Les opérations militaires furent en effet terminées au début de ce mois, et la période de temps laissée aux Espagnols pour évacuer Oran et Merselkebir ne pouvait comporter rien d'intéressant au point de vue des Musulmans. Voici maintenant mois par mois l'analyse des faits les plus saillants indiqués par Ibn-Zerfa dans sa chronique.

MOIS DE SAFAR 1205.

C'est exactement le premier jour de ce mois que le bey de Mascara, Mohammed-ben-Otsmán, se met en route pour Oran. Après avoir campé à Oued-El-Hammám (وادی الحمام⁽¹⁾) et au Sig, il va s'installer à l'endroit dit Koudiet-El-Khiyâr (كديّة الخيار), à proximité des remparts d'Oran. Aussitôt arrivé, il ordonne à ses troupes de faire une grande fantasia afin de montrer aux assiégés que personne ne se ressent des fatigues du voyage et que les Musulmans sont prêts à engager vigoureusement la lutte. C'est sans doute dans le même but que deux fois, pendant le cours de la première nuit, les assiégeants vont faire des feux de salve sous les remparts et se retirent ensuite pour aller piller les jardins et les quelques habitations situés aux environs immédiats de la ville.

Cette démonstration ne produisit nullement l'effet qu'on en attendait et qui était d'attirer les Espagnols hors de la place. Aussi, le lendemain, malgré l'avis de ses officiers qui voulaient brusquer l'attaque et profiter de l'effroi que venait de causer le tremblement de terre, le bey pensa qu'il fallait tout d'abord essayer de pratiquer une brèche dans les remparts et il ordonna de mettre en batterie les canons de campagne qu'il avait apportés avec lui. Puis il écrivit au dey d'Alger le priant de l'autoriser officiellement à engager la lutte et de lui expédier ou de lui procurer le matériel de siège dont il avait besoin.

En attendant le retour du courrier qu'il avait envoyé à Alger, le bey installa des batteries : à Regbet-Demmouch (رگبة دموش), à un point qui dominait le fort de Safarrando (سفراندو San Fernando⁽²⁾), dans l'espace compris entre le Château-Neuf

⁽¹⁾ L'orthographe arabe indiquée entre parenthèses est toujours celle donnée par le manuscrit.

⁽²⁾ Ce fort était en avant du fort Saint-Philippe actuel.

(البرج الجديد) et le Château-d'Eau (برج العيون), et enfin sur le plateau de El-Mâida⁽¹⁾ (المائدة). Les canons et mortiers étaient d'une portée si faible qu'ils n'atteignaient point les remparts de l'ennemi; aussi celui-ci profita-t-il du répit qu'il lui était ainsi laissé pour se mettre en bon état de défense.

Cinq jours après son départ d'Oran, le courrier était de retour d'Alger, devançant d'un jour le délai qui lui avait été fixé. La réponse du dey était ainsi conçue :

أنا فرحنا بما بشرتنا به من هبة كورة الكفرة عليهم، وارجاف الزلزلة بهم، اشد الفرح، وقد اتسع الصدر بذلك وانشرح، وتتمر ساعد الجدد لان تبشرونا ببشارة اخرى، الله يبرزقك عليهم ظهوراً ونصراً، وما شاورتنا عليه من ارادتك الصدمة على الكفرة، اللبام الحجرة، فامر ذلك اليك، ونظرك اوسع فيما لديك، واحتفظ بنفسك ان تدخل مهيع اللقاء، وتحاطر بنفسك عند النزول والالتقاء، فانا نناشدك الله في نفسك، ونريد بقاءك لنستمد من انوار قبسك، واحتفظ بالمسلمين ان تلقيهم في مهيع الرداء، وتدبر في يومك ما يصبح غداً

C'est avec plaisir que nous avons reçu la bonne nouvelle qui nous annonce que la cité des Infidèles s'est écroulée sur eux et que le tremblement de terre les a vigoureusement secoués. Cela nous a comblé de joie et nous a fait éprouver un large et vif soulagement. Mettez-vous hardiment à la tâche afin de nous annoncer bientôt une autre bonne nouvelle. Dieu vous accorde contre eux secours et victoire. Vous nous demandez conseil au sujet du désir que vous avez de fondre sur l'Infidèle perfide et ignoble; c'est affaire à vous de décider cela et vous êtes mieux à même que qui que ce soit pour juger de la situation en présence de laquelle vous êtes. Gardez-vous toutefois de vous mêler aux combattants et d'exposer votre vie au moment de la rencontre et du combat. Nous vous demandons au nom de Dieu de songer à votre personne, car nous désirons conserver votre

⁽¹⁾ C'est le nom de la terrasse qui surmonte la montagne de هيدور Heïdour; le nom de Mourdjadjo semble plutôt s'appliquer au pic que couronne le fort de Santa-Cruz.

existence afin de tirer profit des lumières de votre intelligence. Veillez aussi à ne pas exposer inutilement la vie des Musulmans et faites en sorte de vous préparer chaque jour à ce qui pourra vous arriver le lendemain.

En même temps qu'il envoyait cette réponse un peu ambiguë, le dey expédiait à Mostaganem et à Tlemcen l'ordre de remettre au bey tout le matériel de siège dont il aurait besoin. Avec ces ressources et les engins, dont il avait précédemment fait dépôt au Sig et à Arbal (اغبال), le bey s'était cru en mesure d'entamer un siège en règle. Mais, outre le temps qu'exigea le transport de ce matériel en l'absence de routes carrossables, ce qui permit aux Espagnols de recevoir des renforts de leur pays, les canons et leurs affûts étaient dans un tel état de délabrement qu'il fut impossible de s'en servir avant de leur avoir fait subir d'importantes réparations.

Enfin cependant on réussit à se mettre définitivement à l'œuvre. L'armée fut divisée en trois corps : celui du centre commandé par le bey en personne; une aile droite, postée à l'ouest du ravin de El-Hâïdj⁽¹⁾ (الهائج), et placée sous le commandement de son fils Otsmân; une aile gauche installée à Ech-Cheffa⁽²⁾ (الشفتة) sous les ordres de Mohammed-ben-El-bey-Ibrahim, gendre du bey. Pleins d'ardeur au début, les soldats du bey allaient jusque sous les murs d'Oran provoquer les assiégés et l'on fut sur le point d'enlever de vive force un fort qui depuis a reçu le nom des Beni-Zerouâl, tribu qui en avait entrepris vaillamment l'attaque. A ce moment l'enthousiasme fut tel que le bey dut défendre à ses troupes de continuer leurs bra-

⁽¹⁾ Le nom de cette localité rappelle-t-il, comme semble le croire L. Fey, le combat acharné livré en cet endroit par Bou-Chelâghem aux Espagnols en 1732 et dans lequel les Musulmans furent vainqueurs? Je ne le pense pas et je suppose que ce nom était déjà employé avant cette époque.

⁽²⁾ C'est la prononciation vulgaire.

vades héroïques qui ne pouvaient avoir que des conséquences fâcheuses.

Les batteries, mal armées et mal dirigées, ne réussissant pas à pratiquer la moindre brèche, l'armée, qui n'entrevoyait pas le moment où sa vaillance serait enfin utilisable, commença bientôt à donner des signes de découragement. Et ce fut en vain alors que le bey tenta de relever l'état moral de ses gens en faisant appel à leurs convictions religieuses. Les *tolbas*, qu'on avait enrégimentés pour prêcher la croisade musulmane, parcoururent chaque jour les tentes des soldats leur récitant, soit des passages du Coran, soit des hadits qui étaient de nature à enflammer leur zèle; mais ces tournées quotidiennes ne réussirent pas à arrêter la démoralisation générale que provoquaient l'inaction de la plupart des hommes et l'impuissance du feu des batteries.

Tous ces hommes, qui n'avaient abandonné leurs terres et leurs familles que dans l'espoir d'un prompt et riche butin, s'apercevaient qu'ils avaient lâché la proie pour l'ombre et que leur présence dans leurs foyers leur serait plus agréable et plus avantageuse que le séjour devant ces murs dont rien ne faisait prévoir la chute prochaine. Aussi les moindres incidents dégénéraient-ils en querelles et conflits et il suffisait qu'une mine fût éventée pour qu'on criât tout haut à la trahison.

Cet état des esprits menaçait de se terminer par une désertion générale. Le bey, qui avait manqué d'audace au début, comprit enfin qu'il fallait coûte que coûte arrêter ces fâcheux symptômes. Sur une indication fournie par deux prisonniers espagnols, il décida d'attaquer le bastion qui défendait l'entrée de la ville d'Oran. Un coup de canon tiré par la batterie de El-Máïda devait donner le signal de l'assaut, et, dès la veille, chacun prit toutes ses dispositions en vue de l'événement et se prépara à la mort en rédigeant son testament ou en réglant ses affaires par devant les magistrats établis au camp.

Grâce à la prudence des Espagnols qui se gardèrent bien de quitter leurs remparts, l'attaque des Musulmans ne produisit aucun résultat. Après une vive fusillade parfaitement inutile les assiégeants retournèrent à leur camp et décidèrent de lever le siège. On brûla aussitôt les fascines, on détruisit les retranchements qu'on avait élevés, puis on se mit en route pour Mascara afin de se préparer à une nouvelle attaque dans de meilleures conditions. Toutefois on laissa aux alentours de la place quelques groupes de soldats avec mission d'établir une sorte de blocus. Cette première partie de l'expédition avait duré en tout dix-huit jours.

A chaque instant le récit qui précède est interrompu par des digressions. L'auteur, qui était né au Sig, fait un éloge pompeux de cette localité; il parle d'une grande ferme que le bey de Mascara y possédait et qui servait en même temps d'arsenal où était remisé le matériel de guerre encombrant. Il dit que le premier barrage de la rivière fut construit par les Abdelouadites. Ce barrage aurait été détruit en 997 (1589) par une pluie torrentielle provoquée par les malédictions d'un certain Sidi 'Omar-Amhâdj (امهاج), à qui les Benou-Ziyân avaient refusé le droit de prendre de l'eau pour irriguer ses champs. Du temps d'Ibn-Zerfa, les ruines de ce barrage étaient encore très visibles. Avant d'arriver au barrage, la rivière se nomme El-Mebtough (المبتوح); elle prend ensuite le nom de Sig.

Pendant le siège, le bey avait cherché à trouver la conduite qui amenait l'eau à Oran; malgré la promesse d'une somme de 1,000 sultanis, à qui donnerait cette indication, personne ne put fournir ce renseignement, qui eût provoqué la reddition d'Oran à bref délai. A peine arrivé à Mascara, le bey fait construire un arsenal au Sig dans l'un des deux forts bâtis en cet endroit. Il reçoit la visite du mufti de Miliana et d'un jurisconsulte hanéfite, tous deux excellents musiciens.

MOIS DE REBI' 1^r.

Tout ce mois est employé à préparer le retour à Oran dans des conditions meilleures que les précédentes. On s'occupe tout d'abord de se procurer les bois de charpente dont on avait besoin pour fabriquer des affûts, des roues et des chariots. Des détachements vont couper ces bois dans diverses forêts, situées dans le district de la Qalaa des Beni-Râched, aux Oulad-Mimoun, dans la montagne de Nesmet⁽¹⁾ (نَسْمَط), près des villages de Mesrâta (مَصْرَاتَة) et de Talayouânet (تَلَيَوَانَت). Des ouvriers venus de Tlemcen et d'Alger se mettent aussitôt à l'œuvre pour réparer le matériel endommagé et établir du matériel neuf. On fabrique de nouveaux fusils et on remet en état les anciens.

Pendant qu'il forge ainsi de nouvelles armes, le bey songe aussi à maintenir un blocus plus rigoureux autour de la place d'Oran. Pour cela il imagine une organisation assez singulière. Durant sa première expédition il avait déjà eu l'idée d'emmener un certain nombre de tolbas qui, tout en prenant part comme les autres soldats aux opérations militaires, faisaient en outre office d'aumôniers pour ainsi dire. Le résultat de cette expérience avait sans doute été satisfaisant, puisqu'il se décida à lui donner une plus grande extension. Il s'agissait surtout d'avoir sous les murs d'Oran un groupe compact de bons Musulmans qui sentiraient toute l'importance de la tâche qui leur serait confiée aussi bien au point de vue militaire qu'au point de vue religieux, et en même temps de leur assurer une occupation régulière en dehors des courts instants consacrés le plus souvent à une simple surveillance.

⁽¹⁾ Dans une plaquette intitulée : *Quelques notes sur les entreprises des Espagnols au cours de la première occupation d'Oran*, Oran, 1886, M. L. Guin donne, p. 13, la prononciation *Nesmout* et ajoute en note : « Aussi Mesmout, forêt au sud des Hachem ».

Au cours du mois de rebî I^{er} tous les professeurs, instituteurs ou même simplement les personnes qui savaient le Coran par cœur furent invités à se rendre sous les murs d'Oran. Là chacun d'eux, en échange d'émoluments fixés et de rations journalières lui constituant une situation égale à celle qu'il allait abandonner, devait continuer son enseignement à un certain nombre de tolbas en âge de porter les armes, et constituer un véritable ribâṭ dont les membres partageraient leur temps entre le souci de la guerre et celui de l'étude. Cette sorte de cohorte sacrée fut placée sous l'autorité de deux chefs : Mohammed-ben-'Abdallah-El-Djilâli et Et-Ṭâhar-ben-Haouâ, cadi de Mascara ⁽¹⁾.

Deux immenses tentes, destinées à servir de salles de cours, furent mises à la disposition de ces troupes d'un nouveau genre dont un premier convoi, d'environ 400 hommes armés et équipés, quitta Mascara solennellement, drapeaux et tambours en tête. Les Musulmans eux-mêmes furent quelque peu surpris de cette innovation, car la population de Mascara ne ménagea, paraît-il, ni ses sarcasmes, ni ses quolibets en voyant défiler sous ses yeux ces gens dont l'allure sans doute avait un caractère fort peu martial.

MOIS DE REBI' II.

Ce fut seulement au commencement de ce mois que le premier convoi de la cohorte sacrée quitta Mascara pour se rendre à son poste. Les tolbas arabes ont conservé assez tard les traditions de nos étudiants du moyen âge. Rosser le guet était pour eux péché mignon et c'était pain bénit que de brimer le bour-

⁽¹⁾ Le cheikh Bou-Râs, qui prit part personnellement à ce siège à partir du mois de chaouâl, fait un pompeux éloge de ces tolbas; cf. *Voyages extraordinaires et nouvelles agréables par Mohammed-Abou-Ras-ben-Ahmed-ben-Abd-el-Kader En-Nasri*, traduit par M. A. Arnaud; Alger, 1885, p. 182.

geois et de puiser dans sa bourse. Les heures de cours étaient longues et, après la bonne tenue qu'on devait y observer, il fallait bien donner un peu d'essor à l'exubérance de la jeunesse.

Aussi est-il à peine besoin de dire que le voyage de ces jeunes gens, cumulant leurs licences habituelles et celles du soldat en campagne, se fit dans des conditions déplorables. A la première étape, à Oued-El-Hammâm, tout alla bien cependant grâce à la plantureuse hospitalité qui leur fut offerte. Mais le lendemain, quand on arriva à la tribu des Tahelâit (تھلايت), installée sur une route très fréquentée et qui ne pouvait nourrir tous les voyageurs qui passaient, les choses changèrent d'aspect. Comme on refusait de les héberger gratuitement, les tolbas n'hésitèrent pas à s'emparer de tout ce qui leur tomba sous la main, et peu s'en fallut que la bagarre qui s'en suivit dégénérait en combat. Au Sig, où l'on séjourna dix jours, les mêmes désordres se renouvelèrent. Enfin on finit par arriver à Oran après un arrêt au Tlélât (وادی تليلات).

La saison d'hiver étant commencée, la cohorte abandonna Hâsi El-Ahrach (الحاسي الاحرش), où elle s'était tout d'abord installée, pour se réfugier en partie dans les grottes de l'Oued Ifri (وادی يفرى), à la bifurcation du chemin de Merselkebir vers Oran. On édifia en outre un certain nombre de gourbis qui servirent également à l'habitation des tolbas, tandis que les tentes étaient réservées aux études de droit et de grammaire. L'existence des tolbas était assez précaire à ce moment, faute de trouver sur place les moyens de se ravitailler; aussi, les approvisionnements qu'on leur envoyait étant insuffisants et n'arrivant pas toujours bien régulièrement, leur turbulence fut-elle loin de se calmer.

Tout d'abord ils se plaignirent vivement de l'incurie de leurs chefs et de la partialité qu'ils mettaient dans la distribution des vivres et de l'argent que le bey envoyait. Ils trouvaient en-

core que l'on favorisait à leur détriment les troupes de blocus campées à Miserguin (مسرفين) et qui comprenaient également des tolbas. Toutefois, bien qu'il fût informé de toutes ces querelles et des altercations assez violentes auxquelles elles donnaient lieu, le bey persista à maintenir le système qu'il avait imaginé, et un nouveau convoi de 400 tolbas vint rejoindre le premier qui était établi sur l'Oued Ifri.

Les Espagnols ne firent que de timides tentatives pour se débarrasser de ce voisinage incommode. Pourtant ils opérèrent quelques sorties et, dans l'une d'elles, les tolbas eurent 3 tués et 12 blessés au lieu dit Koudiet-el-Afouâl (كدية الافوال). Mais tout cela n'avancait guère leurs affaires et le blocus ne fut nullement interrompu par ces petites passes d'armes. Pendant ce temps on travaillait activement à Mascara à être en état de reprendre le siège. Des instructeurs étaient venus d'Alger dresser le personnel inexpérimenté du bey, et des écoles à feu étaient organisées pour exercer les artilleurs au tir de leurs canons.

Pendant ce mois on tenta de nouveau de couper l'eau qui alimentait la ville d'Oran. Les travaux d'adduction avaient été faits autrefois par le cheikh Abou-Sâlim-Sidi-Ibrahim-Et-Tâzi. Il avait été question à cette époque d'amener à Oran les eaux du Tessâla (تاسلا). On finit par découvrir le lieu où se trouvait la source, mais on ne réussit pas à l'atteindre, protégée qu'elle était par de grosses roches formant cavernes.

MOIS DE DJOMADA I^{re}.

Durant ce mois, des escarmouches de peu d'importance occupent parfois l'attention des tolbas et interrompent un moment leurs querelles et leurs récriminations. On leur avait même annoncé qu'une affaire sérieuse allait être engagée, mais ce ne fut qu'une fausse alerte. La distribution des vivres, des

munitious et de l'argent donnait toujours lieu à de vives contestations, car on avait constaté que la quantité des choses réparties était souvent bien inférieure à celle annoncée dans les lettres du bey. Les tolbas n'avaient donc peut-être pas toujours tort de se plaindre.

Le 8 de ce mois coïncida avec le 1^{er} janvier de l'année julienne 1791. A cette occasion les habitants du Maghreb central avaient l'habitude de célébrer une fête dont l'auteur parle en ces termes :

و في ثامننه وهو اليوم الاول من السنة الجميعة، قدم على الطلبة مقيد هذه الرحلة القرية، من حضرة سيدنا الامير آيدة الله بالعون والتيسير، بثلاثة وعشرين جملاً، واحد اوانى من اصول القصب الفارسى اصلاً، والباقي من الاجال، مشتمل على جملة وافرة من التين وفي مائة من الاعدال، وعشر غرائر، جوراً وزبيبا والبعض نمر، اذ العادة بالمغرب الاوسط توسعة الناس على عيالهم يوم يناير باللحم والتين والجوز ويسمون هذه الاشياء بالنابر لكونها تحفظ اليه، وتساق لديه، هذا لاهل للحضر، واما اهل المدر، فيستعدون ليومه اللحم السمين، والغول المصلوق بالماء والملح والتين، واصول عجر المقلد، وبهذه الاشياء تحصل التوسعة على الاهل، وترى البوادى يهدون الدوم للقري و الامصار، فيكافونهم بما هو معدّ لذلك اليوم عندهم من يابس الثمار، ولا تجد الجزاء الا من جنس العسل، وذلك الغرض من المهديين والامل، و ترى الناس يصلون فيه ارحامهم، ويستوجبون مودتهم واکرامهم

Le huitième jour de ce mois, le premier jour de l'année chrétienne, l'auteur de cette chronique mensuelle arriva chez les tolbas. Il revenait de chez sa Hautesse, notre seigneur l'Émir — que Dieu lui accorde aide et facilités ! Il ramenait avec lui vingt-trois charges. L'une d'elles consistait en pots contenant des tiges de qaṣab-fārisi avec leurs racines⁽¹⁾. Le reste

⁽¹⁾ Les mots *qaṣab-fārisi* désignent ordinairement les roseaux à écrire ou bambous. Il s'agirait donc de boutures destinées à être plantées.

des charges comprenait une grande quantité de figes sèches, en tout cent pains ⁽¹⁾, dix sacs de noix, de raisins secs et aussi quelques dattes⁽²⁾.

C'est l'usage dans le Maghreb central que les gens fassent des largesses à leurs familles le jour de janvier (يناير) en leur distribuant de la viande, des figes sèches et des noix; toutes ces choses sont appelées *nair* (ناير), parce qu'on les conserve pour cette circonstance et qu'on les offre ce jour-là. Telle est la coutume chez les gens des grandes villes.

Dans les bourgs, on prépare pour cette fête de la viande grasse, des fèves cuites à l'eau et salées, des figes sèches et des cœurs de palmiers nains. Telles sont les diverses choses dont on fait des largesses à ses parents. Vous voyez alors les paysans apporter des palmiers nains dans les bourgs et les villes et recevoir en échange les fruits secs qui, d'après eux, sont destinés à ce jour spécial. On ne trouve à payer ces palmiers nains que de cette façon, car tel est le désir et l'espérance de ceux qui les offrent. Ce jour-là vous voyez tous les parents se réunir et se témoigner affection et respect.

Rien de saillant n'est noté au cours de ce mois en dehors de la turbulence ordinaire des tolbas, sauf leur conduite cruelle à l'égard de femmes espagnoles qui pleuraient la mort de quelque parent. Au lieu de respecter la douleur de ces femmes, ils se moquent d'elles et leur crient à plusieurs reprises : « C'est nous qui l'avons tué. »

Les Espagnols coupent les arbres qui se trouvaient dans leurs jardins sous les murs d'Oran. L'auteur suppose que c'est dans le but de dégager les abords de la place et d'empêcher les embuscades; il est plus vraisemblable de croire que c'est la pénurie de combustible qui les avait engagés à agir ainsi.

MOIS DE DJOMADA II.

Si fréquents qu'ils fussent, les envois du bey étaient toujours insuffisants pour assurer le ravitaillement des tolbas qui man-

⁽¹⁾ On appelle عدل des figes sèches agglomérées en gros pains.

⁽²⁾ Tous les fruits secs que l'on consomme en cette circonstance sont désignés sous l'appellation générale de عظام.

quaient souvent d'argent, de vivres ou de munitions. La viande faisait souvent défaut faute de marché à proximité, et il fallait aller à cinq milles de là à l'ouest de Merselkebir pour s'en procurer. Le mauvais temps rendait d'ailleurs les communications assez difficiles et expliquait un peu la pénurie dans laquelle on laissait la cohorte sacrée. Le mécontentement était encore accru par l'inaction à peu près complète dans laquelle on était, et aussi par les intempéries qui obligeaient tous ces jeunes gens à rester entassés dans leurs grottes ou leurs cabanes.

Les privations qu'on s'imposait étant devenues trop grandes, on résolut d'aller chez les Ghomra dont le territoire était assez voisin et produisait de tout en abondance. Les Ghomra firent bon accueil à la députation des tolbas, mais ceux-ci ne se contentèrent pas d'une large hospitalité et de quelques cadeaux en nature. Privés depuis longtemps d'une foule de bonnes choses qu'ils trouvaient là en abondance et à leur portée, ils n'hésitèrent pas à faire main basse sur tout ce qui leur convenait. Un des Ghomra ayant malmené un de ces pillards, une vive querelle s'engagea, et elle se serait terminée par un véritable combat si les maraudeurs ne s'étaient décidés à battre en retraite.

Les escarmouches avec les Espagnols étaient peu fréquentes et toujours sans importance. Derrière leurs remparts les assiégés étaient tout à fait invulnérables et ils n'avaient rien à gagner à sortir de chez eux. Leurs espions les tenaient au courant des algarades des tolbas qui avaient sans cesse maille à partir avec leurs propres chefs ou avec les soldats des tribus installées dans leur voisinage. Ils pouvaient donc espérer lasser la patience de leurs ennemis d'autant mieux qu'ils se montreraient moins.

Vers la fin du mois, des troupes plus vaillantes et mieux disciplinées que les tolbas arrivèrent en nombre et commencèrent les travaux préparatoires du siège. Il fallut tout d'abord tracer des routes pour permettre de faire passer les canons qu'on allait

mettre en batterie. Un des points les plus difficiles à atteindre était le sommet du Mourdjadjo, qui dominait les positions espagnoles. Quoique assez malaisée, l'opération fut exécutée avec une grande rapidité.

L'arrivée de ces troupes détermina les Espagnols à établir une batterie avancée à Hachiet-el-Afouâl (حاشية الافوال), en face du fort des Beni-Zerouâl. Cette tentative ne fut pas couronnée de succès. Les premiers retranchements élevés durant une nuit furent détruits le jour suivant par les tolbas. Les travaux, repris la nuit suivante, furent de nouveau bouleversés le lendemain par les assiégeants et il fallut renoncer à s'installer sur ce point. Les assiégeants devenaient d'ailleurs de plus en plus nombreux, les armes et le matériel de siège arrivaient chaque jour et le corps des tolbas devenait lui aussi de plus en plus considérable.

Les Musulmans étaient persuadés que, sans la malédiction de Sidi-El-Haouâri, la ville d'Oran ne serait jamais tombée au pouvoir des infidèles et que l'intervention du saint personnage était indispensable pour faire cesser les effets de sa colère. Aussi décidèrent-ils de chercher à l'intéresser au sort de leurs armes. Dans ce but on imagina de faire, pendant un mois, toutes les prières et toutes les récitations du Coran en l'honneur de Sidi-El-Haouâri. Et, pour que cette manifestation lui parvînt plus directement, on monta sur le plateau de El-Mâida d'où l'on voyait le tombeau du saint, et c'est de là qu'on lui lança les premières invocations.

MOIS DE REDJEB.

A maintes reprises déjà, l'auteur a parlé de la détresse des tolbas qui mangeaient rarement à leur faim et dont l'installation devenait de plus en plus difficile à mesure qu'ils augmentaient en nombre. A ce moment ils étaient au nombre de 1,450,

répartis dans 58 tentes qui contenaient chacune 25 personnes. Aucun marché n'existait à proximité où l'on pût se procurer les objets les plus indispensables. Tout venait du dehors; Tlemcen et Mostaganem envoyaient surtout du beurre, des fruits secs et des grains tout préparés tels que la dechicha (دشمشة); Nédroma envoyait des marmites, et les Abîd-Gherâba du sel.

D'ordinaire les grains arrivaient non préparés et personne n'était là pour les moudre; ce travail étant toujours exécuté par des femmes lorsqu'on vit à la campagne ou sous la tente. Le bey comprit enfin qu'il avait manqué de prévoyance et il décida que l'on installerait des moulins à Miserguin.

Au cours de ce mois, on termina les routes destinées à assurer le transport du matériel de siège et sa mise en place. Une partie de la route qui menait au Mourdjadjo était sur le flanc de la montagne qui donnait sur la mer. Les Espagnols profitèrent de cette circonstance pour envoyer des navires qui lançaient des bombes contre les travailleurs. Ce tir ne produisit aucun effet; les Musulmans ne perdirent pas un seul homme et il n'y eut, paraît-il, qu'un âne qui fut tué par une bombe.

Les tolbas s'étaient vite habitués à voir sans effroi les bombes tomber autour d'eux. Ils se précipitaient sur celles qui n'éclataient pas immédiatement, ils en arrachaient la mèche et s'emparaient de la poudre qu'elles contenaient. Cette insouciance du danger avait sans doute de temps à autre de graves inconvénients, car on leur défendit de se livrer à ce jeu, en se basant sur cette disposition de la loi musulmane qu'il y a faute à exposer sa vie quand il n'y a aucun intérêt matériel à le faire, soit pour la personne elle-même, soit pour la communauté musulmane.

Les préparatifs étaient déjà fort avancés et une action décisive semblait devoir être bientôt imminente, quand le bey fit appel aux tribus voisines et leur demanda de venir se joindre

aux assiégeants. Les Douâir, les Zemâla et les Abîd-Gherâba répondirent à cet appel et leurs contingents grossirent bientôt l'effectif de l'armée musulmane; cependant aucune action de guerre bien sérieuse n'eut lieu au cours de ce mois.

A propos d'une excursion qu'il fit aux environs d'Oran, l'auteur parle des deux sebkhas situées : la grande, près de Miserguin; la petite, près de la Sénia. Il assure que la présence du sel y est récente et qu'elle est due à un miracle de Sidi-Bou-Medien à qui les habitants du pays s'étaient plaints de manquer de sel. Le saint patron de Tlemcen n'eut qu'à planter successivement sa pique dans les deux endroits ci-dessus indiqués pour qu'aussitôt le sel s'y montrât en abondance et en grande quantité, sans pourtant que l'eau des puits voisins devînt saumâtre.

A la suite de ce premier miracle, qui n'a rien d'étonnant, dit-il, quand on sait quelle était la sainteté de Sidi-Bou-Medien, il en cite deux autres, dont un consista à convertir tout un couvent de moines chrétiens à l'islamisme. Voici d'ailleurs en entier le texte de ce passage et sa traduction.

حكى الحريشى وغيره ان الشيخ ابا مدين رضى الله عنه كان يتكلم في الحقائق بعد صلاة الصبح بمسجد الخضرا بالاندلس فسمع به رهبان دير يعرف بدير الملك وكانوا سبعين نفرا او قال سبعين رجلا فجاء من اكابهم عشرة للاختبار والامتحان فتنكروا ولبسوا زي المسلمين ودخلوا المسجد وجلسوا مع الناس ولم يعلم بهم احد فلما اراد الشيخ ان يتكلم سكت حتى جاء رجل خياط فقال له ما ابطاك قال يا سيدى جلست حتى استوعب الطواقى التى اوصيتنى عليها فاخذها الشيخ منه ونهض قائما والبس كل واحد من العشرة طاقية فتعجب الناس من ذلك ولم يعملوا بالخبر ثم شرع الشيخ في الكلام فكان من جملة قوله يا فقراء اذا هبت نسيمات القبول و التوفيق والفضل من الحق على القلوب المشرقة اطفات كل نور ثم تنفس الشيخ فانطلقا قناديل المسجد كلها وكانت

تنيف على ثلاثين ثم سكت واطرق فلم يقدر احد ان يتكلم لعظم الهيبة او يتحرك ثم رفع راسه وقال لا اله الا الله يا فقراء اذا اشرفت انوار العناية على القلوب المهتمة اضاء لها كل ظلمة ثم تنفس الشيخ فاشتعلت القناديل وعاد لها نورها واضطربت اضطراباً شديداً حتى كاد يلحق بعضها بعضاً ثم تكلم الشيخ في اية السجدة فسجد وسجد الناس فسجد الرهبان مع الناس خشية الغصيصة والاشتهاه فقال الشيخ في سجوده ودعا لله اللهم انك اعلم بتدبير خلقك ومصالح عبادك وان هولاء الرهبان قد وافقوا المسلمين في لباسهم والسجود لك وانا قد غيرت ظواهرهم ولم يقدر على تغيير بواطنهم غيرك وقد اجلستهم على مواضع كرمك فانقذهم من الشرك والطغيان واخرجهم من ظلمات الكفر الى نور الايمان فما رفع الرهبان رؤوسهم من السجود الا وقد مضى عنهم العجزان ودخلوا في دين الملك الصمد الواحد المعبود فاسلموا وبلغوا المقصود فانوا الشيخ واسلموا على يده وتابوا وبكوا وندموا على ما كان منهم وكثر الصياح والبكاء في المسجد وكان يوماً مشهوداً

El-Horaïfechi et d'autres racontent que le cheikh Abou-Medien faisait, après la prière du matin, une conférence sur les vérités fondamentales dans la mosquée d'Algésiras en Andalousie. Les moines d'un couvent, dit couvent du Roi, et qui étaient au nombre de 70 personnes — ou suivant une variante, 70 *hommes* — avaient entendu parler de cette conférence. Dix des principaux moines de ce couvent décidèrent de s'y rendre afin de juger de sa valeur et, dans ce but, ils se déguisèrent et revêtirent le costume des Musulmans. Ainsi costumés, ils entrèrent dans la mosquée, y prirent place parmi les assistants sans être reconnus par personne.

Au moment où le cheikh devait prendre la parole, il garda le silence et resta ainsi jusqu'à l'arrivée d'un tailleur auquel il dit : « Qu'est-ce qui t'a mis en retard ? » — « Maître, répondit-il, j'ai dû attendre d'avoir terminé les bonnets ⁽¹⁾ que tu m'as recommandé de faire. » Aussitôt le cheikh prit ces bonnets, se leva et revêtit d'un bonnet chacun des dix moines.

(1) Je lis *تاقية*, nom que l'on donne aux bonnets d'étoffe que l'on porte en dessous de la calotte rouge.

Toute l'assistance fut surprise de cet acte, personne n'étant au courant de l'affaire.

Cela fait, le cheikh prit la parole et entre autres choses il prononça ces mots : « Mes frères, lorsque les brises de la déférence, de la sympathie et de l'admiration à l'égard de la Vérité soufflent sur des cœurs éclairés, toute lumière s'éteint. » Le cheikh poussa alors un soupir et toutes les lampes de la mosquée s'éteignirent. Et elles étaient au nombre de trente et quelques. Après cela le cheikh se tut et baissa la tête. Personne, tant était grand le respect dont on l'entourait, ne souffla mot et ne fit le moindre mouvement.

Un instant après le cheikh releva la tête et dit : « Il n'y a d'autre divinité que Dieu. Mes frères, lorsque les lumières de la grâce brillent sur des cœurs morts toutes les ténèbres s'effacent devant elles. » Et, sur un nouveau soupir du cheikh, toutes les lampes se rallumèrent, reprirent leur clarté et s'agitèrent si violemment qu'elles faillirent se heurter les unes contre les autres. Le cheikh, ayant ensuite parlé du verset de la prosternation, se prosterna. Tous les fidèles se prosternèrent également, y compris les moines qui redoutaient l'éclat d'un scandale. Pendant qu'il était prosterné le cheikh prononça l'invocation suivante : « Ô mon Dieu, tu sais mieux que personne diriger tes créatures et assurer le sort de tes adorateurs. Or, ces moines que voici ont déjà imité les Musulmans dans leur costume et leur prosternation devant toi; j'ai pu changer leur extérieur, mais nul autre que toi ne peut changer leur foi intérieure. Puisque tu les a admis à s'asseoir à la table de ta bienveillance, délivre-les du polythéisme et de l'hérésie; fais-les sortir des ténèbres de l'infidélité vers la lumière de la foi. »

Les moines n'avaient pas relevé la tête après leur prosternation que déjà leur éloignement pour l'islamisme avait complètement disparu et qu'ils étaient entrés dans la religion du Souverain, du Maître, de l'Unique, de l'Adorable. Ils se convertirent à l'islamisme d'une façon complète; ils se présentèrent au cheikh, abjurèrent entre ses mains et, revenus dans la bonne voie, ils pleurèrent et regrettèrent ce qu'ils avaient fait autrefois. Les cris et les sanglots éclatèrent alors dans toute la mosquée et ce fut un jour mémorable.

L'auteur termine le récit consacré à ce mois de redjeb en parlant d'une dénonciation dont il avait été victime et qui l'obligea

à aller se défendre à Mascara auprès du bey qui lui fit bon accueil et le renvoya à Oran en lui conservant ses titres et fonctions.

MOIS DE CHA'BÂN.

Le matériel de siège terminé, le bey quitte Mascara et se met en route. Il campe à l'Habra (جى هبرة), puis à l'étang de Fornâka (فراكة), et gagne Mostaganem où il fait un assez long séjour. Le départ a lieu en grande pompe; le bey est entouré d'un brillant cortège de cavaliers. Son grand étendard porte l'inscription suivante : القدر من المولى الرقيب نصر من الله وفتح قريب. Le dey ayant annoncé que des pourparlers s'étaient engagés entre les Turcs et les Espagnols au sujet de l'évacuation d'Oran par ces derniers, un armistice d'un mois est conclu, et c'est en attendant la fin de ces négociations que le bey demeure à Mostaganem.

L'auteur, qui était arrivé à Mascara après le départ du bey et qui l'avait rejoint à Fornâka, le quitte pour se rendre à Oran. Il passa à Sidi Ma'rouf⁽¹⁾ sur lequel il donne la notice suivante :

ذكر للريفشى ان ابوى معروف كانا نصرانيين فاسلماه الى مودبهم فكان المودب يقول له قل ثالث ثلاثة ومعرفون يقول بل هو الواحد الصمد فآزال المودب يعاقبه على ذلك فضربه يوماً ضرباً مبرحاً فهرب منه وهى آخبره فكان ابواه يقولان ليتنا وجدناه على آتى دين شاء نوافقه ثم آته مضى الى على بن موسى الرضى رضى الله عنه واسلم على يديه ورجع الى منزل ابويه فدق الباب فقبل من بالباب فقال معروف فقالا له على آتى دين انت فقال على الدين للحنيفى فاسلم ابواه ووافقاه ۞

El-Horaifechi rapporte que le père et la mère de Ma'rouf étaient chrétiens et qu'ils le confièrent à leur instituteur qui lui disait : « Dis que Dieu

⁽¹⁾ Ce nom est encore porté par cette localité où se trouvent quelques grandes fermes.

est le troisième d'une Trinité.» — «Non, répondait Ma'rouf, il est l'Unique, le Maître.» L'instituteur ne cessait de punir l'enfant de sa résistance et finit un jour par le frapper avec violence. L'enfant s'enfuit et on ne sut ce qu'il était devenu. «Ah! s'écriaient les parents, si nous le retrouvons, nous adopterons sa religion quelle qu'elle soit!» Ma'rouf se rendit auprès de Ali-ben-Mousa-Er-riqa et embrassa l'islamisme entre ses mains. Puis il retourna à la demeure de ses parents. Comme il frappait à la porte on cria : «Qui est là!» — «Ma'rouf», répondit-il. — «Quelle est ta religion?» lui demandèrent ses parents. — «La religion musulmane», répondit-il, et les parents se convertirent et adoptèrent sa religion.

Une députation de tolbas était venue présenter ses hommages et sans doute aussi ses doléances au bey pendant le cours de son voyage de Mascara à Mostaganem. A leur retour au camp devant Oran, ces hommes turbulents ont des querelles avec toutes les populations qu'ils rencontrent sur leur parcours. Ils s'imaginent que tout leur est permis et croient avoir le droit de s'emparer de ce qui leur convient à cause de leur double qualité de tolbas et de soldats.

A la faveur de l'armistice, assiégeants et assiégés eurent de fréquentes relations. La seule curiosité attirait les tolbas, tandis que les Espagnols paraissaient surtout tenir à montrer la solidité de leurs remparts et la discipline de leurs troupes. Peut-être espéraient-ils ainsi obtenir de meilleures conditions et conserver Merselkebir en abandonnant seulement la ville d'Oran dont, à vrai dire, ils ne pouvaient tirer aucun profit réel du moment qu'ils restaient confinés dans les murs de la place. Un bon port leur suffisait au point de vue de la répression de la piraterie et comme débouché commercial.

Le bey blâma vivement les tolbas des rapports trop amicaux qu'ils avaient avec l'ennemi. Il leur enjoignit de se tenir sur la réserve et de profiter seulement des facilités qu'ils avaient en ce moment de bien connaître les moyens de défense des Espagnols, afin de se servir de ces renseignements dès que la lutte recom-

mencerait. Peut-être craignit-il que par des moyens peu scrupuleux on cherchât à détourner ces jeunes gens de leur devoir. Du moins c'est ce qui semble résulter du récit d'une visite à Merselkebir faite par trois tolbas. Après leur avoir fait visiter la forteresse, les Espagnols les avaient conduits dans un salon et les y avaient laissés seuls avec leurs femmes. Au lieu de voir dans ce fait une simple marque de confiance, les jeunes musulmans furent persuadés qu'on avait voulu attenter à leur vertu.

Avec leur indocilité habituelle, les tolbas ne tinrent aucun compte des observations que l'on venait de leur faire, et, pour se faire obéir, le bey dut avoir recours à un moyen héroïque et fort peu scrupuleux. Il écrivit aux Oulhâsa (ولهاصة), chez qui régnait une grave épidémie, d'envoyer à Oran vendre des effets ayant appartenu à des victimes du fléau, sachant, par expérience, ajoute l'auteur, que la contamination était plus sûre par ce moyen que par tout autre. Ces effets furent vendus à vil prix à des Musulmans alliés aux Espagnols, et aussitôt quatre morts se produisirent. Dans une lettre qu'il adressa aux tolbas le bey leur fit connaître ce résultat qui était de nature à les retenir dans leur camp.

Par ce procédé, quelque peu barbare, le bey avait voulu surtout atteindre les Musulmans au service de l'Espagne. Quelques-uns d'entre eux au moins avaient abjuré l'islamisme, car Ibn-Zerfa les appelle *meghâfis* (مغاطيس) « baptisés », pluriel qu'il forme de *مغطس* pour le faire rimer avec *الهيس* « démons ». Ce mot se retrouve sous la forme de *Almogataze* dans les chroniques espagnoles. Dès le début de l'armistice on avait cherché en vain à les décider à abandonner les Espagnols. Le chef des tolbas qui avait été chargé de s'occuper de cette affaire fut d'ailleurs sévèrement blâmé par le bey de n'avoir pas réussi.

Pendant toute la durée de la trêve, les Musulmans avaient poussé très activement leurs préparatifs, afin d'être en mesure

de reprendre le siège avec une nouvelle vigueur le 28 de ce mois, jour fixé pour la reprise des hostilités si le projet de convention n'avait pas abouti. De leur côté les Espagnols n'étaient pas restés inactifs et des renforts leur arrivaient par mer. Ils s'étaient aussi approvisionnés de bois de chauffage dans la montagne dite des Lions que l'auteur appelle جبل الأسد⁽¹⁾.

Les hostilités qui reprennent consistent en légères escarmouches, le bey étant encore à Mostaganem et une partie du matériel de siège ayant été remise au Sig. Quelques Espagnols surpris dans une sortie ont la tête tranchée et le bey promet 50 réaux pour chaque tête qui lui sera apportée. L'auteur parle de l'emploi de مشكيط⁽²⁾, sorte de canons de rempart qui lançaient des projectiles de la grosseur d'une pêche au nombre de vingt à la fois.

MOIS DE RAMADAN.

Le 3 de ce mois le bey quitte Mostaganem pour aller reprendre la direction du siège. Il passe par le Sig où se trouvait une partie de ses canons et de ses mortiers. Il s'arrête ensuite au Tiélat et à Sidi-Chami⁽³⁾ (الحمي), et le 12 il est sous les murs d'Oran. Son premier soin est d'organiser son artillerie; il répartit ses 196 artilleurs en groupes très inégaux, le plus nombreux ayant 53 hommes, le plus faible 6 seulement, et forme ainsi le personnel de 11 batteries. Les bombardiers, au nombre de 74, ne forment que 3 batteries ayant 31, 21 et 22 hommes. Le matériel arrivé cinq jours auparavant était

⁽¹⁾ Le mot أسد est une épithète du lion. De là le nom de montagne des Lions sous lequel on désigne d'ordinaire cette montagne.

⁽²⁾ C'est la transcription de l'espagnol *mosquete*.

⁽³⁾ C'est ainsi qu'on écrit en français le nom de cette commune des environs d'Oran qui devrait être Chahmi.

confié aux soins de Qaddour-ben-El-Malti, nom qui selon toute vraisemblance indique le fils d'un renégat maltais.

Le matériel était insuffisant et, comme nulle part dans le pays on n'était à même d'en fabriquer, le bey écrivit à Maulay Yezid, l'empereur du Maroc, le priant de lui faire acheter en Europe les engins qui lui faisaient défaut. Maulay Yezid, occupé à ce moment à faire le siège de Ceuta, répondit qu'il lui était impossible de déférer au désir qui lui était exprimé, mais il engagea l'envoyé du bey à se rendre lui-même à Gibraltar, où moyennant finance, les Anglais, lui dit-il, lui fourniraient tout ce qu'il voudrait.

En attendant l'arrivée de la commande qu'on alla faire à Gibraltar, on essaya de fabriquer des mortiers à bombes, en pierre. On s'adressa pour cela aux Bettfoua (بطيوة) qui sont établis aux environs d'Arzew (رَزْو) et qui possèdent des carrières d'où ils extraient des meules de moulin. Puis, pour remédier au manque de boulets, on écrivit à Tlemcen de ramasser tous les boulets de pierre qu'on y trouvait en grand nombre et qui provenaient des sièges que cette ville avait subis autrefois. Ces projectiles, qui avaient servi aux catapultes, gisaient dans les rues, principalement aux abords des portes des maisons.

L'installation des batteries et la confection des fascines prirent un certain temps, car c'est le 28 seulement que les assiégeants purent commencer à répondre au feu de la place. Quelques musulmans trouvèrent qu'on eut tort de choisir ce jour là qui était un mercredi, le mercredi étant un jour néfaste à toute entreprise. On avait acheté dans le Sahara une quantité considérable de laine qui, concurremment avec les fascines, fut employée à protéger les canonnières.

Le fils du bey avait amené les troupes de la région de Tlemcen; il établit son camp à l'ouest de El-Hâidj (الهائج), entre

l'Oued Ifri et Djerf-Sa'id-ben-'Omar (جرف سعيد بن عمر). Peu après arrivèrent des soldats turcs qui formaient une troupe autrement habile au combat que les tolbas ou même que les gens des tribus dont la valeur n'était vraiment efficace que dans une lutte en rase campagne. On les fit camper à l'endroit dit Koudiet-el-Khiyâr (كدية الخيار). Afin d'éviter des querelles trop fréquentes entre ces divers groupes hétérogènes on avait pris la sage précaution de les isoler les uns des autres, ce qui, au point de vue stratégique, pouvait avoir de graves inconvénients. Les Turcs occupaient 65 tentes.

Dispersées de divers côtés, les troupes musulmanes n'avaient pas toujours à leur portée l'eau nécessaire à leur alimentation. Aussi avait-on fait venir de Figuig une équipe d'hommes ayant la spécialité des travaux souterrains pour forer des puits dans les camps qui manquaient d'eau. Cette équipe fut également employée pour creuser des mines. Les avantages matériels que l'on avait accordés à ces puisatiers pour les faire venir et les conserver loin de leur pays excita la jalousie des tolbas, et il fallut que le bey intervînt à plusieurs reprises pour réprimer des conflits et empêcher le départ en masse de ces utiles auxiliaires.

Lors de son arrivée à Oran, le bey ne semble pas s'être rendu un compte exact de la situation. Dans une conversation avec l'auteur de cette chronique il avait dit ces mots : « Du moment que les tolbas en petit nombre et mal outillés ont réussi à tenir en échec les Espagnols, il n'est pas douteux qu'une armée nombreuse munie d'engins de siège en vienne facilement à bout. » Il n'avait pas compris que les Espagnols ravitaillés par mer n'avaient aucune raison d'exposer la vie de leurs soldats en se privant de la protection de leurs remparts dans le seul but de mettre en fuite un millier de tolbas tout à fait inoffensifs tant qu'on n'allait pas au-devant d'eux.

Le bey qui, jusque-là, n'avait pas réussi à calmer la turbulence et l'indiscipline des tolbas se décide à les isoler du reste de l'armée. A l'avenir ils formeront un corps spécial composé de compagnies de 50 hommes chacune; ils éliront eux-mêmes le chef de chaque compagnie et camperont à Aïn-Tighersin (عين تيفرسين) où ils auront l'avantage d'avoir de l'eau courante. Puis, dans le but d'atténuer l'effet moral de cette sorte de quarantaine, le bey se rend à leur camp et les passe en revue. La tente beylicale est dressée à l'ouest et en contre-bas de l'endroit dit El-Hâïdj, et deux des principales batteries sont établies, l'une sur le plateau de El-Mâïda, l'autre à Daïet-Moulay-Isma'ïl (ضاية مولاي اسماعيل)⁽¹⁾.

MOIS DE CHAOUÂL.

Les deux lacunes que présente le second volume du manuscrit se trouvent dans ce même mois : la première est très courte à coup sûr, mais il n'est pas possible de se rendre facilement compte de l'étendue de la seconde, l'auteur ne suivant pas toujours bien exactement l'ordre chronologique.

Les opérations militaires commencées vers la fin du mois précédent se poursuivent sans donner de résultats saillants. Si les canonniers musulmans sont pleins d'ardeur et de vaillance ils ne sont pas tous préparés d'une façon suffisante à la manœuvre de leurs armes. L'un d'eux, en effet, se fait tuer par sa propre pièce, faute de l'avoir écouvillonnée avant d'y introduire une nouvelle gargousse. Les bombardiers, qui n'ont été prêts que le 5 du mois, font preuve d'une grande habileté, car en moins de trois jours ils tuent 30 hommes du fort de Mourdjadjo et en blessent un nombre beaucoup plus considérable.

⁽¹⁾ Localité ainsi nommée depuis l'expédition dirigée contre Oran par l'empereur du Maroc Maulay Isma'ïl.

Les Espagnols remportent cependant quelques légers avantages. Ils réussissent à éventer une mine dirigée contre le fort de Mourdjadjo et obligent ensuite les Musulmans à évacuer la position avantageuse qu'ils occupaient sur le plateau de El-Mâida. Toutefois ils ne s'emparent pas de la batterie qui est transportée sur un autre point. Une sortie leur permet de surprendre les tolbas et les Figuigiens qui perdent 7 hommes.

Le bey fait exécuter deux tranchées, l'une en contre-bas du fort de San-Fernando; l'autre à l'endroit dit El-Afouâl; puis il ordonne de creuser deux mines, l'une sous le bordj El-Djedd (le Fort-Neuf), l'autre sous le bordj El-Ahmar⁽¹⁾. Toutes les batteries, au nombre de 11, étaient maintenant en place et lançaient les unes des boulets de métal, les autres des boulets de pierre. Le feu était très vif de part et d'autre, puisque, en un seul jour, on compta 3,000 coups de canon ou de bombarde.

Tout cela, paraît-il, faisait beaucoup plus de bruit que de mal, car les tolbas continuaient pendant ce temps à cultiver les jardins que les Espagnols avaient créés aux abords de la place. A part les canonniers, chacun se livrait à ses occupations habituelles sans faire le plus souvent œuvre de soldat. Aussi, comme on commençait à douter d'arriver jamais à un résultat sérieux, le mécontentement se mit peu à peu parmi ces hommes inoccupés. Un arabe Hamyân ayant déclaré hautement que la ville d'Oran ne serait jamais prise, le bey crut devoir faire un exemple en tranchant la tête de cet homme dont les paroles pouvaient provoquer de nombreuses désertions chez ces gens très superstitieux et à moitié démoralisés.

L'ennemi, renseigné par des espions musulmans appartenant aux tribus qui faisaient cause commune avec lui, aurait pu profiter de ces mauvaises dispositions des troupes assiégeantes en

⁽¹⁾ Le برج الأحمر, d'après Bou-Râs, fut construit par Ya'qoub-ben-Abd-el-Haqq, le sultan mérinide en 748 (13 avril 1347-1^{er} avril 1348).

favorisant par quelque argent les premières tentatives de désertion. Aussi le bey jugea-t-il prudent de simuler l'arrivée de nouvelles troupes de renfort. Il ordonna, dans ce but, aux gens d'Eghris de quitter leur campement pendant la nuit et de se porter provisoirement sur un autre point en y allumant de nombreux feux de bivouac.

A deux reprises différentes les bombes des Musulmans mirent le feu aux baraques en planches que les Espagnols avaient fait établir pour loger tous ceux dont les habitations avaient été détruites par le tremblement de terre. Ces baraques étaient placées dans l'espace compris entre le bordj El-Djedid et le bordj El-'Aïn et arrivaient jusqu'à la porte dite de El-Hannâchîn (الحناشين). Le feu fut si violent que les étincelles parvinrent jusqu'à l'endroit dit Kheneg-el-Meṭâhen (خنق المطاحن)⁽¹⁾, probablement l'endroit appelé par nous Karguentah.

MOIS DE DZOU-'L-QA'ADA.

Les munitions étaient presque épuisées au camp des Musulmans, quand on vit arriver de Gibraltar deux navires qui portaient le matériel de guerre acheté par l'envoyé du bey. Cela du reste ne modifia pas sensiblement la face des choses, car on ne réussit pas à pratiquer une brèche suffisante pour permettre un assaut, et les Espagnols, bien au courant des négociations entamées avec les Turcs d'Alger, avaient tout avantage à éviter un corps à corps qui ne pouvait que leur être funeste en leur faisant perdre du monde, et qui, en cas de défaite, les exposait à trouver de plus dures conditions pour la reddition de la place, à peu près certaine à ce moment.

Un éboulement qui fit périr 29 Figuigiens, quelques Es-

⁽¹⁾ D'ordinaire on donne Karguentah comme l'altération de خنق النطاح Kheneg-en-netâh; cependant il semble bien ici qu'il s'agit de Karguentah.

pagnols tués par les bombes que les Musulmans lançaient contre leurs forts, et enfin une petite brèche pratiquée dans le bordj El-Djedid sont les seuls événements mentionnés par le chroniqueur. Ils avaient d'autant moins d'importance que la conclusion d'une convention était tout à fait imminente.

Le 11 de ce mois mourut le dey d'Alger, Mahammed-ben-Otsmân ⁽¹⁾. Il fut aussitôt remplacé par Hassan-el-Khaznâdji. Le beau-frère du nouveau dey, qui se nommait également Hassan et qui était Oukil-el-ḥardj, avait été désigné par le dey défunt pour lui succéder, mais, dit Ibn-Zerfa, il refusa cette haute situation, la céda à son beau-frère et partit ensuite pour le pèlerinage de la Mecque de façon à bien montrer qu'il n'avait aucun désir de revenir sur sa résolution.

Le siège traînant en longueur et le changement de dey pouvant faire surgir quelques complications, le bey s'adresse au ciel pour obtenir le résultat que ses armes ne lui avaient pas permis d'atteindre jusque-là. En conséquence, il décide de convoquer tous les ulémas présents sous les murs d'Oran et leur enjoint de faire une lecture du *Sahîh* d'El-Bokhâri avec paraphrases et commentaires. Tous les grammairiens sont invités à surveiller très attentivement cette lecture, afin de ne laisser échapper aucune faute de prononciation qui en pourrait altérer le sens. Une lecture inexacte et, par suite, une fausse interprétation du texte auraient nui sans doute au succès de cet appel fait à l'intervention divine.

On était occupé à se livrer à ce pieux exercice lorsqu'une députation venue d'Alger apporta au bey un caftan d'honneur et lui annonça que le nouveau dey le maintenait dans ses anciennes fonctions. Tous les grands personnages furent rassemblés pour

⁽¹⁾ L'orthographe Mahammed est celle donnée par le chroniqueur oranais; elle semble plus exacte que celle de Mohammed, que l'on rencontre d'ordinaire chez les Européens.

entendre la lecture de la décision du dey. On tira de nombreuses salves d'artillerie et tout le camp fut en fête. Cette allégresse fut encore accrue par l'annonce qu'une poudrière venait de sauter dans le bordj El-Djedid par suite de l'éclatement d'une bombe lancée par les assiégeants. Tout le monde fut persuadé que cet événement était dû à la lecture du *Sahih* d'El-Bokhari.

Du vivant du dey Mahammed, les Espagnols avaient demandé la cessation des hostilités, offrant de rendre Oran dans l'état où cette ville se trouvait quand ils s'en étaient rendus maîtres. Ils se réservaient seulement le droit de détruire tous les ouvrages défensifs qu'ils avaient élevés eux-mêmes depuis cette époque et insistaient pour conserver la possession de Merselkebir. Le bey, à qui l'on avait fait part de ces conditions, avait refusé de cesser les hostilités tant que Oran et Merselkebir ne lui seraient pas livrés sans aucune réserve, ni restriction.

Aussitôt élu, le nouveau dey, Hassan, songea à hâter la solution des pourparlers déjà engagés. Il adressa au bey une lettre qu'il écrivait à ce sujet au roi d'Espagne. Si, disait-il au bey, vous êtes maître d'Oran au moment où vous parviendra cette lettre destinée au roi d'Espagne, vous n'aurez à en tenir aucun compte; dans le cas contraire, faites-la remettre au commandant de la place d'Oran et demandez une trêve de quinze jours afin de laisser le temps à cette lettre de parvenir à sa destination et de connaître la réponse qui lui sera faite.

Bien qu'il ne fût pas maître d'Oran, le bey, avant de remettre la lettre du dey au roi d'Espagne, attendit le résultat d'une mine sur laquelle il comptait pour entamer les remparts de la place et tenter ensuite un assaut. La mine ayant été éventée, il fit porter la lettre et aussitôt commença la trêve de quinze jours que le dey avait demandée. Cette trêve débuta juste le 28 du mois, au moment même où s'achevait la lecture

du *Şahîh* d'El-Bokhâri. On tira bon augure de cette coïncidence et chacun fut persuadé que la lecture pieuse aurait pour conséquence inévitable la reddition d'Oran et de Merselkebir. A vrai dire celle d'Oran ne faisait déjà plus question.

Les Espagnols avaient demandé que, pendant la trêve, l'armée assiégeante s'éloignât quelque peu des abords immédiats de la place. A la suite de ce mouvement de concentration des troupes sur un seul point, les tolbas et les Turcs, de nouveau mis en contact, se prirent de querelle et faillirent en venir aux mains. Dans l'impuissance où il était de maintenir l'ordre entre ces deux groupes turbulents et batailleurs, et le siège étant virtuellement terminé, le bey licencia les tolbas et leur enjoignit de rentrer dans leurs pénates. Toutefois, il leur laissa leurs armes pour effectuer leur retour, et c'est à Mascara seulement qu'ils furent désarmés.

Après le départ des tolbas, les Turcs furent congédiés à leur tour. Le bey avait promis une gratification de 10 sultanis d'or à chaque soldat turc le jour où l'on s'emparerait d'Oran. Quoique la ville ne fût pas prise, les Turcs arguant de la reddition prochaine, réclamèrent la gratification promise en son entier. Il fallut de longs pourparlers pour arriver à les décider à se contenter de la moitié de la somme, et le bey, qui n'avait cédé à cette transaction que contraint et forcé, se plaignit au dey d'Alger. Celui-ci tint compte de la plainte et, dès leur arrivée à Alger, tous les soldats turcs furent punis plus ou moins sévèrement suivant le rôle qu'ils avaient joué dans cette injuste revendication.

MOIS DE DZOU-'L-HIDDJA.

Dès les premiers jours de ce mois, le bey disloque le gros de l'armée qui l'avait aidé dans son entreprise contre Oran. Les contingents fournis par les tribus sont autorisés à regagner leurs

foyers dès qu'ils auront assuré le transport au Sig de tout le matériel du siège. En dépit de toutes les probabilités, il pouvait arriver que l'on eût besoin d'avoir de nouveau recours à ces engins et il était prudent de les laisser dans une localité en communication facile avec Oran. Ni Mostaganem, ni Mascara ne pouvaient, sous ce rapport, offrir les mêmes avantages que le Sig.

Le 9 du mois, le bey lui-même s'éloigne d'Oran. Il fait une halte à l'endroit dit Mandzour (منظور) et arrive le même jour au Sig où a lieu la fête des sacrifices. De grandes réjouissances ont lieu à cette occasion : fantasias, festins et jeux de toutes sortes, entre autres celui dit *megârcha* (مقارشة), lutte dans laquelle les deux adversaires, les mains appuyées sur le sol, cherchent à s'atteindre avec leurs pieds.

Après cette halte, le bey regagne Mascara. Là, il reçoit une lettre d'Alger lui annonçant que les Somâta (سمانة) occupent les gorges de l'Oued-Djer ⁽¹⁾ (وادی واجر) et empêchent toute communication entre la plaine de la Mitidja et celle du Chélif. A la tête de ses troupes, le bey devait châtier rudement ces pillards rebelles et rétablir la sécurité dans cette région par où ~~passé~~ passe la voie la plus praticable entre Alger et toute la partie occidentale de l'Algérie.

Ce fut également dans le courant de ce mois que le bey eut connaissance des propositions faites par les Espagnols au sujet d'Oran; ils offraient, ou de garder la place en remboursant toutes les dépenses occasionnées par le siège, ou de livrer Oran tel qu'il était le jour où ils s'en étaient emparés la dernière fois. Le bey choisit cette dernière alternative bien que l'expédition lui eût coûté 260,044 sultanis d'or. Voici, à titre de curiosité,

⁽¹⁾ Si l'orthographe indiquée ici était exacte on aurait, dans la transcription française, pris la première partie du nom pour le mot *oued*.

le détail de ces dépenses : 14,031 charges d'orge; 4,264 charges de blé; 2,111 pots de beurre; 552 jarres d'huile; 16,359 moutons; 700 quintaux de poudre. Tout heureux du résultat de cette affaire, le bey fait mettre en liberté tous les prisonniers. Puis il se met en route vers Alger et dégage la route barrée par les Somâta en leur infligeant de grandes pertes. Il réussit également à s'emparer d'une troupe de brigands installés dans une forêt à peu de distance d'Alger.

MOIS DE MOHARREM 1206.

Après qu'il eut assuré par ces actes de vigueur la sécurité des relations entre Alger et Oran, le bey reçut du dey la lettre suivante qui lui parvint le 16 de ce mois :

ان النصرى شئت الله شملهم وبدد قولهم وفعلهم قد اجابوك لما طلبت ووافقوك على ما رغبت وهامم سددوا لك في مدينتي وهران والمرسى على ان تنفس عنهم في وهران اربعة اشهر وستة اشهر في المرسى لاجل حمل ائقالمهم واهلهم واموالهم التي استجدوها بعد دخول وهران تحت ايديهم واما الات للحرب التي وجدوها بوهران حين سلبوها من ايدي الترك في غابر الزمان فلا ياخذون منها شيئاً ولا يرتفقون منها ظللاً ولا فيبياً وقد اجبناهم لذلك ووافقناهم على ما هنالك كما اجبناهم لتسريح خمسة اسارى مما بايدينا من ممالك النصرى وترى بعض اسارىهم عندك فلا بد ان تسرحهم في جاهنا ومجلاً بخواطرنا وتراهم طلبوا منا ان نخصهم بالتجارة في مرساهم المذكورة بحيث لايدخلها تاجر غيرهم الا باذنهم وان نتركهم ينفقون من ارضنا سبعة آلاف صاع من الحب كل سنة بسعرنا فاجبناهم لذلك على ان يودوا لنا كل سنة اثنى عشر الف ريال كبيعة جزية صلحية ولذلك وافقناهم في مطالبهم المذكورة وتراهم ايضاً يطلبون منك ان تنفس عنهم في الحصار و توخر جيوشك المرابطين عنهم في الليل والنهار فلا بد

ان ترفق بهم في ذلك وتساعدهم على ما هنالك حتى ينقضى اجلهم وينقطع
املهم والسلام عليك

« Les Chrétiens — Dieu disperse leur communauté et frappe d'impuissance leurs paroles et leurs actions! — répondent qu'ils acceptent ce que vous avez demandé et qu'ils sont d'accord avec vous sur les désirs que vous avez exprimés. Ils vous livrent donc les deux villes d'Oran et de Merselkebir à la condition toutefois que vous leur accordiez un répit de quatre mois pour Oran et de six mois pour Merselkebir afin qu'ils aient le temps d'emmener leurs familles, d'emporter leurs bagages et tous les biens qu'ils ont acquis depuis que Oran est tombé en leur pouvoir.

« Quant aux engins de guerre qu'ils ont trouvés à Oran, à l'époque déjà lointaine où ils l'ont arraché des mains des Turcs, ils n'en garderont absolument rien et n'en tireront aucun profit. Nous avons accepté ces conditions et approuvé tout cela, de même que nous avons accepté de mettre en liberté cinq des prisonniers chrétiens que nous avons entre les mains. Vous avez également des prisonniers par devers vous; vous devrez les mettre en liberté par égard pour nous et pour nous être agréable.

Les Espagnols nous ont demandé que le commerce de Merselkebir leur fût réservé et qu'aucun négociant, qui n'y serait pas autorisé par eux, fût admis à y prendre part. Ils nous ont encore demandé de leur laisser exporter tous les ans 7,000 mesures de grains au cours du jour chez nous. Nous leur avons concédé ces avantages à la condition qu'ils payeraient chaque année une somme de douze mille grands réaux (douro) à titre de contribution ⁽¹⁾ de paix, et c'est pour cela que nous avons accédé aux demandes ci-dessus formulées.

« Les Espagnols vous demandent encore de faire cesser le blocus d'Oran et d'éloigner d'eux les troupes qui, nuit et jour, gardent les abords de la place. Il faut que vous leur accordiez ces facilités et que vous leur donniez toute latitude à cet égard jusqu'au moment où expirera le délai fixé, et alors ils n'auront plus rien à espérer. Salut. »

Le bey se rend à Alger où il reçoit le meilleur accueil de la

⁽¹⁾ Ou littéralement « capitation ». On voulait sans doute laisser entendre par là que les Espagnols qui viendraient négocier à Merselkebir seraient traités en tributaires, même s'ils n'y résidaient pas. L'étranger en pays musulman ne devient, comme on sait, tributaire que lorsqu'il y demeure plus d'une année.

population et du dey, en reconnaissance des services qu'il a rendus à l'islamisme en guerroyant contre les Infidèles et en contribuant à leur expulsion définitive de la régence d'Alger. On lui savait aussi grand gré du zèle qu'il avait apporté dans la répression du brigandage des Somâta. Aussi le dey lui accorda-t-il les plus grandes faveurs; il déclara le fils du bey héritier des fonctions de son père et conféra à ce dernier les insignes dits *cornes d'or* (سرهوج)⁽¹⁾. On désignait sous ce nom des plumes dorées qui s'attachaient au turban et constituaient une des plus hautes récompenses honorifiques que l'on pût accorder. En l'an 944 de l'hégire (10 juin 1537-30 mai 1538), Kheir-ed-Din avait reçu ces mêmes insignes de la main du sultan Soliman I^{er}.

La visite du bey à Alger et les événements qui vont suivre sont postérieurs au mois de moharrem; mais l'auteur a cessé à partir de ce moment de suivre la division qu'il avait adoptée jusque-là, se contentant d'indiquer les dates des faits les plus importants.

Les Espagnols avaient à leur solde un certain nombre d'indigènes algériens qu'ils appelaient *moros de paz* et qui, pour la plupart, appartenaient à la grande tribu des Beni-Ameur (عامر). Maintenant que la reddition d'Oran était imminente, le bey consulta les ulémas sur les mesures qu'il convenait de prendre à leur égard. Les uns voulaient qu'on les laissât partir avec les Espagnols; les autres, au contraire, estimaient qu'il valait mieux les retenir sur le sol algérien. Le bey réussit à faire prévaloir la seconde de ces deux opinions en faisant remarquer que les femmes et les enfants de ces renégats politiques deviendraient sûrement chrétiens si on les laissait partir pour

⁽¹⁾ Il faut lire سرهوج, mot turc qui signifie *plumet, aigrette*. A l'origine c'étaient deux plumes de héron dont le sultan Soliman avait le premier orné sa coiffure.

l'Espagne, tandis qu'ils rentreraient tous dans le giron de la foi musulmane en reprenant place parmi leurs contribuables.

Les délais fixés pour l'évacuation étant sur le point d'arriver à terme, le bey se met en route pour prendre possession de la ville d'Oran. Le 17 du mois de djoinada II (12 février 1792), il quitta Mascara à la tête de ses soldats et accompagné d'un nombreux cortège d'ulémas. On emporta de nombreux exemplaires du Coran et du Şahîh d'El-Bokhâri, ainsi qu'un magnifique étendard qu'on devait déposer dans le mausolée de Sidi El-Haouâri. On reconnaissait ainsi que c'était à la bienveillante intervention du saint plutôt qu'à la force des armes qu'on devait le départ des Infidèles.

L'entrée solennelle à Oran eut lieu le 4⁽¹⁾ du mois de redjeb (27 février 1792). Les artilleurs du bey occupèrent tous les forts et tirèrent de nombreuses salves au moment où leur seigneur et maître pénétra lui-même dans la ville au milieu des acclamations enthousiastes de la foule des musulmans accourus pour assister à ce mémorable événement. Chacun, pour cette circonstance, avait revêtu ses plus beaux habits et les fêtes et réjouissances publiques durèrent pendant trois jours consécutifs. Des courriers expédiés dans toutes les directions allèrent annoncer la bonne nouvelle dans tout le monde musulman qui fit parvenir au bey ses félicitations.

En terminant, Ibn-Zerfa reproduit une des *qacida* qu'il a composées en l'honneur de la prise d'Oran, et il ajoute que c'est à la demande du bey lui-même qu'il a rédigé sa chronique qui fut terminée et mise au net le 5 avril 1793.

A vrai dire, l'auteur de cette chronique a porté toute son attention sur la milice sacrée des tolbas. Tout fait auquel ils

⁽¹⁾ Bou-Râs dit le 5 et d'autres disent le 6. Il y a tout lieu de croire à l'exactitude de la date indiquée par Ibn-Zerfa.

n'étaient pas mêlés lui a paru d'ordre secondaire, quand encore il ne le laisse pas complètement de côté. Cela est fâcheux au point de vue de la connaissance des opérations militaires auxquelles les tolbas n'ont pris qu'une part assez médiocre. En revanche il donne une idée très exacte de l'état d'âme de ces guerriers improvisés et, s'il rend hommage à leur dévouement pour la cause de la foi, il en fait somme toute un portrait peu flatteur ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Ce travail était déjà mis en pages quand j'ai eu connaissance d'un article du *Journal asiatique* publié par M. René-Leclerc sur l'argot en usage chez les habitants de la Qalaa des Beni-Râched dans le département d'Oran. Afin de ne pas avoir à remanier tout mon travail au point de vue typographique, j'insère ici la note suivante qui aurait dû figurer au bas de la page 63 :

M. René-Leclerc cite, sans en indiquer l'origine, l'expression de «Sidi-Bou-Medien» pour désigner le sel dans l'argot de la Qalaa des Beni-Râched. La légende rapportée ici (p. 63) explique très bien l'origine de cette appellation. Il est même permis de se demander si cette légende ne correspondrait pas à quelque phénomène géologique contemporain de Sidi-Bou-Medien (xii^e siècle). En effet, s'il n'en était pas ainsi, on aurait peine à s'expliquer que les habitants des rives des deux sebkhas d'Oran ne se soient pas aperçus de la présence du sel ou n'aient pas songé à en tirer parti. Il convient d'ajouter encore que la constitution du sol aux environs d'Oran, dans les parages des sebkhas, n'est point celle qu'on rencontre d'ordinaire dans le Tell algérien et qu'elle rappelle plutôt celle des Hauts-Plateaux.

DOCUMENTS PERSANS SUR L'AFRIQUE

PUBLIÉS ET TRADUITS

PAR

CL. HUART

DOCUMENTS PERSANS SUR L'AFRIQUE

Les pages qui suivent renferment des extraits de divers ouvrages manuscrits contenant une partie de ce que les Persans ont pu connaître de l'Afrique par les sources arabes. On y rencontrera un grand nombre de renseignements sans valeur et de légendes populaires; mais on remarquera que souvent ces renseignements proviennent d'ouvrages arabes que nous n'avons plus, et quant aux légendes, il n'est pas sans intérêt, au point de vue du folklore, de constater qu'elles ont compris la Perse dans l'aire de leur propagation.

Le premier de ces extraits est tiré du *Nouzhèt oul-Qoloub* de Hamd-oullah Mostauff, écrit en 740 de l'hégire (1339) et sur lequel on peut consulter : Reinaud, *Géographie d'Abou'l-Féda*, introd., p. clv; Rieu, *Catalogue of the Persian mss. in the British Museum*, t. I, p. 418; M. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. xix; Ch. Schefer, *Siasset-Namèh*, Suppl., p. vi. Dans les notes, la lettre A désigne les variantes d'un manuscrit qui fait partie de ma collection, in-8°, 272 folios; d'après l'indication placée à la fin, la copie en aurait été exécutée en 1237 Hég. (1822); mais comme les feuillets 1 à 23 et 271-272 ont été refaits, et que le reste du manuscrit paraît ancien, il est probable que cette dernière date est celle de la réfection des feuillets manquants. La lettre B indique l'édition lithographiée à Bombay en 1311 Hég. par les soins d'Âqâ Mirzâ Moïammed de Chirâz, *Mèlik oul-Kouutâb*. Les manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale, que j'ai consultés, sont désignés de la façon suivante : C est le manuscrit de l'ancien fonds persan n° 139, daté de 853 Hég. (1449), fol. 380 r°

382 v°; D marque celui du supplément persan n° 360 (copié en 1072 Hég. [1661]), fol. 317 r°, et E celui du même Supplément n° 361 (ms. dont les parties anciennes paraissent remonter au ix^e siècle), fol. 267 v°.

Le second extrait est un passage du *Djawāmi' oul-Hikāydt* de Djémāl-ouddīn Moḥammed 'Aufī, cité dans l'extrait précédent. Sur cet auteur, il faut voir : Nathaniel Bland, *On the earliest Persian biography of poets*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. IX, p. 112 et suiv.; M. Edward G. Browne, dans la préface de son édition de la seconde partie du *Lubābu'l-Albāb* (Londres, 1903), p. 11 et suiv. Le texte en a été copié sur le manuscrit de la Bibliothèque nationale, Supplément persan, n° 95, fol. 276 r°, dont la date remonte à 717 Hég. (1317).

Enfin viennent des extraits du *Haft-Iqlīm*, d'Aḥmed Rāzī, géographie littéraire rédigée au xvi^e siècle de notre ère, sur laquelle on peut consulter : Étienne Quatremère (*Notices et Extraits*, t. XIV, p. 474); M. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. xx; Rieu, *Catalogue*, t. I, p. 335; Blochmann, *Aīni-akbəri*, t. I, p. 508. On s'est servi, pour constituer le texte, des deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, Supplément persan, nos 356 (copié en 1094-1683) et 357 (copié en 1068-1658); le premier est désigné dans les notes par la lettre A et le second par la lettre B.

EXTRAITS DU «NOUZHÉT-OU-LOUÛB».

مغرب از اقليم اول و ما قبل اوست و مملکتی فراوان بی اندازه بلاد بزرگش
مدینه الغیل است که آنرا قطایه خوانند شهری بزرگست و دروکنایس⁽¹⁾
بسیار و عجایب بی شمار و غانه و قراط⁽²⁾ و قصر الفلوس⁽³⁾ و دیگر بلاد بزرگ در صور

(1) C. کیاس, E. کلایس. — (2) C. قراط. — (3) C. الفلوس, D. اللصوص, E. العلوش.

الاقالم آمده که در مغرب بنزدیک خط استوا وسفالة الرج⁽¹⁾ مغارة ایست
 قرب پانصد فرسنگ در پانصد فرسنگ و درو از کثرت ریگ روان وگرم و خشکی
 زیادت هارزق نه و ببعضی روایات آنرا مغارة العالج⁽²⁾ گفته اند و از رسول صل
 مرویست من قال حین آوی الی فراشه استغفر الله الذی لا إله الا هو الحی
 القیوم وأتوب إلیه غفر الله ذنوبه وإن کان مثل زبد البحر ورمل العالج ودر جامع
 الحکایات آمده که بیکجانب آمغارة ریگ روانیست⁽³⁾ که یک راه بیش ندارد
 و آن راه در هفته جز روز شنبه⁽⁴⁾ گذر ندهد و در میان آن ریگ شهریست
 و درو⁽⁵⁾ همه زنانند و اگر مردی آنجا رود از اقتضای آب و هوا از مردی بیفتد
 و باندک زمانی بمیرد و تناسل ایشان از چشمه ایست که چون زنان درو نشینند
 حامله شوند و دختر آرند و اگر احیانا پسری آید هم بطغلی بمیرد و چون آن
 زنان از حیض پاک شوند اگر در آن چشمه نشینند دوم روز باز حیضشان
 معاودت⁽⁶⁾ کند و چندان خون برود که بيم هلاکشان باشد بقدرت خدای
 تعالی آن زنان طالب شهوت نیستند تا بمرتبه که اگر زنی از ایشان بدین
 ولایت رسد چون مردی با او دخول کند عظم برنجند اما چون مدتها⁽⁷⁾
 آنجا باشد و با این آب و هوا خوی کند او را نیز آرزوی مرد پیدا شود و ایشان
 دین اسلام دارند و در کار طاعت و عبادت درجه عالی دارند و هرکاری که جهت
 نظام امور دنیوی مردانرا باید کرد چون فلاح و صناعت و غیر آن آنجا همه
 زنان کنند و هر چیز شان که حاصل شود همه را باهم شرکت بود و بزرگی
 و کوچکی و نزاع جهت سود و زیان در میانشان نیست و زیادت جوئی و تنعم
 طلبی و زینت خواهی و زله بندی⁽⁸⁾ بمعتمد ایشان حرامست و الحق خوش
 مذهبی و روشنی⁽⁹⁾ دارند و چنین زنانرا بر بسیار مردان ترجیح و تفضیل است
 اوحش الله من حالهن و بدیگر کران آن مغارة هم در ریگ روان شهری

العالج. E. البایج. D. العالج B⁽²⁾. — سفالة الرج. E. سفالة الرج. D. سفالة الرج. A⁽¹⁾.
 — که درو. E. دران. D. درو. B⁽³⁾. — دو شنبه. E. — روان است. A. D⁽⁴⁾. —
 روشنی. A⁽⁵⁾. — پسندی. A⁽⁶⁾. — مدق. C⁽⁷⁾. — مداومت. E⁽⁸⁾.

دیگرسست و در آنجا بعضی از يك سبط بنی اسرائیل ساکن اند و ایشان بعد از غرق شدن فرعون و قبطیان از خدای تعالی در خواسته اند که یا رب ما را بار دیگر در میان مردم مبر و بدیشان مشغول مگردان و بجای فرست^(۱) که بی تشویش و وسوسه شیطان^(۲) ترا پرستش توانم کرد لطف یزدانی ایشانرا از وساوس شیطان رهانیده و بدان زمین رسانیده و آن ربک را سد ایشان گردانید چنانکه در هر سال یکروز بیش راه بدین ولایت ندهد و آن نیز از بهر آنکه تا مردم گاه گاه از حال ایشان واقف گردند و در طاعت حق سبحانه و تعالی با ایشان موافقت نمایند^(۳) و در قرآن در حق ایشان آمده است ومن قوم موسی ائمة یهدون بالحق و به یهدلون و در کتب معراج آمده که رسول صل^(۴) بدان شهر رسیده و آنقوم را دیده است و ایشانرا باسلام در آورده و در میان ایشان سوالها و جوابها رفته اول پرسید که جایهای^(۵) شما^(۶) را همه بیک اندازه و بیک طریق می بینم و بر یکدیگر هیچ شرف و تفرق ندارد^(۷) و سبب چیست گفتند سبب آنکه همه از يك نژادیم و جز از بهر پرستش حق از والدین نژادیم و در پرستش هیچ فضیلت برهم نداریم و درین مهمان^(۸) خانها برگذاریم و راه گذری^(۹) و سفری را دل بر مرحله نهادن و آنرا تزئین دادن از جهل بود گفت بر در همه خانها گورها می بینم^(۱۰) چرا چنین کرده اید گفتند جهت آنکه از مرگ فراموش نکنم و در جل کوشیم که از آن در گور حله^(۱۱) راحت^(۱۱) پوشم گفت طاعت بی خورش و پوشش حلال نبود و در معرض قبول نیفتد خورش و پوشش شما از نجاست که بی شبهه بود گفتند ما همه در یکخانه ایم که مؤنت همه بر خداوند^(۱۲) خانه بود و خانه خدای ما^(۱۳) خدای تعالی است و رزق ما بروسست تا تخم غله و پنبه و دیگر چیزها در صحرا زرع کنیم آبش حق تعالی از هوا

در شب : C ajoute^(۴) . — مناسبت جویند C^(۵) . — هیطای A^(۶) . — قربت A^(۷) .
 B, C et D : — خانهای B, D^(۸) . — در شب معراج D, اسری [و C] بیک بالا و یک رسم و [یک C] شکل بی تکلف می بینم و هیچ مرتبه و شرف برهم ندارد — B, C et D^(۹) . — رهگذر D, کذاری B et C^(۱۰) . — مرغان A^(۱۱) .
 و خانه ما خانه A^(۱۲) . — خداوندان C et D, خداوندان B^(۱۳) . — رجت

فرستند^(۱) ما آنرا بدرویم^(۲) و بیکیجا نهم و بقدر حاجت ازو هرکس بر میگیریم^(۳) و خدای تعالی برکت می دهد و تا سال دیگر ما را کفانی می باشد گفت گوشت خوردنی از چه سازید گفت گوسفندان بر صحرا داریم و همچون غله و غیره در میان داریم که همه را هست اما اکثر قوم ما حیوانی کم^(۴) خورند گفت ترازو و پیمانه در میان شما باشد تا هرکس داند چه قدر می برد گفتند نه چون هیچکس زیادت از احتیاج نمی بریم به پیمایش چه حاجت بود گفت در اینجا پیشه و روان باشند یا نه گفتند همه پیشه و روان باشند اما متاعشان فروختنی نبود بجهت هدیه دیگر بقدر در بایست سازند گفت شما را قاضی کیست گفتند قاضی و حاکم جایی باید که میانشان نزاعی بود و چون ما همه عیال اللهم و ما بحتاج ما بقدر حاجت او میدهد ما را باهم چه نزاع باشد اما در آن اوصاف باید داد و بقاضی و حاکم محتاج نشویم گفت چون قاضی و حاکم نیست اگر از یکی جریمه صادر شود چگونه حکمش کنند گفتند تا غایت که شرف دین اسلام نیافته بودیم لطف یزدانی طریق وسوس شیطانی بر ما مسدود گردانیده بود و وسوسه شیطانی عصیان از آدمی صادر نشود اکنون که بشفرف دین اسلام مستسعد گشتیم امیدواریم که در طاعت درجه ما عالی تر گردد از زمان سابق و هیچ معصیتی لاحق نگردد گفت اینجا طبیب باشد گفتند نه رنج و راحت بفرمان خدای تعالی است اگر رنج مرک است بیشک طبیب آنرا دفع نتواند کرد و اگر مرض الموت نبود خود بطبیب حاجت نیفتند^(۵) طبیعت^(۶) خود آنرا دفع کند گفت درین زمان آواز گریه از جایی بگوشم میرسد و آواز خنده از جایی سبب^(۷) چیست گفتند خنده بر آن بود که شخصی با ایمان^(۸) رحلت کرد و گریه بر آنکه فرزندی متولد شد نمیدانیم

در داریم : C ajoute ; B در داریم^(۲) . — یعنی باران A ajoute la glose^(۱) . — هر يك ازو بر میداریم C^(۳) . — و در داریم : D a aussi ; و بیکیجا نگاه بنهم . — A ajoute : سبب^(۷) B et C . — لشکر طبیعت A^(۶) . — نیست A^(۴) . — کمتر . — از دنیا .

که با ایمان خواهد بود یا نه حضرت رسول صلّ چون ایشانرا در همه امور چنین نیکوکار هاک اعتقاد^(۱) یافت در حقشان به نیکویی دعا کرد و روان شد اللهم اغفرنا^(۲) بحرمه حسنی اهلهم واشغلنا بطاعتک بأمانالهم برمودیتک وملایتک وأنبیائک برحمتک یا أرحم الراحمین؛

هرمان^(۳) محدود مصرست واز اقدم سم واز عجایب هارات جهان ودر تاریخ مغرب گوید که بعضی گفته اند که ادریس پیغمبر علّ ساخته وبر بیرون در اجبار آن هنرها نمود وآراست^(۴) واکثر صنعتها^(۵) منقوش گردانیده تا چون جهان را از واقعه مثل طوفان وغیر آن خرابی رسد و نسل منقطع شود و صنایع پوشیده ماند^(۶) چون باز قومی پیدا شوند آن اشکال^{*} و نقوش ایشانرا^(۷) دستور آن صنعتها^(۸) گردد و بهری گفته اند که از هارات فراغنه است وخواجگاه ایشان واز چندان استکام عرض^(۹) آنکه امتداد زمان آن هارات را ناچیز نگرداند و اشخاص آن موقی ظاهر نشود و پوشید ماند^(۱۰) و جمعی گفته اند بسبب قدمت بانیش معلوم نمیشود زیرا که کتابتی که در آنجا منقور است بخطیست که درین عهد کسی نمیتواند خواند^(۱۱) و بدین سبب حقیقت آن نسخها^(۱۲) معلوم نمیگردد ودر تاریخ بنای^(۱۳) آن در افواه مشهور است که بُنی هذالین [الهرمان]^(۱۴) و نسر الطائر فی السرطان بدین دلیل چون اکنون نسر طایر در آخر جدی است و هر برج را کم^(۱۵) از دو هزار سال نمیتواند برید^(۱۶) اگر هیچ دور تمام نکرده باشد از تاریخ هارتش تا اکنون زیاده از دوازده هزار سال بود والعلم عند الله تعالی هفت گنبد است بزرگترین^(۱۷) آنرا هرم میدوم^(۱۸) خوانند در مسالك الممالک ودر تاریخ مغرب وغیر آن گوید چهار صد ذراع در چهار صد ذراع طول و عرض

ان B^(۳) — سلمان A^(۳) — اغفر C, اعطرق A^(۲) — همه در اعتقاد هاک A^(۱) بر اجار آن هرمان اشکال نموده ارادت D; آن هرما اشکال نمودارات C; هرمان نمودارست و منقوش ایهان^(۷) — همانند A^(۶) — صنعتها A^(۵) — اکثر صنعتها منقوش گردانید — کس نمیداند C^(۱۰) — که D ajoute; همانند B et D^(۹) — عرض A et C^(۸) — A^(۱۴) (sic) هذالهرمان B, C et D^(۱۳) — بناه C, ثنای A^(۱۲) — سخنها A^(۱۱) — میدوم C et D^(۱۷) — بهترین A^(۱۶) — برید A^(۱۵) — کمتر

دارد و مقدار سی گزی شاهولی رفته^(۱) بعد از آن بشکل گنبدی نیز در آورده چنانکه هر ضلع آن مثلثی نماید و علو آن چهار صد گزست و مقدار بیست گز در بیست گز در میانش گنبدیست زیرش مربع بالایش^(۲) مثنی گردانیده پس بمدور^(۳) گنبدی در آورده و چنان باندام^(۴) سنگها برهم نشانده که گوی * یکپاره سنگست^(۵) و درز و وصل ندارد و در شیب^(۶) آن سردابه که عقی عظیم دارد و بریسمان در آن توان رفت و درو قبور موقی است بعضی اعضا و عظام هنوز برقرارست و آن از خاصیت خاک مصرست و باقی دیوار آن هرم بتمام آکنده است و غیر از آن گنبدی در آن هرم هیچ تجویفی در آن^(۷) دیدار نمیدهد و از سنگ تراشیده ساخته اند هر سنگ مکابیش بیست و پنج گز در عرض سه گز و از سنگ سرخ منقط بسواد ساخته اند و هم برین شکل مربعی که ذکر رفت مکابیش صد گز در صد گز باشد و مسطورست که هرم بزرگترین^(۸) بسیصد سال و کوچکترین بهفتاد^(۹) سال تمام شده است و دیگرهاش برین قیاس ۱۵

(۱) B et C — شصت گز بلندی و در عرض سی گزو B ; شصت و سه کرساه ولی رفته A —
 — یکپاره است C ; یکپارچه است B — (۲) بهندام C — (۳) بمرور A — (۴) بالاش
 هشتاد B — (۵) بزرگترش A — (۶) درآرد رو C , دراز B — (۷) زبر C — (۸)

TRADUCTION.

Le Maghreb relève du premier climat et même de ce qui le précède; c'est une contrée peuplée et incommensurable. Sa plus grande ville est la cité de l'Éléphant, que l'on appelle aussi Catane⁽¹⁾; c'est une ville considérable qui renferme de

(1) Catane relevait de Palerme, capitale de la Sicile; on l'appelait la ville de l'éléphant à cause d'une statue de pierre de cet animal, considérée par les Orientaux comme un talisman, dressée autrefois sur une haute construction et transportée du temps d'Edrisi dans l'église du couvent à l'intérieur de la ville. Cf. MOQADDÉSÍ, *Bibl. geogr. ar.*, t. III, p. 55, 221, 232; Yâqout, t. IV, p. 131 = AMARI, *Bibliotheca arabo-sicula*, p. 35, 123, 131 = MÉRACID, t. II, p. 428; Edrisi, t. II, p. 74 et suiv.

nombreuses églises et des merveilles sans nombre. Le *Çowar el-Aqâlim* ⁽¹⁾ nomme encore Ghâna ⁽²⁾, Qamrât ⁽³⁾, Qaçr el-Foloûs ⁽⁴⁾ et d'autres grandes villes qui sont situées dans le Maghreb, non loin de l'Équateur.

(À) Sofala ez-Zendj ⁽⁵⁾ est une caverne qui a près de cinq

⁽¹⁾ Traité de géographie d'Abou-Zéïd Ahmed ben Sahl el-Balkhi, mort en 934 Hég.; c'est une des sources du *Nouzhèt oul-Qoloub*. Cf. CL. HUART, *Littérature arabe*, p. 298; le *Livre de la Création et de l'histoire* (dans les publications de l'École des langues orientales), t. I, p. xv; M. DE GOEJE, *Die Isakhri-Balkhi Frage*, dans la *Zeitschrift der D. M. G.*, t. XXV, p. 53 et suiv.

⁽²⁾ Ville du Soudan, sur le Niger, à cinquante jours de marche de Sidjilmassa; cf. ABOU'LFÉDA, *Géogr.*, texte, p. 156, trad. t. II, 1, p. 220; CHEMS-EDDIN DEMACHOI, *Manuel de la cosmographie du moyen âge*, trad. A.-F. Mehren, p. 341; EL-BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane, p. 174; Ibn-Hauqal, p. 42; EDRISSI, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, par R. Dozy et M. J. de Goeje, p. 7; QAZWINI, t. II, p. 37.

⁽³⁾ Qimrâta dans le Méréacid, t. II, p. 448 = Yâqout, t. IV, p. 173, l'ancienne Camarata maritime, dont on voit les ruines à l'embouchure de l'Oued-Ghazer, près de Sidi-Djelloul, département d'Oran. Cf. Commandant L. DEMARÇT, *Géographie comparée de la partie de la Maurétanie césarienne correspondant à la province d'Oran*, Oran, 1888, p. 35.

⁽⁴⁾ Port de commerce entre Ténès et Oran, qui avait été récemment bâti et entouré d'un mur en terre du temps d'Ibn-Hauqal (p. 52): «C'est une ville très agréable, dit le vieux géographe, qui est arrosée par une source qui sourd à l'extérieur; ses habitants récoltent du blé et de l'orge, et possèdent de nombreux bestiaux.» Au temps de Moqaddésî, c'était une ville fortifiée au bord de la mer, dépendant de Tâhert [Tiaret] (p. 28, 56, 218, 229). «Ville inhabitée sur le bord de la mer, où il y a de l'eau apportée d'ailleurs et des puits; port peu sûr, en face duquel, en Espagne, se trouve Carthagène. A 35 milles est situé le port de Moghla des Banou-Hâchim.» (BEKRI, éd. de Slane, p. 81.) Aujourd'hui Saint-Leu, près d'Arzew, ancien *Portus magnus*. Cf. Commandant DEMARÇT, *op. supra laud.*, p. 42. Yâqout cite son nom sans autre explication (t. IV, p. 118). On le retrouve encore dans E. QUATREMÈRE, *Notice d'un manuscrit arabe contenant la description de l'Afrique*, 1831, p. 104.

⁽⁵⁾ «Sofala de l'or, dit IBN-EL-WARDI, *Kharida*, p. 37 (= Hylander, p. 174), est voisine du territoire des Zendjes, à l'Orient; c'est un vaste territoire où l'on trouve des montagnes qui renferment des mines de fer; les indigènes extraient ce métal, et les Indiens viennent le leur acheter à haut prix, bien qu'ils aient aussi dans

cents parasanges de largeur dans tous les sens. A cause de la masse de sables mouvants que l'on trouve dans ce pays, de la chaleur et de la sécheresse, il n'est pas très peuplé. Certains récits appellent cette caverne *Maghârat el-'Alidj*; et à propos de ce dernier nom, on rapporte cette tradition du Prophète : « Celui qui dit au moment de se mettre au lit : Je demande pardon à Dieu, l'unique, le vivant, le stable, et je viens à résipiscence vers lui, Dieu lui pardonne ses péchés quand même ils seraient au nombre des bulles de l'écume de la mer et du sable d' 'Alidj ⁽¹⁾. »

Un passage du *Djâmi' el-hikdyât* ⁽²⁾ nous apprend que sur un côté de cette caverne est un désert de sable mouvant qui n'offre qu'un seul chemin, et cette route même ne donne passage aux voyageurs qu'un seul jour dans la semaine, le samedi ⁽³⁾. Au milieu de ce désert de sable s'élève une ville qui n'est habitée que par des femmes. Si un homme va s'y établir,

l'Inde des mines de fer, mais les minerais de Sofâla sont plus doux, plus purs et plus moelleux. Les Indiens affinent ce fer et en fabriquent un acier tranchant. Dans le pays même sont des mines pour la fabrication des sabres indiens et autres. Une autre merveille de Sofâla, c'est qu'on y trouve l'or natif, en grande quantité, à fleur de terre; le poids de chaque pépite est de deux ou trois mithqâls, ou même davantage. Cependant les habitants n'emploient que des ornements de cuivre, qu'ils préfèrent à l'or. Le territoire de Sofâla est contigu à celui des Wâq-wâq. » Comp. Yâqût, t. III, p. 96; Edrist, 1^{re} clim., 8^e sect., p. 66; Marcel DEVIC, *Le pays des Zendjs*, p. 87 et suiv., et p. 173; Qazwînt, t. II, p. 29.

⁽¹⁾ 'Alidj est proprement le nom d'un désert de sable dans l'Arabie.

⁽²⁾ Cet ouvrage n'est pas cité dans la préface du *Nouzhât* parmi les sources; cf. Hadji-Khalifa, t. II, p. 510, n° 3899, qui donne le même titre qu'ici; mais celui-ci est plutôt جوامع الحكايات. Il a été écrit en persan par Djémâl-ouddin Moïhammed 'Aufi pour le vizir Nizhâm-oul-Molk (comp. la préface de G.-Edw. BROWN, p. 11, de son édition du *Lobâb-oul-Albâb* du même auteur) et a été traduit en turc par Ibn-'Arabchâh, alors précepteur de Mourad II, par Nédjâti et le molla Çâlih ben Djélâl. Voir plus loin l'extrait que nous donnons de cet ouvrage.

⁽³⁾ Sur la dérivation de شنبه, anciennement شنبذ, de שבת « sabbat », voir NÖLDEKE, *Persische Studien*, II, p. 37.

il perd, par suite de l'effet du climat, toutes ses qualités viriles et meurt au bout de peu de temps. La propagation de la race est assurée au moyen d'une source où les femmes vont se baigner, ce qui les rend enceintes, et elles mettent au monde des filles; s'il survient un garçon de temps en temps, il meurt toujours en bas âge. Lorsque ces femmes sont purifiées de leurs menstrues, celles-ci réapparaissent le second jour après qu'elles ont été se baigner dans cette source, et il coule tant de sang qu'elles sont en danger de mort.

Par un effet de la toute puissance du Dieu très Haut, ces femmes n'ont point de passions; c'est à un tel degré que si une femme d'entre elles arrive à cette province ⁽¹⁾, quand un homme a commerce avec elle, elle devient gravement malade; mais quand elle y est restée longtemps et s'est habituée à ce climat, le désir de la passion la prend aussi.

Ces femmes appartiennent à la religion musulmane et ont même atteint un rang élevé dans la pratique de l'obédience et de la dévotion. Les œuvres qui dans l'organisation du monde appartiennent aux hommes, telles que l'agriculture, l'industrie, etc., ce sont des femmes qui les accomplissent. Elles sont associées entre elles pour le partage des produits; il n'y a point entre elles de différence entre petits et grands, ni de dispute pour le profit ou le dommage ⁽²⁾. Il est interdit, d'après leurs croyances, de chercher à augmenter son avoir, de songer aux

⁽¹⁾ Le Maghreb.

⁽²⁾ Ce récit sur le royaume des femmes, qui a été inséré en grande partie par MARDI dans le *Zinet-oul-Médjalis*, fol. 206 r°, doit être rapproché de ce qu'on raconte des fabricantes de lances chez les Bédja, femmes qui vivent dans un endroit écarté, n'ayant commerce qu'avec ceux qui viennent leur acheter des armes. Lorsqu'une d'entre elles met au monde une fille, elle la laisse vivre; mais si c'est un fils, elle le tue, parce qu'elles prétendent que les hommes ne sont propres qu'à faire naître le trouble et la guerre. Maqrzi, cité par QUATREMIÈRE, *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 140.

délices de la vie, de courir après les ornements, d'emporter à la maison les mets du repas. Réellement, leur rite et leur conduite sont bons, et de telles femmes sont bien préférables à beaucoup d'hommes — que Dieu nous fasse désirer leur situation !

Sur un autre bord de cette caverne, et également dans le sable mouvant, est une autre ville où habitent les débris d'une des [douze] tribus d'Israël. Après la noyade de Pharaon et des Égyptiens, ils adressèrent à Dieu la demande suivante : « Seigneur, ne nous ramène plus au milieu des hommes, et fais que nous ne nous occupions plus d'eux ; envoie-nous en un lieu où nous puissions te servir sans trouble et sans avoir à craindre les suggestions de Satan. » La grâce divine les délivra en effet des suggestions du démon et les conduisit dans ce territoire, où le désert de sable les sépare du reste du monde, car le chemin qui le traverse ne laisse passer les voyageurs qu'un seul jour dans l'année, et cela afin que les autres hommes aient de temps en temps avis de leur existence et se conforment à leurs actes dans le culte du Dieu très Haut. C'est à eux que fait allusion le Qor'an dans le passage où il est dit : « Il y a dans le peuple de Moïse un certain nombre d'hommes qui prennent la vérité pour leur guide et qui pratiquent l'équité ⁽¹⁾. »

Dans la littérature consacrée à l'ascension de Mahomet, on trouve que le Prophète est arrivé jusqu'à cette ville, a vu ce peuple, l'a converti à l'islamisme et lui a adressé des questions auxquelles il a répondu. Le Prophète a dit à ces gens : « Je vois que toutes vos demeures sont sur une seule mesure et d'une seule manière : il n'y a ni supériorité, ni excellence de l'une sur l'autre ; quelle en est la cause ? — Ils répondirent : « La cause en est que nous sommes tous d'une seule race, que nous

⁽¹⁾ *Qoran*, ch. VII, v. 159. Entre autres explications de ce passage, on a dit qu'il désignait des colonies juives établies au delà de la Chine, et que le Prophète aurait visitées pendant la nuit de l'Ascension. Cf. Bédawi, éd. Fleischer, t. I, p. 348.

ne sommes nés de nos parents que pour servir Dieu; dans ce service nous n'admettons pas que l'un de nous dépasse l'autre; nous ne faisons que passer dans ces hôtelleries, et dans une route de passage et de voyage, attacher son cœur à un relais et l'orner est pure sottise. — Je vois, reprit le Prophète, des tombeaux à la porte de toutes les maisons; pourquoi cela? — C'est, répondirent-ils, pour que nous n'oublions pas la mort et que nous travaillions avec zèle pour pouvoir goûter le repos dans le tombeau. — Il n'est pas permis de se livrer à la dévotion dans le but intéressé de pourvoir à sa subsistance et à son vêtement, et cette dévotion, dans un cas pareil, ne saurait être agréée; d'où vous viennent la subsistance et le vêtement, de manière à ne pas provoquer ce doute? — Ils répondirent: « Nous sommes tous les habitants d'une maison dont le maître est chargé de pourvoir à la subsistance de ses hôtes; le maître de cette maison est Dieu, et notre entretien est à sa charge; quand nous semons dans la campagne les graines de blé, de coton ou d'autres plantes, c'est Dieu qui envoie, de l'atmosphère, l'eau nécessaire ⁽¹⁾; nous moissonnons, nous rassemblons la récolte en un seul endroit, et chacun de nous en prend la quantité nécessaire à ses besoins; Dieu nous en donne en abondance, et la récolte nous suffit pour vivre jusqu'à l'année suivante. — D'où vous vient la viande de boucherie? dit le Prophète. — Nous avons des moutons dans la campagne, qui sont propriété commune de même que la récolte et les autres produits; mais la plupart d'entre nous mangent rarement de la viande. — Avez-vous, dit le Prophète, des balances et des mesures afin que chacun connaisse la quantité qu'il emporte? — Non, répondirent-ils; comme personne n'emporte plus que ce dont il a besoin, quelle nécessité d'avoir des mesures? — Y a-t-il

⁽¹⁾ Glose : c'est-à-dire la pluie.

ici des artisans, demanda Mahomet? — Tout le monde est artisan, répondirent-ils, mais les produits qu'ils fabriquent ne se vendent pas; ils les font les uns pour les autres, selon la quantité nécessaire.

« Qui est votre cadî ? reprit le Prophète. — Le cadî et le juge sont nécessaires à des gens qui ont des disputes entre eux; comme nous sommes tous les enfants de Dieu, qui nous donne ce dont nous avons besoin, quelle dispute pouvons-nous avoir entre nous? Seulement il faut pratiquer l'équité, pour ne pas avoir besoin de cadî et de juge. — Puisque, dit le Prophète, vous n'avez ni cadî ni juge, si l'un d'entre vous commet un crime, comment le jugez-vous? — Ils répondirent : « Avant même que nous fussions musulmans, la grâce divine avait fermé pour nous la route des suggestions du démon; or sans la suggestion du démon l'homme ne commet pas de péché. Maintenant que nous avons le bonheur d'être musulmans, nous espérons que notre rang dans la dévotion deviendra encore plus élevé qu'auparavant, et qu'aucune désobéissance ne se produira de notre part. — Y a-t-il des médecins ici? interrogea le Prophète. — Non, répondirent-ils; la maladie et le repos viennent par l'ordre de Dieu; si c'est une maladie mortelle, il n'y a point de doute que le médecin ne pourra la guérir; et si elle n'est pas mortelle, le médecin est inutile, la nature suffit à la chasser. — J'entends, dit le Prophète, un bruit de pleurs d'un côté et un bruit de rires d'un autre : qu'est-ce que cela veut dire? — Les rires, dirent-ils, proviennent de ce qu'une personne vient de quitter le monde en vrai croyant, et les pleurs de ce qu'un enfant vient de naître; or nous ne savons pas s'il sera vrai croyant, ou non ⁽¹⁾. »

Quand le Prophète les eut trouvés tous agissant bien et

⁽¹⁾ C'est à peu près ce qu'Hérodote (V, 4) rapporte des Trauses, peuplade thrace voisine des Gètes.

d'une croyance pure, il fit des vœux pleins de bienveillance à leur égard et continua sa route. — Grand Dieu! pardonne-nous par la considération de leurs bonnes actions et fais que nous nous occupions de t'adorer selon leur exemple, par ta souveraineté, tes anges, tes prophètes, et par ta miséricorde, ô très miséricordieux!

LES PYRAMIDES.

Elles se trouvent sur la limite de l'Égypte et font partie du troisième climat. C'est une des merveilles du monde, et d'après l'auteur de *l'Histoire du Maghreb*, certains ont dit que le prophète Idris les avait construites, et que, à l'extérieur, sur les pierres mêmes, il a montré et disposé cet ouvrage extraordinaire; il a gravé la plupart des opérations, de sorte que s'il arrivait au monde une destruction telle que celle du déluge ou autre du même genre, que la propagation de l'espèce fut interrompue et que les arts disparussent, les nouvelles générations qui paraîtraient pussent prendre ces dessins et ces gravures comme modèles de ces arts.

Certains ont dit qu'elles ont été bâties par les Pharaons, et sont leur [dernière] couche. L'intention qu'on a eue en élevant des édifices aussi solides est de les faire résister à l'action du temps et d'empêcher que les morts qu'ils renferment ne viennent à être découverts et dévoilés. D'autres ont dit : « A cause de leur antiquité, on ne peut connaître leur constructeur; l'écriture qui y est gravée en creux a des caractères que personne aujourd'hui ne peut lire; et pour ce motif le véritable sens de ces inscriptions ne peut être connu. »

Leur date est donné par un proverbe [arabe] qui circule sur les bouches, à savoir : « Ces deux pyramides ont été construites alors que l'Aigle volant était dans la constellation du Scor-

« pion ⁽¹⁾ », ce qui prouve, attendu que maintenant l'Aiglé volant est à l'extrémité du Capricorne, et qu'il ne peut traverser une constellation zodiacale en moins de deux mille ans, que si même un cercle complet n'a pas été parcouru, il s'est au moins écoulé plus de douze mille ans depuis leur construction jusqu'à ce jour; — mais la vraie science est auprès de Dieu!

Ce sont sept édifices dont le plus grand s'appelle pyramide de Méidoûm. Dans le *Mésdlik el-Mémalik* ⁽²⁾, dans l'*Histoire du Maghreb* et dans d'autres ouvrages, l'auteur nous apprend que cette pyramide a une base carrée de 400 coudées de côté; elle s'élève perpendiculairement à la hauteur de 30 coudées, au-dessus desquelles elle prend une forme de coupole, de sorte que chaque côté paraisse un triangle ⁽³⁾; sa hauteur totale est de 400 coudées. Au milieu se trouve une coupole de 20 coudées sur 20; sa partie basse est carrée, sa partie haute octogonale, et se termine par une coupole circulaire. Les pierres ont été tellement bien placées les unes sur les autres qu'on dirait que c'est un seul morceau de pierre et qu'il n'y a ni couture ni jointure. Au bas est une cave qui a une grande profondeur: on peut y descendre au moyen d'une corde, et on y trouve des tombeaux qui contiennent encore des membres et des os bien conservés, grâce à une particularité du sol de l'Égypte ⁽⁴⁾. Le reste des murailles de cette pyramide est absolument plein: il n'y a d'autre creux à l'intérieur que la coupole dont nous venons de parler. Elle est construite en pierres

⁽¹⁾ Comp. MAQATZI, *Khiṭāṭ*, t. I, p. 115, qui attribue ce renseignement à Abou-Zéid el-Balkhi. Les différences qui existent entre les deux textes n'ont aucune portée. Cf. également SOVOÛRI, *Hosn el-Moḥādāra*, t. I, p. 35.

⁽²⁾ Titre du traité de géographie d'El-Iṣṭakhrī; cf. *Bibliot. geogr. or.*, I, p. 51.

⁽³⁾ L'auteur veut dire que la pyramide a d'abord la forme d'un parallépipède, et qu'elle ne prend celle de pyramide qu'à partir d'une hauteur de trente coudées.

⁽⁴⁾ Tout ce passage, depuis le début, a été utilisé par Medjdi dans son *Zinet oul-Médjdlis*, fol. 204 v°.

taillées, dont chacune a plus ou moins 25 coudées [de long] sur 3 de large; ce sont des pierres rouges tachetées de noir. Les [autres] pyramides sont de la forme carrée qui vient d'être décrite, de 100 coudées de côté, plus ou moins. Il est écrit que la grande pyramide a été construite en trois cents ans, la plus petite en soixante-dix, et les autres en proportion.

EXTRAIT DU «DJAWÂMI' EL-HIKÂYÂT»

DE DJÉMÂL-OUDDÏN MOHAMMED 'AUFÏ.

در سیر الملوك آورده است که در بیابان مغرب طلایه اند از فرزندان آدم علیه السلم و هه ماده اند و در میان ایشان هیچ نر نیست و اگر مردی بدان ولایت رود در حال بمیرد و سبب تناسل ایشان از آبی است که در زمین ایشان می رود و هرزن در آن آب رود حمل^(۱) گیرد و آن حمل^(۲) جز دختر نباشد و آوردند که تبع بدان آب رسیده است وقتی که عزم ظلمات داشت برای که ذو القرنین رفته بود و این تبع را پسری بود نام او افریقسون^(۳) و افریقیه او بنا کرده است و آنرا بنام خود مضان فرموده و گفته اند که تبع بوادی مغرب رسیده است بموضعی که آنرا وادی السبت خوانند و یک آن جایگاه چون نیل می رود هر حیوان که در رُود در حال هلاک شود تبع چون آن حال مشاهده کرد باز گشت اما ذو القرنین چون آنجا رسید بر وفق استصواب حکما صبر کرد تا روز شنبه بود و آن ریک آهسته شد و از آن ریک عبیره^(۴) کرد و بظلمات رسید

(^۱) Ms. حمل. — (^۲) Ms. خمل. — (^۳) Ms. افریقسون. — (^۴) Ms. عبیره. Cette expression n'est pas usuelle, elle est même inconnue à l'arabe; elle équivaut à عبر ou عبور.

TRADUCTION.

On rapporte, dans le *Siyèr oul-Molouk* ⁽¹⁾, qu'il y a, dans les déserts du Maghreb, un peuple qui descend d'Adam — que le salut soit sur lui! — et qui ne se compose que de femmes : il n'y a aucun homme parmi elles. Si un homme pénètre dans cette province, il meurt immédiatement. La race est perpétuée au moyen d'une rivière qui coule dans leur territoire; toute femme qui plonge dans cette rivière en devient enceinte, mais n'a que des filles. On raconte que Tobba' a pénétré jusqu'à cette rivière, au moment où il se dirigeait vers la Mer Ténébreuse, par le même chemin que Dhou'l-Qarnéin avait suivi. Ce Tobba' avait un fils nommé Afrixon ⁽²⁾, qui est celui qui a construit Afrîqiya ⁽³⁾ et lui a donné son nom. On dit donc que Tobba' a pénétré jusqu'à la vallée du Maghreb, à un endroit qu'on appelle *Vallée du Sabbat*; le sable y coule comme le Nil. Tout animal qui s'y engage périt immédiatement. Quand Tobba' se fut rendu compte de cet obstacle, il revint sur ses pas; mais Dhou'l-Qarnéin, une fois parvenu au même endroit, patienta jusqu'au samedi, suivant le conseil que les sages lui avaient donné; [ce jour-là,] le cours du sable se ralentit; il traversa le fleuve de sable et atteignit la Mer Ténébreuse.

⁽¹⁾ Le même ouvrage qui a été publié et traduit par Ch. SCHIFFER, sous le titre de *Siasset Namèh*, traité de gouvernement, composé pour le sultan Melik-châh (Mélèk-châh) par le vizir Nizam oul-Mouk; texte persan, préface, p. 1; mais cette citation ne s'y retrouve pas.

⁽²⁾ Ordinairement appelé Afrîqoûs; voir notamment MAS'ÔDDI, *Prairies d'or*, t. III, p. 224.

⁽³⁾ Ce nom, qui est celui de l'Afrique propre, est pris souvent pour le nom d'une ville et désigne alors Qaïrawân. Voir R. DOZY, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne*, 9^e éd., 1881, t. I, p. 300. Sur l'orthographe de ce nom en arabe, transcription d'ἀφρίκη, consulter Fleischer, *Beiträge zur arab. Sprachkunde*, n° 4, 1870, p. 255. Primitivement il avait servi à désigner Carthage (cf. Tabart, I, p. 738).

EXTRAITS DU «HAFT-IQLİM»

D'AHMED RÁZÍ.

بلاد الریح ولایتی وسیع است شمالی آن امصار مملکت یمن است وجنوبش بیابانهای نامسکون وشرقیش ولایت نوبه وغربش مملکت حبشه ومردم آن دیار هرگز فگین نباشند چنانچه شیخ ابوسعید ابو لخیر اظهاری بدان نموده میگوید، بیغم دل کیست تا بدان مالم دست، بیغم دل زنگیان شوریده مست، وحکا سبب فرح آنجماعت را از ظهور کوكب سهیل یافته اند که آن هر شب بر ایشان طلوع میکند وجمیع زنگیان از زنج ولد کوش بن کنعل بن حام بوجود آمده اند وآنجماعت را سباع الانس خوانند چه هرگاه بر دشمن خود ظفر بایند گوشتش را بخورند وهچنین اگر از پادشاه خود برنجند او را بکشند وبخورند وبا آنکه طلا در ان دیار بسیار است زیور وحلی خود از آهن میسازند وگویند هرکه آهن با خود دارد شیطان بروی دست نیابد وجماعتش افزون شود وگاو آن دیار با اسپ تازی در کارزار برابری کند⁽¹⁾ وغذای خود بیشتر از گوشت پیل وزرافه سازند گویند دران ولایت درختی است که اوراق آن را هرگاه در آب اندازند وفیلان از آن آب⁽²⁾ بیاشامند چنان مست شوند که بسهولت آنها را⁽³⁾ صید کنند،

بلاد نوبه بر⁽⁴⁾ کنار نهر نیل واقع شده وطولش را بمدت هشت شبانه روز قطع کنند ومتوطنان آن امصار نصاری باشند وغذای ایشان بیشتر جَوْبُود وگوشت شتر بسیار بکار برند وزرافه درآن مملکت بسیار باشد ومملکت نوبه مشتمل است بر بلاد السودان که در آنجا طلا از ریک زوبید وهوابش در غایت گرمی باشد چنانچه اهالی آن روزها در زیر زمین بسر برند چون شب شود بیرون آمده زرها را بدست آورند ومتاع ایشان هانست ولباس ایشان پوست

هر A⁽⁴⁾ — انرا B⁽³⁾ — Manque dans B. — میکند B⁽¹⁾.

حیوانات باشد و بازرگانان بکثرت فراوان (fol. 12 r°) بدان دیار روند و بعد از وصول بدان نواحی طبل زنند و امتعه خود را در موضعی جدا جدا بنهند و اهالی آنجا از آواز طبل بر آمدن تجار وقوف یافته شب بر سر امتعه روند و در برابر هر متاع^(۱) جهت ثمن آن طلا گذارند و صباح بازرگانان بدانجا رفته اگر بدانچه گذاشته اند راضی نشوند بضاعت را از ثمن دورتر نهند و باز گردند و شب باز آن مردم بیایند و پاره طلا بران بیفزایند تا وقتی که تجار راضی شوند و نوبه از جمله پسران حام بن نوح بوده و این ولایت بنام او شهرت یافته و حام در سلك انبیا انتظام داشته اما از فرزندان او هیچ احدی بمرتبه نبوت نرسیده و باعث را چنین نوشته اند که روزی نوح عم در خواب بوده و عورتش میموده حام بران بگذشت و نبوشید بلکه بخندید و ازین سوادب رنگ اولادش سیاه گردید و بیغمبری از اصلش منقطع و حام را نه پسر بوده بدین موجب هند، و سند، زنج، نوبه، کنعان، کوش، قبط، بربر، حبش،

(fol. 189 r°) مصر بمصر بن ابراهیم بن حام بن نوح عم منسوبست و از ندرتش یکی رود نیل است از جنوب بشمال میرود بر خلان دیگر آبها و ابتدای آن از پس خط استواست من جبال القروه بحر روم منتهی میشود و هرگاه که تمام آبها در نقصان باشد آن آب در افزایش بود و سبب را چنین گفته اند که چون درین بلاد تابستان شود در پس خط استوا زمستان باشد چه آفتاب از سمت الراس ایشان دورتر افتد (fol. 189 v°) و باین بلاد نزدیکتر شود چون اینجا زمستان روی نماید آنجا تابستان باشد و صاحب روضة الصفا از عبد الصمد ابراهیم رقایی که صاحب تالیف اسباب العجایب است نقل میکند که سبب ارتفاع و هیجان^(۲) آب نیل آنست که بحر روم در فصل خزان هیجان کند و موج زند و از موضع خود مرتفع گشته در پیش آب چون سدی شود و نگذارد که آب نیل دروی ریزد هر آینه رجعت نماید و اهل مصر را مقیاسی

(۱) بیجان A — معای B (۲)

بود که بآن مقادیر زیاده و نقصان آب را معلوم کنند و آن در میان نیل موضوعست و بر آنجا خطی چند است که ازان دستور کفان اهل مصر معلوم میشود چون بشان زده رسد خیر و منفعت بسیار حاصل آید و غایت زیاده هزده^(۱) خط بود هرگاه ازین بیشتر شود بمصر خرابی راه یابد گویند این مقیاس از موضوعات یوسف صدیق است عم و دیگری اهرام است و آن عبارت از سه گنبد است که حکای سلف ساخته اند صاحب عجایب المخلوقات از ابن خفیر نقل کرده که اهرام را حیر الموتفکی بنا نهاده و در مدت هفتاد سال با تمام انجامیده و هفتاد هزار مرد در آنجا کار کرده و بعضی گفته اند که حضرت ادویس را بوی معلوم شده بود که در عهد نوح طوفانی خواهد شد که همه عالم را آب فروگیرد هر آینه قبر چندی از ابا و اجداد خود را با زر و جواهر بسیار در آن مکان دفن فرمود و بر زبر^(۲) آن قبا بساخت گویند بهیچ وجه آهن و فولاد در آن اثر نکند پادشاهی بطمع زر و جواهر سعی موفور در ویرانی یکی از آنها بنقدیم رسانیده و آخری نیل مقصود دست باز داشته و بری را اعتقاد اینست که آن طلسم است و هرکرا که ازان بهره بوده بخشی یافته اگرچه این سخنان چندین معقولیتی ندارد اما چون نوشته یافته بنابر غرابت نوشته میشود نقل است که شخصی از بزرگان مصر را پیریشانی در یافت و فقر و درویشی وی را بی سپر گردانید بمظنه آنکه شاید او را ازان طلسم نصیبی باشد هر روزه بقبهای هرمان^(۳) (fol. 150 r) رفتی و نظر را وقف اطراف آن ساختی تا روزی ورق پاره یافت که بر آنجا نوشته بود که از فلان طرف قبه کوچک چون هشت ذرع پیمایند البته چیزی یابند و او بدان عمل نموده صندوق ظاهر شد از آهن چون سر آن باز کرد کاسه ظاهر شد که قرص طلای در میان آن بود صندوق رها کرده کاسه را با قرص طلا برگرفت و بشهر آمد و طلا را بصراف برده زری چند در عوض بستند و چون بخانه آمد طلا را

حرمان B^(۳) — و فرمود و بر زبر A^(۲) — هزده A^(۱).

در میان زر خود مشاهده نمود دیگر باره^(۱) بصراق فروخت و باز طلا را در میان زر دید دانست که این طلا را خاصیت اینست که هر چند فروشد باز پس آید و ازین سبب مالی بیقیاس حاصل کرد و کاسه خاصیتی^(۲) داشت که چون آب درو کردند شیرازی شدی که در هه مصر مثل آن نبودى پس در کناره^(۳) نیل خانه بساخت و خر فروشی اختیار نمود و چون خرش بهتر بودی و ارزان تر فروختی هر آینه مردم مصر^(۴) روی نهاده کسادی در متاع دیگر خر فروشان افتاد و ایشان در تخص احوال کوشیده حقیقت را بملك مصر عرض نمودند و ملك او را حاضر ساخته آن کاسه و طلا ازوی بستند و در آثار البلاد آورده که شخصی را در مصر طلسم کشای بدست افتاد و در حوالی قبه کلان زمینی را حفر کرده چاهی ظاهر شد که هر که نظر دران افکندی چندین ازدها بنظرش آمدی او طلسم کشای که دانست دران چاه افکند و هه ناپدید شدند پس با ده تن از خاصان بدرون آن چاه رفته چهار صغه بنظرش در آمد که در هر صغه ده خم زرین پر از زر نهاده بودند و بر سر هر خمی شیری از زر نشسته که هر که دست پیش آن خم بردی شیران به پنجه دستش را بحروح ساختندی^(۵) و همچنین در هر صغه خرمنی از جواهر بود شخصی ازان جماعت جرات کرده سه دانه ازان برداشت در فور از نظر این جماعت غایب گشت پس از ساعتی دیوار خانه شکای بهم رسانیده بر اثر آن سر بریده آن مرد ظاهر گردید آنجماعت چون طریق تصرف آنرا نمیدانستند بحرومی تمام باز گشتند صاحب تاریخ (fol. 190 v) الفی از این کثیر شامی نقل کرده که در عهد ملك^(۶) عادل^(۷) پانصد و هشتاد سال^(۸) و هفت در مصر قحطی روی داد که در عرض یکاه دو بیست هزار کس از گرسنگی هلاک شدند و ملك عادل هه آنها را از مال خود کفن پوشانید و جمعی که احوال ایشان بملك نرسیده از قیاس

(۱) B کنار. — (۲) A ajoute که par inadvertance du copiste. — (۳) B کنار. —
 (۴) Manque dans B. — (۵) A ساختند. — (۶) B ملك. — (۷) B ajoute بسال. —
 (۸) Manque dans B.

بیرون بوده و آخر کار بجای انجامید که در مصر گربه و سگ نماند و بعد ازان مردم فرزندان خود را میخوردند و چون فرزند نماند شروع در خوردن اطباً نمودند چه به بهانه بیماری هر طبیبی را که بخانه می بردند از اطراف وجواب کارها کشیده هر عضو آن بیچاره را مانند گوشت قربانی از هم می بردند و در تمام مصر آب روان نیست مگر رود نیل و برف اصلا نباشد و باران نیز احوالاً بارد و هرگاه بسیار بارد علامت قحط باشد زیرا که حیوانات در زمین پوسیده گردد و در بعضی جاها گیاهی است که ریسمان کشتیهای کلان ازان کنند و آن مانند شمع روشنایی بخشد و چون بمیرد چند مرتبه بگردانند باز روشن شود و ایضا حوضی است و چشمه که آب آن چشمه بدان حوض آید هرگاه حایض و جنب دست بآب چشمه کنند آب چشمه باز ایستند و آب حوض^(۱) بد بوی گردد و تا آب حوض را بیرون نکنند آن چشمه روان نشود و در مصر خران و استران بیش بها بسیار بود و چون از گور گشش گیرند از آنجهت دونده و چابک باشند و در یکی از ناحیه مصر خرپزه میشود که دو عدد آنرا بر یک شتر بار میکنند و سری پیچیده دارد بهیئت مار قریب به نیم گز و دنباله او نیز کشیده است چنانچه میان دنبال و شکم فرق بسیار است و بر زمین مصر دریاچه ایست که آب آن شور است چون رود نیل غلبه کند آب آن دریاچه شیرین شود و هرگاه رو بکی نهد باز شور گردد و در آن دریا چند قسم ماهی باشد که در دیگر جا نباشد و از حد این دریاچه تا ولایت شام همه رینگ روانست و آن ما بین را جفار خوانند و در جفار ماران گزنده جهنده بسیار است که اگر کسی در محل باشد جسته خود را بدرون محل اندازند و گزیدن آن ماران مهلك باشد و جفار حدی بدریای روم (fol. 191 r°) و حدی بنیه بنی اسرائیل دارد مسافت تیه بنی اسرائیل چهل فرسنگ است و رینگ بوم است و یارچه سنگها نیز دارد و آنرا بادیة العرب نیز خوانند و در دو درختست

(۱) چشمه B.

که اوراق آن طیور می باشند مثل چکاوک و این حال تا چهل روز امتداد می یابد و بعد ازان منقطع میشود و تیه ما بین فلسطین و ایله^(۱) و اردن^(۲) و مصر واقع شده و مدت ابتدای اسرائیلمان بیلابی تیه چهل سال بوده و عدد آنجماعت را ششصد هزار گفته اند چون قوت ایشان بیابان رسید رزاق علی الاطلاق من وسلوی بدیشان کرامت فرمود و من مثابه ترجمین چیزی بوده وسلوی مرغابی که به کبک مشابیهت داشته و بصحت پیوسته که در اوقات تیه جامهای بنی اسرائیل کهنه و باره نشده و هر فرزندی که متولد شده با جامه بوده چندانکه نشو و نما می یافته جامه نیز موازی قامت او می افزوده و مسافت طول و عرض مصر چهل شبانه روز راهست و شهری که در زمان سابق داز الملک بوده فسطاط^(۳) است که^(۴) بر شمال نیل واقع است و درین شهر کوچها و محلههای عالی که چندین مردم از هر قبایل می باشند و تجارتش جمله سه مرتبه و چهار مرتبه است و مزار شافع در فسطاط است صاحب مسالک و مهالک آورده که فسطاط منقسم بدو قسم است علیای آنرا مصعید و سفلی را زلف خوانند و در غرایب الاسرار آمده که صعید در جنوبی فسطاط واقع است در صحرای آن مغارهاست که مردگان در آنجا افتاده اند و اموات را از کتانههای سَطبر کفن کرده اند داریوها در آن مالیده که پاره و پوسیده نشوند گویند نوبخی جامه را ازان مردگان باز کردند اصلا تغییر ببدنش راه نیافته بود و اثر حنا در دست و پای آن میت باقی بود در غرایب البلدان مسطور است که مومیای مصر ازان مردگان حاصل میشود و آن بهترین مومیای هاست و در نزدیکی فسطاط کوهیست که آنرا مقطم^(۵) خوانند و ازان کوه زبرجد حاصل شود و الحال دار الملک مصر قاهره معزیه است در حبیب السیر آمده که در زمان للمعز لدین الله^(۶) اسمعیل (fol. ۱۹۱ ۳) جوهر خادم که در سلک غلامانش انتظام داشت در

(۱) A et B ایله. — (۲) A و اردن. — (۳) فسطاط A et B. — (۴) B بهیات. — (۵) A معظم. — (۶) B و.

سیصد و پنجاه هفت مصر را بتصرف در آورده میان فسطاط و عین الشمس شهری بنا نهاد و موسوم بقاهرهٔ مغربه گردانید و در سیصد و شصت و یک المعز لدین الله^(۱) از افریقیه^(۲) بقاهره آمده آن بلده را دار الملک ساخت و در وقت آمدن پانزده هزار شتر و ده هزار استر را زر بار کرده همراه آورده بود هر روز چندین صندوق از بیش بارگاه وی می نهادند که وابستگان و متوطنان آن شهر و مکان میداد و چون نوبت بآل ایوب رسید در آن بلده بقاع خیر و عمارات عالی بسیار ساخته شد و قاهره بر کنار نیل واقع است و عماراتش چهار طبقه و پنج طبقه ساخته شد منقش و ملون مشتمل بر طاقهای بدیع و رواقهای دلکش و اقسام منازلش خود از حد و حصر بیرون است و دیگری از شهرهای معروف اسکندریه است که آن نیز بر کنار رود نیل واقع شده و تمام عمارات آن شهر از رخام الوان است و حصارش چهار دروازه دارد که یکی همیشه مسدود است و دیگری را باب الرشید و سیوم را باب البصر گویند از آن جهت که بجانب دریای روم باز میبود^(۳) و در کنار این دریا نیز حصاری در کمال متانت ساخته اند که سفاین مغرب و روم و شام بدین بندر آمد و شد می نمایند و از امتعه واقشه آنچه خواهند درین بندر یافت میشود و ازین دریا بقسطنطینه که از خشکی سه ماهه راه است به پنج روز میروند و دروازهٔ چهارم را باب سدره گویند چه درخت سدری در بیش آن دروازه واقع است گویند که این درخت از زمان سکندر مانده در عجایب المخلوقات آمده که در ازمنهٔ سابقه آن شهر را بمدت سیصد سال ساختند و هزار سال آبادان بوده پس از آن خراب گردیده از خواص آن شهر یکی آنست که مودیات^(۴) مثل مار و خزدم در آنجا نباشد و هر صباح که اهل آن دیار بر خیزند منازل خود را پاکیزه و رفعت و زُوب داده (fol. 192 r) ملاحظه نمایند و دودی که بر هوا تصاعد نماید اثر آن مرمی نکردد و در آن شهر بلیناس بفرمودهٔ دو القرنین میلی ساخته بود و آینه بدید آمدی و این بر مردم فرنگ بسیار

موزیات A^(۱) — میفرد A^(۲) — افریقیه A^(۳) — المعز الدینی الله A^(۴)

دشوار می آمد تا عاقبت اعیان فرنك جمعی را باسکندریه فرستادند تا در لباس زهد و تقوی خود را بخلق ظاهر ساختند و چون ایشان را در خاطرها قبول پیدا آمد آوازه در دادند که اسکندر در پس آئینه گنجی نهاده و عمرو عاص با آنهاه ذکا و فطنت بدان سخن فریفته شده فرمود تا آئینه را از موضع برکنند و چون بغیر از مکر و حیله چیز نیافتند باز آئینه را بموضع اصل نصب کردند اما آن خاصیت ندیدند و از مردم اسکندریه یکی بطلیوس است که در هندسه و نجوم منفرد بوده و چندین کتاب تالیف نموده از آن جمله کتابیست در منطق که بلغت تازی آنرا بحسطی^(۱) گویند و او قلیل الاکل و کثیر الصوم بوده از سخنان اوست که نیکبخت آنست که از حال دیگران پند گیرد و بدبخت آنکه از حال او دیگران پند گیرند و هم او راست است که هر که از خرد بهره ور است داند که ظل غم و مدت عوام و ظلم اهل ظلام در گذر است و دیگری قدوة العارفين شیخ علی بن عبد الله الشاذلی است که از کل اکابر آن عصر بوده و در علم و فضیلت و زهد و عبادت درجه داشته که ما فوق آن متصور نبوده و در ایام سلوک کرامات و خوارق عادات بسیار از وی ظاهر میشده و نسب آنجناب بامام ثانی حسن بن علی عم می پیوندد و در تمام هر باسکندریه اقامت داشته در وقتی که حج می رفته در صحرائی که آب شور داشته فوت نموده و پس از آنکه او را دفن کرده اند آب آن بیابان شیرین شده آنهم در بیابان واقع شده و اطراف آن ريك است و محلهستان بسیار دارد و ارتفاعاتش نيك بحصول پیوندد اما مردم نيك ازان شهر بر خاسته^(۲) اند مثل ذو النون که صاحب سلوک اهل طریقت و سالک راه حقیقت بوده درویشی کامل و نظری (fol. 192 v°) دقیق داشته و بیشتر اهل مصر او را زندیق میدانستند و بعضی در کار او متعیر بودند تا وفات نکرد کس واقف حال او نشد وقتی که در کشتی بود و گوهی ازان بازرگانان گم شد همه اتفاق کردند که نزد اوست و او را

(۱) بر خراسته A — بحیطی A

میرنجانیدند و اسخفان میکردند چون از حد بگذشت دیدند که از دریا هزار مای سر بر آوردند هر یکی گوهری در دهان گرفته ذو النون یکی از آنها بگرفت و بدان بازرگان داد اهل کشتی چون این بدیدند همه دریای وی افتادند و عذر خواستند از ذو النون نقل است که در سفر زنی را دیدم پرسیدم و سوال کردم که غایت محبت چیست گفت محبت را نهایت نیست گفتم چرا گفت ازین که محبوب را غایت نیست از سخنان اوست که دوستی با کسی کن که بتغییر تو متغیر نشود و گفت که خوف آتش در جنب خوف قرآن بمنزله یک قطره ایست که در دریای اندازند پرسیدند که عارف که باشد گفت مردی باشد از انسان و جدا از انسان گفت عبودیت آن است که بنده او باشی بهمه حال چنانکه او^(۱) خداوند تست در همه حال گفت توبه عوام از گناه است و توبه خواص از غفلت گفت توکل ترک تدبیر باشد گفتند اندوه کرا بیشتر گفت بدخوی ترین مردمان را گفتند دنیا چیست گفت هر چه ترا از خدایتعالی مشغول کند شخصی از وی وصیتی خواست گفت همت خود را بیش و پس مغرست گفتند این شرح باید گفت از هر چه گذشت و از هر چه نیاید اندیشه مکن نقد وفا را باش و او در دو بیست و چهل و پنج از عالم رفته و آن شب هفتاد کس پیغمبر صلعم را بخواب دیده اند که میگفته امشب ذو النون خواهد آمد به استقبال او آمده ایم و چون جنازه وی بر داشتند گروهی مرغان پر در پر بافته بودند چنانچه همه^(۲) خلق در سایه می رفتند و تا آنزمان کس بدان صورت مرفی ندیده بود و در راه که جنازه او می بُردند موذن بالکماز میگفت چون بکلمه شهادت رسید ذو النون انگشت بر آورد مردم را مظهر شد که زنده هست بنهادند (fol. 193 r) و انگشتی که بر داشته بود هر چند خواستند که فرو گیرند فرو گرفته نشد و چون وفات یافت بر پیمشان او بخط سبزی نوشته دیدند که هذا حبيب الله مات بسيف

(۱) بهمه A — (۲) از A.

الله فی حُبِّ الله اما در نجات آمده که روز دیگر بر سر قبرش نوشته یافتند که
 ذُو النُّونِ حَبِيبُ اللهِ بِمَنْ الشُّوقُ قَتِيلُ اللهِ هر گاه آن نوشته بتراشیدندی باز
 نوشته یافتندی و از مردم آن شهر دیگری ابو طالب که در سَلَكِ مَشَاجِعِ عِظَامِ
 انتظام داشته و از ابو عثمان مغربی نقل است که ابو طالب همیشه با مرغان سخن
 گفتی و سخن ایشان فهم کردی و او در مناجات گفتی آلهی اگر نه فرمان تو بودی
 کرا زهره بودی که نام تو بر زبان رانندی و دیگر از شهرهای معروف مصر عین^(۱)
 الشمس است و در جنوب فسطاط واقع شده و دار الملک فرعون یوسف بوده
 و قصری که زلیخا جهت یوسف ساخته درین شهر است و درخت بلسان گویند
 درین موضع است و خاصیت آنرا از آب چاهی میدانند که حضرت عیسی
 در آن چاه غسل کرده و پیوسته آن درخت را ازین چاه آب دهند و از عجایب
 آن شهر مناره ایست از یکپارچه سنگ سزخ که نقطهای سیاه دارد و طول این
 مناره زیاده از صد ذرع است و بر سر آن صورت انسانی است از نحاس^(۲) و بر
 یمن و یسار آن دو صورت دیگر است که پیوسته آب از آن تمثالها ترشح کند
 و بهر جا که رسد سبزه روینده شود گویند در زمان سلیمان این مناره ساخته
 اند و ایضا حیر است که دار الملک احمد طالون بوده و خرماهای آن شهر بانام است
 و نوعیست که آنرا مرجوسی گویند و یکگاه بیش از دیگر خرماها بخته شود
 و درختش راست بالا بود و خم نشود و گویند مرجوس درویشی بوده که اثر
 ولایت او این صفات بهم رسانیده و دیگری فرما است اگر چه شهری کوچک است
 اما نهایت خضرت و نصرت و آبادانی را دارد و قبر جالینوس حکیم درین شهر واقع
 است و از فرما تا تلیس دو فرسنگ است و تلیس بر زمین رفیع واقع (fol. 193 v°)
 شده و بر یک طرف آن تلی است ترکوم نام و باعث رفعت وی آنست که^(۳) بر
 بالای یکدیگر مردم را دفن کرده اند تا بدان مرتبه رسیده و این رسم گویا
 پیش از زمان موسی عم شایع بوده و همچنین فیوم^(۴) شهری است در غربی نیل از

قیوم A^(۱) — کر A^(۲) — حسنی A^(۳) — عبد A^(۴)

نواحی صعید و زمینش مسطح است و افیون مصری در آنجا حاصل میشود
و خشنک آن سیاه است و از شهرهای مصر آنچه حقیقتش بنظر آمده این
چند شهر بود که نوشته آمد باقی را بنا بر عدم وقوف موقوف گذاشته ۵

TRADUCTION.

PAYS DES ZENDJS.

C'est une vaste province, bornée au nord par les villes de la province du Yémen; au sud, par des déserts inhabités; à l'est, par la Nubie, et à l'ouest, par l'Abyssinie ⁽¹⁾. Les habitants de cette contrée ne sont jamais soucieux, comme le Chéikh Abou-Saïd, fils d'Abou'l-Khéir ⁽²⁾ l'a montré dans ses vers :

Qui a le cœur sans chagrin pour que j'aie frotter ma main sur lui ⁽³⁾?
Le cœur sans souci est celui des Zendjs amoureux et ivres.

Les philosophes ont trouvé la cause de la joie habituelle de cette sorte d'hommes dans l'apparition de l'étoile Canopus, qui chaque nuit se lève pour eux ⁽⁴⁾. Tous les Zendjs descendent

⁽¹⁾ Sur les limites du pays des Zendjs, il faut voir la monographie de Marcel Devic, *Le pays des Zendjs ou la côte orientale d'Afrique au moyen âge*, Paris, 1883, p. 22 et suiv. L'orientation de notre auteur est la même que celle de Qazwini, *Áthar el-Bilád*, éd. Wüstenfeld, p. 14, et lui est sans doute empruntée. Les déserts inhabités au sud correspondent au *Fayáfi* (= déserts) du géographe Qazwini. L'édition lithographiée du *Habib ou-Siyer* de Khondémir, dernière partie, p. 2, m'a permis de corriger la leçon با سکون des manuscrits. Comp. Devic, *op. laud.*, p. 31.

⁽²⁾ Çoúfi compatriote et contemporain du poète Anvéri, né dans le canton de Khávérân (Khorasân), qui l'a célébré dans ses vers. DAULET-CHÂN, *Tezkirét ouk-Chóará*, éd. Browne, p. 84 et 521; M. BARBIER DE MEYnard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 192, note; MEDJDI, *Zinét oul-Médjális*, fol. 9 r°; DJÁMI, *Nafahát oul-Ons*, éd. de Calcutta, p. 339.

⁽³⁾ En vue de s'attirer une part de sa chance.

⁽⁴⁾ Sur la gaité habituelle aux nègres, voir MAS'ÓUDI, *Prairies d'or*, t. I, p. 164;

de Zendj, fils de Koûch, fils de Chanaan, fils de Cham; on les appelle les hommes sauvages, parce qu'ils mangent la chair de l'ennemi qu'ils ont vaincu; de même, quand ils sont mécontents de leur souverain, ils le tuent et le mangent. Bien que l'or soit abondant chez eux, la matière qu'ils préfèrent pour leurs ornements et leurs bijoux est le fer⁽¹⁾. Ils disent que toute personne qui porte du fer sur elle échappe aux étreintes du démon et sa bravoure en est accrue⁽²⁾. Le bœuf de ce pays vaut le cheval arabe au combat⁽³⁾. Leur nourriture habituelle est la chair de l'éléphant et de la girafe. On dit que dans cette province se trouve un arbre dont les feuilles, quand on les jette dans l'eau et que les éléphants boivent de cette eau, rendent ceux-ci tellement ivres qu'on les prend aisément à la chasse⁽⁴⁾.

LA NUBIE.

Ce pays se trouve placé sur les deux rives du Nil; il faut huit jours et huit nuits pour le traverser dans sa longueur. Les habitants sont chrétiens et se nourrissent surtout d'orge; la viande de chameau leur est aussi très utile. On y trouve beaucoup de girafes. La Nubie comprend également le Soudan, où l'or croît dans le sable; le climat en est excessivement chaud; les habitants passent leurs journées sous la terre; à la nuit, ils sortent

QAZWINI, *Âthâr el-Bilâd*, p. 14; 'AMR BEN BAHR EL-DJÂHIZH, *Tria opuscula*, éd. van Vloten, p. 67, ligne 17.

⁽¹⁾ Sur les mines de fer dans les montagnes de Djentama et Dendéma, où des navires du Zâbedj (Java) venaient le prendre et le transporter dans l'Inde où la vente en était très avantageuse, voir ÉDRISI, trad. Jaubert, p. 45, 46; DEVIC, *op. laud.*, p. 82.

⁽²⁾ Cf. QAZWINI, *Âthâr*, p. 15; BÂKOÛI, p. 395.

⁽³⁾ Cf. DEVIC, *op. laud.*, p. 141.

⁽⁴⁾ Cf. MAS'ÛDÎ, *Prairies d'or*, t. III, p. 7-8; E. QUATREMÈRE, *Mémoire sur les Zindjes*, dans *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 186.

de leurs retraites et s'emparent de l'or. Ce métal est l'objet de leur commerce; leurs vêtements sont faits de peaux de bêtes; les négociants se rendent au Soudan au prix de mille difficultés; une fois qu'ils y sont arrivés, ils battent de la timbale et disposent leurs marchandises séparément dans un endroit. Les habitants, avertis de l'arrivée des négociants par le bruit de la timbale, se rendent de nuit à l'endroit où sont exposées les marchandises et laissent de l'or, formant le prix de l'objet, en face de chaque denrée; au matin, les négociants arrivent au même endroit et s'ils ne sont pas satisfaits de la quantité d'or qui a été laissée, ils éloignent la marchandise de la contre-valeur offerte et s'en vont; la nuit, les habitants reviennent et augmentent la quantité d'or jusqu'à ce que les marchands soient satisfaits ⁽¹⁾.

Nouba était un fils de Cham, fils de Noé, et ce pays est devenu célèbre sous son nom. Cham est rangé parmi les prophètes, mais aucun de ses fils n'a atteint ce rang, pour la raison que voici, ainsi que cela a été écrit : Un jour, Noé s'était endormi et avait découvert ses parties honteuses; Cham vint à passer et ne le recouvrit pas, mais tout au contraire se mit à rire; c'est à cause de ce manque de respect que la couleur de ses descendants fut noire et que le don de prophétie disparut de sa lignée. Il eut neuf fils, que voici : Hind, Sind, Zendj, Nouba, Chanaan, Koûch, Qibî, Berbèr, Hâbèch.

⁽¹⁾ Comp. ΜΙΤΡΗΟΝΔ, *Rauzet ouç-Cafâ*, dernière partie, p. 23. C'est à peu près ce que raconte Cosmas Indicopleustès de la manière dont le troc se fait aux mines de Sasou, pays très voisin du pays de l'encens, dans la contrée où le Nil prend sa source, et où se rendaient des marchands nubiens qui ne comprenaient pas le langage des naturels. On trouve déjà ce procédé indiqué par Hérodote (IV, 196) pour le commerce des Carthaginois avec les Lybiens d'au delà des colonnes d'Hercule. Comp. QAZWINI, *Âthâr*, p. 29.

L'ÉGYPTE.

L'Égypte (*Miçr*) est ainsi appelée de Miçr, fils d'Abîm, fils de Cham, fils de Noé — que le salut soit sur lui ! Parmi les raretés qui distinguent ce pays est le fleuve du Nil qui, contrairement aux autres rivières, coule du sud au nord. Sa source est située au delà de l'Équateur, dans les montagnes de Qomr, et son embouchure est dans la Méditerranée. Ses eaux croissent à la saison où toutes les autres rivières sont en décroissance. La cause en est, dit-on, que l'été en Égypte correspond à l'hiver au delà de l'Équateur, car le soleil est alors plus éloigné du zénith du premier de ces pays et plus rapproché des contrées australes; [au contraire,] quand l'hiver règne sur les pays du Nord, les contrées du Sud sont plongées dans l'été. Cependant l'auteur du *Rauzat ouç-Çafâ* ⁽¹⁾ rapporte, d'après 'Abd-ouç-Çamad Ibrahîm Riçâ'î, auteur de l'*Asbâb-el-'Adjâib*, que la cause de l'élévation et de l'agitation de l'eau du Nil est que la Méditerranée est agitée en automne et que ses vagues, s'élevant au-dessus de son niveau habituel, forment comme une digue en face de l'eau du fleuve et l'empêche de s'écouler; l'eau du Nil, ainsi contrainte, retourne en arrière.

Les Égyptiens ont un *miqyds* qui leur sert à déterminer la quantité de l'augmentation et de la diminution de l'eau; il est installé au milieu du fleuve; il y a là un certain nombre de lignes qui servent à indiquer la règle de la quantité suffisant aux besoins de la population. Quand la crue atteint seize lignes, cela produit beaucoup de bien et de profit; l'extrême limite de la crue [probable] est dix-huit lignes; quand elle les dépasse,

⁽¹⁾ Mirkhond. Voir l'édition lithographiée, dernière partie, p. 13, où il y a *الرفاه*; l'*Asbâb el-'Adjâib* est indiqué par Hadji-Khalifa, t. I, p. 266, n° 579, où l'auteur est appelé 'Abd-eç-Çamad ben Ibrahîm el-Fârist.

c'est la ruine pour l'Égypte. On dit que ce *miqyds* a été institué par Joseph le Véridique — que le salut soit sur lui!

Une autre merveille, ce sont les pyramides, c'est-à-dire trois coupoles bâties par les sages d'autrefois. L'auteur de l'*Adjâib el-Makhloûqât* [Qazwîni] rapporte, d'après Ibn-Ghafir, que c'est Himyar le Mou'téfik qui les a construites et les a entièrement terminées dans l'espace de soixante-dix ans; soixante-dix mille hommes y ont travaillé. Certains ont dit qu'Ildrîs avait connu, par une révélation surnaturelle, qu'il y aurait un déluge au temps de Noé, et que ce déluge couvrirait le monde entier. Il fit enfouir dans cet endroit plusieurs tombeaux de ses pères et de ses ancêtres avec de l'or en abondance et des bijoux nombreux, et fit élever les pyramides au-dessus de ces tombeaux. On dit que le fer et l'acier ne peuvent aucunement entamer ces monuments. Un souverain, poussé par le désir de trouver de l'or et des bijoux, déploya des efforts considérables pour démolir l'une de ces pyramides; mais finalement il renonça à son entreprise sans avoir atteint son but.

Quelques individus croient que cet état est dû à un talisman, et que toute personne qui y participe peut en obtenir un don.

Quoique ces discours ne paraissent pas trop raisonnables, cependant nous les avons reproduits, à cause de leur singularité, parce que nous les avons rencontrés dans nos lectures. On rapporte que le fils d'un grand personnage d'Égypte était tombé dans la misère et que la gêne et la pauvreté l'avaient rendu sans protection. Dans l'idée qu'il pourrait obtenir une portion de ce talisman, il se rendait chaque jour aux pyramides et regardait attentivement de tous côtés. Un jour il trouva un morceau de papier où était écrit ceci : « Quand on me-

⁽¹⁾ Comp. Qazwîni, I, p. 186; 'Abdallatif, p. 406; Maqrîzi, *Khîṭaṭ*, t. II, p. 185.

surera huit coudées sur telle face de la petite pyramide, on trouvera sûrement quelque chose. » Ayant agi selon ces directions, il apparut un coffre de fer dans lequel, quand il l'ouvrit, il trouva une coupe au milieu de laquelle était un disque d'or. Il laissa le coffre, prit la coupe avec le disque d'or et se rendit à la ville. Il porta l'or à un changeur qui lui remit en échange quelques pièces d'or. Rentré à la maison, il aperçut le disque d'or au milieu des pièces ; il le revendit à un changeur et le retrouva encore au milieu des pièces d'or qui lui avaient été données. Il reconnut alors que ce disque possédait la propriété de rester entre les mains de celui qui l'avait une fois vendu. Par ce moyen il se procura des richesses sans pareilles. La coupe avait, elle aussi, la propriété de changer l'eau qu'on y versait en un vin qui n'avait pas son pareil dans toute l'Égypte ⁽¹⁾. Cet individu se construisit une maison sur les bords du Nil et se mit à y vendre du vin ; comme son vin était meilleur et qu'il le vendait meilleur marché, les clients se dirigèrent vers son établissement et les autres marchands furent ruinés. Ceux-ci s'étant livrés à une enquête, firent connaître la vérité au roi qui le fit venir et confisqua la coupe et le disque d'or.

On raconte, dans l'*Áthár oul-bilád*, qu'une personne se procura, en Égypte, une clef talismanique, qu'elle creusa la terre dans les environs de la grande pyramide et qu'il apparut un puits dans lequel chaque personne qui y jetait les yeux voyait apparaître des dragons. Cet individu lança dans ce puits la clef talismanique qu'il possédait et tous les dragons disparurent. Accompagné de dix de ses amis, il entra dans le puits et aperçut quatre estrades sur chacune desquelles on avait posé dix vases d'or pleins d'or ; au goulot de chaque vase était accroupi un lion

⁽¹⁾ Ce genre de coupes est attribué à Cléopâtre ; *Maqatzi, Khitaf*, t. I, p. 35.

d'or qui blessait de ses griffes la main de quiconque l'étendait vers ces vases. Sur chaque estrade il y avait également un lit de pierres précieuses; un des gens de la bande, plein d'audace, en enleva trois; immédiatement il disparut aux yeux de ses compagnons. Au bout d'une heure, le mur de la chambre se fendit et on vit apparaître la tête coupée de l'homme disparu. Cette troupe de gens, ne sachant comment entrer en possession de ces trésors, s'en retourna toute déconfite⁽¹⁾.

L'auteur du *Tarikh Elfi*⁽²⁾ dit, d'après Ibn-Kéthîr le Syrien, que sous le règne de Mélik-Âdèl, en 587⁽³⁾ [de l'hégire], il y eut en Égypte une famine telle que, dans l'espace d'un mois, il mourut deux cent mille personnes de faim. Mélik-Âdèl leur fournit à tous des linceuls aux frais de sa cassette particulière, mais la foule de ceux dont le roi n'eut aucune connaissance dépassa toute analogie. A la fin, il ne resta en Égypte ni chats, ni chiens, et les hommes dévorèrent leurs propres enfants; et quand il n'en resta plus, on se mit à manger les médecins; en effet, tout médecin qu'on amenait à la maison sous le prétexte d'y visiter un malade se voyait entouré de tous côtés par des couteaux; on dépeçait alors cet infortuné comme l'on fait de la viande des victimes des sacrifices, et l'on s'en arrachait les membres.

⁽¹⁾ Voir d'autres contes relatifs aux Pyramides dans ΣΟΥΟΥΤΙ, *Hosn el-mohâdara*, t. I, p. 38; [IBNÂNÎM BEN WÂÇÛR-ÇHÂN], *l'Abrégé des Merveilles*, trad. Carra de Vaux, p. 211 et suiv.

⁽²⁾ Cet ouvrage, que l'empereur Akbar fit commencer en 993 Hég. (1585), était alors dans toute sa nouveauté, Ahmed Râzi ayant composé le *Haft-Iqlim* vers 1593. Cf. RIZU, *Catal.*, p. 117. Quant au damasquin Ibn-Kéthîr, qui vécut de 1302 à 1372 et écrivit le *Bidâya w'ên-Nihâya*, voir CL. HUART, *Littérature arabe*, p. 340.

⁽³⁾ Il faut lire 597 (1200-1201); c'est en effet la date de l'affreuse famine dont 'Abdallatif fut témoin oculaire et dont il a donné une si épouvantable description (p. 360 et suiv.). Ibn-el-Athîr, t. XII, p. 112, n'y consacre que deux lignes et Abou'l-Féda (éd. de Constantinople, t. III, p. 106) qu'une demi-ligne.

Il n'y a pas de cours d'eau dans toute l'Égypte, à la seule exception du Nil. La neige y est inconnue et la pluie n'y tombe que par intermittence. Lorsqu'il pleut beaucoup, c'est un signe de famine, parce que les grains pourrissent dans le sol.

Dans certaines localités croît une herbe dont on fait les cordages des gros navires; elle donne une lumière à la façon d'une chandelle; quand elle s'éteint, on la fait tourner plusieurs fois et elle redevient lumineuse⁽¹⁾. On voit encore dans ce pays un bassin où tombe l'eau d'une fontaine; toutes les fois qu'une femme en état d'impureté place sa main dans l'eau de la fontaine, celle-ci s'arrête et l'eau du bassin prend une mauvaise odeur; la source ne recommence à couler que quand le bassin est entièrement vidé.

Il y a, en Égypte, des ânes et des mulets de prix en grand nombre. Quand on prend ceux-ci de la saillie des onagres, ils deviennent vites et bons coureurs. Dans un canton du même pays il croît des melons si grands qu'il suffit de deux pour former la charge d'un chameau; ils ont une tête tordue à la façon d'un serpent, de près d'une demi-coudée, et une queue qui est aussi très longue, de sorte qu'il y a une distance considérable entre la queue et le ventre.

Dans ce même pays il y a un lac dont l'eau est saumâtre; quand le Nil déborde cette eau devient douce; au moment de la décroissance du fleuve l'eau du lac recommence à être saumâtre⁽²⁾. Ce lac renferme quelques espèces de poissons qu'on ne rencontre nulle part ailleurs. Depuis cet endroit jusqu'à la Syrie, tout l'intervalle est de sable mouvant; on l'appelle Djifâr⁽³⁾.

⁽¹⁾ C'est de la même façon qu'on active la combustion de la mèche à bord des navires.

⁽²⁾ Le lac de Tinnis, comme on peut le voir en comparant Içtakhri, p. 52, d'où ce passage est traduit.

⁽³⁾ Cf. Abou'l-Féda, *Géogr.*, texte ar., p. 108, 109; Maqatzi, *Khiṭaṭ*, t. 1, p. 189.

Il y a, dans ce Djifâr, de nombreux serpents qui mordent et qui sautent; si quelqu'un se trouve dans un palanquin, ces animaux sautent et se jettent à l'intérieur de la litière; leur morsure est mortelle. Ce désert est borné d'un côté par la mer des Grecs et de l'autre par le désert de l'Égarement des Israélites.

Celui-ci s'étend sur une distance de quarante parasanges; il est entièrement sablonneux, et en partie pierreux; on l'appelle aussi le désert des Arabes. On y voit deux arbres qui ont des oiseaux en guise de feuilles, comme des alouettes. Cet état se prolonge pendant quarante jours, puis cesse⁽¹⁾. Le désert des Israélites s'étend entre la Palestine, Aïla, le Jourdain et l'Égypte. Les Israélites y ont été éprouvés pendant quarante ans: ils étaient au nombre de six cent mille, dit-on. Quand leurs provisions furent épuisées, le Donneur de pâture absolu (Dieu) leur accorda la manne et les *salwâ*; la manne est quelque chose qui ressemble au *terendjoubîn*⁽²⁾, et le *salwâ* un oiseau aquatique qui ressemble à la perdrix. Des traditions juives nous apprennent que pendant la durée du séjour des Israélites dans le *Tih*, leurs vêtements ne vieillissaient pas et ne tombaient pas en lambeaux; tout enfant qui naissait venait au monde tout habillé; quand il grandissait, ses vêtements s'allongeaient à proportion.

Les dimensions de l'Égypte, en long et en large, sont de quarante jours et de quarante nuits de route. Son ancienne capitale est Fostât, située au nord du Nil; cette ville a des rues et des quartiers élevés où habitent des gens appartenant à toutes sortes de tribus; ses maisons sont toutes à trois et quatre

⁽¹⁾ Cf. MTRKHOND, *Rauzet ouç-Çafâ*, dernière partie, p. 8.

⁽²⁾ Gomme produite par l'*Alhagi maurorum*, sur laquelle on peut voir J.-E. POLAK, *Persien*, t. II, p. 286; SCHLIMMER, *Terminologie médico-pharmaceutique*, p. 356-360.

étages. Le tombeau de Châfé'î est à Fostât. L'auteur du *Mésalik o-Mémalik* rapporte que cette ville se partage en deux parties : la haute, appelée Moçaï'd, et la basse, nommée Zouf⁽¹⁾. Le *Ghardîb oul-Asrâr*⁽²⁾ mentionne que le Ça'id est au sud de Fostât. Dans la campagne qui entoure cette ville sont des cavernes où sont enterrés des morts, ensevelis dans des linceuls de grosse toile frottés de médicaments, de telle sorte que les corps ne tombent pas en morceaux et ne pourrissent pas. On dit qu'une fois on enleva leur linceul à ces morts ; aucun changement ne s'y voyait ; il restait encore des traces de *henné* sur les mains et sur les pieds de ces morts.

Il est écrit, dans l'*Adjâib el-Boldân*⁽³⁾, que la momie d'Égypte vient de ces corps et que c'est la meilleure momie⁽⁴⁾.

Près de Fostât est une montagne appelée Moqaţtam, d'où l'on tire des chrysolithes.

Actuellement la capitale de l'Égypte est le Caire de Mo'izz. Le *Habîb ous-Siyer*⁽⁵⁾ rapporte qu'au temps de Mo'izz lidîn-illâh, un eunuque nommé Ismâ'il Djauhar, qui était l'un de ses esclaves, s'empara de l'Égypte en l'an 357 et construisit entre Fostât et 'Aïn-ouch-Chêms⁽⁶⁾, une ville qu'il appela le Caire de Mo'izz. En 361, Mo'izz vint d'Afrîqiya au Caire et fit de cette ville sa capitale. Dans son voyage il était accompagné de quinze mille chameaux et de dix mille mulets chargés d'or. Chaque

⁽¹⁾ Le passage visé se retrouve dans Ictakhri, p. 51, où il est dit ceci : « La partie du Nil en amont de Fostât se nomme Ça'id, et la partie en aval, Rif. » Ahmed Râzi avait certainement un manuscrit défectueux sous les yeux.

⁽²⁾ Ouvrage persan dont le titre seul est donné par Hâdji-Khalfa, t. IV, p. 305, n° 8554.

⁽³⁾ Par Ibn el-Djezzâr (Abou Dja'far 'Ali ben Ibrâhîm el-Afrîqî) ; voir Hâdji-Khalfa, t. IV, p. 186, n° 8060.

⁽⁴⁾ Cf. 'Abdallatif, p. 273.

⁽⁵⁾ De Khondémir. Cf. SCHEFER, *Siasset-Namêh*, Supplément, préf. p. n. Dans l'édition lithographiée à Bombay, le passage cité se trouve t. II, 4^e partie, p. 65.

⁽⁶⁾ Héliopolis. Cf. MAQTZI, *Khiţat*, t. I, p. 228 ; Qazwîni, t. II, p. 149.

jour on lui présentait un certain nombre de coffres qu'il donnait à ses courtisans et aux habitants de la ville⁽¹⁾. Quand ce fut au tour des Éyyoubites de régner, on construisit au Caire de nombreux établissements de bienfaisance et des édifices élevés.

Le Caire est situé sur le bord du Nil; ses édifices sont à quatre et cinq étages, ornés de sculptures et de peintures; on y voit des coupoles merveilleuses et des portiques agréables; les variétés de ses demeures sont hors de toute description et limite.

Une autre ville célèbre est Alexandrie, qui est aussi sur les bords du Nil⁽²⁾; tous ses édifices sont bâtis de marbre de diverses couleurs. Ses fortifications sont percées de quatre portes; l'une est toujours fermée; l'autre s'appelle porte de Rosette, et la troisième, porte de la Mer, parce qu'elle s'ouvre du côté de la mer des Grecs⁽³⁾.

Sur le rivage de cette mer est bâtie une citadelle extrêmement forte. Les navires du Maghreb, de l'Asie-Mineure et de la Syrie vont et viennent dans ce port, où l'on trouve toutes les marchandises et toutes les étoffes que l'on peut désirer. On va, par la voie de la mer, à Constantinople en cinq jours, tandis qu'il faut trois mois de chemin par la terre ferme.

La quatrième porte est la porte du Lotus, ainsi appelée d'un buisson de lotus qui croît en face de cette porte; on dit que cet arbre est un reste du temps d'Alexandre. Le *'Adjāib el-Makhloūqāt* dit que dans les temps anciens cette ville fut construite en trois cents ans et resta florissante pendant mille ans, et qu'ensuite elle fut ruinée. Une des particularités d'Alexan-

⁽¹⁾ Dans le texte du *Habib ous-Siyèr*, il est dit que l'on ordonna aux indigents de prendre chacun une poignée d'or dans ces coffres.

⁽²⁾ Confusion provenant de ce que le même mot, بحر en arabe et دریا en persan, désigne à la fois la mer et le Nil.

⁽³⁾ Comp. *Міахнонд*, *Rauzet*, dernière partie, p. 25.

drie, c'est que les bêtes malfaisantes, telles que les serpents et les scorpions, en sont absentes. Chaque matin, les gens du pays, en se levant, nettoient et balayent leurs demeures, puis les regardent, et on ne voit pas de trace de la fumée qui s'élève dans le ciel. C'est dans cette ville qu'Apollonius de Tyane construisit une colonne par l'ordre de Dhou'l-Qarnéïn; on y inventa un miroir qui gêna considérablement les Européens; finalement les principaux d'entre ceux-ci envoyèrent à Alexandrie une compagnie de gens qui se montrèrent au peuple revêtus du vêtement de l'ascétisme et de la crainte de Dieu; quand ils furent acceptés par les esprits, ils se mirent à crier qu'Alexandre avait caché un trésor derrière le miroir, et 'Amr ben el-Âç, malgré son intelligence et la clarté de son esprit, fut trompé par ces paroles et ordonna d'arracher le miroir de sa place; mais comme il n'y trouva rien en dehors de la ruse et des machinations [qui l'avaient fait inventer], on le remit en place; seulement il avait perdu la qualité spéciale qui le distinguait.

Parmi les hommes célèbres d'Alexandrie est Ptolémée, unique dans la géométrie et l'astronomie; il a composé de nombreux livres, entre autres un traité de logique⁽¹⁾ qu'on appelle *Almageste* en arabe. Il mangeait peu et jeûnait fréquemment. Voici quelques-uns de ses apophtegmes : « L'homme heureux est celui qui prend conseil d'après l'état d'autrui, et l'infortuné est celui de l'état de qui autrui prend conseil. — Quiconque possède une parcelle de raison sait que l'ombre des nuages, la durée des hommes du commun, et l'injustice des tyrans ne font que passer. » Un autre personnage célèbre de cette ville est le guide des mystiques, le chéikh 'Ali ben 'Abdallah ech-Châdhilî⁽²⁾, l'un des plus parfaits des gens de son époque, qui

⁽¹⁾ Cette confusion est extraordinaire.

⁽²⁾ Fondateur de l'ordre religieux des Châdhilîs, mort à la Mecque en 656

a atteint, dans la science, la vertu, l'ascétisme et la dévotion, un rang qu'on ne peut s'imaginer plus élevé. Durant le cours de sa carrière monastique, des miracles et de nombreux faits extraordinaires ont été accomplis par lui. Sa généalogie se rattache au second imâm, Ḥasan fils d'Âli — que le salut soit sur lui! Il vécut la totalité de sa vie à Alexandrie; il mourut en se rendant en pèlerinage à la Mecque, dans un désert où il n'y avait que de l'eau saumâtre; après qu'on l'eût enterré, l'eau de ce désert devint douce.

Ikhmîm est située dans le désert, et entourée par les sables; il y a de nombreuses plantations de palmiers, et les impôts rentrent aisément ⁽¹⁾. De braves gens sont nés dans cette ville, comme Dhou'n-Noûn ⁽²⁾, qui marcha dans la voie du mysticisme et de la vérité. C'était un parfait derviche; il avait un regard subtil. La plupart des Égyptiens croyaient qu'il était *zindiq*; quelques-uns ne savaient que penser à son endroit; jusqu'à sa mort on ne sut rien de son véritable état. Une fois, il se trouvait à bord d'un navire [où était monté] un négociant qui perdit une perle; tout le monde fut d'accord que c'était Dhou'n-Noûn qui l'avait par devers lui; on le soumit à des vexations, et on le considéra avec mépris. Quand ces traitements eurent dépassé toutes les bornes, on vit mille poissons mettre la tête hors de l'eau, chacun tenant une perle dans sa bouche; le saint prit une de ces perles et la donna au marchand. Quand les gens du

(1258). MOURADGEA D'OHSSON, *Tableau de l'empire ottoman*, t. IV, p. 623; CHA'RÂNT, *Lawâqih el-Anwâr*, t. II, p. 5.

⁽¹⁾ BÂKOÛÏ, dans les *Notices et Extraits*, t. II, p. 422; Istakhrî, p. 53; Ibn-Hauqal, p. 105; Moqaddésî, p. 201; Qazwîni, t. II, p. 93; Maqrîzi, t. I, p. 239.

⁽²⁾ Sur ce célèbre mystique, voir DEFRÉMERY, traduction du *Gulistan*, p. 83, note; QAZWÎNI, *Âthâr el-bilâd*, p. 94; CHA'RÂNT, *Lawâqih el-Anwâr*, t. I, p. 81 et suiv.; DJÂMI, *Nafahât oul-Ons*, édit. de Calcutta, p. 35. Ce passage du *Haft-Iqlim* a été reproduit par QUATREMERRE, *Recherches sur la langue et la littérature de l'Égypte*, p. 281, 282, note.

navire furent témoins de ce miracle, ils tombèrent à ses pieds et offrirent leurs excuses. On rapporte, d'après lui-même, l'anecdote suivante : « Dans un de mes voyages, je rencontrai une femme; je lui demandai quel était le terme extrême de l'amour? — Elle me répondit : L'amour n'en a pas. — Pourquoi? répliquai-je. — Parce que l'objet aimé est lui-même infini. » Voici quelques-uns de ses adages : « Aie pour ami celui qui ne change pas quand tu changes. — La crainte du feu, à côté de la crainte du Qorân, a la valeur d'une goutte d'eau que l'on jetterait dans la mer. » — « Qu'est-ce que le mystique? » lui demanda-t-on. — « C'est un homme, répondit-il, qui appartient à l'espèce humaine et pourtant en est séparé. » — La vraie adoration de Dieu consiste à être son esclave en toute circonstance, comme il est ton maître en toute circonstance. — Les gens du commun se repentent de leurs péchés, et les gens distingués de leur négligence. — S'abandonner à Dieu, c'est renoncer à disposer de soi-même. — « Qui a le plus de soucis? » lui demanda-t-on. Il répondit : « L'homme qui a le plus mauvais caractère. » — « Qu'est-ce que le monde? » — « Tout ce qui t'occupe loin de la pensée de Dieu très Haut. » Quelqu'un lui demanda un conseil. « N'envoie pas ta pensée devant et derrière, répondit-il. » — Cette réponse a besoin d'un commentaire, lui répliqua-t-on. — « Ne vous souciez pas, dit-il, ni de ce qui est passé, ni de ce qui n'arrivera pas. Soyez la monnaie prête pour le payement. »

Il mourut en l'an 245 de l'hégire⁽¹⁾; cette même nuit, soixante-dix personnes virent en songe le Prophète, — que Dieu le bénisse et le sauve! — qui disait : « Dhou'n-Noûn viendra cette nuit; nous sommes allés à sa rencontre. » Quand on enleva le

⁽¹⁾ 860 de J.-C. La même date est donnée par Abou'l-Féda, *Annales musulmici*, t. II, p. 204; édit. de Constantinople, t. II, p. 43; Ibn-el-Athîr, édit. Tornberg, t. VII, p. 59.

cercueil, une troupe d'oiseaux avaient entrelacé leurs ailes les unes dans les autres, de sorte que tous les assistants marchaient à l'ombre; jamais, jusqu'alors, personne n'avait vu d'oiseaux de cette espèce. Sur la route parcourue par le cortège, un muezzin prononça l'appel à la prière; quand il fut arrivé à la formule du témoignage, Dhou'n-Noûn leva l'index; les assistants crurent qu'il était encore vivant et déposèrent le cercueil; mais malgré tous leurs efforts pour faire rentrer l'index qui s'était levé, ils ne purent y parvenir. A sa mort, on vit écrit sur son front, avec une écriture de couleur verte, ces mots: «Celui-ci est l'ami de Dieu, mort dans l'amour de Dieu par le sabre de Dieu.» Cependant le *Nafahât oul-Ons* dit que le lendemain on trouva écrit sur la pierre placée au chevet de son tombeau: «Dhou'n-Noûn, l'ami de Dieu, tué par Dieu en récompense de son désir.» Toutes les fois qu'on grattait ces mots, on les retrouvait écrits à nouveau.

Abou-Ṭâlib⁽¹⁾ est encore un autre personnage connu de la même ville; il est rangé dans le nombre des grands chéikhs. On rapporte, d'après Abou-'Othmân Maghrébî, qu'Abou-Ṭâlib parlait toujours aux oiseaux et comprenait leur langage; dans ses supplications, il disait: «Mon Dieu, sans votre ordre, personne n'aurait pu prononcer votre nom.»

Une autre ville célèbre de l'Égypte est Ain ouch-Chems, située au sud⁽²⁾ de Fostât, qui fut la capitale du Pharaon de Joseph. Le pavillon que Zoléikha⁽³⁾ fit élever pour Joseph était dans cette ville. On dit que l'arbre du *balasân*⁽⁴⁾ s'y trouve; ses vertus proviennent de l'eau d'un puits où l'on avait baigné Jésus; on

⁽¹⁾ Cf. *Dîwân, Nafahât*, p. 98.

⁽²⁾ Lire «au nord».

⁽³⁾ Prononciation usuelle pour Zalikhâ.

⁽⁴⁾ Le baume. Comp. 'Abdallatif, p. 20 et 89; Maqatzi, *Khiṭaṭ*, t. I, p. 230; Qazwini, t. I, p. 249.

arrose toujours l'arbre avec l'eau de ce puits. Parmi les merveilles de cette ville est un obélisque fait d'un seul morceau de pierre rouge marquée de points noirs; il a plus de cent coudées de haut; à son sommet est la figure d'un homme faite de cuivre, à sa droite et à sa gauche sont deux autres figures desquelles suinte constamment de l'eau ⁽¹⁾; partout où celle-ci parvient, l'endroit devient verdoyant et couvert de plantes. Cet obélisque a été élevé du temps de Salomon, dit-on.

Il y a encore la ville de Ḥamrá ⁽²⁾, qui fut la capitale d'Aḥmed ben Ṭouloûn ⁽³⁾; ses dattes sont renommées; il y en a une espèce que l'on appelle *merdjoûsi*, qui mûrit un mois avant les autres; le dattier qui la produit est haut et droit; il ne se recourbe pas. On dit que Merdjoûs était un derviche dont l'influence se traduit par les qualités susdites.

La ville de Faramá, quoique petite, est extrêmement verdoyante, fraîche et florissante; on y voit le tombeau du sage Galien ⁽⁴⁾.

Deux parasanges séparent Faramá de Tellís ⁽⁵⁾, qui est bâtie sur un terrain élevé; d'un de ses côtés est un monticule que l'on appelle *Ther-kôm* ⁽⁶⁾. La cause de cette surélévation [autour

⁽¹⁾ Cf. 'Abdallatif, p. 226 et 569; Maqrîzi, *ibid.*

⁽²⁾ Quartier de Fostât, au bord du Nil. Cf. Içtakhri, p. 49; *Méraqid*, t. I, p. 319.

⁽³⁾ Remarquer que le texte porte Ṭaloûn au lieu de Ṭouloûn; cette prononciation s'est conservée dans la bouche du peuple égyptien, au Caire, qui ne connaît que le *Gâmè Ṭaloûn*, la mosquée de Ṭouloûn. Moqaddési et Abou'l-Féda écrivent طبلون.

⁽⁴⁾ Cf. Maqrîzi, *Khiṭat*, t. I, p. 211; en copte, Peremoun, Baremoun (QUATREMÈRE, *Mémoires géographiques sur l'Égypte*, t. I, p. 259); IBN-HAUQAL, *Bibl. geogr. arab.*, t. II, p. 105.

⁽⁵⁾ Plutôt Tinnis, Maqrîzi, *op. laud.*, t. I, p. 176. Voir la longue description qu'en a donnée NAËIR-I KHOSRAU, *Séfer-nâmè*, trad. Schefer, p. 110-114.

⁽⁶⁾ IÇTAKHRI, p. 53, et IBN-HAUQAL, p. 105, ont *boûtoûn*, rapproché du copte *béout* «tombeau» par Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 332. Il faut voir les Notes d'Içtakhri et le passage cité de Quatremère à propos de la fausse leçon du texte persan.

du terrain environnant] est qu'on y enterrait les hommes les uns au-dessus des autres, jusqu'à ce qu'elle arriva au degré [qu'elle atteint aujourd'hui]. Cette coutume était, prétend-on, répandue avant le temps de Moïse — que le salut soit sur lui!

Fayyôum est une ville située à l'occident du Nil, dans la région de la Haute-Égypte; son territoire est plat; l'opium d'Égypte s'y récolte; le pavot qui le produit est noir.

Voilà ce que nous avons pu savoir de vrai au sujet des villes d'Égypte, qui sont celles que nous avons inscrites; les autres ont été passées sous silence à cause de l'insuffisance de nos moyens d'information.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES.

P. 101. Sur Méïdoûm, dans la province de Bahnésâ, où est un groupe de pyramides, voir Qalqachendî, *Geographie und Verwaltung von Aegypten*, trad. Wüstenfeld, p. 45.

P. 114, note 2. Ajouter Moḥammed ben el-Monawwar el-Méïhanî, *Asrâr out-tauḥîd*, éd. Joukovski, Saint-Pétersbourg, 1899.

DE
QUELQUES ÉVANGÉLIAIRES ARMÉNIENS
ACCENTUÉS

PAR
A. MEILLET



DE
QUELQUES ÉVANGÉLIAIRES ARMÉNIENS
ACCENTUÉS ⁽¹⁾

Parmi les manuscrits en capitales de l'Évangile arménien conservés à la bibliothèque du couvent d'Etchmiadzin, il en est un certain nombre qui portent, soit en leur entier, soit en certaines parties seulement, des signes d'accentuation régulièrement poursuivis.

Les manuscrits, dont on trouvera la description dans *Месропъ Теръ-Мовсесіанъ, Исторія перевода библии на армянскій языкъ*, p. 159 et suiv., sont : le ms. 229, daté de 989; le ms. 362 G, daté de 1057; le ms. 369, daté de 1066; le ms. 260, daté de 1071; le ms. 257, daté de 1099. — Le ms. 229 est accentué à l'encre noire jusqu'à la fin, de même que le ms. 369 (les fragments Mc, xvi, 9-20 et J., viii, 1-11, ajoutés respectivement aux évangiles de Marc et de Jean dans 369 n'y sont pas accentués). Le ms. 362 G (qui, dans la suite de ce travail, est nommé simplement 362) n'a d'accents que jusqu'à la fin du

⁽¹⁾ Le présent travail repose sur le dépouillement de manuscrits d'Etchmiadzin vus en juillet-août 1903. Il me sera permis de remercier ici le savant bibliothécaire du couvent, le R. P. Mesrop vardapet Ter-Movsesian, qui, dans des circonstances pénibles pour la communauté (on était au moment de la prise de possession de ses biens par le gouvernement russe), m'a communiqué avec une libéralité sans limites les manuscrits dont il a la garde et qui m'a donné toutes les facilités que j'ai pu désirer. Je tiens aussi à exprimer ma reconnaissance au philologue pénétrant qu'est M. Galoust Ter-Mkrttchian d'Etchmiadzin; je lui dois nombre de renseignements utiles et quelques précieuses suggestions.

feuillet 127 (Mc, xi, 30). Les accents du ms. 260 sont en rouge d'un bout à l'autre, et ajoutés après coup, sans doute de la même main à laquelle sont dues les corrections du manuscrit écrites en rouge; toutefois, dans l'addition de la fin, qui comprend les morceaux d'authenticité contestée (parabole de la femme adultère, etc.), les indications d'accents sont en noir et, à ce qu'il semble, de la même encre que le reste du manuscrit. Dans le ms. 257, les accents sont en noir et de la main de l'auteur du manuscrit du feuillet 22 (Mt., xii, 39) au feuillet 42; du feuillet 45 au feuillet 125 (où se termine l'Évangile de Marc), les accents sont en rouge, comme les corrections en minuscule, et, d'après un colophon qui se trouve au verso du colophon principal, cette revision aurait été effectuée par le scribe même du manuscrit, Aharon; le reste du manuscrit n'est pas accentué.

Du fait que certains manuscrits ne portent aucun accent et que certains autres ne sont accentués que fragmentairement, il résulte que les accents ne sont pas dus au traducteur original, ou du moins ne font pas partie intégrante du texte traditionnel de l'Évangile arménien. Cette conclusion est confirmée par ceci que la répartition des accents varie d'un manuscrit à l'autre, ainsi que le montre immédiatement l'examen des spécimens qu'on trouvera ci-dessous. Le ms. 229, en particulier, diffère assez souvent des autres.

Mais, d'autre part, les signes sont les mêmes dans les divers textes, et les principes généraux suivant lesquels les accents sont employés ne diffèrent pas de l'un à l'autre; l'application seule varie. Du reste, ces procédés ne sont pas limités aux évangéliques; on les retrouve dans les manuscrits (tous très sensiblement postérieurs) de la Bible entière et dans des manuscrits profanes; et M. Conybeare a donné un exemple de texte profane accentué dans son excellente édition d'une tra-

duction arménienne d'ouvrages d'Aristote (*Anecdota oxoniensia*, class. ser., vol. I, part. vi, p. 107 et suiv.; Oxford, 1892).

Il semble que, avant d'accentuer le texte d'une manière suivie, on ait accentué certains mots dont l'accentuation n'était pas immédiatement connue du lecteur arménien. Le ms. 363 (daté de 1053), où les mots arméniens ne sont pas accentués, sauf de rares exceptions, a souvent des accents sur les noms propres d'origine grecque; on en jugera par le verset Mc, III, 18 dont la disposition est la suivante dans ce manuscrit (les accents des autres manuscrits sont indiqués au bas de la page; tous les manuscrits accentués énumérés ont l'accent à la même place que le ms. 363, sauf indication contraire):

եւ զանդրէսս⁽¹⁾ եւ զը⁽²⁾
 փիղիպպոս⁽³⁾. եւ զը
 բարթողոմէոս⁽⁴⁾. եւ զ
 մատթէոս⁽⁵⁾ զմաքսաւ
 որ. եւ զթովմաս⁽⁶⁾. եւ
 զյակովբոս⁽⁷⁾ աղիէայ⁽⁸⁾.
 եւ զթադէոս⁽⁹⁾. եւ

(1) 229, 260, 257, 362; զանդրէսս 369; gr. Ἀνδρέαν.

(2) Le signe que porte le manuscrit au-dessus de զը indique que cette fin de ligne est à lier à ce qui suit; de même à la fin des deux lignes suivantes; ce signe, semblable ici à celui de l'abréviation, en diffère dans le manuscrit.

(3) 229, 260, 369, 362 (զփիլիպպոս); l'accent manque dans 257; gr. Φίλιππον.

(4) զբարթողոմէոս 229 et 369, զբարթողոմէոս 362; mais զբարթողովմէոս 257; gr. Βαρθολομαῖον.

(5) 260; զմատթէոս 229, 369, 362; pas d'accent dans 257; gr. Μαθθαῖον.

(6) 229, 260, 257, 362, 369 (avec un second accent sur ա); gr. Θωμάς.

(7) 229, 260, 369; զյակովբոս 257; զյակովբոս 362; gr. Ἰάκωβον.

(8) աղիէայ 257; gr. Ἀλφαιου.

(9) 229, 260, 257; զթադէոս 369; gr. Θαδδαῖον; la variante de 369 provient sans doute de ce qu'il est souvent malaisé de déterminer sur laquelle de deux voyelles contiguës tombe l'accent; un copiste aura mal lu; cf. ci-dessus n. 4.

զսխմոլն⁽¹⁾ *կանանա*
ցի⁽²⁾.

Dans le ms. 260, les accents de ce passage ont été marqués en noir, sans doute de première main, d'après le modèle qui n'avait probablement d'accents en principe que sur les mots étrangers, comme le ms. 363; puis, lors de l'addition des accents marqués en rouge (sans doute d'après un manuscrit entièrement accentué autre que celui qui avait servi de modèle pour la copie du texte), les accents en rouge ont été ajoutés, exactement aux mêmes places. La raison d'être de ces accents était d'éviter au lecteur l'accentuation de la fin du mot, normale en arménien. C'est ainsi qu'on lit encore Mt., xxvii, 46 : *էղի էղի զանա* (mss. 363 et 260).

Outre l'aigu ' , identique au շէշտ du Šarakan, le ms. 363 a deux autres accents : un grave ` , identique au բութ , et une sorte de circonflexe ^ , comparable à l'ոլորակ du Šarakan. Le grave ne se rencontre guère que sur les conjonctions զի , եթե et sur les formes du verbe ստել , notamment dans ստէ , pour annoncer qu'on reproduit des paroles de quelqu'un; cet accent grave est aussi employé dans le ms. 257; on en verra des exemples assez nombreux dans les spécimens cités; le ms. 362 ne l'ignore pas non plus; on lit par exemple : *Եւ որք ի տիւրոսէ* Mc, iii, 8 dans ce manuscrit; partout le grave indique une suspension de la voix qui fait attendre une suite du discours; ainsi, dans Mt., xxvi, 35, le ms. 257 a *զի քարցեսայ եւ ետիւք ինձ ուտել ծարաւեցի եւ արբուցէք ինձ*; etc. — Quant au circonflexe, il se place, dans le ms. 363 comme dans tous les autres, sur le mot de la phrase sur lequel a lieu la montée de la voix qui caractérise l'interrogation; l'emploi de ce signe,

⁽¹⁾ 229, 260, 257 (où l'accent est marqué ici par '), 369, 362; gr. Σίμωνα.

⁽²⁾ *կաննացի* 260; *կաննացի* (sans accent) 229, 362.

qui est régulier dans les manuscrits systématiquement accentués, est sporadique dans le ms. 363. — D'autres formes d'accents apparaissent encore dans les manuscrits; mais la valeur n'en est pas claire. Par exemple, au lieu de l'aigu (շէշտ), on rencontre parfois un signe [˘] (le *փուշ* du Šarakan) : dans le passage Mc, III, 18 cité ci-dessus, le ms. 257 a le *փուշ* et non le *շէշտ* sur le *t* de *անդրեաս*. — On trouve parfois aussi un signe [˘] qui en général est placé deux fois : au commencement et à la fin du mot, ou bien l'un des deux signes est sur un mot précédent étroitement joint par le sens; ainsi dans Mc, III, 23, le ms. 257 a [˘] sur *ա* et sur *ի* de *առ ինքն*; le ms. 369 n'a [˘] que sur l'*ա* de *առ*.

Les deux accents principaux sont l'aigu et le circonflexe. Le circonflexe ne se rencontre que dans les phrases interrogatives, et il n'y figure jamais que sur une seule syllabe d'un seul mot, celle sur laquelle s'élève la voix (dans le ms. 260, on lit assez souvent l'aigu au lieu du circonflexe, par exemple dans ընդհր Mt., VIII, 26). L'aigu a un emploi moins fixe : il ne frappe pas toute syllabe accentuée, mais seulement la syllabe accentuée de mots qui ont dans la phrase une importance particulière; il arrive que, dans une même phrase, plusieurs mots soient accentués, il arrive aussi qu'une phrase ne renferme aucun mot accentué; il y a d'ailleurs de grandes divergences entre les textes en ce qui concerne l'aigu, tandis que l'emploi du circonflexe est sensiblement le même dans tous les manuscrits régulièrement accentués, et à peu près constant dans les phrases interrogatives que renferment ces manuscrits. Le R. P. Komitas Keworkian indique l'exécution actuelle des accents, *Sammelbände d. internat. musikges.*, I, 57 et suiv.

Une étude définitive de l'accentuation des évangéliaires arméniens ne pourra être faite qu'après la publication d'une édition critique de l'Évangile reposant sur le dépouillement

complet de tous les manuscrits existants. En attendant, il ne sera pas inutile de donner un aperçu de la question; en effet, l'accentuation est poursuivie d'un bout à l'autre du texte suivant les mêmes principes.

Par le fait même que seuls les mots les plus fortement accentués portent un accent, l'accentuation de ces textes présente un intérêt particulier; c'est en effet l'accent de phrase qui se trouve ainsi être noté, et l'on sait combien il est rare que le linguiste ait des renseignements précis sur ce point. Aujourd'hui encore, l'accent de phrase est particulièrement sensible en arménien, et, tandis que l'accent de mot est peu intense, le mot essentiel, se détachant avec force dans la phrase, notamment dans la phrase interrogative où il y a en même temps montée de la voix sur la syllabe accentuée, attire vivement l'attention.

L'accent de mot se trouve d'ailleurs être noté indirectement parce que, dans le mot qui porte l'accent de la phrase, c'est la syllabe normalement accentuée dans ce mot qui est marquée, suivant le cas, ou de l'aigu, ou du circonflexe, et qui par suite, doit être tenue pour intense, quand l'accent est l'aigu, ou pour intense et aiguë, quand c'est le circonflexe. Il y a donc à examiner les renseignements fournis par les textes : 1° sur l'accent de mot; 2° sur l'accent de phrase.

1° *Renseignements fournis sur l'accent de mot.* — L'accent frappait, en arménien ancien comme encore aujourd'hui dans la plupart des parlars de l'arménien moderne, la dernière syllabe du mot pourvue d'une voyelle pleine, c'est-à-dire autre que *ɛ*; et en effet l'accent de phrase noté dans les manuscrits ne figure que sur la voyelle de la syllabe finale du mot; le fait signalé plus haut que l'accent de noms propres étrangers ou de mots étrangers transcrits, autrement placé, est noté dans des textes où les mots indigènes ne portent pas d'accent confirme

de la manière la plus nette la règle de l'accentuation des finales telle que l'examen des faits linguistiques anciens et médiévaux oblige à la poser; la versification repose également sur l'accentuation des finales, comme on le voit dans P. Aubry, *Le rythme tonique dans la poésie liturgique*, p. 69 et suiv.

Toutefois quelques mots proprement arméniens semblent recevoir l'accent à d'autres places. Mais, dans tous les cas, il s'agit de la juxtaposition de deux mots originaires distincts, et dont le premier seul était accentué, ou dont le premier était plus fortement accentué que le second. Ceci est tout à fait évident dans *հիմն*, qui peut s'écrire tout aussi bien en deux mots, Mc, iv, 34 et 38 (les mss. 229, 260, 257, 369, 362); évident aussi pour des cas tels que *այսպէս*, Mc, iv, 26 (mss. 229, 260, 257, 369), *հիմնպէս*, Mt., xxiii, 28 (ms. 257), voir Hübschmann, *Armenische grammatik*, I, p. 230; et pour *ահաւարի*, Mc, iii, 34 (mss. 260, 257, 369), puisque *ահա* existe isolément.

Un cas plus remarquable est celui de *այնորի*, J., xvi, 15 (mss. 229, 260, 369); *այդորի*, J. xvi, 19 (mss. 260, 369; non accentué dans 229); car, d'après le principe général, il résulte de cette accentuation qu'il faut voir dans *այն*, *այդ*, *այս* la juxtaposition de deux mots originaires distincts : 1° une particule *այ*, la même sans doute qui figure au second élément de *նա(յ)*, *դա(յ)*, *սա(յ)* (v. *M.S.L.*, x, 136 et suiv.), et, 2° d'anciens démonstratifs *no-, *to-, *k₁o-; sur les formations comparables, comme osq. eiseis, eizeis, ombr. erer, voir Brugmann, *Die demonstrativpronomina*, p. 27 (*Abhandlungen* de l'Académie saxonne, phil. hist. cl., xxii, n° 6); et en effet, la flexion *այնր*, *այնմ*, etc. de la forme courte des démonstratifs s'explique par la position de l'accent sur *այ*, en partant de **այնոր*, **այնում*, etc.; il ne s'agit pas ici de la chute constante des finales après l'accent, car *ում* au moins n'était pas une ancienne

finale absolue et a fort bien subsisté dans *որում, միում*, etc., mais d'une chute comparable à celle de l'*ո* de *ոչ* lorsque la négation n'était pas accentuée; on a de même *այժմ* de **այս-ժամ*, et *այժմ* a reçu la même finale *-իկ* qu'on a dans *այնորիկ*, d'où *այժմիկ*, qu'on lit J., XXI, 10, mais malheureusement sans accent. Le premier élément *ին-* de *ինքն* est sans doute aussi le même que celui qui figure dans *նոյն, իսկոյն* etc., et dans *ինքն-ին*. M. Pedersen a, il est vrai, critiqué l'étymologie de *նա*, etc. admise ci-dessus (voir K. Z., XXXVIII, 238); mais les raisons qu'il allègue ne sont pas convaincantes; il ne réussit pas à affaiblir la preuve tirée de la présence d'un *յ* final dans des phrases telles que *եւ որ ընդ նմայն եին* et en est réduit à affirmer, a priori, que les Arméniens auraient, pour une raison inconnue et impossible à imaginer, éprouvé une répugnance pour **նման* alors que la diphtongue *ան* est fréquente en arménien; contre la réduction de **նոայ* à *նայ-*, *նա*, il n'invoque que des raisons de sentiment; enfin il n'y a aucune raison de croire que **նոր-* *այ*, etc. devaient se réduire à **նոր*, etc. car la particule **այ* était sans doute sentie comme un élément ayant encore une certaine autonomie dans la phrase. — L'accentuation *այնորիկ*, etc., était connue (voir par exemple *Փառնակ*, dans la revue arménienne [*Նախար*, année 1903, p. 129]); mais il est important de l'observer dans quelques-uns des plus anciens manuscrits arméniens; on voit d'ailleurs qu'elle ne fait en aucune manière échec au principe fondamental de l'accentuation arménienne ancienne sur la fin du mot, lequel paraît absolu.

2° *Renseignements fournis sur l'accent de phrase.* — C'est surtout sur l'accent de phrase que les textes examinés fournissent des renseignements précieux, dont il convient de mettre quelques-uns en évidence.

La négation *ոչ* est souvent accentuée de préférence au verbe

qu'elle accompagne : ainsi on lit *նչ գոյր*, Mc, iv, 5 (mss. 229, 260, 257, 369, 362); *նչ ետ*, Mc, iv, 7 (mêmes mss.); *նչ գիտէ*, Mc, iv, 27 (mêmes mss.); de même avec un indéfini : *նչինչ*, Mc, iv, 34 (mêmes mss.); *նչ ոք*, Mc, iii, 27 (mss. 260, 257, 369, 362); et ceci n'est pas propre à *նչ*, car on lit aussi *Տի իմասցին*, Mc, iv, 12 (mêmes mss.) et *Տի երբեք*, *ibid.*, (mss. 229, 260, 257, 369). Quand *նչ* est uni à un mot fortement accentué, le *n* tombe, et l'on a par exemple *չէլ*, Mc, iv, 40 (mss. 229, 260, 257, 369, 362) et *չէ ինչ*, Mc, iv, 22 (mss. 229, 260, 257, 369). La négation apparaît ainsi ou fortement accentuée, ou dépourvue d'accent, et en ce second cas amputée de sa voyelle; les prépositions, qui sont toujours inaccentuées, ont constamment subi le second traitement : chute de la voyelle.

L'accent est noté d'une manière particulièrement fréquente quand un mot accentué est suivi d'un mot non accentué qui se joint à lui dans la prononciation; ainsi un participe avec son auxiliaire : *գաւսացեալ էր*, Mc, iii, 1 (mss. 260, 257, 260, 369); *Տըլեգնեալ իցէ*, Mc, iii, 21 (mss. 229, 257, 260, 369, 362); un démonstratif suivi du verbe être, non accentué *նա է*, Mc, iii, 35 (mêmes mss.); de même encore on a : *կարող լինեին*, Mc, iv, 33 (mêmes mss.).

Dans les locutions, assez nombreuses en arménien, qui sont constituées par l'union d'un substantif et d'un verbe suivant, c'est le substantif qui porte l'accent : *անկն ունէր*, L., i, 21 (mss. 229, 260, 369); *երկիր պագին*, Mt., xxviii, 17 (mss. 229, 260, 257, 369, 362, 363); *ի խաչ հանել*, Mt., xxvii, 31 (mss. 260, 257, 369, 362; le ms. 229 n'a pas été relevé en ce passage); etc.

Quand deux formes verbales, personnelles ou non, sont juxtaposées de manière à former un groupe, c'est le second verbe qui est accentué; ainsi Mc, iv, 36 *եկայք անցցողք* (mss. 229,

260, 257, 369) յայն կողմն; Mc, III, 10 մինչ գալ խռնել (ms. 229) զնովաւ; Mc, III, 31 յղեցին եւ կոչեին (mss. 229, 260, 257, 369, 362) զնա; Mt., XXVII, 2 կապեցին զնա, եւ առին զնացին (mss. 260, 257, 369, 362; le ms. 229 n'a pas été relevé ici); au contraire, lorsque deux substantifs sont joints, c'est le premier qui a l'accent : L., I, 14 եղիցի քեզ ուրախութիւն (mss. 229, 260, 369) եւ ցնծութիւն. Cet usage n'est qu'un cas particulier d'un usage plus général : dans plusieurs phrases unies, on accentue avec une intensité particulière le verbe de la dernière phrase : Mc, III, 32 մայր քո եւ եղբարք քո կան արտաքոյ, եւ խնդրեն (mss. 229, 260, 257, 369, 362) զքեզ; Mc, IV 4 ի սերմանելն ոմն անկաւ առ Ճանապարհաւ եւ եին թռչուն եւ եկեր (mss. 229, 260, 369, 362) զնա; Mc, IV, 6 եւ յորժամ ծագեաց արեւ ջեռակ (mss. 229, 260, 257, 369, 362), եւ զի ոչ գոյին արմատք՝ ցամաքեցակ (mêmes mss.), etc. Mais le cas des verbes juxtaposés, tels que *եկայք անցցուք*, présente un intérêt particulier; en effet il est usuel en arménien (par exemple, Mt., II, 16, ἀποστείλας ἀνεῖλεν est traduit par *առաքեաց կոտորեաց*; un tour tel que *խաղաց զնաց* est constant chez Fauste de Byzance; cf. Murad, *Ararat und Masis*, p. 100; M. Marr signale des faits analogues, dans l'introduction de son édition du *Physiologus* arménien et géorgien, p. XXXII [Тексты и разыскания по армянско-грузинской филологии, VI]), et cette accentuation du second des deux verbes a eu de grandes conséquences pour le développement ultérieur de la langue; si chez Eznik, IV, 4 (p. 254), on lit *կայր եւ ապտամբեցուցանէր*, ou chez Élisée, p. 46, l. 31 (édit. Venise, 1838), *կայր եւ պատմէր*, on voit maintenant que *կայր* était relativement inaccentué dans ces groupes, tandis que *ապտամբեցուցանէր*, *պատմէր* avaient leur finale fortement accentuée, c'est-à-dire que, dans un groupe tel que *կայ եւ սիրէ*, il n'y avait qu'un accent principal, sur le *է* final : c'est

ce qui explique la réduction de *կայ եւ*, précédant le verbe, à *կայ ու*, *կու*, *կը* (cf. *Zeitschrift f. arm. phil.*, II, 27), et la généralisation de *կու*, *կը* qui en est résultée. Le fait que deux verbes couplés soient inégalement accentués est du reste naturel; on l'observe aussi en russe par exemple (voir P. Boyer et Spéranskij, *Manuel de russe*, p. 71, n. 10).

Le verbe d'une phrase qui énonce le résultat obtenu par des actions précédemment indiquées est fortement accentué; ainsi Mc, III, 4 յաւսէ (ms. 260) ցնոսաւ զինչ (mss. 229, 260, 257; 369, 362) արժան է ի շարաթու, բարի (mss. 229, 260, 369; բարի, 257) ինչ գործել եթէ (ms. 363) չար (ms. 362) առնել ոգի մի ապրեցուցանել (mss. 229, 260, 369; ապրեցուցանել 257) եթէ (ms. 363) կորուսանել եւ նորա լռեցին (mss. 229, 260, 257, 369, 362); le mot *լռեցին*, qui énonce le résultat des paroles de Jésus, est accentué dans tous les manuscrits examinés.

Le seul principe essentiel tout à fait universel est que : sont accentués les mots importants de la phrase, quelle que soit la place qu'ils occupent. Le pronom personnel, qui n'est exprimé au nominatif que là où il doit attirer l'attention, est au commencement dans Mc, III, 12 դիւ (mss. 229, 260, 257, 369, 362) ես որդին ա՛յ. L'accent est, au contraire, à l'intérieur de la phrase dans Mc, III, 28 յձէն (ms. 229) ասեմ (mss. 260, 257, 369, 362) ձեզ զի ամենայն (ms. 257) թողի (mss. 229, 260, 369, 362) որդւոց մարդկան մեղք եւ հայհոյութիւնք՝ որչափ եւ հայհոյեցեն. 29. Նայց որ հայհոյեցէ զհոգին սուրբ, ոչ (mss. 260, 257, 369, 362) ունիցի թողութիւն յաւիտեան այլ պարտապան (mss. 229, 260, 257, 369, 362) լիցի յաւիտեանց մեղաց; les mots *թողի*, *ոչ*, *պարտապան* sont accentués à l'intérieur des phrases dont ils font partie. De même, dans la phrase suivante où des adjectifs au comparatif sont accentués : Mc, IV, 31 որպէս հատն մանանխոյ (ms. 229)

որ յորժամ սերմանիցի յերկրի, փոքրագոյն (mss. 229, 260, 257, 362; փոքր, 369) է քան զամենայն սերմանիս որ են յերկրի. 32 Այլ յորժամ սերմանիցի, բուսանի եւ լինի մեծ (mss. 229, 260, 257, 369, 362) քան զամենայն բանջար; le comparatif, qui n'est très souvent pas exprimé par la forme, l'était donc par la force particulière avec laquelle l'adjectif était prononcé. — Le parallélisme est souvent pour beaucoup dans l'accentuation; ainsi : Mc, iv, 20 տան պտուղ՝ (mss. 260, 369) ընդ միոյ երեսուն (mss. 229, 260, 257, 369, 362) եւ ընդ միոյ վաթսուն (mêmes mss.; le ms. 362 écrit վատսուն par տ, comme aussi le ms. 363) եւ ընդ միոյ հարիւր (mss. 229, 260, 257, 369, 362).

Les spécimens ci-joints, pris au hasard, permettront de compléter ces remarques et de voir comment sont répartis les accents dans la phrase.

L'objet de la notation des accents dans les manuscrits de l'Évangile ci-dessus indiqués était assurément de marquer les modulations à employer dans la récitation rituelle. Les notations correspondantes des évangéliaires grecs où l'on rencontre les mêmes signes, accompagnés d'un assez grand nombre d'autres signes neumatiques, n'ont absolument rien à faire avec l'accent; et, si l'on examine par exemple les mss. gr. 48 et suppl. gr. 79 de la *Bibliothèque nationale* de Paris⁽¹⁾, on constate aisément que les signes neumatiques, marqués en rouge, n'y coïncident qu'accidentellement avec les accents, notés en noir; on a vu ci-dessus, p. 136, que, dans le manuscrit arménien 260 d'Étchmiadzin, les accents proprement dits avaient été à l'origine marqués en noir, par opposition aux neumes qui sont notés en rouge. Mais, en imitant les notations grecques, dont ils reproduisent jusqu'à la disposition extérieure, les Arméniens les ont singulièrement

⁽¹⁾ L'indication de ces manuscrits et de plusieurs autres semblables est due à une communication obligeante de MM. P. Aubry et Gastoué.

simplifiées; les signes, réduits à deux ou trois (sauf les cas plus ou moins exceptionnels signalés ci-dessus, p. 137), ne se trouvent plus que sur des syllabes que l'on sait par ailleurs être accentuées et dans des mots qui sont les mots importants, ou ceux qui reçoivent la montée de voix de l'interrogation; et c'est ce qui fait que ces notations ont pu être employées en dehors des textes destinés à être récités dans les cérémonies de l'église et figurent même dans des textes profanes; le signe de montée de la voix des phrases interrogatives est celui qui dans la typographie arménienne sert aujourd'hui d'équivalent au point d'interrogation; l'aigu a aussi subsisté et marque l'emploi des noms en fonction de vocatif, des verbes en fonction d'impératif; etc. Ainsi, en arménien, les neumes, qui originairement notaient les modulations de la voix, apparaissent simplifiés et réduits dès les plus anciens manuscrits de l'Évangile et ont fini par jouer le rôle de simples signes de ponctuation.

SPÉCIMENS DE TEXTES ACCENTUÉS.

Dans les morceaux cités ci-dessous, les appels de notes en chiffres (1, 2, 3, etc.) se rapportent aux accents, et les appels en lettres (*a, b, c*, etc.) aux variantes de texte. — Les accents marqués dans le texte se trouvent dans le ou les manuscrits indiqués en note, et dans ceux-là seulement, parmi les manuscrits envisagés ici. L'orthographe et les abréviations sont celles des manuscrits; la ponctuation seule et les majuscules initiales des versets ont été ajoutées.

On remarquera qu'il y a plus d'accents dans le spécimen ci-dessous que dans aucun manuscrit considéré isolément, puisqu'on y a réuni les accents de tous les manuscrits étudiés: et même il arrive souvent que les accents juxtaposés dans les textes ci-dessous soient inconciliables les uns avec les autres.

Aux variantes d'accent qui forment l'objet essentiel du présent article, il a semblé utile d'ajouter les variantes de texte des manuscrits examinés; on y a joint, pour les premiers chapitres seulement, des indications relatives au manuscrit de Moscou (indiqué par la sigle *Ms.*), d'après le fac-similé qui en a été publié, mais sans intention d'épuiser les particularités de ce manuscrit, et sans noter les endroits où le fac-similé n'est pas lisible. — Les variantes du ms. 229 d'Etchmiadzin,

qui n'a pu être vu qu'un peu rapidement, ne sont pas complètes, et il ne sera pas licite de tirer des conclusions du silence de la collation à l'égard de cet important manuscrit.

Les variantes signalées ci-dessous sont intéressantes à divers égards. Il en est qui répondent à des variantes du texte grec (ainsi Mc, 1, 1 et 2), et qui, par suite, intéressent l'histoire du texte. D'autres sont importantes pour l'histoire de la langue, par exemple la confusion de *խոսողանել* et de *խոսողանեալ* Mc, 1, 5, qui atteste la confusion faite par le copiste entre *եա* et *ել*; la forme moderne *կապերտ* de *կարպետ* se lit déjà dans le manuscrit de Moscou, Mc, 11, 21; la forme *սորդս* Mc, 1, 17. Ms. présente une chute de *ր* par dissimilation dont l'équivalent se retrouve dans le ms. 363, pour *խոհուրդ* (par ex. Mc, 111, 6; même graphie dans le ms. 229) en regard de *խորհիմ*; la leçon *ի յերկնից*, Mt., xxviii, 2, présente un type de fautes fréquent dans les manuscrits (on lit de même *ի յոգի եւր*, Mc, viii, 12, dans le ms. 229), et qui a souvent passé de là dans les éditions; la variante *պատրաստեցուք* Mc, xiv, 12, rentre dans la série de celles qui ont été indiquées dans le *Journal asiatique*, 1903, II, p. 506; et d'une manière générale, les variantes citées ci-dessous serviront d'illustration à cet article du *Journal asiatique*, 1903, II, p. 487 et suiv.

Matthieu, XXVIII.

1. *Ալ յերեկոյի՞ շաբաթուն՝ յորում լուսանայր միաշաբաթին՝, եկն՝ մարիամ մագդաղենացի, եւ միւս մարիամն՝ տեսանեն՝ զգերեզմանն* : 2. *Ալ ահա շարժումն՝ մէջ՝ եղեւ զի հրեշտակ՝ տն իջեալ յերկնից՝ մատուցեալ ի բանց՝ թաւալեցոյց՝ զվէմն ի դրաց անտի, եւ նստէր՝ ի վերայ նորա* : 3. *Ալ*

Matthieu, XXVIII (mss. 229, 260, 257, 369, 362, 363).

1. 1 : 229 - 2 : 260, 257, 369, 362.

2. 1 : 260, 362, 369 - 2 : 229 - 3 : 260, 257, 369, 362 - 4 : 229, 260, 257, 369, 362.

3. 1 : 229, 260, 257 - 2 : 229, 260, 257, 369, 362.

Matthieu, XXVIII (mss. 229, 260, 257, 369, 362, 363, et Ms.).

1. a : *յերեկոյին* Ms. - b : *մի բաթին* 260 (*շա* omis à la fin de la ligne) - *մագդաղենացի* 363; *մակդաղենացի* 362; *մագդաղէնացի* 260, 257, 369, Ms.; *մակդաղէնացի* 229.

2. a : *հրշտակ* 362, 363, Ms. - b : *ի յերկնից* 362, Ms. - c : *թաւալեցոյց* 362 (le même ms. 362 a, par exemple, *սղլոյնս* Mt. XXIII, 6).

3. a : *գիսյղակն* 362, Ms. (et ms. 23) - b : *զհանդերէն* 363.

էր տեսիլ նորա իբրեւ զփայլանին¹, եւ հանդերձ² նորա սպիտակ² իբրեւ զձիւն : 4. Եւ յահէ անտի նորա խռովեցան պահապանքն : եւ եղէն¹ իբրեւ զմեռեալս² : 5. Պատասխանի ետ հրեշտակն² եւ ասէ¹ ցկանայն. մի² երկնչիք զուք, գիտեմ զի զյս զխաչելեանն³ խնդրէք : 6. Չէ¹ աստ, քանզի² յարեալ², որպէս ասացն. եկայք տեսէք³ զտեղին ուր կայր : 7. Եւ վաղվաղակի երթայք ասացէք¹ աշակերտացն² նորա թե յարեալ². եւ ահա յառաջանայ³ քան զձեզ ի գաղիղէա⁴, անդ տեսանիցէք զնա. ահա ասացի ձեզ : 8. Եւ ելեալ վաղվաղակի² ի գերեզմանէ անտի ահիւ եւ խնդութեամբ բազմաւ ընթանային¹ պատմել² աշակերտացն : 9. Եւ ահա պատահեանց¹ նոցա յս եւ ասէ. որ² էք. եւ նորա մատուցեալ կալան զոտս նորա եւ երկիր պազին³ նմա : 10. Յայնժամ ասէ¹ ցնոսա յս.

4. 1 : 229, 260 - 2 : 257, 369, 362.

5. 1 : 260, 369, 362 - 2 : 229, 260, 257, 369, 362 - 3 : 260, 369, 362; զխաչելեանն 257.

6. 1 : 229, 260, 369, 362 - 2 : 229, 260, 257, 369, 362 - 3 : 229, 260, 369, 362.

7. 1 : 362 - 2 : 260, 257, 369 - 3 : 260, 369 - 4 : 260 (accent en noir), 363, cf. gr. Γαλιλαία; գաղիղէա 257, avec accent *˘* sur *ա* de *գա*.

8. 1 : 229, 260 - 2 : 369, 362.

9. 1 : 362 - 2 : 229, 260, 257, 369, 362 (le signe placé sur *ս* dans 362 diffère de ' ; c'est ') - 3 : 260, 257, 369, 362.

10. 1 : 260, 362 - 2 : 229, 260, 257, 369, 362 - 3 : գաղիղէա 363, 260 (avec accent en noir); գաղիղէա 369 - 4 : 229, 260, 257, 369, 362.

4. a : զմեռեալ 260, (et Zohrab); որպէս մեռեալք Ms.

5. a : հրեշտակն 362, 363, Ms. - b : խաչելան 229.

6. a : այդ 362.

7. a : աշակերտաց 362, Ms. - b : յառաջանա 257, 362 - c : գաղիղէայ 362; գաղիղէայ Ms.

8. a : վաղվաղակի ելեալ 257 (faute corrigée par le correcteur à l'encre rouge).

9. a : պատահեաց 257 (տա, du correcteur à l'encre rouge, au-dessus de la ligne).

10. a : եղբարն (ն ajouté à l'encre rouge) 257; եղբարց 260 - b : գաղիղէա Ms. - c : տեսանիցեն 257 (les points à l'encre rouge).

մի՞ երկնչիք, երթայք ասացէք եղբարցն՝ իմոց զի երթիցեն
 ի գաղիղէա՞՛, եւ անդ՝ տեսցեն՞ զիս : 11. Իւրեւ նոքա գնա-
 ցին, ահա ոմանք ի զաւրականացն եկին ի քաղաքն՝ եւ պատմե-
 ցին՝ բահանայապետիցն զամենայն որ ինչ եղեւն՞ : 12. Եւ
 նոքա ժողովեալ հանդերձ ծերովքն, խորհուրդ՝ առեալ
 արծաթ յոյժ՝ ետուն զաւրականացն, 13. Եւ ասե՛ն՝. ասաս-
 ջի՞ք՝ եթե աշակերտքն՝ նորա եկեալ գիշերի գողացան՝
 զնա մինչ մեք ի քուն եաք՞ : 14. Եւ եթե լուր լիցի այդ՞ առ
 դատաւորն, մե՞ք՝ հաճեսցուք զնա եւ զձեզ անհոգս՞ արաս-
 ցուք : 15. Եւ նոցա առեալ զարծաթն, արարին՝, որպէս՞ ու-
 սանն. եւ ե՛լ համբաւս՞ այս ի հրէից՝՝ մինչեւ ցայսաւր՞ :
 16. Իսկ մետասան աշակերտքն գնացին՝ ի գաղիղէա՞ ի
 լեւոնն՞՞ ուր ժամադիր՝ եղեւ նոցա յս : 17. Իբրեւ տեսին զնա՞,
 երկիր պագին՝ նմա, եւ ոմանք յերկուացան՞ : 18. Եւ մատու-

11. 1 : 229, 260, 257, 369, 362.

12. 1 : 229, 362, 363 - 2 : 257, 369.

13. 1 : 257 (accent grave) - 2 : 257, 362 - 3 : 260 - 4 : 229.

14. 1 : 229, 369 - 2 : 229, 260, 257, 369, 362, 363.

15. 1 : 229, 260, 257, 369, 362 - 2 : 229, 260 - 3 : 363 - 4 : 369 -
 5 : 257 (accent de la forme V), 362.

16. 1 : 260 - 2 : 363 (գաղիղէա՞ 369) - 3 : 369, 362.

17. 1 : 229, 260, 257, 369, 362, 363 - 2 : 229, 260, 257, 369, 363.

18. 1 : 260, 257 - 2 : 257 (accent grave) - 3 : 229, 260, 257, 362, 363
 - 4 : 369 - 5 : որպէս avec accent : sur ո, 369 - 6 : 229, 260, 257, 369,
 362, 363 - 7 : զձեզ avec accent : sur զ initial, 369.

11. a : եղեւ Ms.

12. a : խորհուրդ 363 (forme ordinaire du ms. 363; de même par exemple
 Mt. XXVII, 1).

13. a : էաք 362, Ms.

14. a : այդ def. 260; այդ լուր լիցի այդ 362.

15. a : պէս 260; որպէս եւ 257 (les points sur եւ correction, en rouge) -
 b : հրէից 362.

16. a : գաղիղէա Ms. - b : ժամադիր 257 (ն en noir, de première main;
 ' en rouge).

17. a : զոյր 362 - b : յերկուեցան 362.

18. a : յերկիր 362; ի յերկրի Ms. - b : առաքեց 362 - c : հայր իմ 362.

ցեալ յ՞ խաւսեցան¹ ընդ նոսա եւ ասէ². տուան³ ինձ ամե-
նայն⁴ իշխանութիւն յերկինս եւ յերկրի⁵. որպէս⁶ առաքեաց⁷
զիս հայր⁸, եւ ես⁹ առաքեմ¹⁰ զձեզ¹¹: 19. Գնացէ՛ք¹² այսու-
հետեւ¹³ աշակերտեցէ՛ք¹⁴ զամենայն հեթանոսս. մկրտեցէ՛ք¹⁵
զնոսա յանուն հաւր եւ որդւոյ եւ հոգւոյ¹⁶ սրբոյ: 20. Ուսու-
ցէ՛ք¹⁷ նոցա պահէ՛ք¹⁸ զամենայն որ ինչ¹⁹ պատուիրեցի ձեզ.
եւ ահաւասիկ²⁰ ես ընդ ձեզ²¹ եմ²² զամենայն աւուրս, մինչեւ
ի կատարած²³ աշխարհի:

19. 1 : 229, 257, 363 - 2 : 362 - 3 : 229, 260, 257, 369 - 4 : 229, 257,
362, 363 - 5 : 260, 369, 363.

20. 1 : 229 (?), 362, 363 - 2 : 229, 260, 257, 369 - 3 : 257 (l'accent a
la forme √) - 4 : 260, 369, 362 - 5 : 229.

19. a : *մկրտեցէք* 260 - b : *հոգւոյն* 257, 362, Ms.

20. a : *պահէք* Ms. - b : *զոր միանկամ* 257; որ ինչ միանկամ 362. - c :
աւասիկ 362 (corrigé en *ահասիկ* d'une autre main) - d : *եմ* def. 362 -
e : *ցատարած* 362.

Marc, I.

1. Սկիզբն¹ աւետարանի յի. քի²: 2. Որպէս եւ գրեան³
է յէսայի մարգարէ⁴. ահաւասիկ ես առաքեմ⁵ զհրեշտակ⁶ իմ
առաջի քո, որ հանդերձեսցէ⁷ զճանապարհ⁸ քո առաջի քո :
3. Չայն⁹ բարբառոյ յանապատի, պատրաստ¹⁰ արարէք զձա-

Marc, I (mss. 229, 260, 257, 369, 362, 363).

1. 1 : 260.

2. 1 : 362, 363 - 2 : 229, 362.

3. 1 : 260, 257, 362 - 2 : 229, 260, 362 - 3 : 257, 362.

Marc, I (mss. 229, 260, 257, 369, 362, 363, et Ms.).

1. a : *որդւոյ ա՛յ* add. 369.

2. a : *եսայի մարգարէ* 257; *եսայեա մարգարէ* 362, Ms. (où է manque
après *գրեալ*); *ի մարգարէ* 229; *ի մարգարէս* 369 - b : *հրեշտակ* 363, Ms. (en
marge).

3. a : *զճանապարհս* 362, Ms.; *զճանապարհն* 257 - b : *զաւերս* 362; *զաւ-
երս* Ms. - c : *ա՛յ մերոյ* 362.

նապարհ⁴ տն, եւ ուղի'ղ³ արարէք զչաւիղս¹ նորա^o : 4. Աւ եղեւ զի յովհաննէս^{1a} մկրտէր² յանապատի^b, եւ քարոզէր³ մկրտութիւն^{4c} ապաշխարութեան⁵ ի թողութիւն⁶ մեղաց : 5. Աւ երթայր¹ ի սո. նա ամենայն աշխարհն^a հրէաստանի^b, եւ եմացիք^c ամենեքեան. եւ մկրտեին^{2d} ի նմանէ ի' յորդանան գետ խոստովանեալ^{3f} զմեղս իւրեանց : 6. Աւ էր յովհաննէս^{1a} զգեցեալ^b ստեւ ուղտու, եւ գաւտի² մաշկեղէն^o ընդ մէջ իւր. եւ կերակուր նորա մարմն³ եւ մեղը⁴ վայրենի : 7. Վարդգէր եւ ասէր. գայ¹ զաւրագոյնն^{2a} քան զիս զլինի իմ, որում չեմ³ բաւական խոնարհել^b լուծանել^c զսրացս կաւչկաց նորա : 8. Ա'ս¹ մկրտեցի^{2a} զձեզ ջրով³, եւ նա մկրտեցէ⁴ զձեզ հոգւովն⁵ սրբով : 9. Աւ եղեւ յաւուրան^a յայնստիկ էկն¹ յս ի նազարեթէ^b գաղիղեացուց^c եւ մկրտեցաւ² ի յովհաննէ^{3d} ի յորդանան¹ : 10. Աւ նոյնժամայն ընդ վերանսլ ի ջրոցն,

4. 1 : 257 (accent sur l'initiale) - 2 : 229, 362 - 3 : 260 - 4 : 257 - 5 : 257, 369, 362 - 6 : 257.

5. 1 : 229, 257 - 2 : 257, 369, 362 - 3 : 260, 257, 369, 362.

6. 1 : 260, 369 - 2 : 260, 257, 369 - 3 : 229 - 4 : 260, 257, 369, 362.

7. 1 : 369, 362 - 2 : 260, 362 - 3 : 229, 260, 257, 369, 362 - 4 : 362.

8. 1 : 257 - 2 : 362 - 3 : 260, 369 - 4 : 229, 257 - 5 : 260, 369, 362.

9. 1 : 362 - 2 : 229, 260, 257, 369, 362 - 3 : 260, 257 - 4 : 362.

10. 1 : 229, 257, 369, 362 - 2 : 260, 362.

4. a : յովաննէս 257 (avec accent mal placé); յովաննէս 362, 363 - b : յանապատին 362 - c : մկրտութիւն 260.

5. a : աշխարհն def. 257; աշխարհ Ms. - b : հրէաստանի 369, 362, Ms. - c : էմացիք 229, 260; եէմացիք 369; երէմացիք Ms.; էրուսազեմացիքն 362 - d : մկրտեին 260 - e : ն (en fin de ligne; faute évidente) Ms. - f : խոստովանել 257, 362.

6. a : յովաննէս 257, 363 - b : սգեցեալ Ms. (placé avant յովհաննէս) - c : մաշկեղէն Ms.

7. a : հզաւրագոյն 257; զաւրագոյն 362; զաւրագոյն Ms. - b : խոնարհեալ 362 (ω exponctué).

8. a : մկրտեցի 229; մկրտեմ 257 (ցեց en rouge); մկրտեմ 369 (et մկրտեցի corr.); մկրտեցի Ms.

9. a : յաւուրս Ms. - b : ի նազարեթե 257, 363, Ms. - c : գաղիղեացուց 229, 260, Ms. - d : ի յովաննէ 257; ի յովաննէ 363.

ետես ցելեալ¹ զերկինս, եւ զհոգին այ իբրեւ զաղաւնի զի իջանէր² ի վերայ նորա : 11. Չայն¹ եղեւ յերկնից եւ ասէ². զո՞ւ³ ես որդի իմ սիրելի, ընդ քեզ¹ հաճեցայ^a : 12. Աւ նոյն ժամայն հոգին հանէ¹ զնա յանապատ² : 13. Աւ էր նա^a անդ^b զաւուրս քառասուն փորձեալ^{1c} ի սատանայէ, եւ էր ընդ գազանս. եւ հրեշտակք^{2d} պաշտեին³ զնա :

14. Աւ յետ մատնելոյն յովհաննու^{1a}, եկն² յս ի գաղիղէա^{3b}. քարոզէր զաւետարանն այ եւ ասէր. 15. Թե^{1a} կատարեալ² է ժամանակ, եւ հասեալ^{3b} է արքայութիւնն այ. ապաշխարեցէք¹ եւ հաւատացէք⁵ յաւետարանն : 16. Իբրեւ անցանէր առ ծովեզերքն գաղիղեսացոց, ետես¹ զսիմոն² եւ զանդրէաս^{3a} եղբայր սիմոնի^b, զի արկեալ էր նոցա^c ուռկանս ի ծով. քանզի ձկնորսք^{4d} էին. 17. Աւ ասէ¹ ցնոսա յս^a. եկայք² զկնի իմ եւ արարից զձեզ լինել³ որսորդս^{4b} մարդկան⁵ : 18. Աւ վաղվաղակի թողեալ զուռկանսն, գնացին¹ զհետ

11. 1 : 260, 362 - 2 : 257 (accent grave) - 3 : 229, 260, 257, 369, 363 - 4 : 260, 257, 369, 362.

12. 1 : 229 - 2 : 260, 257, 369, 362.

13. 1 : 229, 260, 257, 369, 362 - 2 : 229, 260, 257, 369 - 3 : 362.

14. 1 : 260 (accent en noir) - 2 : 229, 260, 257, 369, 362 - 3 : 260, 369, 363.

15. 1 : 362 - 2 : 260, 257 - 3 : 260, 257, 369, 362 - 4 : 229 - 5 : 260, 257, 369, 362.

16. 1 : 260, 257, 369 - 2 : 260 (accent en noir), 257, 369 (accent plus petit que les autres) - 3 : 260 (accent en noir), 369 (accent très petit) - 4 : 229, 260, 257, 362.

17. 1 : 260 - 2 : 257 - 3 : 362 - 4 : 229, 260 - 5 : 257, 369.

18. 1 : 229, 260, 257, 369, 362.

11. a : հաճեցա Ms.

13. a : նա def. Ms. - b : անդ def. 229 - c : փորձել 257; փորձեալ 362; փորձիլ Ms. - d : հրշտակք 363, Ms.

14. a : յովհաննու 257, 363 - b : գաղիղէէ Ms.

15. a : եթե 362 - b : մերձեալ 362.

16. a : զանդրեաս 260, 257, Ms. - b : եւ զանդրեաս եւ զեղբայր սիմոնի 362 - c : def. Ms. - d : ձկնորսք 257 (ք ajouté en rouge).

17. a : def. Ms. - b : ոսորդս Ms.

նորա : 19. Ալ մատուցեալ անտի սակաւիկ մի յառաջ, ետէս¹ զյակովբոս² զերբդեայ³ եւ զյովհաննէս³ եղբայր նորա, եւ զնոսա ի նաւին մինչ կազմեին⁴ ուռւկանս^c, եւ կոչեաց⁵ զնոսա : 20. Ալ վաղվաղակի թողեալ զհայրն իւրեանց զբերդեոս^{1a} ի նաւին վարձկանաւքն հանդերձ, զնացին² զհետ նորա :

21. Ալ մտանեն^a ի կափառնաոճմ^{1b}, եւ իսկ եւ իսկ ի շաւաթուն մտեալ^c ի ժողովուրդն^d, ուսուցանէր² զնոսա : 22. Ալ զարմանային¹ ընդ վարդապետութիւն նորա, զի ուսուցանէր զնոսա իբրեւ իշխանութեամբ եւ ոչ² որպէս դպիրքն : 23. Ալ էր ի ժողովրդեանն նոցա այր մի, յորում^a այս¹ պիղծ գոյր ի նմա. որ աղաղակեաց² եւ ասէ³ : 24. Քոյն^{1a} տուր : զի² կայ մեր եւ քո յնազովրեցի^b, եկիր կորուսանեւ^{3c} զմեզ գիտեմք⁴ զքեզ^d ով ես սուրբն^e այ : 25. Սաստեաց¹ ի նա յս եւ ասէ. կարկեաց² եւ ել³ ի դմանէ : 26. Ալ զարկոյց զնա այսն պիղծ. եւ աղաղակեաց ի ճայն մեծ, եւ ել¹ ի նմանէ : 27. Ալ զար-

19. 1 : 260, 257, 369, 362 - 2 : 260 (accent en noir; cf. gr. *λάωσον*) - 3 : 260 (accent en noir); զյովհաննէս 257 - 4 : 229 - 5 : 260, 257, 369, 362.

20. 1 : 257 (l'accent a la forme V) - 2 : 229, 260, 257, 369, 362.

21. 1 : 260, 257, 369 - 2 : 229, 260, 257, 369, 362.

22. 1 : 229, 260, 257, 369, 362 - 2 : 260, 257, 369, 362.

23. 1 : 260, 257, 369 - 2 : 260 - 3 : 257 (accent grave).

24. 1 : 229, 260, 362, 363 - 2 : 229, 260, 257, 369, 362 - 3 : 229, 260, 257, 369 - 4 : 229, 260, 362; կորուսանեւ 257, 369.

25. 1 : 260, 362 - 2 : 229 - 3 : 260, 257, 369, 362.

26. 1 : 229, 260, 257, 369, 362.

19. a : զերբդեոս Ms. - b : զյաւհաննէս Ms. - c : զուռւկանս 257 (les points sur *z* en rouge).

20. a : զերբդեոս 369 (avec *t* au-dessus du dernier *t*), 362.

21. a : իբրեւ մտանեին Ms. - b : կափառնաւոճմ 369; կափառնաւոճն Ms. - c : մտանէր Ms. - d : եւ add. Ms.

23. a : որոյ Ms.

24. a : թոյլ 229 - b : նազաւրացի Ms. - c : կորուսանեւ Ms. - d : մեզ 260 - e : սուրբդ 229 (?), 257, 362, Ms.

մացան¹ ամենեքին², մինչեւ հծծեւ³ ընդ միմեանս⁴ եւ աւել-
զինչ⁵ է այս նոր-վարդապետութիւն, զի⁶ իշխանութեամբ եւ
այսոց պղծոց սաստէ⁷ եւ հնազանդին⁸ սմա 28. Այլ եւ¹ լուր
նորա ընդ ամենայն² կողմն³ գաղիղեացւոց⁴ : 29. Այլ վաղվա-
ղակի ելեալ ի ժողովրդենէն, Եկն¹ ի տուն սիմովնի եւ ան-
դրեայ² յակորաւ³ եւ յովհաննոս⁴ հանդերձ : 30. Այլ զըբանչ
սիմովնի դնէր¹ քերմացեալ², եւ վաղվաղակի³ ասէն⁴ ցնա
վասն նորա : 31. Այլ մատուցեալ յարոյց¹ զնա² կալեալ զձե-
ռանէ նորա. եւ³ եթող⁴ զնա տենդն⁵ եւ պաշտէր⁶ զնոսա :
32. Այլ իբրեւ երեկոյ եղեւ ի մտանել արեգականն¹, բերեին²
առ նա զամենայն³ հիւանդս եւ զբիւահարս⁴. 33. Այլ էր ամե-
նայն քաղաքն ժողովեալ¹ առ դրունսն². 34. Այլ բժշկեաց¹
բազում հիւանդս² ի պէսպէս աստից, եւ դեւս³ բազումս⁴
եհան. եւ ոչ⁵ տայր խաւսել դիւացն⁶. զի գիտեին զնա թե
քսն⁷ է :

27. 1 : 229, 260, 257, 369 - 2 : 362 - 3 : 229, 260, 257, 369, 362, 363
- 4 : (accent grave) 363 - 5 : 257, 369, 362.

28. 1 : 260, 257 - 2 : 229, 257, 369 - 3 : 362.

29. 1 : 229, 260, 369, 362 - 2 : 362.

30. 1 : 229, 362 - 2 : 260, 257, 369 - 3 : 257, 369 - 4 : 229, 260, 362.

31. 1 : 229, 260, 257, 369 - 2 : 229, 257, 362 - 3 : 260, 257, 369, 362.

32. 1 : 229, 260, 369, 362 - 2 : 257 - 3 : 257 (l'accent sur *w* est hori-
zontal : -).

33. 1 : 260, 257, 369, 362.

34. 1 : 229, 260, 257, 369, 362 - 2 : 257, 369 - 3 : 229, 360, 362 -
4 : 229, 260, 362 - 5 : 260, 257, 369, 362.

27. a : ամենեքան 362, Ms. - b : հծծեւ Ms. - c : մեանս Ms.

28. a : կողմանս 257; կողմ 363, 362 - b : գաղեացւոց 363; գաղեղեացւոց
362; գաղեղեացւոց 369.

29. a : անդրեա 257, 362, Ms. - b : յակորաւ Ms.

30. a : քերմացեալ էր Ms.

31. a : յարւոյց 362 - b : def. Ms.

32. a : արեգական Ms.

33. a : ժողեալ Ms. - b : դուրս Ms.

34. a : զամենայն հիւանդութիւնս Ms. - b : ոչ տայր թոյզ խաւսել նոցա
Ms.

35. Ալ ընդ այգ⁴ ընդ առաւաւտն յարուցեալ ել եւ¹ գնաց¹ յանապատ² տեղի, եւ անդ³ կայր յաղակթս⁴ : 36. Ալ⁴ գնաց¹ զհետ նորա սիմովն² եւ որ ընդ նմայն եին : 37. Ալ իբրեւ գտին զնա ասեն¹ ցնա, թե ամենքին² խնդրեն³ զքեզ : 38. Ալ ասէ¹ ցնուա. եկայք² երթիցո՛ւք³ եւ յայդ⁴ մաւտաւոր գիւղաքաղաքան¹, զի եւ անդ⁵ քարոզեցից⁶. զի յայն⁶ իսկ եկեալ եմ : 39. Ալ քարոզէր¹ ի ժողովուրդսն նոցա ընդ ամենայն գաղղեացիս եւ դեւս² հանէր : 40. Գայ առ նա բորոտ⁴ մի, աղաչէր¹ ի ծովնր¹ իջանէր² եւ ասէր. տը եթե² կամիս, կարող³ ես զիս սրբել : 41. Իսկ յս գթացեալ¹ ձգեաց զձեռն¹, մերձեցաւ² ի նա եւ ասէ ցնա, կամի՛մ¹ սրբեաց² : 42. Ալ իբրեւ ասացն ցնա, վաղվաղակի¹ զնաց ի նմանէ բորոտու թիւնն⁴ եւ սրբեցաւ² : 43. Ալ սաստեալ նմա եհան¹ զնա¹ արտաքս² վաղվաղակի, եւ ասէ³ : 44. () զոյճ¹ լեր մի² ումեք⁴

35. 1 : 229, 362 - 2 : 257, 369 - 3 : 362 - 4 : 260, 257, 369.

36. 1 : 260, 369 (գնացին 362) - 2 : 369.

37. 1 : 260 - 2 : 260, 257, 369 - 3 : 229, 362.

38. 1 : 260 - 2 : 257 - 3 : 229 - 4 : 362 - 5 : 260, 257, 369, 362 - 6 : 260, 257, 369, 362.

39. 1 : 229, 260, 257, 369, 362 - 2 : 260, 257, 369, 362.

40. 1 : 362 - 2 : 260 (accent en noir, tout petit; եթե ainsi avec accent noir souvent dans 363) - 3 : 260, 257, 369, 362.

41. 1 : 257, 359 - 2 : 229, 260, 257, 369, 362.

42. 1 : 260, 257, 369 - 2 : 260, 257, 369, 362.

43. 1 : 229 - 2 : 257, 369 - 3 : 260.

35. a : այգն 362, 363, Ms. - b : ել եւ def. Ms.

36. a : def. Ms. - b : գնացին 257, Ms.; գնացին 362.

37. a : ամենքեան 369.

38. a : յայլ 229 - b : գեւղաքաղաքան 369; գեւղաքաղաքան 257; գիւղաքաղաքս Ms. - c : քարովզեցից Ms. - d : յայն 257 (ս en rouge).

40. a : բովտ Ms. - b : def. Ms. - c : կարաւղ Ms.

41. a : def. 362 - b : իւր add. 362 - c : հասոյց 362.

42. a : բորովտու թիւնն որ ա. . Ms.

43. a : էհան Ms. - b : զնա def. Ms. - c : ասէ³նա (ցնա en rouge), 257; ասէ ցնա 362.

ինչ ասիցես. այդ երթ ցոյց՝ զքեզ քահանային. եւ մատո՞՛ս վասն սրբութեան՝ քո պատարագ՝ զոր հրամայեանց՝ մովսէս, ի վկայութիւն նոցա : 45. Ալ նա ելեալ սկսաւ քարոզել՝ յոյժ եւ հռչակ՝ հարկանել զբանն, մինչ ճչ՝ եւս կարող լինել նմա յայտնապէս ի քաղաք մտանել, այդ արտաքոյ՝ յանապատ՝ տեղիս էր. եւ գայի՞ն՝ առ նա յամենայն կողմանց :

44. 1 : 229, 260, 257, 369, 362 - 2 : 260, 257, 369 - 3 : 257, 362 - 4 : 229, 260, 369, 362 - 5 : պատարագ avec : au-dessus de պ et de գ, 260 (en noir), avec : au-dessus de պ et ' au dessus de գ, 369 - 6 : 362.

45. 1 : 229 - 2 : 362 - 3 : 229, 260, 257, 369, 362 - 3 : 260, 257, 369, 362 - 4 : 260, 257, 362 - 5 : 229, 369, 362.

44. a : ումուք Ms. - b : մատոյ 257, 362 (mais sans j final, 229) - c : սրբութեանդ 363, Ms.

45. a : քարովզել Ms. - b : մինչեւ ոչ իսկ կարաւդ Ms. - c : քաղաք corrigé en քաղաքս 260, 257; մանեւ ի քաղաքն Ms. - d : արտաքո Ms.

Marc, II.

1. Ալ մտեալ դարձեալ ի կափառնառում՝ յետ աւուրց՝, 2. Առ ի եղեւ եթե՞ ի տան՝ է. եւ ժողովեցան բազումք մինչեւ տեղի եւս ճչ՝ լինել՝ եւ ճչ՝ առ դրանն՝. եւ խաւսէր՝ նոցա զբանն : 3. Ալ գային առ նա՝ բերեի՞ն՝ անդամալոյժ մի բարձեան՝ ի չորից : 4. Ալ իբրեւ ճչ՝ կարեին մերձանալ՝ առ՝

Marc, II (mss. 229, 260, 257, 369, 362, 363).

2. 1 : 260, 257, 369, 362 - 2 : 229, 362 - 3 : 260, 362 - 4 : 257, 369 - 5 : 260, 369, 362.

3. 1 : 369, 362 - 2 : 260, 257.

4. 1 : 362 - 2 : 229, 260, 369 - 3 : 362.

Marc, II (mss. 229, 260, 257, 369, 362, 363 et Ms.).

1. a : կափառնառում 229, 363, 257, 362 - b : au-dessus de յետ աւուրց, le correcteur a ajouté սակաւ, et մինչ au-dessus de խաւսէր 257 (correction en rouge).

2. a : թե 257, 362, Ms.

4. a : մերձեալ 369, 362, Ms. - b : ի Ms. - c : յամբոխէ անտի def. Ms. - d : զլարի տանն Ms. - e : էրն 257; էրն Ms. - f : զառաստալն 363, 229; զառաստաղն 257 (le point sur « en rouge), զառաստաղն 362.

նա յամբոխէ անտի՞, քալեցին զյարլն² ուր էր՝ յս, եւ բացեալ զառաստաղն՝ իջուցին² զմահիճնն յորում կայր՝ անդամալոյծն : 5. Աւ տեսեալ յի զհաւատս նոցա, ասէ¹ ցանդամալոյծն. որդեանկ՝ թողեալ՝ լիցին քեզ մեղք քո : 6. Աւ եին ոմանք ի դպրաց անտի որ անդ նստեին. եւ խորհեին ի սիրտս իւրեանց. 7. Օ ֆնչ¹ է այս՝ որ խաւսի սա զհայհոյութիւնս. ո՞ կարէ² թողուլ զմեղս, եթե ոչ մի ած : 8. Աւ գիտաց¹ յս յոգի իւր եթե՞ այնպէս խորհին՝ ի սիրտս իւրեանց, եւ ասէ². Օ ֆնչ³ խորհիք զայդ՝ ի սիրտս ձեր : 9. Օ ֆնչ¹ դիւրին է՞, ասել ցանդամալոյծն՝ թողեալ՝ լիցին քեզ մեղք³ քո, թե՛ ասել՝ արի՞ առ զմահիճն քո եւ երթ ի տուն քո⁵ : 10. Այդ զի գիտասցիք եթե իշխանութիւն¹ ունի որդի մարդոյ ի վերայ երկրի՞ թողուլ² զմեղս, ասէ³ ցանդամալոյծն. 11. Բեզ¹ ասեմ², արի առ զմահիճն քո եւ երթ³ ի տուն քո : 12. Աւ վաղվաղակի՞ յարեալ¹ առեալ զմահիճնն¹, ել²՞ առաջի ամենեցուն⁴. մինչեւ զարմանալ³ ամենեցուն, եւ փառաւոր⁴ առնել զած⁵ եւ ասել, թե այսպիսի ինչ՞ երբեք ոչ⁵ տեսաք :

5. 1 : 260, 362 - 2 : 257 (accent grave) - 3 : 229, 260, 257, 369, 362.

7. 1 : 229, 260, 257, 369, 362 - 2 : 260, 257, 369, 362, 363.

8. 1 : 260 - 2 : 260 (եւ ասէ avec signe : sur ե et sur է, 257) - 3 : 229, 260, 257, 369, 362.

9. 1 : 229, 260, 257, 369, 362 - 2 : 260, 257, 369 - 3 : 229 - 4 : 257 - 5 : 369.

10. 1 : 257, 369, 362. - 2 : 260 - 3 : 260, 362.

11. 1 : 260, 369, 362 - 2 : 257 (accent grave) - 3 : 260, 257, 369.

12. 1 : 229, 257 - 2 : 229, 260, 257, 369, 362 - 3 : 362 - 4 : 260, 257, 362 - 5 : 260, 257, 369, 362.

7. a : ո՞վ 260.

8. a : թե 257 (la leçon de 229 n'a pas été notée) - b : խորհեին զնմանէ Ms. - c : def. Ms.

9. a : ձեզ add. Ms. - b : եթե 257, Ms.

10. a : յերկրի Ms.

12. a : յարեալ վաղվաղակի 257, 362 - b : զմահիճնն (ն en rouge) 257 - c : եւ ել 369 - d : եւ յարուցեալ առ զմահիճնն առաջի ամենեցուն Ms. - e : ոչ 257.

13. Ալ ել¹ դարձեալ ի ծովեզրն², եւ ամենայն ժողովուրդն գայր³ առ նա. եւ ուսուցանէր⁴ զնոսա : 14. Ալ մինչդեռ անցանէր⁵, ետես¹ զղեւի աղփեայ⁶ զի նստէր² ի մաքսաւորութեան եւ ասէ ցնա. եկ³ զկնի իմ. եւ յարուցեալ գնաց⁴ զկնի նորա : 15. Ալ եղեւ ի բազմելն⁵ նորա ի տան նորա; եւ բազում¹ մաքսաւորք բազմեալ² եին ընդ յի եւ ընդ աշակերտսն³ նորա. քանզի եին բազումք⁴ որ երթային զհետ նորա : 16. Իսկ դպիրքն եւ փարիսեցիք իբրեւ տեսին թե ուտէ¹ ընդ մաքսաւորս եւ ընդ մեղաւորս², ասեն³ ցաշակերտսն նորա. զի⁴ է զի ընդ մեղաւորս եւ ընդ մաքսաւորս ուտէք եւ ըմպէք : 17. Իբրեւ լուաւ յս ասէ¹ ցնոսա. ոչ² ինչ է պիտո³ բժիշկ ողջոց, այդ հիւանդաց⁴, եւ ոչ եկի կոչել զարդարս՝ այդ զմեղաւորս⁵ : 18. Ալ եին աշակերտքն յովհաննու եւ փարիսեցիքն ի պահս¹ գան եւ ասեն ցնա. ընդէր² աշակերտքն յովհաննու եւ փարիսեցիքն պահեն³, եւ քո աշակերտքդ ոչ⁴ պահեն : 19. Ալ ասէ¹

13. 1 : 260, 257, 369 - 2 : 362 - 3 : 229, 257, 362 - 4 : 260, 257, 369, 362.

14. 1 : 369, 362 - 2 : 229, 362 - 3 : 229, 260, 257, 369, 362 - 4 : 229, 260, 257, 369, 362.

15. 1 : 369, 362 - 2 : 229, 260 - 3 : 229, 260, 257, 369, 362.

16. 1 : 362 - 2 : 260, 362 - 3 : 229, 260, 257, 362.

17. 1 : 260, 369 (ասէ՛ 257, avec accent grave) - 2 : 229, 260, 257, 362 - 3 : 260, 257, 369, 362 - 4 : 229, 260, 257, 369.

18. 1 : 229, 260, 257, 369, 362 - 2 : 229, 257, 369, 362 (ընդէր 260) - 3 : 362.

19. 1 : 260 - 2 : 229, 257, 362 (մարթ 260, 369) - 3 : 229, 260, 257, 369, 362.

14. a : ընդ նոյն յի add. 257 (avec exponctuation en rouge) - b : աղփեայ 257, 362; աղփէ Ms. (en fin de ligne).

15. a : ի բազմելն (ն en rouge); նորա def. 257 - b : բազմել 362 - c : ընդ աշակերտսն նոյն 257 (ս et les points en rouge).

16. a : ընդ մեղաւորս manque les deux fois dans 257; rétabli la première fois en rouge - b : ասեին 257.

17. a : պիտոյ է 257, 362; պիտո է Ms.; է պիտոյ 369, 260.

18. a : պարհս Ms. - b : պարհեն Ms. (les deux fois).

19. a : մարթ 257, 260, 369, Ms. - b : մանկանց 362 - c : toute la fin du

ցնոսայս. Սիեթե՞ մնրթ՝ ինչ իցէ որդւոց՝ առագաստի՞ մինչ ընդ նոսա իցէ փեսայն՝ պահել՞. ցորքան ընդ իւրեանս ունիցին զփեսայն, ոչ՝ է մարթ պահել : 20. Այլ՞ եկեացեն՝ առուրք յորժամ վերասցի՞ ի նոցանէ փեսայն, եւ ապա՞ պահեացեն՞՞ յառուրն յայնմիկ՞ : 21. Սի՞՞ որ կապերտ՞ նոր անթափ արկանէ ի վերայ հնացեալ ձորձոյ՝. ապա թե՞ ոչ առնու լըու թեամբն իւրով նորն ի հնոյ անտի, եւ չար՞ եւս պատառումն՞ լինի : 22. Այլ ոչ՞ որ արկանէ գինի նոր ի տիկս հինս. ապա թե՞ ոչ պայթուցանէ՞՞ գինին զտիկան. գինին հեղու, եւ տիկքն կորնչին՞, այլ՞ գինի նոր ի տիկս՞ նորս՞ արկանելի՞ է :

23. Այլ եղեւ նմա ի շաբաթու անցանել՞ ընդ արտորայս՞. եւ աշակերտքն ի գնալն իւրեանց՝ սկսան հասկ՞ կորզել եւ ուտել՞ : 24. Այլ փարիսեցիքն ասեն՞ ցնա. տես՞ զինչ՞ գործեն աշակերտքն քո ի շաբաթու զոր չէ՞ արժան : 25. Այլ ասէ՞՞ ցնոսայս. ոչ՞ երբեք իցէ ընթերցեալ ձեր զոր արարն դաւիթ, յորժամ պիտոյն՞ եղեւ եւ քաղցեաւ նա եւ որ ընդ նմայն եին :

20. 1 : 260, 257, 369 - 2 : 229, 362.

21. 1 : 229, 260, 257, 369, 362 - 2 : 229, 260, 257, 369, 362.

22. 1 : 260, 257, 362 - 2 : 260, 369 - 3 : 229, 260, 257, 369 - 4 : 369 - 5 : 229, 260, 362 - 6 : 257.

23. 1 : 229, 260, 257, 369, 362 - 2 : 229 - 3 : 260, 257, 369.

24. 1 : 260 - 2 : 229, 260, 257, 369 - 3 : 229, 362.

25. 1 : 260 - 2 : 260, 257, 362 (՚չ 369).

verset est mutilée (et difficile à lire) dans Ms. - d : պահել 362 (les deux fois), 229 et 363 (la première fois seulement).

20. a : այլ 229 - b : եկեցեն 363 - c : բարձցի 362 - d : պահեացեն 229 ; պահեացեն 363, Ms. - e : յառուրն յայնմիկ 257, Ms.

21. a : կարպետ Ms. - b : ձորձո Ms. - c : եթե Ms. - d : պատառում Ms.

22. a : եթե Ms. - b : պայթեթուցանէ 257 (les points en rouge) - c : այլ 229, 363.

23. a : արտորայ 260; արտաւրեայն Ms. - b : def. Ms.

24. a : ոչ է Ms.

25. a : պիտոյ 257 (ն en rouge); պիտո Ms.

26. Չ ինրդ¹ եմուտ ի տունն այ առ արիաթարաւ² քահա- նայապետիւ, եւ զհացսն³ վառաջաւորութեան եկեր⁴ եւ ետ այնոցիկ որ ընդ նմայն եին, զոր⁴ ո՛չ² էր աւրէն ուտել, բայց միայն քահանայիցն³ : 27. Աւ ասէ¹ ցնոսա շաբաթ վասն մարդոյ² եղեւ, եւ ո՛չ³ եթե⁴ մարդ վասն շաբաթու : 28. Ապա ուրեմն տէր¹ է որդի մարդոյ եւ² շաբաթու :

- 26. 1 : 229, 257, 362 - 2 : 362 - 3 : 257.
- 27. 1 : 260 - 2 : 362 - 3 : 260, 369, 362.
- 28. 1 : 229, 260, 369, 362.

26. a : արիթարաւ 362, 363, Ms. - b : զհացն 362; զհաց Ms. - c : եկեր exponctué ici et récrit en rouge avant զհացսն 257 - d : եւ զոր 362 - e : քահանայից 229; քահայնայի ... Ms.

27. a : էթե 257 (է en rouge).

28. a : տր 260, 257; տր Ms. - b : def. Ms.

Marc, XIV.

1. Աւ էր զատիկն եւ բաղարջակերք¹ յետ երկուց աւուրց- ինդրեին քահանայապետքն եւ դպիրք եթե զինրդ² զնա նեն- գաւ կալեալ սպանանիցեն : 2. Այց ասեին թե մի¹ ի տաւնի աստ, զի մի² խոռովութիւն լինիցի ի ժողովրդեանն : 3. Աւ մինչ էր ի բեթանիա¹ ի տան² սիմոնի բորոտի բազմեալ, եկն² կին մի որ ունէր շիշ իւղոյ նարդեան ազնուի³ մեծազնոյ⁴, եւ

Marc, XIV (mss. 229, 260, 257, 369; le ms. 362 n'est pas accentué dans ce passage).

- 1. 1 : 229, 260, 369 - 2 : 229, 257, 369; զինրդ 260.
- 2. 1 : 229, 257, 260, 369 - 2 : 257, 260, 369.
- 3. 1 : 260; բեթանիա 369. - 2 : 229 - 3 : 257 - 4 : 260, 257, 369.

Marc, XIV (mss. 229, 260, 257, 369, 363; il n'est pas tenu compte ici du ms. 362, et le manuscrit de Moscou n'est utilisé que pour quelques détails particulièrement importants).

3. a : բեթանիա 260; բեթանիա 363 - b : տն 257 (ն en rouge; un petit trait rouge horizontal sur n) - c : մեծազնի Ms.

բեկեալ զշիշն եճեղ⁴ ի վերայ գլխոյ նորա. 4. Աւ աշակերտքն զչարեիսն¹ եւ ասեիսն². ընդէր³ եղեւ կորուստ իւղոյդ այ. դորիկ : 5. Սնորթ¹ էր զայդ եւղ² վաճառել աւելի քան երեքարիւր¹ դահեկանի², եւ տալ աղքատաց². եւ զայրանային³ նմա յոյժ⁴ : 6. Աւ յս¹ ասէ ցնոսա². Թոյղ³ տուք դմա⁴ զի⁵ աշխատ առնէք, զի գործ մի բարի⁵ գործեաց դա յիս : 7. Համեւնայն¹ ժամ զաղքատս ընդ ձեզ ունիք, եւ յորժամ կամիք կարող² էք առնել նոցա բարիս. այդ¹ զիս ոչ² յամենայն ժամ ընդ ձեզ ունիք : 8. Նա զոր ունէր² արար¹. յառաջագոյն³ խնկեաց³ զմարմին իմ ի նշան պատանաց : 9. Ամէն¹ ասեմ² ձեզ, ուր եւ քարոզեսցի աւետարանս այս ընդ ամենայն աշխարհ, եւ զոր արարդ² դա խաւսեսցի³ վասն յիշատակի դորին : 10. Աւ յուղա սկարիովտացի² մի յերկոտասանից անտի զնայն¹ առ քահանայապետսն զի մատնեսցէ² զնա նոցա : 11. Նրբա իբրեւ լուան¹ խնդացի¹, եւ խոստացան տալ² նմա² արծաթ. եւ խնդրէր թե զիւրդ³ պարապով մատնեսցէ զնա :

4. 1 : 260 - 2 : եւ ասեիսն avec signe : au-dessus de եւ et signe : au-dessus de ն 257 - 3 : 229, 260, 257, 369.

5. 1 : 229 (et un signe sur w dans 257) - 2 : 260, 257, 369 - 3 : 229, 260, 257, 369 - 4 : sur, et sur ժ dans 260 (en noir).

6. 1 : il y a une sorte de croix au-dessus de w dans 257 - 2 : au-dessus de w dans 257 - 3 : 229, 260, 257, 369 - 4 : 229, 257, 260, 329 - 5 : 260, 369.

7. 1 : 229, 260, 369 - 2 : 229, 257, 260, 369 - 3 : 229, 260, 257, 369.

8. 1 : 229, 260, 369 - 2 : 257, 260, 369 - 3 : 229.

9. 1 : 229 - 2 : 260, 257, 369 - 3 : 229, 260, 257, 369.

10. 1 : 229 - 2 : 260, 257, 369.

11. 1 : 260, 257, 369 - 2 : 229, 260, 369 - 3 : 229, 260, 257, 369.

4. a : սչարեիս 229.

5. a : եւղդ. 363; իւղդ. 257 - b : երեքհարիւր 257 - c : գենարի Ms.

6. a : թոյլ 229 (et Ms.) - b : գդա 363.

7. a : կարաւղ Ms. - b : այլ 369.

8. a : ունէրդ ajouté en rouge et en minuscules par le correcteur, 257.

9. a : արար Ms. - b : խաւսէցի Ms.

10. a : խկարիովտացի 257.

11. a : նմա տալ 229 (et Ms.).

12. Ալ յառաջնում աւուր բաղարջակերացն՝ յորժամ զգա-
տիկն զենուին, ասէն¹ ցնա աշակերտքն. ուր² կամիս երթի-
ցուք պատրաստեսցուք՝ զի կերիցես զգատիկն : 13. Ալ ա-
ռաքէ երկուս յաշակերտաց անտի եւ ասէ¹ ցնոսա. երթայք²
ի քաղաք, եւ³ իբրեւ մտանիցէք ի քաղաքն՝ պատահեսցէ
ձեզ այր մի որ սափոր ջրոյ յուս՝ ունիցի⁴, երթայք⁵ զհետ
նորա : 14. Ալ յոր տուն մտանիցէ, ասասջիք ցտանուտէրն.
վարդապետ ասէ՝ ուր¹ են իջավանքն, ուր աշակերտաւքս
ուտիցեմ զգատիկն. 15. Ալ նա ցուցցէ ձեզ վերնատուն մի
մեծ զարդարեալ. անդ² պատրաստեսջիք մեզ : 16. Ալ գնացին¹
պատրաստել² աշակերտքն նորա. եկին ի քաղաքն՝ եւ գտին⁴
որպէս ասացն նոցա. եւ պատրաստեցին⁵ զգատիկն : 17. Ալ
իբրեւ երեկոյ եղեւ՝ գայ¹ երկոտասանիւքն հանդերձ : 18. Ալ
իբրեւ բազմեցան եւ դեռ ուտեին. ասէ¹ յս. ամէն² ասեմ³ ձեզ
զի մի ոմն ի ձէնջ մատնելոց՝ է զիս, որ ուտէ⁵ իսկ ընդ իս :
19. Ալ նոքա սկսան տրտմել եւ ասել մի ըստ միոջէ. միթե ես¹
իցեմ, եւ միւսն՝ միթե ես¹ իցեմ : 20. Այս պատասխանի ետ
եւ ասէ¹ ցնոսա. մի յերկոտասանից² այտի, որ մխեաց³ ընդ իս

12. 1 : 260 - 2 : 229, 260, 257, 369.

13. 1 : 260 - 2 : 229, 260, 369 - 3 : signe ̄ sur եւ 257 - 4 : signe ̄ sur
ա de քաղաքն 257 - 5 : 229, 260, 369.

14. 1 : 229, 257, 369; ուր 260.

15. 1 : 229, 257 - 2 : 260, 257, 369.

16. 1 : 257 - 2 : 229, 260, 369 - 3 : ̄ sur ի, ˘ sur աք, ˘ sur ն, 257 -
4 : 229, 260, 369 - 5 : 260, 257, 369.

17. 1 : 229, 260, 369.

18. 1 : 260, 257, 369 - 2 : 229 - 3 : 260, 257, 369 - 4 : 229, 260, 257,
369 - 5 : 260, 257, 369.

19. 1 : 229, 257, 369; Կս 260 (ainsi les deux fois).

20. 1 : ˘ sur ե de եւ et sur է de ասէ, 257 - 2 : 229 - 3 : 257, 369.

12. a : բաղարջակերացն 257 - b : պատրաստեսցուք 369 (et Ms.).

13. a : յուսն 257 - b : ունիցի entre որ et սափոր 257 (l'ordre ancien a été
rétabli par le correcteur à l'encre rouge).

20. a : սկսաւ աւան 257 (դ. en rouge au-dessus de ն).

ի սխալառարգ^ա : 21. Այդ որդի մարդոյ երթայ¹ որպէս եւ գրեալ է վասն նորա բայց վայ² իցէ՝ մարդոյն այնմիկ՝ յոյր ձեռս՝ որդի մարդոյ մատնեսցի⁴. Լաւ էր նմա թե չէր³ իսկ ծնեալ մարդն այն : 22. Աւ մինչդեռ ուտեին, առեալ յի հաց՝ աւրհնեսաց եւ երեկ էտ¹ նոցա, եւ ասէ². առէք³ այդ⁴ է մարմին իմ : 23. Աւ առեալ բաժակ՝ գոհացաւ եւ էտ¹ նոցա, եւ արբին² ի նմանէ ամենեքեան^ա : 24. Աւ ասէ¹ ցնոսայս² է արիւն իմ նորոյ ուխտի, որ փոխանակ բազմաց հեղու : 25. Ամէն¹ ասեմ² ձեզ, թե^ա ոչ³ եւս յաւելից ըմպել ի բերոյ որթոյ մինչեւ ցաւոն ցայն յորժամ արբից զնա նոր յարբալու թեան այ : 26. Աւ գոհացեալ ելին¹ ի լեւոն² ձիթենեսաց :

27. Աւ^ա ասէ¹ ցնոսա յս. ամենեքին՝ գայթաղելոց² էք յինէն յայսմ գիշերի. զի գրեալ է. թե հարից զհովիւն՝ եւ ոչ խաղքն ցրուեսցին³ : 28. Այդ յետ յարութեան իմոյ՝ յառաջագոյն¹ երթայցքան զձեզ ի գաղիղէա² : 29. Վատասխանի¹ ետ պետրոս² եւ ասէ ցնա. թեպէտ^ա եւ ամենեքին՝ գայթաղ-

21. 1 : 260, 257, 369 - 2 : 229, 260, 257, 369 - 3 : 229, 260.

22. 1 : 257, 369 - 2 : 260, 257 - 3 : 229 - 4 : 229, 260, 369.

23. 1 : 229, 257, 369 - 2 : 260, 369.

24. 1 : 260 - 2 : 229, 260, 369.

25. 1 : 229, 260, 257 - 2 : 369 - 3 : 229, 260, 369.

26. 1 : 260, 369 - 2 : 229.

27. 1 : 260 - 2 : 229, 260, 369 - 3 : 229, 260, 257, 369.

28. 1 : 229, 260, 257, 369 - 2 : 260.

29. 1 : 260 - 2 : 260, 369 - 3 : 229, 260, 369.

21. a : երթա 257 - b : իցէ addition à l'encre rouge 257 - c : ձեռն 260 - d : մատնեսցէ 229, 363 (մատնեսցի Ms.).

23. a : ամենեքին 257.

25. a : եթե 257.

27. a : եւ ajouté au-dessus de la ligne en rouge 257 - b : դուք add. 260 (et ajouté en rouge au-dessus de la ligne par le correcteur de 257) - c : գայթաղելոց Ms. - d : ցրուեսցին 369.

29. a : թեպետ 257, 363 - b : ամենեքեան 260, 369, 363.

ղեսցին, այլ ես ոչ³ : 30. Աւ ասէ¹ ցնա յւ. ամէն² ասեմ³ քեզ. Թե՞ դու՞ իսկ յայսմ գիշերի մինչեւ հաւու խաւսեալ իցէ՞ երկցս⁵ ուրացիս⁶ զիս : 31. Իսկ պետրոս առաւել¹ եւս պնդէր եւ ասէր. եթե մեռանել եւս հասանիցէ ընդ քեզ՝ զքեզ ոչ² ուրացայց. նոյնպէս եւ ամենքեան³ ասեին : 32. Գառն¹ ի գեաւղն² որում անուն էր գէսէմանի¹. եւ ասէ² ցաշակերտսն. նստարձք³ աստ՝ մինչեւ ես յաղաւթս⁴ կացից : 33. Աւ առ նու ընդ իւր զպետրոս¹ եւ զյակովբոս² եւ զյովհաննէս³, եւ սկսաւ տխրել⁴ եւ հոգալ⁵ : 34. Յայնժամ ասէ ցնոսա տրտում¹ է անձն իմ մինչեւ ի մահ, մնացէք² աստ եւ արթուն³ կացէք : 35. Աւ մատուցեալ սակաւիկ մի յառաջ, անկաւ¹ ի վերայ երեսաց իւրոց յերկիր. եւ կայր յաղաւթս², զի եթե հնար ինչ է՝ անցցէ³ ի նմանէ ժամն : 36. Աւ ասէ¹. արբամ² հայր³՝ ամենայն⁴ ինչ քեզ՝ հնարաւոր⁵ է, անցո՞՞ զբաժակս զայս յինէն. բայց ոչ⁷ որպէս ես կամիմ՝ այլ որպէս դու⁸ կամիս : 37. Աւ գայ գտանէ զնոսա զինջնիս¹, եւ ասէ² ցպետրոս³. սիմոն⁴ ննջեա⁵. ոչ⁶ կարացեր ժամ մի արթուն կալ :

30. 1 : 260 - 2 : 229 - 3 : 257, 369 - 4 : 260, 369 - 5 : 229 - 6 : 257.

31. 1 : 260 - 2 : 229, 260, 257, 369 - 3 : 260, 257, 369.

32. 1 : 229, 260, 257, 369 - 2 : 260 - 3 : 229 - 4 : 260, 257, 369.

33. 1 : 229, 260, 257 (où l'accent a la forme \vee), 369 - 2 : 229, 260, 369 - 3 : 229, 369 - 4 : 229, 257 - 5 : 260, 369.

34. 1 : 229, 260, 257, 369 - 2 : 257 - 3 : 229, 260, 257, 369.

35. 1 : 229, 260 - 2 : 260, 257, 369 - 3 : 229, 260, 257, 369.

36. 1 : 229 (accent très petit, distinct des autres), 260 - 2 : 229 - 3 : 260, 257, 369 - 4 : 260, 257, 369 - 5 : 229 - 6 : 229, 260, 257, 369 - 7 : 260 - 8 : 229, 260, 369.

37. 1 : 260, 257, 369 - 2 : signe \vee sur Լէ, 257 - 3 : 369 (accent très petit) - 4 : 369, 260 (en noir); signe \vee sur Ի, 229, 257 - 5 : 229; ննջեա 260, 257, 369 - 6 : 229, 369; ոչ 260.

30. a : եթե 257 - b : ուրացես 229.

32. a : գեաւղն 369 - b : գէթսէմանի 260; գէթսեմանի 257; գէթսամանի 369 (et Ms.).

36. a : քեզ def. 260 - b : անցոյ 257.

37. a : եւ ոչ 257.

38. Արթուն¹ կացէք եւ յաղաթս կացէք, զի մի² մտջիք ի փորձութիւն. ոգիս յաւժար է՝ բայց մարմինս տկար³ : 39. Աւ դարձեալ չողաւ եկաց՝ յաղաթս, եւ զնոյն¹ բանս ասաց : 40. Վարձաւ միւսանգամ անդրէն, եւ եզիտ զնոսա ի քուն¹. քանզի եին աչք նոցա ծանրացեալ², եւ ոչ³ գիտեին թե զինչ⁴ պատասխանի տայցեն նմա : 41. Վայ երրորդ անգամ, եւ ասէ¹ ցնոսա. ննջեցէք² այսուհետեւ եւ հանգերուք³ զի հասեալ է վախճան. եկն ժամ⁴ եւ ահա մատնի⁵ որդի մարդոյ ի ձեռս⁶ մեղաւորաց : 42. Ան արիք զնասցողք¹. զի ահաւասիկ մերձեցաւ² որ մատնելոցն³ է զիս⁴ : 43. Աւ մինչդեռ նա զայն խաւսէր՝ գայ յուրա սկարիովտացի¹՝ մի յերկոտասանից՝ անտի, եւ ընդ նմա ամբոխ² սուսերաւք եւ բրաւք ի քահանայապետիցն³ եւ ի դպրաց եւ ի ծերոց : 44. Տուեալ էր նշան մատնչին՝ եւ ասէր. ընդ որում ես համբուրեցից՝ նա¹ է. կալջիք զնա եւ տարջի² քզուշութեամբ³ : 45. Աւ մատուցեալ վաղվաղակի՝ ասէ ցնա. ուարբի ուարբի¹. եւ համբուրեաց² զնա : 46. Աւ նորա արկին ի նա ձեռս եւ կալան¹ զնա : 47. Աւ մի ոմն

38. 1 : 229 - 2 : 260, 257, 369 - 3 : 229, 260, 257, 369.

39. 1 : 229, 260, 257, 369.

40. 1 : 260 - 2 : 257 - 3 : 229, 260, 257, 369.

41. 1 : 260 - 2 : 257 - 3 : 369 - 4 : 260, 257, 369 - 5 : 229, 260 - 6 : 369.

42. 1 : 260, 257, 369 - 2 : signe ✓ sur l'ω de հա - 3 : 260, 369 - 4 : 229.

43. 1 : signe : sur իս et sur ի final, 257 - 2 : 229, 260, 369 - 3 : signe : sur ի et sur ից, 257.

44. 1 : 229, 260, 257, 369 - 2 : 229, 257, 369 - 3 : 260.

45. 1 : ուարբի 260 (le mot n'est pas répété); ուարբի ուարբի 257 (avec l'accent indiqué, et en plus ✓ sur l'ω du premier ու, ✓ sur ու du second et ✓ sur l'ω suivant, enfin ✓ sur le dernier ի); ուարբի ուարբի 369 (avec : au-dessus du second ու); ուարբի ուարբի 229 - 2 : 229, 260, 257, 369.

46. 1 : 229, 260, 369.

47. 1 : 229, 260, 257, 369.

39. a : կաց 257.

40. a : եթե զինչ 257; զինչ 260.

43. a : իսկարիովտացի 257 - b : l'article ն ajouté par erreur au-dessus de la ligne, 257.

յայնցանէ՝ որ զնովան կային ձգեաց սուր, եւ եհար զծառայ
 քահանայապետին, եւ ի բանց¹ եհան զունկն նորա : 48. Պա-
 տասխանի ետ յւ եւ ասէ¹ ցնոսա. իբրեւ ի վերայ² աւա-
 զակի³ ելէք սուսերաւք՝ եւ բրաւք ունել զիս : 49. Հա-
 նապազ առ ձեզ եի՝ եւ ուսուցանեի՞ ի տաճարին, եւ ոչ¹ կա-
 լարուք զիս. այլ զի լցցին² գիրք մարգարէիցն՝ : 50. Յայն-
 ժամ թողին զնա աշակերտքն ամենեքին՝՝ եւ փախեան¹ :
 51. Եւ ոմն երիտասարդ զհետ երթայր նորա՝ արկեան¹ զիւրեւ
 կտաւ մի ի մերկուց. ունեին² զնա երիտասարդքն : 52. Եւ
 նորա թողեալ զկտաւն՝՝ փախեան¹ մերկ ի նոցանէ : 53. Եւ
 տարան¹ զյւ առ քահանայապետն² կայիափա³. եւ դային⁴
 ընդ նմա ամենայն քահանայապետքն եւ դպիրք⁵ եւ ծերք :
 54. Եւ պետրոս¹ երթայր² ի հեռաստանէ զհետ նորա մինչեւ ի
 ներքս³ իսկ ի գաւիթ քահանայապետին, եւ նստէր⁴ ընդ սպա-
 սաւորսն եւ ջեռնոյր⁵ առ լուսոյն : 55. Իսկ քահանայա-

48. 1 : 260 - 2 : 257, 369 - 3 : 229, 260.

49. 1 : 229, 260, 257, 369 - 2 : 229, 260, 257, 369.

50. 1 : 229, 260, 257, 369.

51. 1 : 229 - 2 : 260, 257, 369.

52. 1 : 229, 260, 257, 369.

53. 1 : 260 - 2 : 369 - 3 : 229 (et signe : au-dessus de 4 dans 260 [en noir], au-dessus de 1'w de 4w dans 257, au-dessus de 1 dans 369) - 4 : 260, 257, 369.

54. 1 : signe √ au-dessus de 6 dans 257 - 2 : 260, 257, 369 - 3 : 229 - 4 : 229, 257 - 5 : 260, 369.

55. 1 : 229, 260, 257, 369 - 2 : 229, 260, 257, 369.

48. a : սուսերովք 229 (et Ms., qui a aussi բրովք).

49. a : եի ի տաճարին եւ ուսուցանեի 257 (et Ms.) - b : լցին Ms. - c : մար-
 դարեիցն 257 (et Ms.).

50. a : ամենեքեան 257, 369.

52. a : զկտաւն 257 (avec u exponctué), Ms.

53. a : կայիափայ 260, 257 (où le mot քահանայապետն a été ajouté après
 coup en rouge), 369 - b : դպիրքն 369.

54. a : ջեռնուիր 363.

55. a : սպանցեն 369; սպանցեն 257 (անի ajouté en rouge par le correcteur.)

պետքն եւ ամենայն ատեանն խնդրեին հակառակ յի վկայութիւն ինչ, զի սպանանիցեն¹ զնա, եւ ոչ² գտանեին : 56. Օ ի բազմաք¹ սուտ վկայութիւն վկայեին զնմանէ. եւ նման մի մեանց ոչ² եին վկայութիւնքն : 57. Այդք¹ յարուցեալ վկայեին սուտ¹ զնմանէ, եւ ասեին : 58. թե մեք լուսք ի դմանէ՝ զի ասէր. ես քակեցից զտաճարդ զայդ ձեռագործ, եւ զերիս աւուրս շինեցից¹ այդ² առանց ձեռագործի³ : 59. Սակայն եւ այնպէս չէր¹ նման վկայութիւնն՝ նոցա : 60. Ապա յարուցեալ քահանայապետն ի մէջ¹ հարցանէր զյս. եւ ասէր. ոչինչ¹ տաս պատասխանի, զինչ դոքա զքէն վկայեն : 61. Աւ նա լուռ¹ եւեթ կայր եւ չտայր² ինչ պատասխանի : դարձեալ քահանայապետն հարցանէր³ զնա կրկին անգամ եւ ասէր. դո՛ւ⁴ ես քս որդի աւրհնելոյն : 62. Պատասխանի ետ յս եւ ասէր¹ ցնա. դո՛ւ² ասացեր՝ թե ես եմ բայց տեսանիցէք՝ զորդի մարդոյ նստեալ ընդ աջմէ³ զաւրութեանն, եւ եկեալ⁴ ընդ ամպս երկնից⁵ : 63. Աւ քահանայապետն պատուեաց¹ վաղ վաղակի զպատմութեանս իւր՝ եւ ասէ. զինչ² եւս պիտոյ են մեզ վկայք : 64. Ահա լուսք¹ ամենեքին² զհայհոյութիւն

56. 1 : 369 - 2 : 229, 260, 257, 369.

58. 1 : 229, 260 - 2 : 369 (: au-dessus de la fin de շինեցից, au-dessus de շ de այդ) - 3 : 257 (où առանց a un grave sur ա; avant l'initiale de առանց et au-dessus du ձ de ձեռագործի, il y a le signe :).

59. 1 : 229, 260, 369 (ս avant ոչ, 257).

60. 1 : 229, 260, 257, 369.

61. 1 : 260, 257 - 2 : 229, 260, 257, 369 - 3 : 260 - 4 : 229, 369; դո՛ւ 260, 257.

62. 1 : 260 - 2 : 229, 260, 257 (avec en plus un signe F sur դ), 369 - 3 : 257 - 4 : 229, 260, 369 - 5 : accent grave après ց, 257.

63. 1 : 229, 260, 257 - 2 : 229, 260, 257, 369.

57. a : այլք 229 - b : սուտ 257.

58. a : այլ 229.

59. a : վկայութիւնն^ն (ն ajouté au-dessus de la ligne à l'encre rouge).

60. a : ի մէջ 257 (correction marginale à l'encre rouge).

62. a : տեսանիցէք 257 (ից correction en rouge).

ի բերանոյ դորա, զիւնրդ³ թուի ձեզ. եւ ամենեքին^c դատապարտեցին զնա՝ թե մահապարտ^a է : 65. Աւ. ոմանք սկսան թքանել¹ ընդ երեսս^a նորա^b, ճորճ զղլխով արկանել^c կռփել եւ ասել^c. մարգարէաց² մեզ քսող^c ո՛վ³ է այն որ եհարն զքեզ. եւ սպասաւորքն ապտակս^a հանեին նմա : 66. Աւ. պէտրոս¹ մինչդեռ. էր ի խոնարհ³ ի գաւթին, գայ աղախին մի քահանայապետին, եւ տեսանէ զնա զի ջեռնոյր^{3a}. հայեցաւ ընդ նա եւ ասէ. 67. Աւ. դո՛ւ¹ ընդ յի նազովեցւոյ² եիր : 68. Աւ. ուրացաւ եւ ասէ. ո՛չ¹ ճանաչեմ եւ ո՛չ² գիտեմ զինչ դուդ ասես՝ եւ իբրեւ ել յարտաքին գաւիթն, եւ³ հան^a խաւսեցաւ : 69. Արձեալ ետես զնա աղախինն, եւ սկսաւ ասել ցայնուսիկ որ շուրջն կային, թե եւ սա¹ ի նոցանէ² է : 70. Աւ. նա¹ դարձեալ² ուրացաւ³, եւ յետ սակաւ միոյ դարձեալ որ շուրջն կային, ասէն^a ցպէտրոս⁵. արդարեւ^a եւ դու ի նոցանէ⁶ ես քանզի գաղիղեացի^{7b} ես՝ եւ⁸ խաւսքդ⁹ իսկ քո նման¹⁰ եմ¹¹ :

64. 1 : 229, 260, 369 - 2 : 257 - 3 : 229, 260, 257, 369 - 4 : 229, 260, 257, 369.

65. 1 : 260, 257, 369 - 2 : 229, 260, 257 - 3 : 229, 260, 257, 369 - 4 : 229, 260, 257, 369.

66. 1 : 260 (petit accent en noir; signe \vee sur ι , 257) - 2 : signe \sim au-dessus de ι et de ω - 3 : 229, 257, 369.

67. 1 : 260; η $\acute{\iota}$ 369 - 2 : signe $\acute{\prime}$ sur σ , 229; signe $\acute{\prime}$ sur σ , 257.

68. 1 : 229, 260, 257 - 2 : 260, 257, 369 - 3 : le signe $\acute{\prime}$ au-dessus de ι , 260 (en noir), 257; $\acute{\prime}$ dans 369 - 4 : 229, 260, 257, 369.

69. 1 : 260, 257, 369 - 2 : 229.

70. 1 : $\acute{\prime}$ au-dessus de ν , 257, 260 - 2 : $\acute{\prime}$ au-dessus de ι , 257 - 3 : 229, 260 - 4 : 260 - 5 : 260 (en noir) - 6 : 229, 260, 369 - 7 : 229, 260, 369 - 8 : \sim au-dessus de ι , 257 - 9 : 369 - 10 : 260, 257, 369 - 11 : $\acute{\prime}$ au-dessus de ι , 369.

64. a : լուսք 257, 363, Ms.; լուսք^J 369 (J de première main) - b : ամենեքեան 260, 369, 363 - c : ամենեքեան 260, 369.

65. a : էրեսս 257 - b : էլ 257 (exponctué en rouge) - c : արկանելն կռփեին եւ ասեին 363.

66. a : ջեռնուիր 363.

70. a : արդարեւ 257 - b : գաղիղեացի 260, 369.

71. Ալ նա սկսաւ նզովել¹ երդնուլ եւ ասել, Թե՛ ճշ² գիտեմ զայրն զորմէ դուքդ ասէք : 72. Ալ նոյնժամայն կրկին¹ հաւ² խաւսեցաւ. եւ յիշեաց³ պետրոս⁴ զբանն զոր ասաց ցնա՞ յս, Թե՛ չեւ իցէ հաւու երկիցս՝ խաւսեալ՝ զի դու երկիցս ուրասցես⁴ զիս. եւ սկսաւ լալ⁵ :

71. 1 : 229 - 2 : 260, 257, 369.

72. 1 : 257, 369 - 2 : 229, 260 - 3 : 229, 260, 369 - 4 : 260 (en noir) - 5 : 229, 260, 369.

71. a : եւ add. 257 - b : եթե 257.

72. a : նմս³ 257 (g est une correction) - b : եթե 257 - c : երկս⁴ 369, 257 (dans 257 4 correction en rouge), երկս Ms. - d : ուրասցես⁴ 369, Ms. (la leçon ուրասցես, donnée ici d'après les manuscrits, semble fautive; cf. le verset 30).

SOMDET P'RA MAHA CHAKRAP'AT

ROI DE SIAM

SEIGNEUR DES ÉLÉPHANTS BLANCS

FRAGMENT

DE

L'HISTOIRE DU SIAM AU XVI^e SIÈCLE

PAR

E. LORGEOU



SOMDET P'RA MAHA CHAKRAP'AT

ROI DE SIAM

SEIGNEUR DES ÉLÉPHANTS BLANCS

LA REINE SI SUDACHAN

ET LE K'UN WORAWONGSAT'IRAT.

Le prince qui devait porter dans les annales siamoises le surnom de *Seigneur des Éléphants blancs* s'appelait d'abord *Pra: Tierarāxa* (prince auguste), et ne paraissait pas destiné à régner. Son frère, le roi *Pra Xaya Rāxāt'irāt*, laissa, lorsqu'il mourut en 1527 (889 de l'ère siamoise), au retour de la conquête de Xiengmai, deux fils peu avancés en âge, mais aptes, par les conditions de leur naissance, à lui succéder. L'aîné, *Pra Yot fa*, avait onze ans; le second, *Pra Si Sin*, était de six ans plus jeune. Le prince *Pra Tierarāxa* était encore écarté du trône par le rang inférieur de sa mère; une suite d'événements tragiques que nous allons raconter renversa tous ces obstacles, et le porta au pouvoir suprême.

Ce ne fut, selon l'usage, qu'après la crémation du feu roi, que les grands dignitaires du royaume intronisèrent son successeur. Bien que le principe de l'hérédité monarchique ait toujours été reconnu au Siam, et que la plupart des rois aient désigné, de leur vivant, par l'attribution de titres particuliers, ceux de leurs enfants ou de leurs parents auxquels ils désiraient léguer la couronne, il était réservé à l'assemblée des ministres, des sages et des conseillers de ratifier par leur choix cette désignation. Le prince *Pra Yot fa* fut reconnu pour roi, et l'on

décida que sa mère, *Si Sudāchan* (fortunée fille de la Lune), gouvernerait comme régente en son nom.

L'inauguration de ce nouveau règne fut, parmi le peuple, l'occasion de grandes manifestations de joie. Cependant les esprits clairvoyants ne partagèrent pas cet enthousiasme. Le prince *Pra Tierarāt*, soit qu'il eût des pressentiments de l'avenir, soit qu'il fût particulièrement éclairé sur le caractère de la régente, jugea que dans la situation actuelle le monde n'offrait plus aucune sécurité pour lui. Il prit donc le parti de chercher un refuge dans la vie religieuse, et revêtit, dans un monastère peu éloigné de la capitale, l'habit de la congrégation bouddhique qu'il appelait *l'étendard sacré de la religion*. Toute la suite de sa vie montre en lui un homme de goûts tranquilles, généreux, ami de la justice, éclairé, mais de peu d'énergie. Incapable de prévenir par des démarches hardies ou des mesures habiles le danger qu'il savait prévoir, même de loin, son premier mouvement était de s'y dérober par la fuite. On le voit toujours irrésolu, faible et se laissant conduire par son entourage. Il était né pour la retraite et la paix, pour l'étude, si l'on veut, non pour les luttes et l'exercice du pouvoir. La carrière qu'il embrassa en cette circonstance, et qu'il devait bientôt quitter pour y rentrer une seconde fois et la quitter encore, était assurément celle qui convenait le mieux à son caractère.

Cependant on vit se produire, peu de temps après, des présages funestes qui parurent justifier les craintes du prince *Tierarāt*. Nous les rapportons pour donner une idée de l'état d'esprit des populations siamoises. Elles se trouvaient alors sous l'influence de ces appréhensions encore indéterminées où les moindres incidents sont remarqués, où l'on attache une signification menaçante ou favorable à tous les phénomènes qui sortent un peu du cours ordinaire des choses.

L'année même de la mort du roi *Pra: Xaya Rāxāt'irāt*, il y

eut un tremblement de terre, phénomène assez rare au Siam. Le jeune *Pra Yot fa* voulut, un jour, faire parer les défenses de l'éléphant favori qui lui servait de monture dans les cérémonies; l'une des défenses se brisa en trois morceaux pendant l'opération, et, la nuit, on entendit l'éléphant crier comme une personne qui pleure. Enfin la porte d'honneur du palais faisait, en tournant sur ses gonds, un bruit qui ressemblait à des plaintes lugubres.

A quelque temps de là, la reine *Si Sudāchan* sortit de l'enceinte du palais, et alla visiter par divertissement le *ho p'ra* ou pavillon sacré, dans le haut de la ville. On appelle de ce nom un édifice consacré au culte, mais indépendant de tout monastère et de tout établissement public. On y conserve des images bouddhiques; les religieux sont, à certains jours, invités à venir y réciter des prières, et à y faire entendre des prédications. C'est en quelque sorte une chapelle domestique qui a naturellement des dimensions plus ou moins importantes suivant la situation de la famille à laquelle elle appartient. Les *ho p'ra* royaux sont des édifices considérables; des salles de réception y sont annexées; ils sont entourés de jardins avec des pièces d'eau, des statues et des ornements divers. Celui où la reine se rendit avait alors pour gardien ou surintendant un officier du titre de *Panbut Sū'ep*. Cet officier occupait, comme l'indique son titre de *p'an*, chef de mille, un rang assez élevé dans la hiérarchie des jeunes gens de famille qui sont attachés au service intérieur de la maison royale; il avait été chargé autrefois de missions dans les provinces; mais ses fonctions actuelles le tenaient à l'écart des affaires publiques. La reine le vit, fut frappée de sa beauté, et conçut immédiatement pour lui une passion à laquelle elle s'abandonna tout entière. A peine rentrée au palais, elle lui fit porter, par une de ses suivantes, le bétel et l'arec enveloppés dans une serviette. Le partage du bétel

entre l'homme et la femme est chez les Siamois la cérémonie symbolique du mariage; il n'y avait donc pas à se méprendre sur les intentions de la reine. Le *P'anbut Si'ep* s'engagea sans hésiter dans la voie séduisante mais dangereuse qui s'offrait à lui. Par la même messagère, et enveloppées dans le même linge, il envoya à *Si Sudāchan* des fleurs de *champaka*, fleurs sans éclat, mais d'un parfum très capiteux, qui sont, dans l'Inde et dans tous les pays de même civilisation, le signe d'un amour ardent et soumis.

Afin de se rapprocher de son amant, *Si Sudāchan* lui fit donner les fonctions de gardien du *hop'ra* de l'intérieur du palais. Elle l'éleva ensuite par degrés rapides aux situations les plus hautes, et particulièrement le chargea du contrôle général du personnel des administrations publiques; elle lui conféra le titre princier de *K'un Warawongsāt'irāt* qu'il devait porter jusqu'à sa mort, et sous lequel il est généralement connu dans l'histoire; enfin elle le mit ouvertement à la tête du gouvernement, et voulut que tous les mandarins fussent tenus d'obéir à ses ordres.

La reine avait emprunté, pour prendre ces mesures successives, le nom et l'autorité du gouverneur du palais qui n'osait faire d'opposition à ses volontés. Un jour, l'un des ministres, le *P'raya Mahāsenā*, rencontra le gouverneur, l'arrêta et, après qu'ils eurent échangé quelques mots, lui dit : « On déshonore le royaume; que faisons-nous? » Cet incident fut dénoncé à la reine comme l'indice d'un complot. Elle fit appeler le *P'raya Mahāsenā* au palais, l'y retint quelque temps, et, quand il sortit à la nuit tombante pour rentrer chez lui, des gens apostés le poignardèrent. Il comprit aisément d'où venait le coup qui l'avait frappé, et, au moment d'expirer, il eut encore, dit-on, la force de prononcer ces paroles : « Si c'est ainsi qu'on nous traite, que fera-t-on à ceux qui restent après nous? »

Vers le même temps, la reine, s'apercevant qu'elle était grosse, se décida à déclarer son union avec le *K'un Worawongsāt'irāt*, et attribua à celui-ci le titre de roi et l'autorité royale. Le message qu'elle adressa à cette occasion au conseil des ministres et des grands dignitaires était conçu dans ce sens : « Le prince *Pra Yot fa*, mon fils, est encore un enfant, et n'a de goût que pour le jeu. Cependant les provinces du nord sont troublées et la sécurité du royaume est compromise. Je suis d'avis de remettre temporairement le soin du gouvernement au *K'un Worawongsāt'irāt*. On avisera pour l'avenir, lorsque le prince sera parvenu à l'âge adulte. »

Le conseil, terrifié par la reine, accorda tout ce qu'elle voulut.

Si *Sudāchan* ne perdit point de temps. Elle ordonna aussitôt que le *K'un Worawongsāt'irāt*, reconnu pour son époux, fût introduit au palais avec la pompe des cortèges royaux et revêtu de tous les insignes du pouvoir suprême. Ensuite elle le fit consacrer par l'ablution rituelle, suivant les traditions brahmaniques, et donna au frère cadet du nouveau roi la dignité de *Mahā uparāt*, la première du royaume, après la dignité souveraine, par les honneurs, les privilèges et l'autorité qu'elle confère.

Ces événements s'accomplirent dans le cours de l'année 1528.

Cependant, beaucoup parmi les grands du royaume nourrissaient, d'une manière plus ou moins ouverte, des sentiments d'hostilité contre l'usurpateur. De plus, les provinces du nord persistaient dans leur attitude d'insoumission. Le *K'un Worawongsāt'irāt* résolut de destituer tous les mandarins dont il soupçonnait les sentiments à son égard, et de les remplacer par des hommes qu'il croyait dévoués à ses intérêts. Il commença par appeler à la capitale les gouverneurs des cinq provinces du nord : *P'itsanulak*, *P'ixit*, *P'ixai*, *Suk'ōt'ai* et *Sawank'alōk*.

Bientôt après, il osa, de complicité avec la reine, faire saisir et mettre à mort à la pagode de *K'ok Praya*, dans la banlieue de la ville, le jeune roi *P'ra Yot fa*. Ce malheureux prince avait régné deux ans et six mois; victime de sa propre mère, il mourut âgé de quatorze ans à peine, le dimanche, cinquième jour du huitième mois de l'année 891 de l'ère siamoise (juillet 1529). La vie de son jeune frère, *P'ra Si Sin*, fut épargnée pour le moment.

COMLOT. ASSASSINAT DE LA REINE ET DE SON ÉPOUX.

Ce meurtre d'un enfant mit le comble à l'indignation publique. Un complot fut formé par quatre personnages de rang inégal : le *K'un P'ient'arat'ep*, de sang royal; un autre prince, le *K'un Int'arat'ep*, et deux mandarins, le *M'in Rāxasanehā* et le *Luang Si yot*. Ils se réunirent en secret, et convinrent que des hommes de cœur ne pouvaient rester spectateurs impassibles de tant de turpitudes et de crimes. Le *K'un Worawongsāt'irāt* devait périr : mais, lui mort, qui mettrait-on à la tête du gouvernement? A cette question, le *K'un P'iren*, qui paraît avoir été l'âme de la conjuration, répondit qu'il ne voyait qu'un homme à qui l'on pût songer pour cela, c'était le prince *T'ierarāt*. L'accord fait sur ce point, la première démarche à accomplir était de s'assurer le concours ou du moins le consentement du prince. On se transporta donc au monastère de *Wat P'raditsai'ān* où il résidait. Il fut mis au courant du complot formé par les quatre conjurés, et lui donna son acquiescement.

Le *K'un Int'arat'ep*, le *M'in Rāxasanehā* et le *Luang Si yot* proposèrent alors d'invoquer la protection du Bouddha, et de consulter le sort sur l'issue de l'entreprise par le moyen des cierges : on verra tout à l'heure en quoi consiste ce mode de divination. Le *K'un P'iren* se moqua de cette idée. « Nous avons,

dit-il, formé un grand dessein, un projet qui intéresse le pays tout entier; nous avons tout prévu pour sa réussite; et si la réponse du sort ne lui est pas favorable, la fortune du royaume en sera-t-elle moins compromise? Faudra-t-il alors s'abstenir, et que ferons-nous?» Sur ces paroles, il quitta ses amis et s'en alla.

Restés seuls le *K'un Int'arat'ep*, le *M'in Rāxasanehā* et le *Luang Si' yot* préparèrent deux cierges en cire de même longueur, de même poids, avec des mèches composées du même nombre de fils, et se rendirent, accompagnés du *Pra T'ierarāt* au temple du monastère de *Pa kèo*. Là, en présence de la statue du Boudha, le prince prosterné, touchant la terre des genoux, des coudes et du front, prononça la prière suivante :

« Seigneur des trois mondes, lorsque vous viviez sur la terre, vous éclairiez des lumières de votre science infinie les êtres animés qui s'agitaient dans le doute. Entré dans le *Parinipp'ān*, vous voulez bien être représenté au milieu de nous par vos cinq emblèmes : les images, les figuiers sacrés, les *st'upas*, les reliques et les trois corbeilles des livres de la loi, afin qu'ils servent de recours aux êtres vivants. Voici donc mes sincères déclarations. J'aspire en ce moment à prendre le pouvoir suprême; mais ce n'est pas dans les vues d'une ambition mondaine et par le désir des grandeurs. Mon but est de rétablir l'administration du royaume dans les voies de la justice. Je veux être le refuge et le soutien de tous les êtres vivants qui sont dans ce pays, et leur donner le bonheur, l'abondance et la paix, en me conformant aux usages. Tels sont les engagements sincères que je prends sur ces deux points. Cependant je suis en peine de savoir si mon entreprise réussira ou si elle doit échouer. Je viens donc vous supplier dans la vertu des cinq emblèmes que vous nous avez laissés, et en particulier dans celle de vos images, d'avoir égard aux promesses que je viens de faire et d'éclairer

mon doute. Je vais consulter le sort par le moyen de ces deux cierges, l'un qui me représentera, l'autre qui représentera le *K'un Worawongsāt'irāt*. Si par votre miséricorde et votre puissance, il doit arriver que l'événement réponde à mes désirs, si l'état présent de mon *karma* me rend digne du grand parasol blanc et des autres insignes de la royauté, digne de mettre un terme aux crimes qui se multiplient et qui désolent le corps des religieux, les chefs du peuple et toutes les classes de la population, digne enfin de devenir, par l'exercice de la royauté, l'appui, le protecteur et le bienfaiteur de la sainte religion du Bouddha, que le cierge du *K'un Worawongsāt'irāt* s'éteigne le premier. Si, au contraire, mon dessein ne devait pas aboutir, que ce soit mon cierge qui s'éteigne. Je supplie votre miséricorde, en considération de mes engagements, de me tirer de mon incertitude, et d'éclairer l'avenir, suivant les termes de mon vœu, par le moyen de ces deux cierges que je fais brûler en votre honneur, avec une dévotion sincère. »

Ayant prononcé ces paroles, il alluma les deux cierges qui avaient été plantés dans un grand bassin plein de riz. Sur ces entrefaites, le *K'un P'iren* rentra. Il crut s'apercevoir que le cierge du *K'un Worawongsāt'irāt* était plus long que l'autre. « Arrêtez, s'écria-t-il, il faut recommencer. » En même temps, il cracha violemment le bétel qu'il avait dans la bouche, et atteignit, par hasard et sans avoir visé, suivant ce qu'il assura et que l'on feignit de croire, la flamme du cierge qui représentait le *K'un Worawongsāt'irāt* et qui fut éteint du coup.

Ce fait causa une vive joie aux conjurés.

Ce n'est pas tout; ils virent entrer dans le temple un religieux vêtu du costume sacré et tenant à la main l'éventail en feuille de palmier. Cet inconnu les salua et leur dit : « Soyez assurés du succès. » Sur ces mots que l'on regarda comme un avis des intelligences célestes, il sortit et disparut.

De leur côté, les conjurés se séparèrent et rentrèrent chez eux.

Quinze jours environ plus tard, ils eurent l'occasion d'exécuter leur projet. Trois autres personnages, cédant aux instigations du *K'un P'iren*, s'étaient joints à eux dans l'intervalle : un certain *Mün Rārasanshā*, mandarin alors sans fonctions, différent de celui qui a été mentionné sous le même nom comme l'un des quatre premiers conjurés, et les gouverneurs de *Pixai* et de *Sawanh'alok* qui venaient d'arriver à *Ayut'ayā*. Ces deux derniers, menacés dans leur situation par les desseins du roi, s'étaient résolument associés à une entreprise dont le succès était d'un intérêt si pressant pour eux.

Le *Mahā Uparāt* et le *K'un Worawongsāt'irāt* lui-même avaient promis de se rendre au *Paniet* de la pagode de *Wat Song*, à une petite distance de la ville. Le *Paniet* est un vaste enclos quadrangulaire fermé de murs épais comme des remparts, qui s'ouvre d'un côté sur la campagne, et qui, de l'autre côté, communique, par un système de portes formant trappe, avec un réduit construit de la même manière. Des bandes d'éléphants à demi sauvages, rassemblés dans les forêts voisines par des rabatteurs aidés d'éléphants apprivoisés, sont amenés dans cet enclos où l'on capture ceux de ces animaux que les chefs du service ont jugés propres au dressage. Cette opération excite toujours au plus haut point la curiosité des Siamois de toutes les conditions. Ils aiment à voir le mouvement tumultueux de cette foule d'éléphants réunis au hasard, mâles et femelles, jeunes et vieux, et les sentiments divers que ces animaux font paraître dans le danger dont ils se croient menacés. On admire aussi le sang-froid, le courage et l'adresse des hommes qui circulent au milieu d'eux. Les spectateurs se tiennent sur des espèces de tribunes installées sur les murs, et protégées en avant par une ligne serrée de forts poteaux. A défaut du

roi, c'est un prince ou un mandarin du plus haut rang qui préside.

Il ne s'agissait pas cependant, cette fois, d'une des grandes battues dont nous parlions tout à l'heure. Mais on venait d'amener de la province de *Lop'aburi* où on l'avait pris, un des éléphants que l'on qualifie d'extraordinaires, et qui se font en effet remarquer par quelque singularité dans la disposition des défenses, dans la taille ou dans la couleur. On devait le montrer en public, faire les cérémonies de son admission au rang des éléphants royaux, et procéder aux premières opérations du dressage.

Les auteurs du complot jugèrent l'occasion favorable pour détruire d'un seul coup l'usurpateur et sa famille. Ils se partagèrent les rôles sous la direction *K'un Piren*.

Le *Mahā Uparāt*, qui devait en cette circonstance exercer des fonctions officielles, se rendait au *Paniet* monté sur un éléphant, et revêtu des ornements de sa dignité.

Le premier *Mín Rāxasanehā* se posta sur son passage au lieu nommé « Rive des tigres ». Il l'attendit en prenant l'attitude d'un homme qui cherche son chemin; dès qu'il le vit à sa portée il déchargea sur lui une arme à feu ou quelque sorte d'arbalète, et le tua du coup.

Le *K'un Woravongsāt'irāt* était parti dès le point du jour. Il était accompagné de la reine, de leur enfant nouveau-né, et du jeune *Pra Si Sin* dans la même embarcation. Cette absence d'étiquette montre qu'ils regardaient leur excursion comme une partie de plaisir. Ils avaient à remonter le canal de *Sa Bua* ou de l'*Étang aux lotus*. Le *K'un Piren* et ses amis, montés chacun dans une barque dont tous les pagayeurs étaient armés, s'embusquèrent dans le canal de *Bang pla mo*, près de l'endroit où il débouche dans le canal de *Sa Bua*. Mais le *K'un In'arat'ep*, et et avec lui le second *Mín Rāxasanehā* suivaient la barque royale

à distance, sans la perdre de vue. Au moment où celle-ci arrivait à la jonction des deux canaux, les conjurés, sortant brusquement de leur embuscade, vinrent lui barrer le passage. « A qui ces barques qui osent se mettre devant nous? », cria le *K'un Worawongsāt'irāt*. « C'est moi, répondit le *K'un Piren* en se montrant, c'est moi qui suis ici pour vous tuer l'un et l'autre. » En même temps, la barque du couple royal était abordée avec fracas par celle du *K'un Int'arat'ep*, et tous les conjurés se précipitant ensemble frappèrent mortellement le roi et la reine, sans épargner leur enfant. Leur acte accompli, ils revinrent en hâte à la ville, et s'emparèrent de la garde du palais afin de le préserver du pillage.

Sans laisser aux amis du tyran le temps de se reconnaître et d'agiter la population, on organisa un cortège pour aller prendre à son monastère de *Pra Ditsai'ān*, le *K'un Tierarāt*. Celui-ci dépouilla l'habit religieux, et, porté dans la litière royale, arriva bientôt au palais. Tous les grands du royaume assemblés lui remirent les insignes du pouvoir suprême. Il fut consacré, et prit le nom de *Somdet P'ra Mahā Chakrap'at*, qui correspond au titre de *Chakravartin* si pompeusement célèbre dans les annales de l'Inde.

Le *K'un Worawongsāt'irāt* auquel il succéda n'avait porté la couronne que pendant six mois. On ne fait pas figurer son nom dans la liste officielle des rois de Siam.

DÉBUTS DU RÈGNE.

Le nouveau souverain commença son règne en comblant de biens, de dignités et d'honneurs tous ceux qui avaient joué un rôle actif dans la révolution qui venait de s'accomplir, et particulièrement les deux princes et les deux mandarins qui en avaient eu l'initiative. Cependant, la part principale dans ces

faveurs revint naturellement au *Kun Piren*. Le roi lui donna sa fille en mariage, et lui délégua, à titre de vice-roi, le gouvernement de l'importante province de *Pitsanulok*.

Le royaume de Siam s'était formé, comme la plupart des États en Indo-Chine, par la réunion successive d'un grand nombre de petites principautés indépendantes les unes des autres ou faiblement rattachées par les liens d'une vassalité précaire. L'organisation primitive montrait de temps en temps une tendance à reparaître, et nous avons en cette circonstance un double exemple de démembrement de la monarchie; car l'autre prince qui prit part au complot, le *Kun In'aral'ep*, reçut de son côté la province de *Sup'an* en apanage.

Le *Kun Piren* avait en sa faveur, outre l'énergie de son caractère, des origines qui lui permettaient d'aspirer légitimement au premier rang. Il était par son père, le dernier descendant de ce *Pra Ruang* qui avait fondé le royaume de *Suk'ot'ai*, berceau de la monarchie siamoise, et parent, par sa mère, du feu roi *Pra Xaya Rāxāt'irāt*. Il unissait donc le sang des deux grandes familles souveraines du pays. Il prit le titre royal de *Somdet Pra Mahā Tāmmarāxāt'irāt* et régna, nominalement vassal, mais de fait presque indépendant, à *Pitsanulok*, en attendant l'époque où il devait supplanter la famille de son suzerain sur le trône d'*Ayut'ayā*.

Afin de rendre plus sacrés les témoignages de sa reconnaissance, le roi *Pra Mahā Chakrap'at* voua à la colère des dieux et à la vengeance des hommes, d'après une formule empruntée aux traditions de l'Inde, quiconque oserait attenter à la vie, aux honneurs ou aux biens du *Kun Piren'ara*, du *Kun In'aral'ep*, du *Mīn Rāxasanehā* et du *Luang Si yot*. Il déclara en outre se charger de l'éducation du jeune prince *Pra Si Sin*, alors âgé de sept ans, qui avait été retiré vivant de la scène de carnage où sa mère avait péri.

PREMIÈRE INVASION DES PÉGUANS.

Les événements qui venaient de s'accomplir à *Ayui'ayā* étaient parvenus, mais dénaturés, à la connaissance du roi *Pra Tabeng Swei Ti*, qui régnait alors sur les *Mon* que l'on appelle aussi *Talaing*, et *Péguans*, du nom de leur capitale *Pégu* ou *Hongsāwadi*. Il jugea qu'une anarchie complète régnait dans tout le royaume de Siam, et qu'il n'avait qu'à s'y présenter à la tête de ses troupes pour en faire la conquête. Il ressembla donc une armée forte de trente mille hommes, de trois cents éléphants et de deux mille chevaux, et, après avoir franchi la Salween, se mit en marche dans la direction du Sud-Est. Il ne se laissa pas arrêter par les montagnes abruptes dont la chaîne sépare de ce côté le territoire siamois du Pégu, passa la frontière à l'endroit nommé *les Trois Chedi*, et parvint à la ville de *Kanburi* dont il s'empara. Là, il fut informé pour la première fois de la nouvelle révolution qui avait mis sur le trône *Pra Mahā Chakrap'at*, et du rétablissement de l'ordre. Mais il lui parut qu'il s'était trop avancé pour revenir sur ses pas. Il dit qu'il voulait aller au moins jusqu'aux abords de cette fameuse *Tawārāwadi* (c'était le nom officiel de la capitale siamoise), et jeter un coup d'œil sur la ville. Il ajouta qu'il était curieux de voir si des troupes, et quel genre de troupes, viendraient à sa rencontre.

Pra Mahā Chakrap'at, averti de l'approche de l'ennemi, ordonna de lever des troupes en toute hâte et d'organiser la résistance. Ces préparatifs, trop tardifs pour être efficaces, restèrent heureusement inutiles. Le roi de *Hongsāwadi*, après être resté trois jours dans son campement de *Lump'li* et avoir contemplé, comme il se l'était promis, les murs de la ville, les toits du palais, les tours et les pyramides des temples, se retira tranquillement, sans avoir même essayé une attaque.

Une tentative du même genre, et provoquée par les mêmes

motifs, mais plus grave dans ses effets immédiats, avait lieu presque en même temps du côté du Cambodge. Le roi de *Lawèk* s'était avancé jusqu'à *Prachin*, à deux jours de marche d'*Ayu-t'ayā*; craignant alors de s'aventurer plus loin, il se contenta d'enlever la population de cette ville, et rentra dans ses États avec les prisonniers qu'il venait de faire.

Cette pratique de l'enlèvement et de la transplantation sur un sol étranger d'une masse entière de population, hommes, femmes et enfants, était d'un usage courant entre les divers États de l'Indo-Chine. Siamois, Cambodgiens, Laos, Pégouans, Birmans l'exerçaient tour à tour, suivant les occasions. Ils prétendaient par ce moyen peupler leur territoire et augmenter leurs forces en diminuant celles des nations rivales. Ils n'arrivaient en réalité qu'à s'affaiblir les uns les autres, le nombre des habitants diminuant d'un côté sans augmenter de l'autre. Mais l'expérience de ce résultat n'arrivait pas à triompher d'une tradition barbare, et cette odieuse coutume s'est continuée presque jusqu'à nos jours.

Le roi de Siam n'avait pas à garder envers le Cambodge la réserve prudente que lui imposaient les forces du Pégou, et il résolut de tirer vengeance de cet outrage. Jugeant toutefois qu'il fallait attendre un temps plus favorable, il s'occupa d'abord de pourvoir aux nécessités intérieures du royaume. Lorsqu'il se crut tranquille du côté de l'ouest, il fit réparer plusieurs parties de la ville qui commençaient à tomber en ruines; il construisit des temples et des monastères, et affecta à l'entretien et à la nourriture des religieux les revenus fiscaux de la région où il avait coutume d'aller mendier lorsqu'il portait lui-même la robe de *p'ikk'ou*.

Les faits que nous venons de raconter se rapportent à l'année 892 (1530 de l'ère chrétienne). En 894, toutes les affaires intérieures paraissant réglées, le roi songea à réaliser son pro-

jet d'expédition contre le Cambodge. L'attaque devait se faire simultanément par terre et par mer. Tandis qu'une flottille gagnait les côtes du Cambodge avec l'ordre de pénétrer dans l'intérieur du pays par le canal de *Pull'aimat*, l'armée de terre, commandée par le roi en personne, prenait la route de *Battambang*; elle arriva sous les murs de *Lawèk*, sans rencontrer d'obstacle. Le roi du Cambodge, se croyant hors d'état de résister aux forces siamoises, demanda la paix. Elle lui fut accordée à la condition de reconnaître la suzeraineté du Siam et de rendre les habitants qu'il avait enlevés de *Prachin*. Ses deux fils, *Pra Su'o* et *Pra Su'an*, devaient en outre suivre, comme otages, à *Tawārāwadi* le roi *Pra Mahā Chakrap'at*. Comme le roi du Cambodge manifestait de la répugnance à se séparer de ses fils, le prince siamois lui dit pour le rassurer : « Soyez tranquille, j'aurai soin d'eux comme de mes propres enfants. » Afin de justifier cette promesse, du moins en apparence, il confia, peu de temps après son retour à *Ayut'ayā*, le gouvernement de la ville et de la province de *Sawank'alok* à *Pra Su'an*.

Les années qui suivirent furent calmes. *Somdet Pra Mahā Chakrap'at* célébrait des fêtes religieuses, visitait ses troupeaux d'éléphants et ne se préoccupait en aucune manière de préparer la défense du pays dans le cas possible d'une nouvelle invasion.

DÉSASTRE AU CAMBODGE.

Sur ces entrefaites, c'est-à-dire dans le cours de l'année 897 (1535), on apprit que le Cambodge venait d'être envahi par une armée annamite. L'ancien roi, père de *Pra Su'o* et de *Pra Su'an*, avait péri dans la lutte, et le vainqueur l'avait remplacé par un protégé qui devait rester sous son influence.

Somdet Pra Mahā Chakrap'at jugea que le Siam, dans l'intérêt de son prestige, devait intervenir et rétablir l'ancien ordre de

choses. Ainsi commença entre le Siam et l'Annam, jaloux l'un et l'autre d'assurer leur prépondérance au Cambodge, cette lutte, féconde en malheurs et en crimes, qui devait se prolonger, avec de fréquentes et longues interruptions, il est vrai, jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Le roi convoqua son conseil et soumit à ses délibérations le choix du chef qu'il fallait donner à l'expédition. Tous les membres de cette assemblée furent d'accord pour désigner le gouverneur de *Sawank'alok*, *Pra Su'an*. « Personne, disaient-ils, n'était plus propre que lui à se concilier la faveur et à obtenir le concours des populations cambodgiennes. » Le jeune prince fut appelé à *Ayut'ayā* et instruit de la mission qu'on voulait lui confier. Poursuivi par des pressentiments sinistres, il montrait la plus vive répugnance à l'accepter. Il dit que son horoscope le menaçait vers cette époque d'un destin fatal. Mais le roi ne voulut point se rendre à ses raisons. Le conseil s'était prononcé; d'ailleurs, c'était son royaume à lui, *Pra Su'an*, qu'il s'agissait de reconquérir. Il fallait donc absolument qu'il prît le commandement de l'armée.

Comme on l'avait fait trois ans auparavant, il fut décidé que des troupes embarquées sur mer combindraient leurs efforts avec ceux de l'armée de terre. Mais la flottille fut arrêtée par des vents contraires, et elle était encore dans le golfe lorsque *Pra Su'an* arriva devant *Lawèk*, capitale du Cambodge. Le *Praya Kāmalaksanā*, qui commandait l'avant-garde de l'armée siamoise, voulut, dès l'arrivée, tenter une attaque de nuit, croyant surprendre ses adversaires. Ce fut une erreur; les Annamites se défendirent avec vigueur. Les assaillants furent rejetés en désordre sur le gros de l'armée et la déroute devint générale. *Pra Su'an* fut du nombre des morts. Les Siamois, découragés par des pertes énormes en hommes, en chevaux et en éléphants, abandonnèrent leur entreprise et se retirèrent.

SECONDE INVASION PÉGUANE.

Le mauvais succès de cette affaire paraît n'avoir fait qu'une faible impression sur l'esprit du roi que nous voyons, au cours des années suivantes, plongé de nouveau dans ses distractions favorites. C'était cependant le début d'une série de désastres et d'humiliations où la fortune des Siamois fut sur le point de s'engloutir et de périr pour jamais.

Le roi *P'ra Tabeng Swei ti* régnait toujours à *Hongsāwadi*, et ne perdait pas de vue son voisin, le royaume d'*Ayut'ayā*. Sa première invasion n'avait été qu'une brillante promenade, mais il s'était promis de revenir avec des desseins plus sérieux.

Ce prince avait bien l'âme d'un conquérant. Chef par sa naissance de la petite principauté de *Tongou*, il parvint par sa valeur militaire et ses intrigues, deux choses où il excellait, à s'emparer du trône de *Hongsāwadi* et à affermir sa domination sur toute la nation péguane. Il fit reconnaître son hégémonie par la Birmanie et par tous les États *Lao*, à l'exception du royaume de *Vieng chan*, qui conserva, avec son indépendance, une attitude menaçante. On lui voyait autant de prévoyance et de sagesse dans la préparation et la conduite d'une expédition, que d'intrépidité dans les combats et de persévérance au milieu des difficultés. Rien ne faisait plier sa volonté. Il gouvernait son armée avec une main de fer. La moindre négligence de ses officiers dans leur service était punie de mort; les succès eux-mêmes étaient comptés pour des crimes. D'ailleurs, il se montrait volontiers généreux avec les vaincus, quoiqu'il y eût encore de la cruauté dans la familiarité affectée ou railleuse dont il usait avec eux. Entre les Péguans, les Birmans, les Laos et les Siamois, il y avait identité de religion : le bouddhisme, et les usages civils différaient peu. Aussi ce prince parlait-il souvent des intérêts de la religion, de ceux du corps des religieux,

de ceux des populations. On aurait cru sur ses paroles qu'avec un amour sincère de la paix il ne faisait la guerre que par nécessité. Cependant il reconnaissait, probablement dans ses moments d'oubli, qu'il est dans la nature d'un vrai *Kṣatria* de chercher à étendre sa domination et à se faire redouter aux dix points de l'horizon.

Les annalistes siamois donnent aux armées péguanes des chiffres énormes. Il est évident que lorsqu'ils parlent de trois cent mille, de cinq cent mille hommes, d'un million d'hommes, il ne faut pas prendre ces indications au pied de la lettre. Cependant l'exagération n'est peut-être pas aussi forte qu'on serait tenté de le croire. Il faut se rappeler que dans l'organisation de ces États asiatiques tous les hommes étaient à la disposition du roi pour le service militaire aussi bien que pour les services civils. On y exécutait des travaux gigantesques; on détournait le cours des fleuves; on construisait des monuments prodigieux avec un outillage rudimentaire, grâce aux multitudes de bras qui s'y employaient. Le déplacement des villes, des grandes capitales se faisait de la même manière. La population étant attachée moins au sol qu'à ses chefs, ceux-ci n'avaient qu'à se mettre en marche, et la multitude les suivait. Il en était de même en cas de guerre.

Ce fut au commencement de l'année 1543 que le roi de *Hongsāvadi* se mit en campagne avec la résolution de s'emparer d'*Ayut'ayā*. Son armée, forte de trois cent mille hommes, de sept cents éléphants équipés en guerre, et de trois mille chevaux, était divisée en trois corps. Le fils du roi, avec le titre d'*Uparāxa*, commandait les troupes de première ligne. Le gros de l'armée, qu'on appelait aussi l'armée royale parce que le roi s'y trouvait en personne, était sous la direction du prince vassal de *Prè*. Enfin les réserves avaient pour chef le *P'raya Pasim*.

Le départ eut lieu à l'aurore du deuxième jour de la troisième

lunaison, qui se place dans le courant de janvier. A cette époque de l'année, la moisson du riz est faite; les eaux de l'inondation qui suit la saison des pluies se sont retirées et ont laissé les chemins à sec; d'un autre côté, les sources ne sont pas encore tarries et peuvent fournir de l'eau pour les besoins des hommes et des animaux; la chaleur est modérée. C'est donc le moment favorable pour le mouvement des troupes. Pendant la saison des pluies, les guerres ordinairement cessaient. Les hommes rentraient dans leurs foyers; c'est le temps de la culture des rizières, et ils se livraient tranquillement à leurs occupations familières.

Ce départ fut accompagné de tout l'éclat traditionnel. Le souverain avait revêtu ses ornements. Les éléphants et les chevaux étalaient des caparaçons brillants. Les étendards et les crins des lances flottaient au vent; les gongs, les tambours et les instruments de musique retentissaient.

Les armes offensives en usage dans ces armées étaient, outre les arcs avec lesquels on lançait des flèches ou des balles de terre cuite, le sabre, la pique et le fauchard. Comme armes défensives, la plupart des soldats portaient des boucliers, les uns ronds, les autres en forme de rectangles légèrement cintrés dans le sens de la longueur pour envelopper le corps. Les princes péguans revêtaient des cottes de mailles ou plutôt des casaques couvertes d'écailles d'acier. Du côté des Siamois, le roi lui-même allait au combat sans cuirasse. Dès cette époque, les armes à feu étaient connues par les deux peuples. Il y avait plus de vingt ans que les Portugais étaient entrés en relations avec le gouvernement d'*Ayu'ayā*, et ils avaient des établissements au Pégou depuis plus longtemps encore. D'ailleurs, avant les Portugais, les marchands arabes qui fréquentaient les côtes de la Malaisie avaient fait connaître dans toute cette région l'usage de la poudre à canon, qui avait même pris le nom de

« poudre arabe ». Les Siamois, comme les Péguans, se servaient donc pour la défense de leurs forteresses de canons et de fusils de rempart; ils en montaient aussi sur des barques et des radeaux. Quant aux armes à feu portatives, leur emploi, qui devait se généraliser dans le siècle suivant, était certainement exceptionnel au début de la campagne dont nous parlons.

Les armées traversaient les fleuves non guéables sur des ponts formés de clayonnages que des radeaux de bambous supportaient. Les camps avaient régulièrement la forme d'un carré qui s'ouvrait sur les quatre faces; ils étaient clos d'une palissade serrée faite de bambous dans toute leur longueur et de troncs de palmiers pour consolider les bambous. En avant était un fossé, et devant ce fossé des chevaux de frise et des abatis de branchages épineux. En cas de retraite, les hommes qui fermaient la marche semaient des chausse-trapes sur le chemin.

La première nouvelle de l'invasion parvint à *Ayut'ayā* par les soins du gouverneur de *Kanburi*. *Somdet Pra Mahā Chakrap'at*, pris encore une fois au dépourvu, prescrivit à la hâte les mesures les plus urgentes. Il ordonna l'évacuation des villages et celle des villes qui n'avaient pas des forces suffisantes pour tenir tête à l'ennemi. Les habitants, ainsi que ceux de la banlieue d'*Ayut'ayā*, devaient venir se réfugier dans la capitale. En même temps, il fit prévenir le roi vassal de *Pitsanulok*, *Somdet Pra Mahā Tammarāt*, cet ancien *K'un Piren* qui l'avait placé sur le trône, et dont il avait fait son gendre, en l'invitant à mettre immédiatement sur le pied de guerre l'armée des provinces du nord.

PREMIER SIÈGE D'AYUT'AYA.

La ville d'*Ayut'ayā* ou *T'awārāwadi* occupait une situation heureuse sous plusieurs rapports. Bâtie entre les deux branches

du fleuve et à la pointe méridionale de l'île qu'elles forment, près du confluent de la rivière de *Saraburi*, entourée de plaines immenses et fertiles que des canaux coupent dans toutes les directions, elle avait les moyens de s'approvisionner en abondance des deux choses qui sont le fond de la nourriture des habitants : le riz et le poisson. Tous ces cours d'eau lui donnaient encore les plus grands avantages pour les communications et le commerce, quoiqu'elle fût à vingt lieues de la mer.

Enfin, au point de vue de la défense, n'étant découverte que du côté du nord, elle eût justifié son nom et eût été presque imprenable, à la condition de posséder une armée qui fût capable d'arrêter l'ennemi au passage du fleuve.

Malheureusement cette armée n'existait pas, et tout ce que l'on put faire au premier moment fut d'établir dans la plaine de *Lump'li*, précisément au nord et à peu de distance de la ville, un camp où le *P'raya Chakri* se retrancha avec quinze mille hommes. Cette position de *Lump'li* était considérée comme la clef de la résistance, et on se rappellera que le roi de *Hong-sāwadi* l'avait occupée lors de sa première invasion.

Au milieu de l'agitation causée par l'imminence du danger, un religieux du titre de *Mahānāk*, chef de la grande pagode du *Puk'ao t'ong* ou Montagne d'or, donna l'exemple du courage et du patriotisme. Il quitta le vêtement de son ordre, rassembla tous les habitants libres du voisinage, tous les esclaves, hommes et femmes, qui dépendaient de son monastère, et forma un camp retranché destiné à protéger la ville contre une attaque possible des barques de guerre. Ce camp s'étendait de la pagode du *Puk'ao t'ong* à celle de *Pa p'lu* (le Bosquet de bétel); il était couvert par un large fossé qui conserva le nom de Canal du *Mahānāk*.

Trois autres camps de dix mille hommes chacun, et formant autant de forts détachés, furent établis autour de la ville.

Enfin on organisait de tous les côtés une résistance énergique.

L'armée péguane parut le samedi, cinquième jour de la cinquième lunaïson (mars 1543), un peu plus de deux mois après son départ de *Hongsawadi*. Le roi prit ses quartiers à *K'um dong*; l'*Uparāxa* au *Paniet*; le prince de *Prè* au village neuf des Tamarindes; le *Praya Pasim* dans la plaine de *Praxet*.

Dès le lendemain, lorsque le tambour des astrologues royaux eut annoncé l'heure favorable, le roi *Somdet Pra Mahā Chakrap'at* se mit à la tête de ses troupes et sortit de la ville pour se mesurer avec l'ennemi dans la plaine du *P'uk'ao t'ong*. Il portait la couronne à pointe haute, le collier et le plastron d'or, semés de pierreries. La reine *Pra Suriyot'ai*, revêtue du costume et des insignes d'*Uparāxa*, l'accompagnait. Les deux époux étaient suivis de leurs fils, *Pra Ramesuon* et *Pra Mahint'ara*. Ils s'avançaient l'un après l'autre, dans leur ordre de préséance, comme pour un cortège de fête, montés chacun sur un éléphant de haute taille.

L'éléphant équipé en guerre avait le haut de la tête couvert d'une sorte de casque plat, laqué et doré; un caparaçon orné dans le même genre protégeait le dos et une partie des flancs. Le guerrier se tenait accroupi sur le cou à la place ordinaire du cornac; au crochet dont il était armé pour diriger les mouvements de l'animal était ajustée, en prolongement du manche, une lame solide et tranchante comme une faux, avec laquelle il combattait. Sur la partie proéminente du dos de l'éléphant, on voyait un siège surélevé en forme de trône; ce siège était occupé par un homme qui tenait une ombrelle déployée, blanche pour le roi, et, pour les princes, de diverses couleurs suivant leur grade. Le poste du cornac était sur la croupe.

Les principaux mandarins avaient un équipage ne différant de celui que nous venons de décrire que par un moindre

degré de richesse. Les hommes de pied marchaient en rangs serrés.

Cette troupe prit position sur une petite éminence appelée *Kók Praya* « la Butte du Gouverneur ».

Le roi de *Hongsāwadi*, averti du mouvement de l'armée siamoise, donna l'ordre de marcher à sa rencontre. Lui-même prit son rang au milieu de ses troupes; on remarquait sur sa couronne et sur son armure des inscriptions de formules magiques destinées à le rendre invulnérable; il était monté sur un éléphant d'une taille monstrueuse, n'ayant pas moins de sept coudees (3^m,50) de haut. L'armée péguane se rangea au milieu de la plaine, en face des Siamois, à une distance d'environ quatre mille mètres. Le roi attendit l'heure astrologique favorable, et lorsque celle-ci fut arrivée, il donna un signal : les gongs retentirent, les trompettes sonnèrent; les conques brahmaniques firent entendre leur murmure profond semblable à celui des tempêtes lointaines. Aussitôt les soldats commencèrent à exécuter des danses guerrières, suivant les traditions nationales. *Pra Tabeng Swei ti*, levant alors les yeux vers le ciel, aperçut le soleil qui brillait de l'éclat le plus pur au milieu d'une masse de nuages sombres; en même temps, un aigle royal prenait son vol et se dirigeait du côté de l'armée siamoise. Encouragé par ces présages, il commanda l'attaque.

Les Siamois avaient pris leurs dispositions de combat; ils s'étaient étendus sur les deux flancs et formaient ce qu'on appelle *les ailes de corbeau*.

Les troupes de pied s'abordèrent en poussant des cris et combattirent avec le sabre et les piques. La mêlée devint confuse; il y avait déjà de part et d'autre un grand nombre de morts et de blessés. Le roi de Siam jugea que le moment était venu de prendre part au combat; il poussa son éléphant contre ceux qui formaient la première ligne de l'ennemi.

On sait que les éléphants de guerre ne servent pas seulement de monture, mais qu'ils sont exercés à lutter les uns contre les autres. Ils font effort de la trompe, des défenses et du poids de leur corps, et prennent dans le duel qui s'engage une part ordinairement décisive.

L'éléphant siamois se trouva inférieur à son adversaire. Rudement poussé de côté, il se sentit vaincu et lâcha pied. Le cornac et le roi firent de vains efforts pour le retenir : il prit la fuite. Dans cette situation, le cavalier se trouve à peu près sans défense; il est exposé aux coups de l'ennemi sans pouvoir les parer ni les rendre. Le prince de *P'rè* se mit à la poursuite du roi. La reine *Suriyot'ai* donna alors un mémorable exemple de fidélité et de courage; voyant le danger de son époux qui ne pouvait plus échapper à l'ennemi, elle se jeta au-devant du prince. Les deux éléphants se rencontrant face à face engagèrent le combat. Cette fois encore l'éléphant péguan se trouva le plus vigoureux ou le plus adroit. Il réussit à passer ses défenses sous celles de son adversaire, et, le soulevant de toute la force de sa tête, l'accula sur ses pieds de derrière, en le dressant en l'air. Le prince de *P'rè* saisit le moment où la reine, perdant l'équilibre, se trouvait à découvert, et lui porta un coup de son fauchard avec une telle violence qu'il lui fendit l'épaule jusqu'au sein.

Les jeunes princes *P'ra Ramesuon* et *P'ra Mahini'ara* accouraient de toute la vitesse de leurs éléphants au secours de leur mère; mais, quand ils arrivèrent, elle venait d'expirer, morte, pour me servir de l'expression siamoise, sur le cou de l'éléphant. Ils se dégagèrent à la hâte, et unissant leurs efforts pour repousser l'ennemi, en couvrant le corps de la reine, ils parvinrent à le ramener dans *Ayut'ayā*. En ce moment, toutes les troupes siamoises se débandèrent et fuirent en désordre, laissant le champ de bataille couvert de leurs morts.

Le lendemain, au point du jour, l'*Uparāxa* péguan attaqua le camp retranché du Fort des *Champa*, sous le commandement du *Pra Sun'on Songk'rām*. Les Siamois firent une vigoureuse résistance, et le combat se prolongea jusqu'à la nuit tombante. Enfin l'ennemi, revenant une dernière fois à l'assaut, força l'entrée du camp, et s'en empara ainsi que du fort sur lequel le camp s'appuyait. Dans cette nouvelle affaire, les Siamois eurent encore un grand nombre de morts et de blessés.

Bientôt après, le camp du *Praya Chakri*, dans la plaine de *Lump'li*, était attaqué à son tour. Cette fois, les troupes assaillantes étaient dirigées par le roi en personne; droit sur son éléphant d'une taille gigantesque dont le corps avait été peint en rouge, il indiquait de la main les points que les différents corps devaient occuper. L'infanterie, formant une double file, s'avancait sous le couvert de la lisière des bois, des deux côtés de la plaine. Au centre, un groupe de cavalerie, fort de cinq cents hommes, fit une démonstration contre la position siamoise. Le *Praya Chakri* ordonna une sortie pour repousser l'attaque. Lorsque ses troupes se furent dispersées dans la plaine, les ennemis cachés dans les bois en sortirent tout à coup et, se précipitant de tous les côtés à la fois, enveloppèrent les Siamois et en firent un horrible carnage. Ceux qui furent assez heureux pour s'échapper se réfugièrent dans la ville, en abandonnant le camp au vainqueur.

Les Péguans, comme tous les peuples voisins, avaient la coutume de couper les têtes des ennemis qu'ils avaient tués dans le combat, et de les rapporter comme une preuve tangible de leur valeur. En cette occasion, les quatre cinquièmes des cavaliers qui avaient combattu dans la plaine de *Lump'li* rentrèrent dans leurs quartiers avec une tête de Siamois pour le moins. Le roi imagina un moyen singulier de récom-

penser ces braves et de punir du même coup ceux de leurs compagnons qui ne s'étaient pas distingués de la même manière. Il fit construire avec des bambous une vaste plate-forme à hauteur d'homme. Sur cette plate-forme, on servit pendant trois jours un repas de viande, de poisson et d'eau-de-vie. Les coupeurs de têtes seuls prenaient part à ce festin. Les autres, réduits à la nourriture ordinaire, étaient relégués sous la plate-forme, et recevaient sur eux les débris qui tombaient à travers les bambous du plancher, et l'eau avec laquelle leurs camarades s'étaient lavé les mains.

Du côté des Siamois, *Somdet Pra Mahā Chakrap'at* rassembla son conseil afin de délibérer sur la conduite à tenir dans les graves circonstances où l'on se trouvait. Il montra l'armée péguane exaltée par le sentiment de sa force, fière de ses succès, et encore pourvue de vivres. Ce serait folie, dans ces conditions, que de se hasarder à lui livrer bataille en rase campagne. Mais, dans l'espace d'un mois, la situation pouvait changer de face. Le roi de *P'itsanulok* allait arriver avec une armée de troupes régulières assez forte pour se mesurer avec l'ennemi dont les vivres commenceraient à s'épuiser. Il ne s'agissait donc que de rester quelque temps sur la défensive, et d'employer l'artillerie à battre le camp des assiégeants sans leur laisser de repos; le roi avait confiance dans le succès final de ce plan. Son avis fut approuvé à l'unanimité.

On se mit à l'œuvre en conséquence.

On avait dans la ville une grosse pièce d'artillerie nommée le *Nārāyan Sanghān*, c'est-à-dire l'arme de Vishnou le massacreur. On la plaça sur une jonque que l'on fit remonter, dans la direction du camp ennemi, par l'étroit canal qu'on appelait le fossé de la ville. Une escorte accompagnait ce convoi des deux côtés du canal dans la crainte que l'ennemi ne tentât un coup de main pour l'enlever; on s'arrêta près de l'endroit où le canal

vient déboucher dans le fleuve, et l'on fit feu de la pièce dès qu'elle fut en position; le projectile vint tomber dans le camp des assiégeants près du pavillon du roi. Celui-ci se fit apporter l'énorme boulet de pierre ou de terre cuite, et le consacra en offrande aux génies protecteurs; mais en même temps il éloigna prudemment son quartier qu'il établit dans la plaine de *Put'a lao*.

Trois jours plus tard, les Péguans dirigèrent une nouvelle attaque contre la ville. Leur armée passa par *Sam Po* (les trois figuiers sacrés) et vint se masser dans le voisinage du *Paniet*; le roi se tenait en personne dans la pagode des *Trois temples*. Ces mouvements furent aperçus par les Siamois. Le *Praya Aram*, intrépide soldat et chef plein de ressources, qui devait, pendant de longues années, se montrer l'adversaire acharné des Péguans, fit monter un canon sur une autre jonque et, s'avançant par le canal jusqu'à portée de l'ennemi, commanda le feu. Le recul de la pièce fit couler la jonque; mais le coup avait porté, et le boulet brisa un figuier sacré dont une grosse branche tomba, dit-on, à huit pas de l'éléphant royal. En même temps, le fort du *Mahāxai*, faisant feu de toute son artillerie, tuait ou blessait un grand nombre d'hommes parmi les ennemis; ceux-ci furent à la fin obligés de se retirer.

Lorsque *Somdet Pra Mahā Tammarāt*, roi de *P'itsanulok* eut appris la situation de la capitale assiégée par les Péguans, il rassembla les troupes des cinq provinces du Nord, en tout cinquante mille hommes, et vint se retrancher à *Xainat*, des deux côtés du *Ménam*. Dans cette position, il était à une distance de cent kilomètres environ d'*Ayut'ayā*. Une reconnaissance envoyée du côté de *Singhāburi* rencontra un détachement ennemi qui faisait des vivres. Les Siamois ne se trouvant pas en force s'enfuirent; mais ils furent poursuivis par les Péguans et laissèrent deux hommes prisonniers entre leurs mains. Ces deux hommes furent amenés au roi de *Hongsāvadi* qui les interrogea.

En apprenant l'arrivée de l'armée de *Pitsanulok*, il se mit à sourire, et dit : « Que l'on rase la tête de ces deux misérables, et qu'ils aillent dire à *Pra Mahā Tamarāt* que, puisqu'il a envie de se battre avec nous, je l'attends ici. S'il ne vient pas, qu'il se tienne bien sur ses gardes, car c'est moi qui irai le chercher. »

Les ordres du roi furent exécutés. Les prisonniers vinrent rapporter ses paroles à *Somdet Pra Mahā Tamarāt*. Ce prince leur demanda de combien d'hommes environ pouvait se composer l'armée péguane. « Nous n'avons pas eu le temps, lui répondirent-ils, de parcourir le camp ennemi; nous n'en avons vu que le tour; il remplit toute la plaine de *Putt'a lao*. » S'adressant alors à ses ministres, il leur demanda s'ils croyaient que le roi de *Hongsāwadi* eût parlé sérieusement. Ils lui dirent que, d'après tous les renseignements, ses menaces étaient toujours sérieuses. « Dans les affaires de guerre, reprit le roi, il est bien difficile de connaître au juste les intentions de l'ennemi. Il n'est pas impossible que les Péguans, dans la crainte d'être enveloppés par nos troupes, pensent au contraire à lever le siège, et à retourner dans leur pays par le chemin qu'ils ont suivi en venant. Nous allons pousser vers le Sud; nous nous établirons à proximité des opérations de la guerre, et nous attendrons les événements. » Par ses ordres, les gouverneurs de *Suk'ot'ai* et de *Sawank'alok* allèrent en effet camper avec vingt mille hommes à *Muang In* ou *Int'aburi*.

Mais c'étaient plutôt les prévisions du roi *Pra Mahā Chakrap'at* que l'événement devait justifier. Malgré de nouveaux succès, et la prise, après un combat meurtrier, de l'un des deux derniers camps qui défendaient les abords d'*Ayut'ayā*, les Péguans songeaient sérieusement à se retirer, et c'était bien le manque de vivres qui les obligeait à le faire. Tous leurs approvisionnements étaient épuisés, et il ne fallait pas compter sur le pays

pour s'en procurer d'autres. Dans leur camp, le riz se vendait un huitième de tical la mesure d'une noix de coco, prix de famine surtout pour cette époque. Ému de cette situation, le roi *Pra Tabeng* résolut d'abandonner pour le moment la suite de son entreprise. Il rassembla donc en conseil les chefs de son armée, et leur parla ainsi : « Les vivres nous manquent; de plus, voici la saison des pluies qui arrive. Il faut songer à rentrer chez nous. La question est de savoir quel chemin nous allons prendre. »

Plusieurs généraux dirent que la route du Nord, par *Kamp'eng Pet* et le poste de *Mè Lamao*, s'excluait d'elle-même. On se trouverait arrêté par les troupes de *Pitsanulok*; les opérations traîneraient en longueur, et l'armée, vouée à la famine, risquerait de se voir anéantie. La route de *Kanburi*, que l'on avait suivie en venant, paraissait plus facile et plus sûre.

Le roi repoussa cet avis : « Si nous prenons, dit-il, la direction de *Kanburi*, nous sommes encore plus exposés à mourir de faim, car nous avons épuisé le pays en venant. De plus, j'ai invité *Pra Mahā Tammarāt* à venir se mesurer avec nous, et je lui ai fait dire que s'il ne descendait pas, c'est moi qui irais le trouver. Or on ne l'a pas vu descendre; il s'est obstiné à tout risque à garder ses positions, et il a fait des provisions de bouche en quantité considérable. Si l'on adopte ma manière de voir, nous n'avons qu'un obstacle devant nous, l'armée de *Pra Mahā Tammarāt*. Mais en un jour nous en aurons fini avec elle, et tous ses approvisionnements tomberont entre nos mains. »

Le conseil applaudit à ce raisonnement. Le roi ajouta : « Dans cette retraite, nous aurons à combattre en avant et en arrière. Nous aurons devant nous, à *Xainat*, l'armée de *Pitsanulok*; d'un autre côté, le roi *Pra Mahā Chakrap'at* aura certainement appris l'arrivée du secours amené par son gendre, et se mettra

à notre poursuite. N'importe, j'espère que nous serons victorieux d'un côté comme de l'autre.»

La levée du camp fut fixée au troisième jour suivant. Les différents chefs avaient à prendre leurs dispositions en conséquence.

RETRAITE DE L'ARMÉE PÉGUANE.

Au temps convenu, le dimanche, 9^e jour de la lune décroissante du 6^e mois, c'est-à-dire vers le commencement de mai, à minuit, la retraite commença. L'armée du *Chao Prè* marchait en avant. Ce prince avait pour instructions d'écraser d'un seul coup l'armée de *Pra Mahā Tammarāt*, en quelque lieu qu'il la rencontrât : tous les officiers répondaient du succès sur leur tête. L'armée royale suivait; l'*Uparāxa* était à l'arrière-garde. Les troupes passèrent le canal de *Bang Kèo*, et suivirent la vallée du *Ménam*, sans s'écarter du fleuve.

Au lever du jour, les Siamois qui surveillaient l'ennemi du haut des remparts, le virent abandonner ses positions et se retirer vers le Nord. La nouvelle en fut aussitôt apportée au roi. Ses deux fils, *Pra Ramesuon* et *Pra Mahin'ara*, avaient sollicité d'avance, en prévision de l'événement qui se réalisait, l'honneur de poursuivre les Péguans en retraite; le roi les autorisa à prendre la campagne avec dix mille hommes.

Les deux princes ne s'avançaient qu'avec précaution, et, assurés que l'ennemi se tenait sur ses gardes et prêt à répondre vigoureusement à leurs attaques, ils se contentaient de le suivre à la distance d'une demi-journée de marche environ. Ils avaient résolu d'attendre qu'il fût aux prises avec l'armée de *Pra Mahā Tammarāt* : ce serait le moment de se précipiter en avant et de prendre les Péguans entre deux feux.

Mais les Péguans, qui étaient en effet sur leurs gardes, avaient prévu tout ce qui allait se passer.

L'*Uparāxa* posta derrière lui un détachement de cinq cents cavaliers chargés d'observer les mouvements des Siamois sans se laisser apercevoir eux-mêmes. Il était convenu qu'ils lâcheraient autant de chevaux que les Siamois pouvaient compter de milliers d'hommes; en rejoignant d'eux-mêmes et de toute leur vitesse le gros de l'armée, ces animaux feraient connaître immédiatement l'importance des forces qu'on aurait à combattre. Ainsi renseigné, le général péguan fit disposer, en embuscade dans les bois, des deux côtés du chemin, des soldats en nombre suffisant pour envelopper les troupes engagées à sa poursuite.

Cependant, l'avant-garde de l'armée en retraite, refoulant devant elle les bataillons cantonnés à *Miang In*, avait atteint *Xainat*. Les chefs, sans perdre un moment, lancèrent leurs troupes à l'assaut du camp siamois. Les soldats, poussant des cris, brandissant leurs armes, tous rivalisant d'ardeur, arrivent en courant au pied du rempart. Rien ne les arrête; ils arrachent les chevaux de frise, escaladent ou brisent la ligne d'enceinte, malgré les victimes que les projectiles de l'ennemi font dans leurs rangs. On combat corps à corps avec acharnement. Mais les Siamois sont bientôt écrasés; ceux qui ont échappé à la fureur des assaillants, prennent la fuite et vont porter à *Pra Mahā Tammarāt* la nouvelle du désastre.

Dans le même temps, les Péguans remportaient à l'arrière-garde un succès aussi brillant, quoique d'une importance moindre. Les princes *P'ra Ramesuon* et *P'ra Mahint'ara* avaient jugé le moment venu d'agir avec audace, pensant que l'ennemi était engagé avec les troupes de *Suk'ot'ai* et de *Sawank'alok* à *Miang In*. Ils pressent leur marche pour l'attaquer par derrière, et tombent dans le piège qui leur avait été tendu. Ils sont cernés, faits prisonniers et conduits au roi de *Hongsāwadi*. Presque au même moment, on annonce au souverain triom-

phant la prise du camp de *Xainat*, et l'arrivée des deux princes prisonniers. Il garde le silence, continue sa route, et ce n'est qu'à l'étape de *Xainat* qu'il se fait présenter les fils de *Pra Mahā Chakrap'at*. « Jeunes gens, leur dit-il, nous sommes en guerre, et vous voilà entre mes mains : que dites-vous de cela ? » *Pra Ramesuon* et *Pra Mahint'ara*, prosternés aux pieds du roi, lui répondirent : « Le malheur nous a frappés ; si vous ordonnez notre supplice, nous sommes prêts à mourir ; si vous nous accordez la vie, il en sera suivant votre volonté. » Le roi sourit et se contenta d'ordonner à l'*Uparāxa* de les prendre sous sa garde.

Lorsque *Somdet Pra Mahā Chakrap'at* eut appris la captivité de ses deux fils, il envoya au roi de *Hongsāwadi* son grand *parohit* ou prêtre domestique : c'était le personnage qui remplissait à cette époque, et dans tous les pays de civilisation indienne, les fonctions de héraut. Ce messenger était porteur d'une lettre ainsi conçue : « Le roi d'*Ayut'ayā* vient demander la paix au roi de *Hongsāwadi*, le plus puissant des princes du *Komp'ut'awip* (de la terre de l'Inde). L'armée de Votre Majesté est venue faire la guerre à notre royaume. Cette entreprise était autorisée par les usages qui sont en vigueur depuis l'antiquité entre les grands monarques. Ensuite, il vous a plu de vous retirer sans avoir été vaincu ; mes fils, ignorants de l'art de la guerre sont partis à votre poursuite ; tombés entre vos mains, ils sont comme des oiseaux pris dans les filets du chasseur et mis en cage. Je vous supplie d'épargner leur vie et de me les renvoyer. Vous acquerrez par cette conduite une gloire impérisable. »

Le roi de Pégu, ayant pris connaissance de cette lettre, se mit à sourire suivant son habitude, et dit au messenger siamois : « Notre frère aîné nous demande ses fils, je les lui rends » ; et ensuite s'adressant aux princes : « Je vous prie de dire à votre

père que je lui demande deux grands éléphants mâles, celui qu'on appelle *Si Mongk'on*, et l'autre qui se nomme *Mongk'on Tawip*; c'est pour les garder dans mon palais comme des objets de curiosité. »

Lorsque les princes se trouvèrent en présence de leur père, ils se jetèrent à ses pieds en lui disant : « Nous nous sommes laissé prendre en nous engageant à la poursuite de l'ennemi, et nous avons compromis l'honneur de Votre Majesté. Cette faute mérite la mort; cependant nous vous supplions de nous pardonner pour cette fois. » Le roi leur pardonna. Ils lui exposèrent ensuite la demande dont ils avaient été chargés par le roi de *Hongsāvadi*. *Somdet Pra Mahā Chakrap'at* crut nécessaire d'en référer à son conseil. Le premier ministre jugea convenable de répondre aux bons procédés du roi *Pra Tabeng* en lui accordant ce qu'il désirait. Les deux éléphants furent donc envoyés à *Xainat*. Mais ces animaux, ne reconnaissant plus la voix des conducteurs auxquels ils étaient habitués, devinrent furieux; Ils se jetaient sur les hommes et sur les autres éléphants et mettaient le désordre dans l'armée, de sorte qu'on ne put les garder, et le roi les fit reconduire à *Ayut'ayā*.

L'armée péguane, après avoir renouvelé ses approvisionnements, reprit sa marche sur *Kamp'eng P'et*, et sortit enfin du territoire siamois.

LA REINE SURIYOT'AI.

Somdet Pra Mahā Tammarāt, roi de *Pitsanulok*, descendit alors à *Ayut'ayā* pour s'entretenir avec le roi son suzerain et lui rendre compte de ce qu'il avait fait pendant la guerre. Avant de retourner dans ses États, il assista à la crémation de la reine *Pra Suriyot'ai*. Cette cérémonie fut entourée d'une grande solennité et s'accomplit au milieu des témoignages de douleur et d'admiration prodigués par le peuple.

Pra Suriyot'ai, dont le nom signifie *aurore* ou *soleil levant*, était une princesse de *Viengchan*; le courage qui lui fit prendre les armes pour sa patrie d'adoption, et la mort glorieuse à laquelle elle se voua pour le salut du roi son époux, ont perpétué son souvenir à travers les bouleversements de plusieurs siècles. Elle est demeurée l'héroïne de la race *t'ai*, et aujourd'hui encore on ne prononce son nom qu'avec une émotion respectueuse.

Déarrassé des soucis immédiats de la guerre, le roi *Pra Mahā Chakrap'at* s'occupa d'abord des mesures d'administration rendues nécessaires par la crise que le pays venait de traverser. Il y avait eu des déplacements de population; on changea le siège de plusieurs anciens gouvernements, et on en créa de nouveaux; plusieurs villes importantes qui existent encore aujourd'hui datent de cette époque. On avait reconnu que plusieurs villes fortifiées n'offraient aucun avantage pour la défense du pays et pouvaient au contraire servir de points d'appui à des armées d'invasion: on démolit les remparts de ces places. Enfin, on fit le recensement de tous les hommes en état de porter les armes dans les provinces directement soumises à la couronne.

LES ÉLÉPHANTS BLANCS.

Une période d'accalmie succédant aux orages dont nous avons parlé, la prospérité revint avec la paix. La ville d'*Ayut'ayā* s'agrandit et les richesses y affluèrent. Des navires européens: portugais, hollandais, anglais, commençaient à fréquenter le port pour y faire le commerce; ceux qui partaient de Surate, ainsi que les jonques chinoises, continuaient à s'y presser et reparaissaient chaque année avec les moussons.

Mais, plus encore que par le développement de la fortune

publique, l'esprit superstitieux des populations était frappé par le nombre des éléphants blancs qu'on découvrait successivement dans le pays, et qu'on amenait à la capitale. Le roi avait réuni jusqu'à sept de ces animaux, ce qui ne s'était jamais vu dans les siècles précédents et qu'on ne vit plus depuis.

Ce fut alors que, dans un élan d'enthousiasme, les prêtres du culte brahmanique et les chefs des religieux bouddhistes, unis aux grands mandarins du royaume, décernèrent au souverain le titre de *P'ra chao xang p'uek*, le *Seigneur des éléphants blancs*, qu'il ajouta désormais à son nom.

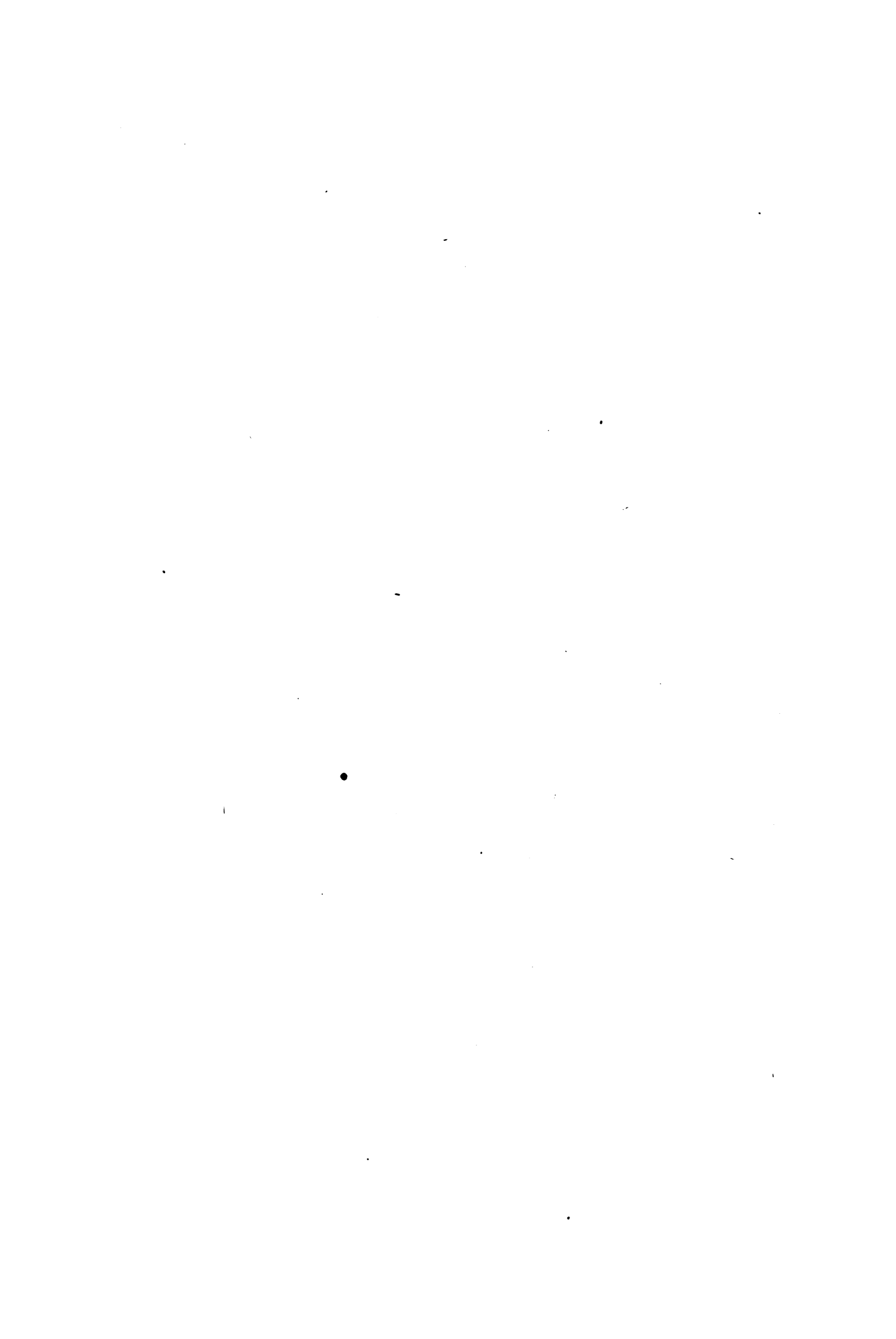
Les *éléphants blancs*, ou plutôt de *couleur claire* (car le mot dont les Siamois font usage n'a pas d'autre signification et s'applique également à d'autres animaux), sont caractérisés par des taches de couleur blanchâtre, légèrement rosée, répandues sur la trompe, sur la face et d'autres parties du corps. Suivant le nombre et l'étendue de ces taches, on distingue des *éléphants blancs* de premier, de second et de troisième ordre. Les honneurs qu'on leur rend non seulement au Siam, mais en Birmanie et au Cambodge, et dans tous les pays *laos*, sont fondés en principe sur la valeur généralement attribuée aux choses rares, extraordinaires, et qui sortent pour ainsi dire de l'ordre naturel. Quand il s'agit des éléphants, animaux qui dans la hiérarchie des êtres vivants occupent certainement le premier rang après l'homme, cette valeur s'accroît en proportion de leur force, de leur intelligence et de leur utilité; mais pour les éléphants blancs elle est de plus consacrée par les doctrines brahmaniques qui lui donnent un caractère presque divin. De même en effet qu'on divise les hommes en plusieurs castes suivant l'origine de leur création, on distingue de même des castes parmi les éléphants, suivant qu'on les suppose issus de parents qui furent créés à l'origine par tel ou tel dieu, dans telle ou telle circonstance, pour tel ou tel usage; et c'est à la couleur,

à la disposition des défenses, à certaines singularités de la conformation qu'on reconnaît cette descendance. Sur ces bases, qui n'ont bien entendu rien de commun avec la science de l'histoire naturelle, on énumère, dans les traités spéciaux, un très grand nombre de catégories d'éléphants extraordinaires. Quelques-unes de ces catégories sont entièrement fabuleuses et n'ont jamais existé. Les *éléphants blancs*, d'autres encore qui même surpassent les *éléphants blancs* en noblesse, rentrent dans les catégories qui ont une réalité, non comme races, ni comme variétés, mais comme accidents peu communs. Les *éléphants blancs* des trois ordres appartiennent à la création de *Vishnou*, et l'on suppose que ce dieu leur a communiqué quelque chose de ses qualités. C'est ainsi qu'ils assurent au souverain dont ils sont la propriété toutes les faveurs de la fortune. Il acquerra des trésors; il sera puissant et célèbre; il triomphera dans toutes les guerres qu'il aura à soutenir contre ses ennemis; il deviendra *Chakravartin*.

Les brillants présages attachés au titre de *Seigneur des éléphants blancs* devaient hélas! recevoir, dans la personne du roi de Siam, le plus cruel démenti des événements qui suivirent. Sa renommée s'était répandue partout; mais il était en même temps devenu un objet d'envie pour tous les rois voisins. Le reste de son histoire n'offre plus qu'un enchaînement de désastres et d'humiliations. *Somdet Pra Mahā Chakrap'at* touchait déjà au déclin de son existence; il vécut encore assez pour voir ses États envahis une troisième et une quatrième fois par les Péguans. Le roi de *Pitsanulok*, son ami et son gendre, le trahit, et passa à l'ennemi avec toutes ses forces, par contrainte d'abord, puis par un dévouement sans réserve. Le malheureux roi dut aller lui-même implorer la clémence du vainqueur, subir ses hypocrites démonstrations d'amitié, et acheter la paix en livrant son fils aîné comme otage. Peu de temps

après, sa fille préférée, celle qu'il avait eue de *P'ra Suriyot'ai*, fut enlevée dans un infâme guet-apens, pendant qu'on la conduisait au roi de *Vienchan*, son fiancé, et livrée à son tour au roi de *Hongsāvadi*.

Enfin, lorsqu'il mourut, à l'âge de soixante-six ans, dans sa capitale assiégée et réduite à la dernière extrémité, il pouvait prévoir le comble des revers : son dernier fils n'échappant à la captivité que par la mort, l'effondrement de sa dynastie, le royaume ruiné et privé de son indépendance, du moins pour un temps.



LE COLLÈGE DE BAHOUR
(ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DANS L'INDE)
AU IX^e SIÈCLE
PAR
JULIEN VINSON



LE COLLÈGE DE BAHOUR

AU IX^e SIÈCLE

En 1878, M. Jules Delafon, ancien magistrat, greffier en chef de la cour d'appel de Pondichéry, avait obtenu l'autorisation de faire des explorations, dans un intérêt archéologique, sur notre territoire. Au cours de ces recherches, il découvrit deux documents anciens, gravés sur des plaques de cuivre et qui ont une grande valeur historique. Le plus considérable, formé de onze plaques, mesurant 0 m. 158 sur 0 m. 060, réunies par un anneau, est demeuré entre ses mains; mais il en avait envoyé en France une copie, accompagnée d'une double traduction française et tamoule : sur le vu de cette copie et de ces traductions, j'avais rédigé une note intitulée *Spécimen de paléographie tamoule*, qui a été imprimée aux pages 433-469 des *Nouveaux mélanges orientaux* publiés par les professeurs de l'École des langues orientales vivantes, à l'occasion du Congrès de Vienne (1887, gr. in-8°, xiv-599 pages). M. E. Hultzsch, épigraphiste du gouvernement anglais, auquel j'avais adressé un exemplaire de ma notice, réussit à obtenir communication des plaques elles-mêmes; il en a publié un fac-similé, avec une transcription en caractères modernes et une traduction complète, dans le troisième fascicule du tome II de ses *South-Indian Inscriptions* (Madras, 1895, p. 342-361). Le document avait été trouvé à Cassacoudy, à quatre kilomètres au nord de Karikal; il contient l'acte de donation à un brahmane, par le roi Nandipôtavarmâ, du village de Koḍukolli, dans le Tonḍâmaṅḍala, près de la rivière Pâlâr'u.

L'autre document fut découvert en juin 1879, à un mètre environ de profondeur, au milieu d'un massif de briques, à six mètres au sud de la pagode de Bahour, importante localité au sud de Pondichéry, dont elle est éloignée de 23 kil. 500. Il est écrit sur cinq plaques de bronze; envoyées à Paris aussitôt après leur découverte, ces plaques furent remises par M. Jules Godin, alors député, aujourd'hui sénateur de l'Inde française, à M. Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique; mais elles s'étaient égarées et je n'avais pu en trouver trace. Grâce à la bienveillante amabilité et à la complaisance de M^{me} Jules Ferry, elles viennent d'être retrouvées, en décembre 1904, et elles vont être déposées à la Bibliothèque nationale, où est leur place naturelle. Quoi qu'il en soit, M. Delafon avait envoyé, avec les originaux, une copie et une traduction française. La copie, faite avec négligence, est assez défectueuse; la traduction est de seconde main, c'est-à-dire qu'elle est une traduction française d'une traduction tamoule; de plus, elle a été recopiée par un scribe d'une instruction médiocre : de là certaines confusions et certaines erreurs qui rendent parfois pénible la lecture des textes. Les traducteurs ou le scribe ont d'ailleurs maladroitement amalgamé la fin de la partie sanskrite et la portion du texte tamoul qui y correspond. Les cinq plaques, en effet, sont écrites en deux langues. Elles contiennent 79 lignes : les cinq premières pages, qui sont en sanskrit, ont neuf lignes à la page; le tamoul, moins compliqué, occupe dix lignes à chacune des pages suivantes. Sur les 79 lignes, les 45 premières sont en vers sanskrits; puis viennent 28 lignes de prose tamoule; on lit ensuite deux strophes en sanskrit (lignes 74 à 77) et enfin une ligne et demie en tamoul. Les cinq derniers caractères de la 45^e ligne forment le commencement du texte tamoul, qui finit avec la première lettre de la ligne 74.

Les cinq plaques originales, en bronze, sont en bon état, à

part quelques dégradations inévitables. Elles mesurent, en moyenne, 91 millim. 5 de hauteur sur 201 millim. 9 de largeur et 4 millim. 1 d'épaisseur. Elles pèsent respectivement 616, 648, 585, 647 et 610 grammes, soit au total 3,106 grammes ou 621 gr. 2 en moyenne; en cuivre pur, le poids devrait être de 673 gr. 6. Les plaques sont percées d'un trou rond, de 13 millim. 5 de diamètre, à 9 ou 10 millimètres du bord vertical gauche, vers le milieu de la hauteur, mais plus près du bas que du haut : par ce trou devait passer l'anneau, portant l'empreinte du sceau du roi, qui reliait les plaques ensemble. Cet anneau n'a pas été retrouvé; il avait certainement été brisé depuis longtemps, car le recto de la troisième plaque et le verso de la deuxième sont en plus mauvais état que les autres pages; elles étaient sans doute à l'extérieur du paquet, ce qui permet de conclure que le document a été enfoui avec insouciance ou avec une précipitation impatiente.

L'écriture, sauf dans les endroits endommagés, est en général nette et très lisible. Le trait, gros et égal, mesure en moyenne un peu plus d'un demi-millimètre de large et est presque aussi profond. Pour « tourner la page », il faut retourner les plaques horizontalement, de haut en bas. Ni les plaques, ni les pages ne sont numérotées. L'écriture y est tracée longitudinalement. Les strophes ne sont pas numérotées, mais elles sont séparées par des barres, des traits, des points. Le signe de la consonne muette, le *virāma*, est une sorte d'accent aigu placé en haut à droite de la lettre; le même signe sert pour le *r* suscrit. Je crois mes lectures et mes transcriptions exactes.

Le texte sanskrit se compose de trente-deux strophes, dont trente au commencement de l'inscription, avant le texte tamoul, et deux après. Sur ces trente-deux strophes, il y a 25 *çlōkas*, trois *drutavilambitas*, deux *vasantatilakas* et deux strophes d'autres mesures.

Cette variété de mètres est remarquable. La première strophe est une invocation à Vichnou; la strophe 2 rappelle la naissance de Brahmá; les strophes 3 à 6 donnent la généalogie légendaire et mythologique des Pallavas; les strophes 7 à 15 contiennent la généalogie historique du roi Nṛpatuṅga; les strophes 16 à 30 paraphrasent en vers le dispositif de l'acte royal; les deux strophes finales contiennent une formule déprécatrice et l'indication du nom de l'écrivain. La partie tamoule est, au point de vue matériel, la plus importante du document : c'est l'acte, le décret royal lui-même, une donation faite par le roi pallava Nṛpatuṅgavarmá en faveur du Collège de savants de Bahour. Je me propose de reproduire ci-après le texte complet du document, en caractères modernes, avec une transcription et une traduction française. Mais, dans la partie sanskrite, l'écrivain, comme la plupart des graveurs de tous les temps et de tous les pays, a fait des fautes d'orthographe, a omis ou ajouté des lettres, passé des mots, rendu des vers faux; certains caractères sont entièrement effacés ou peu lisibles; d'ailleurs *i* et *kh*, *u* et *d*, *g* et *ç*, *j* et *b*, *bh* et *h*; *tt*, *tr*, *ṭr* et *tu*, etc., se ressemblent beaucoup et se confondent facilement; *i* et *ī* ne sont pas distingués, ni même parfois *u* et *ū*. J'ai cru pouvoir faire quelques corrections, peut-être malencontreuses. D'autre part, le style de l'auteur est fréquemment obscur. Il en résulte que mes traductions sont trop souvent approximatives et conjecturales. Je laisse aux sanskritistes compétents le soin de les rectifier et de les compléter. La partie tamoule, dont la langue devait être plus familière au graveur, n'est pas exempte d'erreurs; ainsi, on y lit விடுதக pour விடுகக et விடுநத pour விடுதத; deux passages, dont le premier contient sans doute un nom topographique, sont tout à fait inintelligibles.

M. Delafon avait communiqué une copie de ces cinq plaques à M. Hultsch, qui en a parlé dans ses *Epigraphia indica*

(t. IV, p. 180). Je ne sais si cette copie était plus lisible que la mienne.

Voici d'abord le texte; ne pouvant en donner un fac-similé, je n'ai pas cru devoir m'astreindre à le publier exactement ligne par ligne.

स्वस्ति श्री

दिशतु वन्नियम् अम्बुजसोचनम्
 चिदम्बुजसोचनस्यैवदास्युज ।
 सकलसोचनमथङ्करराचस
 प्रथमहेतुरजो मधुसूदनः ॥ १ ॥
 श्रीमर्तुप्रयणपरस्य जेचे
 यत्तेजस्वितिसयसुतिहेतुः ।
 तन्नाभेरजनि समसाग्निजम्
 अम्बुम् आत्मयोगिन्सु ततो भवितः ॥ २ ॥
 अङ्गिरासु तत उत्पन्नो लोकनाथास्तुर्मुखात् ।
 बृहस्पति ततो मन्त्रि शक्रस्य वसुमेदिनः ॥ ३ ॥
 ततश्चम्बुसु ततो जज्ञे भरद्वाजसमाह्वयः ।
 ततो द्रोणो महेश्वाससु समरे शक्रविक्रमः ॥ ४ ॥
 ततो द्रोणान् महाबाहुसु सर्वायुधविशारदः ।
 अश्वत्थामा कृष्णाङ्गेन सम्भूव पिनाकिनः ॥ ५ ॥
 अश्वत्थामसु ततो राजा पल्लवाश्वोवभूवद् ।
 ररथ नवस्यस्यस्यान् भूपतीन् सकृषीवसान् ॥ ६ ॥
 विमलसोङ्कशिखादि तद् अन्वयाद्
 अजनि ब्रह्मरिप्रमदानतम् ।
 निहितसासनम् अम्बुपेष्वापि
 प्रियतमज्ञय अगारतम् ॥ ७ ॥
 मुक्ता भुवम् सुवीर्येण चतुस्तामरमेखलां ।
 तत स्वर्गम् विमानेन गतेषु विमलादिषु ॥ ८ ॥
 आसित् पुरन्दरसमीराजा द्रवमक्तिर्मुद्विधि ।
 तन्निवर्त्मा महाबाहुः क्षापासमकुटानतः ॥ ९ ॥
 धर्मैशवासनात् भूमिं कलावपियुगे नृपः ।
 वर्षयाद् अपिदानस्य पर्जन्य इव निर्बहोः ॥ १० ॥
 आत्मनो वन्दियुक्ताना यमासयदिकृषया ।

पाषेयमिव क्लृप्तारीन् वस्त्रानिव विसर्ज्ययः ॥ ११ ॥
 गन्धिवर्मा महाबाहुस्तजातो तन्निवर्मणः ।
 समरे ऽपिजिताभूमिरसहायेन येनसः ॥ १२ ॥
 आसित्सुखाद्भयादेवी तन्वङ्गी गन्धिवर्मणः ।
 राष्ट्रकुटकुले जाता लक्ष्मिरिव मुरद्विषे ॥ १३ ॥
 चमापति धरिणीव भावज्जनतः प्रियावहोः ।
 सङ्कासुखाद्भया देवी राञ्च श्रीरिवरूपिनिः ॥ १४ ॥
 तस्मान्भव मतिकाम्बिकादि मत्साम्
 मान्बः कुलेन मुक्तवान् भुवनचयेश्च ।
 उत्पद्यमान तपनाधिप तुञ्जतेजा
 जिष्णुः कक्षावान् समरे नृपतुङ्गदेवः ॥ १५ ॥
 यत्प्रसादाञ्जितासेना पाशद्वेन समरे पुरा ।
 पारेचितां सराजमिर् इदार रिपुसन्धृतिं ॥ १६ ॥
 नृपतुङ्ग इति ख्यातो बालो ऽपि भुवनेश्वरः ।
 ख्यातो नकेवसन्धुभावमुष्मिन् अपि रामवत् ॥ १७ ॥
 तस्त्रोपकारसंयुक्तो राञ्चः कुबकुलोन्नवः ।
 वेशान्निवन्धमर्त्ताण्डः प्रजानां शरशेरतः ॥ १८ ॥
 शशीवत्तिसक्तो लोके गाभीयेन समुद्रवत् ।
 सूर्येवदृष्युक्तोकान् लोकानान्निखये नृपः ॥ १९ ॥
 तस्मात्तस्त्रोचितज्ञानगीर्षिताङ्गीतिदेववत् ।
 अथव सुतरान् नामप्रत्यक्षत्वादिशाम्पतेः ॥ २० ॥
 ग्रामचयं स्वराज्येसः कुबवंशविवर्द्धनः ।
 विष्णुः . . . नृपतुङ्गेश सन्धम् आञ्जान्निपूर्वकम् ॥ २१ ॥
 चेद्दुप्याङ्गं फलाधारं ग्राममेकमघापरम् ।
 ग्रामं विद्याविद्याङ्गादिरेभात्तपदनामकम् ॥ २२ ॥
 तस्त्राविडेप्युष्येरेरि तृतीयं सर्वपुष्पद ।
 भवं ग्रामचयं सन्धं विद्याखानाय दत्तवान् ॥ २३ ॥
 मन्दाकिनिम् समायुक्तिभूमिवशसमाकुलां
 सन्धभार यथा देवो धूर्जटिर् जटयेकयाः ॥ २४ ॥
 विद्यानदी तद्यागताश्च चतुर्हंशगुणाकुला
 वागुर्ग्रामनुषखानं व्याख्य यस्मात्प्रवस्थिताः ॥ २५ ॥
 तत् खानम् एवं विदुषान् विद्याखानम् प्रवचते
 तेभ्यो दत्त्वा समुपासीो ग्रामान् आञ्जान्निर् पूर्वकान् ॥ २६ ॥
 हस्त्रिसदूरिसिमाकान् आत्मानम् वभुमन्ध ते
 रक्तान् सर्वपरिहारैर् अकरत्वेन रचितान् ॥ २७ ॥

आशामिद् उत्तमशीसु चैतोक्थेचरपूजितः
 मन्त्रिबृहस्पतिप्रख्यो राक्षत्रीतुङ्गवर्मनः ॥ २८ ॥
 आशामिनः प्रजावासान्वाचते कुबजन्धनः
 धर्मेतस्व यमान्वात्वात्तनिय इति स्वयं ॥ २९ ॥
 दासखानस्व विद्याया वान्धीमनुषाम् अयं
 कृतवान् शास्त्रतत्त्वज्ञः प्रशसिन् नागयस्तुतः ॥ ३० ॥

கோவணசயநூபதோநகவம் ஹகூயாண்டு எட
 டாவது

பேசாலபபேரஹரயனவண்ணபபததால
 வடேலவடுகோடுபட்டததமீழபபேரஹர
 யன ஆணததீஆக

அருவாநாட்டுககீழ்வழிவாகூரநாட்டுநாட
 டாரகாணக

தநநாட்டுசேட்டுப்பாகமீம வனாநகாட
 டநகடுவனாரும் இஹபபுணசசேரியமாக இம
 னேனாநாம பபயவஹமீம ப்ளதேயமீம நிககீ
 னேபேஹஹரமாமமீ யாண்டு எட்டாவது
 வாகூர விவாணாததாரக்கு விவாமொமமாகப்பணிக
 தேம

தாநகலுமபட்டாஹகநடநதுகலஹமகனாஸி
 யம நாட்டி அஹயோஹசேயதுவடுககவேன
 ஹ நாட்டாரககீதகுமீகமவட நாட்டாரகீகு
 மீகநகண்டுதோமீததஹககூஹவததுபபடா
 ஹகநடநதுகலஹ/நகனாஸியநாட்டி அஹயோ
 ஹசேயதுநாட்டாரவடுகதஅஹயோஹபபட
 நிலததுககேலஹ

வனாநகாட்டநகடுவனாரககூசேட்டுப
 பாககததுகமீகரண்டுஹரககூநகீழபாஹ
 கேலஹகாட்டுஎலஹஇனஹமதேனமலபபாக
 கததுஎலஹஇனமேஹகூந தேனபாஹகேலஹ
 தேனமலபபாககததேலஹஇனஹமநேல
 வாயபபாககததேலஹஇனஹம ஹததாரேல

ஊகடுவடகடும மேலபாமகேலஊமாமபாக
கததேலஊஇனனுமடுவவனாநகாடடகடுவ
னாரபபாமடீரமதேயமாஇனஅமபதுசேமவுக
குகிபுகடும வடபாமகேலஊவாகுரேலஊ
இனமேமடும

இறுமபபுணசசேரிககேலஊ கீபபாமகேல
ஊ நததம உனாவிடகாடடுகடுமேமடுந தேன
பாமகேலஊநேருசுகீமடீனளலஊஇன வ
டகடு மேலபாமகேலஊ வாகுரேலஊஇனகி
புகடும வடபாமகேலஊகீமாமனபாதகீ ளல
ஊஇனமேமடுமாக

இருநிஊசததபேருநானகேலஊ கவிஊமகப
படடநிலனநீரநிலனும புனசேயயம ஊரும
ஊரிகுகனகயமணயமண பபடபபுமனமரு
கனமமேயிடரு இனாரு கோடடகரு கி
டருகரு கேணியரு காடுரு கனாரும இறையும உ
றூடபபும உனாவிடடு நீரபுசீ நேடும பரமபே
மிநதுஉடுமபோடிஊமகவபுநததேலலாம
உண்ணிலஊபிவனமி வாகுர விவானக
தாரகடு விவமொய வாகுரோடேனமி வாகுர
பேமமபரிஊரடும வவலையும பேமம சங் பரிஊர
மாய் மஹேயமாய்பபரததி சேனமத

पुत्रं समं कृतवतां परिरचतास्त्रि
तद्रचते ऽति नृपतीन् नृपतुङ्गवर्मा
मूशामिनः चितिपतीन् प्रमखणसम्
म....मुकुन्दपरबभुषेशरेषः ॥ ३१ ॥
उदितोदितकुसुमिषकसुवर्षकृत...श...निष्ठाताः
अखिसन् नृपतुङ्गाः पञ्चकुसुमप्रखोष ॥ ३२ ॥

கச்சிபேடடுகீபுடேராரகதது உதிரோய பேரு
தட்டாமகனமாஹேவபேருதட்டானமகந நூபுது
டுகத

Je vais transcrire ces textes en caractères européens. On aura remarqué ci-dessus que, dans le tamoul, les *e* et *o* brefs ne sont pas distingués des *e* et *o* longs et que les consonnes muettes ne sont marquées d'aucun signe particulier. Je transcris conformément à la prononciation classique (ஐ par *ai* ou *ei*; க par *k* ou *g*; ச par *ç*, *c* ou *j*; ட par *r'*, *l'*, *d'*, etc.). Je rends டு, qui est probablement un *r* cérébral ou plutôt lingual, par *j*, puisque c'est ainsi qu'on le prononce à Pondichéry. Quant au sanskrit, j'emploie *c* et *j* pour च et ज, ç et ç pour च et ज, ण pour l'anuvāra, ह pour le visarga, etc.

Svasti çri.

- 1 Diçatu vaçriyam ambujalôcanas
tridaçamâulinisraçapadâmbuja
sakalalôkabhayañkararâksasa
praçamahêturajô madhusûdanah
- 2 Çribhartuççayanaparasya nêtrê
yattêjasthitilayasûtihêtuh
tannâbhêrajani samastâmbijam
abjam âtmayônîs tatô bhavitah
- 3 Añgirâs tata utpannô lôkanâthâc caturmmukhât
brhaspati tatô mantri çakrasya valabbêdinaç
- 4 Tataç çamyus tatô jajñê bharadvâjasamâhvayaç
tatô drôṇô mahêçvâsas samarê çakravikramaç
- 5 Tatô drôṇân mahâbâhus sarvvâyudhaviçâradaç
açvatthâmâ kilângêna sambabhûva pinâkinaç
- 6 Açvatthâmnas tatô râjâ pallavâkhyôbbabhûvada
rarakça navakhaṇḍasthân bhûpatîñ sakrçivalân
- 7 Vimalakoñkanîkâdi tad anvayâd
ajani *brandamaripramadânatam*
nihitasâsanam anyanrçêçvapi
priyatamañ *jayaçôçam* anâratam
- 8 Bhuktvâ bhuvam suviryêṇa catussâgaramêkhalâm
tata svarggam vimânêna gatêsu vimalâdiçu

- 9 Āsit purandarasamō rājā dravabhaktirmuradviṣi
tantivarṃmā mahābāhuḥ kṣmāpālamakuṭānataḥ
- 10 Dharmēna vālanāt bhūmiṃ kalāvapiyugē nrpaḥ
varṣaṇād api dānasya parijanya iva nirbahōḥ
- 11 Ātmanō bandiyuktānā yamālaya didrkṣayā
pāthēyamiva kṛtvārīn vaṇḍāniva visarjjayah
- 12 Nandivarṃmā mahābāhus sajjātō tantivarṃmāṇaḥ
samarē 'pijītābhūmir asahāyēna yēna saḥ
- 13 Āsit sukhāhvayā dēvi tanvaṅgī nandivarṃmāṇaḥ
rāṣṭrakūṭakulē jātā lakṣmiriva muradviṣē
- 14 Kṣamāpati dharitriva māvajjagataḥ priyābahōḥ
saṅkhā sukhāhvayā dēvi rājña ṣṭriva rūpiniḥ
- 15 Tasyām babbūva matikāntikalādi matyām
mānyaḥ kulēna guṇavān bhuvanatrayēṣa
utpadyamāna tapanādhipa tulyatējā
jīṣṇuḥ kalāvān samarē nrpatuṅgadēvaḥ
- 16 Yatprasādājjitā sēnā pāṇḍyēna samarē purā
pārē citāṃ sarājagnir dadāra ripusambhrīṃ
- 17 Nrpatuṅga iti khyātō bālō'pi bhuvanēṣvaraḥ
khyātō nakēvalam bhūmāvamuṣṃinn api rāmaṇat
- 18 Tasyōpakāra saṃyuktō rājñāḥ kurukulōdbhavaḥ
Vēṣālivāṃcamartāṇḍaḥ prajānāṃ ṣaṇḍērataḥ
- 19 Ṣaṣivat tilakō lōkē gāmbhīryēna samudravat
Sūryēva drkṣaṇ ullōkān lōkānān nilayē nrpaḥ
- 20 Tasmāttasyōcitannāmanīlāitāṅgīti dēvavat
athava sutarān nāmapratyakṣatvādvīṣāmpatēḥ
- 21 Grāmatrayāṃ svarāṣṭrē saḥ kuruvāṃṣavivarḍdhanāḥ
vijña nrpatuṅgēṣa labdham ājñāptipūrvakam
- 22 Cēṭṭuppākkaṃ phalādhāraṃ grāmamēkam athāparam
grāmaṃ vidyāvīdhāṅgādi rēbhāttapadanāmakam
- 23 Tasmāv idāippūnaccēri ṭṭīyaṃ sarvvapuṣpada
bhavaṃ grāmatrayāṃ labdham vidyāstīhānāya dattavān
- 24 Mandākinim samāyuktibhūmivaṣasamākulāṃ
sambabhāra yathā dēvō dhūrjaṭir jaṭayāikayāḥ
- 25 Vidyānaditathāgatāc caturdāṣaḥ guṇākulā
vāgūrgrāmabuṣasthānāṃ vyāpya yasmāddhyavasthitāḥ

- 26 Tat sthānam evaṁ vidūṣān vidyāsthānam pracakṣatē
tēbhyō datvā sabhūpālō grāmān ājñāptir pūrvvakān
27 Hasthisastūrisimāntān ātmānam babhumanya tē
raktān sarvvaparihārāir akaratvēna rakṣitān
28 Ājñāptir uttamaçilas trāilōkyēçvarapūjitah
mantribrhaspatiprakhyō rājñāçrituṅgavarmaṇah
29 Āçāminah prajāvālānyācatē kurunandanah
dhasyāirtasya yamānyātvālaniya iti svayaṁ
30 Dāsasthānasya vidyāyā vāgūrgrāmabuṣām ayaṁ
krtvān çāstratatvajñah praçastin nāgayassutah

Kōviçēiya nr̥batōṅgavarmmat'ku yaṇḍu eṭṭāvadu
Vēçālippērareiyan'vinṇappattāl
Viḍēlavidugukādupaṭṭittamijppērareiyan'ānatti āga
Aruvānāṭṭukkijvājivāgūrnatṭunāṭṭārkānga

Tannāṭṭu çēṭṭuppāgamum viḷāṅgāṭṭaṅkaḍuvan'ūrum ir'eippūṇaccēri-
yum āga immūn'd'ūrum pajayavar'amum brahmadēyamum nikkī mun'-
pet'tārei mā't'i yaṇḍu eṭṭāvadu vāgūr vidyāsthānattārkkū vidyābhōgam
āgappanittēm

Tāṅgaḷum paḍāgei naḍandu kallum kaḷḷiyum nāṭṭi ar'eiyōlei çeydu vi-
dukka ven'd'u nāṭṭārkkut tirumugam viḍa nāṭṭār tirumugaṅ kaṇḍu tojodu
taleikku vaittup paḍāgei naḍandu kallum kaḷḷiyu nāṭṭi ar'eiyōlei çeydu
nāṭṭār viḍutta ar'eiyōleippaḍi nilattukkellei

Viḷāṅgāṭṭaṅkaḍuvan'ūrkkūṅ çēṭṭuppākkattukkum āga iraṇḍu ūrkkūṅ
kijpāt'kellei kāṭṭu ellei in'n'um ten'malippākkattu ellei in' mēt'kun ten'-
pāt'kellei ten'malippākkattellei in'n'um nelvāyppākkattellei in'n'um ūttū-
relleikku vaḍakkum mēl pāt'kellei māmbākkattellei in'n'um ivviḷāṅgāṭ-
ṭaṅkaḍuvan'ūrppāt' pīramadēyamā in'a ar'ubaduçēr'uvukkukijakkum
vaḍapāt'kellei vāgūr ellei in' t'et'kum

Ir'eippūṇaccērikellei kijpāt'kellei nattam uḷḷitta kāṭṭukkumēt'kun
ten'pāt'kellei neruṅgi kur'umbin' ellei in' vaḍakku mēl pāt'kellei vāgūrel-
lei in' kijakkum vaḍapāt'kellei kir'imān'pāṭṭi ellei in' t'et'kum āga

Inniçēitta perunān'gelleigaḷilumagappaṭṭa oīlan' nīrnilan'um pun'çey-
yum ūrum ūrirukkeiyu man'eiyu man'eippaḍappu man'd'uṅ kan'd'u
mēyidamuṅ kuḷamuṅ kōṭṭagamuṅ kiḍaṅguṅ kēṇiyuṅ kāḍuṅ kaḷarum
ideiyum udeippum uḷḷiṭṭu nīrpūçi neḍum param per'indu uḍumbōḍi āmei
tavajndadellām unṇilan' ojivin'd'i vāgūr vidyāsthān'attārkkū vidyābhōga-

māyi vāgūrōḍeḷar'ī vāgūr pet't'a parihāramum vyavasthēyum pet't'u sarvva parihāramāyi brahmadēyamāyip paradatti sen'd'adu

- 3₁ Puṇyam samaṁ kṛtavatām parirakṣatātyē-
tadrakṣatē'ti nrpatin nrpatuṅgavarmmā
Bhūçāminah kṣitipatn pranamasyajasram
ma mukundacaraṇambujaçêkharēṇah
3₂ Uditōditakulatilakasuvarṇakṛt . . . ça . . . niṣṇātāh
alikhān nrpatuṅgākhyah pallavakulakulapṛakhyōtra

kacci pēṭṭu kṛjpairāragattu uditōdaya pēru taṭṭā magan' mādēvi pēru-
taṭṭān' magan nrpatuṅga ējuttu

Ces textes peuvent être traduits ainsi qu'il suit. Quelques passages sont un peu obscurs, mais je crois l'ensemble exact. J'aurai d'ailleurs des observations à présenter.

Bonheur! Prospérité!

1. Qu'il accorde la prospérité, le (dieu) aux yeux de lotus, le lotus dont les pieds s'appuient sur les diadèmes des dieux, qui a détruit les Rākṣasas qui effrayaient tous les mondes, l'inné, le meurtrier de Madhu!

2. Dans l'œil de l'époux de Çrī (Lakṣmī) qui repose sur (sa) couche, (il y eut) une splendeur conservatrice, destructrice, créatrice; de son nombril, se produisit le lotus, germe⁽¹⁾ universel; puis exista celui qui est sa propre matrice.

3. Puis, Aṅgirās naquit du Seigneur du monde, du dieu aux quatre visages; puis, Brhaspati, ministre de Çakra (Indra), du destructeur de Vala;

4. Puis fut engendré Çamyu, puis celui qui est appelé Bharadvāja; puis Drōṇa au grand arc, plus vaillant que Çakra dans la bataille;

5. Puis, de Drōṇa reçut l'existence, par le moyen du dieu armé du trident (Çiva), Açvatthâmā, au grand bras, habile à toutes les armes;

6. Puis, d'Açvatthâmā naquit le roi Pallava [qui] protégeait, comme de vulgaires cultivateurs, les maîtres de la terre, dans les neuf parties du monde.

⁽¹⁾ *Ambija*, corr. *ambuja*, proprement «lotus»; le sens de «germe» est certain, quoique les dictionnaires ne le donnent pas.

7. De sa race, se produisit la famille qui commence par Vimala et Koṅkaṇika, saluée par les femmes de ses ennemis, rendant avec bienveillance aux autres princes leur autorité détruite, joyeuse de la victoire, toujours active (?).

8. Puis, quand, après avoir, par leurs belles qualités, gouverné la terre dont les quatre mers font la ceinture, Vimala et ses successeurs furent allés au Svarga sur un char,

9. il fut un roi semblable à Purandara⁽¹⁾, profondément dévot au meurtrier de Mura, Dantivarmâ⁽²⁾ au grand bras, devant lequel s'inclinaient les couronnes des gardiens de la terre.

10. Ce prince, vertueux dans le Kaliyuga, [fécondait] extrêmement la terre par l'abondance de la pluie de sa libéralité, comme Parjanya (?).

11. Quoique exposé à être fait prisonnier, à voir le séjour de Yama, faisant comme des provisions pour la route, il rendait la liberté aux ennemis prisonniers. . .

12. Nandivarmâ au grand bras fut le fils de Dantivarmâ, et par lui, sans aide, la terre fut conquise dans les combats.

13. La femme au nom heureux, au corps délicat, de Nandivarmâ, née de la race Râṣṭrakūṭa, pareille à Lakṣmî du meurtrier de Mura,

14. patiente comme la terre, extrêmement aimée.⁽³⁾, Çankhâ, la femme du roi au nom heureux, était belle comme Çrî.

15. D'elle naquit, distingué par son esprit, sa beauté, son instruction; noble de race; digne d'être enfanté par le maître des trois mondes; égal en splendeur au soleil brûlant; victorieux et habile dans les combats; le divin Nṛpatuṅga.

16. Son armée invaincue, allant au secours du Pâṇḍya, sur la rive opposée orientale, consuma la masse des ennemis comme le feu royal (dévore) le bûcher.

17. Nṛpatuṅga était appelé le seigneur de la terre dès son enfance; il n'était pas appelé ainsi seulement sur cette terre, comme Râma.

18. Avec ce roi était lié par la reconnaissance Marttāṇḍa de la tribu de Vêçâli, issu de la race de Kuru, qui se plaisait à protéger ses sujets,

⁽¹⁾ Le vers est faux : il a deux pieds de trop. Il suffirait pour le rendre juste de remplacer *Purandara* par *Indra*.

⁽²⁾ Le texte porte *Tantiv*.

⁽³⁾ Le traducteur de Pondichéry a mis «aimée des hommes»; tel qu'on le lit, le vers est faux.

19. un *tilaka* sur le monde à la façon de la lune, semblable à la mer par la profondeur, brillant comme le soleil des mondes supérieurs, prince dans le séjour des gens du monde⁽¹⁾.

20. Aussi, son nom lui convenait-il, comme le dieu , ou mieux, son nom était tout à fait digne d'un chef des hommes.

21. Le continuateur glorieux de la race Kuru (demanda) au seigneur Nṛpatuṅga, dans son propre district⁽²⁾, trois villages et obtint l'ordre . . .

22. Un village (est) Cēṭṭuppākkam qui produit des fruits; un autre semblable (est) nommé Rēbhāṭṭapada, jadis Vidyāvīdhāṅga (?);

23. Avec eux, un troisième (est) Idāippūṇaccēri, où se trouvent toutes espèces d'arbres; il donna ces trois villages obtenus à un établissement scientifique.

24. De même que le dieu dont la chevelure porte un fardeau réunit dans sa chevelure unique la Mandākini et les autres fleuves qui fécondent la terre (?),

25. le fleuve de la science, ainsi arrivé, avec les quatorze espèces de qualités (?), vient arroser le territoire stérile du village de Bahour (?).

26. L'exécuteur, semblable à un protecteur de la terre, proclama ce territoire l'établissement scientifique des sages, après leur avoir donné les villages nommés plus haut.

27. libérés

28. L'exécuteur (est) l'homme d'un caractère supérieur, l'adorateur du Seigneur des trois mondes, le ministre, semblable à Brhaspati, de l'illustre roi Tuṅgavarmā.

29. Le descendant des Kurus, le pacificateur, offre aux hommes des fortes races.⁽³⁾

⁽¹⁾ Le traducteur de Pondichéry explique ainsi les trois *śloka*s 18, 19 et 20 : « Un roi nommé Vaissalyamaṣa Martanda, de race Courou, attentif à protéger son peuple, brillant comme la lune dans le monde, était lié d'amitié avec Niroubatounga; veillant sur le monde comme le soleil, il était le soutien du monde, et ce nom de Martanda lui seyait de toutes façons, car il était infatigable de corps et semblait l'œil du roi Niroubatounga comme le soleil l'est de Vichenou. »

⁽²⁾ *Rāṣṭra*, qui correspond au tamoul *nāḍu*, est proprement « région territoriale ».

⁽³⁾ Le second vers est faux.

30. Dans le sol stérile du village de Bahour, avec sa science de la demeure de servitude (?), Nāgayassuta, qui connaît les çāstras et les tatvas, a composé ce préambule poétique.

Partie tamoule, en prose :

L'an huit de Nṛpatōṅgavarmā victorieux, roi,
Sur la demande du grand prince de Vēçāli,
Étant chargé de l'exécution le grand prince tamoul du bourg de Viḍē-
laviḍugukāḍu (?),

Que les chefs du pays de Bahour qui est sur la route à l'est du pays
d'Aruvā voient (ceci)!

Nous avons ordonné que ces trois villages, savoir Viḷāṅgāṭṭāṅkaḍuvan'ūr,
Çēṭṭuppākkam et Ir'eippūṅaccēri, dans leur pays, soient attribués en jouis-
sance pour la science aux gens du Collège savant de Bahour, l'an huit, en
supprimant les anciennes œuvres de charité et les dons aux brahmanes,
en remplaçant ceux qui en avaient la jouissance antérieurement :

Comme on avait laissé l'ordre sacré aux chefs du pays en leur disant
d'expédier (l'affaire) en marchant eux-mêmes avec la bannière, en plan-
tant des (bornes de) pierre et des euphorbes épineux, et en faisant un
procès-verbal, — les chefs du pays, après avoir vu l'ordre sacré, l'ont
salué, l'ont approché de leurs têtes, ont marché avec la bannière, ont
planté des (bornes de) pierre et des euphorbes épineux et ont fait un
procès-verbal;

Limites du terrain conformément au procès-verbal expédié par les chefs
du pays :

Aux deux villages de Viḷāṅgāṭṭāṅkaḍuvan'ūr et de Çēṭṭuppākkam, li-
mites à l'est : l'ouest des limites du bois et des limites de Ten'mālippāk-
kam; limites au sud : le nord des limites de Ten'mālippākkam, des limites
de Nelvāyppākkam, et des limites d'Ūttūr; limites à l'ouest : l'est des
limites de Māmpākkam et des soixante rizières qui constituent le don aux
brahmanes dans ce même Viḷāṅgāṭṭāṅkaḍuvan'ūr; limites au nord : le sud
des limites de Bahour;

Limites à Ir'eippūṅaccēri : limites à l'est : l'ouest de la forêt qui est
comprise dans la bourgade; limites au sud : le nord des limites du hameau
des *tribulus* épineux; limites à l'ouest : l'est des limites de Bahour; limites
au nord : le sud des limites de Kir'imān'pātti;

(Ceci) étant,

le terrain compris dans les quatre limites générales énumérées ci-dessus — et terrains irrigables, et sols de médiocre qualité, et villages, et dépendances de villages, et habitations, et jardins clos, et clairières, et jeunes plants, et pâturages, et étangs, et bassins, et réservoirs, et puits, et bois, et salines, et digues, et fuites d'eau, — partout où se répand longuement l'eau qu'on verse, partout où court le lézard et où rampe la tortue, — (tout) le terrain y compris sans exception — pour qu'il soit attribué en jouissance pour la science aux gens du collège savant (ou de l'établissement scientifique) de Bahour, acceptant les charges et les conditions acceptées par Bahour, avec toutes charges et dons aux brahmanes, — l'acte de donation a été expédié.

31. Le même mérite est acquis par ce qu'on fait et par ce qu'on conserve; aussi Nṛpatuṅgavarmā recommande aux rois (son œuvre); le pacificateur de la terre salue à jamais les maîtres du sol de sa couronne où s'appuient les lotus des pieds de Mukunda

32. Nṛpatuṅga, d'une race semblable à celle des Pallavas (?), instruit, d'une caste, un *tilaka* pour la race Uditôdita, écrivait (ceci).

Écriture de Nṛpatuṅga, fils du grand orfèvre Mâdêvi, fils du grand orfèvre Uditôdaya, du hameau oriental des faubourgs de Kacci (?).

La première question qui se pose est celle de la date. Quand régnait Nṛpatuṅga? Nous voyons qu'une de ses armées, envoyée pour aider le Pâṇḍya, roi de Maduré, fit une expédition victorieuse sur l'« autre rive », c'est-à-dire à Ceylan sans doute; mais les expéditions de ce genre ont été si nombreuses qu'il ne saurait y avoir là une indication précise. Nous apprenons aussi que Nṛpatuṅga était le petit-fils de Dantivarmā et le fils de Nandivarmā qui avait épousé une princesse rāṣṭrakūṭa, Çaṅkhā. Dans mon article de 1887 cité plus haut, j'avais identifié Dantivarmā avec Dantiga, le roi de Kāñcipura, que le roi rāṣṭrakūṭa Gôvinda III se vantait, en 804, d'avoir défait (*Nouveaux mélanges*, p. 466) : Dantivarmā et Nṛpatuṅga sont aussi mentionnés dans un acte de donation en sept plaques signalé par M. R. Sewell (*Archæological survey*, t. II, p. 30, n° 209); ce qu'il

y a de remarquable, c'est que ce document a été égaré comme celui de Bahour. M. Hultzsch a adopté cette identification et il a fait remarquer en outre que le nom Nṛpatuṅga a été porté spécialement par les Rāṣtrakūtas, entre autres par Amôghavarmā II, qui aurait régné de 814-815 à 876-878 et qui pourrait être le grand-père maternel de Nṛpatuṅga (fils de Nandiv.); celui-ci en effet, ne portant pas le nom de son grand-père paternel, a pu prendre celui du père de sa mère. Nous nous trouverions ainsi reportés, pour le commencement du règne de ce roi, au milieu du ix^e siècle. M. Hultzsch a fait observer aussi que le nom de Nṛpatuṅga se retrouve dans diverses inscriptions de Tanjaour, de Trichenapally, de Kōvilāḍi, datées des années 21, 22 et 23 de son règne. On sait que dans le pays tamoul les inscriptions anciennes sont datées uniquement de l'année du règne du roi vivant, et que le synchronisme seul permet d'établir la date exacte. Nṛpatuṅga avait-il donc conquis le pays Sōja⁽¹⁾? En tout cas, l'histoire des Pallavas est assez bien connue : leur décadence a commencé dès le vii^e siècle. Je n'ai pas à revenir sur les détails que j'ai donnés en 1887 dans l'article précité, mais on admet généralement aujourd'hui avec M. Hultzsch qu'après Nandivarmā, le roi dont le nom se lit sur les plaques de Cassacoudy, qui a régné au moins cinquante ans, et qui fut vaincu et tué vers 765 par le calukya Vikramāditya II, le trône de Kāñcipura passa à un prince de la dynastie Gaṅga, Narasiṁhavikrama, père de Dantivarmā. Les rois de cette dynastie prennent les qualifications de Vijaya avant leur nom et de Vikrama après. On trouve des actes aux noms de Skandaṣyavikrama, Narasiṁhavikrama, Nandivikrama, Nṛpatuṅgavikrama (celui qui nous intéresse

⁽¹⁾ J'écris *sōja*, et non *cōla* ou *chōla*, parce que le mot est purement tamoul et qu'il n'y a aucune raison pour adopter l'adaptation sanskrite. La véritable orthographe devrait être *Ṣōra*.

aujourd'hui), Īçvaravikrama, et Kampavikrama que M. Hultsch regarderait volontiers comme un frère de Nṛpatuṅga. Les Sôjas au contraire ont vu leur puissance s'accroître à partir du ix^e siècle; en 900, Purântaka I possédait Trichenapally et Tanjaour; vers 1100, un de ses successeurs, le grand Kulôttuṅga II, conquit⁽¹⁾ et annexa définitivement le royaume de Kâñcipura. Ce roi célèbre, calukya d'origine, avait pris la bannière, le sceau, les insignes des vieux Sôjas; ainsi firent les Sôjas installés au Pânḍi vers 1070; ainsi avaient fait les Gaṅgas-Pallavas. Quoi qu'il en soit, nous sommes à peu près certains que les plaques de Bahour sont de 850 environ.

Mais qu'était-ce que ce Collège, cette École, ce *Vidyâsthâna* de Bahour? Évidemment une école supérieure pour les brahmanes, annexée à la pagode de ce village ou établie dans l'enceinte même du temple. On y apprenait aux jeunes gens — qui parlaient un prakrit plus ou moins altéré — la pure langue sanskrite; on les instruisait aussi dans l'étude méthodique du *véda*. Dans l'*Indian antiquary*, t. II, 1873, p. 132, le professeur indien Râmkṛṣṇa Gopal Bhandarkar a expliqué que cette étude très longue et très minutieuse comprenait cinq espèces de travaux successifs : la *saṁhitâ*, lecture et explication du texte; le *pada*, analyse des mots séparés; puis le *krama*, répétition des mots un et deux, deux et trois, trois et quatre, etc.; la *jâtâ*, répétition des mots un et deux, deux et un, un et deux avec euphonisation (*sandi*), etc.; le *ghana* enfin, répétition des mots un et deux, deux et un, un, deux et trois, trois, deux, un, etc. Ces exercices apprennent à composer les *mantras* « formules pieuses, prières ». Le jeune étudiant, *bhikṣuka* « vivant de cha-

⁽¹⁾ La conquête paraît avoir été faite par un fils naturel de Kulôttuṅga, Ādondei. Les potentats indiens, comme ceux de l'occident, avouaient leurs maîtresses, dont ils parlaient dans leurs actes publics. Elles sont appelées en tamoul *பொய்யார்* *pôgyâr* (pluriel honorifique) « favorite », du sanskrit भोग « plaisir, jouissance ».

rités » ou *yājñika* «sacrificateur», devient alors *vidika* «versé dans le Vêda».

Quoi qu'il en soit, le document relatif à l'École de Bahour a été trouvé à l'endroit même où elle était établie, depuis peu de temps sans doute. Du reste, la pagode elle-même n'était pas très vieille : j'imagine qu'elle fut construite pendant la période de ferveur religieuse qui suivit probablement la victoire des Calukyas brahmanistes et l'expulsion définitive des Bouddhistes du Toṇḍamaṇḍala en 788. Ceci expliquerait aussi la fondation de l'École. Les pagodes du sud de l'Inde ne sont pas très anciennes; soit qu'elles aient remplacé d'anciens sanctuaires bouddhistes, soit qu'elles aient été élevées de toutes pièces, elles ne remontent guère au delà de mille à douze cents ans. Les plus vieilles, celles de Mâmallapura (les sept pagodes), qui était le port de Kâncipura, ont été, suivant les inscriptions qu'elles portent, élevées par le roi pallava Narasiṁha au commencement du VII^e siècle; elles sont dédiées à Çiva. Sur le territoire français de Pondichéry, la pagode la plus ancienne est celle de Bahour; la plus importante est celle de Villenour. Toutes les deux sont consacrées à Çiva, mais celle de Villenour a sa légende traditionnelle qui a été écrite en prose et en vers⁽¹⁾. Le nom original tamoul de Villenour paraît être *வில்வநல்லூர் vilvanallūr* «le beau village des *vilvas* (*cratæva religiosa*)», nom qu'on abrège en *வில்லை villei*, comme on dit *தஞ்சை tanjai* pour *தஞ்சாவூர் tanjāvūr* «la ville du refuge (?), Tanjaour», et *புதுவை puduvei* pour *புதுச்சேரி puduccēri* «nouveau hameau, Pondichéry». La pagode est sous le vocable de *காமீசன் kāmīça* (कामीश), forme

⁽¹⁾ En prose, *வில்லைநகர்புராணவசனம் Villeinagarapurāṇavaçanam*, Pondichéry, 1877, in-12, (ij)-78 pages; en vers, *வில்லைப்புராணம் Villeippurāṇam* (9 chants, 1972 vers), dont le seul exemplaire connu a appartenu à M. Ariel et fait partie du fonds tamoul de la Bibliothèque nationale (n° 314).

de Çiva demi-femme; dans un vieux recueil de dessins indiens conservé à la Bibliothèque nationale (fonds indien, n° 100) figure, sous le n° 127, une vue de « la pagode de Villenour où est la déesse Dircamy et le lingam Issuren ». La légende dit que, si quatre des pagodes de l'Inde font obtenir le bonheur suprême de la libération (*Sidambaram*, Chellambrou, par la vue du sanctuaire; *Tiruvárú*, en y procréant des enfants; *Káçi*, Bénarès, en y mourant; et *Arunámalei*, en s'y repentant de ses fautes), d'autres peuvent procurer en ce monde des biens matériels; ainsi, Villenour a la spécialité de faire avoir des enfants. Comme preuve de cette puissance, on raconte l'histoire de la bayadère « Toute belle » ou plutôt « Belle de tout le corps » (*Sarvāṅgasundarī*, सर्वाङ्गसुन्दरी, dans le purāṇa en prose; *Sakalāṅgasundarī*, सबसाङ्गसुन्दरी, dans le poème): c'était une fille du pays Kalinga qui avait amassé de grandes richesses et qui ne pouvait obtenir du ciel la faveur de devenir mère, malgré ses prières et ses actes de bienfaisance. Un ascète qui passa dans le pays et qu'elle reçut avec toute la dévotion et la vénération possibles lui conseilla d'aller en pèlerinage à Villenour. Elle s'y rendit en grande pompe et, après s'être baignée dans l'étang sacré, adressa sa requête au dieu local qui lui répondit en personne qu'elle obtiendrait satisfaction. En s'en retournant en effet, elle rencontra un beau jeune homme dont elle eut un fils, qu'elle appela par reconnaissance Kāmīça. Un de mes anciens élèves, M. G. B. de Fontainieu, a parlé de cette légende au Congrès des orientalistes de Hanoï en 1902.

On ne rencontre rien d'analogue pour Bahour, mais les murs de la pagode y sont couverts d'inscriptions tamoules; elles ont été relevées en 1850 par M. Éd. Ariel et on peut les lire dans les papiers de ce savant orientaliste, trop peu connu, à la Bibliothèque nationale. Ces inscriptions sont, les plus anciennes en prose seulement, les suivantes en prose précédée d'un pré-

ambule poétique, sorte de formule plus ou moins longue rédigée une fois pour toutes pour chaque roi; il en est d'ailleurs de même dans tout le pays. Comme partout aussi, les plus anciennes inscriptions remontent au roi கன்னரதேவர் *kan'n'aradéva*, c'est-à-dire le rāṣṭrakūṭa Kṛṣṇa III, qui conquit le Toṇḍamaṇḍala et le Sōjamaṇḍala l'année 870 de l'ère de Çālivāhana (948 de l'ère chrétienne); cf. une inscription de Sōjapuram publiée par M. Hultzsch dans ses *Epigraphia Indica*, t. VII, p. 194 : c'est un des rares documents tamouls qui soient datés; on y lit : சகவர்தம் எண்ணூற்றெழுபத்தொன்றாசு கன்னரதேவவல்லமன ராஜாதிதரை எறிநது தொண்டைமண்டலமபுகுநதயாண்டு *çakavarṣam eṇṇūl'ējubatton'du çakravartti kan'n'aradévavallabhan' rājādittarei er'indu toṇḍeimaṇḍalam pugunda yāṇḍu* « l'année où le souverain du monde, le puissant Kannaradéva, a détruit Rājāditya et est entré dans le Toṇḍamaṇḍala, huit cent soixante et onze de çaka ». Le Sōja reprit d'ailleurs son indépendance, et Bahour lui resta annexé, car, sur les 29 inscriptions dont M. Ariel y a pris copie, 9 portent le nom de Kannaradéva, 6 celui de Rājarājasōja (985-1016, formule திருமகளபோல *tirumagalpōla*), 8 de Virarājendra (1062-1070, formule திருமனனிவளர *tiruman-nivalāra*⁽¹⁾), 3 de Kulōttuṅga (1070-1118, formule புகழ் சூழ்நத *pugajcūjnda*), 2 de Vikramasōja (1118-1132, formule பூமாதுபுணர *pūmādupuṇara* ou பூமலைமிடைநது *pūmālei-*

⁽¹⁾ Un savant indien, V. Venkayya-avargal, a fait observer que les deux premiers vers de ce préambule sont cités dans le commentaire de la vieille grammaire *Virasōjīyam* dont l'auteur, Buddhamitra, invoque Avalōkitēçvara. Il y est parlé aussi de deux batailles gagnées par Virarājendrasōja et on y reproduit des extraits de petits poèmes à la louange de ce prince (édition de 1881, p. 118, 136, 186-190) dont l'ouvrage porte d'ailleurs le nom. Le commentateur était un élève de l'auteur. Il est donc infiniment probable que le *Virasōjīyam* a été composé vers 1065; c'est un des rares ouvrages tamouls dont la date peut être déterminée avec quelque certitude.

miḍeindu) et 3 indéterminées. Je crois qu'une de ces inscriptions doit se rapporter à l'École de Bahour. Elle se lit sur le mur du temple, au nord, dans la cinquième division, où elle occupe quinze lignes. En voici les passages principaux :

सवित्री साலைகலமறுததகொவிராஜராஜகே சரிவனமககு
யாணடுபனனிர்ணடாவது வாகூரமஹா சமீயோம நமமு
டையசாலைமுலைபபொதசாலை நங்கைககுத்திருவமுதுககு
பொகமாகநாங்கொடுததநிலம *svastiṣṭri śāleikalamar'uttakōvi-
rājarājakēsarivan'makku yāṇḍu paṇ'n'iraṇḍāvadu vāgūrmahāsabhā-
yōm nammudeiyaṣṭri śāleimūleippōdaṣṭri nāṅgeikkuttiruvamudukku pō-
gamāgandānikoduttanilam* « Bonheur ! prospérité ! L'année douzième
du roi Rājarājakēsarivarmā, qui a détruit le vaisseau à Çalā⁽¹⁾,
terrain donné par nous en jouissance pour la sainte nourri-
ture⁽²⁾ pour la dame du lieu du savoir dans l'angle de notre
salle, nous-qui-sommes-la-grande-assemblée ». Suit la descrip-
tion sommaire du terrain, limité au nord, à l'est et au sud par
le canal de l'étang. Le terrain donné sera இறையிலி *ir'eiyili*
« franc d'impôts ». Les derniers mots sont இப்பரிசுபணித
தோம மஹா சமீயோம *ippariṣupaniṭṭōm mahāsabhāyōm* « nous
avons ordonné cette donation, nous-qui-sommes-la-grande-as-
semblée ». Je ne pense pas me tromper en voyant dans போ
தசாலை *pōdaṣṭri* (skr. बोधशाला) un synonyme de विद्याशाल, car
on ne peut le traduire que « salle » ou « lieu du savoir ». La நங்கை
nāṅgei « dame » est peut-être Sarasvati.

Après Kṛṣṇa III, le Sōja recouvra son indépendance et le Tonḍāmaṇḍala revint aux descendants des Pallavas; mais Bahour resta uni au Sōja et partagea désormais son sort : invasion musulmane, morcellement entre plusieurs petits princi-

⁽¹⁾ C'est-à-dire à *Kāndaḷūrṣṭalā* « la salle de Kāndaḷūr, le village des *gloriosa superba* ». M. Hultsch pense qu'il s'agit de Sidambaram. Le fait historique auquel il est fait allusion n'est pas connu.

⁽²⁾ Ou « entretien »; *amudu* est une des adaptations du sanskrit अमृत.

cules locaux, conquête définitive persane et organisation de royaumes indigènes feudataires, jusqu'au 20 novembre 1749, date à laquelle il fut cédé à la France avec les *aldées* (villages) qui en dépendent.

Bahour faisait-il proprement partie du Tonḍamaṇḍala? Cette vaste région qui était la partie tamoule, la principale et plus tard la seule province des Pallavas, était divisée en vingt-quatre districts (கோட்டம் *kōṭṭam* « forts ») et soixante-dix-neuf pays (நாடு *nāḍu*). Chaque district était commandé par un fort élevé sur une hauteur; ce n'était le plus souvent qu'un simple ouvrage de terre. Les écrivains rapportent qu'il s'y trouvait 12000 *gō-tras* ou familles de cultivateurs, réparties en 1900 *nattam* « centres d'habitation »; ce mot *nattam*⁽¹⁾ s'appliquait exclusivement aux villages de *śūdras*: ceux de brahmanes portaient le nom d'*agrahāra* (अग्रहार). Le mot tamoul *ஊர் ஓர்* désignait un village en général, avec tout le territoire qui s'y rattachait. Chaque village avait à sa tête un conseil, une assemblée, *சபை çabei* ou *மஹாசபை mahāçabei*: ce nom est ordinairement écrit en caractères granthas avec l'orthographe mixte *महासभै mahāsabhāi*; il se retrouve, sous les formes dérivées *சபையார் çabeyār* « ceux de l'assemblée » et plus souvent *சபையோம் çabeyōm* « nous de l'assemblée » dans un grand nombre de documents. Un procès-verbal de réunion de deux villages, au XII^e siècle, contient même cette phrase caractéristique de ce qu'on appelait naguère le génie de la langue tamoule: *மஹாசபையோம் ஒருராய் வாழ்வோமானோம் mahāçabeyōm orū-rāy vājvōm ānōm*, où *vājvōm* est un futur verbal nominalisé, et qui doit se traduire: « nous-qui-sommes-la-grande-assemblée, nous-sommes-devenus nous-qui-prospérerons un-seul village étant-devenus », c'est-à-dire « nous vivrons désormais réunis en

⁽¹⁾ Ce mot se trouve dans la donation de Nṛpatuṅga (voir ci-dessus, p. 218, l. 8).

un seul village »; dans ces trois mots en *om*, *om* a nettement le sens absolu et indépendant de « nous ».

Le nom de Bahour, pas plus d'ailleurs que celui d'Aruvâ, ne se trouve dans la liste officielle des 79 pays du Toṇḍamaṇḍala. Cette province est pourtant limitée, suivant les auteurs tamouls, au nord par le mont Tiruvēṅgadam ou le sanctuaire de Kâlahasti; à l'est, par l'océan; à l'ouest, par le mont de corail (பவழமலை *pavajamalei*, vers le 13° degré de latitude nord); et au sud par la rivière சேயாறு *çeyâr'u* ou la பெண்ணை *penṇei*. D'autre part, on nous dit que le Sôja se termine au nord, à la பெண்ணை *penṇei*, à vingt-quatre காதம் *kâdam* de sa limite inférieure : un *kâdam* ou *yôjand* est la distance que peut parcourir un homme ordinaire en marchant pendant une veille (யாமம் *yâmam* याम, c'est-à-dire pendant sept நாழை *nâjēi* ou நாழிகை *nâjigēi* नाडिका et demi, soit pendant trois heures); on l'évalue généralement à seize kilomètres. Il paraît que la பெண்ணை est dans le pays d'ija கும் : serait-ce là l'*ijamandalam* que tant de rois Sôjas se vantent d'avoir conquis et où l'on voit généralement l'île de Ceylan⁽¹⁾? En tout cas, il ne saurait y avoir aucun doute que la *penṇei* ou பெண்ணை யாறு *penṇeyâr'u* « la rivière féminine » est le *ponnéar* des cartes françaises qui forme la limite méridionale de notre territoire de Pondichéry et qui passe à deux kilomètres de Bahour; son embouchure est à six kilomètres et demi du même village.

Une des inscriptions de la pagode de Bahour (au sud, sur le mur, première division, 14 lignes) parle de Bahour en ces termes : வெசாலிப்பாடிவடகரைவாகூரநாட்டுமனறாடிகரை வாகூர *Vēçaliṅpāḍivadaḱareṅ vâgûrnâṭṭuman' d'adikaṅreivâgûr* « Ba-

⁽¹⁾ Y a-t-il un rapport étymologique entre *ija* et *çija*? Le nom de Coromandel est, on le sait, une adaptation de *Çojamandala*; le durcissement de l'initiale s'expliquerait par une ancienne orthographe portugaise *çoromandela* et la suppression postérieure, en Europe, de la cédille.

hour, au bord de Man'd'Āḍi, dans le pays de Bahour, au bord septentrional de la division de Vēçāli ». Ce nom de Vēçāli est celui du domaine du solliciteur de la donation de Nṛpatuṅga. L'inscription est datée de la 22^e année de Kannaradēva ou Kṛṣṇa III, c'est-à-dire de 970, si on compte depuis qu'il avait conquis le pays, ou 962, si on compte depuis son avènement au trône des Rāṣṭrakūṭas.

Bahour est aujourd'hui le chef-lieu d'une des communes que le décret du 12 mars 1880 a organisées dans les Établissements français de l'Inde; c'était auparavant le chef-lieu de l'un des trois districts entre lesquels se partageait le territoire de Pondichéry. Il est situé par 77° 22' de longitude ouest et 11° 48' de latitude nord, à un demi-kilomètre d'une assez vaste étendue d'eau qu'on appelle le grand étang de Bahour; il n'est pas question de cet étang dans la donation de Nṛpatuṅga, mais cela ne saurait nous étonner, car les trois villages qui font l'objet de cette donation sont au sud et à l'est de Bahour, au nord-ouest duquel est l'étang actuel. En revanche, il y avait à cette époque à l'est de Bahour une grande forêt, que rappelle aujourd'hui le nom de காட்டுக்குப்பம் *kāṭṭukkuppam* « hameau de la forêt ⁽¹⁾ », qui est celui d'un village à 4 kilomètres et demi du chef-lieu. Je ne retrouve sur la carte ni les noms de *Vilāṅgāṭṭāṅkaḍuvan'ūr* ⁽²⁾, de *Çēttuppākkam*, d'*Ir'eippūṅaccēri*, ni ceux

⁽¹⁾ Je dois rappeler ici qu'en 1882 on a découvert à Bahour des lignites; non encore exploitées, on estime qu'elles pourront donner environ 250 millions de tonnes, car on évalue leur surface à 600 hectares, sur une épaisseur moyenne d'une dizaine de mètres. — காடு *kāḍu* «forêt» se retrouve dans le nom très ancien de la ville d'Arcate, ἀρκατοῦ des géographes grecs. On explique généralement ce nom par அறுகாடு *ar'ukāḍu* «six forêts», mais je préférerais y voir ஆற்காடு *ā'kāḍu* «forêt de multipliants», pour ஆல்-காடு *āl-kāḍu*; beaucoup de gens prononcent *ar'kāḍu*; les illettrés écrivent ஆர்க்காடு *ārkkāḍu*; c'est de l'oblique ஆற்காட்டு *āl-kāṭṭu* que vient la transcription grecque et l'indo-persan اركا.

⁽²⁾ D'après ce nom, la forêt aurait eu pour essence principale le *vilā* «feronia elephantum».

de *Māmpākkam*, d'*Ūtūr*, de *Nelvāy*, de *Ten'malippākkam*, de *Kir'imān'pātti*; ces villages ont été détruits depuis longtemps sans doute. Mais je trouve à 6 kilomètres au nord-est *Kirimāmpākkam*, et à 5 kilomètres à l'ouest *Kaḍuvan'ūr*, dont les noms conservent en partie les appellations anciennes de *Kirimān'* et de *Kaḍuvan'*, qui étaient peut-être des noms d'hommes, de personnalités ou de divinités locales primitives. C'est ici le cas de rappeler que, dans la toponymie tamoule, குப்பம் *kuppam* est proprement « hameau formé d'habitations groupées confusément », சேரி *çeri* « hameau avec maisons alignées, rue », பாக் கம் *pākkam* « côté, bord », குடி *kuḍi* « habitation », ஊர் *ūr* « village », மங்கலம் *maṅgalam* « prospérité (skr. मङ्गलं), village appartenant à des brahmanes », வாய் *vāy* « bouche, source (?) », பாத்தி *pātti* « compartiment, champ, carreau cultivé », பேட்டு *pēṭṭu* ou பேட்டை *pēṭṭai* « faubourg, marché », etc. (Cf. *On the names of places in Tanjore*, by lieut.-col. B. R. BRANFILL, 50 p. in-8°; extrait du *Madras Journal of Literature and Science*, nouv. série, t. II, 1879, p. 43-92.) On peut se demander quelle est l'origine, l'étymologie exacte et la signification du nom de Bahour : à en juger par cette orthographe, ce serait un dérivé du sanscrit *bāhu* बाहु « bras », mais le nom original est வாகூர் *vāgūr* et, dans la partie sanskrite du document qui nous intéresse, il vient deux fois, aux strophes 25 et 30, sous la forme वागूरग्रामं *vāgūrgrāmaṁ*; c'est donc un mot purement tamoul, formé de ஊர் *ūr* « village » et de வாகு *vāgu* « régularité, beauté » (peut-être aussi « mimosa », ordinairement வாகை *vāgei* avec la dérivative ஐ *ei*) et ayant le sens de « beau village, belle ville, bellocq » (ou de « village des mimosas »).

Si maintenant on examine les cinq plaques de Bahour en elles-mêmes, au point de vue de leur intérêt intrinsèque, la partie tamoule donnera lieu à de nombreuses observations.

On remarquera d'abord le cérémonial indiqué pour l'exécu-

tion de l'ordre royal. Les chefs du pays (*ndttār*) reçoivent le document, reconnaissent l'empreinte sacrée (*tirumugam*), saluent le précieux manuscrit, qu'ils placent sur leur tête en signe d'obéissance; puis ils vont solennellement, précédés du drapeau ou de la bannière, reconnaître le terrain concédé, dont ils font le tour et sur les limites duquel ils feront planter des bornes de pierres et des euphorbes épineux (*kallī*). Mais qui a apporté aux *ndttār* l'acte royal? Probablement l'exécuteur (*dj-ñapti*), ce qui fait voir que les villages avaient leur autonomie et que leurs chefs étaient les seuls intermédiaires entre ce qu'on pourrait appeler le peuple et le souverain. Plus tard, on créa un fonctionnaire spécial, un représentant du pouvoir central, un தேசாயி *dēçāyi* (du skr. देय), qui surveillait pour ainsi dire l'administration locale. Chaque village (*ūr*) avait son conseil de propriétaires (காணியக்காரர் *kāṇiyakkārar*, de காணி *kāṇi* «fonds, patrimoine, possession, héritage»), présidé par le *ndttān'*; ce conseil (*çabei*) prit plus tard le nom sanskrit de கிராமபிரவர்த்திகம் *çāmapravarttaḥ*.

La réunion des *ndttār* d'un district (*kōttam*) prenait le nom de *mahāçabei*, d'où les dérivés மஹாநாடு *mahānādu* «grand pays» et மஹாநாட்டான் *mahānāttān'* «grand chef, membre de la grande assemblée». Ces conseillers de district se partageaient en trois commissions, dont la première s'occupait des cultures annuelles; la seconde, des étangs, du régime des eaux; et la troisième des jardins. Il y avait, pour la tenue de la comptabilité, un secrétaire, சரணத்தான் *çaraṇattān'*, du skr. शरण «le vénérable» (appelé en skr. मध्यस्थ *madyastha* «arbitre»), plus tard கணக்கன் *kaṇakkan'* «comptable». C'est qu'il y avait une comptabilité très compliquée. La propriété était collective, mais les *kāṇiyakkārar* avaient des droits inégaux; il y avait de plus à payer de nombreuses redevances, au roi, aux brahmanes, aux œuvres pies, et à divers copartageants கசாக்காரர் *kaçak-*

kaṛar « usufruitiers (?) », sans parler des douze « serviteurs du village » குடிமக்கள் *kuḍimakkal* toujours payés en nature : le desservant du temple, le maître d'école, le chanteur, le distributeur d'eau (தொட்டி *tōṭṭi* ou வெட்டியான் *vetṭiyān'*), le blanchisseur, le barbier, le potier, le cordier, le garde-champêtre (தலையாரி *taleiyāri*), le cordonnier, le forgeron, le charpentier⁽¹⁾. Ces serviteurs étaient considérés comme appartenant à des castes très inférieures, mais leur condition était meilleure que celle des ouvriers cultivateurs du sol, *parias*, *pallas*, *pallis*, véritables esclaves attachés à la glèbe et qu'on vendait avec le champ où ils travaillaient. Ces esclaves agricoles se prétendaient d'ailleurs les anciens possesseurs du sol, que les *vellājas* auraient usurpé. On observait encore naguère près de Madras, en plein Toṇḍāmaṇḍala, un usage remarquable : à l'expiration de chaque année culturale, les *parias* se réunissaient hors du village, qu'ils faisaient mine de quitter; les propriétaires se rendaient alors auprès d'eux, les suppliaient de revenir et leur promettaient, outre l'entretien et la subsistance, le maintien de leurs privilèges. A Madras même, dans la ville noire, pendant la fête d'*Ēgḍuḍḍi*, une forme de Kāli, c'est un *paria* qui épouse la déesse, au nom de toute la communauté (cf. Caldwell, *Comparative grammar*, 2^e éd., 1875, p. 548).

Mais, pour en revenir à notre texte, les tamulissants seront agréablement surpris en voyant combien le style en est pur et, si j'ose me permettre cette expression, classique; le langage en est absolument correct. Très peu de mots étrangers y sont employés, ce qui confirme une fois de plus l'assertion que le tamoul peut se suffire à lui-même et peut être écrit sans qu'on ait besoin de recourir à aucune expression étrangère. Il est rare que les langues agglutinantes soient dans ce cas et aient un

⁽¹⁾ D'autres listes en comptent quatorze et même dix-huit, ce qui prouve que le nombre variait suivant la région.

vocabulaire assez développé pour n'avoir pas besoin de mots d'emprunt.

Les quelques mots sanskrits qui se trouvent dans notre texte forment deux catégories distinctes : la première se compose, outre le nom du roi *Nṛpatuṅgavarmā* (transcrit avec *o* pour *u*), des mots pour ainsi dire officiels et administratifs *Brahmadéyam*, *Vidyāsthānam*, *Vidyābhōgam*, *sarva*, *parihāram*, *paradattī*, *vyavastā* (écrit *vyavasté*, qui représente la prononciation tamoule, comme le *sabhā* dont nous avons parlé plus haut); *vidyāsthānam* a seulement été adapté à la dérivation tamoule en prenant la finale *-nattārkkū*, ce qui donne le sens de : « à ceux du collège ». Mais tous ces mots sont manifestement superposés, juxtaposés, imposés à un texte dont ils ne sauraient faire partie intégrante; aussi ont-ils été écrits en caractères sanskrits : *brahmadéyam* a cependant aussi été transcrit *piramadéyam*, பிரமதேயம். Les autres mots sanskrits sont விசைய *viçeiya*, அரையன் *areiyān'*, விண்ணப்பம் *vinṇappam*, ஆணத்தி *āṇatti*, திருமுகம் *tirumugam*, qui représentent विजय *vijaya* « victoire », राजा *rājā* « roi », विज्ञप्ति *viñṇapti* « représentation, requête », आह्वयि *āhvayī* « exécuteur d'un ordre » et श्रीमुख *śrīmukha* « visage sacré » : ce sont encore des expressions d'ordre administratif, mais d'un usage plus ordinaire et plus fréquent, et nous savons qu'*āṇatti* est une forme *prākrite* que nous trouvons notamment dans la donation, en *prākrite*, de la femme du prince héritier Vijayabuddhavarṃā (fils de Skandavarṃā), publiée par M. Fleet dans l'*Indian Antiquary* (t. IX, p. 100-102) : c'est un des plus anciens documents que nous connaissions des Pallavas; la formule déprécatrice finale y est d'ailleurs en sanskrit. *Vijaya* fait en quelque sorte partie du nom du roi. Quant à *areiyān'*, pour *rājā*, il est pris dans une acception très nette et très précise; il ne signifie pas « roi, souverain », mais seulement « chef, administrateur, ministre, feudataire » et c'est pourquoï je l'ai traduit « prince ».

राजा a fait en tamoul இராசா *irāṣā*, transcription moderne et pédantesque, இராயன் *irḍyan'*, adaptation plus euphonique, qui est employée dans les noms d'hommes comme appellation indicative d'une caste qui prétend être kchatrya, அரசன் *ara-ṣan'* et அரசன் *arayan'*, d'où அரசையன் *areiyān'*, et — forme évidemment la plus ancienne, n'ayant aucune apparence du genre masculin — அரசு *araṣu*. Le vrai mot tamoul pour « roi », dans le sens absolu du mot, est கோ *kō*, dont la forme oblique ou adjectivale est கோன் *kōn'*; il est aujourd'hui tombé en désuétude et ne se retrouve plus que dans l'expression கோயில் *kō-y-il* ou கோவில் *kō-v-il* « temple, église, maison du Seigneur », primitivement « maison du roi, palais ».

Un autre mot, sinon oublié, du moins peu usité aujourd'hui, est யாண்டு *yāṇḍu* « année », remplacé généralement par வருஷம் *varuṣam* (वर्ष) et qu'on écrit ஆண்டு *āṇḍu*. Phonétiquement, il faut en rapprocher ஆமை *āmei* « tortue », que l'on trouve écrit யாமை *yāmei* dans certains vieux auteurs. Il y a un certain nombre de mots où le *y* initial, qui paraît primitif, a été supprimé à une époque relativement récente : யார் *yār* « qui », et ses dérivés ou ses corrélatifs; யானை *yānēi* « éléphant »; யானி *yāni* « lion »; qu'on écrit aujourd'hui ஆர் *ār*, ஆனை *ānēi*, ஆனி *āni*. Dans d'autres, le *y* des formes poétiques paraît plutôt adventice et analogique qu'organique : யாமை *yāmei* pour ஆமை *āmei* « tortue », யாடு *yāḍu* « brebis » pour ஆடு *āḍu*, யாறு *yārū* « rivière » pour ஆறு *ārū* qui a de plus le sens de « chemin, voie ». D'autres fois la forme sans *y* est manifestement irrégulière et résulte probablement d'un caprice d'écrivain : ஆணர் *āṇar* pour யாணர் *yāṇar* « beauté », ஆழல் *ājāl* pour யாழல் *yājāl* « termite », et surtout ஆக்கை *ākkei* pour யாக்கை *yākkei* « corps ». La comparaison avec les langues congénères, dont les unes (canara et malayāla) ont *d* et les autres (télंगा et तुलु) *é* (pron. *yé*), la variation des in-

terrogatifs et indéfinis *ya* ou *é*, confirment l'hypothèse que les formes en *ya* sont primitives. Rappelons que le *a* radical du pronom de première personne, qui est le démonstratif éloigné, s'affaiblit en *e* dans les suffixes verbaux.

Plus loin, nous trouvons *அறம் ar'am*, avec la signification évidente de «œuvre de bienfaisance, générosité, don charitable». On le traduit d'ordinaire par «vertu»; dans son Dictionnaire canara, M. Kittel explique *ಅರಾ ar'a* par «virtue, charity, alms, law»; le sens propre est «charité», la vertu par excellence des Indiens. Les radicaux congénères sont *அறி ar'i* «savoir, connaître, distinguer», *அறு ar'u* «se diviser, se rompre», *அறை ar'ei* «parler, déterminer», qui donnent le sens général de «diviser, partager»; or la charité, dans l'Inde, est surtout la distribution de son bien, le partage avec les autres de ce qu'on possède.

Ce radical *அறை ar'ei* vient qualificativement dans l'expression *அறையோலை ar'ei-y-olei* «l'ôle qui décrit», c'est-à-dire «le procès-verbal». On sait que *ஒலை olei* est «ôle, feuille de palmier sur laquelle on écrit» et, par extension «plaque rectangulaire de cuivre écrite, ordre royal, lettre»; ainsi, dans les plaques de Cassacoudy, il y a le titre *கோளோலை kón'olei* «lettre royale, ordre royal». *ஒலை olei* diffère de *திருமுகம் tirumugam* (திருமுகம்), qu'on prend aussi pour «lettre», en ce que ce dernier mot se rapporte surtout au cachet, au sceau, à la figure (முகம்) qui rend le document vénérable, illustre, respectable, sacré (திரு).

Ar'ei est souvent employé par les auteurs classiques simplement pour «parler». *இசை icei* est pris aussi dans la même acception, mais *icei* est proprement «harmonie»; or l'harmonie résulte d'une succession de sons; c'est pourquoi j'ai traduit *இசைத்த iceitta* par «énumérés».

Les noms des quatre points cardinaux doivent attirer

notre attention : வடக்கு *vaḍakku* « nord », மேற்கு *mēl'ku* « ouest », தெற்கு *teḷ'ku* « sud », கிழக்கு *kijakku* « est », sont dérivés de வட *vada*, மேல் *mēl*, தென் *tēn'* et கீழ் *kīj*, par கு *ku*, où il est difficile de ne pas voir le suffixe du datif, dont le rôle grammatical et la signification originelle se trouvent ainsi précisés : கு *ku* doit avoir le sens de « direction, mouvement ». Le datif en effet marque un rapport d'espace qui comporte un changement de place, le passage d'un endroit à un autre. Or, il me semble que les radicaux verbaux secondaires dérivés par கு *ku* ou *gu*, expriment tous un mouvement : தொடங்கு *to-ḍaṅgu* « commencer », முயங்கு *muyāṅgu* « s'efforcer », வணங்கு *vaṇāṅgu* « vénérer, saluer », இலகு *ilagu* « briller », etc. Mais quelle est l'étymologie des quatre radicaux ci-dessus, composés avec *ku*? Aucun doute pour « est » et « ouest », qui sont les régions « inférieure » et « supérieure » du pays; cela veut dire que le pays tamoul primitif était entre les montagnes à l'ouest et la mer à l'est. J'ai fait remarquer ailleurs que le malayâla, qui est un ancien dialecte tamoul, emploie les mêmes mots, quoiqu'il se trouve dans une situation topographique toute contraire, ce qui donne le droit de supposer que le pays a été peuplé par des gens venus de l'est, d'au delà des montagnes. *Vada* வட « nord » est apparenté à un grand nombre de radicaux, dont வடம் *vaḍam* « égalité », வடி *vaḍi* « couler, s'allonger », வடு *vaḍu* « défaut, manque », வட்டம் *vaḍḍam* « rond, disque, plat », வண் *vaṇ* « beau », வளம் *vaḷam* « bien, ordre, abondance », வள் *vaḷ* « force, vase, plat », வாடு *vaḍu* « se flétrir, s'affaisser », etc., d'où paraît se dégager l'idée de « plaine, étendue régulière ». Quant à தென் *tēn'* « sud », il se rapporte à தென் *tēn'* « bonté, rencontre, opposition », தென்றல் *tēn'dal* « vent du sud (qui trouble) », தெற்று *teḷ'tu* « vexer, troubler », தெறு *teḷ'u* « broyer, piler », தெறி *teḷ'i* « se briser », தெல் *teḷ* « troubler », தேல் *teḷ* « être délivré, échapper », etc., ce qui

donnerait le sens général de «trouble, désordre, mouvement violent». Ces étymologies prouveraient que le pays d'origine des Tamouls était vers la pointe extrême de l'Inde, quelque chose comme le Tinnévèli, entre les montagnes à l'ouest, le rivage bas du golfe de Bengale à l'est, les longues plaines au nord, les tempêtes et les agitations de la mer au cap Comorin dans le sud.

Une autre expression intéressante est எல்லை *ellei* «limite», dérivé de எல் *el* par la terminative substantive ஐ *ei*. Il est difficile d'en déterminer le sens primitif : on trouve எலி *éli* «rat», எலு *élu* «ours», எல் *el* «soleil, jour», எல்லாம் *ellām* «tout», எலும்பு *elumbu* «os», எறி *ér'i* «lancer, briller», எற்றி *el'ti* «avoir compassion», எற்று *el'tu* «battre, répandre», என *en'* «parler, dire». Dans mon *Manuel de la langue tamoule* (Paris, Impr. nat., 1903), j'ai dit (p. 96) que எல்லாம் *ellām*, apparenté à எல்லை *ellei*, est peut-être formé d'un எல் *el* corrélatif des négatifs de quantité இல் *il* et de qualité அல் *al*, எ é marquant l'interrogation ou l'indéfini, alors que அ *a* est le démonstratif prochain et இ *i* le démonstratif éloigné. Une ancienne divinité tamoule est எல்லம்மன் *ellamman'* ou எல்லம்மை *ellammei*, où அம்மன் *amman'*, அம்மை *ammei*, veut dire «mère, matrone» : c'est une déesse redoutable qu'on cherche à se rendre favorable par des prières, des processions et des sacrifices; on paraît y voir une sorte de dieu Terme, défendant et protégeant les bois, les propriétés closes. Dans son dictionnaire malayâla, M. Gundert explique *ellām* «tout» par «unbounded»; dans son dictionnaire canara, M. Kittel rattache ಎಲ್ಲ *ella* «tout» à ಎಲ್ಲ *er'u* «to be all, entire, full, or complete», radical inconnu au tamoul. Peut-on conclure de tout cela à une racine எல் *el* «plénitude, perfection»?

J'arrive maintenant au mot பழய *pajaya* «ancien, an-

tique », qui se prononce généralement *paleiya* (ce devrait être exactement *pareiya*) et qu'on n'a pas manqué de rapprocher du grec *παλαιός*. Le radical est *பழை pajei*, *பழ paga*, apparenté à *பழகு pajagu*, *பழக்கு pajakku* « s'habituer, accoutumer », *பழம் pajam* « fruit mûr », *பழி pazi* « faute, mal, haine », *பழு paju* « mûrir, jaunir », *பழுக்கு pajugu* « défaut », *பளிங்கு palingu* « miroir », *பள்ளம் pallam* « creux, fosse », *பள்ளி palli* « habitation, retraite, réduit », *பண் paṇ* « pièce d'eau, fosse », *பண்டு pandu* « ancienneté », etc., et même *வழங்கு vajangu* « être usité », *வழக்கு vajakku* « procès, querelle », *வழி vaji* « chemin, usage, antiquité », *வழு vaju* « faute, erreur », etc.; tous ces radicaux réunissent l'acception commune évidente de « faiblesse, fatigue, usure ». « Vieux » se dit ordinairement *கிழ kija* (*kila*, *kira*) ou, comme on prononce vulgairement, *kéja*, qui se rattache à *கீழ் kij* « dessous », *கிழி kiji* « déchirer, se déchirer » et dont les dérivés ont le sens de « propriété, maître, épouse ». En canara, on a *ಪಲ pala* « mûr », *ಪಲಿ pali* « blâmer », *ಪಲu palu* « forêt, jungle », *ಪಲ pale* « vieux » (le canara moderne dit *ಹಲೆ hale*, *ಹಲೆ hala*), mais les radicaux en *kij*, *ki* sont réduits au sens d'« inférieur ». En télंगा, on dit *ಪಲವ paluva* « mauvais ». — Une autre racine en *ழ j. (l, r)* se trouve dans *தொழு toju* « adorer, vénérer », qu'on peut rapprocher de *தொண்டு tonḍu* « ancienneté, servitude », *தொழில் tojil* « office, fonction », *தொள் tol* « diminuer », *தொலை tolei* « trouver »; en canara, *ತಾಲ tola* s'emploie avec le sens de « tourner, errer ». — Ces trois séries de mots sont manifestement inspirées par la même idée générale de « faiblesse, diminution, décadence, ruine », etc.

Nous trouverions du reste une conception analogue dans « jeune » *இள ila* ou *இளைய ileiya* : cf. *இழ ija* « se perdre », *இழி iji* « descendre, diminuer, s'avilir », *இழு iju* « tirer, glisser, se tromper », *இழை ijei* « froter, mêler, amollir »,

இளக்கு *ilakku* « amollir, adoucir », இளி *ili* « avilir, bâiller », இளை *ilei* « maigrir ».

J'aurais encore bien d'autres expressions à relever, mais je me borne à signaler :

1° புன்செய் *pun'céy* (et son opposé நன்செய் *nan'céy*) de செய் *céy* « champ »; les radicaux en செ *cé* paraissent exprimer « la perfection, la beauté, l'éclat » : *pun'céy* est « le champ vil, inférieur », le terrain élevé où ne poussent que ce qu'on appelle « les menus grains », c'est-à-dire le millet, le coriandre, etc.; *nan'céy* « le bon champ » est uniquement le nom des rizières.

2° மனை *man'ei* « maison », proprement « ferme, maison avec cour environnée de bâtiments et jardin derrière »; l'un de ses dérivés les plus intéressants est மனைவி *man'eivi* « épouse ». Les principaux mots correspondant à « habitation » sont en tamoul : இல் *il*, குடி *kudi*, வீடு *vidu* (pron. *údu*) et மனை *man'ei*. Le canara emploie spécialement ಗಡಿ *gudi* et le télंगा झुल्ल *illu*; *kudi* ou *gudi* paraît se rattacher au sanskrit कुटि *kuti*. *Vidu* vient probablement d'une racine en *vid*, *vin*, *vij*, *vil*, exprimant l'idée de « départ, accident, chute, faiblesse » : c'est donc probablement « halte, séjour, domicile temporaire » et le mot semble d'usage relativement moderne. Il est plus original; il sert de suffixe locatif et son initiale *i* le rattache au démonstratif prochain : corrélatif de *al*, *ul* et *el*, il a sans doute le sens primitif de « cet endroit-ci »; cf. இங்கு *ingu* « ici », இது « ceci », இன்று « aujourd'hui », etc. Quel rapport y a-t-il entre இல் « maison » et l'idée négative, exprimée aussi par இல் *il*? Cela tient évidemment au rôle fonctionnel des démonstratives locatives *a*, *i*, *u*, *e*, en dravidien.

3° மன்ற *man'd'u* ou மன்றம் *man'd'am* « place, endroit découvert, salle publique », d'où மன்றடு *man'd'adu* « supplier,

implorer », c'est-à-dire « s'agiter en public ». J'ai traduit « claires ».

4° கன்று *kan'du* « jeune plant, petit arbre », qui a aussi le sens de « veau »; « veau » se dit même ordinairement கன்று குட்டி *kan'dukutti*, qu'on prononce கண்ணுக்குட்டி *kannukutti*. Il est intéressant de rappeler à ce propos la confusion que font les Tamouls entre les noms d'enfants, de jeunes arbres et de petits d'animaux. On trouvera une liste de ces noms dans la *Grammaire française-tamoule* du P. Dupuis (Pondichéry, 1863, petit in-8°, 554 pages). கன்று *kan'du* s'applique encore au petit buffle, au daim, au petit éléphant. — குட்டி *kutti* sert, dans le langage courant, à désigner une petite fille; il a même souvent un sens péjoratif et dans ce cas peut prendre la forme குட்டியாள் *kuttiyāl* : குட்டியாட்பிள்ளை *kuttiyātpillei*, prononcé vulgairement *kuttiyāpullé*, est l'équivalent exact du trop commun béarnais *hil-de-pute*. Mais குட்டி est le nom propre du petit des serpents, des requins, des quadrupèdes domestiques, des crocodiles, des singes et d'autres animaux encore. — பிள்ளை *pillei* est de même « enfant » ou « petit écureuil, petit perroquet, petite mangouste, petit singe » ou « petit cocotier, petit aréquier ». — குஞ்சு *kuñju* « petit rat, petit oiseau, petit poisson » est employé quelquefois pour « petit enfant ». Ces confusions témoignent évidemment d'une mentalité très primitive.

5° உடும்பு *udumbu*, que j'ai traduit « lézard », est plutôt le gros lézard à langue bifide, l'iguane, *lacerta iguana*, dit aussi கோதா *kōdā* (skr. *gōdhā* गौधा).

Deux passages du texte tamoul sont obscurs : விடெலவிடு குகாடுபட்டி doit être un nom de localité (cf. *S.I.I.*, III, p. 92); வாகூரொடெளறி ne paraît offrir aucun sens intelligible.

Au point de vue grammatical, on remarquera que les règles euphoniques sont en général observées; mais une des singula-

rités les plus curieuses est la formule எல்லை இன்னும் *ellei in'n'um*, où உம் *um* est la conjonction «et», இன் *in'* le suffixe de l'ablatif; on écrirait aujourd'hui எல்லையினும் *ellei-y-in'um*, parce que இன் *in'* est devenu en quelque sorte un enclitique; le redoublement du ன் *n'* fait voir que ce suffixe conservait son indépendance entière. Le texte porte aussi எல்லை இன் *ellei in'* pour எல்லையின் *elleiyin'*. On trouve même ஆ இன் *d in'* pour ஆயின் *dyin'*, radical verbal du passé de «être, devenir». Il convient de noter également இங்கிசைத்த *inñicetta* pour *inñicetta* இங்கிசைத்த; cette assimilation du *g* au *n* précédent est une des habitudes actuelles de la langue malayâla, qui est un vieux rameau détaché du tamoul il y a quelque dix à douze siècles.

Dans la transcription sanskrite des deux noms de lieu *çéttup-pákkam* et *ir'eippánaccéri*, ச ட est devenu *c* ட et ற *r'* a été changé en *d* ட. Le signe du ற sur les plaques n'est qu'une modification de celui du ட ட; il en était de même sur les plaques de Cassacoudy. Le troisième village a un nom différent dans chacune des deux langues.

Il n'y a aucun féminin dans ce texte; on y rencontre seulement le masculin singulier ன் dans வர்ம்மன் *varmman'* et அரையன் *areiyán'*, le masculin pluriel ி் dans நாட்டார் *náttár* et ஸ்தானத்தார் *stán'attár*. Les deux formes நிலன் *nilán'* et நிலம் *nilam* indiquent, comme dans les vieux auteurs classiques, que la distinction des genres, limitée d'ailleurs aux noms d'hommes et de femmes, était d'introduction relativement récente.

J'ai traduit par le pluriel les mots *terrains, sols, villages, etc.*, qui sont au singulier dans le texte. Le pluriel était évidemment dans l'esprit du document. Dans le langage ordinaire, même écrit, on juge souvent inutile de l'exprimer par les suffixes qui y sont affectés.

Le pluriel ordinaire கள் se présente dans எலைகள் *elleigal*

« les limites »; dans தாங்கள் *tāṅgaḷ* « eux-mêmes », il est pléonastique. Nous avons plusieurs exemples de singuliers employés comme pluriels, d'accusatifs confondus avec le nominatif et de génitifs exprimés uniquement par la position du déterminant. Les seuls suffixes employés sont ceux de l'accusatif dans பெற்ற ருரை *peṭṭ'ārei* « ceux qui ont obtenu », de l'instrumental dans விண்ணப்பத்தால் *viṇṇappattāl* « par la demande », du locatif dans எல்லைகளில் *elleigal-il* « dans les limites », de l'ablatif dans எல்லையின் *ellei-y-in'* « de la limite », et du datif கு *ku*, dont il y a plusieurs exemples. Nous avons deux formes obliques ou adjectives, காட்டு *kāṭṭu* de காடு *kāḍu* « bois, forêt » et நாட்டு *nāṭṭu* de நாடு *nāḍu* « pays » d'une part, பாக்கத்து *pākkattu* de பாக்கம் *pākkam* « côté » de l'autre.

L'honorifique ou respectueux n'était pas encore distingué du pluriel, ce que nous prouve தந்நாட்டு *tan-nāṭṭu* « de leur pays, du pays d'eux » à côté de தாங்கள் *tāṅgaḷ* « eux »; பணித் தேம் *paṇittēm* « nous avons ordonné » est un pluriel pris pour le singulier.

Il n'y a pas d'autre pronom que தாங்கள் *tāṅgaḷ*, ni d'autres noms de nombre que « deux » இரண்டு *iraṇḍu*, « trois » மூன்று *mūnṇṇu*, « quatre » நான்கு *nāṅku*, employés adjectivement sous leurs formes pleines, அறுபது *aṟṟupatu* « soixante », et l'ordinal எட்டாவது *eṭṭāvadu* « huitième ». Un seul adjectif démonstratif, இ *i*, dans இம்மூன்று *immūnṇṇu* « ces trois-ci », இவ்விளாங்காட்டங்கடுவனூர் *ivvīṅgāṅkaḍuvanūṟ* « ce Viḷāṅgāṅkaḍuvan'ūr-ci ».

En fait d'adjectifs, nous avons பழய *pajaya* « ancien, vieux » et les deux variations பேர் *pēr* et பெரு *pēru* « grand ». On peut ajouter les participes passés பெற்ற *peṭṭ'ā* « obtenu », விடுத்த *viḍutta* « laissé », இட்ட *iṭṭa* « donné », அகப்பட்ட *agappatta* « trouvé », et le radical verbal அறை *aṟēi* employé adjectivement dans அறையோலை *aṟēiyōlai* « ôle de description,

procès-verbal » (c'est ce que les grammairiens appellent le participe futur abrégé).

Deux formes verbales seulement : பணித்தேம் *paṇi-tt-ēṁ* « nous avons ordonné » pour « j'ai ordonné », employé respectueusement parce que c'est le roi qui parle, et சென்றது *ceṇṇ-ṇ-d-ādu* « il est allé, il est parti » (3^e pers. neutre du prétérit), de செல் *ceḷ* « aller ». — பணி *paṇi*, apparenté à பனை *paṇai* « s'accroître », பண் *paṇ* « façonner » et « prestance », பண்டம் *paṇḍam* « objet mobilier », prend à l'intransitif le sens de « s'incliner, saluer » et au transitif celui de « parler, commander, abaisser ». — செல் *ceḷ* a proprement la signification de « passer » et par extension de « s'écouler, s'employer, s'exécuter »; il est à rapprocher de சில் *ciḷ* « petit, mince », சிலிர் *ciḷir* « se hérissier », சிலு *ciḷu* « bouillir », சிலும்பு *ciḷumbu* « faire saillie », சிலை *ciḷei* « arc, son », சிறகு *ciṇṇagu* « aile, plume » (can. சீல *kela*), சிற *ciṇṇa* « se distinguer », சிறு *ciṇṇu* « diminuer, se rétrécir », சிறை *ciṇṇei* « aile, captivité », etc., ce qui indique une pensée primitive de « fuite, échappement, glissement ».

Le signe pronominal de la première personne plurielle est ici ஏம் *ēṁ*; aujourd'hui, la forme générale est ஒம் *ōṁ*, mais on trouve aussi ஆம் *ām* dans les poètes. J'ai dit dans mon *Manuel* (p. 113, note) que peut-être la première a été employée plus spécialement dans le nord, la seconde dans le sud-est et la troisième dans l'intérieur du pays. On pourrait supposer aussi que ஏம் *ēṁ*, formé par analogie avec le singulier ஏன் *ēṇ*, est plus particulièrement respectueux.

Deux autres formes verbales sont prises substantivement : பெற்றாரை *peṭṭārai*, accusatif de பெற்றார் *pe-ṭṭ-ār* « ils ont obtenu », c'est-à-dire « ceux qui ont obtenu »; et தவழ்ந்தது *tavaṇṇadadu* « il a rampé (neutre) » qui, suivi ici de எல்லாம் *ellām* « tout », se référant à நிலன் *nilan* « terrain, sol » précédent, donne le sens de « partout où rampe ». C'est ce qu'on

appelle une phrase *relative*; on sait que ces contractions sont communes aux langues dravidiennes et à beaucoup d'autres idiomes agglutinants.

Je dois signaler enfin l'optatif காண்க *kāṅka* « qu'ils voient! »; plusieurs infinitifs ou gérondifs présents : ஆக *āga* « étant, devenant », விடுக்க *viḍukka* « envoyer, lâcher », et விட *viḍa* « laisser, quitter » (dont விடுக்க est le transitif); et un assez grand nombre de gérondifs passés, dans lesquels je comprends இன்றி *in'di* « sans », c'est-à-dire « n'étant pas ».

Une dernière expression nous arrêtera un instant : எழுத்து « écriture » ou « lettre », pris ici dans l'acception de l'espagnol *letra de* . . . J'ai fait voir ailleurs que ce mot est proprement : « marque, signe »; cf. எடு *ēdu* « tirer », எட்டு *eṭṭu* « atteindre » et « huit », எண் *eṇ* « compter, penser », எழில் *eḷil* « beauté, couleur », எழிலி *eḷili* « nuage », எழு *eḷu* « se lever, se dresser » et « pilier », எழுது *eḷudu* « écrire, tracer, peindre », எளி *eḷi* « pauvre, faible », எள் *eḷ* « mépriser » et « sésame », எடல் *eḍal* « penser », ஏடு *ēdu* « feuille de palmier », ஏணி *ēni* « échelle », ஏண் *ēṇ* « se courber », ஏழ் *eḷ* « sept », etc.

Je tenais à établir l'étymologie exacte de ce mot, parce que c'est un de ceux que l'on met en avant lorsqu'on affirme que les Dravidiens, ou tout au moins les Tamouls, avaient développé une abondante littérature originale et s'étaient fait une écriture indépendante avant l'arrivée des Aryas dans le sud de l'Inde. Rien ne le prouve; il est vrai que le tamoul a un vocabulaire assez riche pour qu'on puisse écrire un ouvrage entier sans employer un seul mot sanskrit, mais ceci est purement théorique; en fait, il n'existe aucun livre tamoul où l'on ne trouve des mots sanskrits. Même dans le langage le plus vulgaire, il en intervient toujours quelques-uns; seulement, on a fait remarquer depuis longtemps que les plus anciens poèmes, comme les phrases les plus communes de la conversation cou-

rante, ont réduit ces emprunts au minimum nécessaire, tandis que les lettrés et les gens instruits affectent au contraire de se servir de mots sanskrits. Ceci ne justifie point au surplus la distinction proposée par Beschi entre le haut ou pur tamoul, செந்தமிழ் *çéntamij*, et le tamoul ordinaire ou commun, கொந்தமிழ் *kođuntamij*, pas plus que celle, indiquée par les grammairiens indigènes, entre le tamoul courant, இயற்றமிழ் *iyat-tamij*, le tamoul poétique, இசைத்தமிழ் *içeitamij*, et le tamoul dramatique, நாடகத்தமிழ் *náđagattamij*. En réalité, il n'y a qu'une seule langue, et les différences qu'on y constate entre les écrits des diverses époques ou les langages des diverses classes de la société ne sont pas plus absolues que chez nous.

Si les Tamouls ont connu anciennement l'écriture, il n'en est resté aucune trace, pas plus qu'ils n'ont gardé aucun souvenir des ouvrages antiques que cette écriture aurait transcrits. On prétend que l'alphabet primitif est représenté par le வட்ட முத்து *vattéjuttu* « caractère rond », qui a été longtemps en usage dans le sud-ouest du pays tamoul, et on a invoqué à l'appui de cette hypothèse l'opinion de M. A. C. Burnell; mais il a dit seulement que le *vattéjuttu* a pu être emprunté directement aux Sémites par les gens du sud, tandis que les autres écritures de l'Inde méridionale sont des réductions d'alphabets importés du nord. Il est incontestable que l'alphabet tamoul — quelle que soit du reste sa forme — offre ce caractère tout particulier de représenter plusieurs consonnes par un seul signe. Les six explosives tamoules க, ச, ட, த, ப, ற se lisent respectivement *k* ou *g*, — *ç*, *c* (*tch*) ou *j* (*dj*), — *t*, *d*, — *t*, *d*, — *p*, *b*, — *r*, *t*, *d* (*r* fort, *t* et *d* mouillés), mais il n'y a aucune difficulté à les prononcer exactement, car cela dépend uniquement de leur position dans le mot, des consonnes ou des voyelles qui les accompagnent. Il y a là un procédé graphique raisonné, témoignant d'une observation très précise et indiquant par suite la

nature artificielle et mécanique de l'alphabet tamoul. Mais ceci n'est pas spécial au *vattéjuttu*; tous les alphabets tamouls font de même. Quant à l'isolement du *vattéjuttu*, je ferai remarquer qu'on l'a exagéré; ainsi, pour nous en tenir aux deux documents de Cassacoudy et de Bahour, les mêmes consonnes y sont quelquefois écrites différemment dans la partie sanskrite et dans la partie tamoule. Dans celui de Bahour par exemple, les caractères tamouls sont généralement plus simples; ç, t ou d, p, m, l, ont des formes toutes différentes des lettres sanskrites correspondantes. Ce qui démontre enfin l'origine sanskrite du *vattéjuttu*, c'est, outre l'ordre des lettres dans l'alphabet, l'absence de signes distinctifs entre é et é, o et o; le redoublement du signe de é pour ai; la combinaison de d et é pour indiquer o; la suscription de i, t et la souscription de u, d; la parenté de k, ç et t, de p et m; l'addition d'un signe à ka, ta, pa, etc., pour faire k, t, p muets, etc. Il n'est pas jusqu'aux consonnes sans correspondantes en sanskrit dont la forme ne confirme cette dérivation : r' (t, d') rattaché à t et n' à n; j il est vrai paraît formé de m; mais, en canara, il est apparenté à r et r' et, dans l'alphabet tamoul, l'ordre symétrique y, r, l, — v, j, l indique bien que c'était primitivement un r.

Il ne me paraît pas douteux par conséquent que les Tamouls ont reçu l'écriture des Aryas et que leur littérature s'est formée sous l'influence des auteurs sanskrits. Comment et à quelle époque? C'est ce que je vais essayer d'établir d'une manière aussi approximative que possible.

Je ne m'occuperai pas de l'origine des Dravidiens; c'est une question oiseuse. Il suffit de constater que bien avant l'ère chrétienne des Occidentaux étaient venus sur les côtes ouest et sud de l'Inde et avaient eu des rapports relativement fréquents avec les indigènes. Les noms du Pân̄di, du Sôja (Sora), de Maduré, et d'autres encore, y compris celui du cap Comorin qui

est sanskrit, sont connus depuis longtemps. Le Pāṇḍi et le Sōja sont les deux pays où le tamoul a été parlé de mémoire d'homme; les Indiens y ajoutent le Çēra; et l'histoire nous apprend que le sud du royaume Pallava était aussi compris dans le domaine du tamoul, quoique les grammairiens locaux ne connaissent que les trois royaumes tamouls du Pāṇḍi, du Sōja et du Çēra. Ces faits suffiraient pour établir qu'il y a plus de deux mille ans l'aryanisme avait déjà pénétré jusqu'à l'extrémité méridionale de la péninsule et que le Tonḍamaṇḍala a toujours été considéré par les gens du pays comme faisant partie du Sōja : peut-être en avait-il été détaché à l'époque où s'est formé le royaume des Pallavas⁽¹⁾. Ces rois portaient le titre ou le surnom ou la qualification de *trairājya* « aux trois royaumes »; leur domaine était donc formé de trois pays, de trois provinces administrativement séparées, sans doute le *Vēngi*, où l'on parlait télinga; le *Tonḍamaṇḍala*, où l'on parlait tamoul; et une région occidentale, où on parlait canara⁽²⁾. A la différence de *Pāṇḍi*, *Sōja*, *Çēra* (skr. *kērala* केरल), qui sont des noms géographiques durables, *Pallava* est un nom dynastique qui a disparu avec les rois qui le portaient. Le royaume Pallava n'est généralement pas connu des écrivains tamouls; le சிந்தாமணி (*çindamani*, चिन्तामणि) seul y fait voyager son héros : il en appelle la capitale Candrāpa et y fait régner Lōkapāla (लोकपाल) « le gardien du monde »; à côté de ce pays, il place celui de *Dakka*, peut-être *Dakṣa* ou

⁽¹⁾ C'est-à-dire au III^e siècle de notre ère; le Pallava comprenait alors seulement le pays de Vēngi. Plus tard le Tonḍamaṇḍala fut conquis et la capitale transférée à Kāñcipura. Il y a eu longtemps une enclave à Māmallaṇḍala (les sept pagodes).

⁽²⁾ Il est question aussi, dans les inscriptions, des « cinq Pāṇḍyas » et l'un des qualificatifs du roi de Maduré était பஞ்சவர்ண *pañjavan'* « l'un des cinq » (skr. पञ्चम ?). S'agit-il encore ici, comme je l'ai supposé pour le Pallava, d'une division en cinq provinces, d'une fédération de cinq pays, ou bien les royaumes du sud de l'Inde étaient-ils de véritables polyarchies ?

Dakṣiṇa « le décan, le méridional », puis celui de *Mattima*, c'est-à-dire *Madhyama* « le milieu, le moyen ».

Pour résoudre la question qui nous occupe, il faut tenir compte de deux grands faits : l'évolution religieuse et l'organisation sociale.

La population du pays famoul, du Drâviḍa, se composait de quatre catégories différentes de personnes qui correspondent presque aux quatre castes classiques : les brahmanes, les rois et les militaires, les marchands et les agriculteurs, les ouvriers agricoles et les serfs. Les habitants des villages appartenaient à ces deux dernières catégories, excepté les cas relativement rares où il s'était formé, grâce aux libéralités royales, des établissements de brahmanes : dans ce cas, le village prenait un nom spécial terminé par la formule சதுர்வேதிமங்கலம் *ca-durvédimaṅgala* (चतुर्वेदिमङ्गल); ainsi, dans les inscriptions des Sôjas, Bahour est appelé அழகியசோழச்சதுர்வேதிமங்கலம் *ajagriyaçôjaccadurvédimaṅgalam* « le beau (village) prospère çôja des gens des quatre vêdas ». Nous avons vu que ces villages s'administraient eux-mêmes et que le pouvoir central n'y avait aucun représentant permanent. Le roi était aux yeux des villageois un personnage considérable, mystérieux, qui pouvait disposer à sa fantaisie de leurs terres, de leurs revenus, de leurs personnes; on l'appelait கோ *kô*, titre qui se confond avec « dieu », car « palais » et « temple » sont également கோயில் *kô-y-il* « maison du *kô* ». Le mot *râjâ*, ou ses adaptations *râyan'*, *araṣan'*, *areiyân'*, *araçu*, *areiču*, n'a jamais eu que le sens de « prince, chef, gouverneur, ministre, serviteur, feudataire, tributaire du Souverain ». C'étaient ces « princes » sans doute qui assuraient par leurs agents le recouvrement en nature des contributions; les marchands intervenaient probablement souvent et donnaient, en échange des produits de la terre, des armes, des bijoux, des vêtements ou de l'argent. Il y avait de grands

négociants en grains dans le pays : *Āttan'* (आत्ता?), de Maduré, est célèbre entre autres et comme un généreux protecteur des lettres et comme un habile poète; on lui attribue le poème bouddhiste மணிமேகலை *manimégalei* (मणिमेखला). C'étaient aussi probablement ces petits chefs qui étaient chargés de faire exécuter les actes de donations royales : ils arrivaient dans le pays avec le donataire et remettaient aux anciens des villages le document officiel scellé de l'empreinte sacrée. Les marchands et les propriétaires ruraux formaient ce qu'on pourrait appeler la bourgeoisie : ils étaient assimilés aux *vaiçyas* et aux *çûdras* brahmaniques; au-dessous d'eux étaient les serfs, les esclaves, les ouvriers attachés à la glèbe, vilains méprisés, exclus de toute classification; peut-être cependant étaient-ils les descendants des vrais propriétaires, des habitants primitifs du sol. Ces êtres inférieurs constituent en effet des castes parfaitement définies dans la longue hiérarchie contemporaine; les parias prennent même le titre de வலங்கைமுகத்தார் *valaṅgaimugattār* « les représentants, les ayants droit de la main droite » (contracté dans la prononciation populaire en *valangamattār*). On connaît cette division des castes çûdras en *main droite* et *main gauche*, fondée surtout sur la nature de la profession : les castes de la main droite sont principalement celles des cultivateurs et des bergers, celles de la main gauche comprennent les marchands, les orfèvres, les charpentiers, les tisserands; on voit que le principe de la distinction est uniquement agricole. Les cultivateurs du pays tamoul appartiennent surtout à la caste des *vellâjas*; j'ai essayé d'expliquer ce mot dans mon *Manuel de la langue tamoule*, p. 38-39. Il importe d'ajouter ici que le titre de தமிழன் *tamijan'* « homme tamoul » ne se donne jamais ni aux parias ni aux brahmanes.

Les vieux poèmes tamouls nous montrent les principicules, les vassaux, les soldats, appelés par le roi en cas de guerre,

rejoignant le camp et revenant couverts de gloire et chargés de butin. Beaucoup d'entre eux du reste passaient leur vie auprès du roi, à la cour pourrait-on dire. Dans les villes royales se pressaient également les marchands et les brahmanes, savants, poètes, professeurs ou prêtres officiants. Quelle langue ou mieux quelles langues parlaient ces rois, ces marchands, ces prêtres, ces cultivateurs, ces vilains? Les inscriptions et les documents écrits nous renseignent suffisamment à cet égard.

Parmi les plus anciens documents des Pallavas, trois sont en prakrit et en prose, les autres sont en prose sanskrite. Plus tard, nous constatons que les actes de donation ont deux parties distinctes, le dispositif en prose et un prologue eulogistique en vers appelé *praçasti* (प्रशस्ति). Plus tard encore, le dispositif est abrégé, mais il est suivi d'une traduction développée, ou plutôt d'un autre acte officiel complet en langue vulgaire, tamoul, canara ou télinga. Enfin, dans certaines donations, comme celle de Nṛpatuṅga, la partie sanskrite tout entière est en vers et n'offre plus qu'un intérêt platonique, pour ainsi dire. Dans le Sôja, le Pâṇḍi, le Çêra, se rencontrent dès la fin du viii^e siècle des documents en simple prose tamoule; à partir du x^e siècle, ils sont le plus souvent précédés, tant sur les murs des pagodes que sur les plaques de cuivre, de préambules en vers tamouls; ces vers, du mètre *agaval*, qui est très ancien et qui est une sorte de prose rythmée, sont des formules spéciales à chacun des rois sous le règne duquel a été rédigé l'acte et qu'on tenait au courant des nouveaux exploits du monarque. J'ai indiqué plus haut quelques-unes de ces formules pour les Sôjas; pour les Pâṇḍiyas, on aurait de même பூதலமடந்தை *pūdalamaḍandei* ou பூவின்கிழத்தி *pūvin'kijatti* (Kulaçêkharaval-labhadêva, 1000?), திருமகள்புணர *tirumagalpuṇara* (Parâk-krama, 1100?). Trois siècles plus tard, on en revient à la

simple prose⁽¹⁾. Ceci montre que la langue du pays, d'abord absolument dédaignée, prend une importance de plus en plus considérable et finit par s'imposer aux gouvernants. Ceux-ci, descendants de soldats d'aventure venus du nord, parlaient un dialecte prākrit; les brahmanes, qui les avaient suivis, écrivaient en sanskrit classique et peut-être même le parlaient-ils entre eux. Les marchands qui, comme les cultivateurs, ne connaissaient que le tamoul, le canara ou le télंगा, durent, pour les besoins de leur commerce, apprendre la langue des conquérants, dont un certain nombre de mots s'introduisirent peu à peu dans l'idiome populaire. C'est exactement ce qui s'est passé, cinq ou six siècles plus tard, lors de l'invasion persane, et c'est ce qui se passe encore aujourd'hui à mesure que la domination anglaise se développe et s'affermi. Mais, au XIX^e siècle, comme au XIII^e, les Dravidiens savaient écrire, et ils ont pu se borner à exprimer de leur mieux dans leur système graphique les mots qu'ils se trouvaient obligés d'emprunter aux nouveaux administrateurs.

Quant à la religion, nous voyons que les Pallavas ont été d'abord et longtemps bouddhistes : des noms tels que Buddhavarmā et Paramēçvarapōtavarmā ou Nandipōtavarmā, dans lesquels Pōta paraît être une altération de Buddha⁽²⁾, le prouvent surabondamment. Ils furent ensuite çivaïstes, mais les derniers

⁽¹⁾ Cela tient sans doute à la subdivision des grands états en petites principautés. On pourrait dire que les inscriptions murales des temples sont, à partir du X^e siècle, uniquement en tamoul, parce qu'ils s'adressent à la masse de la population et non aux seuls chefs, prêtres ou fonctionnaires. Mais, alors, ce serait seulement à partir de cette époque que l'écriture tamoule serait devenue d'usage courant. Auparavant, ce devait être la spécialité de quelques professionnels. Cf. *Tamil and Sanskrit Inscriptions*, par G. BURGESS and S. M. NATEÇA ÇĀSTRĪ. Madras, 1886; E. HULTZSCH, *South-Indian Inscriptions*, Madras, 1890-1903.

⁽²⁾ Peut-être vaudrait-il mieux voir dans Pōta un ancien nom de divinité locale. Le dernier roi Pallava qui paraît avoir porté ce nom est le Nandivarmā des plaques de Cassacoudy, qui fut tué vers 765 par le Calukya Vikramāditya II.

professent un culte passionné pour Vichnou. Les rois du Sôja ont été de même Vichnouistes et Çivaïstes, mais ils ont eu affaire à des Bouddhistes et à des Jâinas. Ces derniers jouent un rôle très important dans l'histoire religieuse du Pâñdi. Nous savons par Hiuen-Tsang qu'au VII^e siècle il y avait encore beaucoup de Bouddhistes à Kâñcipura, c'est-à-dire dans le Tonḍamaṇḍala; ils en furent définitivement expulsés vers 788. Au Sôja, ils revinrent beaucoup plus tard, de Ceylan sans doute; leurs principaux établissements paraissent avoir été à *Pugḍr*, aujourd'hui *Kâvêripattanam*, et à Négapatam, où il a existé pendant longtemps un monument en ruines qui était probablement un ancien édifice bouddhiste. Aucune tradition locale ne s'y rattachait; on l'appelait « la pagode chinoise » ou « la pagode Jâina ». Elle fut démolie par les Jésuites pour la construction de leur collège en 1867; onze ans auparavant, en faisant arracher aux environs de cette vieille tour un arbre âgé d'environ huit siècles, ils avaient trouvé cinq statuettes soigneusement enfouies et dont le caractère bouddhiste était certain; l'une d'elles est aujourd'hui au musée Guimet. Mais jusqu'à quel point ces religions officielles s'étaient-elles imposées au peuple des campagnes? Il est difficile de le dire, quoique nous pouvons supposer par analogie que, surtout dans le çivaïsme, beaucoup des anciennes choses se sont maintenues sous des déguisements transparents.

Ce qui nous apparaît de l'état religieux des Dravidiens à l'époque préaryenne, c'est un naturalisme qui se manifestait surtout par la terreur d'un grand nombre d'êtres malfaisants et redoutables : tant est vraie la remarque de Pétrone ! Les vieux poèmes tamouls, le *Kallādam* par exemple, abondent en passages où il est question de ces êtres nuisibles qui peuplent la nuit surtout, les déserts brûlants et les forêts profondes ⁽¹⁾ : les

⁽¹⁾ Je pourrais citer les strophes où il est question de démons femelles enceintes

பேய் *péy* « démons », les குறள் *kur'al* « nains, gnomes », les கூளி *kūli* « fantômes », அலகை *alagei* « esprits méchants », கடி *kadi* « revenants », கழுது *kajudu* « vampires », சாவு *čavu* « meurtriers », அழன் *ajan'* « feux follets », மண்ணை *mannei* « crânes errants », வெறி *ver'i* « esprits enivrés », குணங்கு *kunangu* « esprits difformes », அள்ளை *allei* « ravisseurs », மருள் *maruḷ* et மயல் *mayal* « fascinateurs », பாரிடம் *pāridam* « troupe fantastique », etc.; je traduis par conjectures. Beaucoup de ces monstres sont femelles, comme sont aussi du sexe féminin les grandes divinités redoutables *Pidāri* பிடாரி, qu'on a assimilée à Kāli; எல்லம்மன் *ellamman'*, qui défendait les limites des champs; மாரியம்மன் *māriyamman'*, la déesse de la petite vérole, dont la fête amène ces cérémonies cruelles où les dévots se font tourner dans l'air suspendus à un crochet qui leur entre dans le dos (ce qu'on appelle செடில்கூத்து *čēḍil-kūttu* « danse du croc suspendu »); பொன்னியம்மன் *pon'n'i-yamman'*, etc. On cite pourtant divers noms de divinités masculines, par exemple மண்ணூர்சுவாமி *maṇṇārčuvāmi*, et deux autres plutôt bienfaitantes, பிள்ளையார் *piḷḷeyār* « l'enfant », dont on a fait Gaṇeça, et ஐயனார் *aiyan'ār* « le Seigneur », qui paraît être un dieu agricole ou forestier et qu'on a incorporé dans le Panthéon hindou sous le nom de Hariharaputra « fils de Çiva et de Vichnou métamorphosé en femme » : il a pour monture un cheval noir, sa bannière porte l'image d'un coq, il est armé d'une balle et son corps est de la couleur de l'océan. Les temples ou pagotins d'Aiyan'ār abondent; ils sont petits et la porte en est gardée par deux monstres de pierre : le dieu y est assis sous la forme humaine, entre ses deux femmes

auxquelles les monstres apportent des débris de cadavres; des pleurs de leurs petits abandonnés dans les clairières, sous la garde d'une statue de Kāli, que les voyageurs épouvantés entendent de loin, etc. Le mirage fuyant du désert s'appelle en tamoul பேய்த்தேர் *péyttēr* « char de démons ».

பூரணை *pūraṇai* (पूर्णा?) « la pleine lune » et புக்கலை *puḷkalei* (पुष्कला) « l'excellente, la bienfaisante », au milieu de sept jeunes filles. On invoque son secours contre les mauvais esprits; on lui offre des figurines représentant des coqs, des chevreaux, des chevaux, des éléphants; sa fête annuelle est célébrée après la moisson (cf. J. Garrett, *A classical dictionary of India*, Suppl., Madras, 1873, in-8°; *L'Inde française*, dessins de J. J. Chabrelie, texte d'Eug. Burnouf et E. Jacquet, Paris, 1835, t. II, livr. 21, pl. II et III). Dans quelques-unes des cérémonies qui composent le culte de ces dieux, les hommes se dépouillent de leurs vêtements, qu'ils remplacent par des feuilles d'arbres; du reste, j'ai vu moi-même, pour des fêtes çivaïstes, des brahmanes ôter une partie de leur costume : on sait que sur les côtes et dans les endroits habités par les Européens, les femmes ont ordinairement la poitrine couverte; à l'intérieur des terres, ce serait presque inconvenant. Les Canaras ont les mêmes divinités, notamment Mâri-amma, Ellamma, Piḍari, etc. Les Kudagu (Coorg) disent *Ayyappa* « Seigneur père » pour *Aiyan'ār*. J'aurais pu ajouter bien d'autres noms : *çamunḍā* ou *çamunḍi* (une des formes de Kâli, en skr. चामुण्डा), où l'on voit un composé de சாவு *çavu* « mort, meurtre, meurtrier » et உண்டி *uṇḍi* « dévorant »; *Kūṭṭēri*, *Maruddāyi*, *Kulumāndi*, *Pajuppan'*, le fils de Mâriyamman' சத்திதேவன் *çattidēvan'* (सक्तिदेव) ou காத்வ பாயன் *kāttavarāyan'* « le prince gardien », « dieu de l'ivresse », qui fut condamné au supplice du செடில் *çēḍil* « croc suspendu » pour avoir enlevé la fille d'un *rājā*, etc. Les prêtres des anciens Dravidiens portaient-ils le nom de பாப்பான் *pārppān'* (pron. *pārppān*) « regardant, surveillant », qui est actuellement un synonyme péjoratif de « brahmane » et que M. Caldwell compare à ἐπίσκοπος?

De tout ceci, je prétends seulement tirer la conclusion que si, à l'arrivée des Aryas, les Dravidiens, les Tamouls n'étaient

pas au dernier rang de l'espèce humaine, leur évolution n'était cependant pas très avancée. Ils avaient une religion, mais elle était assez rudimentaire et se fondait uniquement sur la peur. Ils étaient bergers et cultivateurs; ils avaient peu de relations en dehors du cercle de la famille ou du clan; ils vivaient cependant dans des cabanes réunies en villages et reconnaissaient l'autorité de chefs, soumis eux-mêmes à des chefs supérieurs; ils payaient à ces chefs des impôts en nature; s'ils avaient des vêtements, ce n'était ni par pudeur ni pour se garder des intempéries des saisons, mais peut-être par coquetterie. Leurs fêtes se célébraient vraisemblablement la nuit par des danses et des chants. Il ne semble pas en résumé qu'ils aient été en état d'avoir besoin d'une écriture et de développer une littérature écrite. Quand donc et comment a-t-on écrit le tamoul pour la première fois?

A part le *vattējuttu*, dont le prototype sanskrit n'est pas connu, et qui est manifestement une écriture courante, tous les alphabets tamouls se rattachent aux alphabets sanskrits employés dans les mêmes documents : c'est le cas notamment pour les plaques de Cassacoudy et de Bahour. L'alphabet tamoul actuel vient du grantha, à l'aide duquel on écrit encore aujourd'hui le sanskrit dans le pays tamoul; cet alphabet est une combinaison, un mélange des deux écritures ronde et carrée qui ont été en usage, la première à l'ouest et la seconde à l'est de la péninsule méridionale : l'alphabet malayâla se rapporte au type carré, le canara-télinga au type rond. Toutes les écritures tamoules procèdent du même système et le seul caractère original qui les différencie du sanskrit est l'habitude d'écrire les consonnes précédées d'une muette sur la même ligne horizontale que celle-ci et non verticalement au-dessous⁽¹⁾; mais cela

⁽¹⁾ C'est à cause de cette habitude que s'est formé le signe ω ei, contraction graphique de GG.

vient peut-être de ce que les consonnes muettes, en tamoul, sont ordinairement des doubles ou des nasales, or les nasales sanskrites sont très souvent remplacées, dans les écritures méridionales, par l'*anusvāra*, c'est-à-dire par un point mis sur la ligne même.

L'écriture tamoule, très raisonnée, très logique, a été évidemment fabriquée par des brahmanes, lorsque les rapports des intrus septentrionaux avec les naturels sont devenus plus fréquents; à mesure qu'ils se répandaient plus profondément dans le pays, ils avaient de plus en plus besoin de comprendre et de parler le langage des indigènes. A la longue, ils ont fini par le parler même entre eux, après que les soldats et les chefs militaires, moins lettrés et moins puristes, leur eurent donné l'exemple. Et c'est ainsi que la littérature tamoule a pris naissance. Les plus vieilles inscriptions du sud de l'Inde sont du III^e siècle de notre ère; aussi est-il bien difficile d'admettre que le tamoul ait été écrit avant le V^e ou le VI^e. Il ne saurait donc y avoir aucun ouvrage tamoul qui remonte à plus de treize ou quatorze cents ans.

Ces conclusions paraîtront-elles évidentes? Elles s'accordent en tout cas avec les faits et sont plus vraisemblables que les théories contraires basées sur des hypothèses et des inductions. La linguistique a le malheur d'être une science encore trop peu connue et en apparence trop facile; c'est pourquoi des amateurs qui n'oseraient discuter sur la chimie ou la médecine décident hardiment de la nature et de l'origine des langues. Les langues agglutinantes surtout, ces idiomes si intéressants et si variés, qui font connaître les étapes successives de l'évolution de l'esprit humain, ont été l'objet de travaux aventureux et fantaisistes. L'un les réunit toutes en une seule et vaste famille qu'un peu d'effort ramènera au chinois, à l'hébreu et au sanskrit. Un autre apparente les Basques aux Guanches et aux Américains

d'une part, aux Finnois et aux Magyars de l'autre, pendant qu'un troisième fait de leur langue un prolongement du berbère et du kabyle. Celui-ci y voit un patois indo-européen, comme celui-là ramène à l'aryanisme toutes les racines dravidiennes. On a même fait venir les Dravidiens de l'Australie ou des îles des Maoris, parce que les Malgaches sont venus de la Malaisie, ce qui est un argument d'une valeur contestable. Ces rêveries ne méritent même pas d'être discutées. Celui qui, sans arrière-pensée, sans idée préconçue, recueille des observations et les compare les unes avec les autres, poursuit tranquillement la tâche qu'il a entreprise. Il ne s'inquiète pas du temps qui s'écoule, des événements qui s'accomplissent dans les sphères des contingences humaines; il va toujours en avant, jamais lassé, jamais découragé, suivant pas à pas les progrès de la science, comme le vieillard de Vérone qui voyait vieillir avec lui les arbres qu'il avait plantés dans sa jeunesse, *æquævumque videt consenuisse nemus*.



UN SCEAU DE TSIĀNG K'Û
MINISTRE DU ROYAUME DE YĒN
AU III^E SIÈCLE AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

PAR

A. VISSIÈRE






UN SCEAU DE TSIANG K'ÏÛ

MINISTRE DU ROYAUME DE YËN

AU III^e SIÈCLE AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

La collection de documents chinois que possède l'École des Langues orientales vivantes de Paris s'est enrichie d'un curieux petit tableau que lui a adressé, vers la fin de l'année 1902, le gouverneur de la province du Hoû-pèi, Son Exc. M. Touân (-fāng), qui fut depuis chargé par intérim des vice-royautés des Deux Hoû et de Nankin et dont les fonctions sont aujourd'hui (1905) celles de gouverneur du Hoû-nán. Ce tableau est exécuté sur papier et monté sur un rouleau, dans la forme habituelle chinoise. Il présente, en rouge et en noir, la double empreinte, directe et en transparence, d'une inscription en caractères antiques, figurant sur un sceau dont la masse extérieure et la poignée sont dessinées plus haut. Une note manuscrite a été ajoutée, en écriture cursive, par le gouverneur Touân au-dessous de la double épreuve, ainsi que le montre la reproduction réduite qui se trouve sur la planche annexée au présent travail. Cette note, dont nous donnons ci-après la traduction et la transcription en caractères carrés, porte :

« Ce sceau ( si), pendant les premières années du règne Kouāng-siú (années 1875 et suivantes), est venu () du département de Yí-tcheōu (), de la province du Tchéli, en Chine.

« 麗 est le caractère 鄴, c'est-à-dire la ville qui fut donnée en apanage à Tsiang K'iu (將渠).

« Tsiang K'iu, homme de l'État de Yën (燕), sous la dynastie des Tcheou (周), fut premier ministre (宰相) de Yën.

« Le caractère 會 n'a pas été précisé. Je suppose qu'il indique sa charge officielle et ses fonctions.

« 鈐 est le caractère 璽 si, nom des sceaux dans l'antiquité.

« Cet estampage a été fait pour l'offrir . . . » (Suit la dédicace, datée de Wou-tch'ang, 4 juillet 1902).

麗將渠會鈐。

此璽光緒初年出中國直隸省易州。麗即鄴字、即將渠所封之邑。將渠周朝燕國人、曾爲燕宰相。會字未詳。疑是其官守職掌。鈐即璽字、古印名也。拓贈

大法國巴黎都城東學館諸君子賞鑒。
大清國湖北巡撫端方題。

私端方印

光緒二十八年五月廿九日記於武昌。

Avant de procéder à l'examen détaillé des cinq caractères archaïques qui composent la légende du sceau ainsi attribué à



麗將渠國鉢

此蓋先緒初年之中國直隸
 省易州麗即郡之即將渠所
 封之邑將渠周朝燕國人為
 為燕宰相曾文未得款是官
 守晚掌鉢即蓋之古印也拓
 照

大清國湖北巡撫端方題



大清國湖北巡撫端方

Tsiāng K'ïù, qui fut un sage conseiller du roj Hì 喜, de l'État de Yēn, nous remarquerons que S. Exc. Touān ne fait ici aucune allusion à un ouvrage dans lequel ce sceau est reproduit identiquement, mais accompagné d'un commentaire différent. Nous voulons parler du 古玉圖考 *Kòu yú t'ou k'ào*⁽¹⁾ ou « Figuration et étude des jades antiques », formant deux cahiers in-4°, dont l'auteur est l'ancien gouverneur du Hoù-nân, aujourd'hui décédé, 吳大澂 *Wou Tá-tch'èng*, bien connu pour son goût des choses antiques et ses collections de bronzes et de cachets. Dans ce recueil, un chapitre est consacré aux Sceaux de jade, sous le titre 玉鉤. Le second de ces deux caractères ne figure dans aucun des dictionnaires indigènes que nous avons consultés, notamment dans celui de *K'āng-hī*, et nous ignorons quelle prononciation *Wou Tá-tch'èng* lui assignait. Il est composé de l'élément Métal (金), sous une de ses formes antiques, et d'un autre groupe de traits qui peut avoir été, dans la pensée du rédacteur, soit 朮 *p'ái*, soit 朱 *p'ò*, soit le moderne 木 *mou*, Bois, dont le tracé antique est plus compliqué, soit encore 朮 *choú*, Riz ou Millet gluant, qui serait également incomplet⁽²⁾. Nous croyons que 鉤 et son équivalent 鈎, qui figure en tête de la note manuscrite de S. Exc. Touān, ont été imaginés comme conséquence d'une lecture inexacte du cinquième caractère du sceau de Tsiāng K'ïù. Nous montrerons plus loin que ce cinquième caractère antique ne doit pas être identifié avec 璽 *sì*, ni avec le problématique 鈎, mais avec 印 *yín*, Sceau.

Quoi qu'il en soit, le chapitre 玉鉤 nous offre la repro-

⁽¹⁾ Un exemplaire de ce recueil archéologique nous a été obligeamment prêté par S. Exc. M. Souēn, ministre de Chine à Paris.

⁽²⁾ Le Dictionnaire de *K'āng-hī* donne le mot 鈎, avec la prononciation *choú* (音術) et le sens de Longue aiguille et, comme signification dérivée, celle de Guider, Conduire (導也), puis la prononciation *sii* (音郵), avec le sens de Séduire, Tromper par des paroles spécieuses (誘也). Aucune de ces leçons ne saurait convenir ici.

duction de dix-sept cachets, qualifiés tels par l'auteur du *Kou yü t'ou k'ao*, sans que le mot 鉢, sous son vêtement antique, apparaisse sur aucun d'eux. Le premier de tous est précisément le sceau de Tsiang K'ü et l'auteur, Woü Tá-tch'eng, l'accompagne des remarques suivantes :

« Jade blanc. Tâches terreuses sur toute la surface. C'est le plus grand des 鉢 (sceaux ?) de l'antiquité. Il était conservé autrefois chez Kou Tsèu-kiá, de Nán-siún (Nanzing). Siü Hán-k'ing⁽¹⁾ l'obtint en l'échangeant contre un calice carré à libations dit *tchou niü*⁽²⁾ et il appartient maintenant au K'ió-tch'ai⁽³⁾ (c'est-à-dire à l'auteur). »

Puis :









« Je suppose que 𪛗 est une forme différente du caractère 𪛗 du *touéi* dit *tsong fou*⁽⁴⁾. C'est un nom d'État. 𪛗 est 將

⁽¹⁾ Le bourg de Nanzing, près de Hoü-tcheou-fou (Tché-kiang), est l'un des centres les plus importants du commerce de la soie, auquel la famille Kou prenait une part considérable depuis plusieurs générations. Kou Cheou-tsang 顧壽臧, dont il est ici question, avait en même temps, à Cháng-hài, une maison de vente connue sous la raison commerciale 豐順 Fong-chouén. M. Siü Hi 徐熙, qui est également désigné ci-dessus par son *hao* ou surnom, est un amateur et marchand d'antiquités de Cháng-hài, qu'il habite sans doute encore. Nous puisons ces renseignements dans une lettre qu'a bien voulu nous écrire, en réponse à nos investigations, un de nos jeunes amis, M. Kín Kòng-pó 金羣伯, de Nanzing.






⁽²⁾ Le *tsouén* 尊 est le calice en forme de « cornet » ou de « flûte ». La désignation 諸女 *tchou niü*, « les filles », rappelle une légende gravée sur le vase métallique. Jouán Yuán, dans le livre VII de son *積古齋鐘鼎彝器款識*, *Tsi-kou-tch'ai tchong-ting yi-k'í k'ouán-ché* (que les auteurs chinois abrègent souvent en *積古款識*), en cite un exemple emprunté à un vase à couvercle pour les ablutions, en forme de saucière, appelé 諸女匱 *tchou niü yi*, et rapproche *tchou niü* des désignations 諸子 *tchou tsèu* et 諸姬 *tchou ki* « les belles ».

⁽³⁾ 白玉、滿身土辨、此古鉢之最大者。舊藏南潯顧子嘉處。徐翰卿以諸女方尊易得之。今歸憲齋。

⁽⁴⁾ Les 敦 *touéi* sont des vases bas, à large panse et à couvercle, qui servent à contenir les grains offerts en sacrifice.

tsiāng. , composé de  et de , peut être une abréviation de  *k'iu*.  ressemble au caractère  du *lóng tsié*, ou Tablette portant un dragon (l'un des insignes de délégation, de mission diplomatique), en changeant  en . C'est un tracé, altéré à dessein, de l'époque des Six royaumes ⁽¹⁾.









Après une minutieuse étude du sceau dont il s'agit, il nous a semblé que la lecture suivante pouvait en être proposée avec sûreté :

<i>k'ing</i> 4			1 <i>Ts'ó</i> (auj. 厝)
			2 <i>Tsiāng</i>
(auj. 印) <i>yin</i> 5			3 <i>K'iu</i> (auj. 渠)

« Sceau de ministre, de Tsiang K'iu de Ts'ó. »

Nous allons examiner successivement chacun des caractères primitifs de cette légende sigillaire et montrer ce que les deux notices analytiques traduites ci-dessus nous présentent de vraisemblable et aussi ce qui, en elles, nous paraît devoir être abandonné.

Il y a lieu de considérer, tout d'abord, à titre d'observation générale, que si, d'une part, l'unité d'écriture n'existait pas dans l'antiquité chinoise, comme le prouvent surabondamment les collections épigraphiques indigènes, un dessin particulier était recherché, d'autre part, pour les caractères à graver sur les sceaux ⁽²⁾, de façon à constituer une marque personnelle devant

⁽¹⁾  疑即宗婦敵  字之異文。國名也。  即將。  从水从巨、或即渠字之省。  與龍節  字相似、變  爲 。乃六國時詭異之文。

⁽²⁾ Les sceaux de Ts'in Chè-houàng-tí, si curieux et si beaux à la fois, que

faciliter la découverte des contrefaçons qui seraient tentées de ces attestations des actes de l'autorité. Nous n'avons donc pas lieu de nous étonner, si nous constatons que les caractères du sceau par lequel le ministre du royaume de Yën authentiquait les documents émanés de lui ont un *style* spécial. Leur tracé s'écarte en effet, au moins partiellement, des spécimens multiples que nous ont conservés les répertoires de la graphie chinoise dans l'antiquité, tels que le 說文 *Chouò wén*, le 六書通 *Lieou chòu l'ông*, le 金石韻府 *Kin ché yún fou*, le 金石索 *Kin ché sò*, etc., sans que nous y rencontrions toutefois de véritables monstres.

Quant à Tsiāng K'iù, l'un des sujets et fonctionnaires du roi Hi (王喜, de 254 à 222 avant l'ère chrétienne), de Yën, état qui comprenait la région du Pékin actuel, le rôle qu'il joua à l'époque troublée des Royaumes combattants, antérieurement à l'unification de la Chine sous le sceptre de Chè-houāng-tí des Ts'ín 秦, nous est indiqué dans le chapitre *Yën Cháo-kōng* 燕召公 du *Chè kí* de Sseū-mà Ts'ien. M. Ed. Chavannes en a donné une traduction française (voir *Mémoires historiques*, t. IV, p. 147 ss.). On y lit comment Tsiāng K'iù — tel Cinéas, qui naquit quelques années avant lui — s'efforça en vain de détourner son souverain d'entreprendre contre le royaume voisin de Tcháo une guerre qui devait être désastreuse pour celui de Yën. L'historien chinois nous rapporte les mauvais traitements dont ce prudent mais intempestif conseiller fut l'objet de la part du prince, qui le frappa du pied, et la réponse de K'iù, qui insistait en pleurant : 非以自爲爲王也,

reproduit le *Kin ché sò*, peuvent être invoqués à l'appui de cette remarque, quelle qu'en soit la date réelle. Aujourd'hui encore, les sceaux chinois portent des inscriptions en caractères du genre *tchouán* 篆, dont les traits sont compliqués à dessein et s'allongent en sinueux replis destinés à en rendre plus difficiles la lecture et l'imitation.

« Je ne suis pas mù par mon propre intérêt, mais par celui du Roi. » Tsiang K'ïù devait devenir ministre, lorsque son concours fut requis, après la défaite, pour traiter de la paix.

1. 𠄎

La partie gauche de ce caractère présente une de ces particularités auxquelles nous faisons allusion un peu plus haut. C'est le redoublement du Soleil 日 ; sinon, nous aurions ici la structure classique, pour ainsi dire, du mot 厝, dans l'antiquité. La ligne brisée répétée, que les modernes ont remplacée par 艹, s'est maintenue dans les préférences de quelques écrivains, qui ne manquent pas d'écrire, encore de nos jours, 籍 pour 籍 *tsí*, etc.

厝 *Ts'ó* (ou *Ts'ouó*) est le nom d'un territoire qui dépendit, dans l'antiquité, du 鉅鹿郡 *Kiú-loú-kiún*, puis du 清河郡 *Ts'ing-hò-kiún* (sous les *Ts'in* et les *Hán* : 厝縣 *Ts'ó-hièn*), et qui est représenté aujourd'hui par les sous-préfectures de 清河縣 *Ts'ing-hò-hièn* (dépendant de 廣平府) et de 故城縣 *Kou-tch'èng-hièn* (dépendant de 河間府), dans la province du Tchê-lí, auxquelles il faut ajouter une parcelle comprise actuellement dans le Chàn-tóng ⁽¹⁾. Cette expres-

⁽¹⁾ Li Tcháo-ló, dans son dictionnaire historique 歷代地理志韻編今釋, localise *Ts'ó* dans le 清河郡 *Ts'ing-hò-kiún*, sous les *Hán* occidentaux, et dans le 清平縣 *Ts'ing-p'ing-hièn*, dépendance de la préfecture actuelle de 東昌府 *T'ong-tch'ang-fou* (province du Chàn-tóng). Les trois villes de *Ts'ing-hò-hièn*, de *Kou-tch'èng-hièn* et de *Ts'ing-p'ing-hièn* sont, d'ailleurs, voisines, à gauche et à droite du Grand canal, sur la frontière commune du Tchê-lí et du Chàn-tóng. C'est, d'autre part, sur le territoire de *Ts'ing-p'ing-hièn*, et au sud de cette ville, que la géographie impériale *Tá Ts'ing yí t'òng tché* place les ruines de l'antique cité de 甘陵 *Kān-ling*, qui paraît bien n'avoir été autre que *Ts'ó* (voir les *Commentaires du Chè-kí* et les *Dictionnaires géographiques*). Le *Kouàng yú kí* assigne à la ville de *Kān-ling*, construite sous les *Hán*, un emplacement dans le Kouàng-p'ing-fou 廣平府.

sion géographique est toujours écrite 厓 sans la clef 邑 ou 阝. Mais celle-ci est, avec le sens de Ville ou de District, l'accompagnement naturel de maint nom de lieu. Il est donc logique que le groupe *Ts'ó* ait été jadis précisé, suivant une méthode habituelle aux Chinois⁽¹⁾, par l'adjonction de cet élément significatif qui, s'il fut jamais d'un usage local ou général, n'a pas été maintenu dans le cas qui nous occupe.

Notre sentiment est, d'ailleurs, que la présence de 邑 à droite de *Ts'ó* milite en faveur de l'authenticité de l'inscription ou de son prototype. Nous disons *prototype*, dans l'hypothèse où le gouverneur Touān serait devenu possesseur d'un cachet provenant de la région de Yí-tcheōu, qui ne s'identifierait pas avec celui qui appartient à Woù Tá-tch'èng. Les termes employés par Son Exc. Touān dans sa note manuscrite pourraient nous porter à croire, en effet, que l'auteur ne tenait pas son sceau de Woù et même qu'il ignorait que celui-ci l'eût possédé et décrit.

Le *Dictionnaire de K'āng-hi* ne fait aucune mention des formes 厓 et 厓, même dans son supplément (補遺), ou dans la liste des caractères qui y sont réservés en vue de nouvelles études (備考). Il est à remarquer aussi — et c'est là une lacune plus grave — qu'il est muet sur l'emploi du mot 厓 *Ts'ó* comme nom géographique, bien que cette acception ait été signalée antérieurement par le *Tchéng tseú l'ōng* et par le *P'ei wén yin fou*.

2. 將

Ici nous retrouvons tous les éléments de 將 *tsiāng*, mais avec un enchevêtrement voulu, comme dans un monogramme ou une signature. Il s'agit d'ailleurs, du nom de famille de *Tsiāng*

⁽¹⁾ Exemple : 冀州 Mó-tcheōu, l'ancien 冀 Mó (Tché-li actuel. Cf. *K'āng-hi* à 冀).

K'ù. Ce mot qui, prononcé au ton partant, signifie : « Général, Commandant militaire », était devenu aussi un nom de famille. Un commentateur du *Chè kí* le dit expressément; puis, rapprochant le nom de Tsiāng K'ù de celui de K'ing Ts'in, personnage dont il est question dans le même chapitre, il ajoute : « On dit aussi que, dans K'ing Ts'in, mentionné plus haut, et dans Tsiāng K'ù, ici cité, *k'ing* 卿 et *tsiāng* 將 indiquent des fonctions officielles (Ministre et Général), tandis que Ts'in 秦 et K'ù 渠 sont des noms personnels. Les historiographes d'État employèrent ces mots dans des tours différents de rédaction et, par suite, les noms de famille furent perdus. Lorsque le *Tchán kouó ts'ó* mentionne 慶秦, K'ing Ts'in, 慶 K'ing est le nom de famille (du même personnage), dont 卿 *k'ing* (Ministre) était la fonction ⁽¹⁾. »

Il faut donc lire : le Ministre (卿) K'ing Ts'in 慶秦, en tenant compte d'une différence, apparente dans l'écriture, mais que la voix ne marque que par un changement de ton de la même syllabe.

En ce qui concerne Tsiāng K'ù, si 將 *tsiāng* avait été un titre de fonction pour un ou plusieurs de ses ancêtres (les familles 史 Chè, 司馬 Sseū-mà, etc., se trouvent dans le même cas), ce mot était déjà devenu pour lui un nom patronymique; le fait résulte de l'examen des expressions avec lesquelles le caractère en question entre en construction dans le *Chè kí* et notre légende sigillaire le confirme.

L'exemple que fournit le *Dictionnaire de K'ang-hi* de Tsiāng nom de famille nous reporte précisément à la région où vécut

⁽¹⁾ (索隱, après Tsiāng K'ù) : 人名姓也、一云、上卿秦及此將渠皆卿將官、秦渠其名也、國史變文而書、遂失姓爾。戰國策云慶秦。慶是姓也、卿其官耳。 Les tours différents de rédaction consistent à avoir dit : « Le ministre (titre) Ts'in » et « Tsiāng (nom de famille, au lieu d'un titre) K'ù » et non : « Le ministre Ts'in » et « le général K'ù. »


le conseiller du roi Hi : 後趙常山太守將容
 « Tsiāng Yōng, préfet de Tch'ang-chān, sous les Tcháo postérieurs. » Le 郡 kiún ou département de Tch'ang-chān occupait, depuis l'époque des Hán, le pays, situé dans le sud-ouest de la province actuelle du Tchê-lí, où fut antérieurement le royaume de Tcháo 趙國, dont la préfecture moderne de Tcháo-tcheōu 趙州直隸州 perpétue le souvenir, quoiqu'elle se trouve à une distance assez grande au nord de la ville de 邯鄲 Hán-tān, capitale de l'ancien royaume. Le Tch'ang-chān-kiún avait son chef-lieu au nord-ouest de 元氏縣 Yuán-ché-hièn, qui dépend de Tchéng-tíng-fou 正定府. Dans le voisinage de ce chef-lieu, et dans la direction sud-est, avait existé l'antique ville de 鄲 Háo, qui fit partie du royaume de Tcháo et du Tch'ang-chān-kiún et dont le nom s'est perpétué dans celui du 高邑縣 Kaō-yí-hièn⁽¹⁾.

Dans le caractère antique, tel qu'il figure sur le sceau, le tracé primitif des groupes 月 *yué*, Lune, et 寸 *ts'ouén*, Pouce (mesure), se présente au regard sans doute possible. Quant à l'élément phonétique 𠂔 *ts'iang*, il semble avoir été remplacé par son synonyme 片 *p'ien*, Morceau de bois. Ces deux groupes représentaient les moitiés, gauche et droite, de 木 *mou*, Bois, fendu en deux.

3. 𠂔

Quelque étrange que puisse paraître, à première vue, ce monogramme, les auteurs des deux notices que nous avons tra-

⁽¹⁾ Il s'est passé, pour le nom de Háo, un fait qui n'est pas sans analogie avec la suppression de 阝 à droite de 厝. On sait, en effet, que l'empereur Kouāng-wò-tí, des Hán, décomposa 鄲 en ses deux éléments graphiques et donna ainsi à la ville le nom de 高邑 Kāo-yí, qui s'est maintenu jusqu'à nos jours. Háo-yí 鄲邑 est aujourd'hui une appellation littéraire de la sous-préfecture de 柏鄉縣 Pó-hiāng-hièn, au nord de laquelle se trouvait l'antique Háo (*Hào*, des dict. chin.).

duites au commencement de cette étude n'ont pu se tromper sur son identification et ils y ont discerné, sans erreur possible, ses deux composantes : 1° 水 *chouèi*, l'Eau, sous sa forme antique qui est celle même du trigramme primitif , disposé verticalement et infléchi pour figurer les sinuosités de l'eau courante, et 2° 巨 *kiú*, Équerre, Grand.

Le style particulier du groupe résulte de l'allongement insolite des deux traits horizontaux, supérieur et inférieur, de 巨. Trop souvent, de nos jours, les Chinois écrivent ce dernier caractère comme un 巨 incomplet et semblent oublier qu'il est formé à l'aide du mot 工. Il y a, au contraire, dans le caractère 洿 figurant sur notre sceau, comme l'exagération voulue d'un lettré, qui voit dans la primitive 工 *kông*, Équerre, la partie saillante de tout le composé, au point d'y insérer l'élément Eau tout entier. C'est d'ailleurs 巨 qui donne au mot sa prononciation. La main fermée sur un des côtés de l'Équerre, qu'elle tient par son milieu (手持之), affecte ici, dans le groupe archaïque, la forme particulière d'un cercle qui enserre ce côté.

Il est d'usage d'écrire le nom de Tsiang K'Û en ajoutant 木 *moú*, le Bois, comme base à 洿 et c'est ainsi (渠) que le *Chè ki*, tel que nous le possédons aujourd'hui, orthographie ce nom. Mais en était-il de même dans l'antiquité? Il est permis d'en douter. 洿 n'existe généralement pas dans les dictionnaires chinois. On le rencontre cependant dans le *P'in tséu tsièn*, parmi les additions, avec la signification d'« Eau dans laquelle sont des êtres nombreux, 水中物夥 », qui peut convenir parfaitement à un nom de personne, tel que ceux que les Chinois ont coutume de porter. Les significations du 渠 moderne sont, pour la plupart, empruntées (l'idée de 木 n'y apparaît généralement pas et 渠 forme une phonétique). Synonyme de 巨 avec le sens de Grand, ce mot se substitua vraisemblablement aussi à un

洩, qui semble avoir disparu de la langue. Les dictionnaires confirment cette manière de voir, en classant 渠 sous le radical 彳. D'autre part, 巨 l'Équerre, qui s'écrit dans le style moderne, pour garder cette signification, en y préfixant le mot 矢 *chè* (flèche), ce qui forme 矩 *kiù*, Équerre⁽¹⁾, put très naturellement s'adjoindre aussi l'idée de Bois, 木 *mou*, et s'orthographier 梲, mot qui n'a pas prévalu mais qui persiste comme phonétique dans le groupe le plus souvent « emprunté », 渠 *k'ü*, demeuré dans l'écriture et d'un emploi fréquent. Il est à remarquer que 矩 *kiù*, l'Équerre (dans son tracé plus moderne), à une variante, 槩, qui est composée d'après les mêmes principes que 渠; toutefois les dictionnaires *Tséu houei* et *Tchéng tséu t'ông* ont, par une anomalie que le *K'äng-hi tséu tièn* n'a pas rectifiée, classé 槩 sous la clef 木 et non sous 矢, comme l'attribution faite de 渠 à la clef 彳 eût dû l'exiger.

Telles sont les vicissitudes des caractères chinois, dont on peut à tout moment citer des exemples. Telle est aussi leur formation logique.

4. 卿

Nous identifions ce caractère avec le moderne 卿 *k'ing*. Ce titre correspond à celui de Ministre, dignitaire chargé d'exercer le gouvernement soit auprès du Fils du Ciel, soit auprès des grands feudataires de l'antiquité, qui n'avaient qu'un nombre très limité, deux ou trois, de ces hauts fonctionnaires (古者天子諸侯皆名執政大臣曰正卿).

Le *Chè ki* nous montre Tsiāng K'ü d'abord comme un 大夫 *tai fou*, ou magistrat, au moment où il supplie son prince de ne pas courir à un échec certain en ouvrant les hostilités







⁽¹⁾ D'après le *Chouó wén*, la Flèche ajoute l'idée du But à atteindre en se servant d'une équerre, qui est de réussir un tracé correct, 矢者其中正也.


contre l'état de Tcháo, puis comme ayant été fait ministre par le royaume de Yën pour entrer en composition avec l'ennemi et obtenir la paix, 燕相將渠以處和 (集解：以將渠爲相). Or, les 相 *siang*, ou Ministres, étaient les premiers de tous les fonctionnaires, comme le marque le *Dictionnaire de K'ang-hi* : 相者百官之長也. Nul doute que le titre de 卿 *k'ing* n'ait appartenu à Tsiang K'ïü.

Le mot 卿 se compose étymologiquement de la phonétique 皂 *hiang* et de deux 冂 *tsié*, Insigne (tablette ou bâton de commandement, comme nos bâtons de maréchaux), que le souverain ou prince remettait aux fonctionnaires en témoignage de l'autorité dont ils étaient investis, et aussi le Sceau de leur charge. Ces deux *tsié* se font vis-à-vis et figurent, au dire du P. Wiegner (*Leçons étymologiques*, 26 M et 55 A), « ceux qui, à la cour, se tiennent rangés des deux côtés, tenant les sceptres, insignes de leur dignité ». Il nous semble aisé de retrouver ces deux emblèmes tournés l'un vers l'autre dans les deux crochets inverses du caractère gravé sur le sceau qui nous occupe. Quant à la phonétique 皂 *hiang* (aussi *p'i*, *k'i* et *p'i*), dont l'écriture *li* a fait 皂, elle se décompose en une enveloppe ou récipient 白, contenant du grain —, et en une cuiller 匕 qui sert à prendre ce grain, au moment où le parfum que lui donne la cuisson annonce qu'il est propre à être mangé. On considère, pour cette raison, 皂 ou 皂 comme la forme primitive de 香 *hiang*, Parfum ⁽¹⁾. Or nous retrouvons l'enveloppe, son contenu et la cuiller à leurs places respectives dans le groupe graphique du cachet de jade; mais un cercle y remplace le carré du réceptacle, le pinceau de poil n'ayant pas encore substitué, à

⁽¹⁾ *K'ang-hi* : 皂 *p'i*, 穀之馨香也、象嘉穀在囊中之形、匕所以扱之。Puis, d'après le *Kouang yün* : 音香 *hiang*; 穀香也. Et, d'après le *Tchéng tséu t'ong* : 本作皂、卽古香字.

l'époque où nous devons nous reporter, ses anguleux contours aux cercles originels, que traçait sans difficulté le poinçon antique. Comme indices spéciaux, nous signalerons : le petit fleuron qui couronne l'*enveloppe*, au lieu du trait unique qui a persisté jusqu'à nos jours, en s'infléchissant, en tête du groupe, — le rond qui figure à la base du caractère et remplace les deux traits divergents de la cuiller, — et surtout la croix qui représente le contenu, ou le grain, à l'intérieur du réceptacle ou de la marmite. Cette croix, nous la verrons reproduite de façon analogue dans le caractère suivant.

Ici, l'hésitation est permise, car  (dont le cercle inférieur n'est pas fermé) est, dans l'écriture *siào tchouân*, l'équivalent du moderne 專 ou 專 *tchouân*, Spécial. Mais il n'existe pas de caractère dans lequel ce groupe se combine avec 卯 (notre 卯) ni même avec 行, auquel on pourrait songer. D'ailleurs, ce dernier caractère était jadis , dont les traits, divergeant vers l'extérieur au lieu d'être tournés en dedans, suffirent à nous faire écarter comme impossible cette hypothèse. Nous sommes, par suite, amenés à considérer  comme représentant ici 皂 et non 專. Ces deux mots, différenciés par la prononciation et par des formes modernes nettement indépendantes, paraissent avoir été faciles à confondre dans la graphie antique, et nous voyons le *Dictionnaire de K'ang-hi* indiquer, comme formes archaïques de 專 ou 專 *tchouân*, le groupe 皂, qui diffère peu de 皂, et cet autre 𠂇 qui, dans son tracé primitif était , ressemblant à  du sceau de Tsiang K'iu moins les deux traits en croix ⁽¹⁾. On se rend compte par là de l'affinité ou de la confusion qui existait jadis entre 皂 [ou 皂] et 專 [ou ] et on s'étonnera moins de voir l'élément médial de 𠂇 figurer

⁽¹⁾ Il est à noter que, dans l'écriture antique, 厶 qui sert de base à 皂 est souvent représenté par un rond. C'est ainsi que 𠂇 s'écrivait .

sous une forme qui, sans être identique à celle de ce second caractère, n'en est que peu différente.

Quant à la similitude, mentionnée par Woù Tá-tch'èng, entre notre caractère et le 𠄎 de la tablette *lóng tsié*, il nous paraît inutile, après l'examen des faits qui précèdent, d'y insister longuement, d'autant plus que la configuration du groupe dont il s'agit n'est pas marquée avec une grande netteté dans le *Kòu yú t'ou k'ao*, qui le reproduit. Il nous paraît comporter, outre 𠄎 ou notre 𠄎, un élément à gauche et un autre en dessous qui se combinent habituellement de façon à former le radical 𠄎, toujours 𠄎 dans la graphie antique ⁽¹⁾.

5. 𠄎

Ce dernier caractère est celui dont l'identité nous a semblé la moins aisée à préciser. Il lui manque, croyons-nous, deux de ses éléments primitifs.

Disons de suite que nous ne voyons pas la possibilité de nous rallier à l'opinion de S. Exc. Touân qui, d'une part, lui assigne comme équivalent 𠄎, caractère incertain, apparaissant sans aucune attestation d'état civil dans le *Kòu yú t'ou k'ao* de Woù Tá-tch'èng, et qui, d'autre part, en parle comme d'une forme antique de 𠄎 *si*, « nom des sceaux dans l'antiquité ».

En effet, si nous comparons 𠄎 et 𠄎, il convient de nous rappeler que la caractéristique du Métal, dans sa représentation antique est la présence de points — grains de minerai ou pépites — mêlés à la terre 𠄎. A cette figuration vient s'ajouter la phonétique 今 *kin* pour constituer le mot 金 *kin*, Or,

⁽¹⁾ Ayant fait connaître à S. Exc. Touân, par la bienveillante entremise de S. Exc. M. Souën, ministre de Chine en France, l'identification que nous proposons du quatrième caractère du sceau qui se trouve en sa possession, nous avons eu la satisfaction de recevoir, depuis, son adhésion à nos conclusions.

Métal⁽¹⁾. Ces pépites ont eu, dans la pensée des écrivains chinois, une importance assez forte pour que les points qui les représentent se soient conservés apparents jusqu'à notre époque dans l'écriture nationale, malgré les révolutions qui l'ont, tour à tour, modifiée dans le cours des âges. Or, sur le sceau de Tsiāng K'ü : pas de pépites, et, au lieu des assises terrestres, rigoureusement horizontales, du caractère 金 *kin*, une sorte de panier au fond légèrement arrondi, traversé par deux traits en croix dont l'un, vertical, s'allonge de façon à dépasser le cadre formé par le panier. Quelques déviations que l'auteur du sceau ait voulu imprimer à sa légende, mû par des préoccupations d'ordre cryptographique, il n'eût certes pas songé à dénaturer le Métal jusqu'à en faire disparaître les *points* essentiels, caractéristiques du minerai disséminé dans le sol.

D'autre part, l'élément de droite 𠄎 n'a rien de commun avec les formes antiques de 木, figurant les branches, le tronc et les racines d'un arbre, ni avec celle de 𠄎, qui est la même image surmontée de la main à trois doigts (又).

Quant au mot 璽 *sì*, c'était, à la vérité, un nom des sceaux dans l'antiquité, aussi bien de ceux des particuliers que des souverains, jusqu'au jour où ces derniers le réservèrent à leur usage exclusif. Si nous en croyons les auteurs du *Kin ché sò*, l'empereur Ts'in Chè-houāng-tí, considérant que le mot *sì* avait une prononciation peu différente de celle de 死 *ssèu*, qui signifie la Mort, abandonna l'appellation de *sì* 璽 pour les sceaux impériaux et lui substitua celle de 寶 *pào* (Joyau), qui est encore le terme en usage à présent. Suivant d'autres écrivains, la désignation de *pào* donnée aux sceaux impériaux n'aurait commencé que sous la dynastie T'ang. En recherchant, dans les recueils

(1) 金：从土、左右注象金在土中形、今聲 (*Chou wén*).

spéciaux tels que le 六書通 *Liedu chou t'ong* et le 金石韻府 *Kin ché yin fou*, quelles étaient les formes antiques du caractère 璽 *si*, nous n'en avons rencontré aucune qui se rapprochât du groupe final du sceau de Tsiang K'ïü. Aucune ne présente deux moitiés accouplées dans le sens horizontal et, si l'on est tenté de voir dans 𠄎 un substitut de la primitive 尗 ou 尔, qui est à l'origine de 璽 avec un rôle phonétique et qui a persisté dans sa partie supérieure 丩, les traits de gauche ne sauraient, à aucun titre, s'assimiler à 玉 ni à cet élément joint au reste de *si*: 𠄎.

Il convient donc de chercher ailleurs la valeur de 𠄎.

Aucun équivalent moderne ne saurait, croyons-nous, lui être assigné avec plus de vraisemblance que le groupe 飭 *tch'é*, au point de vue graphique. Les significations et usages de ce mot sont d'après *K'ang-hi*: « Rendre solide; Attentif; Réparer; Diligent; Mettre en ordre; synonyme de 敕 *tch'é* (Ordonner, Ordre, 命令也); forme alternative de 飾 *chē* (Orner, Ornement) ».

飭 est formé étymologiquement de 亼 *tsi* (devenu 集), Union de trois (*Chouō wén*: 亼三合也. D'où: 合, 會, 食, etc.), de 皀 *hiang*, Grain parfumé par la cuisson, Nourriture (groupe que nous avons longuement examiné ci-dessus), de 人 *jén*, Homme, et de 力 *li*, Force⁽¹⁾.

Or, depuis longtemps, le trait horizontal de 亼 s'est confondu, dans 食 *ché*, Nourrir, Nourriture, avec le sommet de 皀, sauf pour quelques puristes — au nombre desquels il faut compter 朱駿聲 *Tchoū Tsiün-chēng*, l'auteur du moderne 說文通訓定聲 *Chouō-wén t'ong-hiün t'ing-chēng*, — qui restituent à la clef 𠄎 tous ses traits anciens et qui

⁽¹⁾ Cf. *K'ang-hi*, caractère 𠄎 (ou 𠄎), phonétique de 飭 et 飾 (皆从亼爲聲, *Liedu chou kou*).

écrivent 𠄎. Le groupe 𠄎, que nous avons comparé, un peu plus haut, à un panier, s'identifie avec la figure analogue, que nous avons vue au milieu du quatrième caractère du sceau. Quant à la Cuiller 匕, qui devait compléter le groupe à sa partie inférieure, elle est absente et nous devons sans doute admettre ici une licence, particulière peut-être à la pièce soumise à notre examen.

Par contre, la moitié droite de 飾 transparait nettement sous le 人 de sa composition primitive, ainsi que sous la reproduction, à peine altérée, de la figuration antique de 力 *li*, Force, qui est 𠄎 (un nerf humain sortant d'une sorte de gaine ou muscle). Les deux lignes verticales extrêmes dépassent, au surplus, très nettement en haut la barre horizontale, ce qui est l'indice de 力, de préférence à 巾.

Nous écartons, en effet, la possibilité de la présence ici de 飾 *chē*, Orner, Ornement. Outre que 巾 *kin* n'offrirait pas au regard les mêmes montants latéraux qui appartiennent au 力 antique, sa ligne sinueuse était évasée vers le bas (𠄎), de façon à imiter les bouts flottants du morceau d'étoffe que les anciens Chinois portaient, assure-t-on, passée dans leur ceinture et qui leur servait d'époussette.

Il y a lieu de remarquer, d'ailleurs, que 飾 est parfois employé pour 飾 (cf. *K'ang-hi*, d'après le *Tsi yün*).

Nous ajouterons même que, si l'absence de 匕 au bas de 𠄎, sur le sceau, devait faire rejeter cet élément comme suspect et reporter sur 金 une préférence que nous ne saurions partager, le *Dictionnaire de K'ang-hi* nous ramènerait, par cette voie détournée, à 飾 et à son synonyme occasionnel 飾. Nous trouvons, en effet, dans le lexique impérial, le mot 飾 suivi de l'explication suivante : (集韻) 蓄力切、音敕、飾也。 Et 敕 *ch'é*, indiqué ici comme équivalent phonique, est préci-

sément l'homophone et le synonyme de 飭 *tch'é*. Ordonner⁽¹⁾.

Convient-il donc de lire ainsi cette légende sigillaire : Ordre du ministre, Tsiāng-K'û de Ts'ó? Nous ne le pensons pas. Les sceaux chinois, depuis l'antiquité, portent inscrits sur leur surface un titre officiel, une phrase ou devise, ou la mention explicite : « Sceau de . . . », comportant comme derniers caractères de la légende 印, 章, 印章, 璽 ou 寶. La substitution du mot Ordre à ces termes consacrés impliquerait une dérogation à l'usage dont nous ne voyons, dans les nombreux spécimens de sceaux anciens que nous trouvons reproduits par les collections indigènes, aucun exemple. Aussi arrivons-nous à cette conclusion que notre 命 final doit être identifié avec 飭, forme antique du mot 印 *yín*, Sceau, indiquée par le 字彙補 *Tséu houéi pòu*, si précieux pour l'étude des caractères archaïques, et, d'après lui, par le *K'āng-hi tseú tièn*. Dans le monogramme ancien, les deux traits que le pinceau interprète aujourd'hui par le 丿 de gauche, en haut, ont été omis, l'élément 食 a été tracé indépendamment, tout en conservant à son faite (人) un développement plus considérable que n'a le même élément 人 dans le groupe de droite, ce qui peut être significatif. Mais ce groupe de droite, 𠄎 dans *K'āng-hi*, d'après le *Supplément au Tseú-houéi*, se présente ici comme 𠄎. Il y a là, sans doute, aussi une licence, attribuable soit à Tsiāng K'û soit au *Tseú houéi pòu*, ou une structure équivalente et facultative.

Peut-être un doute s'élèvera-t-il sur l'existence de sceaux, de véritables timbres humides, servant à authentifier des écrits à l'aide d'une impression, à l'époque à laquelle nous devons nous reporter dans cette étude, soit deux siècles et demi avant le

⁽¹⁾ *K'āng-hi*: 飭、音敕。 又與敕同、命令也。

commencement de l'ère chrétienne. On pourrait objecter que les Chinois de cette période écrivaient sur des tablettes de bambou, peu propres assurément à recevoir de semblables empreintes — à moins qu'elles ne fussent faites au moyen d'un cachet de fer préalablement chauffé, — et que le papier, même en admettant que son invention soit antérieure à Ts'ai Louên 蔡倫 (1-11 siècle après J.-C.), n'existait pas à cette date reculée, qui a précédé les conquêtes de Ts'in Chè-houáng.

A cela il convient de répondre que l'emploi de sceaux dans la haute antiquité ne fait pas de doute pour les auteurs chinois, que le *Tsò tchouán* notamment le mentionne à une date bien antérieure à celle où vivait Tsiāng K'ü (1), et que les tablettes de bambou n'étaient pas seules destinées à recevoir l'écriture, mais que des étoffes de soie blanche ou unie (帛 *pó*, 素 *souí*, 縑素 *kién-souí*) remplissaient le même office. Aussi l'expression 竹帛 *tchouí pó*, Bambou et soie blanche (2), est-elle demeurée dans l'usage des littérateurs chinois pour désigner ce qui est destiné à recevoir l'écriture, à commémorer graphiquement un fait. Les caractères étaient tracés, à l'aide d'un morceau de bambou ou d'un autre bois trempé dans l'encre (3), sur l'étoffe, dont la surface souple dut se prêter parfaitement à l'impression d'une légende sigillaire. On appelait 尺素 *tch'è sóu* une lettre écrite sur soie blanche (d'un pied) et 尺牘 *tch'è tòu* celle qui

(1) *Tsò tchouán*, 29^e année du duc Siāng 襄公 de Lou (544 avant J.-C.): 璽書追而與之曰, «Muni d'une lettre portant un sceau, il se mit à sa poursuite et la lui donna; il y était dit...»

(2) 必書功於竹帛 (*Heóu Hán chōu*).

(3) Les bâtonnets à écrire n'avaient pas de poils à l'origine, mais portaient déjà, dans certaines régions au moins, le nom de 筆 *pi*, que nous traduisons par Pinceau. «En ce qui concerne les *pi* de l'antiquité — est-il dit dans le 古今注 *Kòu kīn tchouí*, — que l'on employât du bambou ou un autre bois, du moment où l'on pouvait former des caractères en imbibant d'encre l'instrument, celui-ci était appelé *pi*».

était gravée sur bambou de même dimension. Ces expressions sont restées dans le style moderne comme synonymes du mot Lettre.

Nous sommes donc fondés à admettre que les sceaux impériaux de Ts'in Chè-houang-tí, différents peut-être de ceux dont le *Kin ché sò* nous offre l'image avec leurs caractères en forme de dragons (龍文) et d'oiseaux (鳥篆), avaient eu de nombreux précurseurs. Leur empreinte était destinée, sans doute, à figurer sur des documents inscrits sur la soie, roulés ou non à la façon des *volumina* de l'Occident, dont la Chine présente encore l'équivalent dans ses 手卷 *cheòu kiúán*, où se replient des cartes géographiques ou les œuvres de ses peintres.



ESSAI
DE
GRAMMAIRE HISTORIQUE
SUR
LE CHANGEMENT DE λ EN ρ DEVANT CONSONNES
EN GREC ANCIEN, MÉDIÉVAL ET MODERNE
PAR
JEAN PSICHARI



ESSAI
DE
GRAMMAIRE HISTORIQUE
SUR
LE CHANGEMENT DE λ EN ρ DEVANT CONSONNES
EN GREC ANCIEN, MÉDIÉVAL ET MODERNE

On ne sera pas trop surpris, nous l'espérons, de voir figurer dans ce volume de *Mélanges Orientaux*, un mémoire composé en grec moderne par le professeur chargé d'enseigner cette langue; on voudra bien songer, au surplus, que ce professeur s'efforce de faire la plupart de ses cours, ceux au moins de troisième année, dans la langue même qu'il enseigne, et qui est aussi sa langue maternelle. Ce travail-ci, cependant, n'est pas précisément écrit dans la langue qui se parle, mais dans une langue plus savante. Elle est savante — est-il besoin de l'ajouter? — non pas dans ses formes grammaticales, lesquelles sont toutes vivantes et rejoignent par là même la langue parlée, mais savante par son vocabulaire seulement, comme cela se voit dans toutes les langues d'Europe, dès qu'elles viennent à traiter un point scientifique quelconque. Il est certain, par exemple, que *éocène* et *pléocène*, conformes de tous points à ce que l'on peut appeler la morphologie française, sont bien des mots français — ils n'ont même jamais été grecs; il n'en est pas moins vrai que ces mots ne font point partie du français qui se parle, à moins qu'il ne s'agisse d'une conversation entre géologues.

Il y a donc, dans le présent mémoire, une tentative, et, qu'on nous permette de le dire, plus qu'une tentative, une preuve. Nous avons voulu démontrer que le grec moderne (le grec appelé vulgaire), avec son extraordinaire flexibilité, avec je ne sais quelle rapidité dans la tournure, qui lui est propre, peut donner des composés clairs et précis et s'adapter par cela même aux nécessités de tous les vocabulaires spéciaux. C'est pourquoi nous avons choisi un sujet à la fois historique et linguistique, un sujet dans lequel l'étude des textes joue un rôle égal à celui des exégèses purement phonétiques. On jugera de la mesure dans laquelle nous avons pu réussir, puisque, conformément aux traditions de l'École, nous donnons, en regard du texte, la traduction française. Cette traduction, qui pourra servir en quelque sorte de critérium et de contrôle, est uniquement réservée à ce volume de *Mélanges Orientaux*. Quant au texte lui-même, il constitue un chapitre d'une *Grammaire historique* dont le premier volume — elle doit en comprendre trois — est à moitié terminé; nous avons tenu à en offrir ici la primeur. Comme cette étude, ou ce spécimen, — s'il intéresse jamais personne — ne saurait intéresser que le public spécial auquel il s'adresse, celui des néo-hellénisants, nous n'avons pas cru devoir donner dans les notes le titre *in extenso* des ouvrages cités en abrégé. D'ailleurs, ce qu'on entend par grec *moderne* est plus vaste que le mot ne l'indique : le grec *moderne* est partout; il y en a dans Homère et encore davantage dans les inscriptions de toute la grécité. Les épigraphistes et les philologues en général n'auront donc pas besoin de grandes explications pour reconnaître des ouvrages qui, la plupart, leur sont familiers.

Un mot encore pour situer le présent extrait dans son contexte. Il est précédé, dans le volume consacré presque en entier à la phonétique descriptive, par une longue analyse phy-

siologique des différentes qualités de λ en grec moderne. D'autre part, le chapitre se termine par le relevé de quelques traitements dialectaux de λ, peu connus et que nous signalons ici, en passant, aux amateurs, p. e. θάρασσα, έρασε = γέλασε, ξύρα, ραοί = λαγοί (Naxos); τρεξός = τρελλός, κάζό = καλό, deux accents (Naxos); τρεξός, τρεξαθῆ, νὰ τσι τρεζάνω (Santorin; ζ *palatal* provenant d'un λ *palatal* ouvert au milieu); θάλασσα, μῆλο, παλάτι, puis παιάτι, μάμα, enfin δαχτυάκι et δαχτυάκι (Naxos); βασιῖά = βασιλιά, γαῖζι = γυαλίζει, ψαῖδι, ῖδι = κλειδί, ῖδιῶ = κλειδιά, Μαρουῖά = Μαρουλιά, τοῖπο = τὸ λοιπό, καῖμέρα = καλημέρα, θέῖς, μιῖσω, μεγάῖη, ῖπος = λοιπός, γῖκίσμα = γλύκισμα, γαῖκα = γυαλικά (on n'accentue que paroxyton dans ce village de Santorin, Nemborio, et à Apiranthé, Naxos), ἥῖο = ἥλιο (Santorin; λ, devant ι, s'est d'abord mouillé, λ, puis s'est fermé)⁽¹⁾; άα = γάλα, αοοσύρνει = άλογοσέρνει, καθός, κασσέα = κασσελλα, σιοετρónασσι = σιὸ λετρὸ νὰ λασίῃ, δὲ θέω, ωῆ = λωλή, καάθι, όο = όλο, καό = καλό (Naxos; le phénomène a commencé devant les voyelles postérieures, que λ ne pouvait pas suivre). A chaque paragraphe, ces changements divers sont longuement étudiés dans leurs causes physiologiques. On en trouvera un échantillon, p. 336, en *Appendice*, pour un traitement de λ, que nous ne mentionnons pas ici. Nous ne pouvons tout donner. L'entreprise d'une grammaire historique est, nous le savons bien, ardue par elle-même; elle le devient davantage dans une langue scientifique qui reste à créer. Le vocabulaire technique sera établi et motivé en temps et lieu. On voudra bien nous faire quelque crédit, en attendant.

⁽¹⁾ V. p. 310, n. 5, pour la valeur des lettres employées; le périspomène au-dessous de la lettre marque toujours une mouillure, comme cela est consacré pour la notation λ, iota périspomène renversé, ou *yod*.

QUELQUES TRAITEMENTS PARTICULIERS

DE λ ET DE ρ⁽¹⁾.

1. *Permutations de ces deux sons.* — *a.* Les sons ρ et λ peuvent permuter, soit quand il y a deux ρ dans le même mot et que l'un d'eux devient λ, soit quand il n'y a qu'un seul λ et qu'il devient ρ. — *b.* Lorsqu'il y a deux ρ dans le même mot et que l'un d'eux, le premier ou le second, devient λ, on dit alors que c'est par *dissimilation*; en d'autres termes, on ne veut pas avoir deux fois le même son dans le même mot. — *c.* La dissimilation est le contraire de l'*assimilation* (=ήχοταιριαξιά, ou *accordance des sons*); on peut l'appeler aussi bien *désaccordance des sons* (ήχοξεταιριαξιά), ou simplement *désaccordance* (ξεταιριαξιά). — *d.* La *désaccordance* ou dissimilation n'est pas à proprement parler une permutation; celle-ci se produit lorsque, dans le même mot, il n'y a qu'un ρ à la place d'un seul λ. — *e.* Ce dernier changement est dû à des causes physiologiques; la dissimilation est due à des causes plutôt psychologiques.

2. *Dissimilation des sons ρ et λ.* — *a.* La dissimilation s'observe dans les formes suivantes, qui sont aujourd'hui usuelles et panhellènes : ἀλέτρι (ἄροτρον), γλήγορα (γρήγορος), λυθρίνι (ἐρυθρίνος, *ragel*, poisson rouge), πλώρη (πρῶρα), φλεβάρης (φεβράριος, φεβρεᾶρις). — *b.* On la recueille également dans les mots κλιθάρι (κριθάριον, κριθή), μάλαθρο (μάραθρον, sorte de plante, cf. Μαραθών; peut-être même ne dit-on jamais μάραθρο, mais plus probablement μάραθο⁽²⁾), παλεθύρι (παράθυρος), πελισιέρι (περι-

⁽¹⁾ Les lettres grasses indiquent que l'on considère le son en lui-même et par conséquent ne doivent pas être épelées.

⁽²⁾ Je l'avais conjecturé, puis j'ai trouvé dans le dict. de Vlachos «μάραθ[ρ]ον».

ΚΑΤΙ ΠΑΘΗΜΑΤΑ ΙΔΙΑΪΤΕΡΑ ΤΟΥ ἤΧΟΥ λ ΚΑΙ ΤΟΥ ἤΧΟΥ ρ.

1. Συναλλάσσονται ρ και λ. — α. Συναλλάσσονται τὸ ρ και τὸ λ με δύο τρόπους, ἢ σάν εἶναι σίην ἴδια λέξη δύο ρ και τὸ ἓνα γίνεται λ, ἢ σάν εἶναι μόνο ἓνα λ και γίνεται ρ. — β. Σάν εἶναι σίην ἴδια λέξη δύο ρ και τὸ ἓνα — τὸ πρῶτο ἢ και τὸ δεύτερο — γίνεται λ, τότες λένε πῶς ἔτσι γίνεται ἀπὸ ξέμοιασμα, δηλαδή για νὰ μὴν ἔχουμε σίην ἴδια λέξη τὸν ἴδιο ἤχο δύο φορές. — γ. Τὸ ξέμοιασμα εἶναι τὸ ἐναντίο τῆς ἠχοταιριαξιάς, ἢ σὰ θέλεις ἠχοξεταιριαξιά, ἢ και σκέτλια ξεταιριαξιά. — δ. Ἡ ξεταιριαξιά ὅμως ἢ τὸ ξέμοιασμα δὲν εἶναι καθαφτὸ συναλλαξιά· συναλλαξιά θὰ πῆμε, σάν εἶναι σίην ἴδια λέξη μόνο ἓνα ρ και γίνεται λ. — ε. Ἀφτὸ γίνεται για λόγους φυσιολογικῆς· τὸ ξέμοιασμα ἔχει λόγους περισσότερο ψυχολογικῆς.

2. Ξέμοιασμα ἢ ξεταιριαξιά σίὸ ρ και σίὸ λ. — α. Ξέμοιασμα παρατηρῆμε στοὺς συνηθισμένους και πανελληνίους σημερινῆς τύπος ἀλέτρι (ἄροτρον), γλήγορα (γρήγορος), λυθρίνι (ἐρυθρίνος, κόκκινω ψαράκι), πλώρη (πρῶρα), φλεβάρης (φεβρουάριος, φεβρουᾶρις). — β. Ἀκέγεται ξέμοιασμα και σίς λέξεις κλιθάρι (κριθάριον, κριθή), μάλαθρο (μάραθρον, εἶδος φυτό, σγκρ. Μαραθῶν· ἴσως μάλισια ποτὲ μάραθρο, παρὰ πιθανώτερα μάραθο⁽¹⁾), παλεθύρι (παράθυρος), πελισιέρι (περισιέριον), πλοχωρεῖ⁽²⁾

⁽¹⁾ Τὸ συνείκασα κ' ἔπειτα τὸ διάβασα σίὸ Βλ. «μάραθ[ρ]ον».

⁽²⁾ Οἱ συντομημένους λέξεις ἐρμηνεύονται ῥωμαίικα σίην ἀρχὴ τῆς Γραμματικῆς, ὅπου ὑπάρχει και χωριστὸ κεφάλαιο ἢ χωριστὴ σημείωση για τὸν κάθε ὄρο. Ἐδῶ, σιὰ πῶσπασμα, εἶναι προσωρινὰ ἐξηγημένα σίη γαλλικὴ τὴ σημείωση (σ. 296-297). Ἀκόμη και ὅπως τάχουμε, καταλαβαίνει κανεὶς πῶς προσοχὴ πρέπει νὰ δοθῇ σίὰ γόπια, ὅταν τὰ συνάξουμε. — Για τὸ μάραθο φαίνεται πῶς μίλησε και ὁ Χατζηδάκης, κοτ. Byz. Zeitschr., 1905, 322.

στέριον), πλοχωρεῖ (προχωρεῖ· H., R., conv., L. C., Naxos, Ville⁽¹⁾), etc., etc., etc. — *c.* Les exemples anciens les plus connus sont : ἀργαλέος (ἀλγαλέος, ἄλγος), Κέρβελος (Κέρβερος), κεφαλαργία (κεφαλαλγία), ναύκληρος (ναύκραρος), etc., etc. — *d.* Comme en grec moderne (περιστέρι et πελιστέρι, παραθύρι et παλεθύρι), de même en grec ancien on trouve les deux formes ναύκληρος, ναύκραρος (avec un sens différent), κεφαλαλγία, κεφαλαργία (avec le même sens). — *e.* Il n'existe cependant nulle part de forme ἀλγαλέος dans les textes; seul ἀργαλέος, c. à-d. ce qui est *la faute*, s'est maintenu.

3. *Comment a lieu la dissimilation de ρ et λ.* — *a.* Lorsque je suis sur le point de dire μάραθρο ou Κέρβερος et que je dis μάλαθρο ou Κέρβελος, l'extrémité de ma langue ne se porte pas, soit d'un seul coup, soit peu à peu, des régions de ρ aux régions de λ; en d'autres termes, il n'y a pas permutation

⁽¹⁾ Voir la note en regard dans le texte grec. Voici l'explication des abréviations françaises : H. = Homme; F. = Femme; V F. = Vieille femme; H V. = Homme vieux; Jh. = jeune homme; j. p. = jeune pâtre; g. = garçon; f. = fillette; J. f. = jeune fille; éc. = école (pour marquer que le sujet y va); m. v. = même village; à. m. = âge moyen; s. d. = sans dents; conv. = conversation; c. = conte (signifie que les formes recueillies l'ont été tantôt au cours d'une conversation, tantôt pendant un conte populaire que me racontait le sujet en question); R. = rue (signifie que la forme a été recueillie en passant dans la rue et non pas à la veillée ou chez le sujet lui-même); L. C. = langue commune (signifie que le sujet s'entretenait avec moi en langue commune et non pas dans son patois); le chiffre qui suit quelques-unes de ces lettres (p. e., j. p. 16) donne l'âge du sujet. On est prié de se reporter, pour l'intelligence de ces détails qui ne sont pas inutiles, aux *Et. ng.* XXIX suiv. *Investigations dialectales, Milieux psychologiques* etc. Il ne faudrait pas croire, en effet, que le paysan parle la même langue dans la rue et chez lui. L'étude du langage se fait aujourd'hui sur l'individu et, chez l'individu même, il faut distinguer les moments. Je suis heureux d'ailleurs sur ce point de m'être rencontré, dès 1892, avec mon éminent ami M. l'abbé Rousselot, sans que nous nous soyons donné le mot l'un à l'autre.

(προχωρεῖ· Ἄ., δρ., ό., ΚΓ., σὴ Νάξο, Χώρα) κτλ. κτλ. κτλ⁽¹⁾. — γ. Τάρχαῖα τὰ πιὸ γνωστὰ εἶναι· ἀργαλέος (ἀλγαλέος, ἄλγος), Κέρβελος (Κέρβερος), κεφαλαργία (κεφαλαλγία), ναύκληρος (ναύκραρος) κτλ. κτλ. — δ. Ὅπως σὴ γλώσσα μας (περιστέρι καὶ πελιστέρι, παραθύρι καὶ παλεθύρι), ἔτσι καὶ σὴν ἀρχαία βρῖσκονται οἱ δυὸ τύποι ναύκληρος, ναύκραρος (μὲ ξεχωριστὴ σημασία τὸ καθένα), κεφαλαλγία, κεφαλαργία (μὲ τὴν ἴδια σημασία). — ε. Ἀλγαλέος ὅμως δὲν ὑπάρχει πουθενὰ σὶὰ κείμενα καὶ σώθηκε μονάχα ὁ ἀργαλέος, δηλαδὴ τὸ λάθος.

3. Πῶς γίνεται τὸ ξέμοιασμα σὶὸ ρ καὶ σὶὸ λ. — α. Ὄταν πάω νὰ πῶ μάραθρο καὶ λέω μάλαθρο, Κέρβερος καὶ λέω Κέρβελος, τὰ κρόγλωσσό μου δὲν πηγαίνει μονομιᾶς ἢ καὶ λίγο λίγο ἀπὸ τὰ κατατόπια τοῦ ρ σὶὰ κατατόπια τοῦ λ, δηλαδὴ δὲ

(1) L'étude des formes dialectales (ou *patoises*) étant aujourd'hui devenue très rigoureuse, il est bon, quand on recueille tel ou tel mot, d'en marquer exactement la provenance, en indiquant non seulement le pays et le village, ce qui va de soi, mais le sexe, l'âge du sujet parlant, ainsi que les circonstances où le mot a été recueilli (dans un conte ou dans une simple conversation, dans la rue où à domicile). En Grèce, il y a aussi quelque intérêt à savoir si la langue de l'individu observé est purement dialectale ou s'il ne s'est pas servi en vous parlant de la langue commune. Pour les formes que j'ai moi-même entendues sur place, j'ai donc cru devoir faire usage d'une série d'abréviations qui répondent aux desiderata énoncés et dont voici l'explication : Ἄ. = ἄντρας; Γ. Γυναίκα; ΓΓ. = γριά γυναίκα; Π. = παλληκάρι; δ. δ. = δίχως δόντια; ό. = όμιλία; π. = παραμύθι; ΚΓ. = κοινή γλώσσα; μ. κ. = μεσόκοπος, μεσόκοπη; ἀγ. = αγώρι; ι. χ. = ἴδιο χωριό; Κ. = κόριτσι; κ. = κοριτσάκι; σκ. = σκολειό (qui va à l'école); ἌΓ. = ἄντρας γέρος; le chiffre qui suit les lettres Γ., Κ., κ., ἀγ., ou la mention d'un nom de profession (φοσκόπουλο), marque l'âge des personnes; le point d'interrogation (?) ou ; en grec) marque que l'on ne se rappelle plus exactement le sujet observé. — Voir la note en regard, dans le texte français. Ces explications en français résument tout un chapitre du texte original où les choses sont développées tout autrement et plus en détail. Voir p. 295, n. 2.

proprement dite. — *b.* Le phénomène est différent; au moment même où je vais dire *μάραθρο*, j'oublie que je dois former deux *ρ* dans ce mot et il me semble que le premier ou le second est et a toujours été *λ*. Mais, si j'oublie et s'il me semble, c'est donc que le mouvement est purement psychologique. — *c.* Il l'est aussi pour d'autres raisons; car, avant d'ouvrir la bouche, je préentends, en quelque sorte, les sons que je vais émettre. Et cette préaudition me fait à demi sentir que je dois former tout à l'heure dans le même mot deux fois le son *ρ*. — *d.* Mais j'estime alors que cette répétition n'est pas un avantage pour moi et que donc il est plus juste de ne former qu'un seul *ρ*. C'est pourquoi j'en arrive à penser que *λ* est le juste son, et d'un trait je cours aux points linguaux intéressés dans la production de *λ*, sans passer tout d'abord par les points linguaux intéressés dans la production de *ρ*. — *e.* La préaudition et l'oubli, à l'état simultanée, ne sont pas des mouvements contradictoires de mon cerveau. Je préentends bien deux *ρ*, mais comme il n'y en a qu'un qui me convienne, j'oublie l'autre immédiatement et je fais *λ*. — *f.* D'autre part, si je remplace *ρ* par *λ* et non point par autre chose, c'est que *λ* ressemble à *ρ* plus qu'à tout autre son. P. e., pour former un *λ* alvéolaire au moment où j'allais former un *ρ* alvéolaire, il me suffit de faire cesser la vibration de la pointe de ma langue, en l'appliquant contre les gencives médianes intérieures. A la même minute, les parois latérales de ma langue s'appliquent contre mes deux rangées dentaires supérieures. — *g.* Remarquons encore que la dissimilation, dans la langue ancienne, atteint le second, tandis qu'elle atteint aujourd'hui le premier *ρ*. En d'autres termes, la préaudition est plus rapide chez les modernes. — *h.* Quant à quelques dissimilations similaires de *ν*, ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

4. *Quand se produit la permutation proprement dite de λ et de*

γίνεται καθαφτό ήχοαλλαξιά ταχτική. — β. Γίνεται κάτι άλλο· τή στιγμή που θά πῶ μάραθρο, ξεχνῶ πῶς ἔχω νά μορφώσω δυό ρ καί μοῦ φαίνεται πῶς τὸ πρῶτο ἢ τὸ δεύτερο εἶναι κ'εἶτανε πάντα λ. Ἄν ὁμως μοῦ φαίνεται κε ἄν ξεχνῶ, σημαίνει πῶς εἶναι ψυχολογικὸ τὸ κίνημά μου. — γ. Εἶναι ψυχολογικὸ καί γιὰ κάποιες ἄλλες λόγες· πρὶν ἀνοίξω τὸ στόμα, προακέω τὲς ἤχους πῆ θά βγάλω. Ἄφ'ὅ μου τὸ προάκυσμα μὲ κάνει καί μισονοιώθω πῶς θά μορφώσω δυὸ φορές σίην ἴδια λέξη τὸν ἤχο ρ. — δ. Μὰ νομίζω τότες πῶς δὲ μῆ συφέρνει νά δεφτερώνω ἔτσι, καί λοιπὸν πῶς τὸ σωσίῳ εἶναι νά μορφώσω ἓνα ρ μονάχα. Γιὰ τῆτο θαρῶν κίολας πῶς τὸ λ εἶναι ὁ σωσίῳ ἤχος, καί γιὰ τῆτο τραβῶ μὲ μιὰ δρομιὰ σιά γλωσσοτόπια τῆ λ, χωρὶς πρῶτα νά περάσω ἀπὸ τῆ ρ τὰ γλωσσοτόπια. — ε. Τὸ νά προακέω καί νά ξεχνῶ συνάμα, δὲ σημαίνει ἀντίθετα κινήματα τῆ μυαλῆ μου. Προακέω δυὸ ρ, καί πειδὴ τὸ ἓνα δὲ μῆ σφρέγει, τὸ ξεχνῶ ἀμέσως καί κάνω λ. — ζ. Βάζω λ ἀντὶς ρ κι ὄχι ἄλλον ἤχο, γιὰτὶ περισσότερο μοιάζει τὸ ρ μὲ τὸ λ, παρὰ μὲ κάθε ἄλλον. Λ. χ., γιὰ νά μορφώσω γουλόπιασῳ λ, ἐκεῖ πῆ εἶτανε νά μορφώσω γελότρεμο ρ, φτάνει νά πάψη τὸ τρεμοκίνημα σιά κρόγλωσσό μου καί τὰ κρόγλωσσο νά κολληθῆ σιά μεσιανὰ τὰ μεσογέλια. Ἰδιοστίγμεις, κολνῆνε καί τὰ γλωσσοπλεβρα σιάπάνω πλαγίοντα. — η. Πρέπει νά σημειώσουμε ἀκόμη πῶς ἡ ἀρχαία κάνει τὸ ξέμοιασμα σῳ δέφτερο, ἐμεῖς σῳ πρώτο ρ. Δηλαδή, τὸ προάκυσμα σὲ μᾶς γίνεται πιὸ γλήγορα παρὰ σῆς ἀρχαίης. — θ. Γιὰ παρόμοια ξεμοιάσματα τῆ ν, μιῆμε ἀλλῆ.

4. Πότε γίνεται ἡ καθαφτό συναλλαξιά σῳ ρ καί

ρ. — *a.* Nous avons appelé permutation ou changement phonétique proprement dit l'aboutissement d'un λ unique à un ρ dans le même mot. — *b.* En fait de changements phonétiques, nous connaissons donc les suivants, qui se produisent⁽¹⁾ :

1. devant des continues sourdes, c'est à savoir :

a. devant la labiale (labiodentale) φ : ἀδερφός (ἀδερφή, ἀδέρφια, ξάδερφος, ἀξάδερφος, ξαδέρφη, ἀξαδέρφη, ἀξαδέρφια, ξαδέρφια ou encore ἀδερφάτο et ἀδερφοσύνη), ἄρφα (et ἄρφαβήτα ou ἄρφάβητο, ἄρφαβητάρι), δερφίνοι, κόρφος (ou γκόρφος, et γκόρφοι, Πέτ. ΘΓ. 87);

GM. v. LM², I, p. 26, l. 24 (= G. Meyer, Gr. C., 280) ἀδερφία (ms de 1555, v. LM², I, p. v); DC. s. v.⁽²⁾ (= Wilhelm Schulze, KZ. XXXIII, p. 225, n. 10); κόρφος (à peu près de la même époque, v. MBCh., p. 109);

GA. (b. é.) v. Dieterich, GGS., p. 107 ἀδερφίς (= BCH. VII, p. 238, N. 22, 1; toutefois, la pierre porte : † ΑΔΕΡΩΙC ΑΥΤΟΥ|CΩΜΑΤΟΥ|ΙΚΟΝΟCΑΥΠΙΓ|ΜΟΝΑΖΟΝΤΟCΚΑ|ΙΜΑΡΙΑC. M. Duchesne lit : Ἀδε[λφο]ῖς αὐτῆ. Σωματοθή[κη] Κόνονος. . . μονάζοντος καὶ Μαρίας. Isaurie, ép. chr.); AM. XIV, p. 246, N. 10, l. 10 ἀδερφίων (= W. Schulze, l. c.⁽³⁾, p. 227; Asie Mineure, v^e-vi^e siècle de notre ère; ἀδερφός, comme l'écrit W. Schulze, p. 227, n'existe pas sur l'inscription : c'est ἀδελφός qu'on trouve aux ll. 6-7); CIA., III, N. 3531,

⁽¹⁾ Dans les exemples qui suivent, on commence toujours par le grec moderne (= contemporain), sans indication spéciale, puis on passe au grec médiéval (= G M.), au grec ancien (= G A.), dans lequel on distingue l'époque post-classique ou basse époque (= b. é.), et l'époque classique (= é. c.), dans le texte grec π. é. (= παρακατιανῆς ἐποχῆς) et κ. é. (= κλασσικῆς ἐποχῆς).

⁽²⁾ L'abréviation du texte grec signifie : ψάξε τὴ λέξη (cherchez le mot).

⁽³⁾ L'abréviation grecque δ. εἰ., signifie ὅπου εἴπαμε.

σίο λ. — α. Συναλλαξιά ή καθαφτό ήχοαλλαξιά είπαμε, όταν είναι σίην ίδια λέξη μόνο ένα λ και κατασπλαλάζει σέ ρ. — β. Συναλλαξιές γνωρίζω τίς ακόλουθες· γίνονται άφτες⁽¹⁾

1. με κατοπινές εξακολουθητικές άχορδότητες, δηλαδή

α. με τὸ χειλόηχο (δοντοχειλότριφτο) φ· άδερφός (άδερφή, άδέρφια, ξάδερφος, άξάδερφος, ξαδέρφη, άξαδέρφη, άξαδέρφια, ξαδέρφια, ή κι άδερφάτο, άδερφοσύνη), άρφα (κι άρφαβήτα ή άρφάβητο, άρφαβητάρι), δερφίνι, κόρφος (ή γκόρφος, και γκόρφι Πέτ. ΘΓ. 87)·

ΜΑ. κ. ΑΜ.², Α', σ. 26, γρ. 24 (= G. Meyer, Gr. G., 280) άδερφία (κώδ. τῆ 1555, κ. ΑΜ.², Α', σ. V)· DC. ψ. τ. λ.⁽²⁾ (= Wilhelm Schulze, KZ. XXXIII, σ. 225, σμ. 10) κόρφος (κοντά τῆς ίδιας έποχῆς· κ. MBCh., σ. 109)·

ΑΕ (π. έ.). κ. Dieterich, GGS., σ. 107 άδερφίς (= BCH. VII, σ. 238, άρ. 22, 1· ή πέτρα όμως γράφει + ΑΔΕΡΩΙ-ΣΑΥΤΟΘ|ΩΜΑΤΟΘ|ΙΚΟΝΟСАΥΠΙΓ|ΜΟΝΑΖΟΝΤΟСКА|ΙΜΑΡΙАС. Ο L. Duchesne διαβάζει· Άδε[λφο]ίς αύτῆ. Σωματοθή[κη] Κόνονος... μονάζοντος και Μαρτίας. Ίσαυρία, χρ. έ.)· ΑΜ. XIV, σ. 246, άρ. 10, γρ. 10 άδερφίων (= W. Schulze, δ. εῖ.⁽³⁾, σ. 227· Μικρασία, Ε'-Ζ' αιώνα Χρ· άδερφός, καθώς τῶχει ό W. Schulze, σ. 227, δέν ύπάρχει σίην έπιγραφή· λέει άδελφός, γρ. 6-7)· CIA., III, άρ. 3531, γρ. 2-3 άδερφοί

⁽¹⁾ Στὸς τύπος πῶ καταλογίζουμε, άρχινῶμε πάντα με τὰ νεοληνικά (δηλαδή τὰ σημερινά και συγκαίριτικά μας), χωρίς να τὸ δηλώνουμε και με κανένα σημεῖο ξεχωριστό· έπειτα έρχονται τὰ μεσαιωνικά (= Μ. Α.), τάρχαϊα έλληνικά (= Α. Ε.), και σ'άφτά μέσα ξεδιακρίνουμε δυὸ έποχές, τὰ μετακλασσικά ή έλλ. παρακατιανῆς έποχῆς (= π. έ.) και τὰ κλασσικά (= κ. έ.). Για παρακατιανὰ όμως λογαριάζουμε όσα δεν είναι τῶ πέμτε, τέταρτε ή και τρίτε αιώνα πρὸ Χριστού, λοιπὸν από τὸ δεύτερο αῖώνα και κάτω.

⁽²⁾ Δηλαδή ψάξε τῆ λέξη.

⁽³⁾ Δηλαδή όπου είπαμε (= l. c.).

ll. 2-3 ἀδερφοί (E[ύ]γένιος ὧ|δε κῆμε, ἀδερ|φοί. ἡ χάρις τῆ|
Χριστ[ῆ]. M. Bayet, BCH. I, p. 397, N. 3 (pl. XV, 3) lit :
Eύ|γένιος ᾧ|δε κῆμε ἀδερ|φο[ί]); Sterrett II, N. 499, ll. 5-6
ἀδερφοί (τῆ εἰδία μητρι Αὐρ. Τερτύλλη; Asie Mineure, ép. rom.);
AM., l. c., l. 12 ἀδερφῶν (v. ci-dessus ἀδερφίων);

b. devant la dentale ou interdentale θ : ἀπαρθινός (ἐπα-
ληθινός, Chatz. Àθ. I, 483. Crète), θάρθῶ, θᾶρθω,
νάρθῶ, νᾶρθω, ἥρθα, κιρτάρι (c.-à-dire d'abord κιρθάρι,
de *κιλθάρι, κλιθάρι, κλιθάριον MBCh., p. 43, Chypre;
c'est le κριθάρι de la langue commune);

GM. v. Imb. III, v. 153 (= S.P., p. 94) ἥρθες (éd. et réd.
en 1638, v. *Essais*, I, p. 12); Eroph. p. 307, v. 305 ἥρθαμε,
p. 317, v. 541 ἥρθασι (entre 1600 et 1620, v. *Essais*, II,
p. 276-277); LM², p. 4, 12, p. 5, 22, ἥρτεν, p. 13, 5
ἥρταν, p. 14, 10 νᾶρτεν, p. 14, 11 ἀν ἔρτης, p. 103, 24
θελειν ἐρτῆν (= G. Meyer, Cr. C., p. 281, v. ci-dessus
ἀδερφία; à Chypre, ἥρθε devient ἥρτε, et l'on a toujours, de
même, ρτ pour ρθ, v. S. Ménard, Àθ. VI, p. 157, N. 1);

GA. (b. é.). CPR., p. 32, N. 10, col. 2, l. 11 εαν δε επελθω
(« λ corrigirt aus ρ » dit Wessely, au même endroit⁽¹⁾); en d'autres
termes, le ρ qui se trouvait d'abord sur le papyrus a été corrigé
en λ; 32 1/2 de notre ère; v. Dieterich, GGS., p. 108);

c. devant la fricative gutturale ou postérieure χ, il est pro-
bable que λ devient ρ, mais je ne connais aucun mot popu-
laire qui en témoigne, si ce n'est

GA. (b. é.). Le Bas, *Inscr. gr. et lat.*, Paris, 1837-39,
fasc. 5, p. 161, N. 228 (= Dieterich, GGS., p. 107 et n. 1)
Καρχηδονία (? Le Bas traduit « née à Carthage »; si c'est

⁽¹⁾ L'abréviation du texte grec, l. μ. (= ἴδιο μέρος), signifie précisément au même endroit; c'est une nuance de plus que l. c. = δ. ελ. (voir plus haut, p. 300, n. 3), lequel ne conviendrait pas ici, le renvoi étant trop proche et l'aor. indiquant le renvoi comme plus éloigné.

(E[ύ]γένιος ὦ|δε κῆμε, ἀδερ|φοί. ἡ χάρις τῷ|Χριστ[ῷ]. Ὁ Bayet, BCH. I, σ. 397, ἀρ. 3 (πίν. XV, 3) διαβάζει Εὐ]γένιος ὦ|δε κῆμε ἀδερ|φο[ί]. Sterret II ἀρ. 499, γρ. 5-6 ἀδερφοί (τῆ εἶδα μητρὶ Αὐρ. Τερτύλλη· Μικρασία, ρ. ἐ.)· AM., δ. εἴ., γρ. 12 ἀδερφῶν (κ. π. ἀ. ἀδερφίων)·

β. μετὸ δοντότριφτο ἢ μεσοδοντότριφτο θ· ἀπαρθινός (ἐπαληθινός, Χατζ. Ἀθ. Α', 483, Κρήτη), θάρθῶ, θάρθω, νάρθῶ, νάρθω, ἦρθα, κιρτάρι (δηλαδὴ πρῶτα κιρθάρι, ἀπὸ τὸ *κιλθάρι, κλιθάρι, κλιθάριον MBCh., σ. 43, Κύπρο, τὸ κοινὸ κριθάρι)·

ΜΑ. κ. Ἡμπ. Γ', στ. 153 (= S. P. σ. 94) ἦρθες (ἐκδ. καὶ σύντ. στὰ 1638, κ. Essais, I, σ. 12)· Ἐρωφ. σ. 307, σί. 305 ἦρθαμε, σ. 317, σί. 541 ἦρθασι (μεταξὺ 1600 καὶ 1620, κ. Essais, II, σ. 276-277)· AM², σ. 4, 12, σ. 5, 22 ἦρτεν, σ. 13, 5 ἦρταν, σ. 14, 10 νάρτουν, σ. 14, 11 ἀν ἔρτης, σ. 103, 24 θέλειν ἐρτῆν (= G. Meyer, Cr. G., σ. 281, κ. π. ἀ. ἀδερφία· σίην Κύπρο, τὸ ἦρθε γίνεται ἦρτε, κ' ἔτσι πάντα ρτ ἀντίς ρθ, κ. Σ. Μενάρδο, Ἀθ. ζ', σ. 157, ἀρ. 1)·

ΑΕ (π. ἐ.). CPR., σ. 32, ἀρ. 10, σίλ. 2, γρ. 11, εαν δε επελθω (* λ corrigirt aus ρ· Wessely, σίδ ἱ. μ.⁽¹⁾, διωρθωμένο δηλαδὴ σίδον πάπυρο τὸ ρ, πῦ εἶχε πρῶτα, σέ λ· 321) 2 Χρ· κ. Dieterich, GGS., σ. 108)·

γ. μετὸ κατώτριφτο ἢ λαρυγγότριφτο χ, πιθανὸ νὰ γίνεται ρ τὸ λ, μὰ δὲ γνωρίζω λέξη δημοτικὴ πῦ νὰ μᾶς τὸ δείχνη, παρὰ μόνον

ΑΕ (π. ἐ.). Le Bas, *Inscr. gr. et lat.*, Παρίσι, 1837-39, φυλλ. 5, σ. 161, ἀρ. 228 (= Dieterich, GGS., σ. 107 καὶ σμ. 1) Καρχηδονία (; ὁ Le Bas μεταφράζει « née à Carthage »· ἀν

⁽¹⁾ Ἡ συντόμειψις ἱ. μ. σημαίνει ἴδιο μέρος, κάτι περισσότερο δηλαδὴ ἀπὸ τὴ συντόμειψις δ. εἴ (κ. π. ἀ. σ. 300, σμ. 3 καὶ σγκρ. τὸ λατινογαλλικὸ ἱ. c. = loco cīato). Ἡ ἐννοια μετὸν ἀόριστο ἀλλάζει χρωματιά, ἐπειδὴ καὶ ὁ ἀόριστος δηλώνει κάπως πρὸ ἀπόμακρο μέρος (καθὼς κ' ἡ μετοχὴ cīato).

Χαλκηδόσιος, -ία (v. Dieterich, l. c., n. 1), alors cet exemple appartient au changement $\lambda\kappa = \rho\kappa$; si c'est Καλχηδόσιος, sa place est bien ici; v. aussi Pape-Benseler, WGen., s. v. ⁽¹⁾ Καλχηδών, on trouve également des Καρχηδόσιος; si c'est Καρχηδόσιος, de Carthage, il n'y a pas permutation);

d. devant la fricative bidentale s : ἔβγαρση (Santorin, Méroigli, VF., s. d., c., L. C. ⁽²⁾); ἔβγαρση = ἔβγαλση, qui veut dire promenade, σεργιάνι, ou plutôt, comme elle disait, σιριάνι; le t. est سيران, seiran; donc, le i de σιριάνι est santorinien; on le recueille aussi à Chio, dans le même mot);

GM. v. Wessely, Pap. El-F., p. 229, N. LXXIII, 13, l. 2 (= W. Schulze, l. c., p. 229, et Dieterich, GGS., p. 108) σαρκικαρις (c.-à-d. celui qui fait des *salsicia*, le *charcutier* (Wessely), le σαλσικοπώλης DC., cherchez ce mot, le ἀλλαντοπώλης, ἐκεῖνος πᾶ πελεῖ χοιρινά);

2. devant les continues sonores, c'est à savoir :

a. devant la labiale (labiodentale) β : Ἀρβανίτης, Ἀρβανιτιά, βορβός (βολβός, sorte de racine d'oignon, v. MΛE. ⁽³⁾, v. le mot ⁽⁴⁾, et globe de l'œil, Dict. VI., Vyz., Legr. etc.), χαρβᾶς (χαλβᾶς, Santorin, Pyrgos, Jf., c., L. C. ⁽⁵⁾, et Chio, parfois CP.);

GA. (b. é.). CIA., III, 2171 Καλλιπολις|Ὀρβίς|Μιλησία,|Σωσικράτης|Ραμνεσίς| γυνή· N. 74, 1 Γαῖς [Ὀ]ρβίς; JHS., XII, p. 244-245, l. 27 Ὀρβίς Ἀπολλωνίς (W. Schulze, l. c.,

⁽¹⁾ Dans le texte grec, λ. (= λέξη) signifie proprement (à ce) mot, s. v.

⁽²⁾ V. p. 296, n. 1.

⁽³⁾ Μέγα Λεξικὸν τῆς ἐλληνικῆς γλώσσης, Ἀνέστη Κωνσταντινίδου, Athènes, 1901.

⁽⁴⁾ Dans le texte grec, δ. τ. λ. = διές τῆ λέξη; la nuance ψάξε (au lieu de διές) contient souvent une indication utile au chercheur.

⁽⁵⁾ V. p. 296, n. 1.

είναι Χαλκηδόνιος, -ία, κ. Dieterich, δ. εἴ., σμ. 1, τότε πάει σὶδ λκ = ρκ· ἂν εἶναι Καλχηδόνιος, ταιριάζει ἐδῶ· κ. καὶ Pape-Benseler, WGen., λ.⁽¹⁾ Καλχηδών, ἔχει καὶ Καρχηδόνοι· ἂν εἶναι Καρχηδόνιος, ἀπὸ τὸ Carthago, δὲν ὑπάρχει συναλλαξιά).

δ. μὲ δοντοδοντότριφτο ε· ἔβγαρση (Σαντορίνη, Μεροβίγλι, ΓΓ., δ.δ., π., ΚΓ.⁽²⁾· ἔβγαρση = ἔβγαλση, θὰ πῆ σεργιάνι, καὶ μάλισια, ὅπως μῆ τόλεγε, σιριάνι· τὸ τέρκ. εἶναι شیرانی , σείράν· λοιπὸν τὸ ι στὸ σιριάνι εἶναι σαντορινιό· ἀκέγεται καὶ στὴ Χιό, στὴν ἴδια λέξη).

ΜΑ. κ. Wessely, Pap. El-F., σ. 229, ἀρ. LXXIII, 13, γρ. 2 (=W. Schulze, δ. εἴ., σ. 229, καὶ Dieterich, GGS., σ. 108) σαρσικαριε (ἐκεῖνος δηλαδὴ πῆ κάνει *salsicia*, ὁ *charcutier*, Wessely, ὁ σαλσικοπώλης, DC. ψ. τ. λ., ὁ ἀλλαντοπώλης, ἐκεῖνος πῆ πελεῖ χοιρινά).

2. μὲ κατοπινὲς ξακολουθητικὲς χορδόηχες, δηλαδὴ

α. μὲ τὸ χειλόηχο (δοντοχειλότριφτο) β· Ἀρβανίτης, Ἀρβανιτιά, βορβός (βολβός, εἶδος ρίζα κρομμυδιῆ, κ. ΜΑΕ.⁽³⁾, δ. τ. λ.⁽⁴⁾, καὶ σφαίρα τῆ ματιῆ, Λεξ. α Βλ., Βυζ., Legr. κτλ.), χαρβᾶς (χαλβᾶς, Σαντορίνη, Πύργος, Κ., π., ΚΓ.⁽⁵⁾, καὶ Χιό· κάποτε καὶ σὶν Πόλη).

ΑΕ. (π. ἐ.). CIA., III, 2171 Καλλίπολις | Ὀρβίε | Μιλησία, | Σωσικράτε | Ραμνεσίε | γυνή· ἀρ. 74, 1 Γαῖε [Ὀ]ρβίε· JHS., XII, σ. 244-245, γρ. 27 Ὀρβίε Ἀπολλωνίε (ὁ W. Schulze, δ.

⁽¹⁾ Δηλαδὴ λέξη.

⁽²⁾ Κ. σ. 296, σμ. 1.

⁽³⁾ Μέγα Λεξικὸν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, Ἀνέστη Κωνσταντινίδου, Ἀθήνα, 1901.

⁽⁴⁾ Δηλαδὴ διέε τῆ λέξη· ἀλλάζει λιγάκι τὸ νόημα μὲ τὸν ὄρο ψ. τ. λ. (κ. π. δ. σ. 301, σμ. 2), πῆ μπορεῖ κάτι περισσότερο νὰ μᾶς βοηθήσῃ σὶδ ψάξιμο, ἐπειδὴ κ'εἶναι κάποτες ἡ λέξη κρυμμένη σὶὰ λεξικά (λ. χ. σὶδ Γλωσσάριοτῆ Δουκάκη).

⁽⁵⁾ Κ. σ. 296, σμ. 1.

p. 229, se demande s'il n'y a pas là *Óλβιος*; v. cependant CIA., III, 2823 *Éμνήσθη ἐπ' ἀγαθῇ|Πυθονίκης Μάαρκος|* Orbilius, et JHS., XII, 226, 2 *Ἐπιστατέοντος Πλεισίταρχε|τῆ Πλεισίταρχε Óλβέως*; p. 226, 1, 1 *Δι' óλβίω*; aussi Dieterich, l. c., 108); le ρ dans le nom propre *Βαρβίλλα* (*Βαλβίλλεια* etc., Dieterich, *ibid.*) peut reposer sur une dissimilation;

b. devant la dentale ou interdentale δ :

GM. v. LM², I, p. 26, l. 5 *σορδάτες*, l. 15 *σορδάτοι* (= *σολδάτοι*, G. Meyer, Cr. C., 281); L. C. : *σολδί*;

c. devant la fricative gutturale ou postérieure γ : *Βεργάροι*, *Βεργαριά* (v. aussi P. 481, 1);

GM. v. LM², I, p. 206, 14 et 16 (= MBCh., 43 et G. Meyer, Cr. C., 281) *Βεργάροι*; Imb. II (cette version est la plus ancienne et la rédaction probablement du xiv ou xv^e s., v. *Essais*, I, 12) porte sur le titre et donne partout (de même les autres versions) *Μαργαρώνα* (c.-à-d. **Μαλαγαρώνα*, **Μαλαγαλώνα*, cf.⁽¹⁾ Maguelonne; cependant le nom propre *Μαργαρίτα* peut n'être pas resté étranger à ce changement);

d. devant la dentale ζ, je n'ai recueilli et je ne connais aucun ρ pour λ;

3. devant les explosives sourdes, c'est à savoir :

a. devant la labiale π : *άνερπιστος* (Pet. Θ. Γ., 87), *έρπίδα* (Thumb, GG., 17), *έρπιζω* (*εέλπιζω έλπίζα* oder *έρπιζα* (und auf Kreta *όρπιζα*)), Hatz. *Einl.* 62; « auf den Inseln [?] und sonst *ήρχεμεν, ήρπιζα = ήλπίζον* », *ibid.*, 71), *Έρπινίκη* (Àθ. VI, 158, S. Ménard, Chypre), *κάρπησ* (*κάλπικος*, *ibid.*), *Μερπομένη* (*Μελπομένη, Έλπινίκη* de la langue savante, *ibid.*), *όρπίδα* (Foy, LS., 41, Crète), *όρπίδες*

⁽¹⁾ Cette abréviation se rend exactement en grec moderne par *σγκρ.* = *σύγκριση*, au lieu de *πρβλ.*, qui est savant.

εἶ., σ. 229, ῥωτᾶ μήπως κ' εἶναι Ὀλβιος· κ. ὡστόσο CIA., III, 3823 Ἐμνήσθη ἐπ' ἀγαθῇ| Πυθονίκης Μάαρκος| Orbius, καὶ JHS., XII, 226, 2 Ἐπιστατέοντος Πλεισίάρχου| τῆ Πλεισίάρχου Ὀλβέως· σ. 226, 1, 1 Διὶ Ὀλβίῳ· καὶ Dieterich, δ. εἶ., 108)· ἡ Βαρβίλλη (Βαλβίλλεια κτλ., Dieterich, ἔ. μ.) μπορεῖ νᾶναι κὶ ἀπὸ Ξέμοιασμα·

β. μὲ δοντότριφτο ἢ μεσοδοντότριφτο δ·

ΜΑ. κ. ΛΜ². Α', σ. 26, γρ. 5 σορδάτους, γρ. 15 σορδάτοι (= σολδάτοι, G. Meyer, Cr. G., 281)· ΚΓ. σολδί·

γ. μὲ κατώτριφτο ἢ λαρυγγότριφτο γ· Βεργάροι, Βουργαριά (κ. καὶ P. 481, 1)·

ΜΑ. κ. ΛΜ². Α', σ. 206, 14 καὶ 16 (= MBCh., 43 καὶ G. Meyer, Cr. G., 281) Βεργάροι· ὁ Ἡμπ. Β' (ὁ πιὸ ἀρχαῖος· συντ. πιθανὸ αἰ. ἰδ' ἢ ἰε', κ. *Essais*, I, 12) ἔχει σὺν τίτλῳ καθὼς καὶ πάντα (ἔτσι κ' οἱ ἄλλες παραλλαγές) Μαργαρώνα (δηλαδὴ *Μαλγαρώνα, *Μαλγαλώνα, συγκρ.⁽¹⁾ Maguelonne· μὰ μπορεῖ νὰ βοήθησε κ' ἡ Μαργαρίτα)·

δ. μὲ δοντότριφτο ζ, δὲν ἄκυσσα καὶ δὲν ξέρω κανένα ρ ἀντίς λ·

3. μὲ κατοπινὲς ξαφνικὲς ἀχορδόηχες, δηλαδὴ

α. μὲ τὸ χειλόκλειστο π· ἀνέρπιστος (Πετ. ΘΓ., 87), ἐρπίδα (Thumb, GG., 17), ἐρπίζω (« ἐλπίζω ἐλπίζα oder ἐρπιζα (und auf Kreta ὄρπιζα) », Hatz. *Einkl.* 62· « auf den Inseln [?] und sonst ἤρχεμεν, ἤρπιζα = ἤλπιζον », ἔ. μ., 71), Ἐρπινίκη (Ἄθ. ζ', 158, Σ. Μενάρδος, Κύπρο), κάρπησ (κάλπικος, ἔ. μ.), Μερπομένη (Μελπομένη, Ἐλπινίκη τῆσ

⁽¹⁾ Δηλαδὴ σύγκρινε, πῶ τὸ καταλαβαίνει ὁ καθένας, ἀντίς τὸ πρβλ., ποῦ δύσκολα καταλαβαίνεται. Ἀνάγκη δὲν ὑπάρχει νὰ εἶναι ὁ τύπος ἀρχαῖος ὅπως τὸ εἶ. γαλλικὰ· τὸ συγκρ. σημαίνει ἀπαράλλαχτα τὸ ἴδιο.

(Chalk., N.L., 350), ὀρπιζω (Foy, l. c., S. Ménard, l. c., p. 157);

GM. v. ASS., 22 Août, p. 522 E (= Tomaschek, W. Sb., t. 124 (1891), p. 75 = W. Schulze, l. c., 226) κατέλαβε Βιθυνίαν εἰς ἐμπόριον λεγόμενον Κάρπιν (Mer noire, côte méridionale); DC. v. le mot (= W. Schulze, l. c., p. 225, n. 10) κόρπος; LM², I, 371, 20 (= G. Meyer, l. c., 281) κορπωμένοι (c.-à-d. blessés par les Sarrasins); DC. v. le mot (= W. Schulze, l. c.) κορπώνω; LM², I, 288, 13 (= MBCh., 43) ὀρπιζομεν; *ibid.*, 366, 22 ὀρπιζεν;

GA. (b. é.) CIA. III, N. 3466 (pour cet exemple et pour ceux qui suivent, v. G. Meyer³, 236, W. Schulze et Dieterich, II. cc.) κυμητήριον Ἐρπιδί|ε οἰκοδό|μω (ép. chr.); AM., XII, p. 256, N. 25 Ἐρπιδιοφόρο|υ τῆ κ(αι) Εὐτυ|νεῖς πριμειπί|λε Ἐπι|χάρμω, ἦρωα (l'esprit rude est de l'éditeur; ép. chr. et rom., Philadelphie, Asie Mineure); CIA. III, N. 1202, l. 128 Γλύκερος Ἐρπινείκω (milieu du III^e s. de notre ère); CIA. III, N. 3526 Ζώ[σιμος]|Ἐρπινίκο[υ] ἐνθάδε κῆ[τε] (ép. chr.); Ann. Ist. arch., 1861, p. 47 Ἐρπῖς θεῶ δουλή παρακαλεῖ μηδένα τεθῆναι πρὸς αὐτήν (ép. chr., Sparte); CIA. III, N. 81 (col. 2) Εὐέρπιστος [Ζ]ωσί[μω] (milieu du III^e s. de notre ère); AEM Ö., VII, 181, N. 38, 4 γλ|υκυτάτη Καρπερνία|α ἐ]αυτῆ νύμφη (ép. rom.); IGS I., N. 1733 Καρπερνία(ι)| Ἡράκλεια(ι) Καρ|περνία(ι) Ἡρα|κλεία(ι) τῆ(ι) μητρὶ|ἐποίει (ép. chr.); CIG. II, N. 3665, l. 53 (p. 928) Καρπόνιος Ζώτιχος (pas antérieur à Marc Aurèle, II^e s. de notre ère); CIA. III, N. 1198, l. 23 Καρπούνιος Ἀπολλώνιος (240 de notre ère; tous ces noms nous ramènent au nom romain *Calpurnius*, qui pourtant se lit aussi en latin *Car-purnius* CIL. VI, 14153; v. W. Schulze, l. c., p. 228);

GA. (ép. cl.) v. IGS., I, N. 1379 (= W. Schulze, l. c., p. 232) Σαρπινγίς (= ΣΑΡΠΗΓΓΙΣ, de σάλπιγξ, comme le veut W. Schulze, *ibid.* et n. 2; nom de femme, V^e s. av. J.-C.; Béotie);

καθαρέβεσας· ἱ. μ.), ὀρπίδα (Foy, LS, 41, Κρήτη), ὀρπίδες (Chalk. NL., 350), ὀρπιζω (Foy, δ. εἴ., Σ. Μενάρδος, δ. εἴ., σ. 157).

MA. κ. ASS. 22 Ἄβγ., σ. 522 E (= Tomaschek, W. Sb., τ. 124 (1891), σ. 75 = W. Schulze, δ. εἴ., 226) κατέλαβε Βιθυνίαν εἰς ἐμπόριον λεγόμενον Κάρπιν (Μάβρη θάλασσα, μεσηβρινὸς ὄχτος)· DC. δ. τ. λ. (= W. Schulze, δ. εἴ., σ. 225, σμ. 10) κόρπος· AM², A', 371, 20 (= G. Meyer, δ. εἴ., 281) κορπωμένοι (ἀπὸ τῆς Σαρακηνῆς, δηλαδή)· DC. δ. τ. λ. (= W. Schulze, δ. εἴ.) κορπώνω· AM², A', 288, 13 (MBCh., 43) ὀρπίζομεν· ἱ. μ., 366, 22 ὀρπίζεν·

AE. (π. ἐ.). CIA. III, ἀρ. 3466 (κ. γι' ἀφ' τοῦ καὶ γιὰ τὰ κόλυθα G. Meyer³, 236, W. Schulze καὶ Dieterich, δ. εἴ. εἴ.) κυμητήρι|ον Ἐρπιδί|ε οἰκοδό|με (χρ. ἐ.)· AM., XII, σ. 256, ἀρ. 25 Ἐρπιδόφορο|υ τῆ καί| Εὐτυ|νεῖε πριμειπί|λε Ἐπιχάρμυ, ἦρωα (ἡ δασεία εἶναι τῆ ἐκδότῃ· χρ. ρ. ἐ., Φιλαδέλφεια, Μικρασία)· CIA. III, ἀρ. 1202, γρ. 128 Γλύκερος Ἐρπινεῖκε (μέση Γ' αἰ. Χρ.)· CIA. III, ἀρ. 3526 Ζώ[σιμος]| Ἐρπινίκο[υ] ἐνθάδε κί[τε] (χρ. ἐ.)· Ann. Ist. arch., 1861, σ. 47 Ἐρπίε θεῆ δέλη παρακαλεῖ μηδένα τεθῆναι πρὸς αὐτήν (χρ. ἐ., Σπάρτη)· CIA. III, ἀρ. 81 (στλ. 2) Εὐέρπιστος [Ζ]ωσί[με] (μέση Γ' αἰ. Χρ.)· AEMO⁷, VII, 181, ἀρ. 38, 4 γλ]υκυτάτη Καρπερνία|ε] αὐτῆ νύμφη (ρ. ἐ.)· IGS I., ἀρ. 1733 Καρπερνία(ι)| Ἡράκλεια(ι) Καρ|περνίαι Ἡρα|κλείαι τῆι μητρὶ| ἐποίει (χρ. ἐ.)· CIG. II, ἀρ. 3665, γρ. 53 (σ. 928) Καρπόννιος Ζώτιχος (ὄχι πρὶν ἀπὸ τὸ Μάρκο Ἀντωνῖνο, Β' αἰ. Χρ.)· CIA., III, ἀρ. 1198, γρ. 23 Καρπέννιος Ἀπολλώνιος (240 Χρ.· ἀφ' τὰ ὄλα βγαίνουσε στὸ ῥωμαϊκὸ τὸνομα Calpurnius, πῆ διαβάζεται ὡστόσο καὶ Calpurnius, ῥωμαϊκά, CIL. VI, 14153· κ. W. Schulze, δ. εἴ., σ. 228)·

AE. (κλ. ἐ.) κ. IGS., I, ἀρ. 1379 (= W. Schulze, δ. εἴ., σ. 232) Σαρπινγίς (= ΣΑΡΠΙΓΓΙΣ, ἀπὸ τὸ σάλπιγξ, ὅπως τὸ θέλει ὁ W. Schulze, ἱ. μ., καὶ σμ. 2· γυναικόνονμα, Ε' αἰ. πρ. Χρ.· Βοιωτία)·

b. devant l'occlusive alvéolaire ou dentale τ : ἀρτάνα (Foy, L.S. 41, ἀλτάνα, terrasse de jardin ou belle-vue, *belvédère*), βάρ'το (S. Ménard, Àθ. VI, 158, Chypre), βάρτε (βάλτε, Naxos, Damarionas, VF., s. d., c.⁽¹⁾), βγάρ'το (Santorin, Vounitso, ?⁽²⁾), βόρτα (aussi βόλτα = βόλτα, Thumb, GG., 17), κάρτσες (κάλτσες, P. x. M., I, p. 287, l. 3 = Errata, p. 305; Syra), Μάρτᾶ (Malte, S. Ménard, l. c.; je suppose aussi Μαρτέζος), Μερτιάδης (Μηλτιιάδης, Naxos, Damarionas, H. de Philoti, conv.⁽³⁾), μπαρτᾶς (μπαλτᾶς, Pernot, oralement; Chio), πορτός (Sak. Κυπρ., II², v. le mot; le πορτός est du moult bouilli, dans lequel on jette du blé moulu gros, du sésame et des aromes; v. Foy, L.S., S. Ménard, Àθ., *ibid.*; v. Plut. 201 C ἄρτον ἢ πολτόν), σάρτο (= σάλτο; s'entend quelquefois; voir ci-dessous⁽⁴⁾ 6, s), σεπερτέρα (P. 365, 4 *sepultura*; calabrais), ψάρτης (= chantre; du même qui a dit Μερτιάδης, v. ci-dessus);

GM. v. LM², I, p. 237, l. 19 (= G. Meyer, l. c., 280) βάρ'την; G. Bustr. XK. (= Sathas, M. a. B., II) 476, 14 ἐπαρτζαμιάσαντον (*imbalsamare*, G. Meyer, l. c.; le groupe ρτζ doit s'écrire ρτσ; ainsi le veut la prononciation, qui est la même que dans παρτσᾶς, bien qu'on l'écrive avec un ζ; sinon, ce serait le seul exemple d'un λ devenant ρ devant τ⁽⁵⁾, donc παρτῆζαμιάζω); DC. (= W. Schulze, l. c., 225, 10) σιταρόπορτος (σιτόπολτος, v. le mot; v. ci-dessus πολτός); LM², I, 100, 19 σερτάνον; 119, 3, 351, 2 σερτάνος;

⁽¹⁾ Voir ci-dessus, p. 296, n. 1.

⁽²⁾ Voir ci-dessus, p. 297, n. 1.

⁽³⁾ Voir ci-dessus, p. 296, n. 1.

⁽⁴⁾ Dans le texte grec, κ. (ou Κ.) = κοίταξε, voir, κ. π. κ. = κοίταξε πὸ κάτω (plus bas), de même que κ. π. ἀ. = κοίταξε πὸ ἄνω (plus haut).

⁽⁵⁾ Ces lettres τ̄ τ̄̄ sont des notations pour b d g : la ligne tremblée au-dessus de la lettre doit représenter la vibration qui seule les distingue de p t k.

β. με γυλόκλεισλο ἢ δοντόκλεισλο τ· ἀρτάνα (Foy, LS., 41, ἀλτάνα, ταράτσα περιβολιοῦ ἢ ὄμορφη θέα, *belvedere*), βάρ'το (Σ. Μενάρδος, Ἀθ. 4', 158, Κύπρο), βάρτε (βάλτε, Νάξο, Δαμαριώνας, ΓΓ., δ. δ., π. ⁽¹⁾), βγάρ'το (Σαντορίνη, Βενήτσο, ⁽²⁾), βόρτα (καὶ βόλιτα = βόλτα, Thumb, GG., 17), κάρτσες (κάλτσες, Ρ. κ. Μ., Α', σ. 287, γρ. 3 = Παρατυπώματα, σ. 305· Σύρα), Μάρτα (ἢ Μάλτα, Σ. Μενάρδος, δ. εἰ· ὑποθέτω καὶ Μαρτέζος), Μερτιάδης (Μηλτιιάδης Νάξο, Δαμαριώνας, Ἄ. ἀπὸ τὸ Φιλότη, ὁ. ⁽³⁾), μπαρτᾶς (μπαλτᾶς, Ρεμποί, προφορικά, Χιό), πορτὸς (Σακ. Κυπρ., Β², ψ. τ. λ.· ὁ πορτὸς εἶναι μῆσιος βρασμένος, πῆ μέσα·ρίχνυνε σιτάρι ἀλεσμένο χοντρά, σεσάμι κι ἀρωματικά· κ. Foy, LS., Σ. Μενάρδο, Ἀθ., λ. μ.· κ. Πλέτ. 201 Ἰάρτον ἢ πολτόν), σάρτο (= σάλτο, ἀκέγεται καὶ με ρ, κ. π. κ. 6, τ ⁽⁴⁾), σεπερτέρα (P. 365, ἡ *sepultura*· καλαμπρέζικο), ψάρτης (ὁ ἰ. πῆ εἶπε Μερτιάδης, κ. π. ἂ· ΜΑ. κ. ΛΜ², Α', σ. 237, γρ. 19 (= G. Meyer, δ. εἰ., 280) βάρ'την· Γ. Βουσίρ. ΧΚ. (= Σάθας, Μ.αι.Β., Β') 476, 14 ἐπαρτζαμίασαν τον (*imbalsamare*, G. Meyer, δ. εἰ· τὸ ρτζ πρέπει νὰ γραφῆ ρτσ· ἔτσι τὸ θέλει κ'ἡ προφορά, ὅπως λέμε παρτσᾶς, ἂν καὶ γράφεται με ζ· εἰδεμή, ἂν εἶναι ρτζ, θάτανε καὶ τὸ μόνο ρ με κατοπινὸ τ ⁽⁵⁾, δηλαδὴ παρτζαμιάζω)· DC. (= W. Schulze, δ. εἰ., 225, 10) σιταρόπορτος (σιτόπολτος, ψ. τ. λ.· κ. π. ἂ. πολτός)· ΛΜ². Α', 100, 19 σερτάνον· 119, 3, 351, 2 σουρτάνος·

⁽¹⁾ Κ. π. δ. σ. 296, σμ. 1.

⁽²⁾ Κ. π. δ. σ. 297, σμ. 1.

⁽³⁾ Κ. π. δ. σ. 296, σμ. 1.

⁽⁴⁾ Δηλαδὴ κοίταξε πιδ κάτω· κ. π. δ. = κοίτ. πιδ ἀπάνω·

⁽⁵⁾ Τὰ ψηφια τ̄ τ̄ κ̄ εἶναι σημεῖα γιὰ τὸς γνωστὸς ἤχους b, d, g, πῆ ἀλλῶ τὸς σημειώνουν με ψηφια λατινικά, ἐνῶ σημειώνονται περίφημα καὶ με τὰ ἑλληνικά, λιγάκι ἀλλαγμένα· ἡ γραμμίτσα ἢ τρεμβλιασλή ἀπάνω σὶὰ ψηφια π τ κ, δηλώνει καὶ τὸ τρεμοκίνημα σὶὸ λάρυγγα, πῆ μόνο ἀφτὸ ξεχωρίζει τὴν προφορά τοῦ τ̄ τ̄ κ̄ ἀπὸ τὴν προφορά τῶ π τ κ.

c. devant l'occlusive gutturale ou postérieure κ : Ἄρκι-βιάδης (S. Ménard, l. c., 158; v. ci-dessus, Ἐρπινίκη, Μερπομένη), παρκόνι (μπαλκόνι, Naxos, Vothri, F., c. ⁽¹⁾), πέρκι (μπέλκχι, S. M., *ibid.*), χάρκωμα (? ⁽²⁾, Andros et Pyrgui, Chio), χαρκιᾶς (W. Schulze, l. c., 225);

GM. v. Tomaschek, l. c., p. 15 (= W. Schulze, l. c., 226) Ὀρκόν (Ὀλκόν; Propontide; 759-826 de notre ère); LM², I, 34, 18 (= G. Meyer, l. c., 281) φαρκονία (*falcone*; de même, G. Bustr. XK., l. c., p. 506, l. 19); ΔΤΕΕ., II, p. 26, N. 4 (v. Dieterich, GGS., 107) μιχα(η)λ ὁ Χαρκαν-δ(υ)λ(ης) εν ετει ζπε (= 7085 de la fondation du monde, c.-à-d. 1577 de notre ère; cf. *ibid.*, N. 8 Λεηζη τε Χαλκαντηλι); LM², I, 230, 9 χαρκίν; 230, 10 χαρκόπελον; 8, 19 χαρκόν; 46, 12 χάρκωμαν; 431, col. 1 Gl. χαρκωματᾶς («*chaudronnier*»);

GA. (b. é.) v. AM., VI, p. 142, N. 22 Διογενὺς Χαρκω-μα|ταδος (c.-à-d. χαρκωματᾶδος, gén. de χαρκωματᾶς, suivant la belle démonstration de W. Schulze, l. c., 229 suiv. ⁽³⁾);

4. devant l'explosive sonore labiale π : γάρμπο (Dict. Vlachs) = ven. *galbo* (avec g=γ); fr. galbè;

5. devant nasales, c. à savoir :

a. devant μ : ἀρμέγω (*ἀλμέγω, ἀμέγω), ἄρμη (ἄλμη, Πετ. ΘΓ., 87; Foy, LS., 41), ἀρμύρα (Ῥω. Θέ., I, 315; Dict. VI., v. ce m.), ἀρμυρός, Ἄρμυρός (localité de Paros; Ἀθήν. V, 31), βαρμένος (Thumb, GG., 17), βάρσαρμος (βάρσαλμος, arbre, Foy, LS., 41), ἔνταρμα, πρόβαρμα («λέγεται κάλλισια πρόβαρμα, ἔνταρμα κτλ.»

⁽¹⁾ V. p. 296, n. 1.

⁽²⁾ V. p. 297, n. 1.

⁽³⁾ Dans le texte grec, κὶ ἀκόλ. (ou ἀκ) = καὶ ἀκόλουθες.

γ. μέ λαρυγγόκλειστο ἢ κατώκλειστο κ· Ἀркиβιάδης (Σ. Μενάρδος, δ. εἴ., 158· κ. π. ἀ. Ἐρπινίκη, Μερπομένη), παρκόνι (μπαλκόνι, Νάξο, Βόθροι, Γ., π.⁽¹⁾), πέρκι (μπέ-
λκχι, Σ. Μ., ἱ. μ.), χάρκωμα (;⁽²⁾, Ἄντρο, καὶ Πυργί, Χιό),
χαρκιᾶς (W. Schulze, δ. εἴ., 225).

ΜΑ. κ. Tomaschek, δ. εἴ., σ. 15 (W. Schulze, δ. εἴ., 226)
Ὀρκόν (Ὀλκόν· Προποντίδα· 759-826 Χρ.)· ΛΜ²., Α', 34,
18 (=G. Meyer, δ. εἴ., 281) φαρκονία (*faloupe*; τὸ ἱ. καὶ Γ.
Βασίρ. ΧΚ., δ. εἴ., σ. 506, γρ. 19)· ΔΙΕΕ., Β', σ. 26, ἀρ. 4
(κ. Dieterich, GGS., 107) μιχα(η)λ ὁ Χαρκανδ(υ)λ(ης) εν ετει
ἕπε (= 7085 ἀπὸ χτίσιμο κόσμου, δηλαδὴ 1577 Χρ.· συγκρ. ἱ. μ.,
ἀρ. 8 Ληζη τε Χαλκαντηλι)· ΛΜ²., Α', 230, 9 χαρκίν· 230,
10 χαρκόπελον· 8, 19 χαρκόν· 46, 12 χάρκωμαν·
431, στλ. 1 Gl. χαρκωματᾶς (= *chaudronnier*).

ΑΕ (π. ἐ.). κ. ΑΜ., VI, σ. 142, ἀρ. 22 Διογενης Χαρκωμα|
ταδος (δηλαδὴ χαρκωματᾶδος, γεν. τῆ χαρκωματᾶς, ὅπως
ἔδειξε ὠραῖα ὁ W. Schulze, δ. εἴ. 229 κὶ ἀκόλ.⁽³⁾).

4. μέ κατοπινὸ ξαφνικὸ χειλοχορδόηχο π· γάρμπο (Βλ.
Λεξ.), βενετσιάνικο *galbo* (μέ τὸ g = γ)· γαλλικὸ *galbe*.

5. μέ κατοπινὸς μυτόηχος, δηλαδὴ

α. μέ κατοπινὸ μ· ἀρμέγω (*ἀλμέγω, ἀμέλγω), ἀρμη
(ἀλμη, Πετ., ΘΓ., 87· Φογ, LS., 41), ἀρμύρα (Ρω. θέ., Α',
315· Βλ. Α., δ. τ. λ.), ἀρμυρός, Ἀρμυρός (τοποθεσία Πά-
ρος· Ἀθῆν. Ε', 31), βαρμένος (Thumb, GG., 17), βάσαρμος
(βάσαλμος, δέντρο, Φογ, LS., 41), ἔνταρμα, πρόβαρμα
(« λέγεται κάλλιστα πρόβαρμα, ἔνταρμα κτλ. », Χατζ., Ἀθ.

⁽¹⁾ Κ. π. ἀ. σ. 296, σμ. 1.

⁽²⁾ Κ. π. ἀ. σ. 297, σμ. 1.

⁽³⁾ Δηλαδὴ, κὶ ἀκόλουθες.

Chatz. Ἀθ., I, 530), σκαρμί, σκαρμός, τόρμηξη (Naxos, Damarionas, H. (agoyate) de Philoti, conv.), τορμῶ (Mytilène, Argyri Ephtalioti; aussi ailleurs), φταρμίζω (D.C. « ὀφθαλμίζειν, Fascinare, Oculis laedere, βασκαίνειν », v. Chatz. Ἀθην. X, 13; *ibid.* on lira une explication de θαρμίζω), φταρμός (ὀφθαλμός, τὸ κακὸ μάτι, le mauvais œil, v. W. Schulze, l. c., 225, et n. 5);

GM. v. LM², I, 224, 10 (G. Meyer, Cr. C., 280 suiv.; MB Ch., 43) ἀπόβγαρμαν; 10, 4; 15, 7 ἀπότορμος; 234, 14 ἀρμυρά; 148, 27 ἐβγαρμένοι; 334, 12 παρασκάρμον; Tomaschek, l. c., p. 8 (= W. Schulze, l. c., 225) Πορμονί (Πολεμώνη, dans la Mer Noire, côte méridionale); Leont. Tact. 19, 5 et Const. Porph., Adm. Imp., p. 75, l. 11 σκαρμός; LM², I, 206, 5 ἐτορμησαν; 260, 14 ἐταρμῆσαν; 26, 24 τορμήσει; 30, 2 τορμήση; 41, 23 τορμίση;

GA. (b. é.) v. BCH., XIII, p. 405, N. 23 Μνη|μ(ε)ῖον| Εὐσε|βίως| παρὰ Ἀ|ρμυρά|ἀποθα|[νόν]το[s (Thessalie); AM., XII, p. 248, N. 7, l. 3 τορμήσει (Asie Mineure); Ἀθ. IX, p. 171, N. 2 + Μνημα Θε|οκράτη · ἴ τ|ις τορμήσ|η ἀνασκά|ψε, δ(ώ)η τὸν| λόγον θῶ (Laurium, ancienne ép. chr., v. Koumanoudis, *ibid.*); Mx B., fasc. 2/3, p. 97, N. σηζ', l. 5 Τέτε τῆ ἠρώε κήδεται Αὐρ. Ἀντώ[νιος| καὶ Αὐρ. Τατιανὴ κλεινῆς Βοριακῆς κατὰ συν|χώρησιν Αὐρ. Τροφίμω καὶ Ἀμμιανῶ καὶ Ζω|σίμω · ἐδενί δὲ ἐτέρω ἐξὸν τεθῆνα(ι) · εἰς δὲ τις| τορμήσει ἕτερον θάψαι τινα ἢ γράμα ἐκόψαι θή|σε(ι) τῶ ταμίω (etc.; Smyrne, environs); Perrot, GB., I, p. 90, N. 58, l. 5-6 (= CIG., 3690; mais beaucoup mieux chez Perrot) Ἰ|πό- [μνημα|Αὐ(ρηλίω) Χρησιῶ| (etc.) εἰ δὲ τις τορμήσ' ἕτερον κατάθεσθαι (le marbre dit ΚΑΤΑΘΕΣΤΑΙ, c.-à-d. καταθέσθαι, qui d'ailleurs est régulier; Pandermo); CIA., III, 1433 Κληματεί|ε δῆλος τί|μειος κῆτε ἐν| τῶ τόπῳ τέ|τρῳ Πρῆμος. Ἐ τις| τρομήση τῶ| βασίερναρίω|ν, καταβαλήτε| τῶ ταμείῳ χρε|σοῦ

Α', 530), σκαρμί, σκαρμός, τόρμηξη (Νάξο, Δαμαριώνας, Ἄ. (ἀγωγιάτης) ἀπὸ τὸ Φιλότη, ὀ.), τορμῶ (Μυτιλήνη, Ἀργύρης Ἐφταλιώτης, κὶ ἀλλῆ), φταρμίζω (DC. «ὀφθαλμίζω, Fascinare, Oculis laedere, βασκαίνειν», κ. Χατζ. Ἀθῆν., I', 13· ἱ. μ., ἔχει ξήγηση καὶ τῆ θαρμίζω), φταρμός (ὀφθαλμός, τὸ κακὸ μάτι, κ. W. Schulze, δ. εἰ., 225, καὶ σμ. 5).

ΜΑ. κ. ΛΜ²., Α', 224, 10 (G. Meyer, Gr. C., 280 ἀκ. MBCh., 43) ἀπόβγαρμαν· 10, 4· 15, 7 ἀπότορμος· 234, 14 ἀρμυρά· 148, 27 ἐβγαρμένοι· 334, 12 παρασκάρμον· Tomaschek, δ. εἰ., σ. 8 (= W. Schulze, δ. εἰ., 225) Ρορμονί (Πολεμώνη, σὴ Μάβρη θάλασσα, μεσηβρινὸς ὄχτος)· Λέοντ. Τακτ., διάτ. ιθ', δ' εἰ καὶ Κωνστ. Πορφ., πρ. Ρω., σ. 75, γρ. 11 σκαρμός· ΛΜ²., Α', 206, 5 ἐτορμῆσαν· 260, 14 ἐτορμῆσαν· 26, 24 τορμήσει· 30, 2 τορμήση· 41, 23 τορμίσης·

ΑΕ. (π. ἐ.). κ. ΒCH., XIII, σ. 405, ἀρ. 23 Μνη|μ(ε)ῖον| Εὔσε|βίως|παρὰ Ἀ|ρμυρά|ἀποθα|[ρόν]το[s (Θεσσαλία)· AM., XII, σ. 248, ἀρ. 7, γρ. 3 τορμήσει (Μικρασία)· Ἀθ., Θ', σ. 171, ἀρ. 2 † Μνη|μα Θε|οκράτη· Ἰτ|is τορμήσ|η ἀνασκά|ψε, δ(ώ)η τὸν|λόγον θῶ (Λάβριο· π. χρ. ἐ., κ. Κεμανέδη, σὶδ ἱ. μ.)· ΜκΒ., φλ. 2/3, σ. 97, ἀρ. σηζ', γρ. 5 Τέτε τῆ ἠρώε κήδεται Αὐρ. Ἀντώ|μιος| καὶ Αὐρ. Τατιανή κλεινῆς Βοριακῆς κατὰ συν|χώρησιν Αὐρ. Τροφίμης καὶ Ἀμμιανῆ καὶ Ζω|σίμης· ἐδενί δὲ ἐτέρω ἐξὸν τεθῆνα(ι)· εἰς δὲ τις| τορμήσει ἕτερον θάψαι τινα ἢ γράμα ἐκόψαι θή|σει(ι) τῷ ταμίῳ (κτλ.· Σμύρνη, περίχωρα)· Perrot, GB., I, σ. 90, ἀρ. 58, γρ. 5-6 (= CIG., 3690· μὰ πολὺ καλῆτερα ὁ Perrot) Ἰ|πό|μνημα| Αὐρ(ηλίε) Χρησιῆ| (κ. τ. λ.) εἰ δὲ τις τορμήσ' ἕτερον|κατάθεσθαι (τὸ μάρμαρο γράφει ὁμως ΚΑΤΑΘΕΣΤΑΙ, δηλαδὴ καταθέσ|ται, πῆ εἶναι καὶ σωσίό· Παντερμο)· CIA., III, 1433 Κληματεῖ|ε δῆλος τί|μειος κῆτε ἐν| τῷ τόπῳ τέ|ταρ Πρῖμος· Ἐ| τις| τρομήση τῷ| βαστερναρίῳ|ν, καταβαλῆτε| τῷ ταμείῳ χρε|σῆ ὠκίας τρῖς (γὰ τὸ μετατό=

ὠπίας τρίς (pour le déplacement de ρ dans τρομήση pour τορμήση, voir W. Schulze l. c., 226, et se rappeler⁽¹⁾ les formes locales bien connues κραδιά = καρδιά, ἐγρώνισε, μεδρικά, μπέδρεμα, πέδρικω, πόδρες, φαδρειές, de Pyrgui, Chio, ou ἀδέρφια, qui se disent aussi parfois ἀδρέφια, etc.);

b. devant ν : παραγγέρνεις (Chalk. N L., 350; Céphalonie), σιέρνω (*ibid.*, Crète, et Thumb, G G., 17 «σιέρνω (gew. σιέλνω)», c.-à-d. habituellement σιέλνω), σιέρνει (Naxos, Philoti, Jh., c.; Vothri, F. c.⁽²⁾).

5. *Comment a lieu la permutation proprement dite de ρ et de λ.*

— a. Dans les mots précédents, de quelque époque qu'ils soient, il y a eu permutation proprement dite, puisque, au moment même où, p. e., je pensais former λ et dire ἀδελφός, l'extrémité de ma langue a commencé à se détacher de mes gencives intérieures. Elle ne s'est pourtant pas détachée tout de suite, elle s'est seulement éloignée quelque peu, pour se trouver en position de mieux vibrer. — b. Jusqu'à ce que le mouvement s'achève, c.-à-d. jusqu'à ce que nous fassions entendre ρ pour λ, il y a naturellement un degré intermédiaire où l'on entend à la fois λ et un certain ρ. — c. Dans la langue commune, ce son intermédiaire ne se laisse plus observer aujourd'hui, parce que λ y a définitivement abouti à ρ, p. e. dans ἀδερφός, et autres formes semblables. Mais il est très probable que ce son existe encore dans quelque dialecte, puisque le mouvement est physiologique et ne peut s'accomplir que graduellement et non point tout à coup, comme nous avons eu souvent l'occasion de voir que nous modifions les sons peu à peu et par déplacements lents et successifs. — d. Un linguiste de premier ordre, Grammont, a essayé de démontrer, a dit même

⁽¹⁾ L'abréviation du texte grec θμ. = θυμήσε (se rappeler).

⁽²⁾ Voir p. 296, n. 1.

πισμα τῷ ρ, τρομήση αντίς τορμήση, κ. W. Schulze, δ. εἴ., 226, καί θμ.⁽¹⁾ τὰ γνωσῖά μας ντόπια κραδιά = καρδιά, ἐγρώνισε, μεδρικά, μπέρρερα, πέδρικω, πόδρες, Φαδρείς, ἀπό τὸ Πυργί τῆς Χιός, ἢ τὰ δέρφια, πῆ ἀκύγυνται κάποτες κι ἀδρέφια, κτλ.)·

β. μὲ κατοπινὸ ν· παραγγέρνεις (Chalk. NL, 350· Κεφαλωνιά), σῖέρνω (ἱ. μ., Κρήτη, καί Thumb, GG., 17 «σῖέρνω (gew. σῖέλνω)», δηλαδή σύνηθα σῖέλνω), σῖέρνεις (Νάξο, Φιλότη, Π., π.· Βόθροι, Γ., π.⁽²⁾).

5. Πῶς γίνεταὶ ἡ καθαφτὸ συναλλαξιά σῖο ρ καὶ σῖο λ.
— α. Στὶς προηγούμενες λέξεις, ὅποιας ἐποχῆς κι ἂν εἶναι ἀφτές, ἔγινε καθαφτὸ συναλλαξιά, ἐπειδὴ τὴν ἴδια στιγμή, λ. χ., ὅπως ἔλεγα νὰ μορφώσω λ καὶ νὰ πῶ ἀδελφός, τὰ κρόγλωσσό με ἄρχισε νὰ ξεκολογή ἀπὸ τὰ μεσογῆλια. Δὲν ξεκόλλησε ὅμως ἀμέσως, μόνε ξεκίνησε λιγάκι, γιὰ νὰ βρεθῆ σὲ θέση νὰ κάμῃ καλῆτερα τὸ τρεμοχτύπημα. — β. Ὡσπερ νὰ γίνῃ ὀλότελα τὸ κίνημα, δηλαδή ὥσπερ νὰ κενσῖ ῥ ἀνῖς λ, ὑπάρχει ἐννοεῖται κ' ἕνας βαθμὸς μεσιανὸς, ὅπως ἀκύγεται συνάμα λ καὶ κάποιος ρ. — γ. Στὴν κοινὴ λαλιά, τέτοιος μεσιανὸς ἤχος σήμερις δὲν παρατηρεῖται, γιὰ τὴν καταστάλαξε πᾶ τὸ λ σῖὰ κατατόπια τῷ ρ, σὰ λέμε ἀδερφός κι ἄλλα τέτοια. Μὰ πολὺ πιθανὸ νὰ τὸν ἔχενε ἀκόμη σὲ καμὰ ντοπιολαλιά, ἐπειδὴ τὸ κίνημα εἶναι φυσιολογικὸ καὶ δὲν μπορεῖ νὰ γίνῃ παρὰ βαθμὸ βαθμὸ, κι ὄχι μὲ μιᾶς, ὅπως εἴχαμε συχνὰ τὴν ἀφορμὴ νὰ δῶμε πῶς λίγο λίγο ἀλλάζουμε τὸς ἤχους καὶ μὲ συνεχικὰ σιγανὰ μετατοπίσματα. — δ. Ἐνας γλωσσολόγος πρώτης γράμμης, ὁ Grammont, προσπάθησε νὰ ποδεῖξῃ κ' εἶπε μάλιστ' ἄ ρητὰ (Dissim., σ. 111) πῶς καὶ τὸ ξέμοιασμα εἶναι κίνημα ὄχι ψυχολογικὸ (κ. π. ἀ. 3, α-ε), παρὰ φυσιο-

⁽¹⁾ Δηλαδή θυμῆσου· κάποτε καλῆτερα ταιριάζει ἀπὸ τὸ συγκρ.

⁽²⁾ Κ. σ. 296. σμ. 1.

formellement (*Dissim.*, p. 111) que la dissimilation n'était pas un mouvement psychologique, mais physiologique, comme tant d'autres, et qu'il obéit donc à des lois phonétiques, positives et absolues. Il est possible qu'il ait raison, bien qu'il ne semble pas avoir exactement défini la nature de la dissimilation.

6. *Comment permutent λ et ρ dans la langue commune de nos jours.* — *a.* Il est certain que la permutation de λ et de ρ ne se fait pas avec la même facilité, ni devant chaque son ni dans chaque mot, puisque tous les cas que nous avons énumérés n'ont pas encore passé dans l'usage *commun*. — *b.* Les plus *communs* sont : ἀδερφός (ἀδερφή etc.), δερφίσι, κόρφος, ἤρθα, νάρθῶ, θάρθῶ (et les autres formes), Ἀρβανίτης, βορβός, ἀρμέγω, ἄρμη, ἀρμύρα, ἀρμυρός, σκαρμί, σκαρμός, φταρμίζω. — *c.* Nous appelons *communs*, c.-à-d. appartenant à la langue commune, les mots au sujet desquels il n'y a pas contestation pour savoir si on les emploie ou non; tel est le cas pour les mots que nous venons de mentionner; et même beaucoup d'entre eux, p. e. ἀρμέγω et σκαρμί, ne se disent pas autrement. — *d.* On ne saurait, en revanche, considérer comme *communs* ceux qui surprennent l'oreille, ceux que l'on remarque ou ceux au sujet desquels on vous dira qu'ils existent *aussi* avec ρ; p. e. ἐρπίζω, τορμῶ; mais personne ne vous fera la même remarque pour les autres, ni même ne fera attention, quand il les entendra, parce que tout le monde les connaît. — *e.* D'autre part, il est tels mots qui nous engageront à réfléchir, avant de pouvoir répondre s'ils existent ou non avec ρ (pour λ), p. e. κόλπος (dans la locution τῆ κατέβηκε κ.), Μελπομένη, μπαλτάς, μπελτές (la confiture ainsi nommée), μπαλκόνι, πόλκα, χαλκᾶδες, χαλκός; ces mots nous sont à peu près inconnus avec un ρ. — *f.* Cela signifie, semble-t-il, que λ, du moins de nos jours,

λογικό και τῆτο, πῶς ἀκέει δηλαδή νόμους ἠχολογικούς, θετικούς κι ἀπόλυτους. Μπορεῖ νάχη δίκιο, ἀν και νομίζω δὲν ἔβγαλε ἄρο πασίρικὰ γιά τὸ τί πρᾶμα καθαφτὸ εἶναι τὸ ξέμοιασμα.

6. Πῶς συναλλάζονται σίην κοινή σημερινή λαλιά τὸ λ και τὸ ρ. — α. Ἡ συναλλαξιά τῆ λ και τῆ ρ βέβαια πῶς δὲ γίνεται με τὴν ἴδια ἐφοκλία, μήτε με κάθε ἦχο κατοπινὸ, μήτε σὲ κάθε λεξη, ἀφῆ δὲν εἶναι ἢ δὲν κατανηθήσανε ἀκόμη νὰ εἶναι τῆς κοινῆς συνήθειας ὅλες οἱ συναλλαξιὲς πῆ ἀραδιάσαμε. — β. Οἱ πιὸ κοινὲς εἶναι: ἀδερφός (ἀδερφὴ κ. τᾶ.), δερφίνι, κόρφος, ἦρθα, νάρθῶ, θάρθῶ (κ. τᾶ.), Ἀρβανίτης, βορβός, ἀρμέγω, ἄρμη, ἀρμύρα, ἀρμυρός, σκαρμί, σκαρμός, φταρμίζω. — γ. Κοινὲς συναλλαξιὲς, δηλαδή λέξεις με ρ ἀντί λ, λέμε τίς συναλλαξιὲς ὅπε συζήτηση δὲν ὑπάρχει ἀν τίς συνηθίζεμε ἢ ὄχι: τέτοιες εἶναι οἱ λέξεις πῆ ἀναφέραμε: πολλές ἀπ' ἀφτὲς μάλιστα, λ. χ. τὸ ἀρμέγω και τὸ σκαρμί, δὲν ἀκέγονται κι ἀλλιῶς. — δ. Κοινὲς δὲν εἶναι ὅσες μᾶς χτυπῆνε κάπως σιάφτι, ὅσες παρατηρῆμε ἢ γιά ὅσες θὰ σῆ πῆνε πῶς τίς λένε και με ρ, λ. χ. ἐρπίζω, τορμῶ, ἐνῶ κανεῖς δὲ θὰ σῆ κάμη τὴν ἴδια παρατήρηση γιά τίς ἄλλες, μήτε θὰ προσέξη, σὰν τίς ἀκέση, ἐπειδὴ και τίς ξέρνε ὅλοι. — ε. Εἶναι πάλε μερικὲς πῆ πρέπει κανεῖς πρῶτα νὰ τὸ συλλογισίῃ κ' ἐπειτα νὰ σῆ ἀπαντήση ἀν ὑπάρχενε ἢ ὄχι με ρ, λ. χ., κόλπος (τῆ κατέβηκε κ.), Μελοπομένη, μπαλτᾶς, μπελτῆς (τὸ γλυκό), μπαλκόνι, πόλκα, χαλκάδες, χαλκός, πῆ με ρ μᾶς εἶναι κοντὰ σὰν ἀγνωστες. — ζ. Ἀφτὸ σημαίνει θαρῶ πῶς τὸ λ, τελάχιστο σήμερα, ἐφοκλα δὲ γίνεται ρ με τῆς κατοπινῆς ξαφνικόηχες π, τ, κ. Νὰ μὴν ξεχνῆμε κιόλας πῶς οἱ περισσότερες ἀπ' ἀφτὲς τίς λέξεις εἶναι νιοφερμένες (ἢ Μελοπομένη, ὁ Μηλτιάδης, ὁ Ἀλκιβιάδης παρθήκανε ἀπὸ τὰ

ne devient pas facilement ρ devant les explosives $\pi \tau \kappa$. N'oublions pas non plus que la plupart de ces mots sont nouveaux venus dans la langue (*Μελπομένη*, *Μηλτιάδης*, *Άλκιβιάδης* ont été pris dans les livres; ce sont, par conséquent, des mots étrangers), et de la sorte ces mots nous montrent exactement le degré phonétique où se trouve aujourd'hui la langue commune en Grèce. — *g*. Il y a bien d'autres mots qui sont aussi des nouveaux venus, p. e. *ύπηρέτρια* (domestique), *άφρημένος* (distrain) et autres du même genre. Mais ceux-ci ont pu devenir *περέτρια* et *άφρημένος*, parce que la loi $\iota\rho = \epsilon\rho$ a tout de suite agi; par contre, nulle action dans *Μελπομένη* pas plus que dans *μπελτές*, lesquels doivent être certainement plus anciens dans la langue que *ύπηρέτρια* et que *άφρημένος*. Cela veut dire que la loi $\lambda\pi = \rho\pi$ ($\lambda\tau = \rho\tau$, $\lambda\kappa = \rho\kappa$) a moins de rigueur que la loi $\iota\rho = \epsilon\rho$. — *h*. Ce que nous voyons dans la langue, nous le retrouvons dans les livres qui l'écrivent; l'*Erophile*, rédigée en vers par un Crétois en Crète, au xvii^e s., présente en tout, dans l'édition de Sathas, quarante-neuf fois *έλπίζω*, *έλπιζα*, *όλπίζω*, *άπελπισμένος*, *έλπίδα* ou *όλπίδα* etc. etc. (c.-à-d. toutes autres formes de ce genre), toujours avec $\lambda\pi$, et trois fois seulement le verbe avec $\rho\pi$, dans l'édition de Legrand (v. Sathas, p. 382, v. 285; p. 422, v. 500 *ήρπιζα*; p. 407, v. 189 *ώρπιζα*). — *i*. L'*Erophile* n'a point de série $\lambda\tau$ ou $\lambda\kappa$, si ce n'est dans le mot *βερτόνια*, qu'on lit toutefois sous la forme *βελτόνια* (*uelto-gnia*) dans le manuscrit de Legrand (v. Sathas, p. 320, v. 599). — *j*. En revanche, l'*Erophile* donne régulièrement *άδερφό*, *άδέρφι* etc. avec ρ , onze fois, deux fois avec λ (v. Sathas, p. 299, v. 81 *άδελφέ*; acte III, sc. IV, p. 380 *άδελφῆ*); on y trouve aussi une fois *γκόλφι* (S. 308, 340). — *k*. Les formes *ήρθα*, *νάρθης* etc., et jusqu'à une forme *έρθωμένη* (S. 355, 483; 356, 489 où Legrand présente

βιβλία· λοιπὸν ξένα κι ἀφτά), κ' ἔτσι μᾶς δείχνυνε καθαφτό σέ τί βαθμὸ ἠχολογικὸ βρίσκεται ἡ σημερινή μας κοινή γλώσσα. — η. Νιοφερμένες λέξεις εἶναι κ' ἡ ὑπηρέτρια κι ὁ ἀφηρημένος, κι ἄ. τέ. Ὡσίοσο γενήκανε περέτρια κι ἀφερημένος, γιατί ἀμέσως δέλειψε ὁ νόμος ιρ = ερ· δὲ δέλειψε νόμος μήτε σίη Μελπομένη, μὰ μήτε καὶ σίον μπελτέ, πῆ θάναυ για βέβαιο ἀρχαιότερος σίη γλώσσα μας ἀπὸ τὴν ὑπηρέτρια καὶ τὸν ἀφηρημένο. Θὰ πῆ λοιπὸν πῶς ὁ νόμος λπ = ρπ (λτ = ρτ, λκ = ρκ) ἔχει ἐνέργεια λιγώτερη ἀπὸ τὸ νόμο ιρ = ερ. — θ. Ὁ τι βλέπυμε σίη γλώσσα, τὸ βλέπυμε καὶ σιὰ βιβλία πῆ τῆ γράφυνε· ἡ Ἐρωφίλη, πῆ σιχηργήθηκε σίην Κρήτη ἀπὸ Κρητικὸ, σιὸ δέκατο ἔβδομο αἰ., ἔχει, ὄλα μαζί, σίην ἔκδοση τῆ Σάθα, σαράντα ἐννιά φορὲς ἐλπίζω, ἐλπίζα, ὀλπίζω, ἀπελπισμένος, ἐλπίδα ἢ ὀλπίδα κτλ. κτλ., δηλαδὴ ὅ τι ἄλλυς τύπυς θέλει, πάντα μὲ λπ, καὶ τρεῖς φορὲς μονάχα τὸ ῥῆμα μὲ ρπ, σίην ἔκδοση τῆ Legrand (κ. Σάθα, σ. 382, σι. 285, σ. 422, σι. 500 ἤρπιζα· σ. 407, σι. 189 ὠρπιζα). — ι. Ἡ Ἐρωφίλη δὲ μᾶς παρυσιάζει λέξυς μὲ τὸ ἀράδιασμα λτ ἢ λκ, παρὰ μόνο τῆ λέξη βερτόνια (μὰ βελτόνια [ueltoignia] σιὸν κώδικα τῆ Legrand, κ. Σάθα, σ. 320, σι. 599). — κ. Βάζυ δμωυ ταχτικά ἡ Ἐρωφίλη τὸν ἀδερφό, τὰ δέρφυ κτλ. μὲ ρ, ἐντεκα φορὲς, δυὸ φορὲς μὲ λ (κ. Σάθα, σ. 299, σι. 81 ἀδελφέ· πρ. Γ', σκ. δ', σ. 380 ἀδελφῆ), ὅπως κ' ἔνα γκόλφυ (Σ., 358, 340). — λ. Τὸ ἤρθα, νᾶρθη κτλ., ὡς κ' ἔρθωμένη (Σ., 355, 483· 356, 489 ὄπυ Legrand ἐκθρωμένη = *ecthromegni*· 359, 32 — οἰ) βασιλέβυνε πανταχῆθε· τὰπαντῆμε σωσιὰ σαράντα ὀχτῶ φορὲς, καὶ μιὰ φορά μόνο ἤλθε (Σ., 450, 282). — μ. Ἡ Ἐρωφίλη λέει κι ἀπαρθινὰ (Σ., 304, 227· κ. π. ἀ. ἀρ. 4, 1, β)· τὸ λέει δμωυ ἀλλῆ ἀληθινὰ (Σ., 303, 123· 311, 407· 401, 75· 449, 257), σύφωνα μὲ τὴν κοινή τῆ συνήθεια. — ν. Βρίσκυμε πάντα κι ἀνεξαίρετα βάλθηκα, βαλθῆ, κτλ., ἔξη φορὲς, καθῶς βρίσκυμε καὶ βαλμένοι, μιὰ φορά,

ἐκθρωμένη = *ecthromegni*; 359, 32-οι) règnent de toutes parts; nous rencontrons ces formes quarante-huit fois exactement, pour un seul *ἤλθε* (S. 450, 282). — *l.* L'*Erophile* dit aussi *ἀπαρθινὰ* (S. 304, 227; v. ci-dessus, N. 4, 1, b); mais elle dit ailleurs *ἀληθινὰ* (S. 303, 123; 311, 407; 401, 75; 449, 257), conformément à l'usage commun. — *m.* Nous trouvons toujours et sans exception *βάλθηκα*, *βαλθῆ*, etc., six fois, de même que *βαλμένοι*, une fois, *βγαλμένος*, quatre fois, parce que l'aor. est toujours *ἔβαλα* etc., vingt-six fois (v. aussi Legrand = Sathas, p. 363, v. 92 *ἐπροβάλασι*), *ἔβγαλα* etc., neuf fois; l'oreille, habituée par la déclinaison, a ainsi pu sauver le λ, comme cela a lieu encore aujourd'hui. — *n.* Il en va de même de la forme *σφάλμα*, toujours avec λ dans l'*Erophile*, dix-huit fois, peut-être à cause de *ἔσφαλα* etc., huit fois, peut-être parce que le mot populaire propre est pour elle le mot *φταίσιμο* (cf. S., p. 417, v. 389 et 390); si donc elle n'a pas l'habitude de dire *σφάλμα*, il n'est point extraordinaire que λ n'ait pas eu le temps de devenir ρ. Pareillement, l'*Erophile* emploie certaines formes *ὄφθαλμὸς* (S., 337, 84; 357, 524; 388, 429; 374, 132 *ofanno*, Legrand), tandis que dès le début elle connaît et emploie le mot *μάτια* (S. 291, 21). — *o.* L'*Erophile* offre seulement *ἀποκοτῶ*, *ἀπόκοτος*, *ἀποκοτιά*; on n'y rencontre ni *τολμῶ* ni *τόλμη*, si bien qu'on ne peut pas savoir si λ a pu changer dans ce mot. — *p.* Il n'y a point de présent *στέλνω* dans l'*Erophile*; il n'y a dans ce texte que *ἔστειλα*, *στεῖλε* etc., neuf fois, ainsi que *ἀποστολάτορας* (S. 409, 224); il semble qu'elle connaît plutôt le mot du cru *πέμπω* (cf. *πέψη*, 322, 650 — toujours ainsi sans μ — *πεμπάμενοι*, 317, 542; 358, n., N. 2, Legrand; etc. etc.); mais *πέμπω* lui-même est sans présent dans l'*Erophile*. — *q.* Les noms *Πινάλδος* — celui-ci dans tous les *Intermèdes* — et *Ούβάλδος* (S., 363, 92 et 365, 133 dans le ms

βγαλμένος κτλ., τέσσερεις φορές, ἐπειδὴ κι ὁ ἀόριστος εἶναι πάντα ἔβαλα κτλ., εἴκοσι ἕξη φορές (κ. καὶ Legrand — Σάθα, σ. 363, σλ. 92 ἐπροβάλασι), ἔβγαλα κτλ., ἐννιά φορές, κ'ἔτσι γλυτώνει τὸ λ, γιατί τὸ συνήθισε τὰ φτί μας, κλίνοντας τὸ ῥῆμα, ὅπως τυχαίνει καὶ σήμερις. — ξ. Ἔτσι καὶ τὸ σφάλμα, σίην Ἐρωφίλη, πάντα μὲ λ, δεκοχτῶ φορές, ἴσως ἐξαιτίας τῆ ἔσφαλα κτλ., ὀχτῶ φορές, ἴσως γιατί κυριολεξία δημοτικῆ τῆς εἶναι τὸ φταίσιμο (συγκρ. Σ., σ. 417, σλ. 389 καὶ 390)· ἂν τῆς εἶναι λοιπὸν ἀσυνήθιστο νὰ λέη σφάλμα, παράξενο διότι νὰ μὴν πρόφταζε τὸ λ νὰ γίνη ρ. Παρόμοια, γράφει καὶ κάτι ὀφθαλμῆς (Σ., 337, 84· 357, 524· 388, 429· 374, 132 *ofanno*, Legrand), ἐνῶ ἀπαρχῆς τὸ ξέρει μάτια (Σ., 291, 21). — ο. Ἡ Ἐρωφίλη μεταχειρίζεται μόνο ἀποκοτῶ, ἀπόκοτος, ἀποκοτιά· μήτε τολμῶ ἔχει μήτε τόλμη, ὥστε δὲ βλέπουμε ἂν ἄλλαζε τὸ λ ἢ ὄχι σίη λέξη ἀφτή. — π. Ἐνεστῶτα στέλνω δὲν ἀνταμώνουμε σίην Ἐρωφίλη, παρὰ μόνο ἔσειλα, σείιλε κτλ., ἐννιά φορές, κι ἀποσολάτορας (Σ., 409, 224)· τὸ ντόπιο τὸ πέμπω μοιάζει σὰ νὰ τῆς εἶναι πιὸ γνωστὸ (συγκρ. πέψη, 322, 650 — πάντα ἔτσι χωρὶς μ — πεμπάμενοι, 317, 542· 358, σμ., ἀρ. 2, Legrand· κτλ. κτλ.)· μὰ ἔτε τὸ πέμπω σίην Ἐρωφίλη ἐνεσιῶτα κανένα δὲ μᾶς δείχνει. — ρ. Ὁ Ρινάλδος, σὲ ὄλα τὰ Ἰντερμέδια, κι ὁ Οὐβάλδος (Σ., 363, 92 καὶ 365, 133, σλὸν κώδικα τῆ Legrand), κάθε φορά μὲ λ. — σ. Τέτοια σίην Ἐρωφίλη, ἀπαράλλαχτα ὅπως καὶ σίην καινέρια μας κοινὴ δημοτικῆ. Ὁ Βηλαρᾶς, λ. χ., σιὸ κλασσικὸ γράμμα τε (κ. K. Krumbacher, *Das Problem d. ngr. Schr. Spr.*, 1903, σ. 156 ἀκ.), θὰ πῆ ἐπαράγγελνε (σ. 158, γρ. 1), ἀλφάβητο (158, 36), ἀληθινὰ (159, 7), ἐβάλθησαν (159, 22), μὰ ἦρθαμε (160, 12). Ὁ Παλαμᾶς καὶ σήμερις θὰ γράψη στέλναμε, σιὸ ἴδιο μέρος κι ἀδερφωμένες (Νεμᾶς, ἀρ. 47, 1903, σ. 2, τόσο κοινὸς τύπος κατάντησε ὁ ἀδερφός, ἀλλῆ ἀδερφωσύνης

de Legrand) apparaissent à chaque fois avec λ. — *r*. Tels sont les faits dans l'*Erophile*; ils sont exactement les mêmes aujourd'hui dans la nouvelle langue populaire commune. P. e., Vilarras, dans sa lettre classique (v. K. Krumbacher, *Das Problem d. ngr. Schr. Spr.*, 1903, p. 156 suiv.), dira *επαράγγελνε* (p. 158, l. 1), *αλφάβητο* (158, 36), *αληθινά* (159, 7), *εβάλθησαν* (159, 22), en regard de *ἤρθαμε* (160, 12). Palamas, de nos jours, écrira *στέλναμε*, et, au même endroit, *ἀδερφωμένες* (*Νουμάς*, N. 47, 1903, p. 2), tant *ἀδερφός* est devenu forme commune; ailleurs il écrira *ἀδερφωσύνης* (*Νουμάς*, N. 44, 1903, p. 1), *ἤρθες* (*ibid.*), et en même temps *βγαλμένες* (*ibid.*), *τολμῆσε* (*ibid.*, p. 2); nous en voyons tout autant chez Papadiamantis, *Παναθήν.*, 1903, p. 499, col. 1, *να βαλθῆν*, p. 500, 2 *στέλνει*, et, en même temps, *ἤρθες* p. 499, 2, *ἤρθα* p. 500, 2. — *s*. En un mot, aujourd'hui, ceux qui écrivent la prose populaire, emploient ainsi toutes ces formes, j'entends celles-là même dont nous avons plus haut (N. 6, *b*) dressé la liste; ils ne diront donc pas *ἐρπίδα*, *ἐρπίζω* (pas plus que *ὄρπίδα* ou *ὄρπιζω*), *κόρπος*, *βάρ'το*, *βόρτα* (que l'on recueille pourtant quelquefois), *κάρτσες* (à moins que cette forme ne trouve sa justification dans quelque usage local ou ne soit mot propre, v. *Ῥ. κ. Μ.*, I, p. 305, correction à la p. 287, l. 3), *σάρτο* (usité chez quelques marins, à Chio, et ailleurs), *σερτάνος*, *ψάρτης*, *μπαρκόνι*, *χαρκιάς*, *χαρκός*, *χάρκωμα*, *βάρσιμο*, *βγάρσιμο*, *ἔβγαρση* (dans le cas où ce mot viendrait à s'écrire; et encore est-il probable, si le mot devient commun, qu'on l'emploie sous la forme *ἔβγαλση*, tout comme le commun *βγάλισμο*), *ἔνταρμα*, *πρόβαρμα*, *τορμῶ* (qui semble dialectal), *παραγγέρνω*, *στέρνω* (qui est rare; cf. *Ποιά θάλασσα τὰ στέρνει κ' ἔρχονται*, dans une petite pièce de A. Simirioti, *Παναθ.*, 1903, p. 488; dans la langue commune,

(Νεμᾶς, ἀρ. 44, 1903, σ. 1), ἤρθες (ἴ. μ.), καὶ συνάμα βγαλμένες (ἴ. μ.), τολμῶσε (ἴ. μ., σ. 2)· ἄλλα τόσα κι ὁ Παπαδιαμάντης, κ. Παναθήν., 1903, σ. 499, σίλ. 1 νὰ βάλῃ, σ. 500, 2 στέλνει, καὶ συνάμα ἤρθες σ. 499, 2, ἤρθε σ. 500, 2. — τ. Μ'ἔνα λόγο, σήμερις, ὅσοι γράφουνε πεζὴ δημοτικὴ, ἀφτὰ συνηθίζουνε, δηλαδὴ ἐκεῖνα ἴσια ἴσια πῆ καταλογίσαμε πιὸ ἀπάνω, ἀρ. 6, β, καὶ δὲ λένε διόλου ἐρπίδα, ἐρπίζω — μῆτε ὀρπίδα, ἢ ὀρπίζω — κόρπος, βάρ'το, βόρτα — πῆ ἀκέγυνται ὡστόσο κάποτε — κάρτσες — ἐξὸν ἂν τὸ φέρη καμιά συνήθεια ντόπια ἢ καμιά κυριολεξία (κ. Ρ. κ. Μ., Α', σ. 305, ὅπε διορθώνεται σ. 287, γρ. 3) — σάρτο — πῆ τῶχουνε μερικοὶ νάφτες· τῶχουνε καὶ σὴν Χιὸ κι ἀλλῆ — σερτάνος, ψάρτης, μπαρκόνι, χαρκιάς, χαρκός, χάρκωμα, βάρσιμο, βγάρσιμο, ἔβγαρση — ἂν τὸ γράψουμε δηλαδὴ· μὰ πολὺ πιθανώτερο, ἂν καταντήση λέξη κοινή, νὰ ξαναγίνη καὶ τέτη ἔβγαλση, καθὼς ἔχουμε καὶ τὸ κοινὸ βγάλσιμο — ἔνταρμα, πρόβαρμα, τορμῶ, — πῆ μοιάζει ντόπιο — παραγγέρνω, στέρνω — σπάνιο ἀφτό, λ. χ.: Ποιὰ θάλασσα τὰ στέρνει κ' ἔρχουται, σ'ἔνα ποιηματάκι τῆ Ἀ. Σημηριώτη, Παναθ. 1903, σ. 488· μνήσκει τὸ λ σὴν κοινή, γιὰ τὸ τὰκέμε σὶν ἀόριστο, καθὼς μνήσκει καὶ σὶὸ βάλθηκα, βαλμένος, κτλ., κ. π. ἀ., μ — χαρβᾶς (κάποτε χαλιβᾶς, Ἄντρο) κτλ. κτλ., ἐνῶ γράφουται περίφημα ὄλα τᾶλλα, ὡς κι ἀρφαβήτα ἢ Βέργαρος, χωρὶς νὰ σκεντάψη κανένας.

λ reste, parce qu'on l'entend à l'aoriste, comme il reste dans βάλθηκα, βαλμένος etc., v. ci-dessus, *m*), χαρβᾶς (Chio; quelquefois χαλιβᾶς, Andros) etc. etc. Mais on écrira parfaitement les autres formes, et même ἀρφαβήτα ou Βέργαρος, sans que cela arrête personne.

7. Pourquoi dans la langue commune la permutation de λ et de ρ n'a pas lieu dans tous les mots. — *a*. La permutation de λ et de ρ, dans la langue commune, n'a pas lieu dans tous les mots, pour plusieurs raisons, dont voici les trois principales. — *b*. Nous avons vu (ci-dessus, N. 6, *m*) que λ se maintenait grâce aux aoristes ou futurs qui présentent un λ net, c.-à-d. un λ sans aucun son contigu et collatéral capable de changer le son médial (ἐβαλα, θὰ βάλω); c'est donc ainsi que λ se maintient dans les dérivés, βάλσιμο, βγάλσιμο, πρόβαλμα etc. — *c*. Pour ce qui est de πρόβαλμα (et de ἔνταλμα), Chatzidakis écrit (Ἀθ. I, 530; v. ci-dessus N. 4, 5, *a*) que « l'on dit parfaitement (λέγεται κάλλιστα) » πρόβαρμα (ἐνταρμα), et Wilhelm Schulze comprend (K. Z. XXXIII, 225) que telle est la prononciation générale (« man scheint auch *allgemein* zu sprechen »). Mais ce « λέγεται κάλλιστα », ou bien signifie que l'on peut aussi entendre ces mots avec ρ, en d'autres termes que ρ n'y est pas encore devenu commun, ou bien ne veut rien dire. — *d*. Le cas de ἔνταλμα est différent. Ce mot vient des livres et n'a pas encore eu le temps de se modifier, tout au moins de devenir commun. En effet, il est à remarquer que les mots savants, soit quand ils sont inusités, comme σκαλίδιον (lequel jamais ne se dit), soit quand ils sont nouveaux, comme ἔνταλμα, soit quand ils n'ont dans le pays que peu de cours, comme παλμός (le peuple emploiera καρδιοχτύπι), gardent encore quelque temps, si ce n'est toujours, leur forme savante. — *e*. Dès qu'ils vieillissent, c.-à-d.

7. Γιατί δὲ γίνεται σ' ὅλες τίς λέξεις ἢ συναλλαξιά τῆ λ καὶ τῆ ρ σίην κοινή. — α. Δὲ γίνεται σ' ὅλες τίς λέξεις ἢ συναλλαξιά τῆ λ καὶ τῆ ρ, γιὰ πολλὰς λόγους, ἀς πῆμε γιὰ τρεῖς κυριώτερας. — β. Εἶδαμε (κ. π. ἀ. ἀρ. 6, ν) πῶς βασιέται τὸ λ χάρη σίῆς ἀόριστος ἢ μέλλοντες πῆ τῶχνε σκέττο, δηλαδὴ χωρὶς ἤχους συμπεριπλαγινῆς πρόθυμης νάλλάξενε τὸν ἀναμεσιανὸν (ἔβαλα, θὰ βάλω)· ἔτσι βασιέται καὶ σιά παράγωγα, βάλσιμο, βγάλσιμο, πρόβαλμα κτλ. — γ. Γιὰ τὸ πρόβαλμα (καὶ τὸ ἔνταλμα) γράφει ὁ Χατζηδάκης (Ἄθ. Α', 530· κ. π. ἀ. ἀρ. 4, 5, α) πῶς «λέγεται κάλλισια» πρόβαρμα (ἔνταρμα), καὶ ὁ Wilhelm Schulze κατάλαβε (K. Z. XXXIII, 225) πῶς τέτοια εἶναι ἡ γενικὴ προφορὰ («man scheint auch allgemein zu sprechen»). Μὰ τὸ «λέγεται κάλλισια» ἢ θὰ πῆ πῶς μπορῆνε ἀφοτῆς οἱ λέξεις νάκεσίῆνε καὶ μὲ ρ, δηλαδὴ πῶς δὲ γενήκανε ἀκόμη κοινῆς, ἢ δὲ θὰ πῆ τίποτα. — δ. Τὸ ἔνταλμα πάλε εἶναι ἄλλος λογαριασμός. Τὸ πήρανε ἀπὸ τὰ βιβλία καὶ δὲν πρόφταξε νάλλάξῃ, τελάχισιο νὰ καταντήση κοινόν. Καὶ ἀλήθεια, σὲ ὅλες τῆς δασκαλισμῆς παρατηριέται πῶς ὅταν εἶναι ἢ ἀχρηστοί, λ. χ., σκαλμίδιον, πῆ ποτέ τε δὲ λέγεται, ἢ καινέριοι, λ. χ., τὸ ἔνταλμα, ἢ λίγο συνηθισμένοι ἀπὸ τὸ ἔθνος, λ. χ. παλμός (ὁ λαὸς θὰ πῆ καρδιοχτύπι), κρατῆνε κάμποσο καιρὸ καὶ κάποτε πάντα τὸν τύπο τῆς καθαρῆς βεσσας. — ε. Ἄμα πάλε γεράσενε, δηλαδὴ ἄμα τῆς συνηθίσενε, συμμορφώνονται σίῃ γενικὴ συνήθεια, ὅπως τὸ ἄλφα, πῆ ἴσια ἴσια γιὰτὶ διδάσκεται κάθε μέρα σιά σχολειά, μπόρεσε πολὺ ἔφολα κ' ἔγινε ἄρφα (κ. π. ἀ. ἀρ. 4, 1, α). Σωσίᾳ παρατήρησε ὁ

dès qu'ils entrent dans l'usage, ils se conforment aux habitudes générales du pays, comme c'est le cas, p. e., pour le mot $\alpha\lambda\phi\alpha$, lequel, justement parce qu'il s'enseigne tous les jours dans les écoles, a pu très facilement devenir $\alpha\rho\phi\alpha$ (v. ci-dessus, N. 6, s). Bayet a justement remarqué (BCH. I (1877), p. 308) que dans les premiers temps du christianisme on se servait beaucoup du mot $\alpha\delta\epsilon\lambda\phi\omicron\iota$ (« très employé par les premiers chrétiens »); c'est pourquoi ce mot est très vite devenu et, depuis, est resté $\alpha\delta\epsilon\rho\phi\omicron\iota$, comme nous l'avons montré ci-dessus (N. 4, 1, a). — *f.* La troisième raison me paraît d'ordre physiologique, car il semble que ρ nous plaise davantage devant les continues que devant les explosives. Pourquoi cela? — *g.* Parce que le son ρ fait passer l'air directement par le milieu de la bouche et non point par les côtés, comme le son λ ; alors, comme les continues ϕ θ β se forment près des lèvres, au moment où ces sons se trouvent enroutés et vont sortir librement, le son λ vient détourner le canal de l'air, tandis que le son ρ le ramène à sa place, puisqu'il va droit devant lui tout comme eux, en d'autres termes puisque, comme eux, il est *isodrome*. — *h.* Mais le π et les autres explosives ont besoin d'une occlusion; ils s'accommodent donc mieux de λ , qui, lui aussi, fait occlusion au milieu de la voûte palatale. — *i.* N'oublions pas non plus que l'occlusion de λ n'est pas l'occlusion d'une explosive, et lorsque nous prononçons l'un après l'autre les sons $\lambda\pi$, l'air ne se brise pas deux fois, mais une seule, au moment de l'émission du π , car avec λ il sort immédiatement, fût-ce de côté. — *j.* Donc le son π , dans la succession des deux sons $\lambda\pi$, trouve à la fois en se produisant l'occlusion qui lui est habituelle et une certaine ouverture à côté de lui, qui lui est commode. C'est ainsi que dans deux explosives sourdes qui se suivent, nous voyons la première devenir continue, pour échapper à une occlusion successive double, p. e., dans $\phi\tau\omega\chi\omicron\varsigma$,

Bayet (BCH, I (1877), σ. 398) πῶς σὶὰ πρῶτα χριστιανικά χρόνια συνηθίζανε πολὺ τὴ λέξη ἀδελφοί (« très employé par les premiers chrétiens »)· γιὰ τῆτο ἔγινε γλήγορα κ' ἔμεινε ἀπὸ τότε ἀδερφοί, ὅπως δεῖξαμε (κ. π. ἀ. ἀρ. 4, 1, α). — ζ. Ὁ τρίτος λόγος μῆ φαίνεται σὰ νᾶναι φυσιολογικός, ἐπεὶ καὶ μοιάζει σὰ νὰ μᾶς ἀρέση περισσότερο τὸ ρ μὲ κατοπινὲς ξακολεθητικὲς, παρὰ μὲ κατοπινὲς ξαφνικόνηχες. Γιατί τῆτο; — η. Γιατί μὲ τὸ ρ περνᾶει ὁ ἀέρας γραμμὴ ἀπὸ τὴ μέση τῆ γλωσσώσπιτε, ὅχι ἀπὶ τὰ παράπλεβρα, ὅπως τὸ θέλει τὸ λ, καὶ περὶ οἱ ξακολεθητικοὶ φ, θ, β μορφώνονται κοντὰ σὶὰ χεῖλα, τὴ σιγμὴ πῆ εἶναι ἀφτοὶ δρομιασμένοι γιὰ νὰ βγῶνε λέφτερα, τὸ λ τῆς παρασέρνει τὸν ἀέρα, ἐνῶ τὸ ρ φέρνει τὸ ρέμα σὶὰ θέση τε, ἀφῆ εἶναι ἰσόδρομο σὰν καὶ δάφτα. — θ. Τὸ π ὅμως κ' οἱ ἄλλοι ξαφνικόνηχοι θέλανε σφάλοιγμα, κ' ἔτσι πάνε μὲ τὸ λ, πῆ καὶ τῆτο κάνει σφάλοιγμα σὶὰ μέση τῆς οὐρανισκιάς. — ι. Νὰ σημειώσωμε κιάλας πῶς τὸ σφάλοιγμα τῆ λ δὲν εἶναι σφάλοιγμα ξαφνικόνηχ, καὶ σὰν πῆς μὲ τὴν ἀράδα τῆς δυὸ ἦχες λπ, ὁ ἀέρας δὲ σκεντάφτει δυὸ φορὲς, παρὰ μιὰ μονάχα, δηλαδὴ σὶὸ π, ἀφῆ μὲ τὸ λ βγαίνει ἀμέσως, ἄς εἶναι καὶ πλαγιόδρομο. — κ. Λοιπὸν ἔχει συνάμα τὸ π, σὶὸ σύμπλεγμα λπ, καὶ τὸ σφάλοιγμα πῆ τῆ εἶναι συνηθισμένο, καὶ κάποιον ἀνοιγμα πῆ τῆ εἶναι βολετό. Ἔτσι βλέπεμε σὶὲς ξαφνικὲς ἀχορδόνηχες, ὅταν εἶναι δυὸ μὲ τὴ σειρά, ὁ πρῶτος νὰ γίνεται ξακολεθητικός, γιὰ νὰποφύγη τὸ διπλὸ ἀραδιασὶὸ σφάλοιγμα, λ. χ., σὰ λέμε φτωχός, ἀντὶς πτωχός, κτλ. — λ. Τὸ μ πάλε γυρέβει τὸ ρ, γιὰ τὸ μ, καθὼς ξέρουμε, εἶναι χειλόηχο, συνάμα καὶ πισώδρομο. Μὲ τὸ πλαγιόδρομο τὸ λ, χάνουμε τὸ λογαριασμό, καὶ γιὰ νὰ μὴν ἀλλάζουμε δρόμο κάθε τόσο, βγάζουμε ἰσόδρομο ρ. — μ. Τὸ ν, πῆ κι ἀφτὸ εἶναι πισώδρομο, μὰ πῆ τὰ χεῖλα, σὰν τὸ λέμε, μνήσκνε ἀνοιχτά, ταιριάζει μὲ λ ὅσο καὶ μὲ ρ. Ἐπεὶ ὅμως τόχουμε μονάχα σὲ ῥήματα, προτιμῶμε τὸ λ, ἐνεκα πῆ τὸ κλίνουμε (κ. π. ἀ., β). — ν. Ἡ ἀγάπη ἀφτὴ πῆ

pour *πτωχός*. — *k*. Quant à *μ*, ce son cherche le *ρ*, parce que *μ*, comme nous savons, est un son labial et qu'il est aussi en même temps un son régressif. Avec le son *λ*, qui est bilatéral, le compte s'embrouille, et, pour n'avoir pas à changer de route à chaque instant, nous émettons un *ρ* qui va droit son chemin. — *l*. Le son *ν*, qui est aussi régressif, mais qui permet aux lèvres de rester ouvertes, pendant son émission, s'accommode de *λ* aussi bien que de *ρ*. Toutefois, comme il n'apparaît que dans des verbes, nous préférons le *λ* que nous donne la conjugaison (v. ci-dessus, *b*). — *m*. Cet amour qui s'observe chez les continues pour *ρ* au lieu de *λ*, nous apprend peut-être pour quelle raison le grec de la belle époque ne connaissait point de formes *ἀδερΦός*, *ἦρΘε*, *ἈρΒανός*, etc. Le *Φ*, le *Θ*, le *B* étaient alors des explosives et la permutation ne pouvait pas se faire facilement, de même qu'encore aujourd'hui cette permutation est plus difficile devant explosives, puisqu'elle ne s'est pas généralisée. — *n*. Lorsque, dans l'ancienne langue, il y a dissimilation de *λ* et de *ρ*, p. e. dans les mots *ἀργαλέος*, *Γλωτταργία*, *κεφαλαργία*, cette dissimilation a lieu, non par le fait que *Γ* est une explosive, mais bien parce que devant la gutturale *Γ* nous aimons mieux former un *ρ* laryngal qu'un *λ* laryngal (ou postérieur). — *o*. De même aujourd'hui l'on dit *Βέργαρος*, parce qu'il y a plus de parenté entre *ρ* et *γ* qu'entre *γ* et *λ*, puisque *ρ* peut parfois devenir *γ*, ce qui n'est pas le cas pour *λ*. — *p*. Donc, *γ* à part, la permutation telle qu'elle se pratique aujourd'hui, montre de la préférence pour les labiales et les dentales, lorsque celles-ci ne sont pas des interdentes comme *σ*, car ce ne doit pas être uniquement la faute des aoristes si l'on n'emploie pas beaucoup ni *βάρσιμο*, ni *βγάρσιμο*, ni *σλάρσιμο*. — *q*. Dans les lieux et aux époques où *λ* devient *ρ* devant les explosives *π τ κ*, cela tient, croyons-nous, à cette raison que les explosives doivent y former très vite

παρατηρῆμε σίτες ξακολουθητικὲς γιὰ τὸ ρ, ἀντὶς λ, ἴσως μᾶς δείχνει γιὰ ποιὸ λόγον ἢ ἀρχαία γλῶσσα τῆς χρυσῆς ἐποχῆς δὲν εἶχε τύπος ἀδερΦός, ἦρθε, ἈρΒανός, κτλ. Τὸ Φ, τὸ Θ, τὸ Β τότε εἴτανε ξαφνικόηχοι, κ' ἢ συναλλαξιά δὲν μπορῆσε νὰ γίνῃ ἔφολα, ὅπως καὶ σήμερις ἀκόμα ἢ συναλλαξιά πῖο δύσκολη μᾶς πέφτει μὲ τὲς ξαφνικόηχες, ἀφῆ δὲ γενικέφτηκε. — ξ. Ὅταν ξεμοιάζονται λ καὶ ρ σὴν ἀρχαία γλῶσσα, λ. χ., σίτις λέξεσ ἀρΓαλέος, ΓλωτταρΓία, κεφαλαρΓία, δὲ γίνετα ἀφτὸ τάχα γιὰτὶ τὸ Γ εἶναι ξαφνικόηχος, μὰ γιὰτὶ μὲ τὸ λαρυγγόηχο Γ κάλλια μορφώνουμε λαρυγγότρεμο ρ παρὰ λαρυγγόπιασλο (ἢ κατώπιασλο) λ. — ο. Τὸ ἴδιο καὶ σήμερις λένε Βέργαρος, γιὰτὶ περισσότερο συγγενέβει τὸ ρ μὲ τὸ γ, παρὰ τὰ λ, ἀφῆ κάποτε τὸ ρ μπορεῖ νὰ γίνῃ καὶ γ, ἐνῶ δὲ γίνετα τὸ λ. — π. Λοιπόν, ὅξω ἀπὸ τὸ γ ἢ σημερινή μας συναλλαξιά δείχνει προτίμηση σίτες χειλόηχες καὶ δοντόηχες, ἅμα δὲν εἶναι ἀφτοὶ μεσοδοντόηχοι σὰν τὸ σ, γιὰτὶ δὲ θὰ τὸ φταίῃ ὁ ἀόριστος μονάχα πῆ δὲν πολυσυνηθίζεται μῆτε βάρσιμο, μῆτε βγάρσιμο, μῆτε σῆάρσιμο. — ρ. Στὲς τόπες καὶ σίτις ἐποχῆς ὅπε τὸ λ γίνετα ρ μὲ τὲς κατοπινῆς ξαφνικόηχες π τ κ, θὰ πῆ, νομίζω, πῶς οἱ ξαφνικόηχοι κάνενε τὸ σφάλοιγμά τες πολὺ γλήγορα καὶ γιὰ νὰ προφτάσνε, δὲν ἀφίνενε τὸ ρέμα νὰ διπλοδρομιάσῃ πρῶτα μὲ τὸ λ, παρὰ τρέχνε ἰσοδρομῖς κατόπι ἀπὸ τὸ ρ. — σ. Ἀκόμη ὅμως δὲν ξέρουμε γιὰ ποιὸ λόγον, ἐνῶ ταιριάζουμε περίφημα τὸ ρ μὲ τὲς χειλόηχες φ, β, μ καὶ μὲ τὸ δοντόηχο θ, δὲ μᾶς σῆρέγει μὲ το δοντόηχο δ, λ. χ., σὴν λέξη σολδί, πῆ ἂν καὶ δὲ συνηθίζεται σήμερις, εἴτανε μιὰ φορὰ κοινὴ χρῆση (κ. Νουμᾶ, ἀρ. 124, β. 5, σῆλ. 2· δοκ. τοῦ 1801, 8 τοῦ Δεκέβρη· λέγετα ἀκόμη γιὰ τὸ γαλλ. ἢ τὸ ἰταλ. τὸ σολδί). — τ. Ἄλλο τόσο ἀγνωῆμε γιὰ ποιὸ λόγον δὲν ἄρεσε σίτες πολλῆς ὁ τύπος τορμῶ, χαρβᾶς, μῆτε γιὰτὶ ἄξαφνα δὲ μᾶς ἔρχετα νὰ πῆμε μπερτές (σὴν Πόλη πάντα μπελτές, μόνο σποραδικὰ μπερτές, σὲ δυὸ τρία προάσια, γιὰτὶ καὶ σὴν κοινὴ δημοτικὴ, τῆς κοινω-

leur occlusion, et alors, pour y arriver, elles ne laissent pas au flux de l'air le temps de bifurquer d'abord, ce que fait λ, mais courent tout droit leur chemin à la suite de ρ. — r. Nous ignorons encore cependant pour quel motif, tandis que ρ s'accommode si bien des labiales φ β μ et de la dentale θ, il ne trouve pas à sa convenance la dentale δ, comme cela ressort du mot σολδί, lequel, il est vrai, n'est plus employé de nos jours, mais était jadis d'usage commun (v. Νουμᾶς, N. 124, p. 5, c. 2; doc. du 8 déc. 1801; se dit encore pour le *sou* fr. ou it.) — s. Nous ignorons tout autant pourquoi les formes *τορμῶ*, *χαρβᾶς* n'ont pas su plaire au grand nombre, ni pourquoi, par exemple, il nous répugne de dire *μπερτές* (toujours *μπελτές* à Constantinople, sauf dans deux ou trois faubourgs, sporadiquement, car la langue populaire commune — de la société comme du peuple — présente elle-même des formes *savantes*, *μπελτές*, et des formes *plus vulgaires*, *μπερτές*; mais ici *vulgaire* signifie forme plus rare, et *savant* forme plus commune), *μπαρτᾶς* (cf. le nom propre Μπαλτατζῆς), *ψάρτης* (peu importe que ce soit un terme ecclésiastique, v. P. x. M., II, p. 24-25); *σάρτο* n'a pas trouvé plus d'accès et pourtant la forme *κάρτσες* nous échappera plus facilement dans la conversation. — t. C'est encore une chose plus curieuse que tout en aimant la combinaison de ρ et de φ, nous n'ayons pas de ρ dans le mot *κάλφας*; du moins, à Constantinople, on le dira rarement ainsi, bien qu'on le recueille quelquefois de la bouche du *καρφᾶς* lui-même, lorsque celui-ci est Macédonien. — u. Je suppose que l'accent doit jouer un certain rôle dans tout ceci; mais jusqu'à présent ce rôle n'a pas été étudié. Il n'est donc pas mauvais, lorsque nous relevons les mots qui donnent ρ pour λ, de relever à chaque fois la forme, c.-à-d. la déclinaison même, comme nous l'avons fait ci-dessus N. 4 et partout; il convient d'ajouter toutefois que les mots *ψάρτης*,

νίας ὅπως καὶ τοῦ λαοῦ, ἀνταμώνονται δασκαλισμοί, σάν τὸν μπελτέ, καὶ χυδαῖσμοί, σάν τὸν μπερτέ· μὰ ἐδῶ χυδαῖσμός θὰ πῆ τύπος πιὸ σπάνιος, καὶ δασκαλισμός· τύπος πιὸ κοινός), μπαρτᾶς (σγκρ. καὶ τὸ κύριο τῶνομα Μπαλτατζῆς), ψάρτης (πῆ εἶναι ὄρος ἐκκλησιαστικός, δὲν πειράζει, κ. Ρ. κ. Μ., Β', σ. 24-25), μὰ ἔτε καὶ σάρτο, κι ὡστόσο πιὸ ἔφολα θὰ μᾶς ξεφύγη σίην κεβέντα νὰ πῆμε κάρτσες. — υ. Πιὸ περίεργο ἀκομα, πῆ ἐνῶ ταιριάζεμε τὸ ρ μὲ τὸ φ, δὲ συνηθίζεμε τὸ ρ σίη λέξη κάλφας· τυχάχιστο οἱ Πολῖτες σπάνια θὰ τὸ πῆνε μὲ ρ, ὅσο κι ἂν τὰκένε κάποτες ἀπὸ τὸν ἴδιο τὸν κάρφα, ὅταν ἀφτὸς εἶναι Μακεδονίτης. — φ. Ἰποθέτω πῶς ρόλο θὰ παῖζη, κι ὁ τόνος σίη συναλλαξιά· ὡς τώρα ὄμως δὲν-ξετάσθηκε ἀφτό. Καλὸ λοιπὸν εἶναι, σάν ξεσηκώνεμε τίς λέξεις πῆ ἔχενε ρ ἀντὶς λ, νὰ ξεσηκώνεμε κάθε φορά καὶ τὸν τύπο, δηλαδή τὴν κλίση, ὅπως κάναμε π. ἀ. ἀρ. 4 καὶ παντῆ, ἂν καὶ ὁ ψάρτης, τὸ σάρτο, οἱ κάρτσες κι ὁ κάρφας, καμιά διαφορά δὲ φανερώνενε σίον τονισμό τες. — χ. Μᾶς ἀπόμεινε νὰ σημειώσεμε πῶς κάπε σίην Καππαδοκία μοιάζει σὰ νὰ μὴ συναλλάζενε λ καὶ ρ μὲ κατοπινὸ φ, ἀφῆ λένε ἀελφὸ (κ. Thumb, GSH., 192), ἀδεφλε, σίον Πόντο (κ. Thumb., GG., 26· πολύτιμος ὁ τόνος), καθὼς πολλές φορές τυχαίνει καὶ βρίσκουμε σὲ ντοπιολαλιές ἢ σὲ χωριολαλιές τύπους εἴτε πιὸ προχωρημένους εἴτε πιὸ ἀρχαίους ἀπὸ τῆς κοινῆς καὶ συνηθισμένους. — ψ. Ἀπὸ τὴ μακρινή μας ὄμως γλωσσολογικὴ καὶ ἱστορικὴ μελέτη, μαθαίνουμε ξάσπερα καὶ προσδιορίζεμε τῆς σημερινῆς τύπος τῆς κοινῆς καὶ καταλαβαίνουμε γιὰ ποιὸς λόγους καθιερωθήκανε σίην καινέρια φιλολογικὴ γλώσσα τῆς Ἑλλάδας.

σάρτο, κάρτσες et κάρφας ne présentent dans leur accentuation aucune différence. — *v.* Il nous reste à noter que quelque part en Cappadoce, il semble que λ et ρ ne permutent pas devant φ, puisqu'on y dit ἀελφός (v. Thumb, GSH., 192), ἀδεφλε, dans le Pont (v. Thumb, GG., 26; l'accent est précieux); il arrive, d'ailleurs, plusieurs fois que des dialectes ou des patois nous offrent des formes tantôt plus avancées, tantôt plus anciennes que les formes usuelles et communes. — *w.* De cette longue étude linguistique et historique, nous apprenons en tout cas clairement à déterminer les formes communes de nos jours et nous comprenons pour quelles raisons elles ont été consacrées dans la nouvelle langue littéraire de la Grèce.

8. *Autre permutation de λ et de ρ.* — *a.* Jusqu'à présent nous avons vu la permutation remonter du son qui suit au son qui précède, de φ à λ, qui change sous l'influence et dans le voisinage du son qui suit. Donc, c'est là ce qu'on peut appeler un phénomène de permutation régressive. — *b.* Mais il existe aussi une permutation progressive, c.-à-d. que, dans quelques dialectes, tout au moins en Calabre (Otrante) et en Tzakonie, λ devient ρ, non seulement sous l'influence et dans le voisinage des sons qui suivent, mais aussi de certains sons qui précèdent; on dira p. e. πρωσίη (κλωσίη), πρέσιο (πλέσιος), en Calabre; γρέσα (γλώσσα), κρέφθ (κλέφτω), πράσθ (πλάσσω), en Tzakonie. — *c.* La raison m'en est inconnue. Il faudrait auparavant examiner les véritables caractères de λ et de ρ et des sons qui les précèdent, dans ces deux régions. Je crois qu'ici également le changement est dû à l'*isodromie* de ρ. (V. pour les détails du changement, Morosi, Otr., p. 110, col. 2, N. 2 (à Bova, rien de tel n'existe, v. Morosi, Bova, p. 27), Deffner, *Zak. Gram.*, 104-105.)

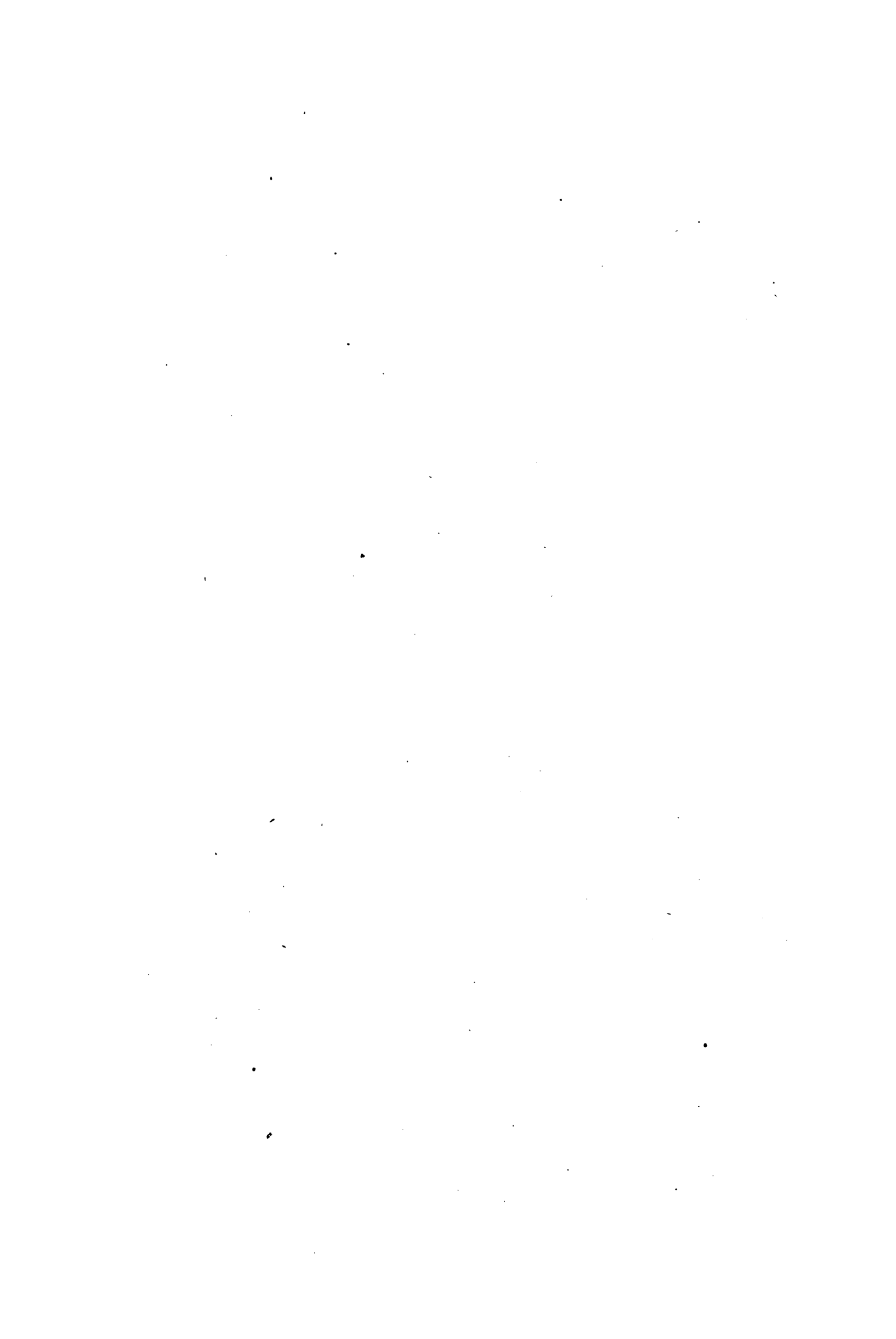
8. Ἄλλη συναλλαξιά τοῦ λ καὶ τοῦ ρ. — α. Ὡς τώρα εἶδαμε πῶς ἡ συναλλαξιά γίνεται ἀνεβαίνοντας ἀπὸ τὸν κατοπινὸ σίον προτερινὸ τὸν ἦχο, ἀπὸ τὸ φ σίὸ λ, πῆ ἀλλάζει ἐπειδὴ κ' ἡ γειτονιά τῆ κατοπινῆ ἦχε ἔτσι τὸ φέρνει. Λοιπὸν εἶναι συναλλαξιά πρὸς τὰπάνω ἢ ἀπάνω συναλλαξιά (πᾶσι νὰ πῆ ἀπανώδρομη). — β. Ὑπάρχει ὁμοίως καὶ κάτω συναλλαξιά (πᾶσι νὰ πῆ κατώδρομη). Σὲ μερικὲς ντοπιολαλιές, δηλαδή, ὅσο ξέρουμε, σίην Καλάβρια (Ὀτράντο) καὶ σίην Τζακωνιά, τὸ λ γίνεται ρ, ὅχι μόνο μὲ κατοπινές, μὰ καὶ μὲ κάτι προτερινές ἦχες, πῆ ἡ γειτονιά τες φέρνει τὴν ἀλλαγὴ· θὰ σῆ πῆνε, λ. χ., κρωσίη (κλωστή), πρέσιο (πλούσιος), σίην Καλάβρια· γρούσα (γλώσσα), κρέφου (κλέφτω), πράσσου (πλάσσω), σίην Τζακωνιά. — γ. Ὁ λόγος μῆ εἶναι ἄγνωστος. Θᾶπρεπε πρῶτα νὰ ξετασίῃνε τὰ καθαφτὸ γνωρίσματα τῆ λ, τῆ ρ καὶ τῶν προτερινῶ τες τῶν ἠχῶνε σίῆς τόπος ἀφτές. Θαῤῥῶ πῶς καὶ δῶ χρωσίῃμε τὴν ἀλλαγὴ σίην ἰσοδρομιὰ τῆ ρ (κ. γιὰ τὰ καθέκαστα τῆς ἀλλαγῆς, Morosi, Otr., σ 110, σιλ. 2, ἀρ. 2 — σίην Μπόδα τέτοια δὲν ἔχει, κ. Morosi, Bova, σ. 27 — Deffner, Zak. Gr., 104-105).

APPENDICE.

Voici le petit spécimen annoncé p. 293; il s'agit du changement de *l* en *d*, dans le dialecte grec de Bova.

Τὸ λ γίνεται διπλὸ ξ . — α. Γνωσθὸ πῶς ἔχει συγγένεια ὁ ἦχος λ μετὸν ἦχο ξ (θμ. ἀττ. Ὀλυττεύς = Ὀδυσσεύς, Πολυδεύκης = Πολυλεύκης). Ἔτσι λοιπὸν μπορεῖ καὶ γίνεσθαι σήην Μπόβα (τῆς μεσηβρινῆς Ἰταλίας) τὸ λ ξ , κάθε φορά πῆ βρισκεται τὸ λ ἀνάμεσα σὲς ἦχους α ο υ ε ι. — β. Τὸ λ ἀφ'το εἶναι λ ἐγκεφαλίτικο, πάει νὰ πῆ ἀπανώπιασλο καὶ τὸ σημειῶναι ὁ Morosi με ξ , δηλαδὴ ξ , λ. χ. $\xi\eta\eta\eta$, $\xi\eta\eta\eta$ = φύλλο, $\rho\eta\eta\eta$, $\rho\eta\eta\eta$ = πολὺ, κτλ. κτλ. (κ. Mor. B., 27, ἀρ. 150). — γ. Τὸ διπλὸ τὸ ξ δὲν μπορεῖ ἄλλο νὰ σημαίνει παρὰ πῶς εἶτανε σὲς ἴδιες λέξεις διπλὸ καὶ τὸ λ ἢ λ, μ'ἄλλα λόγια πῶς τὸ φίλο (κι ὄχι φίλλο) καὶ τὸ πολί (κι ὄχι πολλί), προτῆ γίνενε $\xi\eta\eta\eta$ κα $\eta\eta\eta\eta$, γενήκανε πρῶτα φίλλο, μάλιστα φίλλο καὶ πολλί, πολλί. — δ. Κι ἀλήθεια βλέπεμε σήην Μπόβα (κ. Mor. B., 34, ἀρ. 176) πῶς δεφτερώνε μερικὲς ἦχους, λ. χ. $\mu\eta\eta\eta$ = μύτη ἀππίδι = ἀπίδι, κτλ. κτλ. — ε. Μὰ ὁ ἀναδιπλασιασμός $\xi\eta$ ἀκέγεται σὲ ἄπειρες ντοπιολαλιές μας (λ. χ. μαζζί, μαγαζζί, σπρίζζει, ναργιλλέ, Κάλυμνο· νησσί, Πάρο· σήμμερι, ὄρννιθα, τσέππη, πάσσ'ρικὰ (διπλότονο), ἦκκα, κηττσα, κάττση, ἐχττύπησα, κορίττσι, μασσ'ίχη, Πυργί, Χιό, κτλ.), διότι δὲ βασίλει ἀπὸ τὴν ἀρχαία τὴ διπλοηία, παρὰ πολὺ πιθανώτερο ἀπὸ τὸν τόνο, κ'ἔχει νὰ μελετηθῆ ἀκόμα σὲ γερά.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE
SUR
LE PROTOPOPE MIHAIL STRÉLBICKIJ
GRAVEUR ET IMPRIMEUR
À IASSI, À MOGILEV DE PODOLIE ET À DUBOSSAR
PAR
ÉMILE PICOT



NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR

LE PROTOPOPE MIHAIL STRÉLBICKIJ

GRAVEUR ET IMPRIMEUR

À IASSI, À MOGILEV DE PODOLIE ET À DUBOSSAR

La belle publication exécutée par MM. Bianu et Hodoș aux frais de l'Académie roumaine nous permet d'étudier les productions typographiques des pays roumains jusqu'à l'année 1716⁽¹⁾; en attendant que les savants bibliographes de Bucarest complètent leur œuvre et la conduisent au moins jusqu'au commencement du XIX^e siècle, nous nous proposons de faire connaître un modeste pope, Polonais d'origine, qui eut pour la typographie une passion comparable à celle qui animait un siècle plus tôt le métropolitain Anthime, dont nous avons jadis décrit les productions⁽²⁾. Nous voulons parler de Mihail Strélbickij.

Mihail appartenait à une famille de graveurs polonais dont le véritable nom était Strzelbicki. Jan, dont on possède un certain nombre de planches sur cuivre, travaillait en 1695 à Kijev, en 1705, 1707 et 1709 à Černigov⁽³⁾. Theodor

⁽¹⁾ *Bibliografia românească veche, 1508-1830*. Tomul I, 1508-1716 (Bucuresci, J.-V. Socec, 1903, in-fol.).

⁽²⁾ *Notice biographique et bibliographique sur l'imprimeur Anthime d'Ivir, métropolitain de Valachie*, dans les *Nouveaux Mélanges orientaux*, 1886, gr. in-8°, p. 513-560.

⁽³⁾ D.-A. ROVINSKIJ a consacré un article à Jan, ou Ivan, Strzelbicki dans le

Strzelbicki, probablement petit-fils de Jan, a gravé sur cuivre et sur bois. Les pièces que l'on connaît de lui ont été exécutées au monastère de Počajev (Poczaiów). Une de ces pièces, qui représente l'image de la Vierge miraculeuse du Monastère, porte la date de 1773⁽¹⁾. Une autre pièce, un saint Jean, est de 1802⁽²⁾.

Mihail était-il frère ou cousin de Theodor? Nous l'ignorons. Ce que nous savons, c'est qu'il ne se considérait plus comme Polonais, mais comme Russe; qu'il appartenait à l'Église grecque orientale et que, renonçant à la forme Strzelbicki, il n'écrivait plus son nom que Strélbickij, Strélbéckij ou Strilbickij.

La plus ancienne mention de notre personnage qui nous soit connue est une inscription qui se lit sur la reliure d'un manuscrit appartenant à l'Académie roumaine. Ce volume, qui contient une traduction de l'*Ithika jeropolitika*⁽³⁾, porte, sur le premier plat, en lettres dorées, les mots :

ИЕРСІИ : МИХАИЛЪ : СТРИЛБИЦКІИ : 1764.

Mihail n'a été que le possesseur du manuscrit; la copie,

Подробный Словарь русскихъ гравировъ XVI-XIX вв., II (Санктпетербургъ, 1895, gr. in-8°), col. 972-975; il décrit 28 pièces signées de l'artiste. Les n° 7 et 8 sont datés de la Pečerska Lavra de Kijev, 1695; le n° 3 (une planche exécutée pour l'*Alfavit* de l'archevêque Joan Maksimovič imprimé à Cernigov en 1705) porte : *Joannes Strzelbicki sculp.*; le n° 1 (une image religieuse) porte : *in collegio Czernihoviensi sculpsit Joannes Strzelbicki, anno 1707*. Le Царскій Путь Креста Господня, imprimé à Cernigov en 1709, in-4° (КАРАТАЈЕВ, Роспись, n° 1307), contient 19 figures signées des initiales de l'artiste.

⁽¹⁾ Изображеніе Чюдотворница Ікони Престыа Дѣи Бѣи Почаевскія Бѣнчанннн Рокъ 1773. . . *T. Stzlbicki Scul.* D.-A. ROVINSKIJ, *loc. cit.*, col. 976.

⁽²⁾ Gravure sur bois accompagnée des initiales et de la date. *T. S.*, 1802.

⁽³⁾ L'édition originale de l'*Ифика ѱерополитика*, imprimée à la Pečerska Lavra, à Kijev, en 1712, est citée par КАРАТАЈЕВ (Хронологическая Роспись славянскихъ книгъ напечатанныхъ кирилловскими буквами, 1491-1730, Санктпетербургъ, 1861, in-8°), n° 1337. Des réimpressions parurent à Saint-Pétersbourg en 1718 et 1724 (*ibid.*, n° 1410 et 1500).

comme la traduction elle-même doit être l'œuvre de l'archimandrite Vartolomeiü Măzăreanu⁽¹⁾.

Nous ne savons rien de Strélbickij pendant les années qui suivent. Il est probable qu'il remplit ses fonctions sacerdotales à Iassi et qu'il s'occupa en même temps d'impression et de gravure. A la date du 25 juillet 1782, son nom reparait à la fin d'un acte de vente authentiqué par le métropolitain de Moldavie, Gavriil Callimachi. Cette fois il signe :

Протоіерей Михайла ѣзѣрхѣ ѿ митрополіе⁽²⁾.

L'atelier typographique de Iassi, après avoir été assez actif, semble avoir été fermé à la mort de Grégoire Ghica (octobre 1777). Le règne agité de Constantin Moruzi ne pouvait

⁽¹⁾ On lit, au verso du 1^{er} feuillet, ce titre que nous reproduisons, comme M. Bianu, en caractères latins :

«Intru slava sfintei cel de o ființă, de viață făcătoare și nedespărțitei Troiți, a Tatălui, și a Fiului și a Sfintului Duh : în zilele preluminatului de Hristos iubitorului Domnului nostru Ioannü Voevoda, fiindü mitropolitü țării Preosfinție Sa Kyriu Kyr Gavriilü, și Episcopü Rădăuțului Preosfinție Sa Kyriu Kyr Dositheü, după multa duhovniciască oserdila și dorință a cuviosului Kyr Leonü, protoseggelü Mitropoliei, scris-amü și amü tălmăcitü aciastă carte Ithica Ieropolitica. — Anulü de la Hristosü 1764.»

A la fin, le copiste dit encore : «Tuturorü cui s'a întâmpla să citească pe aciastă carté [sic], cu toată smirenia și cu toată umilința me mă rogü, afländü greșală în cuvinte sau ori în ce, cu duhulü blândețilorü să îndreptați, iară pe mine păcătostul să mă ertați, fiindü că de odată am și tălmăcit-o și scris-o, și poate or fi și greșale.» Voir *Biblioteca Academiei române, Catalogul manuscrisurilor românești întocmit de Ioan Bianu*, I (1897-1904), n° 67, p. 155-157.

M. Bianu attribue la traduction à l'archimandrite Vartolomeiü Măzăreanu, et en effet celui-ci nous a laissé une liste des ouvrages traduits par lui depuis son retour de Russie jusqu'au mois de janvier 1773, et l'*Ithica ieropolitica* y est mentionnée. Voir V.-A. URBCHIA, *Archimandritulü Vartolomei Măzăreanu*, dans les *Analele Academiei române*, ser. II, tom. X (1889), *Memoriile Secțiunei istorice*, p. 36.

⁽²⁾ Constantin ERBICEANU, *Istoria mitropoliei Moldaviei și Sucevei*, 1888, in-fol., p. 308. (La signature est reproduite en lettres latines.)

guère favoriser le développement des arts pacifiques; mais ce prince fut déposé au mois de juin 1782, et son successeur, Alexandre Mavrocordato, tout-dévoué à la Russie, permit à Michel Strélbickij de rouvrir l'imprimerie. Notre protopope fit paraître en 1784, peut-être même en 1783, un *Psautier*, bientôt suivi d'autres productions. Il gravait lui-même les planches qui ornaient les volumes sortis de sa presse, et nous sommes fort tentés de croire qu'il gravait également les caractères et les fleurons. Son principal collaborateur était son fils Policarp, dont le nom est parfois associé à celui de Mihail⁽¹⁾.

L'imprimerie, qui avait recommencé à fonctionner pendant le règne d'Alexandre I^{er} Mavrocordato, subsista pendant celui de son cousin, Alexandre II Mavrocordato, qui lui succéda le 12 janvier 1785; mais, avant même que celui-ci eût pris le parti de se réfugier en Russie, Strélbickij jugea qu'il n'était pas en sûreté à Iassi, et transporta sa presse à Mogilev, « sur les confins de la Moldavie et de la Russie »⁽²⁾; il y termina, le 28 juin 1786, l'impression d'un *Psautier*.

L'existence du protopope devait être alors des plus précaires. Sa passion pour la typographie ne pouvait que l'entraîner à des dépenses, elle ne pouvait le faire vivre. Il se vit contraint d'abandonner son modeste atelier et passa, comme interprète et comme agent d'information, au service du feld-maréchal Petr Aleksandrovič, comte Rumjancov, qui commandait les forces russes dans l'Ukraine au moment où la guerre

⁽¹⁾ Voir la *Bibliographie*, n° 8.

⁽²⁾ Le Mogilev dont il s'agit ici est situé sur le Dniestr; c'est un chef-lieu de cercle du gouvernement de Podolie. Il ne doit pas être confondu avec le Mogilev qui est situé sur le Dniepr et qui est le siège d'un gouvernement. Cette dernière localité possédait l'imprimerie depuis le xvii^e siècle. Karatajev (*Описаніе*, 1883, n° 227) cite un *Služebnik* qui y fut imprimé en 1616 et (n° 249) un *Evangelije učitelnoje* de l'année 1619. — La forme polonaise qui correspond à Mogilev est Mohilew; la forme roumaine est Movilău.

éclata entre la Russie et les Turcs. A la vérité, malgré son long séjour en Moldavie, Strélbickij n'écrivait le roumain que d'une manière tout à fait incorrecte; mais il était plein de zèle pour le service du général en chef, au point que les Moldaves virent en lui un espion. L'hetman, qui était probablement un Phanariote, craignit de se voir compromis, il le vit d'un mauvais œil, et le menaça de le traiter « non en prêtre, mais en Turc ». Le pauvre protopope fut obligé de se cacher; mais il n'en travailla pas avec moins d'ardeur à recueillir des renseignements au profit des Russes. Nous avons sur ce point de curieux détails dans une lettre adressée par Strélbickij au métropolitain de Moldavie, en date de Knêzoje, le 20 novembre 1787⁽¹⁾. C'est un document des plus intéressants, qui nous fait connaître l'état des esprits en Moldavie, au moment où la guerre recommençait entre la Russie et la Porte. Toutes les sympathies du clergé, des boïars et du peuple sont acquises aux troupes du tsar, dont on espère la délivrance; les Turcs ne sont soutenus que par quelques Phanariotes.

Voici le texte original et la traduction de cette pièce dont la fin a été en partie détruite :

Прешфѣцїѣ шї маре стѣпане
Митрополїт ала Молдокеї, ми-
лостивѣл мѣѣ стѣпане.

Плекчїонѣ мѣ чѣ сѣракъ шї
ѡмилиѣ ѡ алакъ ѡнаїнтѣ Прею-
сфѣцїи тале, шї мѣ рога ка съ
аїл ѣртчїоне къ фѣръ де кѣсте
мама дѣс де ла каса мѣ. Мѣкар

Très saint et grand maître, mé-
tropolitain de Moldavie, mon gra-
cieux maître.

J'apporte devant Votre Sainteté
ma pauvre et humble révérence,
et vous supplie de me pardonner
si je suis parti de ma maison sans
avertissement. Comme bien des

⁽¹⁾ Une lettre de Rumjancov au métropolitain de Moldavie, Léon Gheuca, lettre datée de Parosiefka, le 12 novembre 1787, porte la mention « traduite du russe » (сѣѣ тѣламѣчїѣ дѣпѣ чѣлѣ рѣсѣскѣ); le traducteur est certainement Strélbickij. Voir V.-A. Увеснїа, *Documente dintre 1769-1800* (*Analele Academiei române*, ser. II, tom. X, *Memoriile Secțiunei istorice*, p. 13).

къ ꙗн мѣлте рѣндѣри ѡм тремѣ-
ратѣ къ трѣпѣл шѣ къ ѣнѣма деспре
нѣше слѣжитѣр ѡй хѣтманѣлѣй,
карѣ сѣл лѣдѣтѣ къ мѣ къ жѣкѣ
нѣ попѣще чѣ тѣрчѣще, ѡсѣбитѣ де
ѡчѣсте [sic], пе о слѣгѣ ѡ мѣ ѡ ꙗнѣ-
сѣсе ди пе ѣлицѣ ка съ мѣ спѣ
ѣнде сѣнт, шѣ пѣнтрѣ ѡчѣеа шѣре
нѣ цѣмѣ дѣт, ка, ꙗтребѣндѣте,
съ нѣ мѣ шѣй ѣнде сѣнт, шѣ нѣче
ꙗ прѣпѣсъ съ нѣ поѣй ꙗнтрѣ деспре
чѣнеба. ꙗчѣстѣ картѣ де ла фелд-
маршѣлѣлѣ ди пе рѣсте ѡм тѣлмѣ-
читѣ пе молдовѣнѣе шѣ сѣл печѣ-
тѣлит де графѣл Рѣм., ка съ нѣ съ
пѣрте [sic] пе ла тѣлмѣчитѣрѣй
чѣй чѣ нѣ сѣнтѣ ла ѡ ѣнѣрѣ [sic]
ꙗ лѣкрѣрилѣ чѣле де тѣнѣ. нѣмай
чѣтѣндѣш съ прѣ сокѣтѣйш къ бѣр-
беле ѣй сѣнт фѣрте [sic] нѣлте,
къ дѣпѣ скѣртѣреа лѣмѣй молдо-
венѣшѣй нѣ пѣате съ ѡѣюнгѣ ла
ꙗнѣлѣцѣмѣ ѣй. Дѣр пе кътѣ ѡмѣ
[sic] фѣст пѣтѣрѣ шѣйшѣй ѡм
тѣлмѣчитѣ. Прѣосфѣнѣе Тѣ, ка
ѣнѣ ѡрхѣпѣстѣрѣ шѣ рѣвнѣтѣрѣ
бѣнѣ пѣнтрѣ правослѣвнѣчѣй дѣн
пѣтрѣ [sic] Прѣосфѣнѣй Тѣлѣ, ко-
лѣндѣ къ ѣнѣма пѣнтрѣ ꙗнтрѣстѣрѣ
тикѣлѣсѣлѣй норѣдѣ шѣ ѡдѣсѣ ѡрѣ
къвѣтѣндѣ ла сѣспѣнѣрилѣ лѣр, бѣне
ѡй коѣ ка съ лѣ дескѣперѣ ла мѣлѣцѣй
тѣнна ѡчѣстѣ ѡскѣнѣсъ : дѣрѣ ѡратѣ
[sic] нѣмай чѣлор чѣ сѣнтѣ ла ѡ
ѣнѣрѣ [sic] шѣ ла ѡ кредѣнѣцѣ къ
Бисѣрика рѣсѣрѣтѣлѣй, ка съ се
бѣкѣре шѣ ка съ се ѡмпѣ де нѣдѣж-

fois j'ai tremblé de tout mon corps
et de toute mon âme devant cer-
tains agents de l'hetman, lequel
s'est vanté qu'il me ferait danser,
non pas comme un prêtre, mais
comme un Turc; comme, outre
cela, [l'hetman] a fait arrêter dans
la rue un serviteur à moi, pour
qu'il lui dit où j'étais; pour cette
raison, je n'ai pas voulu vous
donner de mes nouvelles, afin que
si l'on vous interrogeait, vous ne
sussiez pas où j'étais, et que vous
ne pussiez même pas être soup-
çonné par quelqu'un. Cette lettre
du feld-maréchal, je l'ai traduite
en moldave, et elle a été scellée
par le comte Rum[jancov], afin
qu'elle ne fût pas remise aux tra-
ducteurs qui ne sont pas au cou-
rant des choses secrètes. En la
lisant, il faudra seulement prendre
garde que les termes en sont très
élevés et que, par suite de l'in-
suffisance de la langue moldave,
on ne peut arriver à leur hauteur.
Je l'ai traduite ainsi que l'ont
permis mes connaissances. Votre
Sainteté, comme un pasteur et un
zélateur bon pour les orthodoxes
de la patrie de Votre Sainteté,
souffrant au fond du cœur de l'af-
fliction du misérable peuple et pré-
tant souvent l'oreille à ses plaintes,
voudra bien communiquer à beau-
coup ces confidences secrètes; mais
faites-en part seulement à ceux

ДЕ, КЪЧЙ ТОАТЕ ПЪТЕРИЛЕ АРМІЕЙ
САЪ ПОРНИТЪ АТРАЧАСТЪ ЛЪМЪ А ЛЪИ
НОЕМБРІЕ : НЕКЪЪТЪНА НИЧЙ АГРИ-
ЖИНАДЪСЪ ДЕ ЦЕРЪРИЛЕ ШИ ОМЪТЪРИЛЕ
ЧЕЛЕ НЕКОНТЕНИТЕ, СЪ СИЛЕСКУ МАЙ
А ГРАБЪ КА СЪ СКОТЪ [sic] ДИН ГРИ-
ЖИЛЕ [sic] ПЕ ТИКАЛОБАСА МОЛДОБА.

МЪКАРЪ КЪ ЁЪ ШИ ФЪР ДЕ СПЪСА А
ПРЕШСФІЦІИ ТАЛЕ САЪ А БОЕРИЛОР
ЦАРИИ, АМЪ ЦІЪТЪ МАЙ БІНЕ ЧЕ СЪ
ГРЪЕСКУ, КЪМЪ ПЕНТРЪ ПРЕШСФІЦІЕ
ТА ШИ ПЕНТРЪ БОЕРІИ МОЛДОБЕЙ,
АШИЖДЕРЪ ШИ ПЕНТРЪ НЕГЪЦИТОРИИ,
АША МЪ ПЕНТРЪ СЪСПІНАЛЪ МОРОДАВАИ
ЧЕЛЪИ АСЕРЧИНАТЪ ШИ ДЕ ТОТЪ ПРЪ-
ДАТЪ ШИ СЪРЪЧИТЪ, ПЕНТРЪ ВЕНИРЪ
ЧЕЛОРЪ СТРЕИНИ, КАРЕ ДИН ЧЕИ МАИ
МАРИ ПАШИ, АМЪМЕ КЪ ПОРЕКЛЕЛЕ
ЛОР ШИ КЪ КЪТЪ СОМЪ САЪ АШЕЗАТЪ
ДЕ АЛОКЪРИ ШИ КЪТЪ ЗАХАРА ШИ
ФЪНЪ, САЪ ШИ ОРЪ, ТОАТЕ АМЪМЕ
ШИ ЛА ЧЕ ЛОКЪ ТОАТЕ ЛЪМ АРЪТАТЪ.

АШИЖДЕРЪ ШИ ПРЕШСФІЦІЕ ТА КЪ
ЧЕИ ЧЕ СЪНТЕЦЪ ЛА ЁИ ГЪНАДЪ, СЪ
АРЪТАЦИ ТОАТЕ А СКИСЪ ЧЕ САЪ МАИ
АНОИТЪ ДЕ ЛА ШКОБРИЕ А 14 ШИ
ПЪНЪ АКУЪ. ШИ АЧЕСТЕ [sic] АРЪТЪН-
ДАЪ, ШИ АЛТЕЛЕ КАРЕЛЕ ЛЕ БЪЦИ ЦИ,
СЪ АЦИНИЦАЦЪ ПЕ ГЕНЪРАЛЪ АН-
ШЕФЪТЪ ЕЛМПА ⁽¹⁾ : КЪ ГЕНЕРАЛЪ АЪ

qui sont dans l'union et partagent
la foi de l'Église d'Orient, afin
qu'ils se réjouissent et soient rem-
plis d'espérance, car toutes les
forces de l'armée se sont mises
en mouvement pendant ce mois de
novembre. Ne pensant ni ne re-
gardant aux gelées et aux neiges
continuelles, elles se hâtent tant
qu'elles peuvent pour tirer de peine
la misérable Moldavie.

Bien que je n'entende pas ce que
dit Votre Sainteté ni ce que disent
les boïars du pays, je n'en ai su
que mieux parler au sujet de Votre
Sainteté et des boïars moldaves,
comme aussi des marchands et des
plaintes du peuple accablé, com-
plètement dépouillé et appauvri.
Au sujet de la venue des étrangers,
j'ai indiqué quels sont ceux qui
figurent parmi les grands pachas,
avec leurs noms, en quel nombre
ils se sont établis en certains points,
combien ils ont de vivres, de foin
et d'orge, le tout en détail et en
quels endroits.

Que de même Votre Sainteté et
ceux qui sont dans les mêmes sen-
timents indiquent par écrit tout ce
qui s'est passé depuis le 14 octobre
jusqu'à présent. Et notant cela et
les autres choses que vous saurez,
avertissez-en le général en chef
d'Elmpt ⁽¹⁾, car le général a placé

⁽¹⁾ Le baron, plus tard comte, Johann von Elmt, ou Ivan Karpovič Elmpt, né à Clèves en 1725, appartenait à une ancienne famille allemande. Il servit d'abord

ѡржитѡйтѣ ла мѡлѡвалъ Нѡстрѡвалѡй
ѡмъ ѡпѣрѣтѣскѡ кѡре кѡ ѡцептѡ
рѣспѣнсѡвалъ; нѡмай фѣрѣ зѣбѡбѣ, кѡ
ѡщимѡе сѡнтъ пе кѡле. Шѡи кѡ сѣ
щѡе кѡтѣ ѡсте [sic] сѣ бѡр ѡрѡнавѡй
шѡи ла чѣ лѡкѡ, ѡнде сѡнтѣ Тѣрчѡй
май мѡлѡцѡй, шѡи ѡнде сѡнтѣ мѡй
пѣцѡинѡй, кѡ сѣ пе пѡатѣ сѡкотѡи сѡма
кѡ пѣтѣрѣ ѡцирѡй, кѡ бѡр ѡдѡтѣ
пе тѡатѣ пѣрѡимѡе сѣ кѡпрѡи[н]дѣ
шѡи сѣ слѣбѡскѣ тѡат

мѡхнѡрѣ Мѡлѡбѡей
пѣринте ѡл Мѡлѡбѡей
кѡ тѡатѣ цѡра Мѡлд
шѡи де кѣтѣ бѣцѡй тр
шѡи кѡ мѡлѡтѣ зѣбѡбѣ
мѡитѣре ла мѡлѡвалъ
чѣ ѣсте ѡрѡнавѡйтѣ
кѡндѡ бѡм тримѣте
ѡншѣфтѣ генѣрѡлѡ
ла ѡчѣстѡ генѣрѡлѡ
[Мѡлѡ]вѣнте пе рѡсте шѡи ѡ
Грѡфѡвалъ Рѡмѡнѡцѡв (1)
ѣсте ѡ Мѡло Рѡссѡе
Л. Рѡссѡеѡй, дѡрѣ ѡ
Кѡеѡ, кѡ сѣѡ гѣтѣскѣ

sur les bords du Dniestr un fonctionnaire impérial qui attendra votre réponse. Surtout pas de retard, car les armées sont en marche. Et que l'on sache combien de soldats seront en ligne et en quel endroit; où les Turcs sont le plus nombreux et où ils sont le moins nombreux, afin qu'on puisse évaluer le nombre des troupes, car elles voudront tout à coup envahir de tous côtés et affaiblir toute.
l'affliction de la Moldavie
père de la Moldavie
avec tout le pays de Moldavie
et chaque fois que vous
et avec un long retard
envoyer sur la rive
qui est établi
quand nous enverrons
général en chef
à ce général
[de molda]ve en russe et
le comte Rumjancov (1)
est dans la Petite Russie
. . . de la Russie, mais en
Kijev, pour qu'ils les préparent

en France, puis il passa en Russie, avec le grade de capitaine (1749). Colonel en 1755, brigadier en 1758, major général en 1762, puis quartier-maître général et chevalier de Sainte-Anne (1763), il obtint le grade de général en chef en 1780. Il fut fait général de l'infanterie en 1796, enfin feld-maréchal général le 5/16 avril 1797. Il mourut en 1802. Voir ВАНТУЪ-КАМЕНСКІИ, Словарь достопамятныхъ людей, III (1847, in-8°), p. 556-559.

(1) Petr Aleksandrovič comte Rumjancov, né en 1725, s'était illustré dans la guerre de 1768, qui lui avait valu le bâton de feld-maréchal et le surnom de Zadunajskij. Il était alors chargé du commandement supérieur de l'Ukraine. Il mourut à Tašan (gouvernement de Kijev), le 8/19 décembre 1796.

мъкаръ къ де шй рѣмѣн.	bien qu'ils restent.
. . . іасъ полкѣриле май ѱ. les régiments les plus.
полкѣрѣй гречѣще съ	régiments en grec.
німинѣ нѣ съ гѣсѣще.	personne ne se trouve.
сѣнтъ ѡрѣндайт ѡиче к.	suis établi ici [avec].
пѣнтрѣ тѣлмѣчѣтѣ.	pour traduire.
конкени шй ѣѣ къ д.	me rencontrer aussi avec.
кътрѣ тоѣи, шй.	envers tous et.

Протоіер[ей Михаїлъ Стрѣл-
бѣцкіи]

1787

Ноемв. 20.

Дѣи Кнѣзѡе.

Ѧчѣста чѣ бѣ дѣ рѣбѣшѣлъ бѣ
спѣне лѡкѣлъ не ѡнде мѣргѣ кѣрциле
пѣсте Нѣстрѣ; кѣй лѡкѣ ѣсте фѡрте
[sic] прѣнтѡсъ, шй де дѣнсѣ ни-
мѣкъ съ нѣ темѣць, кѣй ѣскѣсѣт
шй лѣ мѣнте шй лѣ ѡмблѣте.

Le protopope [MIHAIL STRÉLBICKIJ].

1787

20 novembre.

De Knézoje.

Celui qui vous remettra cet écrit
vous dira en quel endroit les lettres
passent le Dniestr, car l'endroit est
très sablonneux; et ne craignez
rien de lui, car il est aussi intelli-
gent qu'adroit.

Nous ne connaissons pas la lettre de Rumjancov, dont les termes étaient si élevés; mais nous pouvons facilement imaginer ce qu'elle était. Le général en chef promettait beaucoup, mais restait immobile. Sa tactique consistait à se tenir sur la défensive et à laisser les Turcs s'épuiser d'eux-mêmes. Ces lenteurs ne devaient pas manquer de décourager les Moldaves et rendaient fort difficile la situation de ceux qui s'étaient compromis pour la Russie. Le 20 février 1788, Elmt écrivit une nouvelle lettre au métropolitain Léon pour réchauffer son zèle et lui recommander d'envoyer tous les renseignements possibles à Strélbickij. Celui-ci, qui était alors à Braclaw⁽¹⁾ avec son chef, joignit à la dépêche officielle une lettre privée dans laquelle il

⁽¹⁾ En Podolie.

indiquait avec plus de précision les informations demandées par Elmt, puis il ajoutait :

Воёскъ ка съ щіцїи шї ачѣста, къ кѣрциле чѣ вїнъ ла генерáлъла баронъ, ꙗдáтъ ле тримїте ла Румáнцовъла шї Румáнцовъла шї май ꙗ грабъ къ кѣрїерїи ле тримїте кѣтре ꙗпърѣтѣса, де ѿ ꙗщїннцѣзъ, шї де áколò вїне òрї че порѣнкъ ár фї. Генерáлъла ачѣста ёсте май мáре песте тóатъ árмїе [sic] Оўкрáнней, шї тóцїи генерáлїи ꙗль áсквáтъ пре ёль, ꙗръ песте дáнсьвль ёсте май мáре графъла Румáнцовъла, ꙗръ песте Румáнцовъла ёсте ꙗпърѣтѣса, шї ꙗтр ачѣстъ árмїе á Оўкрáнней ёа ёсте полкòвннцъ. Їръ де вѣй áвѣ чѣва á скрїе кáре сáрь пърѣ къ нѣй къ кáле á скрїе кѣтре òбрѣзїле ачѣсте [sic] мáрїи, скрїецїи пе лáргѣ ла мїне; къчї шї ачѣле [sic] прїнъ мнжлочїрѣ мѣа лѣ токмѣскъ шї съ тримѣтъ шї ачѣле [sic] ла Петербѣрх. Кѣцїи щї шї ачѣста къ пе мїне мáв òрѣндáвїтъ де áмъ венїтъ ла мáлвль Нѣстрѣвлѣй къ кáцїи-вa Казáчїи пѣнтръ слѣжба мѣа, шї áквмѣ ащїпѣтъ рѣспѣнсьвль дн пе ачѣсте кѣрци. Шї къ ачѣсте рѣмлїѣ аль тѣтрòр де òще слѣгъ креднчòасъ шї мнжлочлнтòрю вїнелѣй Молдòвей.

Протоїерей Мнхáїль Стрїлбїцкїи
1788. Фебрáл 21.

Je veux que vous sachiez aussi que les lettres qui arrivent au général baron, il les envoie aussitôt à Rumjancov, et Rumjancov, avec une hâte plus grande encore et par courriers, les transmet à l'Impératrice pour la tenir au courant, et c'est de là que viennent les ordres, quels qu'ils soient. Ce général commande toute l'armée de l'Ukraine, et tous les généraux lui obéissent; mais au-dessus de lui il y a encore le comte Rumjancov, et au-dessus de Rumjancov est l'Impératrice. Dans cette armée de l'Ukraine, c'est elle qui est la commandante. Si vous aviez à écrire quelque chose qui vous paraisse ne pas devoir être écrit à ces grands personnages, écrivez-moi tout au long à moi; car ces [lettres] par mon intermédiaire sont arrangées et envoyées aussi à Pétersbourg. Vous saurez aussi qu'ils m'ont désigné pour venir au bord du Dniestr avec quelques Cosaques pour mon service, et maintenant j'attends la réponse à ces lettres. Et, sur ce, je demeure le serviteur fidèle de tous en général et l'intermédiaire du bien de la Moldavie.

Le protopope Мнхáїль Стрїлбїцкїи.
21 février 1788.

Дѣи Браслáвъ тѣргѣшор.

De la petite ville de Braclaw.

Нѣрорій мѣле дѣи воѣскъ тот
бѣнеле шѣ сѣмѣтáте. Ѣд сѣнтѣ сѣмѣ-
тосѣ дѣтрѣнь лóкъ къ фечóрѣль мѣдъ
Поликáрп подпорѣчикъ ⁽¹⁾.

A ma belle-fille, je souhaite tout
bien et santé. Je suis bien portant,
au même endroit que mon fils Po-
licarp, le sous-lieutenant ⁽¹⁾.

Tandis que les Russes montraient une hésitation désespérante, les Impériaux, devenus leurs alliés, entraient en Moldavie et occupaient Iassi (8/19 avril 1788); mais ils évacuèrent bientôt la ville. Alexandre Ipsilanti feignit d'avoir été enlevé par eux et trouva un refuge en Autriche. Tandis que Nicolas Mavrogheni, qui régnait en Valachie, essayait de s'emparer de la principauté sœur, les Turcs donnèrent l'investiture à Emmanuel Roset (juin).

Le nouveau prince essaya de décider ceux qui avaient fui, soit à l'étranger, soit dans l'intérieur du pays, à regagner les villes; il écrivit dans ce sens au métropolitain Léon ⁽²⁾. On peut se demander si Mihail Strêlbickij ne profita pas de la circonstance pour rentrer à Iassi. Tout en s'occupant de sa typographie, il pouvait rendre plus de services aux Russes dans la capitale du pays qu'auprès d'une armée inactive. Peut-être aussi le protopope avait-il abandonné le métier d'informateur politique pour revenir à ses travaux antérieurs. Toujours est-il que l'on cite un volume imprimé par lui à Iassi à la date de 1788; mais nous n'avons pas vu ce volume, et nous ne serons pas trop affirmatif.

En 1789, la presse de Strêlbickij fonctionne régulièrement. Ce n'est plus dans l'atelier de la métropole qu'il imprime ses livres, c'est dans un atelier à lui appartenant; il a grand soin de nous le dire dans ses souscriptions.

⁽¹⁾ V.-A. URECHIA, *Documente dintre 1769-1800*, p. 19-20; *Istoria Românilorü*, Seria 1786-1800, tomul III, p. 148-149.

⁽²⁾ V.-A. URECHIA, *Documente*, p. 110; *Istoria*, III, p. 174.

La typographie particulière de Strélbickij se maintient régulièrement jusque dans le courant de l'année 1794. Mihail reste associé avec le hiérodiaque Gherasim, et tous deux, aidés du moine Inochentie, comme correcteur, et de deux compositeurs, signent encore, à la date de 1794, un missel roumain (*Bibliographie*, n° 25).

Ce gros volume frappe le métropolitain Iacov Stamati qui veut rouvrir l'imprimerie archiépiscopale. Strélbickij et ses aides se transportent à la Métropole; ils y font paraître le roman de *Critil et Andronius* (*Bibliographie*, n° 26); mais bientôt sans doute le protopope ne s'entend plus avec son chef suprême.

D'après Melchisedec⁽¹⁾, il aurait suivi sur le territoire russe l'archevêque Amvrosie quand celui-ci quitta la Moldavie pour rentrer à Poltava; mais on vient de voir que Mihail avait été installé à la Métropole de Iassi par le métropolitain Iacov Stamati. Les raisons qui le décidèrent à s'éloigner restent donc fort obscures. D'ailleurs le protopope laissa ses collaborateurs à Iassi⁽²⁾; il se retira dans la petite ville de Dubossar, où il fit paraître, dans le courant de la même année 1794, un Abécé-

⁽¹⁾ *Chronica Huşilor şi a a episcopiei de aseminea numire* (Bucureşti, 1869, in-8°), II, p. 168. — Melchisedec rapporte que, d'après les registres de la Métropole, Amvrosie, retournant en Russie, aurait pris avec lui la typographie archiépiscopale.

⁽²⁾ Le hiéromoine Gherasim et Pavel Petrov, assistés du hiéromoine Inochentie, comme correcteur, du diacre Théodore et de Ioan, comme compositeurs, impriment, en 1795, à la Métropole de Iassi trois ouvrages traduits par Amfilochie, évêque de Hotin : la *Gramatica theologhiciască*, d'après Platon, archevêque de Moscou; la *De Obşte Gheografie*, d'après une version italienne du texte français du P. Claude Buffier, et des *Elementi Arithmetice*; puis un *Calendar*, un *Apostol* et le *Catalogul preoşilor Moldovei* du métropolitain Iacov Stamati, et un *Molitvenic*. Voir *Revista pentru istorie, arheologie şi filologie*, V, p. 322-325; M. PHILIPPIDE, *Introducere în istoria limbii şi literaturii române*, 1888, p. 204-205; *Noua Revistă română*, IV, p. 107.

naire slovène (*Bukvar*) destiné aux Roumains de la Moldavie, de la Valachie et de la Bessarabie (*Bibliographie*, n° 27) et un livre d'heures (n° 28).

Strélbickij ne paraît pas avoir résidé longtemps à Dubossar; il retourna dans le bourg de Mogilev, où il avait été précédemment. Ce fut là qu'il imprima, en 1796, le célèbre roman d'Alexandre (*Bibliographie*, n° 29). Le protopope n'avait plus auprès de lui son fils Policarp, qui, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus, suivait la carrière militaire, mais il avait son gendre Simion Isoteski. Mihail et son gendre s'appliquaient dès lors particulièrement à la gravure sur bois⁽¹⁾. Leurs ressources étaient peut-être insuffisantes pour éditer des livres. Du reste ils n'étaient pas toujours à Mogilev. Ils séjournèrent parfois en Moldavie, à Huși et au monastère de Niamț⁽²⁾.

Le jour de l'Ascension de l'année 1800, Strélbickij se trouvait à Niamț quand l'archimandrite Dosofteiŭ Calmuschi lui demanda et obtint de lui du matériel typographique. Le protopope fit don aux religieux d'une vieille presse en bois, d'un certain nombre d'outils et de caractères en plomb et en bois⁽³⁾. Il se chargea en outre d'apprendre le métier à deux moines : Ignatie Shimonahul et Sofronie Rusu.

Le premier livre imprimé à Niamț est, dit-on, de 1802; c'est une Histoire de la sainte icône du monastère⁽⁴⁾; il fallut toutefois plusieurs années pour que l'atelier commençât à fonctionner régulièrement; ce ne fut qu'en 1805 qu'il produisit des volumes importants. Les religieux augmentèrent leur matériel

⁽¹⁾ Simion Isoteski avait notamment exécuté les bois qui décorent le grand *Ceaslov* imprimé à Iassi en 1795 après le départ de Strélbickij.

⁽²⁾ M. G. Ionescuem prunte ce renseignement à une lettre de Strélbickij qui se lit dans l'histoire manuscrite du monastère de Niamț par le P. Narcis Crețulescu.

⁽³⁾ Ces détails sont tirés du mémorial du monastère. Voir l'article de M. G. Ionescu dans la *Noua Revistă română*, III, p. 110.

⁽⁴⁾ Истóрія сф. Икóне дѣнь мѣнѣстѣръ Нѣмць.

et furent en mesure, à partir de 1808, de mettre au jour des ouvrages de formats divers.

Strélbickij ne vit sans doute pas le développement complet de l'atelier qu'il avait fondé; il est probable qu'il mourut peu après 1805; son nom resta inscrit dans le *poménnik* de Niamt et on le lit sur un certain nombre de planches gravées sur bois qui ont servi à la décoration des livres pendant une grande partie du XIX^e siècle⁽¹⁾. Il nous a semblé juste de tirer de l'oubli un modeste artiste qui, peu instruit lui-même, eut l'ambition de répandre l'instruction autour de lui, et qui fonda l'une des imprimeries roumaines auxquelles nous devons le plus de livres.

Nous donnons ci-après une bibliographie, malheureusement fort incomplète, des ouvrages imprimés par Strélbickij. Tous ces ouvrages sont de la plus grande rareté et nous n'en avons trouvé aucun dans les grands dépôts de Paris et de Londres. Notre ami, M. Valtazar Bogišić, le savant codificateur des coutumes du Monténégro, nous a communiqué trois volumes d'après lesquels nous avons fait exécuter quatre clichés. Ces reproductions feront voir que les impressions de Strélbickij sont plus nettes et plus élégantes que la plupart des impressions roumaines du même temps, et donneront une idée des gravures exécutées par lui. Des notes prises par nous à Bucarest, d'obligeantes communications de M. Ion Bianu, bibliothécaire de l'Académie roumaine, et du P. Ivan Berežkov, de Nježin, enfin diverses mentions recueillies dans les revues scientifiques nous ont permis de donner au moins l'indication sommaire de 29 ouvrages.

⁽¹⁾ Un bois représentant le Sauveur qui est signé *Mihail Strélbickij* se retrouve dans plusieurs volumes. (Voir *Noua Revistă română*, III, p. 115.) La figure que nous reproduisons sous notre n° 8 est signée : *Protoirij Mihail*. Sur d'autres bois, notamment sur une figure de saint Nicolas, le nom de *Policarp* est associé à celui de son père. (*Noua Revistă română*, III, p. 109, 115.)

BIBLIOGRAPHIE.

I. — ATELIER DE IASSI.

1. Псалтирь пророкъвъи ши ѱпърать Давидъ ѱ ІІ шь. 1784.
In-4° [?].

Cette édition du *Psautier* est citée par M. G. Ionescu (*Noua Revistă română*, IV, 1901, p. 106°); nous ne l'avons pas vue. Il est probable que le texte est semblable à celui qui fut imprimé en 1786, 1790 et 1791. Voir ci-après, n° 9, 18, 20.

Une édition exécutée à Iassi, en 1802, par les typographes Macarie, prêtre de la Sainte Métropole, et Pavel [Petrov] «clopotariul», porte : Псалтирь || пророкъвъи ши ѱпърать Давидъ. || Къ тропаре ши къ молитве ла тоате Кафисмеле . . . (Bibl. de l'Académie romaine, A 777.)

2. Пръбиліора, каре къпринде челе шѣпте тѣинне бисеричѣщій, къ каре съ се деприндъ преоуіи, маіи алесъ дѣховничій, ка съ щіе ѱчѣперъ ши съблрширь тѣинней къмъ съ ѱ факъ, ши сѣв маіи адаосъ ши ѱфицѣнѣа чѣ мѣкъ къмъ ши кѣтева молифте, спре фолосъвъ крѣщинѣскъвъи нородъ. Къ благословѣнѣа прѣ ѱсфицѣтъвъи Митрополѣтъ алъ Молдѣвей Куріо Куръ Гавріиль Калимѣхъ, ѱтръ ѱ Гѣфінциі Гѣле типографіе ѱ сѣлѣнта Митрополіе, ѱ зилеле лѣминѣтъвъи Дѣмнѣвъи нѣстръ Алѣзѣндръ Мабровордѣтъ КВ. ѱ ѱтѣіа Домніе ѱ Мѣрїи Гѣле ѱ ѣніи де ла ѱдѣамъ жѣсчѣ [7292] ѱрь де ла нащѣръ лѣи жѣ жѣѱѱд [1784]. ѱкт. 24. Гѣл типѣрїръ де попа Мѣхѣн Стрѣлбѣцкіи. In-4° de 68 ff., impr. en beaux caractères neufs.

Petit Code qui comprend les sept sacrements de l'Église, etc.

Nous reproduisons ce titre d'après la *Noua Revistă română* (IV, 1901, p. 106°), où il est donné en caractères latins. La graphie n'est donc certainement pas tout à fait semblable à celle de l'original.

Cette *Prăvilioară* avait déjà été imprimée à Bucarest en 1781, par *Stanciul Popovici* (voir *Biserica ortodoxă română*, XVI, 1893, p. 915); mais il y a ici des choses nouvelles, en particulier un curieux bois, gravé par Michel lui-même, qui représente la cérémonie au cours de laquelle le métropolitain Gavriil lui confère les fonctions d'économe (*Noua Revistă română*, III, 1901, p. 108°).

3. А̀нфоло́гїонь. Ɑ ІѢшь, 1785. In-?.

Édition citée par M. G. Ionescu (*Noua Revistă română*, IV, 1901, p. 106^b).

4. Молитвѣ́никъ . . . Ɑ ІѢшь 1785. In-?.

Livre de prières imprimé par Mihail Strălbickij sous les auspices du métropolitain Gabriel, frère du prince Jean-Théodore Callimachi.

G. IONESCU, *Noua Revistă română*, IV, 1901, p. 106^c.

5. Κυρίοζникъ || ШИ ꙗ̀скѣртъ ꙗ̀ртаре чѣ || лорь чѣ юбѣскъ ꙗ̀черкѣ
врѣ || дниче ꙗ̀вѣцѣтѣрь дѣнь || ФІЗІОГНОМІЕ || ТЪЛМЪЧІТЬ || ДИПЕ
ЛІМБА НЕМЦА́СКЪ || ꙗ̀ Чѣ РЪСА́СКЪ, КЪМЪ ШИ || НЕ ЛІМБА ꙗ̀ЧАСТЪ
МОЛДО || ВЕНѢ́СКЪ. || СЪВЪ ТЪЛМЪЧІТЬ ШИ СЪВЪ || ТУПЪРІТЬ ꙗ̀ТУ-
ПОГРАФІЕ || Чѣ ПОЛИТІ́ЧАСКЪ, Дѣ ПО || ПА МИХА́И СТРИЛБІ́ЦКІИ ||
Ѣ́КСАРХЪ ДѣНЬ МИТРОПОЛІЕ || ІѢШЪЛЪИ. 1785 : Ѡ́КТОМЪ : || 16.
In-8° de 2 feuillets et 134 pages.

Démonstration curieuse et succincte à ceux qui aiment chercher de sérieux enseignements dans la physionomie; traduite de la langue allemande en russe et dans cette langue moldave.

Ce singulier traité, dont il est difficile d'indiquer l'original allemand, se divise en quarante-deux chapitres. M. M. Gaster en a reproduit quelques passages dans sa *Literatura populară română*, 1883, p. 531-532, et dans sa *Chrestomatie română*, 1891, II, p. 144-146.

Bibl. de l'Académie roumaine.

6. А̀лфавѣ́та чѣ сѡфлетѣ́скъ . . . Ɑ ІѢшь ꙗ̀ѡПЕ [1785]. In-8°
d'environ 252 feuillets chiffrés.

Alphabet spirituel, traduit de l'А̀лфавѣ́тъ духовный composé par saint Démètre, métropolitain de Rostov. L'original avait paru pour la première fois à Kijev en 1710 et avait été réimprimé en 1713, 1717 et 1719 (КАРАТАЈЕВ, Хронологическая Роспись, 1861, n° 1319, 1352, 1396, 1420).

Bibl. centrale de Bucarest (exemplaire incomplet du commencement et de la fin).

M. M. Gaster a reproduit quelques passages de ce volume dans sa *Chrestomatie română*, 1891, II, p. 146-149.

7. Календа́ри . . . Ɑ ІѢшь, 1785. In-8°.

M. G. Ionescu, qui cite ce *Calendrier* (*Noua Revistă română*, IV, 1901, p. 106^b),

pense que ce doit être la reproduction du Calendrier pour 112 ans qui avait paru pour la première fois à Braşov en 1733 (voir un extrait de cette édition dans la *Chrestomatie română* de M. Gaster, II, p. 26-27).

8. ОѢТОЙХОСЬ || АДЕКЪ || ѠсмогласниѢ || АкѢмъ Ѡтрачѣсташь кѣпъ
тѣпърѣтъ || КѢ Бѣгословенїа Пре ѡ сѣнѣцѣтѣлѣи Митрополѣтъ || Ялъ мол-
дѣкѣей. || Курѣв Курѣ Леѡнъ || Ѡтрѣ ѡсѣнѣцѣтѣсѣлѣе тѣпографѣе Ѡ
сѣнта || Митрополѣе Ѡ ѡшь. || Ѡ зѣлеле Лѣминѣтѣлѣи шѣ прѣ
Ѡнѣлѣцѣтѣлѣи || Дѡмнѣлѣи нѡстрѣ Лѣзѣандрѣ || Іѡанъ Макрокѡрдѣтъ
Коекодѣ || Ѡтрѣ Ѡтѣа Дѡмнѣе ѡмѣрѣтѣсѣлѣе. || Ла ѡнѣи дѣла ѡдѣамъ
ѠЗсѣдѣ. || ІѠрѣ дѣла нѣщѣрѣ лѣи хѣ: ѠѠѣпѣ [1786]. Сѣл тѣпърѣ-
рѣтъ дѣ пѡпа мѣхѣю стрѣлѣѣцѣкѣи || Іѣкономѣ динѣ митрополѣа
ІѠшѣлѣи. || Шѣ дѣ фѣюль сѣл Поликѣрпѣ. In-4° de 2 feuillets lim.
et ? feuillets chiff., titre encadré.

Oktoik, publié sous les auspices du métropolitain Léon et imprimé par Mihail Strilbickij et par son fils Policarp.

Le 2° feuillet contient, au verso, un bois qui représente saint Jean Damascène. Ce bois est signé de *Mihail Strēlbickij*.

Bibl. de l'Académie roumaine, A 785 (exemplaire, incomplet à la fin, qui compte 96 feuillets).

II. — ATELIER DE MOGILEV DE PODOLIE.

9. Ѡдѣтѣрѣ прѡрѡкѣлѣи шѣ Ѡпѣрѣтъ Дѣкѣдѣ. . . сѣл тѣпърѣтъ
дѣ. . . Мѣхѣилъ Стрѣлѣѣцѣкѣи Ѡтрѣ Ѡсѣшь ѡ сѣ тѣпографѣе
Ѡ тѣргѣлѣ Мѡкилѣѣлѣи кѣре ѡстѣ Ѡтрѣ хотѣрѣлѣ Рѣсѣей шѣ
ѡлъ Мѡлѡдѡвѣей Ѡ ѡнѣлѣ дѣ ла хѣ. 1786 Ѡ лѣна юнѣе 28.
In-4°.

Cette édition du *Psautier*, qui est probablement conforme à celle de 1784 (n° 1), est dédiée à l'impératrice et à la famille impériale de Russie, comme le n° 18. Il doit y en avoir un exemplaire dans la bibliothèque Urechie, à Galați.

V.-A. Urechia (*Istoria Românilorū*, tomul I, 1786-1792, p. 539) reproduit les dernières lignes du titre, mais ne nous dit pas quelle qualité prend l'imprimeur.

III. — ATELIER DE IASSI.

10. Катавасіарю. Ɑ Іѣшъ. 1788. In-?.

Noua Revistă română, IV, 1901, p. 106^b.

M. G. Ionescu dit que le volume a été imprimé par le pope *Mihail* et le hiérodiacre *Gherasim*.

Il parut en quelques années plusieurs éditions du *Catavasier*. Ce recueil fut imprimé à *Bucarest*, en 1781, par *Stanciu Popovici* (notre bibliothèque); à *Rîmnic*, en 1784, par *Mihail Popovici* (IASSI, *Bibliografia română*, p. 16: *Biserica ortodoxă română*, XI, p. 132); à *Blaj* (*Bălăsfălva*, *Blasendorf*) en Transylvanie, pour les Grecs-Unis, en 1769, 1793 et 1802 (*Vasilie POPP*, *Discertație despre tipografia românească*, 1838, p. 48).

11. Молитвенникъ. Ɑ Іѣшъ, 1789. In-?.

Cette édition, citée dans la *Noua Revistă română* (IV, 1901, p. 106^b) reproduit sans doute celle de 1785 (n° 4). D'après M. G. Ionescu, elle aurait été exécutée par le pope *Mihail* et le hiérodiacre *Gherasim*.

12. Домашніе Разгѣборы Россійскіе ѿ Молдавскіе съ пріятельскими комплиментами; ѿданы Протоіереемъ Молдавскимъ ѿ Бессарабскимъ Михаиломъ Стрѣльцкимъ въ собственнѣй своей типографіи въ Іссахъ. 1789. In-8°.

Ces *Dialogues russo-roumains* ont dû paraître avant la *Grammaire* de *Toader Școler* (n° 14). Il y est fait allusion dans ce dernier ouvrage, p. 5 : « ἀπόη̄ прин-зіндъ ере ѿ картѣ ѧ четѣ молдовенаскъ, ѧъ разговѣрили [sic] че савъ типрѣтъ де протѣпопа михаѣль Стрѣльцкій . . . »

Сориков, *Опытъ российской библіографіи*, IV, n° 9442.

13. Краткое || Говораніе ѿменъ по Главѣзнамъ, || Расположенное Двомѣ Діалектами, || Вползъ Хотѣшимъ оучитѣся Рус- || каго ѿ Молдавскаго Іѣзика. || Асквртъ || Аѣвнѣре нѣмелшрь дѣпъ Капетиле || че савъ ѧшезѣтъ, къ дѣшъ Лѣмби, || Аѣтрѣ фолосѣлъ чѣлорѣ че вѣрь вѣрѣ || А ѣвѣца лѣмба Русаскъ шѣ Мол || довенѣскъ, || Печѣтано въ Іссахъ, Протѣпопомъ Мол || давскимъ, Колѣскимъ, ѿ Бессарабскимъ. || Михаиломъ Стрѣльцкимъ, въ Собствѣ- || нной Своѣй Типографіи. 1789. Годѣ. Petit in-8° de om [78] pages.

Voici la reproduction du titre :

КРАТКОЕ

СОВѢЩАНІЕ ИМѢЮЩЕ ПО БЛАЖЕННЫМЪ,
РАСПОЛОЖЕННОЕ ДВОМА ДІАЛЕКТАМИ,
БЮЛАЗЪ ХОТЯЩИНАМЪ ЧУЖИНАМЪ РУС-
СКАГО И МОЛДАВСКАГО ЯЗЫКА.

ЛЮКЪРЪ

ИЗДАНО ИЗДАНОМЪ ДЪШЪ КАПИТАЛА
И СЛАВЪ АНКАТА И ДОШЪ АНКАТА
ИЗЪ ФЛОРОУЛА ТЪЛЪМЪ И КУШЪ ВЪ
И. А. ВЪШЪ АНКАТА РУСЪКА ШИ МОЛ
ДОБЪРЪКА.

ИЗДАНО ИЗДАНОМЪ ДЪШЪ КАПИТАЛА
И СЛАВЪ АНКАТА И ДОШЪ АНКАТА
ИЗЪ ФЛОРОУЛА ТЪЛЪМЪ И КУШЪ ВЪ
И. А. ВЪШЪ АНКАТА РУСЪКА ШИ МОЛ
ДОБЪРЪКА.

Au verso du titre est un avis en russe et en roumain, où il est dit que celui qui veut apprendre les deux langues doit d'abord étudier ce vocabulaire: «apoi să între intru al doile [sic] carte a vorbelor, care la desăvârșită pravila [sic] limbilor moldovenești și rusește [sic] va veni».

Les mots sont classés sous 35 rubriques différentes : 1. Pentru Dumnezeu și duhuri. 2. Pentru lumea ceriului și stihile. 3. Pentru vreme și sărbători. 4. Pentru ape. 5. Pentru locuri și pământuri, etc.

Le russe et le roumain sont imprimés en regard.

Le vocabulaire contient environ 1,500 mots.

Bibl. des Archives de l'État à Bucarest (voir B. PETRICEICU-HASDEU, *Cuvente den*

bătrâni. Limba română vorbită între 1550-1600, 1878, p. 259). — Bibl. de M. V. Bogișic, à Paris.

14. ЛЕКЦІОНЕ || адекъ кьелнтаре, || скоасе, || Дела лѣтѣе пѣрте а Граматичій. || П. Ф. Х. А. Ъ. || Пентрѣ лѣбузѣтра, лимѣй || Молдо-



Е Д Е М Ь Н Т И

ЛѢВЪ СЛОВЕ, ЛЪ КЪЕНТЕ,

ПЕНТРЕ АНМЕА МОЛДОВЕНАСКЪ,

ЛЪ РОМЪНАСКЪ

Шѣ лѣжѣ пентрѣ Словѣ.

ЕОН МОЛДОВЕНІЙ НЕ СЛЪЖИМЪ ИЗЪ СЛО
ВНАС СЛОВЕНІЙН ЛЪВЪТЪНАДАЕ. ШІ
ИЗЪ ДОВА СЛОВЕ МАЙ ЛЪВЪТЪ. ШЪ
ПЕНТРЕ ИЗЪ ИЪ НЕ АНІЕНІЕ КЪАКЪТЪНАСЪ
СЛОВЕНАОВЪ. ДАЪ СЪВЪТРЕ ПЪНІЕНА
І ПЪНІЕНА

венѣци, шѣ Рѣсѣци, да- || те лѣтипѣрю, пентрѣ фолобъль || чѣлорѣ че вѣръ
врѣсь лѣвѣци, лѣ || оѣна, лѣ алта, динтрѣ ачѣсти || дѣаѣ лимѣи. || лѣ ти-
пографѣе чѣ Политичаскѣ || лѣ тѣртъль Ешлѣй || 1789. Ноѣм-

крїе, 8. Petit in-8° de 8 et нс [56] pages pour la 1^{re} partie et ио [78] pages pour la seconde.

Au verso du titre commence une dédicace à un personnage laïc dont nous ignorons le nom. Cette dédicace est signée à la page 3, ligne 5 : То́дѣрь шко́лѣрю.

A la suite de l'épître on trouve : *Invățătură cum trebuie să se învețe cărticica aciasta*, puis (p. 6) : *Adunare aminte pentru un Rossian* (Observations sur la prononciation des signes Ц, Л, Ъ, Л) et (p. 8) la Table (*Scară*).

La première partie se divise en dix chapitres, dont le premier seul est écrit entièrement en roumain, tandis que les autres offrent une série de mots ou de petites phrases en roumain et en russe, accompagnées çà et là d'observations dans la première de ces langues.

Nous reproduisons le recto du 1^{er} feuillet de la 1^{re} partie (p. 358).

Les chapitres traitent de l'orthographe, de l'étymologie et des parties du discours : *Pentru orthografie*, p. 1; *pentru etimologie*, p. 10; *pentru nume*, p. 11; *pentru loc de nume* (du pronom), p. 25; *pentru vorbă* (du verbe), p. 28; *pentru împărțire* (du participe), p. 53; *pentru avorbi* (des adverbes), p. 54; *pentru prepunire*, p. 55; *pentru giungere*, p. 56; *pentru intrare* (de l'interjection), p. 56.

La seconde partie contient la syntaxe : *Pentru adunare [sic] cuvintelor rusești și moldovinești*.

Bibl. de l'Académie roumaine. — Bibl. de M. V. Bogisić, à Paris (exemplaire de la 1^{re} partie, sans titre).

15. [Enciclica preasf. arhiepiscop al Iecaterinoslaviei chir Amvrosie.]
 Къ порѣнка Прѣлѣминатѣлѣи Кнѣзь Григоріе Алезандрович Потѣмкинъ
 Такричѣскъ, а Марѣлѣи Хатманъ ши де ѡбще Архистратигъ ши а Фѣлъ де
 ѡрдине кавалѣръ, къ благословѣнїа Прѣсфинїитѣлѣи Архіепїскопъ а Ека-
 теринославїей, Тауричѣскѣи Херсонѣзь ши цїитѡрю де лѡкѣлѣ Езархіей
 Молдовлахїей, Күрю Күрь Америкѡе, сѣлѣ тѣлмѣчїтѣ дїнѣ лїмба русѣскѣ
 ши сѣлѣ дѣтѣ ѡ типарѣ ѡ лїмба Молдовенѣскѣ ачѣстѣ ѡвѣзѣтѡръ кре-
 щинѣскѣ спре фолѡсѣлѣ де ѡбще ши маї дѣлѣс а чѣлшрь чѣ кѡрь фї
 ѡрѣлѣнїицї ѡ брѣ оѡнѣ чїнѣ дїнѣ чѣлѣ сфїнѣтѣ ши бисеричѣшї сѣлѣжѣ.
 Типѣрїтѣ ѡ Ишї лѣ дїнї де лѣ Хс̄ ждѣч [1790]. Фѣбрѣарїѣ к̄.
 де зїлѣ. In-?

Lettre pastorale de l'archevêque de Jekaterinoslav, imprimée en russe et en roumain, par ordre de Grigorije Ateksandrovič Potemkin.

L'archevêque de Jekaterinoslav, Amvrosie Serebrennikov, qui administrait la métropole de Iassi, était un prédicateur renommé. N'étant encore que simple moine, il avait publié un manuel de l'art oratoire (*Краткое Руководство въ ораторїи росїиской*; Москва, 1778, in-8°). Voir Catal. Smirdin, 1828, n° 6041.

Biserica orthodoxă rom., XVI (1893), p. 914.

16. ГЛОКО БЪ НЕДѢЛЮ ТРЕТЮ СВ. БЕЛИКАГО ПОСТА, ПРОПОК. БЪ НѢМЕЦКОМЪ БОСКРЕСЕНКОМЪ МОНАСТЫРЪ, ПРИ ПОСЪЩЕНІИ ПАСТВЫ МОЛДОВОЛАХИНСКІА МИТРОПОЛИ АМВРОСИЕМЪ, АРХІЕПИСКОПОМЪ ЕКАТЕРИНОСЛАЕСКИМЪ. БЪ ИССАХЪ. 1790. In-4°.

Discours prononcé au monastère de la Résurrection, à Niamf, le 3^e dimanche du grand carême, par Amvrosie Serebrennikov, archevêque de Jekaterinoslav, administrateur de la métropole de Moldavie.

Sopikov, V, n° 13169.

Revista pentru istorie, archeologie și filologie, III, p. 143.

17. Изслѣдованіе Христіанства. Переводъ съ Аглинскаго. Въ Иссахъ 1790 года. In-4° de 190 pages.

Examen du christianisme, traduit de l'anglais.

En tête du volume est une dédicace du traducteur Luka Sěčkarev [sic] «A Son Altesse Grigorije Aleksandrovič Potemkin de Tauris, prince du Saint-Empire romain, commandant en chef des armées et des flottes du Sud, feld-maréchal général et chevalier d'un grand nombre d'ordres, grand hetman des Cosaques impériaux de Jekaterinoslav et de la Mer Noire».

Luka Ivanovič Sěčkarev avait déjà publié, en 1770, 1778, 1784 et 1785, diverses traductions de l'anglais et du grec. Voir Catal. Smirdin, n° 4808, 17, 625, 1132, 38.

Bibl. de l'Institut Bezborodko à Njezin, n° 4083. (Communication de M. Ivan Berežkov, alors diacre, 1896.)

Catal. Smirdin, 1828, n° 776.

18. МѢСЪЦА СЛАВА ДЪ ОУЧЕНА ДМНЕСЪ МЪ || ТТРОИЦЪ [sic] СЛЪБИТЬ. || ДНПЪ МИЛОСТИВА ПОРЪНКЪ ДЪ МПЗРЪЗТЕ || ЦИИ СЛАВЕ МЗРИРИ ЕКАТЕРИНИИ || АЛЕЖИВНИИ АТОАТЬ РОССІА : МТРЕФЕРИ- || ЧИТЕ ЗИЛЕ ДЪ МОЩЕНИТОРЮЛЪИ ЕИ БИНЕ || КРЕДИНОСЛАВЪ ДОМНЪ ШИ МАРЕЙ [sic] КНЪЗЪ || ПАУСЪЛЬ ПЕТРОКИЧЪ, ШИ ДЪ СОУІЕЙ ЛЪИ || БИНЕ КРЕДИНОСАЕЙ ДМНЕ ШИ МАРЕ КНЕГИ- || НЕ МАРИИ ФЕВДОРЪВНЕИ, ШИ ДЪ || ФІЛАШЪ ЛІУРЪ БИНЕ КРЕДИНОШИЛОРЪ ДОМНИ || ШИ МАРИ КНЕЖИ АЛЕЖАНДРЪ ПАУЛО- || КИЧЪ ШИ КОНСТАНТИНЪ ПАУЛОКИЧЪ, || ШИ ДЪ БИНЕ КРЕДИНОСАЕСЛОРЪ ДОАМНЕ ШИ МАРИ || КНЕЖНЕ АЛЕЖАНДРА ПАУЛОВНА ЕЛЕ- || НА ПАУЛОВНА МАРИА ПАУЛОВНА || ШИ ЕКАТЕРИНА ПАУЛОВНА : МЪРЪ- || МЪ КЪНАДЪ МПЗРЪЗТЕЦИЛЕ РОССІЕЦИ || ОЦИ СЪ АФЛА ДИЧЪ МЪ ПРИНЦИПАТЪВЪ || МОЛДОБЕИ, СЪПТЬ ШЪКЪРМЪИРЪ ПРЕЛЪ- || МИНАТЪВЪИ КНЪЗЪ ГРІИГЪРИЕ АЛЕЖАН- || ДРОКИЧЪ ПОТЕМКИНЪ, ДЪ МАРЕЛЪИ || ХАТМЪАНЪ ШИ ДЪ

ѡбще **АРХИСТРА-** || **ТИГЪ** шѣ **а** мѡлтврѣ ѡрдине Кабалѣрь. || **ІѲръ** Бисеричій принѣ Цинѣрь лѡквалѣѣ **Ѣ-** || зархіей Молдовлахіей **ѣра ѡкр-** мвиторію || **Прѣ ѡсфѣціа** **Ѣа АМЕРОГІѢ** **а** прѣ сфѣ- || твалѣѣ **ѡдрептѣ-** торіюлѣѣ сѣнодѣ мѡдѡ- || лѣрю Архіепіскопвалѣѣ **Ѣкатеринослѡвѣи**, шѣ || **а** таверическвалѣѣ **Ѣерсонисѣ**, кѡ **а** кѣрѡлѣ || **Благословѣніѣ**, сѡѡ Типѣрїтѣ **а** чѡстѣ кѡрте || чѣ сѣ нѡмѣще **Ѣсалтіре**. || **Де** прѡто **Іерѣй**, **а**лѣ **Молдѡвѣей**, **а** **Ѣа-** || **лѡхіей**, шѣ **а** **Ѣасарѡвѣей**, **ми-** хѡлѣ **Ѣтрѣл-** || **Ѣѡцкїй**, **ѡтрѣѣ ѡсѡшѣ** **а** **Ѣа** **Тѣпогрѡфїѣ** || **ѡ** **ІѲШИ** : **Ла** **а**нїй **Ѣѡла** **ѢѢ** : **ѡѡѡѡ** [1790] : || **Ѣктѡврїѣ**, **Ѣ**. In-4° de 5 feuillets et 414 pages.

Le *Psautier* avait déjà été imprimé en 1784 et en 1786 (n° 1 et 9). Cf. n° 20. Bibl. de l'Académie roumaine.

19. **Апостолѣ** слѡжѣбный. — [A la fin :] **Ѣѡл** жѣ **Ѣогодохновѣннаѣ** кнїга **Апостолѣ** **тѣтрѣ** сѣ **Ѣышеѡвѣленнаѣ** **перѣвода** **Ѣо** **Ѣсемѣ** **согласно** **напечатѡса** **по** **дозволѣнію** **Ѣго** **Ѣѡѡтлѡсти** **Кнѡза** **Грїгорїѡ** **Алѣксѡндрѡвїча** **Пѡтѣмкїна** **Тѡверическаѣ**, **Глѡвокомѡндѡющѡѣ** **Арміѡлѣи** **и** **Флѡтомѣ** **на** **Югѣ**, **генерѡлѣ-фѣлдмаршѡла** **и** **мнѡгїхѣ** **Ѣрдѣновѣ** **Кѡвалѣра**, **Имперѡторскїхѣ** **Ѣкатеринослѡвѣскїхѣ** **и** **Черноморскїхѣ** **кѡзѡцкїхѣ** **Ѣоїскѣ** **Ѣелїкаѣ** **Гѣтмѡна**. **Ѣѡ** **Іѡссѡхѣ** **Ѣѡ** **лѣто** **Ѣтѣ** **Ѣоздѡнїѡ** **мїра** **ѡѡѡѡ** [1799], **мѣсѡца** **Гѣнѡвѡра** **Ѣї** **днѡ**. In-fol. de 318 feuillets.

Apostol, imprimé avec la permission de S. A. le prince Grigorje Aleksandrovic Potemkin de Tauris.

Achévé d'imprimer le 15 janvier 1791.

Institut Bezborodko à Nježin, n° 561. (Communication de M. Ivan Berezkov, diacre, 1896.)

20. **Ѣсалтірь** **прѡрокѡвалѣѣ** шѣѣ **ѡпѣрѡтѣ** **Дѡвїдѣ**. **ѡ** **ІѲшѣ**, 1791. In-4° de 262 pages.

Édition citée par M. G. Ionescu à la suite de la précédente. Cf. n° 1, 9 et 18.

21. **Рѣпрѣсѣнтѡціѡ**. **ѡ** **ІѲшѣ**, 1791. In-?

Nous ne savons quel ouvrage M. G. Ionescu désigne sous ce titre tout moderne.

22. **Кѡрте** **пѣнтрѣѣ** **фѡлѡсѡлѣ** **Ѣѡ** **Ѣѡѡѡ**. **ѡ** **ІѲшѣ**, 1791. In-?

G. Ionescu, *loc. cit.*

Le même auteur cite encore sous la date de 1791, un ouvrage intitulé : *Cite-va*

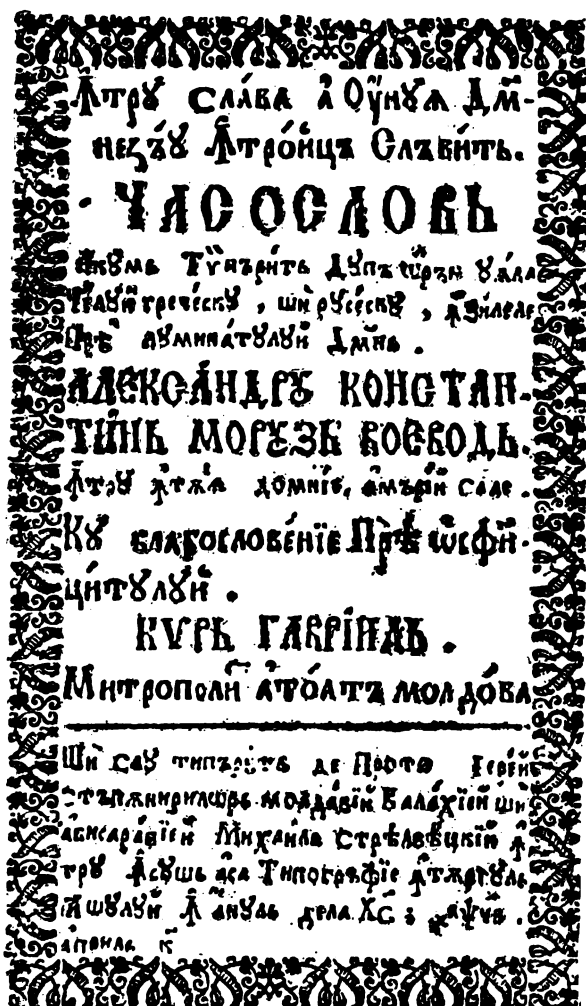
*Pagine relative la aritmetică și gramatică de episcopul de Hotin, Amflochie Zago-
vianu.* Il y a là une confusion. Aucun volume imprimé alors n'a pu porter le titre
que nous venons de reproduire; c'est en 1795, alors que Strélbickij ne s'occupait
plus de l'atelier de Iassai, que parurent trois ouvrages portant le nom de l'évêque
Hotin, Amflochie. Nous les avons cités ci-dessus, p. 350, en note.

23. [Catavasier.] ЖѢТРЪ СЛАВА Д ОУНЪ ДМНѢЗЪЪ Ж || ТРОИЦЪ СЛЪБИТЬ. ||
ДЪПЪ МИЛОСТИВА ПОРЪНЪЪ Д ЖПЗ- || РЪЗТЪЩИИ СЛАВЕ МЪРИРИ || ЕКА-
ТЕРИНИИ ЛЛЕЗІЕКНИИ || Пре Благочестіекей ЖПЗРЪЗТЕСЕ || Д ТОБЪТЪ
РОССІА : ЖТРЪ ФЕРИЧИТЕ || ЗИЛЕ Д МОЩЕНИТОРЮЛЪЙ, ВИ БІНЕ- || КРЕДИНЧО-
СЪЛЪЙ ДОМНЪ ШИ МАРЕ || КНѢЗЪ ПАВЕЛЬ ПЕТРОВИЧЪ || ШИ ДСОЦІЕЙ ЛЪЙ
БІНЕ КРЕДИНЧОАСЕЙ || ДОАМНЕ ШИ МАРЕ КНЕГИНЪ МАРІЕ || ФЕДОРОВНИИ,
ШИ Д ФІИЛШРЪ || ЛШРЪ БІНЕ КРЕДИНЧОШИЛШРЪ ДОМ- || НИ ШИ МАРИ КНѢЖИ
ЛЛЕЗАНДРЪ || ПАУЛОВИЧЪ ШИ КОНСТАНТИН || ПАУЛОВИЧЪ, ШИ Д
БІНЕ КРЕДИН- || ЧОАСЕЛШРЪ ДОАМНЕ ШИ МАРЕ КНѢЖ || НЕ ЛЛЕЗАНДРА
ПАУЛОКНА || ЕЛЕНА ПАУЛОКНА МАРІА || ПАУЛОКНА ШИ ЕКАТЕ-
РИНА || ПАУЛОКНА : Ж ВРЕМЪ КЪНДЪ ДЪ || ВЕНИТЬ ДИЧЪ ЖПЪМЪНТЪЛЪ
МОЛДО || БЕЙ, ДОМНЪЛЪ СВѢТНИКЪЛЪ ДЕ ТАЙ || НЪ ШИ КАБАЛЕРЪ ГРАФЪ
АЛЕК- || САНДЕРЪ АНДРЕЕВИЧЪ БЕЗ || БОРОДЪКО, ПЕНТРЪ ДШЪЗАРЪ ПЪ- ||
ЧІЙ ЖТРЕ ПОАРТА АТТАМАНИЛШРЪ, || ШИ ЖТРЕ КЪРТЪ РОССІЕНИЛШРЪ ІА- ||
РЪ БИСЕРИЧІЙ ПРИНЪ ЦИНЕРЪ ЛОКУ || ЛЪЙ ЕПАРХІЕЙ МЪЛДОВЛАХІЕЙ ЕРЪ ||
ОКЪРЪМЪИТОРЮ ПРЪШСФИНИЦІА СЪ || АЛЕКРОГИЕ АПРЪ СФЪНТЪЛЪЛЪЙ Ж || ДРЕПЪТЪ-
ТОРЮЛЪЙ СУНОДЪ МЪДЪ || ЛАРЪ АРХІЕПІСКОПЪЛЪ ЕКАТЕРИНО || СЛАВЕЙ,
ШИ ДТАВРИЧЕСКЪЛЪЛЪЙ ХЕР- || СОНИСЪ, КЪ ДКЪРЪЛЪ БЛАГОСЛОВЕНІЕ || САЪ ТИПЪРИТЬ
ДЧАСТЬ КАРТЕ ЧЕСЪ || НЪМЪЩЕ КАТАВАСЕРЪ. || ДЕ ПРОТО ІЕРЕЙ ДЪЛЪ МОЛ-
ДАВЕЙ || Д КАЛАХІЕЙ, ШИ Д БАСАРАВЕЙ МИ || ХАИЛЬ СТРЪЛЪВЪЦКІЙ,
ЖТРЪ ЖСЪШЪ || ДСА ТИПОГРЪФІЕ Ж ПЪШИ. || Ла ДНІЙ ДЕЛА ХЪ :
ДУЧЪ [1792] : || ІАНЪАРІЕ Ф. In-8° de 3 feuillets, 376 pages et 3 feuil-
lets.

Le conseiller privé Aleksandr Andrejevič comte Bezborodko, dont le nom est
cité sur le titre, était arrivé à Iassi vers la fin du mois de novembre 1791 pour y
remplacer Potemkin; mort le 5/16 octobre précédent (HURMUZAKI, *Documente
privitore la istoria Românilor*, Suplement I, vol. II, 1885, p. 82). Ce personnage,
né le 8/19 mars 1747, avait été secrétaire d'État, grand-maitre de la cour, ambas-
sadeur auprès de l'empereur Joseph II. En 1784, il avait été créé comte du Saint-
Empire romain. L'empereur Paul le fit vice-chancelier et, le jour du couronnement

(5/16 avril 1797), lui conféra le titre de prince russe. Il mourut le 6/17 avril 1799. Voir Petr DOЛГОВОУИ, Россійская родословная Книга, II, 1855, p. 176. Bibl. de l'Académie roumaine.

24. **АТРУ СЛѢВА І ОУНѢА ДМ-** || **НЕЗЪА АТРОИЦЪ СЛѢВИТЬ.** || **ЧАСОСЛОБЪ** ||
АКЪМЪ ТУПЪРИТЬ ДЪПЪ ШРЪНДЪАЛА || **ЧЕЛЪИ ГРЕЧЕСКЪ, ШИ РЪСЕСКЪ, А ЗИ-**



ЛЕЛЕ || ПРЪ АММИНАТЪАУИ ДМНЪ. || **АЛЕКСАНДРЪ КОНСТАН-** || **ТИНЪ**
МОРЕЗЪ КОСВОДЪ. || **АТРУ АТЪА ДОМНІЕ АМЪРИИ СЛАЕ.** || **КЪ БЛАГОСЛО-**

БѢНІЕ Прѣ ѡсфѣ- || цѣтвѣшъ. || КҮРЬ ГЛ҃ВРІИЛѢ. || Митрополѣи ѡтѡатъ
 молдѡба || Шѣ сѡз типѣрѣтъ дѣ Прото Іерѣн || Стѣпѣнирилшрѣ
 молдѡвѣи Балѡхѣи шѣ || ѡбисарѡвѣи Михайлѣ Стрѣльбѣцкѣи
 ꙗ || трѣ ꙗсѣшъ ѡса Типогрѣфѣи ꙗтѣргѣль || Іѡшѣлѣи ꙗ ѡнѣль
 дела Хѣ; ꙗѡѡѣв [1792]. || ѡпрѣль ꙗ. Petit in-8° de 3 feuillets lim. et
 ꙗни [458] pages, plus 1 feuillet.

Le titre est entouré d'un encadrement typographique; voir la reproduction ci-dessus (p. 363).

Au verso du titre est un bois signé : *Protoieret Mihail*, lequel bois est accompagné de trois lignes de texte (voir ci-après, p. 365).

Le 2° feuillet contient, au recto, trois oraisons : « *Condac*. Cel ce pentru noi s'au răstignit veniți toți să clătăm... » Au verso est le commencement de la table (*Scara*).

Le 3° feuillet est occupé, au recto, par la fin de la table, et, au verso, par un bois représentant la Trinité. Cette figure est également signée : *Protoieret Mihail*.

Le dernier feuillet contient au recto : *Pravila care aū dat 'o ingerul Domnului marelui Pahomie*. Inceputul așa : *Sfinte Dumnezeule, și după Tatăl nostru : Doamne miluiește 12 ori*... Le verso est blanc.

Bibl. de M. V. Bogișic, à Paris.

Parmi les impressions de l'année 1792, M. G. Ionescu (*Noua Revistă română*, IV, 1901, p. 106^b) cite le volume suivant : *Istoria craiului Sfediei Carol XII, acum înțită tâlmăcită după al nostru dialect prin silința smeritului Gerasim, arhimandrit mitropoliei Iașului*. Il est évident que Gherasim, qui dirigeait alors avec Strélbickij l'imprimerie de Iassi, devait se proposer de donner au public l'ouvrage de Voltaire; mais sa traduction, dont la Bibliothèque de l'Université de Iassi possède le manuscrit, paraît être restée inédite. L'*Histoire de Charles XII* ne parut que cinquante-quatre ans plus tard, en Valachie, traduite, cette fois, par Nicolae Racoviță (*Istoria lui Carol XII*; București, 1846, 2 vol. in-8°).

25. Летѡргѣа кѡре ѡкъмѣ ѡль доилѣ сѡз типѣрѣтъ ꙗтѣрачѣстѡшъ кѣпѣ
 ꙗзѣилеле пре лѣминѡтѣлѣшъ шѣ пре ꙗнѣлѣцѡтѣлѣшъ Домнѣ Михайѡу К. Стѣлѣль
 КВ. кѡ ѡсѣрдѣа шѣ кѡ тѡатъ келѣлѣа ѡ преѡсѣфинѣцѣтѣлѣшъ Митрополѣи
 ѡль Молдѡвѣи кѡрѣ кѡрѣ Іѡкѡвѣ ꙗтрѣ ѡ сѡ типогрѣфѣи дѣнѣ нѡѡ
 фѣкѣтъ ꙗ сѣнѣта митрополѣи ꙗ Іѡшѣла ѡнѣи дела Іѡѡмѣ ꙗзѣѣ
 [1792], ꙗрѣ дела нащѣрѣ лѣшъ ꙗсѣ ꙗѡѡѣв [1794]. Шѣ сѡз типѣрѣтъ
 дѣ пѡпа мѣхѡлѡке Типогрѣфѣ. Шѣ дѣ Герѡсѣимѣ Стрѡдѣѡконѣ
 Типогрѣфѣ. In-fol.

M. G. Ionescu, qui cite ce volume (*Noua Revistă română*, IV [1901], p. 106), ajoute que le surveillant de la typographie était le hiéromoine Inochentie, chapelain

et ecclésiarque de la métropole, et que la composition a été faite par le diacre Teodor et par Ion.



Bibl. Urechie, à Galați (voir V. A. URECHIA, *Istoria Românilor*, Seria 1774-1800, V, p. 525). •

26. Крѣчѣ || шѣ Андроніѣсъ . || Акѣмѣ ѣтѣѣ тѣпѣрѣтъ, ѣзѣлеле
 прѣ лѣминѣтѣлѣѣѣ, шѣ || прѣ ѣнѣлѣцѣтѣлѣѣѣ Дѣмнѣлѣѣѣ нѣстрѣ. Мѣхѣѣѣ ||

КОНСТАНДИНЪ, СЪЦЪЛЪ БОЕБОДЪ, || КЪ МИЛА ЛЪИ ДЪМНЕЗЪ, ДОМЪНЪ ЦЪРЬИ
МОЛДАВЕИ || КЪ БЛАГОСЛОВЕНІА, ШИ ТОАТЪ БЕЛЪЛА. ПРЕШФИНЦІНСАЛЕ ||
КЪРІЪ КЪРЪ, ІАКОВЪ АРХІЕПІСКОПЪ, ШИ || МИТРОПОЛІТЬ МОЛДАВЕИ. || ПРЕ
КАТЬ САЪ ПЪТЪТЬ ТЪЛМЪЧИ НОВА КАПЕТЕ ПЪНЪ АКУМЪ, || ДЕ ПРЕ ЛІМБА
ГРЕЧАСКЪ, ПРЕ ЛІМБА НОВАСТЪ МОЛДОВЕНЪСКЪ. || САЪ ДАТЬ АТЪПАРЮ,
АТЪПОГРАФІА ПРЕШФИНЦІНСАЛЕ, ЧЪ || ДИНЪ НОВЪ ФЪКЪТЪ, А
СФІНТА МИТРОПОЛІЕ, А ІАШЪ. || АНЪЛЪ ДЕЛА ХС, ЖАУЧА [1794]. ||
САЪ ТЪПЪРІТЬ ДЕ ПОПА МИХАЛАКЕ ТЪПОГРАФЪ. || ШИ ДЕ ГЕРА-
СИМЪ ЕРОДІАКОНЪ ТЪПОГРАФЪ. In-fol. de 2 feuillets lim. et 98 pages.

Au verso du titre, les armes de Michel Constantin Suțu, accompagnées de 4 distiques :

Doaă Chipuri cu steme ce în pecete s'au însemnat
Domnului Mihail Costandin Suțul veovod s'au încredințat. . .

Le second feuillet lim. contient une *Arătare în scurt*.

Le volume se termine par la mention du correcteur, le moine Inochentie, ecclésiastique de la sainte métropole de Iassi. Ce personnage était en même temps le directeur de l'imprimerie.

Le roman de *Critil et Andronius*, dont nous avons ici les neuf premiers chapitres, met en scène deux hommes, dont l'un, Critil, personnifie la vertu, tandis que l'autre représente la nature inculte et bestiale. Cet ouvrage moral est donné au public comme traduit du grec; mais il semble bien probable qu'il reproduit en réalité un original français. Le traducteur, qui paraît être le métropolitain Iacov Stamati lui-même, n'a pas voulu indiquer une source qui aurait pu paraître aux fidèles suspecte d'hérésie. Telle est du moins l'hypothèse qu'a développée non sans vraisemblance V. Alecsandrescu Urechie dans l'*Atheneulă română* de Iassi (mai-juin, 1861, p. 33) et dans son *Istoria Românilor* (Seria 1774-1800, V, 1893, p. 421, 505, 523). M. Pompiliu Eliade (*De l'Influence française sur l'esprit public en Roumanie*, 1898, p. 332) a reproduit les mêmes conclusions.

M. Gaster a donné quelques extraits de *Critil et Andronius* (*Chrestomatie română*, II, 1891, p. 150-153).

Bibl. centrale de Bucarest. — Bibl. de l'Académie roumaine, fonds de Scheie, n° 4105.

IV. — ATELIER DE DUBOSSAR.

27. Букварь славенскій изданный Молдавскимъ, Воложскимъ и Бессарабскимъ Протоереемъ Михайломъ Стрѣлбецкимъ, въ собственной типографіи. Въ Дубосарахъ. 1794 г. In-8°.

Sorikov, Опытъ, I, p. 60, n° 188.

28. Часословъ . . . Ꙗ ДѢВЪСАРЬ, 1794. In-?.

MELCHIBEDEC, *Chronica Husilor*, 1869, II, p. 168.

V. — ATELIER DE MOGILEV DE PODOLIE.

29. ИСТОРИА Ꙗ АЛЕΞΑΝΔΡЪΛΒΪ: Ꙗ ЧЕЛЪИ МАРЕ ДИНЬ МАКЕΔΟΝΙΑ Ꙗ ШИ ДЪИ ДАРІЕ ДИНЬ ПЕР- Ꙗ СИДА А Ꙗ ПЪРАЦИЛШРЬ. Ꙗ ГАУ ТИПЪРІТЬ Ꙗ ТИПОГРЪ- Ꙗ ФІА ЧЪ БОЛНИКЪ; А- Ꙗ ПРОТО ПОПЪЛЪИ МИХАЙЛЪ Ꙗ СТРЪЛБИЦКІИ, Ꙗ ТЪРГЪЛЪ Ꙗ МОБИЛЪЛЪИ, Ꙗ ТРЕ ХОТА- Ꙗ РЮЛЪ РОССІЕЙ, ШИ Ꙗ ТРЕ ДЪ Ꙗ МОЛДОБИЕЙ. Ꙗ АНЪЛЪ ДЕЛА Ꙗ ХЪ: ЖУЧЪС [1796]: Генаріе, еї. In-8° de 277 pages et 1 feuillet.

Les Roumains paraissent avoir connu de bonne heure le roman d'Alexandre par la rédaction slovène, et divers témoignages rendent probable l'existence d'une traduction roumaine dès le XVII^e siècle (voir M. GASTER, *Literatura populară română*, 1883, p. 9-31). Antonmaria Del Chiaro nous apprend dans son *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia* (Venezia, 1718, in-4°, p. 44) que l'*Alexandrie* était alors imprimée, et, comme la mention qu'il en fait précède immédiatement celle d'un ouvrage à la publication duquel Del Chiaro avait eu part, *Le Massime degli Orientali* (en roumain *Pilde filosofesti*), qui sont datées de Tîrgoviște, 1713, il est à croire que le roman avait paru cette année même, ou l'année précédente. On ne retrouve aujourd'hui aucun exemplaire de cette édition originale (voir I. BIANU și N. НОДОȘ, *Bibliografia românească veche*, 1903, in-fol., p. 486), et l'on ne peut dire si elle a servi de base à l'édition de Mogilev, ou si Michel Strélbickij a reproduit quelque manuscrit.

Bibl. de l'Académie roumaine.

ÉPIISODES DE LA JEUNESSE
DE
TAÏ-KAU SAMA
SURNOMMÉ
LE NAPOLÉON DE L'EXTRÊME-ORIENT
TRADUITS DU JAPONAIS
PAR
LÉON DE ROSNY



ÉPISODES DE LA JEUNESSE

DE

TAÏ-KAU SAMA

SURNOMMÉ

LE NAPOLÉON DE L'EXTRÊME-ORIENT

Le personnage qui devait être connu de la postérité sous le titre de *Tai-kau Sama*⁽¹⁾, et qu'on a surnommé « le Napoléon du Nippon, représente sans contredit une des figures les plus originales de l'histoire du moyen âge japonais. Sorti des basses classes de la société, dans un empire où la noblesse féodale était encore toute puissante et le peuple réparti en castes rigoureusement distinctes les unes des autres, il parvint, grâce à l'énergie de sa nature et surtout à l'ingéniosité de son intelligence, à atteindre une situation sociale prépondérante dans son pays. Doué d'une finesse d'esprit peu commune et d'une habileté sans pareille dans l'art d'être agréable aux hommes puissants dont la protection lui était nécessaire, il ne se montra pas moins habile à caresser les passions de la masse dont il eut besoin à certaines heures de sa carrière politique. Il savait

⁽¹⁾ C'est-à-dire « le Grand Conseiller ». — Les mots *Tai-kau* représentent un titre que l'on peut traduire par « le Grand Conseiller » ; mais, comme ce titre n'a été attribué qu'à lui seul, nous devons le considérer en quelque sorte comme le nom populaire de celui qui est appelé *Hidé-yosi* dans les histoires du Japon (cf. HALL CHAMBERLAIN, *Things Japanese*, p. 156).

enfin dissimuler merveilleusement son insatiable ambition et donner à ses actes arbitraires et parfois même d'une témérité révoltante l'apparence d'un immense amour de sa patrie et de ses concitoyens.

La laideur proverbiale de son visage et son défaut à peu près complet d'instruction primaire ne devaient pas être un obstacle sérieux à l'accomplissement de ses desseins. S'il répugna à quelques femmes, il eut son genre de succès auprès de beaucoup d'autres et trouva dans la personne de sa seconde épouse une admiratrice dévouée à sa cause et à ses idées. S'il eut à l'école des insuccès et des déboires, au point qu'on fut obligé de l'en chasser honteusement, il sut en la quittant se faire distinguer et chérir par un chef de voleurs, le fameux Petit-Six, dont il devint le lieutenant habile et dévoué, alors qu'il était encore un tout jeune enfant.

A l'époque où Tai-kau Sama fit son entrée sur la scène du monde, le Japon était en proie aux plus terribles tourmentes politiques et sociales. La caste militaire, profitant de la faiblesse des mikados qui s'étaient succédé depuis plusieurs siècles sur le trône impérial, se montrait partout en armes, prête à s'emparer du pouvoir que se disputaient, appuyées sur elle, plusieurs grandes familles du pays.

La culture morale, que les Japonais avaient empruntée à la Chine, à laquelle ils devaient en outre la possession de l'art d'écrire et toutes les connaissances scientifiques et littéraires qui font sortir un peuple de l'état de barbarie pour entrer dans celui de civilisation, était abandonnée de toutes parts. Le Confucéisme, dont l'enseignement public, longtemps préconisé dans l'archipel de l'Extrême-Orient, avait eu pour résultat d'opposer une digue puissante aux excès de l'autoritarisme, en même temps qu'il établissait la société et la famille sur des bases relativement satisfaisantes, cette puissante doctrine, qui avait eu

pour effet d'établir au Nippon comme en Chine la suprématie de la raison sur la force brutale, était en pleine décadence. Le militarisme, qui abrutit les peuples et les soumet bientôt à tous les esclavages et à toutes les démoralisations, devenait au contraire de jour en jour davantage la formule exclusive de l'activité nationale. Comme le dit un ouvrage célèbre intitulé *Tai-hei ki*⁽¹⁾ : « A cette époque, dans les hautes classes, on ne respectait plus la vertu du Prince; dans les basses classes, on avait perdu le respect pour les fonctionnaires publics, de telle sorte que le peuple tout entier ne jouissait plus de la tranquillité. »

Au milieu de cette désorganisation générale, il y avait évidemment une place prépondérante à prendre pour un audacieux intrigant capable d'attacher à sa fortune les innombrables convoitises d'une foule d'ambitieux mercenaires aptes à remplir toutes les besognes, même les plus sales et les plus honteuses, pourvu qu'elles leur soient profitables; il y avait enfin une occasion exceptionnelle pour s'emparer du pouvoir suprême qui n'existait plus alors que d'une façon purement nominale entre les mains d'un empereur réduit à vivre à l'état de fétiche et sans aucune autorité effective dans une captivité somptueuse, mais non moins réelle, en dehors du centre des affaires publiques.

Telle avait été la pensée de Nobou-naga, qui avait entrepris une œuvre de centralisation que Tai-kau Sama s'efforça à son tour de poursuivre avec une habileté qu'il est impossible de ne pas reconnaître.

L'ambition de ce singulier personnage n'avait pas de bornes : non content d'accaparer le pouvoir absolu dans son pays, il

⁽¹⁾ « *Historia magnæ pacis (recuperatæ).* »

voulut annexer la péninsule coréenne au Japon et même la Chine tout entière, dont il se préparait à entreprendre la conquête, lorsque la mort vint le frapper, à l'âge de soixante-deux ans, au mois de septembre 1598⁽¹⁾.

On trouve, dans la littérature japonaise, des ouvrages de toutes sortes sur ce fameux personnage. La plupart, il faut le dire, sont bien plutôt des livres d'histoire romanesque que des livres historiques proprement dits. Voici, à titre de spécimen, quelques extraits d'un de ces ouvrages qui est très populaire au Nippon, où il est connu sous le titre de *Tai-kau ki*.

ENTREVUE DU JEUNE TÔ-KITSI (TAÏ-KAU SAMA)
AVEC SON ALTESSE ODA NOBOU-NAGA.

Sur ces entrefaites, le jeune Tô-kitsi, qui avait quitté la maison de l'officier Matsou-sita, s'en était retourné dans son pays natal. Un jour que son père, sa mère et tous ses parents se trouvaient réunis, il partagea entre eux les taëls dont il avait reçu le montant pour la cuirasse qu'il tenait de son ancien maître Youki-tsouna.

« Bien que j'aie été au service chez Youki-tsouna, leur dit-il, son peu de talent ne m'a permis de trouver chez lui qu'un bien mauvais moyen pour me produire dans le monde. Son Altesse Nobou-naga, tout au contraire, est un homme de rare valeur à notre époque : me mettre à son service me semble un moyen avantageux pour tirer parti de mon activité. »

Or il advint que le premier jour du neuvième mois de la première année de l'ère impériale *Yeï-rokû*, Son Altesse Oda Nobou-naga alla chasser sur le mont Ko-maki-yama. Le jeune Tô-kitsi, voulant profiter de l'occasion qui se présentait, arrangea

⁽¹⁾ Né à Naka-moura en 1536, Tai-kau Sama fut déclaré *Kami* par un décret impérial et un temple fut élevé en son honneur.

avec soin ses vêtements et se rendit à l'endroit où devait avoir lieu la chasse privée.

Il exprima alors à l'avant-garde du prince son désir d'être présenté au chef de la forteresse de Kyo-sou; mais un fidèle sujet de la maison de Son Altesse Oda, le nommé Siba-ta Gonrokou Katsou-iyé, accueillit sa demande avec colère et dit :

« C'est par trop d'audace d'avoir la prétention d'être présenté à notre Prince. Cet individu, à mon avis, est un espion d'une province voisine. Qu'on le garrotte et qu'on le conduise à la forteresse. »

A peine cet ordre fut-il donné, que le jeune Tô-kitsi se vit entouré de soldats. Ce déploiement de forces, toutefois, ne lui causa pas la moindre frayeur :

« Je ne suis à aucun égard, dit-il, un personnage suspect. Mais quand bien même je serais un espion d'une province ennemie, je ne comprends pas qu'il faille appeler tant de monde pour garrotter un petit bonhomme de ma taille. Si vous étiez convaincus que je suis un espion, vous auriez dû agir avec moins de manœuvres pour m'arrêter. Je me contenterai donc d'accueillir en riant votre langage irréfléchi. »

Son Altesse Nobou-naga, qui se promenait, entendit par hasard cette discussion et donna ordre qu'on fit approcher le jeune Tô-kitsi. Interrogé sur le motif qui l'avait porté à venir à la forteresse, celui-ci répondit :

« Bien que Votre Altesse rencontre dans cette chasse beaucoup de cerfs et de singes, il n'en résultera aucun avantage pour le pays. Mais, si vous daignez me prendre à votre service, l'Empire recouvrera aussitôt la paix et toute la nation vous souhaitera la longévité. »

Tô-kitsi s'étant expliqué de la sorte sur le motif qui l'avait engagé à se rendre à la forteresse afin de pouvoir faire une

telle déclaration, Son Altesse Nobou-naga réfléchit à cet étrange événement et adressa la question suivante au jeune inconnu :

« Quelles sont tes connaissances en art militaire ? »

Aussitôt le jeune Tò-kitsi éleva la voix et répondit :

« En haut, moi je connais l'astronomie; en bas, je connais la géographie; au milieu, il n'y a rien que je ne sache complètement, rien que je ne sois capable de discerner. Pour vous dire la vérité, je suis le *Koung-ming* des temps troublés, le *Tcheou-koung* des temps paisibles. Vous n'avez qu'à me mettre à l'épreuve pour vous en convaincre ! »

Son Altesse Nobou-naga, étonné de cette réponse, admit tout d'abord le jeune Tò-kitsi au nombre de ses serviteurs, afin de juger ce qu'il pouvait y avoir de vrai ou de faux dans ses déclarations. Sur son ordre, il fut donc confié à Foudzi-i Matayé-mon, chef des fantassins. — Aussitôt après, il retourna dans son château principal.

La même nuit, Foudzi-i, pour se conformer à l'ordre de son maître, invita le jeune Tò-kitsi à venir le voir. Celui-ci lui fit connaître son pays natal, son nom de famille et son petit nom. Interrogé au sujet de l'astronomie, de la géographie et de la stratégie, sciences qu'il avait déclaré connaître à fond, il répondit :

« Mon père, appelé *Ya-souké Masa-yosi* de Naka-moura, a servi le Seigneur de Boungo, votre précédent prince, en qualité de voltigeur. Blessé au genou par une flèche sur le champ de bataille, il dut quitter le service militaire et alla vivre dans ce pays-ci, à Naka-moura, où il se fit cultivateur. C'est pour ce motif que j'ai reçu le nom de *Tò-kitsi*, de *Naka-moura*, fils de *Ya-souké Masa-yosi*. Je dois vous avouer tout d'abord que je n'ai jamais étudié l'astronomie ni la géographie, malgré ce que je vous ai dit à cet égard. Sentant bien mon insuffisance, j'ai compris que, quel que fût mon désir d'entrer à votre service, je n'avais point

de chance d'y réussir. J'ai donc mis ma confiance dans mon bavardage et, grâce à un mensonge, je suis parvenu à attirer l'attention de mon Seigneur. Pour l'accomplissement de mes vœux, que pouvais-je entrevoir d'égal à ce résultat ?

« Permettez-moi d'espérer que, grâce à votre recommandation, je serai admis comme domestique dans la maison de Son Altesse et que je pourrai vous donner des preuves de mon inépuisable dévouement. »

Foudzi-i, qui ne s'était guère attendu à cette déclaration, voulut tenir compte de la manière humble avec laquelle le jeune Tò-kitsi avait exprimé son désir. Il alla donc rendre compte à son maître de ce qui s'était passé.

Son Altesse Nobou-naga se mit à rire et lui dit : « Ce polisson est très drôle avec son attitude audacieuse. Enrôle-le dans ton personnel. »

Nommé aussitôt palefrenier, on l'appelait en riant : « Petit singe ! petit singe ! »

Dès lors, Tò-kitsi n'eut pas jour et nuit la moindre négligence dans la remise du fourrage aux chevaux ; et, dans ses moments de loisir, il caressait avec ardeur tout leur corps, de sorte qu'en peu de temps leur pelage prit un beau brillant, ce dont s'aperçut Nobou-naga.

Nommé plus tard porteur des sandales, il avait la précaution, lorsqu'il faisait froid, de mettre les chaussures sur son sein, afin de les réchauffer. Bref, il avait d'innombrables attentions.

Nobou-naga, qui était un brave général alors dans la fleur de l'âge, ne se préoccupait jamais de la température. Qu'il fît un froid rigoureux ou une extrême chaleur, dès le point du jour il se livrait à l'exercice.

Or il arriva qu'un matin où la température était très froide, il s'était levé de meilleure heure que d'habitude. Comme il

n'aperçut absolument personne sous le portique du palais, il se mit à crier : « Y a-t-il ici quelqu'un ? »

Tô-kitsi, qui était déjà sur pied, répondit : « Présent ! »

Nobou-naga lui dit alors : « Comment se fait-il qu'en dehors de toi, il n'y ait ici personne ? »

Tô-kitsi répondit respectueusement : « Comme Votre Altesse est sortie ce matin une demi-heure plus tôt que d'habitude, personne en effet n'est encore à son poste.

— Eh bien ! ajouta le prince, comment se fait-il que toi tu sois venu d'aussi bonne heure ?

— Votre humble serviteur, répartit Tô-kitsi, n'a pas agi seulement ce matin de la sorte. Tous les jours, il vient une heure avant les autres, attendre la sortie de Votre Altesse. »

Ainsi qu'il a été dit dans les chapitres précédents, Tô-kitsi n'était pas homme à se résoudre aisément à rester domestique quelque part. Néanmoins, comme on l'a vu, il tint à se montrer attentionné dans son service chez Son Altesse Nobou-naga, dont il parvint très vite à comprendre le caractère et à obtenir la confiance. Les endroits où Tô-kitsi avait servi antérieurement étaient des maisons de petites gens où il ne pouvait trouver carrière pour l'accomplissement de ses vues.

Nobou-naga était un de ces héros dont on rencontre peu d'exemples dans l'antiquité et dans les temps modernes. Son intelligence l'emportait sur celle des autres hommes et la postérité l'a parfois considéré comme supérieur à *Hidé-yosi* (Taï-kau Sama) lui-même. Aussi le jeune Tô-kitsi s'aperçut-il bientôt qu'il était un personnage capable de collaborer à ses desseins. Rusé et fidèle tout à la fois, il se fit son serviteur et parvint de la sorte à réaliser finalement de grandes actions.

Nobou-naga, de son côté, sut vite apprécier la valeur de Tô-kitsi ; et bientôt, n'ayant plus le moindre doute sur son compte, il n'hésita pas à tout lui confier. On peut dire qu'il y

eut, en cette circonstance, la rencontre extraordinaire de deux héros.

Or Nobou-naga fut frappé des aptitudes de Tò-kitsi à dépasser tout le monde dans l'accomplissement de son service et finit par l'appeler aux fonctions les plus importantes. Bien vite il lui remit la direction de ses cuisines. Très économe, Tò-kitsi parvint à y diminuer considérablement les dépenses. Donnant ainsi de plus en plus de satisfaction à son maître, il reçut de lui un traitement de trente enfilades.

Un jour où Nobou-naga était à la chasse sur le Komoki, il vint à l'idée de Son Altesse de faire compter les arbres de cette montagne. Comme ces arbres étaient nombreux et répandus pèle-mêle de tous côtés, le calcul semblait difficile. Aussi tous les gens de la suite du Prince furent-ils fort embarrassés pour accomplir l'ordre qui leur avait été donné. Tò-kitsi trouva un procédé ingénieux pour se tirer d'affaire. Il coupa de petits bouts de ficelle et les fit attacher au pied de chaque arbre. Comme il avait compté à l'avance combien il avait coupé de ces bouts de ficelle, il lui fut facile, d'après ce qui restait entre ses mains, de savoir le nombre des arbres de la forêt.

La présence d'esprit du jeune Tò-kitsi se traduisait sans cesse par des actes de ce genre.

LE MARIAGE DE TÓ-KITSI

AVEC LA FILLE DE FOUZSI-I MATA-YÉ-MON.

Isolé, le Principe Femelle ne produit pas; solitaire, le Principe Mâle ne se perpétue pas¹⁾. C'est pour le même motif que

¹⁾ Cette idée est empruntée à l'antique philosophie cosmogonique des Chinois, qui attribue toute création en ce monde au contact de deux principes opposés, le *yin* ou «principe femelle» et le *yang* ou «principe mâle».

l'union du Ciel et de la Terre ne devint effective que par le concours du principe femelle et du principe mâle. L'homme fait de la femme sa chambrée; la femme fait de l'homme sa maison⁽¹⁾.

De la sorte, la condition normale de la vie dérive du mari et de l'épouse. Le *yin* et le *yang* une fois réunis, la pluie tombe. Le mari et l'épouse une fois réunis, il en résulte la constitution de la famille.

Foudzi-i Mata-yé-mon, chef de fantassins de Son Altesse Nobou-naga, avait une fille qui s'appelait *Ya-yé*⁽²⁾. Née dans une famille riche et opulente, elle n'était étrangère à aucun art. En outre, elle avait un charmant visage qui n'empruntait pas son incarnat au fard rouge; de sorte qu'elle avait acquis une grande renommée dans le pays.

Or, il y avait à cette époque un jeune homme appelé *Maë-da Inou-tsi-yo*, chef des pages de Nobou-naga. Il pensa à la belle *Ya-yé* et, au moyen d'un entremetteur, il la demanda en mariage à son père Mata-yé-mon.

⁽¹⁾ Autre formule empruntée à la vieille littérature de la Chine, où le mot *chih* «chambre» est employé dans le sens de «épouse» et le mot *kia* «maison» dans celui de «épouse» et ensuite de «famille». Ces expressions ont toutefois, dans les idiomes de l'Extrême-Orient, une portée bien autrement étendue que dans nos langues. Le mot *chih*, par exemple, ne désigne pas seulement une maison ou une partie de la maison, mais on l'emploie comme désignation de «la chambre spéciale de la femme» ou «gynécée». Il signifie enfin «le corps» ou «la personne» (*chin*), «un nid» (*tchao*), «l'intérieur d'une tombe» (*tchoung-kouang*), «la salle des ancêtres», dont on connaît le rôle considérable dans la vie chinoise, etc.

Quant au mot *kia* (vulg. «maison») qui, par parenthèse, est parfois une appellation de «l'épouse», il peut aussi se traduire par «le mari».

Il y aurait à faire sur ces deux mots une étude des plus intéressantes, qui éclaircirait plus d'un point resté obscur de l'antique organisation sociale des Chinois. Dans une simple note, j'ai le regret de ne pouvoir en dire davantage.

⁽²⁾ C'est-à-dire «octuple». Ce nom, pour une jeune fille, peut sembler bizarre. Je crois en avoir découvert l'origine. Dans la pensée des Japonais, il rappelle une légende contenue dans leurs livres sacrés (voir mon *Histoire des dynasties divines du Japon*).

Mata-yé-mon fut très joyeux et accueillit tout d'abord en principe la demande qui lui était faite. Puis il en informa sa fille Ya-yé.

Que pensa la jeune fille de cette proposition? Elle éprouva une véritable horreur à l'idée de se marier avec Inou-tsi-yo et repoussa avec véhémence l'engagement pris par son père.

Mata-yé-mon fit alors venir Tò-kitsi de Naka-moura et lui raconta de point en point ce qui s'était passé. Puis il le chargea d'aller chez Inou-tsi-yo et, après lui avoir fait des excuses, de lui expliquer le motif qui l'obligeait à revenir sur sa promesse au sujet de son mariage avec sa fille.

Tò-kitsi, pour se conformer à ces instructions, se rendit aussitôt chez Inou-tsi-yo.

Arrivé chez celui-ci et malgré les paroles onctueuses dont il fit usage, Inou-tsi-yo, qui était un guerrier de caractère énergique, se refusa tout d'abord de la façon la plus formelle à ce retrait de promesse. Il ajouta qu'il donnerait une réponse définitive lorsqu'il aurait reçu des explications motivées au sujet de cette rupture. Tò-kitsi imagina alors un subterfuge et lui fit ce mensonge : « Ya-yé, fille de Mata-yé-mon, a contracté depuis longtemps avec moi une promesse de mariage. Son père n'en savait rien. Quoiqu'il ait accordé sa fille à Votre Excellence, l'accomplissement de votre union ne pourra pas réussir. Ayez un bon mouvement et pardonnez-moi ma faute. Si vous voulez bien consentir à la rupture de votre projet, vous me comblerez de bienveillance. »

Inou-tsi-yo fut très surpris en entendant ces paroles et comprit qu'il y avait là une ruse de Tò-kitsi.

« Cette fille, se disait-il à lui-même, a pu contracter un engagement de mariage avec quelqu'un autre que moi; mais est-il possible qu'elle ait été jusqu'à entretenir des relations avec un jeune homme à figure de singe tel que Tò-kitsi? »

Il composa donc intentionnellement son visage et dit :

« J'ignorais complètement qu'une pareille promesse vous avait été faite. Aussi ne sais-je comment m'y prendre pour réparer les fâcheuses paroles que je vous ai dites tout à l'heure. A partir d'aujourd'hui, je renonce à l'idée que j'avais eue de me marier avec la demoiselle Ya-yé et je me fais votre entremetteur pour aboutir à la réussite de vos desseins. »

Tô-kitsi, qui ne s'était pas mépris sur le fond de la pensée de Inou-tsi-yo, éprouva un grand trouble en entendant ces paroles. Mais, bien qu'il ait décliné l'offre qui lui était faite, Inou-tsi-yo se montra de plus en plus entêté et alla rendre compte de l'incident à Nobou-naga. Tô-kitsi en fut très ennuyé et se vit dans l'obligation d'aller entretenir Mata-yé-mon et sa femme de ce qu'il avait fait.

Mata-yé-mon, lui aussi, ne savait comment sortir de cette impasse. Il raconta donc ce qui s'était passé à sa fille Ya-yé; comme elle n'avait pas de dégoût pour la laideur de Tô-kitsi, elle consentit volontiers à le prendre pour époux.

Mata-yé-mon et sa femme, très joyeux de cette résolution de leur fille, invitèrent Tô-kitsi à venir les voir et lui racontèrent ce qui s'était passé.

Tô-kitsi, dont l'embarras ne faisait que s'accroître, répondit :

« L'histoire que j'ai racontée n'était rien autre qu'une ruse imaginée sur le moment, et je ne pensais pas que les choses en viendraient là. »

Il eut alors beau chercher un moyen quelconque pour ajourner le mariage, Mata-yé-mon s'opposa formellement à toute temporisation.

« Les choses, dit-il, en sont arrivées à un point où il n'est plus possible de tergiverser. D'ailleurs, ma fille désire se marier avec vous, et toute rupture devient d'autant plus impossible

que le récit de cette aventure est parvenu aux oreilles de notre Prince. »

On décida donc de choisir un jour faste pour l'accomplissement du mariage. Inou-tsi-yo fut pris pour entremetteur et Tô-kitsi devint l'époux de Ya-yé.

Inou-tsi-yo, toutefois, épia la conduite des nouveaux mariés. Il n'aperçut entre eux aucune incompatibilité d'humeur. Tout au contraire, en s'estimant mutuellement, ils éprouvèrent un respect et un amour réciproques; ils vécurent ainsi dans une heureuse intimité. Plus tard, lorsque Tô-kitsi eut pris en mains le gouvernail de l'État, il donna à son épouse le nom honorifique de *Kita-no Man-dokoro*.

C'est cette noble femme qui reçut plus tard le titre de *Kau-dai In*. Sans s'être laissé détourner par la laideur du visage de Tô-kitsi, elle n'avait pas hésité à le prendre pour époux. C'est évidemment parce qu'elle avait pressenti sa haute supériorité. Aussi n'y a-t-il pas de comparaison possible à faire entre elle et *Kiku-zyo* « Madame Chrysanthème », sa première femme.

DISPUTE DE KI-NO-SITA ET DE OUYÉ-SIMA.

Le quinzième jour du premier mois de l'ère impériale *Yei-rokû*, au printemps, les sujets de la maison d'Oda se rendirent tous sans exception à la citadelle et y présentèrent les félicitations en usage les jours fériés.

Son Altesse Nobou-naga, qui était tout particulièrement dans de bonnes dispositions, avait fait préparer un grand banquet.

A cette occasion, il s'adressa aux officiers qui étaient présents et leur demanda de lui dire s'il valait mieux faire usage, dans les combats, de lances à manche long ou de lances à manche court.

Ouyé-sima Mondo, qui avait été nommé fonctionnaire de la

maison du Prince grâce à sa supériorité dans le maniement de la lance, s'avança alors et déclara que les lances à manche court lui semblaient les plus avantageuses.

Or Nobou-naga, qui était depuis longtemps partisan des lances à long manche, ne fut pas satisfait de la réponse de Mondo et ordonna que chacun des généraux fit connaître son avis sur la question qu'il avait posée.

Tô-kitsi, qui avait l'habitude de se mêler de tout, s'avança et dit : « Dans ma pensée, les lances à long manche sont bonnes; celles dont le manche est court ne le sont pas. Pour en faire l'expérience, mandez des fantassins qui ignorent le maniement de la lance. Si vous faites combattre un groupe auquel on donnera des lances à long manche contre un autre groupe auquel on donnera des lances à manche court, la victoire sera à coup sûr du côté de ceux qui auront reçu les longues lances, et de la sorte vous saurez à quidi vous en tenir sur le mérite des unes et des autres. La question n'est pas discutable; faites-en l'expérience sous vos yeux. »

Mondo, en entendant ces paroles, se mit dans une grande colère et dit à Tô-kitsi : « Vous qui êtes un ignorant dans l'art de manier la lance, vous venez de parler à la légère. Je vais prendre sous ma responsabilité cinquante fantassins et, pendant trois jours, je les exercerai au maniement de la lance. Vous faites-vous fort de gagner une bataille contre eux en faisant usage de lances à long manche? Dites-le, oui ou non. »

Tô-kitsi répondit en riant : « Vous disputer ici sur le système qui provoquera la victoire et sur celui qui causera la défaite, est bien inutile. Moi aussi, je vais prendre sous ma responsabilité cinquante fantassins et, pendant trois jours, je leur enseignerai la supériorité des lances à longs manches. Lorsque le quatrième jour sera venu, on livrera le combat et on fera une expérience pour trancher la question.

Son Altesse Nobou-naga, ayant approuvé cette proposition, donna ordre à Souga-ya Kou-yé-mon de mettre cinquante fantassins à la disposition d'Ouyé-sima et un nombre égal à celle de Ki-no-sita.

Or donc, dès qu'Ouyé-sima Mondo eut réuni ses cinquante soldats, il leur expliqua minutieusement les motifs qui permettaient de vaincre avec des lances à long manche plutôt qu'avec des lances à manche court. Puis il donna à chacun des lances de bambou, et du matin au soir on ne cessa pas les exercices, au point de mettre les combattants en grande sueur. Toutefois, comme il n'y avait là en somme qu'une sorte d'improvisation, le succès de l'exercice fut nul, et il ne se produisit dans la mêlée qu'un affreux désordre. Il s'en suivit un tumulte et l'exercice tourna en jeu d'enfant, ce qui mit Mondo en colère. Il prit alors un sabre de bambou et en frappa ses soldats, ce qui les indisposa fortement. Ainsi finit l'exercice pour cette journée.

Quant à Ki-no-sita, il réunit de son côté ses cinquante hommes en vue de leur faire étudier le maniement de la lance. Tò-kitsi fit alors venir lui-même du vin et de la viande qu'il donna à tous ses soldats. Après avoir bien bu et bien mangé, au comble de la joie et enivrés, ils dirent qu'ils allaient s'en aller. Tò-kitsi ordonna alors aux gens de service de les faire festoyer de nouveau.

Lorsque le repas fut terminé, Tò-kitsi, se tournant vers les fantassins, leur dit : « Pour cette fois, allez-vous en chacun chez vous prendre du repos. Demain vous viendrez de nouveau. » Les fantassins demeurèrent un instant et dirent : « Mais nous avons eu l'honneur de venir aujourd'hui pour recevoir vos leçons dans l'art de manier la lance. »

Comme ils allaient alors se retirer tous à la fois, Tò-kitsi se mit à rire et se borna à ces quelques mots : « Il était inutile de vous faire faire l'exercice aujourd'hui. Maintenant que vous

avez bien bu et bien mangé, retournez vite à votre demeure pour vous reposer.» Puis il se leva sans attendre la réponse.

Les soldats, ne sachant que faire, s'en allèrent en compagnie les uns des autres.

Chemin faisant, ils se dirent : « Le seigneur Ouyé-sima est passé maître dans l'art de manier la lance; quant au seigneur Ki-no-sita, il n'est pas au courant; c'est pour cela qu'il a suspendu l'exercice cette fois-ci; Ouyé-sima sera vainqueur. C'est pour que nous ne disions rien qu'il a festoyé aujourd'hui. Quoi qu'il arrive, victoire ou défaite, ce ne sera pas notre faute. Que la responsabilité en incombe à Ki-no-sita ou à Ouyé-sima, toujours est-il que nous avons eu le plaisir de bien nous régaler.» Puis ils rentrèrent chez eux en émettant toutes sortes d'opinions différentes.

Or, à ce moment et pendant toute la durée de trois jours consécutifs, les fantassins d'Ouyé-sima, couverts de sueur, se livrèrent à l'escrime sans prendre haleine, dans le but d'assurer la défaite des soldats de Ki-no-sita. Les troupes de ce dernier, au contraire, ne se livrèrent en aucune façon à l'étude du maniement de la lance. On se contenta de leur bien donner à boire et à manger, et en plus on leur fit passer la journée à causer gaiement les uns avec les autres.

Lorsque le quatrième jour fut arrivé, de très grand matin, conformément à ce qui avait été convenu à l'avance, on apporta des lances de bambou aux cinquante fantassins d'Ouyé-sima et à ceux de Ki-no-sita. Puis on établit la place où devait se faire l'expérience projetée à l'Est et à l'Ouest du champ des courses.

S. A. Nobou-naga, Siba-ta, Sa-kou-ma, Iké-da Mori regardèrent dès le début avec inquiétude de quel côté serait la victoire du jour.

Souga-ya Kou-yé-mon fit alors battre le tambour pour donner

le signal du combat et les troupes de l'Est et de l'Ouest, en entendant le son, s'approchèrent l'une de l'autre.

Aussitôt qu'on aperçut l'engagement des lances, suivant la tactique arrêtée par Ki-no-sita, les soldats de sa troupe se divisèrent en trois corps et poussèrent ensemble une clameur. Puis, en profitant de l'impétuosité que cette clameur avait provoquée, ils se jetèrent sur la troupe d'Ouyé-sima, sans dire ni deux ni trois.

Les soldats de celui-ci, qui n'avaient rien gagné aux exercices auxquels ils s'étaient livrés pendant plusieurs jours, furent terrifiés par les clameurs de leurs adversaires, tombèrent en plein désordre et se mirent en fuite. Ki-no-sita Tô-kitsi-rau ouvrit alors son éventail et donna l'ordre à ses soldats d'avancer, d'avancer encore et avec leurs longues lances de percer et de frapper leurs adversaires. Après les avoir poursuivis tout au plus à une distance d'un demi *tsyau* (30 mètres), Souga-ya Kou-yé-mon fit sonner la cloche pour mettre fin au combat. La troupe de Ki-no-sita, qui avait obtenu un complet triomphe, témoigna de sa joie en faisant entendre avec enthousiasme à trois reprises successives des cris de victoire, et elle opéra sa retraite d'une façon merveilleuse.

DU HALDE ET D'ANVILLE

(CARTES DE LA CHINE)

PAR

HENRI CORDIER

DU HALDE ET D'ANVILLE

(CARTES DE LA CHINE)

Parmi les grands travaux entrepris sous les auspices du célèbre empereur K'ANG-HI 康熙, le second souverain de la dynastie TA TS'ING 大清, qui règne encore aujourd'hui sur la Chine, il faut compter la carte de son Empire dont il confia l'exécution aux missionnaires jésuites établis à sa cour. Cette œuvre immense fut commencée le 4 juin 1708 = 16^e jour de la 4^e lune de la 47^e année K'ang-hi, par les PP. BOUVET ⁽¹⁾, RÉGIS ⁽²⁾ et JARTOUX ⁽³⁾ qui dressèrent la carte de la Grande Muraille, terminée le 10 janvier 1709; les cartes de la Mandchourie et des autres provinces chinoises furent levées par les PP. JARTOUX, RÉGIS, FRIDELLI ⁽⁴⁾, CARDOSO ⁽⁵⁾, BONJOUR ⁽⁶⁾, de TARTRE ⁽⁷⁾, DE MAILLA ⁽⁸⁾ et HINDERER ⁽⁹⁾; le Yun-nan par Fridelli,

⁽¹⁾ Joachim Bouvet 白晉, *Pe tsin*, né au Mans, 18 juillet 1656; † 28 juin 1730, à Pe-king.

⁽²⁾ Jean-Baptiste Régis, 雷孝思, *Lei Kiao-se*, né à Bourg d'Istres, Provence, 29 janvier 1664; † à Pe-king, 24 novembre 1738.

⁽³⁾ Pierre Jartoux, 杜德美, *Tou Te-mei*, né à Embrun, 2 août 1669; † 30 novembre 1720, à Pe-king.

⁽⁴⁾ Ehrenbert-Xavier Fridelli, 費隱, *Fei In*, né à Linz, 11 mars 1673; † 4 juin 1743, à Pe-king.

⁽⁵⁾ François-Jean Cardoso, 麥大成, *Me Ta-tch'eng*, né en 1676, au Portugal; † 14 août 1723, à Pe-king.

⁽⁶⁾ Moine augustin.

⁽⁷⁾ Pierre-Vincent de Tartre, 湯尙賢, *T'ang Chang-hien*, né 22 janvier 1669, à Pont-à-Mousson; † à Pe-king, 25 février 1724.

⁽⁸⁾ Joseph-Marie-Anne de Moyria de Mailla, 馮乘正, *Fong Pin-tcheng*, né 16 décembre 1669, au bourg de Moirans (Isère); † 28 juin 1748, à Pe-king.

⁽⁹⁾ Romain Hinderer, 德瑪諾, *Tè Ma-no*, né à Reiningen, Alsace, 21 septembre 1669; † 24 août 1744, à Nan-king.

Bonjour et Régis fut commencé en 1715; quand les PP. Régis et Fridelli revinrent à Pe-king en janvier 1717, on s'occupa, sous la direction du P. Jartoux, retenu dans la capitale par ses infirmités, de réunir les cartes des provinces en une carte générale qui fut offerte à l'empereur en 1718⁽¹⁾. Les manuscrits du P. Jartoux relatifs à ces cartes furent plus tard expédiés à Paris⁽²⁾.

D'ailleurs je renvoie pour la description de ces cartes à la préface de Du Halde, à la *Bibliotheca sinica*, col. 183-187, et enfin à l'excellent article du P. J. BRUCKER, lu au IV^e congrès international des sciences géographiques, tenu à Paris en 1889⁽³⁾.

Le P. Charles LE GOBIEN étant mort le 5 mars 1708, on fit choix du P. Jean-Baptiste DU HALDE⁽⁴⁾ pour continuer la publication des *Lettres édifiantes et curieuses* commencée en 1702 et dont huit volumes avaient paru. Les recueils IX-XXVI de cette collection ont été en effet donnés par Du Halde qui eut le P. PATOUILLET pour successeur. Les nombreux mémoires qui parvenaient à Du Halde comme directeur des *Lettres édifiantes* et qui ne pouvaient d'ailleurs prendre place dans ce recueil à cause de leur quantité et de leur étendue, donnèrent à ce religieux l'idée de publier un ouvrage dans lequel seraient insérés et fondus ensemble tous les matériaux qu'il avait entre les mains.

Le prospectus de la *Description géographique . . . de la Chine* parut dans les *Mémoires de Trévoux*⁽⁵⁾ et dans *La Clef du Cabi-*

⁽¹⁾ Du Halde, *Description*, I, p. xxxv.

⁽²⁾ Gaubil, *Lettres édif.*, *Panthéon littéraire*, IV, p. 60.

⁽³⁾ Communication sur l'exécution des cartes de la Chine par les missionnaires du xvii^e siècle d'après des documents inédits, par M. l'abbé Brucker. (*IV^e Congrès int. Sc. géog.*, Paris, 1889, I, p. 378-396.)

⁽⁴⁾ Jean-Baptiste Du Halde, né à Paris, 1^{er} février 1674; entré dans la Compagnie de Jésus, le 8 septembre 1692; † 18 août 1743.

⁽⁵⁾ 1733, pp. 496-524.

net⁽¹⁾, et enfin en une pièce in-4° de quatre pages, imprimée chez P. G. Le Mercier fils, en 1733. Pour la rédaction de son ouvrage, Du Halde, qui n'est pas allé lui-même en Chine, mit en œuvre les mémoires manuscrits et imprimés des vingt-sept missionnaires suivants : Martin MARTINI, Ferdinand VERBIEST, Philippe COUPLET, Gabriel DE MAGALHAENS, Jean DE FONTANEY, Joachim BOUVET, Jean-François GERBILLON, François NOEL, Louis LE COMTE, Claude DE VISDELÔU, Jean-Baptiste REGIS, Joseph-Henri DE PRÉMARE, François-Xavier DENTRECOLLES, Julien-Placide HERVIEU, Cyr CONTANCIN, Pierre DE GOVILLE, Jean-Armand NYEL, Dominique PARBENIN, Pierre JARTOUX, Vincent DE TARTRE, Joseph-Marie-Anne de Moyria DE MAILLA, Jean-Alexis GOLLET, Claude JACQUEMIN, Louis PORQUET, Emeric DE CHAVAGNAC, Antoine GAUBIL, et Jean-Baptiste JACQUES.

Afin d'augmenter l'attrait et l'importance de son ouvrage, Du Halde songea à utiliser les cartes de ses confrères de Chine, et dès 1728, il s'adressa au célèbre géographe J.-B. d'Anville⁽²⁾ pour les mettre en état d'être gravées. Le 15 avril 1728, le traité suivant était signé entre le jésuite et le géographe.

I

Aujourd'hui quinzième d'Avril, mil sept cent vingt huit, Nous soussignés Pere DU HALDE de la Compagnie de Jesus, et Sr. D'ANVILLE, Geographe ord^{re}. du Roi, sommes convenus de ce qui suit, sçavoir : Que moi d'Anville m'engage de reduire et dessiner les Cartes particulieres des pro-

⁽¹⁾ Juin 1733, pp. 379-395.

⁽²⁾ *Jean-Baptiste-Bourguignon* d'Anville, « premier Géographe du Roi, Pensionnaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Adjoint-Géographe de l'Académie des Sciences, de la Société des Antiquaires de Londres, de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, Secrétaire ordinaire de M. le duc d'Orléans, naquit à Paris le 11 juillet 1697, de Hubert Bourguignon et de Charlotte Vaugon ». (*Éloge*, p. 15.) Il est mort le 28 janvier 1782.

vinces de la Chine et de la Tartarie Chinoise, faites par les RR. PP. Jesuites, item d'en faire les trois Cartes générales, et tous autres morceaux de Geographie qui doivent entrer dans l'ouvrage que le R. P. Du Halde compose sur la Chine et la Tartarie. Et moi P. Du Halde m'engage de récompenser ledit S^r. de la somme de six cent livres, dont la moitié sera payable en argent, et l'autre moitié par le nombre de trente exemplaires du recueil complet de toutes les Cartes faites pour ledit ouvrage. Item, de permettre audit Sieur d'avoir, en faisant les frais du papier et de l'impression, cent exemplaires de chaque Carte générale, ou bien un plus grand nombre de celle seulement qui comprendra la Chine et la Tartarie, en rabattant d'autant sur le nombre des deux autres cartes générales, au choix dudit S^r. d'Anville. Et vû que le recueil complet desdites Cartes generales et particulieres aura du debit séparément de l'ouvrage imprimé, il a été arrêté que ce debit se fera par le Sieur d'Anville, ce qui sera indiqué sur les Cartes, et sera attribué audit S^r. le tiers du prix de ce qui sera vendu pour droit de marchand. Promets en outre moi P. Du Halde audit S^r. un exemplaire complet de mon ouvrage dès qu'il sera imprimé, et me ferai un plaisir d'obliger ledit sieur en faisant mention de son travail, dans le plan que je dois donner au public de mon ouvrage, et dans l'ouvrage même, s'engageant ledit Sieur a avoir une attention particuliere à ce que les Cartes soient correctement et proprement exécutées par les graveurs, et à corriger les épreuves.

Fait double entre nous :

D'ANVILLE
Geographe ord^{re}. du Roi.

J.-B. DU HALDE
de la Comp^{agnie} de Jesus.

Dès 1729, les cartes des quinze provinces étaient dressées par d'Anville. Un nouvel arrangement intervint le 2 juillet 1729 :

II

Nous soussignés sommes convenus de ce qui suit : scavoir, que moi Pere DUHALDE, de la Compagnie de Jésus, consens de donner à Monsieur d'Anville, Geographe ordinaire du Roi, chargé du travail des Cartes générales et particulières de la Chine, Tartarie Chinoise, et Tibet, une augmentation de deux cent livres en argent, au moyen de quoi, moi d'An-

ville, Geogr. ord^e du Roi, consens de rabattre vingt exemplaires sur le nombre de trente, auxquels le Reverend Pere Duhalde s'est engagé envers moi, m'en tenant au nombre de dix exemplaires de l'assortiment complet desdites Cartes par moi dressées, le Reverend Pere consentant en outre que je puisse avoir cent exemplaires de la Carte générale du Tibet, aux mêmes conditions que les Cartes générales de la Chine et de la Tartarie Chinoise. Fait double entre nous, le vingt deuxieme de Juillet mil sept cent vingt neuf.

[Sig.] J.-B. DU HALDE.

D'ANVILLE
Geographe ord^e. du Roi.

De 1730 à 1733 paraissent d'autres cartes dressées par d'Anville, d'après les documents fournis par les Jésuites, mais il dessine entièrement : la Carte générale de la Chine (1730), la Carte générale de la Tartarie chinoise (1732), la Carte générale du Tibet (1733) et la Carte générale de la Chine, de la Tartarie chinoise et du Tibet (1734); ces quatre dernières cartes ont été formées par d'Anville, « d'après celles de détail, en les assujettissant aux observations astronomiques, et il y a même ajouté, de son propre fonds, tout ce qui remplit le cadre de ces mêmes Cartes, et qui ne lui avoit pas été fourni par les Jésuites »⁽¹⁾.

Un dernier arrangement a lieu le 11 janvier 1734 :

III

Je promets de donner le dessein de la Carte générale, qui reste à faire, autour du quinzième d'Avril prochain.

Si par quelque accident ou difficulté de travail imprévue, il arrivoit que ce dessein fut retardé d'une quinzaine de jours, cela n'infirmes rien dans ce qui suit.

Je me desisterai du privilege ou droit de la vente particuliere des

⁽¹⁾ *Notice des ouvrages de M. d'Anville...* Paris, An X (1802), in-8°, p. 84.

Cartes, pour le tems qu'il plaira au Reverend Pere de ne point débiter lesdites Cartes hors de son ouvrage imprimé : moyennant que le R. P. n'en fasse point débiter par quelque autre personne que ce soit, et m'en conserve le droit pour le tems qu'il jugera à propos d'ouvrir le débit particulier de ces Cartes, aux conditions dont il a été convenu par le premier traité.

Je me désisterai même du droit qui m'avoit été accordé d'avoir cent exemplaires de chaque carte générale. Moyennant que le R. P. veuille bien me conserver dix exemplaires de chaque Carte générale, dont le R. P. voudra bien me gratifier.

Je conserverai aussi le droit d'un Exemplaire imprimé de l'ouvrage, tel qu'il m'a été accordé par le même traité.

A l'égard des mil livres qu'il plaist au R. P. de m'accorder en dédommagement et gratification, ils seront payables dans le courant de la présente année, en plusieurs payemens, de mois en mois, de quatre vingt livres chacun, qui pourront être reçus le premier de chaque mois, si ce n'est que le R. P. m'accordera un premier paiement de quatrevingt livres actuellement, et en signant les articles dont il s'agit, et comme le douzieme paiement a échoir le premier de Décembre prochain, ne laissera plus que quarente livres pour le parachevement des mil livres, ce restant sera payable au dernier dudit mois de Décembre.

Les termes de ces payemens pour les six premiers mois seront assurés par le present accord. Quant aux termes suivans, le R. P. promet seulement de faire de son mieux pour y satisfaire.

Les susdites conditions acceptées, et l'écrit fait et signé double le onzième de Janvier 1734.

Du HALDE
de la Comp. de Jesus.

D'ANVILLE
Geographe ord^r. du Roi.

Enfin l'ouvrage de Du Halde parut en 1735⁽¹⁾ et le compi-

⁽¹⁾ Description géographique, historique, chronologique, politique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise, enrichie des cartes generales & particulières de ces Pays, de la Carte générale & des Cartes particulieres du Thibet, & de la Corée, & ornée d'un grand nombre de Figures & de Vignettes gravées en Taille-douce. Par le P. J.-B. du Halde, de la Compagnie de Jesus. A Paris, chez P. G. Lemercier, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques, au Livre d'Or, M. DCC. XXXV. Avec Approbation et Privilege d. Roy. 4 vol. in-folio.

lateur ne manqua pas de rendre au géographe la justice qui lui était due; il a en effet le soin d'écrire dans sa Préface (pp. XLVIIJ-XLIX) :

« Pour rediger ces Cartes, & les mettre en état de passer entre les mains des Graveurs, j'ai jetté les yeux sur M. d'Anville Géographe ordinaire du Roy : c'est ce qu'il a fait avec cette netteté & cette exacte justesse qu'on lui connoît. Après quoi des Cartes particulieres, il a dressé les Cartes générales, & leur a donné une étenduë propre à faire connoître, indépendamment même des Cartes particulieres, jusqu'où les Missionnaires ont porté le détail & la précision dans ce grand Ouvrage de Géographie. Il n'a entrepris la Carte générale de la Tartarie, qu'après avoir pris communication des Mémoires particuliers du Pere Gerbillon, & les avoir combinez avec les Cartes; & même pour remplir le carré de cette Carte, il y a fait entrer le Japon tout entier, & quelques Terres plus Septentrionales qu'il y fait paroître avec des circonstances particulieres. Pour ce qui est de la Carte du Thibet, il l'a conformé dans la partie qui confine à l'Indostan, aux connoissances positives qu'on peut prendre par ce côté-là.

« Enfin dans la Carte qui est à la tête de l'Ouvrage, & qui comprend toutes les autres en général, outre la vaste étenduë de pays dont on vient de parler, on se porte jusques sur la Mer Caspienne. Les Missionnaires en ont eu quelques connoissances qu'ils n'ont pas été en état de perfectionner; ils ont souhaité néanmoins qu'on en fit usage, après les avoir comparées & jointes aux connoissances qu'on pourroit rassembler d'ailleurs. C'est aussi ce que M. d'Anville a exécuté avec un grand soin, comme on le verra expliqué en détail dans les Observations Géographiques & Historiques sur le Thibet.

« Je ne dis rien de l'Impression de cet ouvrage, ni des soins qu'on s'est donné pour l'enrichir de tous les ornemens dont il étoit susceptible. On verra assez que rien n'a été épargné pour la beauté du papier, des caracteres, & des gravûres; les Vignettes, les Cartouches des Cartes, & les Planches en Taille-douce ont été gravées sur les desseins & par la direction de M. Humblot, qui est parfaitement entré dans le goût des Peintures faites par les Chinois mêmes, que je lui ai mises entre les mains, & dont une partie m'avoit été communiquée par M. du Velaer, qui a demeuré plusieurs années à Canton en qualité de Directeur de la Compagnie

des Indes. Je lui suis également redevable des connoissances très-sûres qu'il m'a données de l'Isle de Hai nan, où il a fait quelque séjour, & je me fais un plaisir & un devoir de lui en marquer ici ma reconnaissance».

Les cartes de d'Anville furent d'ailleurs réunies en un atlas séparé (1737)⁽¹⁾ pour l'édition de Du Halde, faite en Hollande en 1736⁽²⁾. Cet atlas ne contient que 42 cartes, aussi préfère-t-on le suivant, publié à Paris chez Dezauche⁽³⁾, qui contient 64 planches, c'est-à-dire les 50 cartes et les 14 planches du Du Halde de Paris.

Les planches de d'Anville furent retouchées afin de former l'*Atlas général de la Chine*⁽⁴⁾ publié en 1785, à Paris, chez Mou-

⁽¹⁾ Nouvel Atlas de la Chine, de la Tartarie chinoise, et du Thibet : contenant les Cartes générales & particulières de ces Pays, ainsi que la Carte du Royaume de Corée; La plupart levées sur les lieux par ordre de l'Empereur Cang-Hi avec toute l'exactitude imaginable, soit par les PP. Jésuites Missionnaires à la Chine, soit par les Tartares du Tribunal des Mathématiques, & toutes revûes par les mêmes Pères : Redigées par M. d'Anville, Geographe ordinaire de sa Majesté très-chrétienne. Précédé d'une description de la Bucharie Par un Officier suédois qui a fait quelque séjour dans ce pays. A la Haye, chez Henri Scheurleer, MDCCXXXVII.

⁽²⁾ Description géographique, historique, chronologique, politiques, et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise, enrichie des Cartes générales et particulières de ces pays, de la Carte générale & des Cartes particulières du Thibet, & de la Corée; & ornée d'un grand nombre de Figures & de Vignettes gravées en taille douce. Par le P. J.-B. Du Halde, de la Compagnie de Jesus. Avec un Avertissement préliminaire, où l'on rend compte des principales améliorations qui ont été faites dans cette nouvelle Edition. A la Haye, chez Henri Scheurleer, M. DCC. XXXVI, 4 vol. in-4°.

⁽³⁾ Atlas général de la Chine, de la Tartarie chinoise, et du Thibet. Pour servir aux différentes Descriptions et Histoires de cet Empire. Par M. Danville, Premier Géographe du Roi. A Paris, chez Dezauche, Géographe, successeur des S^r Delisle et Philippe Buache, premiers Géographes du Roi, et de l'Académie Royale des Sciences. Rue des Noyers. Avec Privilège du Roi. In-fol.

⁽⁴⁾ Atlas général de la Chine; pour servir à la Description générale de cet Empire, Treize Vol. in-4. Rédigée par M. l'Abbé Grosier, Chanoine de Saint-Louis du Louvre. A Paris, Chez Moutard. . . . M. DCC. LXXXV, in-folio.

tard, pour accompagner la *Description* de l'abbé Grosier; l'Avertissement suivant fut placé en tête :

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

Cet Atlas est composé des mêmes Cartes et Planches qui ont servi à l'édition de l'Ouvrage du P. Du Halde. Un hasard heureux ayant produit la réunion de tous ces cuivres, & mis à portée d'en faire l'acquisition, on a cru devoir en enrichir la nouvelle Description générale de la Chine, dont le texte correspond à toutes les parties de cet Atlas. Le nom célèbre de feu M. D'Anville, premier Géographe du Roi, suffit à l'éloge de ces Cartes, dont le travail lui fut confié. Il est vrai que le P. De Mailla, dans quelques-unes de ses Lettres, a paru se plaindre de leur inexactitude : mais, d'après le Mémoire justificatif publié en 1776 par M. d'Anville⁽¹⁾, il est suffisamment prouvé que les légers changemens qu'il s'est permis de faire aux Cartes autographes étoient fondés & nécessaires; & l'on sait d'ailleurs que ce Jugement un peu précipité du P. De Mailla n'a été porté que sur les premières épreuves des Cartes, envoyées de Paris à Pe-king. C'est une justice que l'Éditeur même de l'Histoire générale de la Chine s'empresse de rendre à la mémoire & aux talens connus de feu M. D'Anville.

Les cartes originales de d'Anville achetées de Demanne, sont aujourd'hui déposées à la Bibliothèque nationale à Paris; celles qui sont relatives à la Chine sont conservées dans le portefeuille marqué : « 5. *d'Anville. E. Manusc. g. mod. 2^e part. 3ⁿ.*

Plusieurs de ces cartes sont endommagées : la Carte générale de la Chine (mars 1730), dont la partie supérieure est enlevée; celle du Chen-si, avec une brûlure au milieu; et

⁽¹⁾ Mémoire de M. d'Anville, Premier géographe du Roi, des Académies Royales des Belles-Lettres et des Sciences, sur la CHINE. A Pe-kin, et se trouve à Paris, chez l'Auteur, aux Galeries du Louvre, rue de l'Ortie. M. DCC. LXXXVI, pet. in-8°, pp. 47.

celle du Hou-kouang avec de grosses taches; les autres cartes sont en très bon état⁽¹⁾.

Ayant trouvé les pièces inédites qui font aujourd'hui partie de ma collection particulière, du contrat intervenu entre Du Halde et d'Anville, j'ai cru que l'histoire des Cartes célèbres de la Chine offrirait quelque intérêt.

⁽¹⁾ *Bibliotheca sinica*, col. 184-185.

QUELQUES NOTES
SUR
LA VIE EXTÉRIEURE DES ANNAMITES
PAR
JEAN BONET



QUELQUES NOTES

SUR

LA VIE EXTÉRIEURE DES ANNAMITES

Comme un peu partout en Extrême-Orient, les pays annamites sont en pleine évolution. Les lois fondamentales de la nation ayant été adaptées aux principes de la puissance souveraine, et l'action française se faisant sentir sur toute l'étendue du territoire, nos idées pénètrent de jour en jour plus avant dans les masses de la population indigène. Par suite le caractère national peu à peu se modifie, la pensée du peuple change, une autre conscience s'éveille, de nouvelles préoccupations surgissent, et, lentement, insensiblement, tout se transforme. Il est visible qu'une autre psychologie est en train de se créer. L'application de méthodes gouvernementales nouvelles, la mise en pratique de règles d'économie politique et sociale totalement ignorées jusqu'ici, devaient également contribuer pour une large part à développer chez ce peuple comprimé par un despotisme millénaire, un état d'esprit plus libre, plus dégagé, un sentiment de la responsabilité personnelle et du respect de soi-même plus profond, plus réfléchi. L'Annamite, on le sait, possède un don d'imitation et une faculté d'assimilation remarquables. N'est-il pas d'ailleurs tout naturel que les hommes de la génération présente, élevés pour la plupart dans nos écoles et vivant en contact perpétuel avec une société européenne d'élite, se fassent de la vie intellectuelle et matérielle une conception sensiblement différente de celle que pouvaient s'en faire leurs ancêtres ? Aussi, en ce qui nous concerne, est-ce d'un regard peu étonné que nous voyons ce peuple, naguère si attaché aux antiques coutumes, se prononcer résolument aujourd'hui pour les avantages et les commodités que leur dispense sans compter la science occidentale. Le nouvel outillage économique — chemins de fer, transports fluviaux, postes et télégraphes, etc. — a été, dès son apparition dans le pays, en pleine faveur auprès de toutes les classes de la société indigène. Il n'est pas jusqu'aux sports européens — vélocipédisme, automobilisme, courses, régates, etc., — pourtant d'importation

récente, qui ne soient à l'heure actuelle suivis, recherchés ou admirés par la grande majorité des habitants des principales villes et chefs-lieux de provinces.

Les choses étant ainsi, on ne saurait trouver extraordinaire que certains usages, certaines coutumes, quelques manières d'être ou de faire tendent, sinon à disparaître tout à fait, du moins à se fondre, à se mélanger dans une certaine mesure avec les nôtres. Et il nous a alors semblé qu'il y aurait peut-être utilité à faire connaître ou à rappeler, en une courte étude et avant que la forme primitive n'en soit changée, les principaux traits de la vieille physionomie annamite, le mode d'existence des différentes classes de la société indigène, ainsi que quelques habitudes bonnes ou mauvaises, privées ou publiques de cette grande et historique famille humaine aujourd'hui soumise à nos lois et que nous trouvons, pour notre part, digne d'intérêt, de sympathie et d'affection.

Nous avons cru pouvoir annoter notre propre travail. Outre les réflexions philosophiques et les constatations utiles qu'elles peuvent suggérer, les remarques ou notes qui accompagnent le texte présenteront ce double avantage de mettre en relief certaines particularités encore peu connues, tout en coupant la monotonie inévitable de descriptions forcément très nourries et peut-être même un peu trop détaillées.

I

Au point de vue ethnographique les Annamites font le trait d'union entre les races mongole et malaise. De taille ordinairement petite et d'apparence plutôt grêle, ils ont néanmoins les membres bien constitués, les muscles suffisamment développés. La couleur de leur épiderme varie selon le rang, la position sociale, le genre de vie ou les travaux auxquels ils se livrent, depuis le blanc terreux jusqu'au foncé presque noir. La tête, d'une grosseur moyenne, est très bien proportionnée avec le reste du corps, le front haut, large et presque toujours bombé, les pommettes fortement proéminentes, les tempes et les oreilles entièrement dégagées par l'habitude de ramasser sur la tête leur longue chevelure. La bouche est modérément fendue, les dents sont saines,

solides et bien plantées, noires et luisantes, non par l'usage du bétel comme on le dit souvent à tort, mais teintes au moyen d'une préparation spéciale⁽¹⁾. Le nez est court, rond et un peu trop ouvert, plat et déprimé vers le haut. Les yeux d'un brun sombre, petits et oblongs, sont un peu bridés, moins cependant que ceux des Chinois et des Japonais; ils ont une expression douce, timide, prudente, dubitative, avec parfois comme un éclair à peine perceptible de malice ou d'ironie. Les cheveux, d'un brun foncé, sont portés dans toute leur longueur par les hommes comme par les femmes. Rendus très épais par la coutume de raser la tête des enfants en ne laissant subsister qu'une petite touffe au sommet du crâne, ces cheveux, fréquemment imbibés et frottés d'huile de coco, répandent une odeur forte et désagréable à laquelle les Européens ne s'habituent que difficilement. Chez les hommes la chevelure est rassemblée en chignon, et enveloppée ou retenue, suivant la condition, soit par un turban en crêpe de soie, généralement noir ou bleu et artistement enroulé, soit par un simple morceau d'étoffe dont les bouts, ramenés en avant et négligemment noués sur le haut du front, forment comme deux petites cornes. Les femmes ne se coiffent guère qu'en cheveux; elles relèvent cet ornement naturel sur la tête par un mouvement des bras qui n'est pas sans quelque grâce, et le tordent solidement en forme de 8, prenant bien soin d'en laisser tomber l'extrémité derrière l'oreille gauche, presque sur l'épaule, ce qui est considéré comme une marque de suprême élégance⁽²⁾. Ajoutons qu'elles font presque

⁽¹⁾ Pour noircir les dents et leur donner le brillant de la laque, certains peuples de l'Asie se servent d'un mélange de noix de galle et de fer en poudre. Il existe chez les Annamites une préparation à peu près analogue à l'usage des gens de la classe aisée. Mais dans le peuple on emploie plus communément une sorte de corrosif que l'on obtient en appuyant une lame de fer rougie au feu sur l'écorce d'un coco sec.

⁽²⁾ On trouvera plus loin la traduction de quelques vers formant un chant popu-

toujours usage de postiches : une longue mèche de ces faux cheveux vient renforcer la chevelure naturelle. La femme annamite est ordinairement bien faite et quelquefois même assez gracieuse sinon jolie; malheureusement l'usage invétéré de se noircir les dents et de mâcher du bétel⁽¹⁾ lui enlève, aux yeux des Européens du moins, une partie de ses avantages physiques.

Comme tous les peuples d'origine indo-chinoise, les Annamites ont la barbe peu fournie; tant qu'ils sont jeunes, ils s'épilent ou se rasent, et ce n'est guère qu'en approchant de la cinquantaine que, dépouillant toute coquetterie, abandonnant tout désir de plaire, ils commencent à laisser pousser une maigre moustache et une barbiche souvent longue, mais dont on pourrait presque compter les poils tellement ils sont clairsemés. L'allure habituelle des hommes est singulièrement décidée : le milieu du corps en avant, la tête renversée en arrière comme entraînée par le poids des cheveux et du turban, ils s'avancent résolument sans se retourner. On en croise sur les routes qui, le parasol en papier sur l'épaule, les bourses à tabac et à bétel dans le dos, quelques chapelets de sapèques passés autour du cou, ont l'air de marcher à la conquête de la « Toison d'Or », alors qu'ils se rendent bien prosaïquement au

laire et où il est justement question de cette manière de porter les cheveux que le poète qualifie de cheveux retombant en queue de coq « *tóc bô đười gà* 冠補雞尾 ».

⁽¹⁾ La chique de bétel se compose d'une feuille de bétel fraîchement cueillie, d'un peu de chaux vive teinte en rouge que l'on étend sur la dite feuille, d'une petite boulette de tabac humide et d'un tiers ou d'un quart de noix d'arec. Le tout soigneusement enveloppé dans la feuille de bétel même, forme un petit paquet que l'on place dans la bouche comme un gros bonbon à sucer, et on mâche et remâche avec des façons de ruminant. Le curieux européen qui voudra se rendre compte par lui même des effets de cet arôme éprouvera tout d'abord aux muqueuses de la bouche une sensation de fraîcheur assez engageante; mais s'il persiste, il ne tardera pas à être pris d'un malaise général, de maux de tête, de nausées : tout à fait les effets d'un premier cigare ou d'une première pipe.

bureau du collecteur d'impôts de leur arrondissement ou chez le chef de leur canton. C'est là le type pur de l'Annamite de l'ancien régime, type très curieux à observer et qu'il faut s'empresser de saisir, car il tend à disparaître de jour en jour.

Les femmes ont une démarche plus lente, plus cadencée; elles se donnent une sorte de déhanchement et une certaine façon de balancer les bras où il entre beaucoup d'affectation, mais qui semble leur paraître à elles le comble du bon ton et de la distinction. Les deux sexes ont les mains et les pieds petits⁽¹⁾. Certaines femmes de complexion délicate ont les mains très flexibles et presque diaphanes. Pour en montrer la transparence et la souplesse, un jeu d'enfantin badinage consiste chez elles à renverser la face dorsale de la main de manière à faire porter l'extrémité des doigts sur le haut du poignet.

Ce peuple, esclave d'une antique hiérarchie, se complait infiniment à marcher à la file indienne. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer dans les belles et spacieuses avenues de Saïgon ou de Hà Nội de longues théories de notables indigènes se rendant gravement à quelque convocation officielle et marchant l'un derrière l'autre, le plus important par l'âge ou la situation tenant la tête, comme ils ont coutume de le faire dans les sentiers étroits de leurs villages ou sur les talus de leurs rizières. Pour blasé que l'on soit sur la bizarrerie de certaines coutumes locales, un pareil spectacle est toujours pour un Européen amusant à contempler.

⁽¹⁾ Mentionnons un usage vraiment déconcertant et, croyons-nous, unique au monde, lequel consiste à porter les ongles de la main démesurément longs. Nous avons vu et même touché des mains dont certains doigts étaient ornés (?) d'ongles odieusement recourbés et mesurant de 20 à 25 centimètres de longueur : des mains de grands lettrés ou de hauts mandarins, naturellement; on dit là-bas : *Đè móng tay dài là đàu sang trong*, ce qui signifie : porter les ongles longs est un signe de noblesse et de distinction.

II

Chez ce peuple l'art de s'habiller n'est pas inférieur. La mise des Annamites semble bien appropriée à leur constitution physique et au climat. On peut même dire qu'elle correspond exactement à leur mentalité, à leur compréhension des choses. La mode n'a aucune prise sur le vêtement qui, depuis des siècles, n'a subi aucune modification, aucun changement; il est à peu de chose près le même pour les deux sexes. Le costume ordinaire présente la même forme ou la même coupe pour toutes les classes de la société, et il ne diffère que par la finesse ou la valeur des étoffes. Celui des gens de la classe supérieure (riches, lettrés, fonctionnaires) est en drap léger ou en soie unie ou brochée; celui des gens du peuple est en cotonnade plus ou moins grossière. Pour tous il se compose principalement d'un vêtement supérieur (*cái áo* 丐襖), sorte de tunique à petit col droit, fendue sur les côtés et se boutonnant à droite⁽¹⁾ et d'un large pantalon (*cái quần* 丐裙) sans boutons, sans poches ni ouvertures d'aucune sorte, maintenu aux reins par une

⁽¹⁾ Ce n'est pas par simple fantaisie que les Annamites boutonnent leurs vêtements à droite. Cela vient du temps où le côté droit était le côté d'honneur chez les peuples de civilisation chinoise. Bien que, depuis, la gauche soit devenue le côté honorifique, c'est-à-dire le bon côté, l'ancienne coutume a été conservée. C'est ainsi que, pendant de longs siècles, le fait de boutonner l'habit à gauche a été considéré comme un signe de révolte contre l'autorité légitime. Aux époques de troubles et de bouleversements politiques les insurgés se reconnaissaient à ce signe. Par suite, l'expression *Tả nhân* 左袒 (boutonné à gauche) est devenue un qualificatif que l'on applique aux rebelles, aux conspirateurs, aux dissidents, aux esprits subversifs en général, et, par extension, aux enfants insoumis qui méconnaissent l'autorité paternelle. Les membres d'une société secrète dite *Đạo lành* 道芬 (saine raison), qui nous créa d'assez sérieuses difficultés en Cochinchine quelques années après l'occupation française, avaient adopté comme signe de reconnaissance ou de ralliement le geste rapide et visible pour les seuls initiés de boutonner l'habit à gauche.

simple mais solide torsion de la bordure supérieure, comme les Malais, les Siamois et les Cambodgiens le font pour leur pagne ou langouti, dont le pantalon annamite actuel tire sans doute son origine. Ce costume, correct et très décent, sévère même, se trouve complété ou agrémenté chez les hommes seulement d'une ceinture en soie rouge (*dây lưng* 緋腰) qui, bien que très longue, ne fait ordinairement qu'un tour et dont les deux bouts, noués sur le devant, forment une large boucle retombant presque sur les genoux. Comme les Annamites n'ont pas de poches, c'est aux plis intérieurs de cette ceinture que sont confiés les menus objets qu'ils ont l'habitude de porter sur eux, notamment un porte-monnaie (*túi đưng bạc* 最鄧薄) de couleur tendre et brodé d'or ou d'argent. Il y a parfois exception pour le porte-cigarettes (*đây thuốc* 帶簾 ou *ví thuốc* 杏簾) que les jeunes élégants plantent crânement sur leur tête, dans la chevelure, tout contre le peigne en écaille (*lược đòỉ mớỉ* 畧玳瑁) qui orne et retient leur chignon. L'usage du linge est en principe inconnu. Pourtant la mise chez les gens distingués ne serait pas correcte sans une chemisette blanche très courte (*áo khách* 襖客 ou *áo quạ* 襖鵝) qui se porte sur la peau. Outre cette chemisette, les femmes et les jeunes filles, qui ignorent totalement l'usage du corset, se couvrent parfois la poitrine d'une sorte de plastron (*cái yếm* 丐襪) en étoffe légère. Pour les dames et les jeunes personnes de la classe aisée, comme pour celles dont le mari ou le père occupe une situation officielle, la grande toilette consiste à mettre les unes sur les autres plusieurs légères tuniques de couleurs plus ou moins tendres et différentes entre elles : blanc, bleu, vert, rouge, mauve, violet, noir, le bon goût voulant que la plus foncée soit toujours placée par-dessus les autres. Ces tuniques étant toutes longuement fendues sur les côtés et le mouvement de la marche soulevant et faisant flotter les étoffes, il en résulte un effet de tons diaprés assez joli.

L'uniforme officiel des fonctionnaires civils et militaires n'est autre que celui des anciens Chinois et rappelle peut-être quelque peu celui des Coréens actuels⁽¹⁾. Très décoratif et très imposant, il se compose : 1° d'un couvre-chef (*cái mào* 丐帽) d'une forme particulière et un peu haute, sorte de casque muni de brides ou bandelettes horizontales et orné, selon le rang, de broderies en or ou en argent; 2° d'une robe (*áo phuc* 襖服 ou *áo cánh* 襖翹) à grands ramages et à manches très longues et très larges; 3° d'une ceinture (*cái đai* 丐帶) lâche et massive où brillent quelques grosses pierres de couleur; 4° d'un ornement de forme bizarre dit « ailes d'épervier » (*cánh diều* 翹鶴) qui tient à la ceinture et à la robe, en arrière, presque sous les bras; 5° d'un pantalon (*cái quần* 丐裙) ordinairement en soie noire brochée; 6° d'une paire de bottes (*đôi hia* 堆鞮) légères et à haute semelle de feutre ou de carton. Ce costume de grande cérémonie ne peut se porter que dans certaines circonstances officielles déterminées avec précision par un règlement de l'administration des Rites. Tout mandarin qui en est revêtu doit tenir à la main, dans une attitude digne et réservée, un insigne de son rang (*cái hốt* 丐笏), sorte de tablette de 30 centimètres de longueur environ, en ivoire pour les fonctionnaires supérieurs, en bois précieux pour les autres, et qui, primitivement en bambou, servait à prendre des notes au cours des audiences royales⁽²⁾.

⁽¹⁾ Nos fonctionnaires indigènes de la Cochinchine et du Tonkin, complètement indépendants aujourd'hui de la cour de Hué, ne portent pas cet uniforme. Ils ont comme marque distinctive une écharpe à glands d'or ou d'argent, selon le grade, qu'ils mettent sur leur costume de ville dans les circonstances officielles, soit en sautoir, soit autour de la ceinture.

⁽²⁾ Cette description que nous donnons en quelques lignes est beaucoup plus compliquée dans les livres rituels, dans le *Lễ Ký* 禮記 par exemple, où les moindres parties du costume sont expliquées et détaillées d'une façon symbolique. Ce costume ne doit se porter qu'à la cour et dans quelques rares circonstances strictement officielles. Aussi en 1878, lors du séjour à Paris d'une mission annamite

Les Annamites, qui, ainsi qu'on l'a dit plus haut, n'ont pas de poches à leurs vêtements, n'aiment guère à s'embarrasser d'objets inutiles. Ils ne portent donc avec eux que l'indispensable. Toutefois ils usent largement du parasol et de l'éventail, les hommes surtout. Ne rien porter sur soi constitue d'ailleurs à leurs yeux une marque de distinction, un signe de puissance et de grandeur. Aussi les hauts fonctionnaires et autres personnes de rang élevé ne manquent-ils jamais, lorsqu'ils sortent, de se faire suivre d'un satellite ou d'un domestique quelconque, souvent un jeune garçon, muni du nécessaire. Celui-ci doit toujours être très attentif et deviner au moindre geste les besoins ou les intentions de son maître. Tantôt il lui offrira le bétel dans une boîte généralement élégante et destinée à cet usage (*híp trdu* 匣櫃), tantôt il lui passera une cigarette qu'il aura allumée au besoin lui-même et dont il aura tiré au préalable quelques bouffées avant de la présenter respectueusement des deux mains et en s'inclinant, comme le veut la politesse annamite⁽¹⁾.

La tunique des femmes est un peu plus longue que celle des hommes, les manches en sont plus étroites aux poignets; il leur plaît beaucoup que la main pourtant molle et fluette ne puisse y passer sans risquer de faire craquer l'étoffe. Contrairement à ce qui se voit en Chine et au Japon, les vêtements

envoyés par la Cour de Hué, fallut-il parlementer longtemps avec les membres de l'ambassade avant de les décider à revêtir l'uniforme de cérémonie pour assister à une soirée de gala de l'Opéra. Ces hauts personnages ne s'inclinèrent que lorsqu'il leur fut représenté que la loge présidentielle, d'où ils devaient assister au spectacle, était considérée comme une annexe du palais du Chef de l'État.

⁽¹⁾ Dans ce pays aux mœurs patriarcales, boire à la même tasse, fumer à la même pipe ou à la même cigarette sont choses parfaitement admises entre amis et même entre étrangers, et nul ne songe à montrer la moindre répugnance. La chique de bétel n'est-elle d'ailleurs pas là pour tout purifier? Les Annamites croient, en effet, que cette préparation constitue un spécifique mettant les muqueuses de la bouche à l'abri de toute contagion.

féminins annamites ne comportent ni bordures, ni broderies, ni garnitures d'aucune sorte. Dans certaines circonstances, la tunique est recouverte d'un ample vêtement à manches très larges et très longues (*áo ríng* 襖曠), sorte de robe de ville ou de visite qu'accompagne presque toujours un immense et original chapeau de forme cylindrique (*nón cu* 鐵具 ou *nón thương* 鐵上), et confectionné avec les feuilles élégantes et flexibles du lantanier, véritable monument retenu par une mentonnière démesurément longue et dont les glands en soie jaune paille traînent presque sur le sol. Ce chapeau, d'ailleurs incommode, semble n'avoir aucun rapport avec le sentiment du beau.

Comme coiffure, les hommes se contentent habituellement du turban; toutefois pour se préserver du soleil ou de la pluie, ils se couvrent la tête, par dessus le turban, d'un large chapeau en forme d'abat-jour et sans calotte intérieure (*nón ngựa* 鐵馭). Ce chapeau, adopté en principe pour aller à cheval, ainsi que son nom l'indique, est muni, comme celui des femmes, d'une riche et longue mentonnière; il a des dimensions assez grandes pour abriter les épaules de celui qui le porte.

Le grand deuil consiste à se couvrir de vêtements blancs et très grossiers comme tissu. En signe d'affliction et de détachement des joies de la vie, toute recherche d'élégance doit être bannie du costume. Les hommes et les femmes portent un pantalon et une longue robe non ourlés du bas, et un turban qui ne doit pas être ourlé non plus. Les femmes font aussi usage d'une sorte de serre-tête en coton écru qui cache complètement leurs cheveux et que l'on nomme *khăn xéo* 巾褶.

L'éventail (*cái quạt* 丐扇), objet de nécessité autant que de luxe, est employé par les deux sexes; mais, chose étrange, les hommes en font un usage beaucoup plus fréquent que les femmes. Les personnages se font éventer par un serviteur au moyen d'un grand éventail en plumes (*quạt long* 扇扇).

Les gens du peuple, paysans, ruraux, hommes et femmes, vont pieds nus. Les mandarins et les riches se servent de sandales en cuir à minces semelles (*giày dép* 鞋蹠) qui claquent en marchant. Les femmes se complaisent à traîner aux pieds une sorte de chaussure complètement découverte, à semelle en bois très épaisse et à haut talon (*gúc* 榻), et qui n'est maintenue au pied que par une courroie arrondie passant entre le gros orteil et le second doigt. Il ne s'agit, cela va sans dire, que de la classe aisée. Quant aux pauvres gens, tels que travailleurs de terre, manœuvres, rameurs, coolies, etc., non seulement ils ignorent l'usage de la chaussure, mais ils accomplissent leur dur labeur le buste complètement nu, n'ayant pour tout vêtement qu'un misérable pantalon en toile grossière qui cache à peine les parties sexuelles.

Dans les campagnes on voit aussi des femmes qui se montrent en simple pantalon. Habituellement elles remontent ce vêtement, très large et qui a la forme d'un double sac, aussi haut que possible, de manière à pouvoir en nouer la ceinture un peu au-dessus des seins, sous les aisselles. Mais, dès qu'elles sont vieilles et flétries, perdant toute pudeur, elles ne se gênent guère pour exhiber en public leur pauvre poitrine délabrée. Ceux qui les ont vues dans les marchés de la Cochinchine ou du Tonkin se les représenteront longtemps, accroupies sur leurs talons derrière quelques méchants paniers d'œufs ou de bananes, la bouche pleine de bétel, cherchant à attirer l'attention du passant sur leur modeste étalage de marchandises. Tout cela est peu réjouissant à voir. Toutefois, considéré dans l'ensemble d'un décor asiatique le spectacle n'a rien de particulièrement choquant pour l'œil européen, bien que, au point de vue de l'esthétique pure, le nu convienne peu aux Annamites, qui sont trop grêles et pas assez noirs de peau.

III

La femme annamite possède de nombreuses qualités de fond comme mère de famille et comme femme d'intérieur; elle est souvent vaillante, et on aurait tort de se la figurer passant ses journées nonchalamment étendue dans le hamac classique, ainsi que le font les femmes de certains pays d'Orient. Son rôle dans la société est très important, car, comme dans presque toutes les sociétés du monde, la direction du foyer domestique appartient de droit à l'épouse, à la mère de famille. Chez les paysans, si le mari s'occupe du travail des champs et des affaires extérieures en général, la femme a le souci et la responsabilité des travaux de l'intérieur et de la bonne tenue de la maison. Mais, campagnarde ou citadine, femme de lettré ou de fonctionnaire, elle se fait un point d'honneur de remplir les multiples devoirs de maîtresse de maison avec conscience et exactitude. Souvent de visage agréable et de manières douces, toujours sérieuse, pondérée, il n'y a pas de meilleure ménagère qu'elle, se levant de bonne heure, veillant à tout, s'adonnant sans cesse et sans défaillance au labeur quotidien. Quoi qu'on en ait dit ou écrit, elle aime beaucoup ses enfants. Si elle les laisse courir à demi nus et en toute liberté autour de la case, c'est que le climat le permet et que de tout temps il en a été ainsi sans inconvénient. Mais que la maladie survienne, qu'un accident quelconque se produise, elle s'inquiètera des soins à donner avec autant de sollicitude que les mères européennes. Dès que l'enfant aura atteint l'âge de raison, si c'est un garçon, il sera envoyé à l'école du village où un bon vieux maître, souvent un fonctionnaire retiré, lui enseignera avec les us et coutumes et les règles élémentaires de la vie, les premières notions de l'écriture. A la maison, c'est de la bouche même de la mère que les en-

fants des deux sexes recevront une sorte d'instruction morale et familiale indépendante de toute religion, de toute doctrine, et qui portera principalement sur les convenances, les formes extérieures de la politesse, la manière de rendre le culte aux ancêtres, etc.

Cependant, prise dans certains milieux et sauf les différences provenant de son éducation, la femme annamite est aussi frivole et aussi coquette que n'importe quelle femme du monde européen. Dès qu'elle dispose d'un peu d'argent, elle le transforme en parures, en bijoux. Ces bijoux constituent son avoir, sa caisse d'épargne, sa réserve pour les mauvais jours; elle ne se lasse pas de les contempler, de les toucher, de les exhiber; elle s'en amuse comme un enfant qu'elle est au fond. Il est rare qu'elle les confie à une cassette, à un coffre quelconques. Par crainte de les perdre ou pour en jouir d'avantage elle les portera constamment sur elle; ne les ôtant pas même pour se coucher. La femme annamite a encore un autre défaut plus grand si on peut dire que l'amour exagéré des bijoux : la passion du jeu. Un jour qu'elle sera sortie pour visiter des amies, des voisines, elle rentrera à la maison les bras, le cou et les oreilles dépourvus de toute parure: c'est qu'elle aura tout perdu sur la natte qui tient lieu là-bas de tapis vert. Pourtant elle ne se désole pas trop; joueuse, elle sait, elle espère plutôt qu'en un moment d'heureuse chance elle pourra réparer le désastre et rentrer en possession de son bien.

Ces bijoux du pays ont une forme vraiment originale; quelques-uns sont même de véritables petits objets d'art, d'un art souvent très délicat et aussi précieux par le travail que par la matière; ils sont pour la plupart assez jolis et d'assez bon goût pour que les dames françaises qui habitent la colonie ne dédaignent pas de s'en parer quelquefois.

On compte quatre sortes de colliers : 1° un collier en grains

d'or (*một xâu chuỗi vàng* 沒搜縛鑽), qui fait cinq ou six fois le tour du cou et que l'on peut enrouler aussi autour du poignet en guise de bracelet; 2° un collier en grains d'ambre (*một xâu chuỗi hổ* 沒叟縛琥), lequel se porte comme le précédent et qui atteint un prix assez élevé lorsque l'ambre est fin, pur, transparent, et que les grains sont bien appareillés⁽¹⁾; 3° un collier rigide et à coulisse en or (*kiêng cổ vàng* 綜古鑽); 4° le même en argent (*kiêng cổ bạc* 綜古薄). Ces deux derniers, en plus petit modèle, se portent aussi, mais plus rarement et par les toutes jeunes filles seulement au bas de la jambe, juste au-dessus des chevilles; on les nomme alors *kiêng chơn* 綜蹠 (collier de pied).

Les bracelets sont : 1° en jais (*chiếc huyền* 隻玄); 2° en or (*chiếc vàng* 隻鑽); 3° en une sorte de composition cuivre et or (*chiếc vàng* 隻接). Ils ont tous la forme d'un de nos grands anneaux de rideaux; les uns sont lisses, d'autres sont ornés en relief de figures emblématiques; ils n'ont ni charnières ni fermoirs d'aucune sorte⁽²⁾, et celles qui les portent ne peuvent se les passer au poignet qu'au prix d'une pression violente de leur main presque toujours pourtant flexible et menue.

L'ornement des oreilles ne comporte ni boucles, ni pendants; il consiste uniquement en un charmant petit bijou en or ou en ambre, sorte de clou à tête curieusement travaillée qui traverse le lobe et que l'on désigne par les expressions poétiques de *hoa tai* 花腮 (fleur d'oreilles) et de *bông tai* 菓腮 (bouton d'oreilles).

⁽¹⁾ Les femmes annamites échangent continuellement entre elles les grains de ces colliers; elles en achètent, elles en vendent. Il en est qui n'arrivent qu'après de longues années de patientes recherches à constituer un collier de grains d'ambre irréprochable.

⁽²⁾ Les orfèvres et bijoutiers indigènes en fabriquent maintenant qui peuvent s'ouvrir et se fermer, à l'usage des femmes européennes.

Les bagues (*cà rá* 椅鋁 et *chiéc nhán* 隻刃) sont portées par les deux sexes; il y en a à facettes et à fleurs; on en fait de très curieuses à secret et qui ont un chaton sur lequel sont gravés, soit des animaux fabuleux, soit des caractères de bon augure ou des mots évoquant la chance, tels que *phước* 福 (bonheur), *thọ* 壽 (longévité), qui sont certainement les signes graphiques emblématiques ou symboliques les plus répandus dans le pays.

L'usage des pierres précieuses et des perles fines est très peu répandu.

Les gens de la classe aisée n'ont en général aucun penchant pour les bijoux en argent, qu'ils dédaignent et qu'ils laissent aux vulgaires *nhà qué* 茄圭 (paysans, campagnards); ils ont encore moins de goût pour la bijouterie dite imitation, les articles en chrysole ou en doublé, et ils méprisent autant que n'importe quel peuple d'Europe ces verroteries et ces objets de pacotille qui font les délices de certains peuples arriérés ou sauvages.

Avant de clore ce chapitre, il nous a paru intéressant de donner avec le texte en caractères nationaux ou vulgaires, la transcription et la traduction littérale d'une innocente chanson populaire qui roule justement sur les agréments extérieurs de la femme annamite, c'est-à-dire sur ce qui, physiquement, plaît, charme et attire en elle, au goût des indigènes. On y verra entre autres particularités, et en un marivaudage naïvement galant, que les poètes de l'Aunam chantent « les dents plus noires et plus brillantes que le jais », comme les nôtres célèbrent « les rangées de perles enchassées dans le corail des genives ».

En donnant cette traduction nous avons tenu expressément à ne point nous éloigner du texte original, mais au contraire à le serrer de très près, conservant autant que possible à la stance

tout entière, et même à chaque vers, ce qu'il peut y avoir de menue psychologie libertine.

逝傷歌

Mười thương ca.

LA CHANSON DES DIX AMOURS.

沒傷髮補雕鵝	<i>Một, thương tóc bỏ đuôi gà;</i>
𠂇傷嘔啞命麻固緣	<i>Hai, thương miệng nói mạng mà có duyên,</i>
𠂇傷腮農銅錢	<i>Ba, thương má núng đồng tiền;</i>
𠂇傷靨渚紇玄劍收	<i>Bốn, thương răng láng hột huyền kếm thua;</i>
𠂇傷古鶴刁符	<i>Năm, thương cổ hạc đeo bùa;</i>
𠂇傷癡上乖須妙楊	<i>Sáu, thương nón thương quai tua diệu dàng;</i>
𠂇傷性行坤頑	<i>Bảy, thương tánh hạnh khôn ngoan;</i>
𠂇傷腮粉抹強漆撐	<i>Tám, thương má phấn giới cànng thêm xinh;</i>
𠂇傷店昨沒命	<i>Chín, thương đêm ngủ một mình;</i>
逝傷相脚拌情朱些	<i>Mười, thương mắt liếc trao tình cho ta.</i>

Premièrement, j'aime tes cheveux tombant en plumes de coq;
 Deuxièmement, j'aime ta bouche parlant lentement avec grâce;
 Troisièmement, j'aime tes joues empreintes de fossettes⁽¹⁾;
 Quatrièmement, j'aime tes dents plus noires et plus brillantes que le jais;
 Cinquièmement, j'aime ton cou de cygne⁽²⁾ entouré d'amulettes;
 Sixièmement, j'aime ton grand chapeau orné de franges souples;
 Septièmement, j'aime ton maintien modeste et chaste;
 Huitièmement, j'aime tes joues que le fard rend encore plus jolies;
 Neuvièmement, j'aime à te voir la nuit dormir seule;
 Dixièmement, j'aime ton regard de côté qui m'enflamme d'amour.

⁽¹⁾ Littéralement : de sapèques.

⁽²⁾ L'oiseau *hạc* 鶴 est une sorte de cygne fabuleux et mythologique à plumes blanches qui vit, dit-on, des milliers d'années et qui est regardé pour ce motif comme l'emblème de la longévité. Selon la légende, après deux mille ans d'existence ses plumes deviennent noires. On représente fréquemment cet oiseau en bronze et perché sur la carapace d'une tortue symbolique tenant lieu de socle ou de piédestal. *Hạc* est aussi le nom du cygne ordinaire.

NOTA. La forme prosodique de cette strophe appartient à celle que les Annamites nomment *văn* 文. Les vers en sont alternativement de six et de huit pieds. Conformément aux règles de la versification le dernier monosyllabe du premier vers rime avec le sixième du second, et le huitième monosyllabe du second vers rime avec le sixième du vers suivant, ainsi de suite. Il y a là un entrecroisement de rimes qui produit à l'oreille un très curieux effet. — Dans la poésie annamite, les mots ou plutôt les monosyllabes sont considérés comme longs ou brefs selon le signe tonique qui les affecte : c'est la quantité. La quantité d'un mot est indiquée par deux signes, *bình* 平, long, et *trắc* 是, bref. Les mots affectés du *huyền* (`), ou ceux qui se prononcent sur le ton égal sont longs, c'est-à-dire *bình* 平; ceux qui sont marqués du *nặng* (.), du *sắc* (´), du *hỏi* (?) et du *ngã* (~) sont brefs, c'est-à-dire *trắc* 是.

IV

Les jeux sont en assez grand nombre. Parmi les plus en vogue on peut citer : le *bài tứ sắc* 牌四色 (jeu des quatre couleurs), qui se joue à quatre personnes et qui compte 112 cartes; le *bài phụng* 牌鳳 (jeu de l'aigle), qui se joue également à quatre personnes et qui compte 60 cartes. Ces deux jeux sont très répandus en Cochinchine où l'on est plus joueur que partout ailleurs, sauf peut-être à la cour de Hué, — dans l'entourage même du Souverain.

En Annam et au Tonkin les mandarins et les lettrés aiment beaucoup le *tổ tông* 祖宗 et le *bài kiều* 牌橋, deux jeux aristocratiques qui se pratiquent, le premier à cinq personnes, le second à trois seulement.

Il faut mentionner également le *bài hoắc* 牌或 qui, par certains côtés, ressemble un peu à notre baccara.

Les cartes annamites, sur lesquelles figurent des caractères indicateurs, ont la forme et les dimensions de nos tickets de chemin de fer ou de nos correspondances d'omnibus. Les joueurs les jettent avec force sur la natte qui leur sert de tapis. De là

sans doute l'expression *dánh bài* 打牌 «frapper des cartes», employée couramment pour «jouer aux cartes».

On connaît aussi, dans les hautes classes seulement, le jeu des échecs, *cò vương* 棋將 ou *ki tử* 碁子 en chinois⁽¹⁾.

Mais le plus dangereux des jeux annamites, celui qui passionne le plus les indigènes, est un jeu de hasard d'importation chinoise, ou plutôt cantonnaise, dénommé *dánh me* 打楣 et improprement appelé *ba quan* par les Européens. Voici en quelques lignes en quoi il consiste. Les joueurs, en nombre indéterminé, sont assis ou accroupis en cercle sur l'éternelle natte servant de tapis. Au centre de cette natte se trouvent: 1° un tas de sapèques en cuivre polies et brillantes par l'usage; 2° une minuscule tasse à thé; 3° un bâtonnet; 4° une planchette carrée portant sur chaque face un numéro en caractères sino-annamites, depuis un jusqu'à quatre c'est-à-dire 一 二 三 四 *nhét, nhi, tam, tư*. La partie va commencer. Le banquier plonge la petite tasse renversée dans le tas de sapèques et l'en retire plus ou moins pleine, mais toujours renversée et en rasant la natte. Cette opération terminée, chaque joueur choisit un des quatre numéros de la planchette et y place son enjeu. Tout cela s'exécute assez rapidement. Les jeux étant faits, le banquier, avec le geste attentif d'un prestidigitateur, soulève délicatement la tasse, saisit le bâtonnet, et, de son bout, se met à séparer quatre par quatre les sapèques qui se trouvaient sous la tasse. Puis il annonce le résultat sur un mode qui rappelle la manière de faire des croupiers européens. Si, le partage fait, il reste une sapèque, c'est le numéro un qui a gagné, s'il en reste deux, c'est le numéro deux, ainsi de suite. Ce jeu prohibé aujourd'hui par le gouver-

⁽¹⁾ Le jeu d'échecs de 32 pièces ou *cò tử* 碁子, petits échecs, aurait été inventé par l'empereur *Vô vương* 武王, 1120 avant l'ère chrétienne. Le même jeu avec 360 pièces noires et blanches ou *vi ki* 圍碁, grands échecs, remonterait à une époque beaucoup plus reculée.

nement français fait moins de victimes qu'autrefois, mais on ne peut empêcher de le jouer toujours un peu partout clandestinement. Le moraliste annamite dit à propos du jeu en général : *cò bặc sanh trộm cướp* 棋薄生盜却 « le jeu engendre le vol et la piraterie ». Mais le joueur endurci a aussi pour lui des proverbes, tel celui-ci : *đạp gay láy gai mà lè* 踏芙蓉芙蓉禮 « pour s'extraire une épine du pied il faut prendre une autre épine », autrement dit : les blessures du jeu ne sont guéries que par le jeu.

Les tenanciers des tripots sont presque toujours des Chinois cantonnais venus pour exploiter les Annamites.

V

Dans ce pays où le tabac est très abondant, tout le monde fume : hommes, femmes, enfants, grillent à l'envi des cigarettes toute la journée. Ces cigarettes (*điêu thuốc* 鈞葉) ont une forme assez originale, on dirait d'un cornet de bonbons pour poupée; le tabac n'y est pas également réparti : il se place tout à fait au fond, roulé presque en boule, le reste du cornet demeurant à peu près vide. Le fumeur enfonce profondément dans la bouche ce tube pointu sans crainte d'en déchirer le papier qui, bien que mou, est très résistant. S'il mâche en même temps du bétel, ce qui a lieu le plus souvent, la partie de la cigarette qui trempe dans la bouche prend une teinte sanguinolente d'un aspect peu engageant⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Quelquefois les Européens sont étonnés de voir chez les indigènes des bouts de cigarette teints de rose sang fixés aux murs ou aux colonnes qui séparent les compartiments dans les cases annamites, et ils se demandent ce que cela peut bien signifier. L'explication en est très simple : comme les indigènes vont généralement pieds nus, surtout dans leurs maisons, ils craindraient, s'ils jetaient sur le sol leurs bouts encore allumés, de se brûler la plante des pieds en marchant, et ils préfèrent les coller aux murs sans plus de façon. Il va sans dire que cette petite malpropreté se voit rarement chez les Annamites d'un certain rang.

On fume aussi une sorte de tabac aromatisé ou opiacé dans une énorme pipe en bambou (*bình điếu* 烟鈞), formée d'un tout petit fourneau et d'un récipient à eau, et dont le système ne diffère pas sensiblement de celui du narguilé.

Le tabac du pays tel qu'il est actuellement préparé par les indigènes a peu de succès auprès des fumeurs européens, qui le trouvent généralement trop faible et d'un goût peu agréable.

L'opium (*nhà phiến* 罌片), cette plaie de l'Extrême-Orient tout entier, a causé et cause encore de terribles ravages dans les villes et les grands centres des différents pays indo-chinois. C'est un vice à la mode, une passion aristocratique qui, fort heureusement et en raison du prix de la drogue, n'est à la portée que des gens riches. Chaque classe de la société indigène fournit cependant son contingent de fumeurs; on voit même de malheureux domestiques, coolies, rameurs, etc., se priver d'objets de première nécessité et même de nourriture afin de pouvoir satisfaire leur funeste passion.

L'habitude de fumer de l'opium n'est pas très ancienne, mais elle est tellement ancrée aujourd'hui dans les mœurs de la haute société annamite que les derniers souverains du pays n'ont jamais pu ou voulu la combattre sérieusement par des mesures coercitives, si ce n'est par quelques décrets à sanctions assez rigoureuses il est vrai, mais visant uniquement les membres de la famille royale et les fonctionnaires, décrets demeurés d'ailleurs presque toujours lettre morte. Il y a cependant exception pour une ordonnance de *Minh Mạng* 明命 (1820-1841), le roi taciturne et cruel, édictant des peines réellement sévères et s'appliquant à tous les sujets sans distinction de classes⁽¹⁾. Du

⁽¹⁾ *Ordonnance du roi Minh Mạng.* « Il est rigoureusement interdit de fumer l'opium. Quiconque fumera clandestinement, pour un *cân* 斤 d'opium trouvé en sa possession (le *cân* 斤 vaut 16 *lượng* 兩 ou onces), sera puni de l'exil; pour plus d'un *cân*, de la confiscation des biens. En outre les parents ou les amis qui, ayant

roi *Thiệu Trị* 紹治 (1841-1847), dont le règne fut court, on ne cite aucun décret contre les fumeurs d'opium; mais son

eu connaissance de la faute n'auront rien fait pour l'empêcher, seront punis de cent coups de bâton. Les dénonciateurs recevront comme récompense, pour un *cán*, 60 ligatures, pour plus d'un *cán*, une somme proportionnelle» — selon la loi de *Tân nặc* 類匿 (dénonciation de fraudes) dit le texte.

Sous le règne de *Tư Đức* 嗣德, plusieurs décrets furent rendus et publiés.

Quatrième année, 12^e mois :

«Quiconque sera devenu fumeur d'opium devra prendre un congé de six mois pour se soigner et se guérir de son vice. Celui qui, ce délai expiré, continuera à fumer sera sévèrement puni.»

Sixième année du même règne, autre décret :

«Tout fonctionnaire ou officier qui n'aura pu encore se défaire de son vice devra prendre un congé d'un mois pour se soigner. Pourront aussi demander des congés de santé : à *Huế*, les mandarins du 4^e degré et au-dessus; dans les provinces, les *Tông Đốc* 總督 (gouverneurs chargés de l'administration de deux provinces), les *Quan Bố* 官布 (chefs des services financiers et administratifs d'une province), les *Quan Án* 官按 (juges criminels, chefs du service de la justice dans une province), et autres fonctionnaires du même rang. A l'expiration de ces congés, chacun devra déclarer son état. Les fumeurs guéris seront rétablis dans leurs charges et fonctions, les autres seront définitivement révoqués. Les employés et agents subalternes sont placés sous la surveillance de leurs chefs respectifs qui aviseront aux mesures à prendre.

«Les dispositions du présent décret sont applicables, sous la responsabilité du Grand Conseil de famille, aux princes du sang et autres membres de la famille royale : les fumeurs partiront en congé et l'entrée des palais ne leur sera accordée que s'ils reviennent complètement guéris. Ceux qui ne feront pas de déclaration à l'expiration des délais seront punis par le Grand Conseil de famille.»

Onzième année du même règne, nouvelle ordonnance :

«Tout fonctionnaire ou employé qui, s'étant débarrassé du vice de l'opium aura recommencé à fumer, sera puni de la rétrogradation, conformément aux règlements sur l'inconduite. Si l'abstention a été de trois ans, il perdra quatre degrés; si elle a été de cinq ans, il en perdra un de moins; si elle a été de six ans, il sera statué sur son cas. Les mandarins militaires seront, selon leur rang, rétrogradés ou chassés de l'armée.»

Les gouverneurs particuliers ou généraux qui se sont succédé en Indo-Chine depuis le commencement de l'occupation française n'ont pas cru devoir se montrer plus rigoureux que l'ancienne cour de *Huế*. Bien plus, se trouvant dans l'impossibilité de couper le mal dans sa racine, ils l'ont circonscrit, localisé en quelque

fil, *Tv Đức* 嗣德 (1848-1883), fit paraître trois ordonnances à intervalles différents et avec des sanctions infiniment plus douces que celles contenues dans les édits de son grand-père. *Tv Đức*, dit la chronique scandaleuse, était lui-même au fond de son palais un fervent adepte de la pipe d'opium. Ceci admis, sa tolérance relative s'expliquerait naturellement.

La pratique ou l'usage de l'opium n'est pas, nous l'avons dit, à la portée de tout le monde. Outre que le produit se vend très cher, il faut encore, pour le consommer, une véritable petite installation. Sans compter que, si on veut opérer soi-même, un apprentissage est nécessaire. On fume de préférence dans une pièce écartée (*phòng hút* 房 唵), loin des bruits de la rue et du va-et-vient des domestiques.

Les ustensiles nécessaires au fumeur sont : 1° un plateau (*mâm hút* 樓 唵) de forme rectangulaire ou ovale en bois dur et de couleur foncée, avec ou sans incrustations de nacre; 2° une pipe (*ông điếu* 煙 鈞) à long tuyau et à grand fourneau à surface lisse, n'ayant à son centre qu'un tout petit trou; 3° une lampe, sorte de veilleuse (*lông đèn* 權 烟), dont la flamme est protégée par un verre en forme de clochette; 4° une broche en fer (*tiêm thuốc* 尖 葉) ayant à peu près les dimensions d'une aiguille à tricoter; plus quelques menus accessoires comme racloir, éponge, petit vase à eau, etc. L'opium, à l'état d'extrait doux, se trouve dans une petite boîte (*hộp thuốc* 匣 葉) de forme cylindrique avec couvercle vissé, généralement en os ou en ivoire.

L'appareil ainsi composé porte le nom de *bộ đồ hút* 部 唵; il est placé à plat sur un lit de camp garni d'une natte et d'une sorte de petit oreiller quadrangulaire et plutôt ferme (il y en a

sorte, en réglementant, sous forme de fermage ou de régie, la vente de l'opium. La mesure était d'ailleurs nécessaire au double point de vue politique et économique.

même en porcelaine). Le fumeur étendu sur ce lit et tourné vers l'appareil, trempe l'extrémité de la broche dans le liquide épais, l'approche avec précaution de la flamme de la lampe, la roule en tous sens entre le pouce et l'index pour faire gonfler le liquide, aplatit, arrondit sur la surface polie du fourneau le léger globe qui se forme à l'action de la chaleur, reprend du liquide et continue l'opération jusqu'à ce qu'il ait obtenu une boulette cuite à point de la grosseur d'un petit pois; puis, rapidement, pendant que la préparation est encore molle et chaude, il enfonce la broche avec précaution dans l'orifice du fourneau, la retire lentement par un mouvement rotatoire, laissant la boulette d'opium fixée au trou du fourneau ⁽¹⁾. Alors le fumeur porte le tuyau de la pipe à sa bouche, et, approchant en même temps l'orifice du fourneau de la flamme de la lampe, se satisfait goulûment en quelques longues aspirations. Cette dernière opération aura duré dix à quinze secondes à peine. Il est vrai qu'on peut recommencer. Certains intoxiqués vont jusqu'à fumer successivement et à quelques minutes seulement d'intervalle plus de vingt pipes.

On connaît les dangereux effets de l'opium. Nous pouvons néanmoins les rappeler. Les deux ou trois premières pipes n'amènent chez le fumeur qu'une légère excitation mentale ordinairement accompagnée d'un besoin irrésistible de rire, de plaisanter, de bavarder. A ce moment tout lui paraît rose dans l'existence, et il tombe dans une sorte d'extase intellectuelle entrecoupée de projets grandioses et de rêves démesurés. Mais si le nombre de pipes va en augmentant, il ne tardera pas à se sentir envahi par la tristesse, le découragement, et il sera en proie à de vagues terreurs, à d'indicibles et chimériques craintes. Chaque repas d'opium ou *būa hūt* 罂粟飯, comme disent les Annamites, procure au fumeur quelques

⁽¹⁾ Cette opération relativement longue et délicate demande, pour être bien réussie, une certaine dextérité et surtout beaucoup d'expérience.

instants de gaieté nerveuse et de soulagement momentané, après quoi il retombe plus bas que jamais, et il s'égaré de plus en plus dans ce que quelqu'un a appelé pompeusement « le tourbillon de la désespérance sans bornes ». Et les rêves dorés se changent alors en odieux cauchemars. Chez certains fumeurs incorrigibles le système nerveux arrive parfois à un tel degré de sensibilité douloureuse que le moindre bruit les fait sursauter sur la natte où il sont étendus, et que l'idée d'une simple piqûre d'épingle serait pour eux un supplice insupportable. L'intoxication complète, ce que les Annamites appellent *ghièn thuốc* 研葉 ou *lè nhừ* 盧絮 (textuellement : abruti par l'opium), est caractérisée par le manque d'appétit, la perte des forces, une insomnie persistante, une constipation obstinée alternant avec la diarrhée, et une grande fatigue intellectuelle dès que les nerfs et le cerveau cessent d'être sous l'influence du narcotique. Au physique les ravages ne sont pas moins grands : l'homme n'est plus qu'une loque lamentable ⁽¹⁾.

VI

Les beaux-arts tels que nous les comprenons en Europe n'existent pas dans les pays de civilisation chinoise. Aussi, même en matière d'arts d'agrément comme la musique, le chant, le dessin, la peinture, les Annamites sont-ils tout à fait inférieurs, pour ne pas dire nuls. On sait que l'esthétique varie sensiblement d'une race à l'autre; mais chez eux, la conception du

⁽¹⁾ Généralement les fumeurs d'opium ne deviennent pas vieux. On en voit cependant qui atteignent un âge assez avancé. L'un de ces derniers, un lettré de l'ancien régime, nous confia un jour que le moyen de vivre longtemps, tout en étant *ghièn* 研 (intoxiqué), consistait simplement à opérer avec méthode et régularité, c'est-à-dire à fumer tous les jours exactement aux mêmes heures sans jamais augmenter ni diminuer les doses. Notre homme était d'ailleurs sec comme une momie, avec un nez constamment bouché et des yeux aveuglés par la chassie.

beau ne diffère pas seulement de la nôtre, elle lui est presque opposée.

Les professionnels et les amateurs de la musique et du chant paraissent n'avoir eu jusqu'à présent que des vues peu élevées. Très terre à terre, la musique annamite n'est, en réalité, qu'une pâle imitation de la musique chinoise qui, elle, sans être savante, n'en est pas moins soumise à des règles compliquées⁽¹⁾.

En principe, il existe huit sons musicaux qui proviennent du bruit fait par les huit instruments primitifs classiques sur lesquels on frappait et qui sont : 1° la calebasse (*bào* 匏); 2° la terre cuite, les poteries (*thổ* 土); 3° le cuir (*cách* 革); 4° le bois (*mộc* 木); 5° la pierre (*taş* 石); 6° le métal (*kim* 金); 7° les fils de soie, les cordes (*tơ* 絲); 8° le bambou creux (*trúc* 竹).

Les tons principaux sont au nombre de cinq. On les connaît sous la dénomination générale de *ngũ âm* 五音 (cinq sonorités). Ce sont : *cung* 宮, *thương* 商, *giác* 角, *trung* 徵, *vũ* 羽; ils correspondent à peu près à fa, sol, la, ut, ré, et, à l'aide de demi-tons, forment l'octave.

La musique écrite n'existant pas, les airs doivent être appris par cœur; on se les passe oralement les uns les autres. Aussi

⁽¹⁾ La musique (*nhạc* 樂) est l'un des six arts libéraux de la Chine et par conséquent de l'Annam. Le mot « musique », synonyme de plaisir et d'allégresse, sert aussi à désigner les agréments et les joies de la vie; il peut même signifier paix, tranquillité, satisfaction, car, comme les peuples européens, les Chinois et les Annamites ont érigé en principe que la musique est faite pour calmer, pour adoucir. A notre aphorisme « la musique adoucit les mœurs » correspond la maxime sino-annamite suivante : *Di phong diệc tục mạc thiện vu nhạc* 移風易俗莫善于樂, c'est-à-dire : rien ne vaut mieux que la musique pour changer (améliorer) les mœurs et les usages.

L'invention de la musique chinoise est attribuée au sage et vertueux *Linh Luân* 令倫 (prononciation annamite) qui, plus de deux mille ans avant Pythagore, aurait établi un rapport entre la longueur des tuyaux et des cordes et l'harmonie des accords musicaux.

les véritables musiciens sont-ils assez rares, et c'est à peine si l'on rencontre par-ci par-là une personne sachant jouer de mémoire quelques morceaux d'ailleurs insignifiants, quelques ritournelles toujours les mêmes. Ce sont des airs étranges, bizarres, aux notes tout à la fois douloureuses et joyeuses.

Le pays — nous venons de le dire — ne compte guère de musiciens de profession. Mais à la cour il y a des orchestres officiels qui se font entendre dans les cérémonies rituelles ou publiques⁽¹⁾.

Pris séparément, les instruments à cordes et à vent donnent des sons assez harmonieux, mais la musique d'orchestre où dominant les instruments à percussion et les notes criardes semble péniblement discordante pour les oreilles européennes.

Voici, classés par séries, les noms des principaux instruments de musique en usage dans le pays :

1° Instruments à percussion : *trống lớn* 鞮客, grand tam-tam; *trống phách* 鞮魄, tam-tam ordinaire; *trống chầu* 鞮朝, tam-tam pour acclamer les comédiens; *trống chiến* 鞮戰, tam-tam de guerre; *trống cơm* 鞮餉, petit tam-tam, tambourin; *trống bỏi* 鞮蓐, *trống canh* 鞮更, tambours de veille; *chiêng* 鈺, gong à bords rentrés avec gonflement intérieur; *thanh la* 摐鑼, autre espèce de gong; *trống đá* 鞮鞞, timbale; *chùm chũ* 桴槐, cymbales; *mõ ống* 篪簫, crécelle, bambou; *sênh tiền* 笙錢, crécelle à sapèques; *khánh* 磬, instrument en marbre noir sonore, suspendu comme une cloche, en usage dans les temples, pagodes, édifices royaux et qu'on touche avec une ou deux grosses baguettes.

2° Instruments à vent : *kèn* 鑼, clairon; *kèn đôi* 鑼堆, trompette à double tube; *kèn loa* 鑼鏢, trompette en bois à large pavillon; *ống quỳn* 篳卷, flûte, flageolet; *ống sáo* 篳箛, cha-

⁽¹⁾ Le chef de ces orchestres, *Hòa đình nhạc trưởng* 和聲樂長, porte le titre de mandarin de 8° degré.

lumeau, bambou; *đồng* 筒, id.; *còi* 魂, cor, corne, cornemuse; *còi có lõi* 魂固朧, hautbois; *địch tay* 笛簫, clarinette.

3° Instruments à cordes : *đờn tranh* 彈箏, sorte de harpe à table horizontale; *thập lục* 拾六, id.; *đờn sắt* 彈瑟, même instrument à 36 cordes; *đờn nguyệt* 彈月, petite mandole ronde à deux cordes; *tam* 三, petit instrument à trois cordes; *nhị* 二, petit violon à deux cordes; *hố* 壺, autre violon en forme de coupe et à deux cordes; *đờn đáy* 彈底, autre violon à trois cordes; *đờn gáo* 彈格, instrument à calabasse à plusieurs cordes, espèce de mandoline; *đờn bầu bốn dây* 彈瓢梁絃, instrument à citrouille à quatre cordes, sorte de violon; *đờn kim* 彈琴, instrument à plusieurs cordes, rappelant la guitare; *đờn tì bà* 彈琵琶, autre espèce de guitare à quatre cordes.

Jouer d'un instrument à percussion se dit *đánh* 打, battre, frapper, ex. : *đánh trống* 打鞮, battre du tambour ou du tam-tam; jouer d'un instrument à vent, se dit *thổi* 噓, souffler, siffler, ex. : *thổi kèn* 噓鑼, sonner du clairon, de la trompette; jouer d'un instrument à cordes, *đánh* 打, taper, ou *gảy* 撥, pincer, ex. : *gảy đờn kim* 撥彈琴, pincer de la guitare; jouer à l'aide d'un archet, *kéo* 播, ex. : *kéo đờn* 播彈, jouer du violon.

Pour pincer de certains instruments à cordes et particulièrement du *đờn tranh* ou du *thập lục*, les femmes et les jeunes filles se servent — afin d'obtenir de meilleures vibrations et aussi par coquetterie — d'ongles postiches en argent.

Chaque nation a ses chants populaires. Les Annamites, sans être très remarquables à cet égard, possèdent une quantité considérable de chansons (*câu hát* 句唱 ou *bài hát* 排唱). L'art du chant n'est pas plus cultivé que celui de la musique instrumentale, et il serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, de découvrir un chanteur vraiment digne de ce nom. Mais les gens instruits, les femmes de lettrés ou de mandarins princi-

palement, connaissent même de mémoire les passages les plus intéressants des œuvres poétiques littéraires du pays. Ces œuvres en tête desquelles il faut placer le *Lục Vân Tiên* 陸雲僊, le *Kim Vân Kiều* 金雲翹 et un recueil de poésies sino-annamites appelé *Thi kinh* 詩經 ou Livre des vers (attribué à Confucius), constituent pour eux un fonds inépuisable de sujets ou de matières qui, arrangés selon le goût du public, procurent les divertissements et les passe-temps nécessaires à toute vie nationale. Indépendamment de ces œuvres de premier choix, les Annamites ont encore différentes anthologies et une foule de mélodies populaires, satiriques, guerrières, amoureuses, à l'usage des travailleurs, et dont le rythme correspond au mouvement exécuté. Pour les bateliers, par exemple, ce rythme concorde avec le mouvement cadencé des rames; les strophes sont chantées alternativement de l'avant à l'arrière et souvent même d'une barque à l'autre.

En dessin et en peinture les règles les plus élémentaires sont inconnues des Annamites, qui ignorent complètement la manière de représenter les objets selon la différence que l'éloignement et la position y apportent, soit pour la figure, soit pour la couleur. Ils dessinent et peignent en s'inspirant des seules traditions, et, à l'exemple de leurs modèles, les Chinois, ne se complaisent guère que dans la bizarrerie, l'exagération et l'in vraisemblance. Pour la figure tout ce qu'ils font est étrange, démesuré, excessif, presque risible pour nous, en tout cas souverainement enfantin. Pas de procédé, pas d'effort pictural, mais une candeur et une naïveté parfaites. A ce dernier point de vue leurs productions ne sont pas tout à fait dépourvues de quelque intérêt. Ils imaginent rarement et se préoccupent peu de rechercher pour leurs dessins des formes nouvelles, préférant s'en tenir aux vieux modèles, aux banales compositions, aux éternels clichés empruntés à la Chine. Toutefois s'ils n'inventent pas volontiers,

ils ne copient pas non plus servilement. Pour la faune et la flore, pour les animaux et les fleurs fantastiques, ils essaient de faire comme les Japonais — qui, eux, sont dans leur genre des artistes supérieurs — en subordonnant l'exactitude des menus détails à l'effet décoratif de l'ensemble. Ce qu'on peut leur reconnaître encore, en se plaçant au point de vue de leur esthétique propre, c'est une certaine facilité dans l'imitation de la nature vulgaire. Sans l'aide de la perspective, qu'ils ignorent, et en quelques coups de pinceaux seulement, ils représenteront un petit paysage qui ne s'éloignera pas trop de la réalité. On peut également leur accorder quelque adresse de main pour vautrer un buffle dans une mare, camper un cerf au milieu d'une clairière, saisir au vol une fine et héraldique aigrette, percher un grave marabout sur l'une de ses échasses. Où ils sont par exemple étonnants, c'est comme enlumineurs de pagodes. Là, à défaut d'art véritable, une sorte d'intuition semble leur avoir révélé le secret de faire vibrer et resplendir leurs couleurs. Malheureusement le champ d'action chez ces artistes est limité, car ils n'ont que quelques compositions décoratives banales et presque toujours les mêmes, représentant des allégories ou des emblèmes.

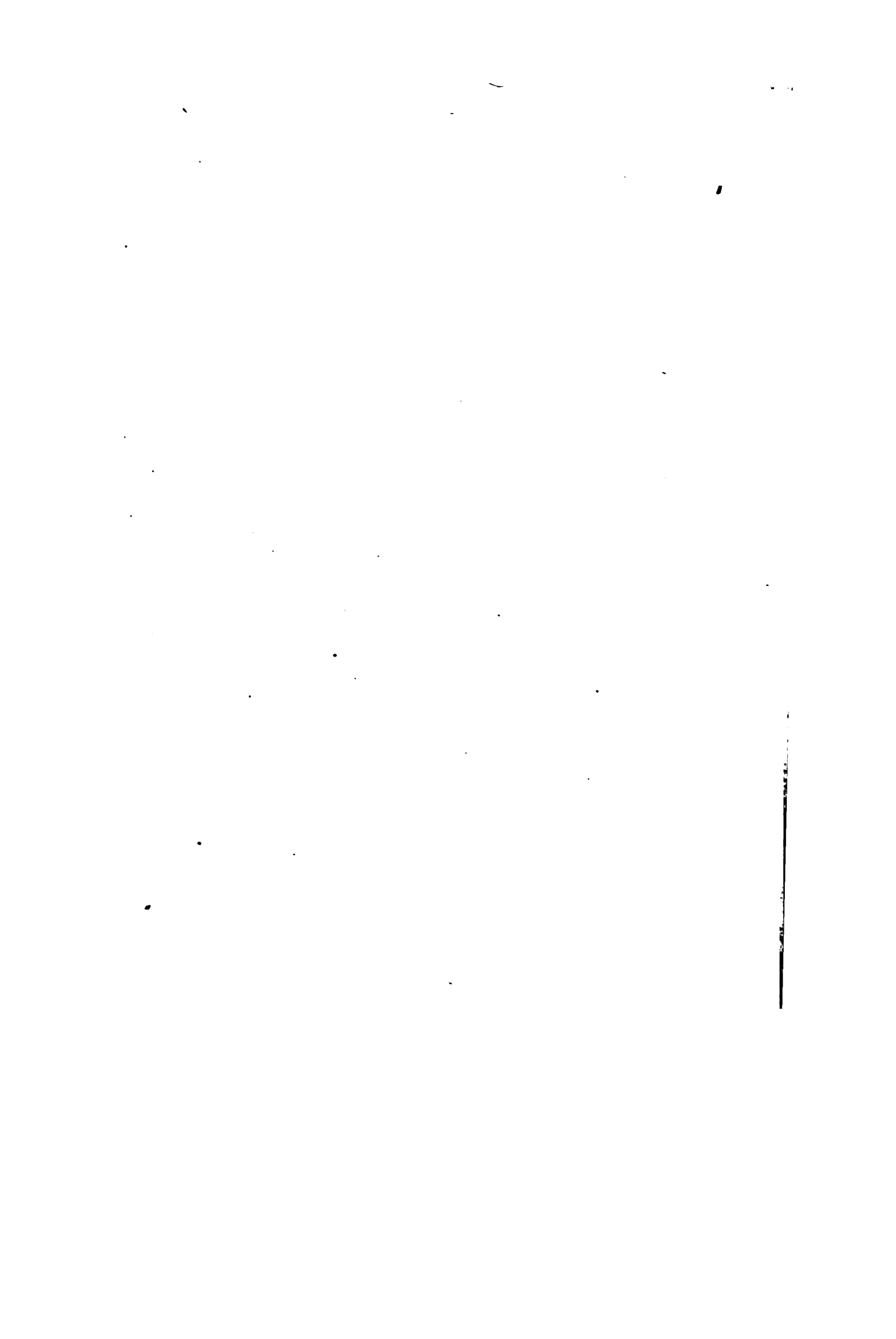
Mais, parmi les arts qui paraissent convenir le mieux aux Annamites, la gravure et la sculpture sur bois ainsi que l'incrustation de nacre tiennent incontestablement le premier rang. Dans ces deux branches importantes d'art industriel indigène les artistes font preuve d'un réel talent; certains ouvriers incrusteurs semblent même parvenus aux dernières limites de l'habileté manuelle. Adroits, patients, appliqués, ils s'inquiètent peu du nombre d'heures à employer à tel ou tel travail, pourvu qu'il soit bien exécuté⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Une école indigène des Arts industriels a été fondée et organisée à Hà nôi en 1897, par le gouverneur général M. Paul Doumer.

Parmi les principaux produits de luxe des arts industriels ou décoratifs, il faut citer les meubles et objets incrustés de nacre comme bahuts, panneaux, plateaux, coffrets, jolis et délicats travaux de patience jusqu'ici inimitables; les brillantes laques rouges; la fine écaille travaillée; les ivoires; les ouvrages en or et en argent; les bronzes et les cuivres relatifs à l'art religieux tels que vases à encens, brûle-parfums pour pagodes et autels des ancêtres; les faïences et les porcelaines décorées; les belles étoffes de soie brodées d'or ou d'argent; la vannerie fine; les dessins, gravures et inscriptions pour panneaux à sentences parallèles, et nombre d'autres articles confectionnés dans le goût indigène — cela va sans dire — mais avec infiniment d'intelligence, d'application et d'adresse.

Malheureusement les artistes consciencieux et capables qui osaient se révéler au public n'étaient que très rarement à la disposition de l'industrie privée, le gouvernement — la Cour plutôt — ne se faisant jamais aucun scrupule de les accaparer à son profit en les incorporant bon gré mal gré dans les compagnies d'ouvriers d'art de la capitale. Là, soumis au labeur quotidien par une règle fort sévère, ils étaient contraints de travailler *ad honores*, ce qui n'était pas fait, on le reconnaîtra, pour aider au développement des arts dits libéraux. Est-il nécessaire d'ajouter que sous ces anciennes monarchies, les rapports de l'art et de l'État étaient à peu près nuls? L'art n'étant pas au même degré qu'en Europe l'expression de la vie même de la nation, les régimes passés ont pu s'en désintéresser. Il n'en est pas de même assurément sous la domination française. Aujourd'hui plus de mesures vexatoires entravant la liberté du travail. La loi protégeant les initiatives et garantissant à tous les producteurs la mesure de leurs droits, le talent se trouve assuré d'une juste rémunération, ce qui permet à chaque artiste, non

seulement de travailler avec une entière indépendance, mais encore et surtout de collaborer à la grande œuvre de la prospérité nationale. Et il en sera des arts comme de tant d'autres choses : partout où sévissait autrefois la mortelle routine triomphera désormais la vivifiante méthode.



**UN VOCABULAIRE FRANÇAIS-RUSSE
DE LA FIN DU XVI^e SIÈCLE**

EXTRAIT

DU *GRAND INSULAIRE* D'ANDRÉ THEVET

MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PUBLIÉ ET ANNOTÉ

PAR PAUL BOYER



UN VOCABULAIRE FRANÇAIS-RUSSE DE LA FIN DU XVI^e SIÈCLE

EXTRAIT

DU *GRAND INSULAIRE* D'ANDRÉ THEVET

I

Cosmographe de quatre rois, ami des poètes de la Pléiade, André Thevet, l'auteur des *Singularitez de la France antarctique* et de la *Cosmographie universelle*, n'a jamais eu ce qui s'appelle une bonne presse : mystifié et bafoué de son vivant⁽¹⁾, vilipendé après sa mort par de Thou qui, dans son *Histoire*⁽²⁾, le déclare « ignorant au delà de ce que l'on peut s'imaginer, et n'ayant aucune connoissance ni des belles-lettres, ni de l'antiquité,

⁽¹⁾ Moins pourtant qu'on ne l'a dit. C'est ainsi qu'à deux reprises Ferdinand Denis a présenté Thevet comme l'une des victimes de Rabelais : une première fois à l'article THEVET de la bibliographie de son ouvrage *Le Monde enchanté, cosmographie et histoire naturelle fantastiques du moyen âge* (Paris, 1843), où il assure que « l'impitoyable Rabelais se moque fort de notre crédule cosmographe » ; une seconde fois dans sa *Lettre sur l'introduction du tabac en France*, où, à la page ix, il confirme que « le bonnet dont le [Thevet] coiffa si libéralement le malin Rabelais laissa toujours passer le bout de l'oreille » (*Lettre sur l'introduction du tabac en France*, à la suite de l'étude d'Alfred DEMERSAY [compte rendu de mission] intitulée : *Du Tabac au Paraguay*, Paris, 1851) ; et cette dernière assertion de Denis a été prise en compte par le prince Augustin Galitzin, dans son introduction à la *Cosmographie Moscovite* (voir ci-dessous, p. 440, n. 3), et par M. Paul Gaffarel, dans la notice dont il a fait précéder sa réédition des *Singularitez de la France antarctique* (Paris, 1878, Maisonneuve). Or Rabelais n'a pas même une seule fois nommé Thevet dans ses écrits.

⁽²⁾ DE TROU, *Histoire universelle*, édit. de 1734, t. II, p. 651.

ni de la chronologie », à l'envi on l'a accusé de sottise, de plagiat, de mensonge. Mais ce sot a montré, au cours de ses voyages, tant au Levant qu'aux Indes occidentales, une curiosité de toutes choses digne d'un véritable savant; ce plagiaire a été lui-même maintes et maintes fois plagié, et il n'est pas jusqu'à l'introduction du tabac en France qui ne lui ait été dérobée par Jean Nicot⁽¹⁾; ce menteur enfin a péché par excès de confiance et de crédulité plutôt que par altération délibérée de la vérité. Telles qu'elles sont, les œuvres de Thevet, imprimées ou inédites, fournissent nombre de renseignements précieux qu'on chercherait vainement ailleurs; et ce n'est pas sans raison que le regretté Charles Schefer, publiant le *Discours de la navigation* de Jean et Raoul Parmentier, de Dieppe, et le *Voyage de la Terre-Sainte* de maître Denis Possot, continué par Charles Philippe, a cru devoir donner, comme indispensable complément à ces deux textes, plusieurs descriptions d'îles empruntées au plus considérable des ouvrages inédits d'André Thevet, le *Grand Insulaire et Pilotage*, manuscrit de la Bibliothèque nationale⁽²⁾.

Un trait surtout recommande Thevet à l'attention, sinon à l'indulgence des linguistes : le souci qu'il témoigne des langages parlés par les hommes dont il visite ou décrit les pays. Sans doute, ce souci ne lui appartient pas en propre : à des degrés différents on le retrouve chez presque tous les grands voyageurs qui, au xvi^e siècle, ont contribué par leurs ouvrages aux progrès de la connaissance de la terre et de ses habitants.

⁽¹⁾ Voir dans la *Cosmographie universelle*, t. II, liv. XXI, chap. viii, p. 926 v°, la très légitime protestation de Thevet.

⁽²⁾ Voir le *Discours de la navigation* de Jean et Raoul Parmentier, de Dieppe, publié par Ch. SCHEFER, *Appendice*, p. 155-181 (Paris, Leroux, 1883), et le *Voyage de la Terre-Sainte* de Denis Possot et Charles Philippe, publié par Ch. SCHEFER, p. 245-309 (Paris, Leroux, 1890).

Mais nul peut-être ne s'est préoccupé davantage de se renseigner lui-même et de renseigner le lecteur sur les idiomes peu connus ou rares⁽¹⁾.

Il ne se contente pas, dans son *Grand Insulaire et Pilotage*, de donner l'Oraison dominicale et la Salutation angélique « en langage irlandais »⁽²⁾ et en basque⁽³⁾, l'Oraison dominicale et le Symbole des Apôtres « en langue hongroise »⁽⁴⁾ : il donne encore ces trois mêmes prières « en sauvage », à la fin de sa description du *Goulphre ou Rivière de Ganabara* (Rio de Janeiro)⁽⁵⁾; puis, sous le nom de *Langage des habitans des Terres Neuves*, il présente « un petit dictionnaire de quelques mots propres et principaux de leur patois », et le fait suivre d'un *Second dictionnaire du langage du royaume d'Ochelaga et Canada et autres pays*⁽⁶⁾. Ailleurs, après sa description de l'Isle de *Zacotera* (Socotora), il s'étend assez longuement sur la prononciation et l'écriture de l'arabe local : « Or j'ay bien voulu icy mettre plusieurs mots pour entendre le jargon de ce peuple. . . Vray est qu'il y a certains mots qui different fort peu de l'autre, comme fait le grec literal de la langue grecque vulgaire »; sur quoi il donne les « noms et pronoms de Dieu, des saints, des choses celestes et autres » en ce parler des Arabes de Socotora, soit 73 mots, qu'il fait suivre de certains des signes

⁽¹⁾ Jean-Burkhard Mencke dit en propres termes, dans son traité *De Charlataneria eruditorum*, p. 116 de la 3^e édit., Amsterdam, M D CCXVI : « Andreas Thevet viginti octo [linguas] ita callebat, ut expeditissime loqueretur. » On conviendra pourtant, avec le P. Nicéron (*Mémoires*, t. XXIII, p. 77), qu'il y a quelque « exagération » dans ce témoignage.

⁽²⁾ *Grand Insulaire*, t. I, B. N. fr. 15452, fol. 97 v°.

⁽³⁾ *Ibid.*, fol. 13 r°.

⁽⁴⁾ *Grand Insulaire*, t. II, B. N. fr. 15453, fol. 48 v°, au cours d'une digression dans la description de la « petite Céphalonie ».

⁽⁵⁾ *Grand Insulaire*, t. I, fol. 252 v° et 253 r°.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, fol. 158-159, à la suite de la description de l'Isle des *Demons* (embouchure du Saint-Laurent).

diacritiques ou « signaux » de l'écriture arabe⁽¹⁾. Ailleurs encore, entre la description de l'*Isle de Bebel Mandel* et celle de l'*Isle d'Ormuz*, il insère un *Dictionnaire de la langue moresque et éthiopique, comprenant les terres de la haute et basse Éthiopie et autres royaumes et pays compris en Afrique*, et, dans ce même dictionnaire, il intercale « l'oraison que ce peuple moresque dit au lieu que les chrestiens disent l'Oraison dominicale Pater Noster »⁽²⁾.

Enfin, se souvenant sans doute que, tant dans sa *Cosmographie universelle* que dans le chapitre consacré à Basile, duc de Moscovie, de ses *Vrais pourtraicts et vies des hommes illustres*⁽³⁾, il avait fait preuve d'une assez sérieuse connaissance de la langue russe, traduisant en français tel terme russe cité, interprétant tel autre, rapportant même, « pour contenter ceux qui prennent plaisir à apprendre choses qu'ils n'ont pas entendu », l'Oraison dominicale « en langage des Moscovites »⁽⁴⁾, Thevet a voulu faire plus et mieux : dans le *Grand Insulaire*, à la suite

⁽¹⁾ *Grand Insulaire*, t. I, fol. 359 v°-361 r°.

⁽²⁾ *Ibid.*, fol. 380 v°-387 r°. Voir également, dans la *Cosmographie universelle*, t. I, liv. X, chap. IX, p. 339 v°, l'Oraison dominicale en langues « arabesque et turquesque », l'Oraison dominicale et la Salutation angélique en syriaque; t. II, liv. XVIII, chap. III, p. 778 r°, les mêmes prières « en esclavon »; t. II, liv. XX, chap. II, p. 882 v°, l'Oraison dominicale « en langue polonoise », puis en allemand, « en suece », « en lappon et finnois », « en livonien »; enfin, t. II, liv. XXI, chap. VIII, p. 925 r°, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et le Symbole des Apôtres « en sauvage » (reproduit dans le *Grand Insulaire*, t. I, fol. 252 v° et 253 r°; cf. ci-dessus).

⁽³⁾ Les chapitres de la *Cosmographie universelle* qui traitent de la Russie et des choses russes, comme aussi le chapitre que, dans ses *Vrais pourtraicts et vies des hommes illustres* (Paris, 1584), Thevet avait consacré à Basile, duc de Moscovie (liv. V, chap. 56, p. 389-391), ont été « recueillis et publiés » par le prince Augustin Galitzin sous le titre de *Cosmographie moscovite*, Paris, M D CCC LVIII, chez J. Techener (in-16 de XVI + 179 pages + 1 f. de table).

⁽⁴⁾ *Vrais pourtraicts et vies des hommes illustres*, p. 390 r°; p. 168 de la réimpression du prince Galitzin.

de sa description de l'île d'Alopécie, à l'embouchure du Don, il donne un *Dictionnaire des Moscovites* qui, ne comprenant pas moins de 644 mots ou petites phrases, devient ainsi le plus considérable des « dictionnaires » introduits dans ses ouvrages⁽¹⁾.

Il a semblé qu'il ne serait pas sans intérêt de publier ce *Dictionnaire des Moscovites*, important comme témoignage des relations qui, dès la fin du xvi^e siècle, s'étaient établies entre les Français et les Russes, important surtout pour l'étude du vocabulaire, des formes et de la prononciation de la langue russe en ce même temps.

II

La rédaction du *Grand Insulaire et Pilotage*, sous la forme où le manuscrit de la Bibliothèque nationale nous la présente, est de 1586⁽²⁾, donc très exactement contemporaine du voyage en Russie de Jehan Sauvage, de Dieppe⁽³⁾; et Thevet a mieux que connu la relation de ce voyage puisque, dans un autre de ses recueils manuscrits, intitulé *Description de plusieurs Isles* et conservé à la Bibliothèque nationale sous la cote fr. 17174, sorte

⁽¹⁾ *Grand Insulaire*, t. II, fol. 213-224.

⁽²⁾ *Grand Insulaire*, t. I, dernier fol. [413] v°. Au reste, dès l'année 1584, La Croix du Maine, à l'article ANDRÉ THEVET de sa *Bibliothèque*, donnait le titre de l'*Insulaire*, ouvrage « non encore imprimé »; voir l'édition originale de la *Bibliothèque du sieur de La Croix du Maine*, Paris, M D LXXXIII.

⁽³⁾ Le voyage de Jehan Sauvage, de Dieppe, en Russie « à Saint-Nicolas et Michel Archange » est du mois de juin 1586; la rédaction en est datée du 20 octobre de la même année. Ce voyage a été deux fois imprimé : la première fois par Louis Paris, dans le recueil de pièces inédites dont il a fait suivre sa traduction de la *Chronique de Nestor*, Paris, 1834, t. I, p. 385-396; la seconde fois par Louis Lacour, dans l'une des plaquettes du *Trésor des pièces rares ou inédites*, du fonds d'Auguste Aubry, Paris, 1855. Le texte publié par Louis Lacour est celui du ms. 7140³ de l'ancien fonds français de la Bibliothèque nationale (actuellement fr. 704), fol. 89-93. Louis Paris semble s'être servi d'un autre manuscrit.

de recueil de brouillons pour le *Grand Insulaire*, il la démarque à deux reprises⁽¹⁾. Or, dans l'un des manuscrits où ce voyage nous a été conservé, le n° 844 de la collection Dupuy, à la Bibliothèque nationale, la relation de Jehan Sauvage est suivie d'un *Dictionnaire moscovite* qui, bien que disposé sans souci aucun de l'ordre alphabétique, moins complet dans l'ensemble et, parfois, moins correct, reproduit, sauf quelques variantes de rédaction, et en quelques endroits même rectifie le *Dictionnaire des Moscovites* d'André Thevet⁽²⁾. Et c'est ainsi que dès l'abord se pose une question d'origine : le vocabulaire français-russe dont deux états nous sont parvenus par ces voies différentes est-il de Jehan Sauvage ou d'André Thevet, ou le mérite en doit-il être reporté sur un troisième auteur demeuré inconnu ?

L'attribution à Jehan Sauvage n'a pour elle que la place même qu'occupe le *Dictionnaire moscovite* dans le manuscrit de la collection Dupuy, à la suite de la relation du *Voyage en Russie* : autant dire que rien ne l'appuie. Dans cette relation, Sauvage ne dit pas un mot de ce dictionnaire ; il ne dit pas non plus que

⁽¹⁾ Une première fois sous les titres de *Route qu'il faut prendre pour faire le voyage des Isles des Neiges et pays de Moscovie* (fol. 1 r°-2 r°), puis de *Suite de la Route qu'il faut tenir pour aller en l'Isle Gilledin* (fol. 2 r°-3 v°) ; et de nouveau encore en tête des descriptions des *Isles des Neiges, pays de Moscovie* (fol. 45 r°-46 v°) et de *l'Isle Gilledin* (fol. 46 r°-48 r°). On notera d'ailleurs que ni la description des *Isles des Neiges, pays de Moscovie*, ni celle de *l'Isle Gilledin* ne se retrouvent dans le *Grand Insulaire*.

⁽²⁾ Le *Dictionnaire moscovite* du ms. 844 de la collection Dupuy (fol. 418-423 r°) a été signalé par M. Ch. de la Roncière, sous le nom de *Dictionnaire de la conversation franco-russe*, dans un article intitulé *Premier toast de l'alliance franco-russe*, 1586 (*le Correspondant*, n° du 10 janvier 1903). Il ne contient que 621 mots ou petites phrases contre les 644 du *Dictionnaire des Moscovites* de Thevet ; en revanche, les mots «vingt» et «grand mercy, monsieur», glosés dans le *Dictionnaire moscovite en devasset* (= двáдцать) et *e spacibo aspondare* (= спасíбо осподáръ), manquent dans le ms. de Thevet.

ni lui ni personne de ses compagnons se soient même préoccupés d'apprendre la langue du pays où ils abordaient : c'est un interprète qui les présenta au gouverneur de Saint-Michel Archange. D'autre part, ni le ms. fr. 704, ni le texte publié par Louis Paris (voir ci-dessus, p. 441, n. 3) ne portent aucune mention qui autorise à supposer que, dans sa teneur originale, le routier de Jehan Sauvage ait été accompagné d'un vocabulaire quelconque. C'est donc par un simple à propos de copie que, dans la rédaction du manuscrit Dupuy, ce routier se trouve suivi du *Dictionnaire moscovite*. Les Russes étaient à l'ordre du jour : Feodor, le fils d'Ivan le Terrible, et Henri III négociaient un traité de commerce « en toute amitié et fraternelle correspondance », le premier ayant envoyé en France son « truchement » Pierre Ragon (ou Ragouse), le second ayant commissionné à la cour du tsar son « serviteur » François de Carle⁽¹⁾; il n'y avait rien que de naturel à ce que l'un des copistes qui nous ont transmis le routier de Jehan Sauvage eût l'idée d'ajouter au texte même de ce routier le très utile complément d'un vocabulaire français-russe, d'où que vint ce vocabulaire et quel qu'en fût l'auteur.

⁽¹⁾ Voir la lettre du tsar Feodor, en date du mois d'octobre 1586, dans la *Chronique de Nestor* de Louis Paris, t. I, p. 381-383. Dans cette lettre, le nom du « truchement » moscovite est donné sous la forme de Pierre Ragon; mais, dans la *Description de plusieurs Isles*, Thevet, qui avait connu ce « signalé gentil-homme de Moscovie » (voir ci-dessous, p. 444, n. 5), le nomme Pierre de Ragouse. « Ce notable personnage, écrit-il, se disoit estre envoyé de son Roy par deça pour assurer les marchands de sa volonté, qui estoit que le passage à l'advenir leur seroit libre s'ils vouloient negocier en ce pays-là, aussy bien qu'aux Dannemarcoys, Suedes et Anglois. » (*Description de plusieurs Isles*, au commencement de la description de l'*Isle de Solochi*, fol. 7 r°.) Le texte correspondant du *Grand Insulaire* porte Ragon, corrigé en Ragouse d'après la *Description de plusieurs Isles*. Consulté par moi sur le nom et les actes de ce Pierre Ragon ou Ragouse, M. Serge Bêlokourov, conservateur du dépôt d'archives du Ministère des affaires étrangères, à Moscou, n'a pu me fournir aucune indication.

Si Thevet était de ceux que l'on peut croire sur parole, la question d'attribution serait aussitôt résolue que posée : lui-même en effet se déclare expressément l'auteur du *Dictionnaire des Moscovites*. « J'ai bien voulu icy, écrit-il, presenter au lecteur amateur des vertus ce petit Dictionnaire, lequel j'ay recueilly en beaucoup d'endroits, conversant au pays de Levant avec plusieurs Moscovites et autres qui ont conversé et demeuré longues années avec eux⁽¹⁾. » Et, même à ne voir en cette prétention qu'une de ces hableries dont Thevet était coutumier, il faut pourtant reconnaître qu'elle pourrait s'appuyer sur d'assez solides arguments. Ce que Thevet savait de russe, il l'avait prouvé déjà dans maints passages de ses écrits antérieurs⁽²⁾; d'autre part, il n'y a rien d'in vraisemblable à ce que, dans ses séjours « au pays de Levant », il ait effectivement rencontré des Russes et se soit entretenu avec eux : c'est peut-être à ces amis de hasard qu'il aurait dû tels détails précis de géographie russe que l'on lit, non sans étonnement parfois, dans sa *Cosmographie universelle*, la description de Moscou par exemple, avec ses trois rivières, la Moskva, la Jausa et la Neglinna⁽³⁾, ou la description des sources du Don⁽⁴⁾; enfin, à Paris même, Pierre Ragon (ou Ragouse), l'envoyé du tsar, avait été l'hôte de Thevet⁽⁵⁾ : et il n'est nullement impossible que Thevet ait mis à profit le séjour du « truchement » moscovite à

⁽¹⁾ Voir ci-dessous, p. 459.

⁽²⁾ Voir ci-dessus, p. 440.

⁽³⁾ *Cosmographie universelle*, t. II, liv. XIX, chap. VIII, p. 842; p. 15-18 de la réimpression du prince Galitzin.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, liv. XIX, chap. VIII, p. 843 v°; p. 27-28 de la réimpression.

⁽⁵⁾ *Grand Insulaire*, t. I, fol. 11 r°, au commencement de la description de l'Isle de Solochi : « le plan de ceste Isle m'a été donné en ma maison à Paris par un gentilhomme de Moscovie, nommé Pierre Ragon (Ragouse) »; et de même les additions et corrections qu'on lit en tête de ce feuillet et qui reproduisent le texte de l'autre recueil manuscrit de Thevet, la *Description de plusieurs Isles*.

Paris pour contrôler ou fortifier ses propres connaissances en langue russe. Si donc André Thevet n'est pas l'auteur du *Dictionnaire des Moscovites*, il eût pu l'être ; et c'est pourquoi le bénéfice du doute est le moins qui lui soit dû.

Quant à la comparaison du *Dictionnaire moscovite* du ms. Dupuy 844 et du *Dictionnaire des Moscovites* du *Grand Insulaire*, elle ne prouve nullement que le *Dictionnaire moscovite* soit l'original dont le *Dictionnaire des Moscovites* ne serait qu'une contre-façon. Sans doute, en quelques endroits, comme il a été dit ci-dessus, la rédaction du *Dictionnaire moscovite* est plus correcte que celle du *Dictionnaire des Moscovites* ; et deux mots figurent dans le ms. Dupuy qui manquent dans le ms. de Thevet (cf. ci-dessus, p. 442, n. 2) ; mais, d'autre part, le *Dictionnaire des Moscovites* contient une vingtaine d'articles de plus que le *Dictionnaire moscovite* ; et, dans l'ensemble, la rédaction des deux manuscrits demeure parfaitement homogène, les différences se bornant, le plus souvent, à de simples variantes de graphie (*y* pour *i*, *n* pour *u* ou l'inverse, séparation des mots, etc.). La seule conclusion permise est donc que le *Dictionnaire moscovite* du ms. Dupuy et le *Dictionnaire des Moscovites* de Thevet sont issus l'un comme l'autre d'un même original disparu, reproduit en ordre analytique dans le premier, classé suivant l'ordre alphabétique (ou ordre donné comme tel) dans le second.

III

Quel qu'ait été son nom, l'auteur du vocabulaire français-moscovite était Français : ses transcriptions mêmes le prouvent, toujours phonétiques ou s'efforçant de l'être, sans nul souci de la correction morphologique, ni de la séparation des mots. Et son procédé de travail, exclusivement oral et auditif,

apparaît clairement : il posait des questions en français (*comment se dit tel mot, telle phrase?*) et enregistrait les réponses (le mot russe, la phrase russe); il arrivait que telle de ses questions ne fût pas comprise : c'est le cas pour celles dont la glose russe est laissée en blanc; ou qu'il comprît mal lui-même ou du moins n'entendît pas distinctement la réponse faite : et ceci explique l'étrangeté, souvent déconcertante, des transcriptions françaises. Ces transcriptions, trop incertaines en général pour qu'on en puisse dresser un alphabet systématique, masquent parfois jusqu'à les rendre méconnaissables les formes originelles des mots russes : il a donc paru utile de donner en face de chacune des gloses de transcription les mots russes qu'elles représentent, dûment accentués et ramenés, autant qu'il a été nécessaire, aux formations en usage à la fin du XVI^e siècle.

En de certains cas, l'embarras de l'auteur n'était que fort excusable : c'est quand il devait rendre des sons dont la langue française ne possédait pas l'équivalent, les chuintantes par exemple, si différentes des chuintantes françaises, la semi-occlusive *ц*, la fricative gutturale sourde *х*, ou encore la liquide vélaire *л* ou la voyelle *ы*. Il a procédé par à peu près.

Il rend le *ш* par *s* ou *ss*, parfois aussi par *ch*, une fois par *sj* : *ses* = шесть, *padousquy* = подушки, *coechais* = хочешь; *chouche* = шучу, *pochol* = пошёл; *losjet* = лошадь; — le *ж* par *z*, *s*, *ss*, parfois *j* ou *g* : *chelouzachaya* = служащая; *sedou* = жду, *ros* = рожь; *cozza* = кожа, *casseuenicq* = кожевник; *jault* = жёлтъ; *gemsouginna* = жемчужина; — le *ч* généralement par *ch* (trace probable d'influence anglaise), mais aussi par *s* ou *c*, une fois par *sch*, une fois par *z* : *noche* = ночь; *sorna* = чёрна, *sessenocq* = чеснокъ, *corsema* = корчма; *cernilla* = чернила; *pesche* = печь; *chateru*, *sattery* et *zathery* = четыре; — le *щ* également par *ch*, *s* ou *z* : *pichal* = пицаль, *nauechayt*

= иавѣщатъ; *camensicq* = каменщикъ; *amanezicq* = обманщикъ; et de même le groupe сч par z : *zitaya* = счита́й.

La semi-occlusive ц est communément transcrite par s ou ss, plus rarement par z : *deuysa* = дѣвица, *mieses* = мѣсяцъ; *pettissa* = пти́ца, *peresse* = пѣрецъ; *zaar* = царь, *zarissa* = ца́рица.

La fricative gutturale sourde x a deux traitements différents, suivant qu'elle est initiale de syllabe ou finale : rendue par c, *queh* ou *ch* dans le premier cas (*clyeba* pour хлѣба, *barquehayt* pour ба́рхатъ, *pouchou* pour пѣху), elle peut aussi l'être par f ou s dans le second (*gallyouf* = ко́нюхъ, *pietous* = пѣту́хъ).

Et de même pour la liquide vélaire l (= лъ) : régulièrement transcrite par l ou ll français (avec altération fréquente du timbre des voyelles voisines) quand elle commence la syllabe, elle admet, quand elle la termine, une plus grande variété de traitement (*l*, *el*, *llen*) : *loucq* = лукъ, *guyelot* = дѣлатъ, *mouuylla* = мы́ло, *salouyecq* et *solouecque* = чело́вѣкъ, *polletenicq* = плóтникъ; *setoel* = столъ, *dallen* = далъ.

Quant à la voyelle ы, ses transcriptions hésitent entre *ay*, *oy* et *ouuy* : *tay* = ты, *dauyee* = дѣни, *dobray* = до́брый; *uoy tou* = вы́мой; *mouuylla* = мы́ло.

L'hiatus de voyelle + и a également embarrassé l'auteur du *Dictionnaire des Moscovites* : au lieu de le résoudre en diphtongue de i, comme en russe, il le résout en voyelle + u, c'est-à-dire, autant qu'il semble, en diphtongue de u, mais sans qu'il soit possible d'affirmer que le u ait ici la valeur de voyelle et non pas celle de consonne, puisque u voyelle et v ne sont pas distingués dans l'écriture du manuscrit : *pouDEM* (et *poudam*) pour пойдѣмъ (ou пойдѣмъ), *pouidyT* pour пойдѣте. Parfois il entend mal ou n'entend pas du tout les consonnes finales : *senya* = снѣгъ, *myessa* = мѣсяцъ, *sedyella* = сдѣлалъ, *romina* = помѣнокъ; *ses* = шесть, *doys* = дождь. Entendant plus mal encore les voyelles finales inaccentuées, assez indistinctes de leur nature, il les

remplace volontiers par l'une des nasales françaises *en* (ou *em*), *on*, parfois *an* : *sabacquen* = собáка, *borzem* = бóрзо; *tysesem* = ты́сяча, *samechon* = зáмша, *suesson* = свѣчи (ou свѣчý); et cette nasalisation apparaît aussi en substitution du -ь : *uocheman* = вóтчимъ, *diacquen* = диáкъ, *goden* = годъ (sur *dallen* = даль, voir ci-dessus). On notera de même qu'une fois la consonne *n* est préfixée à une initiale vocalique, sans qu'il soit possible de déterminer si cette préfixation est imputable au « truchement » russe ou au rédacteur français : *nagoursse* = (н)огурцы.

Enfin les groupes de consonnes, et cela même quand la seconde consonne est une sonante ou que la première est la sifflante *c*, donnent lieu à un double traitement : ou bien le groupe est simplifié par chute de ses éléments implosifs : *zaguy* = зажгý, *resoqua* = решётка, *saulsa* = со́лнце; où bien il est brisé, et un élément vocalique d'appui qui, presque toujours, est *e*, s'intercale au point de brisement : *deua* = два, *theuoye* = тво́й, *quetto* = кто, *la fequa* = лáвка; *menye* = мнѣ; *seto* = сто, *ze quolqua* = скóлько; *massela* = ма́сло; *souuodenicq* = свóдникъ. Sur *polleteñicq* = плóтникъ, voir ci-dessus.

Le peu d'espace réservé à ce mémoire ne permet pas de donner un relevé complet des particularités de phonétique ou de prononciation attestées par le *Dictionnaire des Moscovites*; les plus essentielles sont les suivantes :

1° *o* inaccentué et placé dans la syllabe qui précède immédiatement la syllabe accentuée est prononcé *a* : *aguon* = о́гонь, *atees* = о́тѣць, *garchocq* = горшóкъ, *catol* = котѣль, *casseuenicq* = кожѣвникъ, *sabacquen* = собáка, *guelaua* = голова́, *ty caracha* = ты хороша́;

2° *e* ouvert accentué admet la prononciation en *ě* : *lyot* = лѣ́дъ, *zauiot* = зовѣ́тъ, *tyotiqua* = тѣ́тка, *pochol* = пошѣ́ль, *copyo* = копѣ́;

3° *я* inaccentué et placé dans la syllabe qui précède ou suit

immédiatement la syllabe accentuée est prononcé e : *y essemain* = ячмень, *poes* = поясъ, *mieses* = мѣсяць;

. 4° Les consonnes sonores finales sont prononcées sourdes : *sat* = садъ, *gorot* = городъ, *losjet* = лошадь, *y as* = язь, *boch* (*ch* = х) = богъ.

Ces quelques traits suffisent à montrer que le *Dictionnaire des Moscovites* ne ment pas à son titre : la langue russe dont il nous offre des spécimens est bien la langue de Moscou, parler grand-russe de prononciation dite en *a* (аkanie).

L'ordre dans lequel Thevet a disposé les articles du *Dictionnaire des Moscovites* n'est que très approximativement alphabétique : il n'a pas semblé cependant qu'il y eût lieu de le modifier. D'autre part, ce *Dictionnaire* terminant la description de l'*Isle d'Alopetie dicte des Renards*, il a paru que la description de cette île en était la préface nécessaire, et on la trouvera ci-dessous. Mais, comme le texte de Thevet est parfois assez obscur, ce serait trop peu faire que d'en donner seulement la reproduction diplomatique; aussi bien le manuscrit du *Grand Insulaire*, non pas manuscrit original, mais copie, et d'ailleurs assez incorrecte, ne vaut-il pas cet honneur. Le texte qu'on va lire a donc été divisé en paragraphes; la ponctuation en a été corrigée ou du moins ramenée aux règles communes; quelques notes éclaircissent les passages difficiles; d'autres précisent l'identification des noms géographiques.

L'exacte reproduction des disparates d'orthographe que présente la description de l'*Isle d'Alopetie* n'eût été que gêne pour le lecteur, et sans nul profit : ces disparates ont été régularisées, en même temps que les *v* écrits par *u* étaient restitués en *v* et les *ç* écrits par *c* restitués en *ç*. Par contre, on a scrupuleusement respecté les inconséquences orthographiques du *Dictionnaire des Moscovites*; et la lettre *u*, dont on a cru cepen-

dant devoir fixer les valeurs respectives de *u* et de *v* dans la partie française, a été, dans les transcriptions du russe, partout maintenue en sa fonction indéterminée de *u* voyelle ou de *v*.

Le texte du *Dictionnaire moscovite* du ms. 844 de la collection Dupuy a été intégralement collationné; les observations auxquelles cette collation a donné lieu ont été consignées dans les notes.

ISLE D'ALOPETIE DICTE DES RENARDS⁽¹⁾.

Incontinent qu'avez laissé et prins congé du Bosphore Thracien, et qu'estes entré sur ceste mer Noire pour passer et tirer la droite route du promontoire dict du Belier⁽²⁾, qui est de si grande estendue qu'il aboutit assez pres de la Taurique Chersonnese, à l'elevation de laquelle laissés à gauche le goulphre⁽³⁾ pour tirer à voile deploïée au sac de cul⁽⁴⁾ : au bout duquel⁽⁵⁾ vous apparoit les tourbillons et mouvement de ceste mer impetueuse qui sont violents à cause de plusieurs rivieres qui se desgorgent et rendent leur tribut au mesme goulphre, comme sont les rivieres du Boristhenes-Neper⁽⁶⁾, Concane,

⁽¹⁾ L'île d'Alopécie (*Ἀλωπεκία* dans Ptolémée, III, 5, 16, *Alopece* dans Pline, IV, 12 [26]), que les alluvions du Don ont plus tard réunie à la terre ferme, est marquée sur les anciennes cartes, mais assez rarement nommée. Marquée sur la carte de Jenkinson que reproduit l'*Atlas des plus célèbres itinéraires* de Pierre van der Aa, marquée également sur les cartes de Thevet (cartes d'Asie et d'Europe de sa *Cosmographie universelle*), sur la *Tabula Russiae* de Hessel Gerard (dans la *Géographie* de Blaeu), sur la *Nouissima Russiae Tabula* d'Isaac Massa, sur la *Tabula Russiae* de Jean Vischer (1634), elle est nommée sur la carte de Guillaume Sanson intitulée *Tartarie européenne ou Petite Tartarie, où sont les Tartares du Crim ou de Perecop, de Nogais, d'Oczakow et de Budziak*, Paris, 1665.

Sur l'exacte position de l'île d'Alopécie, voir la note de C. Müller dans l'édition Didot de Ptolémée (*loc. cit.* I, p. 434) et les cartes *Europae tab. VIII* et *Asiae tab. II* de son atlas (Paris, 1901).

⁽²⁾ Le Front du Bélier, *Arietis Frons*, en grec *Κριού μέτωπον άκρον*, à la pointe Sud de la Crimée.

⁽³⁾ Le «goulphre» (golfe), c'est-à-dire la partie de la mer Noire comprise entre la côte ouest de la Crimée et les limans de la côte opposée. Plus bas, Thevet donne à ce golfe le nom de «goulphre de la Taurique Chersonnese».

⁽⁴⁾ «Au sac de cul», c'est-à-dire vers l'entrée de la mer d'Azov.

⁽⁵⁾ «Au bout duquel», c'est-à-dire au fond de ce «goulphre».

⁽⁶⁾ Thevet n'en est pas à ignorer que le Borysthène et le Dnèpr sont un seul et même fleuve : il paraîtra donc légitime de remplacer par un trait d'union la virgule qui, dans le manuscrit, sépare ces deux noms.

Samara⁽¹⁾ et autres, lesquelles ayans arrousé diverses provinces et contrées de Swest⁽²⁾, Novigrod⁽³⁾ et autres, qui sont et coulent asses pres de la ville metropolitaine de Moskoud, se viennent rendre à la mer Major. Or laissant ceste coste et le goulphre de la Taurique Chersonnese pour entrer à l'autre goulphre qui luy est opposite, nommé des Tartares du pays Mosollamith⁽⁴⁾ (d'autant qu'il n'est si difficile ains plus paisible à naviguer que l'autre, luy ont ainsy donné ce nom, car les vaisseaux qui y vont mouiller l'ancre ne sont en si grand dangier); entré donc que vous estes dans le Bosphore Sinerien⁽⁵⁾, incontinant vous apercevés la mer estre turbulente et impetueuse quand le vent est desbordé de la part du Nord, et tant plus vous approchés du rivage du Tanais et d'une infinité d'autres rivieres, tant plus les flots de la marine y sont dangereux. Quant au Bosphore Sinerien, que les Tartares qui l'avoisinent appellent Marais Mapotis⁽⁶⁾, se treuve grand nombre de bas-

Bosphore
Sinerien.

⁽¹⁾ *Concane, Samara*. Ces deux rivières, nommées respectivement *Konsha voda* et *Samar fl.* dans la carte de Russie de Hessel Gerard, sont deux petits affluents de la rive gauche du bas Dnèpr. Les noms modernes en sont Конская ou Конка et Самара.

⁽²⁾ *Swest*, pour *Sévsck* (Сѣвскъ), dans le pays des Viatitches, sur un affluent de la Desna (gouvernement actuel d'Orel), vieille ville mentionnée dans les chroniques russes dès l'année 1146. Thevet n'en indique qu'assez inexactement la situation géographique dans la carte d'Europe de sa *Cosmographie universelle*.

⁽³⁾ *Novigrod*. C'est de Novgorod-Séverskij qu'il s'agit ici (sur la Desna, gouvernement actuel de Tchernigov). Dans la carte de la *Cosmographie universelle*, cette ville est marquée sous le nom de *Nouigrod Sidersky*.

⁽⁴⁾ *Mosollamith*. L'auteur du présent mémoire ne possède aucune espèce de compétence en fait de langues turques ou sémitiques : il a donc cru devoir s'abstenir de donner, sur ce nom et les noms orientaux qui suivront, telles explications ou telles conjectures dont il n'eût pu prendre lui-même la responsabilité.

⁽⁵⁾ *Bosphore Sinerien* : les fautes de graphie du même genre sont nombreuses dans le ms. du *Grand Insulaire*.

⁽⁶⁾ *Marais Mapotis* semble également n'être qu'une faute de lecture pour « Marais *Macotis* ».

tures et escueils à fleur d'eau⁽¹⁾, qui sont rangés droict de l'Est à l'Oüest quatre grands lieües; les mariniers les descouvrant de deux ou trois lieües tournent bride, s'ils ne se veulent mettre en dangier; et sont fort redoutés, tant pour les petits vaisseaux que pour les moyens qui vont traffiquer en ces quartiers-là; mais, cognoissant la violence de l'eau, prenant la route de l'Est Nord-Oüest et suivant leur droite voye, leur apparoit incontinant une fort belle isle, nommée des Moscovites et Tartares Alopétia, du nom d'une ville qui luy est fort proche, bastie en terre continente, ainsy dicte⁽²⁾.

Pourquoy est
ainsi nommé
Alopétia.

Elle est à l'emboucheure de ladite riviere de Tanais, nommée en langue du peuple du pays Asoph, et des Mingreliens, peuple asiatique, Lignols, à cause que quand ce fleuve se desborde il ravit et gaste tous les pays là où il passe, faisant plus de degasts que ne font les tigres, lyons ou loups, estans au mitan d'un grand troupeau de brebis ou autres bestes domestiques : ou bien luy donnent le nom de Chicas, à cause que lesdits Tartares qui vivent comme bestes mangeans en fait de guerre au lieu de bonne viande leurs chevaux, qu'ils nomment de ce nom *chicas* (les Moscovites *tho losjet*⁽³⁾), et les chiens (qu'ils appellent *sabacquen*⁽⁴⁾). Et pour monstrier leur cruauté à un chascun, ils depeissent avec les dents comme loups tout ce qu'ils peuvent attraper, et boivent le sang desdites bestes sans scrupule et dangier, comme ils pourroient faire du laict. Les Juifs qui judaïsent en ces pays-là nomment la mesme riviere

Riviere Tanais
et
ses appellations.

Noms
des chevaux
en tartare.

⁽¹⁾ Ces « bastures (= battures) et escueils à fleur d'eau » sont grossièrement figurés dans la carte *Nova descriptio de la Moscovia* de Gastaldo, Venise, M D LXXIII.

⁽²⁾ Ptolémée, III, 5, 16 : Ἀλωπετία ἢ καὶ Ταναὶς νῆσος. Et Tanais est aussi le nom sous lequel les Anciens désignaient la ville d'Azov.

⁽³⁾ Le nom du cheval est лошадь en russe; sur cette étrange forme *tho losjet*, voir plus bas, p. 480, n. 4.

⁽⁴⁾ « Qu'ils (c'est-à-dire les Moscovites) appellent *sabacquen* » (= собаки) : voir plus bas, p. 481, l. 3.

Naas, pour autant que, faisant son cours, va d'une part et d'autre, ainsy que la vipere qui scillonne la terre, sans aller le droit fil comme fait le Tigre, le Nil ou la grand riviere de Margignan.

Pourquoi
Alopetie
est nommée
Isle des Renards.

Or quant à notre isle d'Alopetie ceux du pays l'appellent Zohéleth, et les Moscovites qui l'avoisinent luy donnent le nom de Lassiza, qui ne signifie autre chose que Renard, ainsy que je vous ay monstré dans mon Dictionaire que j'ay fait de la langue moscovite⁽¹⁾. J'estime qu'ils luy ont donné ce nom d'Isle aux Renards à cause du grand trafic qui s'y fait de peleterie de ces bestes renardieres et autres peaux, comme celles de marthes, que les Moscovites appellent *counissa*⁽²⁾, loups cerviers qu'ils nomment *loutessyer*⁽³⁾, et les cerfs *lose*⁽⁴⁾, en quoy la terre continente abonde et desquels ils font un très grand profit, et s'en apportent de plusieurs contrées lointaines. Les marchands asiatiques les permutent à d'autre marchandise; entre autres les peuples Nomades, qui est proprement le pays de Tartarie, en font des magasins très grands, et puis les debitent aux Persiens et Georgiens; les autres les achaptent de nos insulaires à purs deniers comptans, desquels ils en sont fort avarés à cause que en leur pays volontiers ne se trouvent or ne argent, comme se fait en Turquie, Hongrie, Transsylvanie et en d'autres endroits. Je ne veux icy faire l'incongruité qu'a fait Jean de Boheme en sa petite *Histoire du monde*, desrobée et augmentée de bourdes par François de Belleforest, qui dict que le peuple de Moscovie n'usent d'argent monnoyé⁽⁵⁾. Ce qui est

Erreur de
Jean de Boheme
et de F. de
Belleforest.

⁽¹⁾ *Lassiza* : voir plus bas, p. 481, n. 3.

⁽²⁾ *Counissa*, transcription du russe куніца; voir plus bas, p. 480, l. 16.

⁽³⁾ *Loutessyer*, pour лю́тый звѣрь; voir plus bas, p. 481, l. 5.

⁽⁴⁾ *Lose* = лось; voir plus bas, p. 481, l. 2.

⁽⁵⁾ C'est des Scythes et non pas des Moscovites que « Jean de Boheme », dans son chapitre *De Scythia Scytharumque feris moribus* a écrit : « Nullius ipsi (*huic genti*) aut auri, aut argenti usus ». (Jean ВОРМ [= Ioannes Boëmus AUBANUS Teutonicus],

tres faux et mal consideré à luy et à son correcteur, attendu que les Moscovites usent d'or et d'argent monnoyé; et ceux qui voudront soustenir leur party viennent en ma maison : je leur en monstreray plusieurs pieces d'argent forgées à la ville royale de Mosco et en d'autres villes sujettes au Prince Moscovien.

Nostre Isle d'Alopetie, quoy que loin d'icelle y ait plusieurs isleaux qui servent pour le pasturage des bestes à cornes à cause que l'herbe y est fort abondante, le peuple qui habite tant l'Isle que les isleaux sont fort accostables des estrangers, qui les fournissent et leur apportent mille commodités, comme fruits confits, espiceries, et sur tout du sel. Vers le Ponent⁽¹⁾ en la Moldavie et Podolie jusques à la Tane⁽²⁾, y comprenant les Gesariens⁽³⁾,

Omnium gentium mores, leges et ritus, Lyon, M D XXXV, p. 93. (François de Belleforest, en effet, après l'anonyme français dont la traduction avait déjà été plusieurs fois imprimée (Paris, 1539, 1542, 1558, Anvers 1540, Lyon 1544 et 1552), avait donné une version française, avec de considérables additions, de l'ouvrage de Jean Boem, sous le titre de *L'Histoire universelle du monde, contenant l'entiere description et situation des quatre parties de la terre, . . . Ensemble l'origine et particulieres mœurs, loix, coutumes, religion et ceremonies de toutes les nations, et peuples par qui elles sont habitées*, Paris, 1570, in-4°; mais le nom de Jean Boem ne figure même pas dans les titres de ces traductions. — Sur les démêlés de Thevet et de François de Belleforest, voir Bayle, à l'article BELLEFOREST du *Dictionnaire historique et critique*. Thevet, entre autres griefs, accusait Belleforest d'avoir «assez indiscretement voulu rebobeliner la *Cosmographie* de Munster»; voir THEVET, *Vrais pourtraicts et vies des hommes illustres*, liv. VI, chap. 113, p. 560 r°, dans la notice sur Sébastien Munster. La *Cosmographie universelle de tout le monde . . . auteur en partie MUNSTER, mais beaucoup plus augmentée, ornée et enrichie, par FRANÇOIS DE BELLE-FOREST*, avait paru à Paris, en deux volumes in-folio, la même année que la *Cosmographie universelle* de Thevet, en 1575.

⁽¹⁾ *Vers le Ponent . . .* Cette phrase, jusqu'à «plus que barbaresque» inclusivement, a été, mot pour mot, copiée par Thevet dans la *Cosmographie universelle de tout le monde* de François de Belleforest, t. II, col. 480 (voir la note précédente, *in fine*). La seule différence est que Thevet écrit «Cumans, citoyens d'Alanie», tandis que le texte de Belleforest porte «Cumans et citoiens d'Alanie».

⁽²⁾ Le nom italien du Tanaïs est *Tana*.

⁽³⁾ *Gesariens*, c'est-à-dire Khazares. Sur les Khazares (en russe Хазары), peuple

Cumans⁽¹⁾, citoyens d'Alanie, compris le temps passé sous le nom de Tauroschytes⁽²⁾, Sinthes⁽³⁾, Arinces⁽⁴⁾ et Napees⁽⁵⁾ furent furieux, farouches et recommandés d'une cruauté plus que barbaresque, mais, depuis qu'ils eurent reçu le christianisme, furent réduits à plus grand douceur, police et civilité.

Mer Major
et
Septentrionale.

Au reste je ne veux oublier advertir le Liseur que ceste mer Noire ou Major, encor qu'elle ne soit jointe à celle du grand Ocean, qu'elle ne doibve avoir le nom de mer Septentrionale aussy bien que l'autre, attendu qu'elle⁽⁶⁾ tire bien avant vers nostre Pol Arctique. La plus commune appellation de ceste dicte mer est Glacée ou Septentrionale. Elle a aussy esté dicte de quelques anciens Grecs Arctique, Cronnie⁽⁷⁾, Morte⁽⁸⁾, Scythique⁽⁹⁾,

de nom et de souche turques, voir J. MARQUART, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903, p. 41 et *passim*. Communément appliqué à la mer Caspienne, le nom de «mer des Khazares» a été parfois aussi donné au Palus Méotide. Cf. J. Marquart, *loc. cit.*, p. 335.

⁽¹⁾ *Cumans* : c'est sous ce nom que les historiens et voyageurs du moyen âge désignent les Polovtses (en russe Половцы).

⁽²⁾ *Tauroschytes*, pour Tauro-Scythes. Sur les limites de leur habitat, voir Ptolémée, III, 5, 11, et Pline, IV, 12 [26].

⁽³⁾ *Sinthes*. Thevet veut parler ici des Sindi, peuple voisin du Bosphore Cimmérien. Sur ce peuple, voir le *Grand Dictionnaire géographique* de Bruzen de la Martinière, à l'article SINDI.

⁽⁴⁾ *Arinces*. Sans doute les *Arimphaci* de Pline; cf. Pline, VI, 7 [7] et 13 [14].

⁽⁵⁾ *Napees* : les Νάπαι (?) de Diodore de Sicile, II, 43; ce sont les *Napaei* de Pline, VI, 17 [19].

⁽⁶⁾ «Elle», c'est-à-dire celle-ci, la mer Septentrionale. Thevet met le lecteur en garde contre une confusion possible de la mer Noire, mer dont les rivages septentrionaux sont occupés par des populations scythiques, avec l'Océan glacial du Nord connu des anciens sous le nom d'«Océan Scythique». Et cette digression, comme on va le voir, l'entraîne fort loin.

⁽⁷⁾ *Cronnie*. Pline, IV, 16 [30], donne le nom de *Cronium mare* à la mer qui est à une journée de navigation au delà de l'île de Thulé.

⁽⁸⁾ TACITE, *Agric.*, 10 : «mare pigrum»; *Germ.*, 45 : «pigrum ac prope imotum».

⁽⁹⁾ *Scythicus Oceanus* : c'est le nom sous lequel Pomponius Mela et Pline désignent communément l'Océan septentrional. Cf. Pomp. M., I, 2, et Pline, VI, 13 [14].

et, approchant la grand montaigne de Tabin ⁽¹⁾, est pareillement dicte mer de Tabin. Les Russiens ou Moscovites la nomment Pezorke morie ⁽²⁾. Quelque temps elle fut depuis estimée innavigable par opinion, comme estant totalement prise d'extreme froid, ou si pleine de glaçons qu'il ne se pouvoit trouver route assurée pour y naviguer, chose toutesfois qui n'a esté receue generalement des anciens. De nostre temps le seigneur Herbestrim ⁽³⁾, gentil-homme hongrois, qui a faict office d'ambassadeur au pays de Moscovie, a si exactement enquis et fait inquisition de toute ceste coste marine (et quelques pilotes mingreliens et trabizontins, le tems que je demeurois en Constantinople, ont penetré au mesme pays et mouillé l'ancre des goulphres et rivières par le commandement de Sultan Solymán lors Empereur de Grece), qu'à la parfin cogneut que ces dicts pays froids estoient à une temperature assez supportable. Et depuis ont fait voir à ceste nation turquesque, comme dans un miroir clair et luisant, que c'estoit de ces pays compris l'un en Europe et l'autre en Asie, divisés, comme ailleurs je vous ay dict, par le grand fleuve Tanais ⁽⁴⁾; davantage, dechiffrant la largeur de ce grand monstre de fleuve ⁽⁵⁾ avec celui d'Oby, avoir huit mois de chemin qui le voudroit scillonner ou arpenter ainsy qu'il fait son cours, tantost vers Midy, tantost vers Septentrion, incontinant il s'espand en diverses contrées lavant

Herbestrim
hongre.

⁽¹⁾ *La montaigne de Tabin*, voir : la carte d'Asie de la *Cosmographie universelle*.

⁽²⁾ *Pezorke morie*, en russe Печорское море, la mer de la Petchora.

⁽³⁾ *Herbestrim*, faute de lecture pour *Herberstein*, l'illustre auteur des *Rerum Moscoviticarum commentarii* (1^{re} édit., Vienne, 1549).

⁽⁴⁾ *Cosmographie universelle*, t. II, l. XIX, chap. VIII, p. 841 r° et 843 v° (p. 6 et 27 de la réimpression). Pour les Anciens et jusqu'aux temps modernes, le Don marquait la limite entre l'Europe et l'Asie. Dans sa *Tabula Russiae* (1613), Hessel Gerard écrit encore : « *Tanais nunc Don flu. terminus inter Europam et Asiam* ».

⁽⁵⁾ « La largeur de ce grand monstre de fleuve » : *largeur* semble être ici une faute de lecture pour *longueur* ; ce grand monstre de fleuve : le Tanaïs ou Don.

plusieurs Royaumes difficiles pour les dangiers que l'on y treuve, qui sont des hommes felons et farouches, et diverses especes d'animaux cruels et sauvages. A la parfin se vient rendre par diverses bouches, comme fait la rivièrre du Nil, à cette mer Major, nommée des Turcs et Arabes Cara-dinguis (et d'autres luy baillent le nom de Dyrech-dinguis).

Cependant il n'y a de quoy mordre ne moins ouvrir la bouche pour blasmer ceux qui m'ont aidé des memoires par escrit tant des choses plus remarquables de ceste mer que de ce qui est contenu en terre continente, comme des fleuves, montaignes dans la Sarmatie, naissance des fleuves Boristhenes et Tanais, monts Hipperborées et Riphées, si cela n'estoit fort tolerable, d'autant qu'il n'y a rien de perdu que quelques monstres ydeux d'historiens, lesquels, lisant les escrits que l'on a fait de ces pays septentrionaux, s'en sont mocqués; et les ignorans qui n'ont jamais voiaagé s'en mocquent encor de present. De moy j'honore et revere Pline, Pompone Melle et autres, qui en ont dit à la traverse et assez maigrement du bon zeile qu'ils avoient au public, et m'asseure qu'ils n'eussent tant hardiment parlé de ceste mer Scythique et Tabin, ne des Isles et promontoires, s'il n'eusse (*sic*) eu confirmation par gens dignes de foy, outre les memoires des precedents geographes, cosmographes. Et jaçoit qu'encor pour le jourd'huy la continuation de ces pays lointains ne sont encor de present bien esclaircis, j'ay espoir que le tems nous ressuscitera quelques nouveaux capitaines, pilotes et mariniers, qui nous en diront nouvelles certaines et autant veritables que feirent Americ Vespuce, Colon, Magellan et Thevet de ce qu'ils ont escrit des terres australes incogneues aux Anciens, pour en avoir fait la recherche, ce qui par cy devant estoit tenu au renc des fables et histoires tragiques sans respecter ceux qui ont monstré et escrit la verité de ces pays incogneus.

Nostre Isle gist à cinquante un degré douze minutes de longitude, et à soixante un degré trente six minutes de latitude.

Elevation
de ceste Isle.

Je vous ay asses, ce me semble, discouru tant de l'Empire du Prince Moscovite que de plusieurs autres grans provinces et terres que ce Seigneur tient tant en Europe qu'en Asie, parlans presque tous une mesme langue, depuis les rivieres de Tanais jusques à celle de Volga qui desgorge à la mer de Bachus dit de Caspie ⁽¹⁾, ensemble les Isles, villes et terres qui aboutissent tant à la mer Major qu'à celle d'Hircanie; et d'autant qu'icelle langue differe de celle des Turcs, Scythes quelque peu et de celle des Grecs, et de plusieurs autres leurs voisins, j'ay bien voulu icy presenter au lecteur amateur des vertus ce petit Dictionnaire, lequel j'ay recueilly en beaucoup d'endroits, conversant au pays de Levant avec plusieurs Moscovites et autres qui ont conversé et demeuré longues années avec eux. Lequel Dictionnaire porra servir pour apprendre la langue, tant pour le traffic des marchans que pour autres qui voudront voyagier. Et pour plus facilement donner entendre, j'ay bien voulu nommer les noms propres et autres suyvens par Alphabeth de la A, B, C.

⁽¹⁾ «Quant à la mer de Bacchu, elle a pris ce nom d'une ville de mesme nom [Bakou], laquelle aboutit à ceste mer.» (THEVET, *Grand Insulaire*, t. II, fol. 225 r°, dans la description de l'Isle de Saraich en la mer Caspie.) Cf. d'HÉRIBLOT, *Bibliothèque orientale*, au mot *Bacu*.

DICTIONNAIRE DES MOSCOVITES.

CE PRESENT DICTIONNAIRE EN LANGUE MOSCOVITE
APPARTIENT A M. ANDRE THEVET PREMIER COSMOGRAPHE DU ROY.

Appellez ce serviteur.	<i>Possuay chelougou</i> ⁽¹⁾ .	Позові слугу.
Appellez la cham- briere.	<i>Possuay chelouzachaya</i> ⁽²⁾ .	Позові служащую (ou служачую).
Allez acheter.	<i>Pouidyт coupyet.</i>	Пойдіте купіть.
Allons proumener, monsieur.	<i>Pouerem colleut, asou- dare.</i>	Пойдѣмъ (ou пойдѣмъ) гулять, осу- дάρь ⁽³⁾ .
Allumez de la chan- delle.	<i>Zaguy suesson</i> ⁽⁴⁾ .	Зажгі свѣчи (ou свѣ- чу).
Allez tost.	<i>Pouдем borzem.</i>	Пойдѣмъ (ou пойдѣмъ) бѣрзо.
Allons jouer.	<i>Podem y gratte.</i>	Пойдѣмъ (ou пойдѣмъ) игратъ.
Avez vous faict cella ?	<i>Thy zediello laito ?</i>	Ты сдѣлалъ это ?
Allons tost.	<i>Poguena.</i>	Погоняй (?).
Allons.	<i>Poudam.</i>	Пойдѣмъ (ou пойдѣмъ).
Attendez le.	<i>Sedoudyeno</i> ⁽⁵⁾ .	Ждіте егѡ.

⁽¹⁾ *Possuay chelougou* dans le ms. 844 de la collection Dupuy (voir ci-dessus, p. 442, n. 2, et 445). Les lectures de *n* pour *u* ou l'inverse sont particulièrement fréquentes dans ce ms.; il n'a pas semblé utile de les signaler toutes.

⁽²⁾ *Chelouzachaya*, forme du nominatif; mal entendu par le rédacteur français, le mot russe, que sa dépendance syntaxique voulait à l'accusatif, a sans doute été répété au nominatif.

⁽³⁾ Осудάρь pour госудάρь; cf. ci-dessous осподарь pour господарь, осподарыня pour господарыня.

⁽⁴⁾ Le ms. Dupuy porte «allumez la chandelle» glosé en *zaguy suesso*.

⁽⁵⁾ *Sedoudyeno*, sans doute faute de lecture pour *sedoudyeno*.

Allez au bordeau.	<i>Pouditty guebledan.</i>	Пойдите къ бля- дямъ.
Accorder.	<i>Segouorylysa.</i>	Сговорилися ⁽¹⁾ .
Avril.	<i>Aprilla.</i>	Апріля ⁽²⁾ .
Aoust.	<i>Ay gousta.</i>	Августа.
Bon jour, monsieur.	<i>Dabes derouue, aspon- dare.</i>	Дай Богъ здорóвье, осподáрь.
Bon soir, monsieur.	<i>Dobra niche, soudare.</i>	Дóбра ничь ⁽³⁾ , сý- дарь.
Bon jour, madame.	<i>Dabes derouue, asponda- renya.</i>	Дай Богъ здорó- вье, осподáрыня.
Bon soir, madame.	<i>Dobra niche, asponda- renya.</i>	Добра ничь, оспо- дáрыня.
Beuves.	<i>Peu.</i>	Пей.
Bon preu vous face ⁽⁴⁾ .	<i>Pay nasderouue.</i>	Пей на здорóвье.
Bouttes moy ⁽⁵⁾ le linge a la buée.	<i>Moya platya.</i>	Мой платье ⁽⁶⁾ .
Blanchises moy ⁽⁷⁾ le linge bien blanc.	<i>Moya belloua.</i>	Мой бѣльѣ.
Blanc.	<i>Biello.</i>	Бѣль (ou бѣло).
Bleu.	<i>Lazeurenay.</i>	Лазурный.

⁽¹⁾ Сговорилися «ils se sont accordés». Dans le ms. Dupuy, l'infinitif «accorder» vient immédiatement après les deux infinitifs «parlementer» et «contracter». Voir ci-dessous, p. 463, n. 7.

⁽²⁾ On notera que tous les noms de mois sont donnés à la forme du génitif, à l'exception du nom du mois de janvier, *ianuar* = январь. Cf. à la p. 463, la question «combien avons nous de ce mois?».

⁽³⁾ Ничь, forme petite-russienne, mais trop isolée pour prouver quoi que ce soit quant à l'origine de la partie russe de ce vocabulaire.

⁽⁴⁾ *Preu* pour *prou*; dans le ms. Dupuy, *pour*, leçon évidemment fautive. Cette locution est encore dans La Fontaine :

Or buvez donc et buvez à votre aise;
Bon prou vous fasse!.....

Contes, 1^{re} part., XI.

⁽⁵⁾ Ms. Dupuy : *mettez*, et non *bouttes moi*.

⁽⁶⁾ Traduction par à peu près, et de même celle qui suit.

⁽⁷⁾ *Moy* manque dans le ms. Dupuy.

Comment vous portez vous?	<i>Catheboch [millouet] ⁽¹⁾?</i>	Какъ ты Бѳгъ милуетъ?
Chambriere, v ^{re} m ^e est il au logis?	<i>Chelouzachaya, guedye theuoye asoudare?</i>	Служащая (ou служащая), гдѣ твой осударь?
Cest bien dict.	<i>Dobro guouory.</i>	Дѳбро (ou дѳбрѳ) говорѣшь.
Cest bien faict.	<i>Dobro dieloch.</i>	Дѳбро (ou дѳбрѳ) дѣлаешь.
Comment appelle on cela?	<i>Quaquesto zaut?</i>	Какъ ѳсто зовутъ?
Combien vendez vous cela?	<i>Quaquesto prodays?</i>	Какъ ѳсто продаешь?
Comme se nomme cestuy la?	<i>Qua te os a out?</i>	Какъ его зовутъ?
Coupez.	<i>Seguy.</i>	Сѣки.
Comptez.	<i>Zitaya.</i>	Считай.
Cinq.	<i>Peit.</i>	Пять.
Cent.	<i>Seto.</i>	Сто.
Cent mille.	<i>Seto tysesen.</i>	Сто тысячей.
Cinq cens mille.	<i>Pet sot tysese.</i>	Пять сотъ тысячъ.
Changeant.	<i>Denoy ly chelay.</i>	Двоелѣчный ⁽²⁾ .
Cela me plaist.	<i>Temene luba.</i>	То мнѣ любо.
Combien vault lesquipont de lin ⁽³⁾ ?		

⁽¹⁾ *Millouet*, qui manque dans le ms. de Thevet, est donné dans le ms. Dupuy. Cette formule « Какъ тебѣ (ты) Бѳгъ милуетъ? » est demeurée très usuelle dans le parler courant.

⁽²⁾ « Changeant », dans le ms. Dupuy, clôt la série des adjectifs de couleur; et cette place même en fixe le sens. *Denoy*, faute de lecture pour *deuoy*.

⁽³⁾ Cette question et les trois qui suivent sont sans réponse : le « truchement » russe, apparemment, ne les avait pas comprises. De ces quatre questions, la seconde seule figure dans le ms. Dupuy, également sans réponse. — *Lesquipont* pour *l'equipont* : voir JUNIUS, *Nomenclator, omnium rerum propria nomina variis linguis explicata indicans*, Anvers, M D LXXVII, p. 238 b, *De re mensuraria*, au mot *Aequipondium*, glosé en français par *contrepoix*.

Combien vault lesqui- pont de chire?		
Combien vault lesqui- pont de chauvre?		
Combien vault la tacque de cuir ⁽¹⁾ ?		
Combien vault un re- nant noir?	<i>Seto dattye lychisa sorna?</i>	Что дати лисица чёрна ⁽²⁾ (?)
Combien vault la livre de bievre?	<i>Seto dattye grinnin- qua ⁽³⁾ pouchou?</i>	Что дати гривенка пуху ⁽⁴⁾ (?)
Comme s'appelle un barbier?	<i>Lyecar.</i>	Лѣкаръ ⁽⁵⁾ .
Combien de liens ⁽⁶⁾ y a il?	<i>Ze quolqua feurst y est?</i>	Скóлько вёрсть ёсть?
Contracter.	<i>Zapisy.</i>	Записи ⁽⁷⁾ .
Combien avons nous de ce moys?	<i>Quatoraya chichellos miesesa?</i>	Котóрое число мѣ- сяца?
Cinquante.	<i>Pete dessaitte.</i>	Пятьдесѣтъ.
Dieu vous doinct bon jour.	<i>Boch day dobray den.</i>	Бóгъ да́й добрый дѣнь.

⁽¹⁾ *Tacque de cuir*, compte de dix peaux. Cf. Du CLANON, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, au mot *Tachia* 3., ainsi glosé : « Idem quod paulo post *Tacta*, Coria decem. . . Nostris *Tache* et Picardis *Tacque*, eadem notione ».

⁽²⁾ Phrase assez peu correcte, mais suffisamment claire; et de même la suivante.

⁽³⁾ *Grinningqua* pour *griiinka*. Sur les valeurs variables de la *grivenka* (сѣловая гривенка), voir ПРОХОРОВСКИИ, *Монета и етъ въ Россіи до конца XVIII столѣтія*, Saint-Pétersbourg, 1865.

⁽⁴⁾ Пухъ, en vieux russe, s'employait au sens de опушь «garniture, bordure» (cf. СРЕЗНЕВСКИИ, *Materialy dlja slovarja drevne-russkago jazyka*, au mot Пухъ); et, comme la fourrure de «bièvre» servait couramment pour les garnitures ou bordures de manteaux fourrés, le traducteur russe a entendu *bievre* au sens de «garnitures, bordures» en général.

⁽⁵⁾ Réponse à la question posée, et non pas traduction. Le ms. Dupuy porte simplement «ung barbier».

⁽⁶⁾ *Liens* : lire *lieus*, pour *lieues*.

⁽⁷⁾ Dans le ms. Dupuy, «contracter» vient immédiatement après «parlementer», placé lui-même à la suite de «tre(s)ves»; ces deux infinitifs sont l'un et l'autre traduits par des noms.

Dieu vous doit bon soir.	<i>Boch day tebe</i> ⁽¹⁾ <i>dobray uechere.</i>	Богъ даѣ тебѣ добрый вѣчеръ.
Dou venez vous?	<i>Doloches ydes?</i>	Далече[-ль] идешь ^{(2)?}
Donnez moy du pain.	<i>Day menye clyeba.</i>	Даѣ мнѣ хлѣба.
Donnez moy a boire.	<i>Day menye pity.</i>	Даѣ мнѣ пиѣти (ou пѣть).
Donnez moy de la chair.	<i>Day menye masson</i> ⁽³⁾ .	Даѣ мнѣ мѣса.
Donnez moy du sel.	<i>Day menye solly.</i>	Даѣ мнѣ солн.
Donnez moy a boire du vin.	<i>Day menye uina.</i>	Даѣ мнѣ вина.
Donnez moy du medou ⁽⁴⁾ .	<i>Day menye medou.</i>	Даѣ мнѣ мѣду.
Donnez moy de la biere.	<i>Day menye piua.</i>	Даѣ мнѣ пѣва.
Desabillez moy.	<i>Russenastay meneu.</i>	Разснастѣ (? ou peut- être разснастѣй?) меня.
Donnez moy a desjeuner.	<i>Day menye zafetra- quyt</i> ⁽⁵⁾ .	Даѣ мнѣ зѣвтракатъ.
Disnerons nous bien tost?	<i>Borzelnam obyedet?</i>	Борзо-ль намъ обѣ- дать?
Des flesches.	<i>Setrela.</i>	Стрѣлы.
Du feu.	<i>Aguon.</i>	Огонъ.

⁽¹⁾ *Tebe* manque dans le ms. Dupuy.

⁽²⁾ La question, semble-t-il, n'a pas été bien comprise. La glose russe traduirait plutôt «vas-tu loin?». D'autre part, comp. ci-dessous, p. 476, l. 20 et 22. — Sur l'accentuation *идѣ, идешь*, etc., voir Paul Boyer, *De l'accentuation du verbe russe*, dans le *Centenaire de l'École des langues orientales vivantes*, p. 223 [13].

⁽³⁾ *Maesson*, dans le ms. Dupuy.

⁽⁴⁾ L'auteur connaissait la boisson russe dite *мѣдъ* (sorte d'hydromel) et, ne sachant comment la désigner en français, il lui garde son nom originel; mais ce nom lui étant familier surtout par des constructions au génitif partitif (type *даѣ мнѣ мѣду*), c'est la forme du génitif qu'il reproduit ici : *du medou*. Comp., en français moderne : *du vodki*, pour *de la vodka*.

⁽⁵⁾ *Zafretaquait*, dans le ms. Dupuy.

De leau.	<i>Uauda.</i>	Водá.
De lancre.	<i>Cernilla.</i>	Чернѣла.
Du papier.	<i>Boumagua.</i>	Бумáга.
Du bois.	<i>Derroua.</i>	Дровá.
Des linceux.	<i>Nauelaguy.</i>	Нáволоки ⁽¹⁾ .
Des orilletz.	<i>Pudousquy.</i>	Подушки.
Deux.	<i>Deua.</i>	Два.
Dix.	<i>Dessetty.</i>	Дéсять.
Douze.	<i>Deua nassetty.</i>	Дванáдцать.
Dix sept.	<i>Sem nassetty.</i>	Семьнáдцать.
Dix huit.	<i>Uossemeny nassetty.</i>	Восемьнáдцать.
Dix neuf.	<i>Deuet nassetty.</i>	Девятьнáдцать.
Deux cens mille.	<i>Deuy esta tyeses.</i>	Двѣста (pour двѣ- стѣ) тѣсячъ.
Disnes avecques moy.	<i>Abieday cenam.</i>	Обѣдай съ нáми.
De la poudre ⁽²⁾ .	<i>Zellya.</i>	Зѣлья (ou зѣлье).
Du fil.	<i>Nyl.</i>	Нить.
Des cartes.	<i>Carte.</i>	Кáрты.
Des dees à jouer.	<i>Zernem.</i>	Зернь.
De la croyee ⁽³⁾ .	<i>Myella.</i>	Мѣла.
Du sucre.	<i>Sacra.</i>	Сáхаръ (ou сáхара).
Du poivre.	<i>Peresse.</i>	Пѣрецъ.
De la cannelle.	<i>Carissa.</i>	Корѣца.
Du gingembre.	<i>Imber.</i>	Иибѣрь.
De la muscade.	<i>Muscatte.</i>	Мускáтъ.

⁽¹⁾ Нáволоки «taies, enveloppes», et non pas «linceux». Les draps de lit étaient inconnus dans l'ancienne Russie, et le traducteur russe a mal compris le mot «linceux»; au reste, la glose нáволоки se trouvait confirmée par le mot même qui suivait, «des orilletz», подушки.

⁽²⁾ Les gloses de ce mot et de la plupart de ceux qui suivent, jusqu'au mot «dimanche», semblent données indifféremment au nominatif ou au génitif du singulier (génitif partitif). Sur tous ces mots, voir Костомаров, *Очеркъ торговли Московскаго государства въ XVI и XVII столѣтїяхъ*, 2^e édit., Saint-Petersbourg, 1889.

⁽³⁾ *Croyee*, pour *croye* (ms. Dupuy) ou *croie*, ancienne forme du nom de la craie. Voir LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, à l'historique du mot *craie*.

Du masif ⁽¹⁾ .	<i>Seuytta mouscatenicq.</i>	Цвѣтъ мускѣтнѣй.
Du clou de girofle.	<i>Guoesseniqua.</i>	Гвоздѣика.
De la rubarbe ⁽²⁾ .		
Du safran.	<i>Safren.</i>	Шафранъ.
De lyvoyre.	<i>Costy rybya.</i>	Кость рыба.
Du morfil ⁽³⁾ .	<i>Morsouescosty.</i>	Моржовая кость.
Du muscq.	<i>Messecouc.</i>	Мускусъ.
De lor.	<i>Zolotta.</i>	Золото (ou злота).
De largent.	<i>Sereba.</i>	Сереба ⁽⁴⁾ .
Du metal.	<i>Myetyf.</i>	Мѣдь ⁽⁵⁾ .
Du cuyvre.	<i>Saperoudo</i> ⁽⁶⁾ ? рудѣ.
Du plomb.	<i>Seuinessa.</i>	Свинѣць (ou свинца).
De lestain.	<i>Ollora</i> ⁽⁷⁾ .	Олова.
De lassier.	<i>Uossequa.</i>	Лоска ⁽⁸⁾ .
Du fer.	<i>Seliza.</i>	Желѣза ⁽⁹⁾ .

⁽¹⁾ *Masif* doit être lu *masis*, lequel est lui-même pour *macis*. Cf. JUNIUS; *Nomenclator*, p. 81 b, *De aromatibus*, au mot *Macer* vel *macis* : «*Macer*, vel *macis*. μάκερ, ξυλομάκερ. Cortex aromaticus, nucis myristicae involucrum, amiculumve. — Al. Muscatenbloemen, Muscatblühe. — B (= Belgice) Maciis-foelie, bloem van moscaet. — G. et It. Macis. — H. (= Hispanice) Macas, macias, gingibre maqui.» — Je dois cette précieuse référence à l'obligeante érudition de M. Brunot. On trouvera le *Nomenclator* de Junius, avec les corrections et additions de Hermann Germberg, à la suite du *Thresor de la langue française* de Nicot (1606). — Cf. HEYD, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, t. II, p. 644 et suiv. de la traduction française de F. Raynaud.

⁽²⁾ La glose manque également dans le ms. Dupuy.

⁽³⁾ *Morfil* : «Nom donné à l'ivoire qui n'a pas encore été travaillé, aux dents d'éléphant séparées de l'animal.» (LITTRÉ, *Dictionnaire*.)

⁽⁴⁾ *Sereba*, par dissimilation, pour *серебра*.

⁽⁵⁾ *Мѣдь* «cuivre», glose déplacée, et qui vaut pour le mot français qui suit.

⁽⁶⁾ *Saperoudo* (*saperondo* dans le ms. Dupuy), peut-être pour *сырѣя рудѣ*, proprement «minerai brut», glose du mot français qui précède.

⁽⁷⁾ *Ollora*, faute de lecture pour *olloua*.

⁽⁸⁾ *Лоскъ* «lustre, poli, brillant». Le brillant de l'acier? L'acier était connu en Russie au XVI^e siècle, mais, semble-t-il, seulement à titre d'objet importé; voir M. D. КНИУРОВ, *Металлы, металлическія издѣлія и минераллы (sic) въ древней Россіи* (ouvrage corrigé et complété par K. A. Skal'kovskij), Saint-Petersbourg, 1875, p. 147-158.

⁽⁹⁾ *Желѣзо*, forme petite-russienne, pour *желѣзо*. Cf. ci-dessus, p. 461, n. 3.

De lencentz.	<i>Crassequa.</i>	Краска ⁽¹⁾ .
De locre.	<i>Craseua.</i>	Красно ^(?) ⁽²⁾ .
Du verd de gris.	<i>Rondoul myel denaye.</i>	Ронделъ ^(?) мѣд- ный ⁽³⁾ .
Du cuir de marroquin.	<i>Safen.</i>	Сафьянъ.
Du chamois.	<i>Somechon</i> ⁽⁴⁾ .	Замша.
Du cuir de vache.	<i>Tellayteua.</i>	...?
De la buffe.	<i>Boy couya cossa.</i>	Быковья кожа.
Du cuir de cheval.	<i>Coessa lachedinna.</i>	Кожа лошади́на.
Du cuir de boucq.	<i>Cosse latynna.</i>	Козлятина.
Du cuir de pourceau.	<i>Seuyinna cossa.</i>	Свинья́я кожа.
Du cuir de veau.	<i>Testessya cossa.</i>	Теля́чья кожа.
De la pluye.	<i>Doys.</i>	Дождь.
De la neige.	<i>Senya.</i>	Снѣгъ.
De la glace.	<i>Lytot.</i>	Лѣдъ.
Devisons de quelque chose.	<i>Gouuorinnes seto ny bout.</i>	Говори́мъ (ou гово- ри́ мнѣ) что́ ни- будь.
Des dames.	<i>Por mollodis.</i>	Про молоді́ць.
Des armes.	<i>Roussequa.</i>	Ору́жье ^(?) .

⁽¹⁾ Le traducteur russe ne paraît pas avoir bien compris la question. Il entend seulement qu'il s'agit d'une denrée exotique et, sans plus de souci, il traduit par *краска* qui, en ancien russe, était la désignation spécifique de l'indigo (ainsi, par exemple, dans le *Voyage* d'Athanase Nikitin). Au reste, il n'est pas impossible que *краска*, pris au sens de «couleur rouge», ait été également une désignation spécifique de l'encens de l'Inde, de cet encens dont Cotgrave, dans son *Dictionary of the french and english tongues*, dit qu'il est «of a faint, and withered red colour». — Répété plus loin (à la fin de la lettre D), le mot *encens* est de nouveau traduit par *crassequa* dans le ms. de Thevet, mais, cette fois, plus exactement glosé en *themian* = *омиамъ* dans le ms. Dupuy.

⁽²⁾ *Craseua* semble être une faute de lecture pour *crasena*; *красно*, gén. *красна*, «du rouge»?

⁽³⁾ *Ронделъ*, mot polonais (*rondel*), «casserole». Faut-il supposer que l'auteur français, voulant expliquer le mot par la chose, aura montré à son «truchement» russe ... une casserole de cuivre tachée de vert-de-gris? Peut-être lire simplement *руда мѣдная*.

⁽⁴⁾ *Somechon*, faute de lecture pour *samechon*; la glose du ms. Dupuy est *samechon*.

Des arencs.	<i>Selgua.</i>	Сѣльди.
De lestourgeon.	<i>Assettrinna.</i>	Осетрина.
Du poisson frais.	<i>Byella riba.</i>	Бѣда рыба.
Des fers de cheval.	<i>Pattecauoy lachedinne.</i>	Подковы лошади- ны.
Des cloux.	<i>Gouesseday</i> ⁽¹⁾ .	Гвозди (ou гвѣзды).
De lesque ⁽²⁾ .	<i>Trout.</i>	Трутъ.
Du soufre.	<i>Syera.</i>	Сѣра (ou цѣръ).
De la gomme.	<i>Chiera</i> ⁽³⁾ ?
Du ble.	<i>Gittá.</i>	Жито.
De lavoyné.	<i>Auyes.</i>	Овѣсь.
De segle.	<i>Ros.</i>	Рожь.
De lorge.	<i>Y essemain.</i>	Ячмень.
Des choux.	<i>Capoussettu.</i>	Капуста.
Des poreaux.	<i>Nagoursse.</i>	(Н)огурцы ⁽⁴⁾ .
Des oignons.	<i>Loucq.</i>	Лукъ.
Des aulx.	<i>Sessenocq.</i>	Чеснокъ.
Des rozés.	<i>Rosse.</i>	Розы.
Des violettes.	<i>Seuyettay.</i>	Цвѣты ⁽⁵⁾ .
Du savon.	<i>Mouuylla.</i>	Мыло (ou мыла).
Des concombres.	<i>Agoursy.</i>	Огурцы.
Des melons.	<i>Daynyee.</i>	Дыни.
Du velours.	<i>Barquehayt.</i>	Бархатъ.
Du satin.	<i>Attellas.</i>	Атласъ.
Du damas.	<i>Camqua.</i>	Камка.
Du taffetas.	<i>Taffettas.</i>	Тафта.

⁽¹⁾ *Gouesseday*, faute de lecture pour *geousseday*.

⁽²⁾ *De lesque* pour *de l'esque* = *de l'esche*. *Esche*, nom ancien de l'amadou; voir LITTRE, *Dictionnaire*, à l'historique du mot *Fusil*. Le mot «amadou» n'est pas encore dans la première édition du *Dictionnaire* de l'Académie française.

⁽³⁾ *Chiera* paraît n'être qu'une simple répétition de la glose précédente: le mot «gomme», habituellement transcrit гѹмми en russe moderne, n'avait pas été compris.

⁽⁴⁾ Огурцы, proprement «des concombres»: voir ci-après. Sur la préfixation de «», voir ci-dessus, p. 448, l. 6.

⁽⁵⁾ Traduction du particulier par le général.

Du drap dor.	<i>Oltabas.</i>	Алтабасъ ⁽¹⁾ .
De lescarlate.	<i>Escorllo.</i>	Скорлатъ ⁽²⁾ .
Du vin clairer.	<i>Uino grassena.</i>	Вино красное ⁽³⁾ .
Du vin despaigne.	<i>Uino Espenqua.</i>	Вино шпанское.
Du beurre.	<i>Massela.</i>	Масло (ou масла).
Du fromage.	<i>Chira.</i>	Сыра,
Du laict.	<i>Molloqua.</i>	Молока.
Du rys.	<i>Pechano.</i>	Пшено ⁽⁴⁾ .
de ce que vous luy donnerez ⁽⁵⁾ .	<i>seton se teydal.</i>	что же ты дашь (ou дашь).
Des valieres d'argent.	<i>Solomca cerebrena.</i>	Солонка серебряна.
Des cloches.	<i>Collo chella.</i>	Колокола.
Dimanche.	<i>Uascrsenya.</i>	Воскресенье ⁽⁶⁾ .
Decembre.	<i>Destembra.</i>	Декабрь ⁽⁷⁾ .
De lensentz.	<i>Crassequa.</i>	Краска ⁽⁸⁾ .
Estes vous malade?	<i>Tynyemoyze chely?</i>	Ты неможешь ли?
Et je yray chez vous.	<i>Ia boudou tebe nau- chayt.</i>	Я буду тебе навѣ- щать.
et aux bons garçons.	<i>Uessye drougue.</i>	всѣ други ⁽⁹⁾ .

⁽¹⁾ Sur le brocart d'or dit алтабасъ (en polonais *altenbas*, du turc *altunbadî*), voir KOSTOMAROV, *loc. cit.*, p. 334.

⁽²⁾ Cf. SREZNEVSKI, *Materialy*, à ce mot. L'e initial de la glose *escorllo* est dû à l'analogie du mot français; et de même, ci-dessous, pour l'e de *Espenqua*.

⁽³⁾ Littéralement «vin rouge». Cf. COTGRAVE, *Dictionary* au mot *Clairer*: «Claret wine (is commonly made of white and red grapes mingled, or growing, together)». — Sous la forme *claret*, le nom du *vin clairer* s'est conservé en anglais moderne comme désignation du vin rouge.

⁽⁴⁾ Пшено, au sens de сарачинское пшено.

⁽⁵⁾ Dans le ms. Dupuy, ces mots viennent immédiatement après «et respondray pour luy». Voir ci-dessous, p. 470, n. 8.

⁽⁶⁾ L'a final de *uascrsenya*, la syllabe finale même étant inaccentuée, doit se lire e.

⁽⁷⁾ Sur la forme ancienne de декабрь, voir SREZNEVSKI, *Materialy*. — La glose du ms. Dupuy est *decembra*.

⁽⁸⁾ Voir ci-dessus, p. 467, n. 1.

⁽⁹⁾ Voir ci-dessus, p. 473, n. 3. La question, sans doute mal posée, ne semble pas avoir été mieux comprise; et l'on se demande s'il faut rattacher другъ (forme moderne pour друзья) à другъ «ami» ou à другой «autre».

et de la guerre ⁽¹⁾ , et des faictz de Alexandre le Grand,	<i>prosselousebou</i> , [<i>gouuory</i>] , <i>pro Alexandre pissanye</i> ,	про слѹжбу, [говори] про Алексáндре писáние ⁽²⁾ ,
et de César, et de Pompée, et de Hanibal de Carthayo,	<i>y prossesara</i> , <i>y Pompee</i> , <i>de Hannibal y progua-rot Carthanno</i> ,	и про Цésаря, и Помпéя, <i>de Hannibal</i> и про гóродъ <i>Carthanno</i> ⁽³⁾ ,
et de Scipion lafricain.	<i>y prouuoy uodo Sipiano lafricanno sconna</i> ⁽⁴⁾ <i>zemely</i> .	и про воевóду <i>Sipiano</i> Африкáнской (?) земли.
et vous me conduirez ⁽⁵⁾ .	<i>tymenea prouedossela</i> ?	Ты меня проведёшь ли?
et je vous accompagneré ⁽⁶⁾ .	<i>y tebe prouecho</i> .	и тебé провожý.
En quelle rue demeure il ?	<i>Pocatoray</i> ⁽⁷⁾ <i>darogua giest</i> ?	По котóрой дорóгъ живётъ (ou ёсть)?
et respondray pour luy ⁽⁸⁾ .	<i>yus poenam porouca</i> ...	язъ по нёмъ порýка ...
Fevrier.	<i>Febrara</i> .	Фебраря (ou фебра-ря).

⁽¹⁾ Ces mots et ceux qui les suivent viennent, dans le ms. Dupuy, immédiatement après « parlons de l'amour, — des dames, — des armes ».

⁽²⁾ Le « roman d'Alexandre » n'était pas moins populaire en Russie qu'en France. Sur l'*Alexandrie* russe et ses diverses rédactions, voir V. ИСТЫН, *Александрія Русскихъ хронографовъ*, Moscou, 1893.

⁽³⁾ Le traducteur russe paraît n'avoir eu que des notions assez vagues sur Annibal et Carthage. — *Carthayo*, faute de lecture pour *Carthage*, leçon du ms. Dupuy.

⁽⁴⁾ *Sonna*, dans le ms. Dupuy. Peut-être lire *lafricanno sconna* en *lafricanno scoua* = Африкáнского?

⁽⁵⁾ Dans le ms. Dupuy, cette phrase vient immédiatement après « je vous conduiray » ; la conjonction « et » manque.

⁽⁶⁾ Après « venez moi accompagner » dans le ms. Dupuy, « et » manquant.

⁽⁷⁾ *Pocacoray*, dans le ms. Dupuy.

⁽⁸⁾ Dans le ms. Dupuy, cette phrase vient après « je demeureray ici si vous voulez », et immédiatement avant « de ce que vous luy donnerez ».

Gardyen.	<i>Setoros.</i>	Стóрожъ.
Grys.	<i>Cauloup.</i>	Гóлубъ ⁽¹⁾ .
Huict.	<i>Uosemy.</i>	Вóсемь.
Huictante ⁽²⁾ .	<i>Uosemy dessayty.</i>	Вóсемьдесятъ.
Huict cens mille.	<i>Uosemy sot tyszes.</i>	Вóсемьсóтътысячъ.
Je vous donneray de largent.	<i>Ias tebye dam denye.</i>	Язъ тебѣ дамъ дѣ- негъ.
Je vous remercie du plaisir que mavez faict.	<i>Y a tebye zatodyella cholombyon setteme- nye sedyella.</i>	Я тебѣ за то дѣло челómъ быю, что ты мнѣ сдѣлалъ.
Je ne scays.	<i>Nye uidy you.</i>	Не вѣдаю ⁽³⁾ .
Irons nous au chas- teau?	<i>Poudem of guorot⁽⁴⁾?</i>	Пойдёмъ (ou пойдёмъ) (о)въ гó- родъ?
Jeaune.	<i>Jault.</i>	Жѣлтъ.
Il est venu.	<i>Prichal⁽⁵⁾ tuopt.</i>	Пришѣлъ (ou прихалъ) вотъ(?).
Il viendra bien tost.	<i>Secorot priedet.</i>	Скóро приѣдетъ.
Jen suis fort ayse.	<i>Y a se rabe dobryee.</i>	Язъ радъ дóбрѣ (ou дóбрѣ).
Il ne tardera poinct beaucoup.	<i>Niedolgrua git.</i>	Недóлго жítъ ⁽⁶⁾ .
Je vous escoutois ⁽⁷⁾ .	<i>Y a tebe chelouchaye.</i>	Я тебѣ слúшалъ.

⁽¹⁾ Voir le *Slovar' cerkovno-slavjanskago i russkago jazyka* de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg (1847), au mot Голубый.

⁽²⁾ *Octante*, dans le ms. Dupuy.

⁽³⁾ Вѣдаю, forme petite-russienne pour вѣдаю. Cf. ci-dessus, p. 461, n. 3, et 466, n. 9

⁽⁴⁾ *Ofnorot*, dans le ms. Dupuy. — Sur овъ гóродъ pour въ гóродъ, cf. ci-dessous, p. 476, n. 1.

⁽⁵⁾ *Prichal* : il faut sans doute corriger en *priechal* (= прихалъ), conformément à la glose qui, dans le ms. Dupuy, suit immédiatement celle-ci : «le voici venir» = *priechal*. Voir ci-dessous, p. 473, l. 9.

⁽⁶⁾ Жítъ au sens de ждать. Le mot «poinct» manque dans le ms. Dupuy.

⁽⁷⁾ *Escoute*, dans le ms. Dupuy, ce qui donnerait слúшаю comme transcription de *chelouchaye*.

Il vous escouterá ⁽¹⁾ .	<i>Il vous escouterá.</i>	Я шучу́.
Je me joue.	<i>Y a chouché.</i>	И мнѣ то велико
Je y prens grand ⁽²⁾ plaisir.	<i>Y minyetto uellicque lubo.</i>	любо.
Je vous conduiray.	<i>Y as the prouedo.</i>	Язъ те проведу́.
Je mennuyres jamais avecques vous.	<i>Neny est ⁽³⁾ oboy ny escliuá.</i>	Мнѣ съ тобой не тѣскливо (?).
Je men yray.	<i>Y a poydou.</i>	Я пойду́.
Je demeurerey icy si vous voulez.	<i>Yas sedicha asta nocha.</i>	Язъ здѣся ⁽⁴⁾ оста- нуса.
Jeudy.	<i>Seteuergue.</i>	Четвѣргъ.
Il est jour.	<i>Den.</i>	День.
Il est nuit.	<i>Noche.</i>	Ночь.
Janvier.	<i>Ianuar.</i>	Январь.
Juing.	<i>Y Iunya.</i>	Юня.
Juillet.	<i>Y Iullya.</i>	Юля.
L'Empereur y est il?	<i>Pessarem ⁽⁵⁾ ueguorodel?</i>	Цѣсарь въ гóродѣ- ль?
Le Roy y est il?	<i>Sare ueguorodel?</i>	Царь въ гóродѣ-ль?
Lavez vous fait?	<i>Zediello laitay?</i>	Сдѣлалъ ли ты?
Le ferez vous?	<i>Zediella chelitay?</i>	Сдѣлаешь ли ты?
L'hyver.	<i>Zimya.</i>	Зимá.
L'esté.	<i>Lyeta.</i>	Лѣто.
La teste.	<i>Guelaua.</i>	Головá.
Le corps.	<i>Brerucha.</i>	Брѣхо ⁽⁶⁾ .
Le bras ⁽⁷⁾ .	<i>Rouquy.</i>	Рѣки.

⁽¹⁾ Cette phrase, demeurée sans réponse, manque dans le ms. Dupuy.

⁽²⁾ *Grand* manque dans le ms. Dupuy.

⁽³⁾ *Meny est*, et non *neny est*, dans le ms. Dupuy.

⁽⁴⁾ Здѣся pour здѣся, nouveau trait de prononciation petite-russienne. Cf. ci-dessus, p. 461, n. 3, 466, n. 9 et 471, n. 3.

⁽⁵⁾ *Pessarem*, faute de lecture pour *Sessarem*. Cette question et celle qui la suit viennent, dans le ms. Dupuy, immédiatement après la question «irons nous au chasteau?»

⁽⁶⁾ Брѣхо, proprement «le ventre».

⁽⁷⁾ «Le bras» : la glose indique suffisamment qu'il faut lire *les bras*.

Les cuysse.	<i>Seto guena.</i>	Стѣгна.
Les jambes.	<i>Nogue.</i>	Ноги.
Les piedz.		
Laissez moy.	<i>Nessa moy.</i>	Не замáй ⁽¹⁾ .
Le vent est froid.	<i>Syuericq uyetra.</i>	Сѣверикъ вѣтеръ (ou вѣтра) ⁽²⁾ .
		Вѣтеръ тёплый (ou вѣтра тёплая).
Le vent est chaud.	<i>Uyetra tyoplay.</i>	Пріѣхаль.
Le voici venir.	<i>Priechal.</i>	Я тебѣ ждú здѣсь.
Lattendray icy.	<i>Y a tebe sedoudyet.</i>	Человѣкъ тебѣ зо- вѣтъ къ бля- дямъ ⁽³⁾ .
Lon vous y demande.	<i>Solouecque tebe zaiiot obledena.</i>	Мясо не поспѣло.
La chair nest point bien cuitte.	<i>Meessa nye pospyella.</i>	Мясо тúго.
La chair est dure.	<i>Meessa tougua.</i>	Хлѣбъ не поспѣлъ (ou, peut-être, хлѣба не поспѣ- ла ⁽⁴⁾).
Le pain nest pas bien cuict.	<i>Clyeba nye pospiella.</i>	
Lavez moy cela.	<i>Uoy moy menyetto.</i>	Вымой мнѣ это.
Le jour saint Nicolas.	<i>Nycollin den.</i>	Никóлинъ дѣнь.
La guerre.	<i>Chelouseba.</i>	Слúжба.
La paix.	<i>Myr.</i>	Миръ.
La mer.	<i>More.</i>	Мóре.
Le bourreau.	<i>Pallachy.</i>	Палáчь.

⁽¹⁾ Voir SREZNEVSKI, *Materialy*, au mot Замати.

⁽²⁾ L'*Opyt oblastnago velikorusskago slovarja* de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg (1852) et le dictionnaire de Dal' sont d'accord pour attribuer la forme сѣверикъ au parler d'Olonets; cf. DAL', *Tolkovyj slovar*, au mot Сѣверъ. — Вѣтра pour вѣтеръ : sur la tendance de la langue populaire à remplacer les neutres en -о et les masculins en -ъ par des féminins en -а, voir Paul BOYER et N. SPÉRIANSKI, *Manuel pour l'étude de la langue russe*, p. 192, n. 1.

⁽³⁾ Dans le ms. Dupuy, cette phrase vient après « allez au bordeau » (voir p. 461, l. 1) et est immédiatement suivie de « et aux bons garçons » (voir p. 469, n. 9).

⁽⁴⁾ Cf. ci-dessus, n. 2, in fine.

Lenseigne.	<i>Parparchicq</i> ⁽¹⁾ .	Прапорщикъ.
e tambour.	<i>Nabanichicq.</i>	Набатчикъ ⁽²⁾ .
Lundy:	<i>Panyedernicq.</i>	Понедѣльникъ.
Le jour de Noel.	<i>Razouteuo.</i>	Рождество.
Le jour de l'an.	<i>Peruoy den uogadou.</i>	Первый день во году.
Le jour de Pasques.	<i>Uelicque den.</i>	Великъ день.
Le jour de Pentecostes.	<i>Troysen den.</i>	Троицынъ день.
Le jour saint Jean.	<i>Iuan den.</i>	Иванъ день.
Le jour saint Michel.	<i>Michalle den.</i>	Михайль день.
Le soleil.	<i>Saulsa.</i>	Солнце.
La lune.	<i>Myessa.</i>	Мѣсяць.
Le ciel.	<i>Nyoba.</i>	Небо ⁽³⁾ .
Les estoilles.	<i>Zeuyesde.</i>	Звѣзды.
Le vent.	<i>Uyeter.</i>	Вѣтеръ.
Lorloge va elle bien ?	<i>Chacyl dobroayl ?</i>	Часы-ль добры-ль ?
Mouchez la chandelle.	<i>Paguasy suessu.</i>	Погаси свѣчу.
Machatterez vous quelque chose ?	<i>Courymenye seto ny boudy.</i>	Купи мнѣ что ни буди.
Mon lit est il fait ?	<i>Moya pastella passela- naya ?</i>	Моя постѣля по- стланая ?
Menez moy coucher, garçon.	<i>Pouedy menea espat, mallades.</i>	Поведи меня спать, молодецъ.
Monstrez moy le pry- vé.	<i>Ouquazemenya crele- cho.</i>	Укажь (поуг укажи) мнѣ крыльцо ⁽⁴⁾ .
Ma ceinture.	<i>Couchacq.</i>	Кушакъ.
Mengez.	<i>Guyes.</i>	Бшь.
Mes gandz.	<i>Rouqua uissa.</i>	Рукавицы.

⁽¹⁾ *Parparchicq* pour *praparchicq*, par dissimilation. Ni ce mot, ni le précédent (палачъ), ni le suivant ne se trouvent dans les *Materialy* de Sreznevskij.

⁽²⁾ S'il fallait voir dans *nabanichicq* (*nabatchicq* dans le ms. Dupuy) autre chose qu'une transcription par à peu près, on pourrait supposer une forme набатчикъ, refaite sur набатчикъ, d'après барабанчикъ.

⁽³⁾ Небо, en prononciation populaire, pour нѣбо.

⁽⁴⁾ Le *Dictionnaire de l'Académie* (1847) donne au mot крыльцо la glose suivante : « наружная при домѣ лѣстница, служащая для входа и выхода изъ сѣней ». Et il n'y a pas lieu de penser que крыльцо, au xvi^e siècle, signifiait autre chose.

Mon pere.	<i>Atees.</i>	Отѣць.
Ma mere.	<i>Mattya.</i>	Мáти.
Mon oncle.	<i>Dadya.</i>	Дядя.
Ma tante.	<i>Tyotiqua.</i>	Тѣтка.
Mon frere.	<i>Brate.</i>	Братъ.
Ma seur.	<i>Sestra.</i>	Сестра.
Mon cousin.	<i>Plemennicq.</i>	Племѣнникъ ⁽¹⁾ .
Ma cousine.	<i>Plemennissa.</i>	Племѣнница ⁽²⁾ .
Mon neveu.	<i>Plemennicq.</i>	Племѣнникъ.
Ma niepce.	<i>Plemennissa.</i>	Племѣнница.
Mon beau pere.	<i>Locheman.</i>	Вѣтчимъ.
Ma belle mere.	<i>Machaca.</i>	Мáчеха.
Mon beau frere.	<i>Zeitta.</i>	Зять.
Ma belle seur.	<i>Nieuesqua.</i>	Невѣстка.
Mon gendre.	<i>Zeitta.</i>	Зять.
Ma belle fille.	<i>Nyeuisqua.</i>	Невѣстка.
Mon compere.	<i>Com.</i>	Кумъ.
Ma commere.	<i>Comma.</i>	Кумá.
Mon grand pere.	<i>Dieta.</i>	Дѣдъ.
Ma grand mere.	<i>Baba.</i>	Баба.
Mon grand amy.	<i>Myella droguo.</i>	Мѣлый (ou мѣль) другъ.
Ma grand amyе.	<i>Myella podrougua.</i>	Мѣла подруга.
Mon voysin.	<i>Moy sousiet.</i>	Мой сусѣдъ.
Ma voisine.	<i>Moya sousieda.</i>	Моя сусѣда.
Mon hoste.	<i>Moy prodeuornicq.</i>	Мой продвѣрникъ (?) ⁽³⁾ .
Mon hostesse.	<i>Moya prodeuornissa.</i>	Моя продвѣрница(?).

⁽¹⁾ Племѣнникъ, en vieux russe, n'avait encore que le sens gѣnѣral de родственникъ, сродникъ.

⁽²⁾ Voir à la note précédente. — Les mots «ma cousine», «mon neveu» et leurs gloses sont omis dans le ms. Dupuy.

⁽³⁾ Продвѣрникъ et продвѣрница manquent dans Sreznevskij. On notera qu'en russe moderne le patron et la patronne d'un постоялый двѣръ sont dits respectivement двѣрникъ et двѣрница (dial. двѣрница). Peut-être faudrait-il lire подвѣрникъ et подвѣрница, d'après подвѣрье. Ms. Dupuy : *prodeuornicq*, sans *moy*.

Mille.	<i>Tysesem.</i>	Ты́сяча.
Myllon.	<i>Seto sot tyses tysesay.</i>	Стó со́тъ ты́сячь ты́сячей.
Mardy.	<i>Ostornicq.</i>	Овто́рникъ ⁽¹⁾ .
Mercredy.	<i>Sereda.</i>	Середá.
Mars.	<i>Martha.</i>	Ма́рта.
May.	<i>Maya.</i>	Ма́я.
Nenny, monsieur, il ny est point ⁽²⁾ .	<i>Nyeta Asoudare doma.</i>	Нѣтъ осудáря до́ма.
Nenny, madame, il ny est point.	<i>Nyeta Assouidarinye dama⁽³⁾.</i>	Нѣтъ осудáрыни до́ма.
Non.	<i>Nyette.</i>	Нѣтъ.
Neuf.	<i>Deuety.</i>	Де́вять.
Nonante.	<i>Deuenossetta.</i>	Де́вяно́сто.
Neuf cens mille.	<i>Deuety sot tyses.</i>	Де́вять со́тъ ты́- сячь.
Noyr.	<i>Chornocq.</i>	Чо́рно.
Ne vous faschez pas.	<i>Nye crochins.</i>	Не кручи́нсья ⁽⁴⁾ .
Novembre.	<i>Novembra.</i>	Нове́мбрá.
Ou allez vous ?	<i>Delechel ydes ?</i>	Дале́че-ль и́дешь ⁽⁵⁾ ?
Ou avez vous este ?	<i>Guedye yessye bouel ?</i>	Гдѣ еси́ бы́ль ?
Ou est il alle ?	<i>Dolechellyon pochol ?</i>	Дале́че-ли онъ по- ше́ль ⁽⁶⁾ ?
Ouy.	<i>Yes.</i>	Есть ⁽⁷⁾ .

⁽¹⁾ Sur овто́рникъ, conservé en russe dialectal, cf. ci-dessus, p. 471, n. 4.

⁽²⁾ Cette phrase et celle qui la suit manquent dans le ms. Dupuy. Ni l'une ni l'autre n'ont été exactement comprises par le traducteur qui n'a pas vu que *monsieur* et *madame* étaient ici des vocatifs.

⁽³⁾ *Dama*, faute de lecture pour *doma*.

⁽⁴⁾ Кручи́ннться, en vieux russe, signifiait «se fâcher» plutôt que «s'affliger». Рамва Berynda, dans son *Лексиконъ* (1653), glose Кручинняюся en : «подымаюся, дмуся, пухну, гнѣваюся».

⁽⁵⁾ Voir ci-dessus, p. 464, n. 2.

⁽⁶⁾ Voir la note précédente.

⁽⁷⁾ Actuellement encore, dans la marine et l'armée russes, l'affirmation est communément exprimée par *есть* et non par *да*. Si l'on se reporte à ce qui a été dit de la composition du *Dictionnaire des Moscovites* (voir ci-dessus, p. 444), on

Ou avez vous tant este?	<i>Guedye thy boyl dol-gua?</i>	Гдѣ ты былъ долго?
Ouvrez ceste porte.	<i>At tapry uerolla.</i>	Отвори ворота.
Onze.	<i>Odinnasseti.</i>	Одиннадцать.
Orengé.	<i>Norenge ceuyet.</i>	Нарандж (?) цвѣтъ. ⁽¹⁾
Ou est le chemin pour aller?	<i>Coudy darogua?</i>	Куды дорога?
Ostages.	<i>Porrouchyquy.</i>	Поручики ⁽²⁾ .
Octobre.	<i>Octobra.</i>	Октябрь ⁽³⁾ .
Parlez.	<i>Gouory.</i>	Говори.
Prions Dieu.	<i>Moelin Boch.</i>	Молимъ Бога.
Prenez cela.	<i>Uossemyty.</i>	Возьмите.
Peu à peu.	<i>Patticho.</i>	По тиху.
Parlez a luy.	<i>Gouory yamon.</i>	Говори яму ⁽⁴⁾ .
Prenez le en jeu, sil vous plaict.	<i>Pomeryca.</i>	Помиряся.
Parlons de l'amour.	<i>Gouorye⁽⁵⁾ prolu of.</i>	Говори про любовь.
Parlementer.	<i>Rasquanor⁽⁶⁾.</i>	Разговоръ.
Pleges ⁽⁷⁾ .	<i>Porrouca.</i>	Порука.
Quesce que vous demandez?	<i>Cheuopotays?</i>	Чего пытаешь?
Quelles no ^{les} par la ville, monsieur?	<i>Seto uestay, assoudure?</i>	Что вѣстѣй, осударь?
Quesce que vous avez?	<i>Seto ou tebe y est?</i>	Что у тебѣ есть?

admettra sans peine que tout au moins certaines de ses gloses aient pu être fournies par des gens de guerre ou de mer.

⁽¹⁾ Si le traducteur n'a pas simplement reproduit le mot français, il faudrait admettre qu'il en connaissait l'original arabe, *nārandz*.

⁽²⁾ Voir le *Dictionnaire de l'Académie* (1847) et, au mot *Поручникъ*, les *Materialy* de Sreznevskij. Dans le ms. Dupuy, où le mot «ostages» ne figure pas, la glose *porrouchyquy* est attribuée au mot «pleges».

⁽³⁾ La forme *октябрь* manque dans Sreznevskij. Les formes qu'il donne sont : *октомьри*, *октоври*, *октявр*, *октябрь*, *октябрь*.

⁽⁴⁾ Яму, forme dialectale pour ему.

⁽⁵⁾ *Gouorye* = говори, comme si le texte français portait «parle».

⁽⁶⁾ *Rasquanor*, faute de lecture pour *rasquanor*. Cf. p. 463, n. 7.

⁽⁷⁾ Ce mot est inexactement glosé en *porrouchyquy* dans le ms. Dupuy.

Que ferons nous ?	<i>Seto nam gnyelot ?</i>	Что́ намъ дѣлать ?
Que couste cela ?	<i>Setoto dallen ?</i>	Что́-то да́ль ?
Que voulez vous ?	<i>Achauo coechays ?</i>	А чаво́ хочешъ ?
Quy ⁽¹⁾ faict froid.	<i>Setu deano.</i>	Студѣно.
Quy faict chaud.	<i>Tyeplo.</i>	Тепло.
Quatre.	<i>Chatery.</i>	Четы́ре.
Quatorze.	<i>Zathery nassetty.</i>	Четы́рнадцать.
Quinze.	<i>Pet nassetty.</i>	Патъна́дцать.
Quarante.	<i>Sorocq.</i>	Соро́къ.
Quatre cens mille.	<i>Sattery seto tysas.</i>	Четы́ре ста ты́сячъ.
Quatre tours dorees.	<i>Sattery setoboy zellatyc.</i>	Четы́ре (pour четве- ры) столбы́(?) зла- тые (ou стопы ⁽²⁾ златыя?).
Quatre tours argen- tees.	<i>Sattery setoboy sere- brenna.</i>	Четы́ре (pour чет- веры) столбы́(?) сере́бренные (ou стопы сере́брен- ныя?).
Quel jour avons nous ?	<i>Quatoray den ?</i>	Кото́рый де́нь ?
Quelle heure est-il ?	<i>Quatoray chays ?</i>	Кото́рый ча́съ ?
Qui est ce qui est ceans ?	<i>Quetto doma ?</i>	Кто́ дома ?
Revenez tost.	<i>Predys secora.</i>	Приди́ ско́ро.
Rouge.	<i>Grassenol.</i>	Красно ⁽³⁾ .
Serviteur, v̄re mais- tresse est elle ceans ?	<i>Chelouqua, assoudari- nye theuoye domal ?</i>	Слуга́, осуда́рыня тво́я до́ма-ль ?
Souperons nous bien tost ?	<i>Borzelnam obyedel ⁽⁴⁾ ?</i>	Бо́рзо-ль намъ объ- дать ?

⁽¹⁾ *Qu'il*, dans le ms. Dupuy, et de même à la ligne suivante.

⁽²⁾ Croná étant entendu au sens de «grand verre ou gobelet de métal, sans anse, évasé par le haut» (*Dictionnaire de l'Académie*, édit. de 1847). Mais le mot français «tour» fait difficulté.

⁽³⁾ Comp., p. 469, l. 3 : *uino grassena* = вино́ красно.

⁽⁴⁾ Déjà plus haut (p. 464, l. 21) on a vu cette même glose pour «disnerons nous

Serrez la porte.	<i>Zatheuary uerotta.</i>	Затвори́ ворота́.
Six.	<i>Ses.</i>	Шесть.
Sept.	<i>Sem.</i>	Семь.
Seize.	<i>Ses nassetty.</i>	Шестьна́дцать.
Soixante.	<i>Ses dessaitte.</i>	Шестьдеся́тъ.
Septante.	<i>Sem dessaitty.</i>	Семьдеся́тъ.
Six cens mille.	<i>Ses sot tysés.</i>	Шесть со́тъ ты́- сячь.
Sept cens mille.	<i>Sem sot tysés.</i>	Семь со́тъ ты́сячь.
Soupez avecques moy.	<i>Uouzenaye chenamyé.</i>	Ву́жинай ⁽¹⁾ съ на́ми.
Sil vous plaist ferez vous cela?	<i>Rubelly tebye tho sedyel- laty?</i>	Любо ли тебѣ́ то сдѣ́лати?
Sergent mayor.	<i>Guelcha oulchicq.</i>	Ертау́льщикъ ^(?) ⁽²⁾ .
Samedy.	<i>Soubota.</i>	Субо́та.
Septembre.	<i>Septembra.</i>	Септе́мбрѣ.
Trois.	<i>Try.</i>	Три.
Treize.	<i>Try nassetty.</i>	Трина́дцать.
Trente.	<i>Trayzet.</i>	Три́дцать.
Trois cens mille.	<i>Trysta tysés.</i>	Три́ста ты́сячь.
Tanne.	<i>Bagrof.</i>	Багро́въ ⁽³⁾ .
Treves.	<i>Peremyrya⁽⁴⁾.</i>	Переми́рье.
Tous les saintz.	<i>Den uestya seuenthe.</i>	Де́нь всѣ́хъ святы́хъ.
Vous plaist il quelque chose?	<i>Seto tebye na dobet?</i>	Что́ тебѣ́ на́добѣ́тъ?
Vous avez beaucoup tardé.	<i>Thys gundyel dolgua.</i>	Ты сгоди́ль до́лго.

bien tost?» Le ms. Dupuy, plus exact ici, traduit «souperons nous bien tost?» par *ouge nateli-nat* = ѹжинать ли намъ.

⁽¹⁾ Ву́жинай pour ѹжиннай : trait de prononciation dialectale connu.

⁽²⁾ «Sergent mayor» (sergent-major), c'est-à-dire, suivant l'acception du mot en ancien français, sergent de bataille. Ертау́льщикъ, d'après ертау́ль : voir ce mot dans le *Dictionnaire de l'Académie* (1847) et aussi Ертуль dans les *Materialy* de Sreznevskij.

⁽³⁾ *Tanne* pour *tanné*, au sens de «couleur de tan». Багро́въ, forme courte de l'adjectif багровый, proprement «pourpre, écarlate». Cf. ci-dessous, p. 487, n. 3.

⁽⁴⁾ *Peremia*, dans le ms. Dupuy.

Vous n'estes point joieux.	<i>Тупетоузе.</i>	Ты неможешь ⁽¹⁾ .
Voyla un homme de bien.	<i>Zaout dobray zalouyecq.</i>	Зовутъ добрый че- ловѣкъ.
Voyla une femme de bien.	<i>Tho janne dobray.</i>	То женá добрая.
Voyla une belle fille.	<i>Tho deuysa dobray.</i>	То дѣвица добрая ⁽²⁾ .
Voyla une saige fille ⁽³⁾ .	<i>Tho deuysa zemyrnaia.</i>	То дѣвица смѣрная.
Voyla une belle mai- son.	<i>Tho deuor guaroch.</i>	То двѣръ хорошъ.
Un cheval.	<i>Tho losjet.</i>	То лошадь ⁽⁴⁾ .
Un cimeterre.	<i>Sable.</i>	Сабля.
Un arcq.	<i>Lucq.</i>	Лукъ.
Un couteau.	<i>Noysicq.</i>	Ножикъ.
Une robe.	<i>Chouba.</i>	Шуба.
Une marthe.	<i>Counissa.</i>	Кунѣца.
Un beuf.	<i>Bouycq.</i>	Быкъ ⁽⁵⁾ .
Une vache.	<i>Carouma.</i>	Корова.
Un mouton.	<i>Cazol.</i>	Козѣлъ ⁽⁶⁾ .
Un loup.	<i>Uolcq.</i>	Волкъ.

(1) Неможешь, proprement «tu es malade». Dans le ms. Dupuy, cette phrase vient à la suite de «estes vous malade?» Voir ci-dessus, p. 469, l. 16.

(2) On attendrait то дѣвица красная; mais il est possible que *dobray* ne soit à cette place qu'une répétition mécanique du dernier mot de la ligne précédente.

(3) Cette phrase et sa glose manquent dans le ms. Dupuy. Cf. ci-dessous, p. 487, n. 6.

(4) Comme s'il y avait en français «voilà un cheval», par analogie avec ce qui précède.

(5) Быкъ, en petit russe, a le sens de «bœuf» et non pas de «taureau»; et il en est de même, en grand russe moderne, dans la langue des bouchers.

(6) Il n'y a pas, dans le parler russe usuel, de terme propre qui corresponde exactement au français «mouton = bélier châtré»; et c'est le nom de la brebis, овца, qui s'est généralisé pour désigner les bêtes à laine en général, le «troupeau de moutons», brebis, béliers et agneaux réunis. Cette dissemblance des deux langues explique sans doute l'inexactitude de la traduction: ne trouvant pas dans son langage de terme qui fût l'équivalent exact de «mouton», le traducteur russe a traduit par à peu près.

Un ours.	<i>Myewiedy.</i>	Медвѣдь.
Un cerf.	<i>Lose.</i>	Лось ⁽¹⁾ .
Un chien.	<i>Sabacquen.</i>	Собака.
Un oiseau.	<i>Petissa.</i>	Птица.
Un loup cervyer.	<i>Loutessyer.</i>	Лютый звѣрь ⁽²⁾ .
Un renard.	<i>Lassiza (pour lissiza)⁽³⁾.</i>	Лисица.
Un lievre.	<i>Zaes.</i>	Заяць.
Un coning.	<i>Zaesque.</i>	Заяць ⁽⁴⁾ .
Une jument.	<i>Cabouuylla.</i>	Кобыла.
Une escritoire.	<i>Cernyllynysa.</i>	Чернильница.
Un chapeau.	<i>Calpacq.</i>	Колпакъ.
Un bonnet.	<i>Chapequa.</i>	Шапка.
Un pere (<i>sic</i>) de bot- tes ⁽⁵⁾ .	<i>Chabegay.</i>	Сапоги.
Un livre.	<i>Grynenque.</i>	Гривенка ⁽⁶⁾ .
Une chaire.	<i>Sequambya.</i>	Скамія ⁽⁷⁾ .
Une nappe.	<i>Sequatert.</i>	Скатерть.
Une serviette à essuyer les mains.	<i>Outyralnencq⁽⁸⁾.</i>	Утиральникъ.
Un cofre.	<i>Souldoucq.</i>	Сундукъ.

⁽¹⁾ Лось, proprement «élan», le grand cerf du Nord.

⁽²⁾ Sur лютый звѣрь au sens de «loup», voir SREZNEVSKI, *Materialy*, au mot Лютый.

⁽³⁾ Il n'est pas douteux que *lassiza* doit être lu *lissiza* : inaccentuée, la voyelle de la première syllabe a été mal entendue et, partant, mal transcrite. L'homme qui savait la glose russe exacte de «marte» et de «loup cervier» ne pouvait pas traduire «renard» par лисица, nom russe de la belette.

⁽⁴⁾ Кроликъ, nom du lapin en russe moderne, n'est que la transcription du polonais *królik*. Cet emprunt ne paraît pas antérieur au xvii^e siècle; cf. SREZNEVSKI, *Materialy*, au mot Кроликъ.

⁽⁵⁾ Simplement «des bottes», dans le ms. Dupuy.

⁽⁶⁾ «Un livre» pour «une livre»; le genre de *livre* = lat. *libra* n'était pas encore parfaitement fixé à la fin du xvi^e siècle. *Grynenque* pour *gryuenque*. Sur гривенка, voir ci-dessus, p. 463, n. 3.

⁽⁷⁾ Peut-être faut-il corriger *sequambya* en *sequamlya* (confusion paléographique de *b* et de *l*), ce qui donnerait la forme russe скамля, encore vivante dans le parler de Novgorod.

⁽⁸⁾ *Outyralnencq*, dans le ms. Dupuy.

Un carquois.	<i>Zadacq.</i>	Саада́къ ⁽¹⁾ .
Une lance.	<i>Copyo.</i>	Копьё.
Une arquebouze.	<i>Pichal.</i>	Пища́ль ⁽²⁾ .
Une pistole.	<i>Senapal.</i>	Самопа́ль.
Une jaque de maille.	<i>Pausero</i> ⁽³⁾ .	Па́нсырь.
Une cuyrasse.	<i>Zerssalla.</i>	Зерца́ло.
Un moryon.	<i>Cholom.</i>	Шоло́мъ.
Une artillerye.	<i>Pouchequa.</i>	Пу́шка.
Un navire.	<i>Carable.</i>	Кора́бль.
Un batteau.	<i>Ladya.</i>	Лодья́.
Un arbre.	<i>Derreua.</i>	Де́рево.
Une coignée.	<i>Thopour.</i>	Топо́ръ.
Un banc.	<i>La fequa.</i>	Лавка́.
Une table.	<i>Setoel.</i>	Сто́ль.
Un licet.	<i>Pastella.</i>	Посте́ля.
Үп.	<i>Odin.</i>	Оди́нь.
Une lisse ⁽⁴⁾ .	<i>Saynya.</i>	Цѣ́ны (?).
Une charrette.	<i>Clemagua.</i>	Колима́га ⁽⁵⁾ .

⁽¹⁾ Voir SREZNEVSKI, *Materialy*, à ce mot. Sur l'armement et les termes qui s'y rapportent, voir P. САНВѢИТОВ, *Описание старинныхъ русскихъ утварей, одежды, оружія, ратныхъ доспѣховъ и конскаго прибора, въ азбучномъ порядкѣ расположенное, съ азбучнымъ порядкѣ расположенное, съ азбучнымъ порядкѣ расположенное*, avec figures, Saint-Pétersbourg, 1896.

⁽²⁾ Пища́ль n'est sans doute qu'un emprunt à l'italien *pistola*, fr. *pistole*, rapproché, par étymologie populaire, de пища́ль «flûte champêtre, chalumeau, pipeau». Et ce rapprochement n'avait rien que de naturel : M. Delboulle a remarqué que, dans le *Trésor* de Brun. Latino, le mot français *canon* est employé, par un rapprochement tout pareil, mais en sens inverse, pour désigner un instrument de musique analogue à la flûte (Delboulle, cité par Ad. Hatzfeld et Ars. Darmesteter dans leur *Dictionnaire général de la langue française*, au mot *Canon*).

⁽³⁾ *Pausero* pour *pansero*.

⁽⁴⁾ *Lisse*, peut-être pour *liste*, au sens de «liste de chiffres, de prix», ce mot venant, dans le ms. Dupuy, après la série des nombres. La transcription de la glose, dans ce même ms., semble devoir être lue *saynye*.

⁽⁵⁾ Колима́га (russe moderne колыма́га) manque dans Sreznevskij. Les *Materialy* ne donnent que колимогъ = колимагъ, avec la glose *σχενῆ, tabernaculum, шатеръ*. Колыма́га, proprement «chaise de poste couverte, berline, dormeuse», ne s'emploie plus guère, dans la langue actuelle, que comme désignation plaisante de toute voiture d'ancien style, lourde et maladroite, fr. *guimbarde*, angl. *shandydan*.

Une ville.	<i>Gorot.</i>	Городъ.
Un pont.	<i>Most.</i>	Мостъ.
Un village.	<i>Derevenya.</i>	Деревня.
Un controulleur.	<i>Pribafequo.</i>	Прибавка (?). При- ставъ (?) ⁽¹⁾ .
Unes estuves.	<i>Isoba.</i>	Истьба (изба) ⁽²⁾ .
Venez moy voir.	<i>Predymena nauechayt.</i>	Приди мени навѣ- щать.
Vous estes belle.	<i>Ty caracha.</i>	Ты хороша.
Vous estes beau.	<i>Ty carouos.</i>	Ты хорошъ.
Un gentilhomme.	<i>Boyarin.</i>	Бояринъ.
Une damoiselle.	<i>Aspondarinnya.</i>	Осподарыня.
Un conte.	<i>Quenes.</i>	Князь ⁽³⁾ .
Un prince.	<i>Zaar.</i>	Царь.
Une comtesse.		
Une princesse.	<i>Zaarissa.</i>	Царьца.
Une fille de cham- bre.	<i>Pastelnissa.</i>	Постельница ⁽⁴⁾ .
Un fourniment.	<i>Felacq.</i>	Фляга ⁽⁵⁾ .

⁽¹⁾ Il semble qu'ici questionneur français et traducteur russe aient eu quelque peine à s'entendre. Приставка convient bien pour le sens; mais la transcription, exactement pareille dans les deux manuscrits, demeure énigmatique.

⁽²⁾ Sur l'étymologie et le sens du mot изба, voir Paul BOYER et N. SPÉRANSKI, *Manuel pour l'étude de la langue russe*, p. 118, n. 6.

⁽³⁾ Le traducteur russe ne sait pas très bien ce que c'est qu'un comte; et, on va le voir, il ne sait pas du tout ce que c'est qu'une comtesse. Il n'est que juste d'ajouter que les mots графъ et графиня (all. *Graf, Gräfin*) sont inconnus en ancien russe.

⁽⁴⁾ Sreznevskij, dans ses *Materiiny*, ne donne que постельникъ. Cf. Ко(то)ѣикни, *O Rossii, v царствованіи Алексіи Михаиловича*, Saint-Petersbourg, 1840, édit. de la Commission archéographique, chap. II, 20, p. 25 : «Постельницы (*sic*); которые постели постилають подъ царьцу и подъ боярынь».

⁽⁵⁾ LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, au mot *Fourniment*: «ancien-
nement, étui à poudre que portaient les mousquetaires à pied au xvii^e siècle». —
Фляга, forme refaite d'après le diminutif фляжка, lequel est un emprunt direct au
polonais *flaszka*, diminutif de *flaszka*. On notera que le mot allemand *Flasche*, qui a
donné *flaszka*, *flaszka* en polonais, a donné également *flasque* en vieux français, et
précisément au sens de «poire à poudre».

Une balle de canon.	<i>Yadro pichalna.</i>	Ядро пицально ⁽¹⁾ .
Une balle de mousquet.	<i>Yadro zatina.</i>	Ядро затинно ⁽²⁾ .
Une balle de harquebouze.	<i>Yadro pichalna.</i>	Ядро пицально.
Un cheval moscovytte.	<i>Merin.</i>	Мѣринъ ⁽³⁾ .
Un cheval tarte.	<i>Coin tatarasque.</i>	Конь татарецъ ⁽⁴⁾ .
Un cheval turcq.	<i>Argueniacq.</i>	Аргамакъ ⁽⁵⁾ .
Une hacquenee.	<i>Uina godes.</i>	Иноходець.
Une mulle.	<i>Lachacq.</i>	Лошакъ.
Un eschameau ⁽⁶⁾ .	<i>Uerbellut.</i>	Верблюдъ.
Un mosquet.	<i>Zatymena.</i>	Затинная ⁽⁷⁾ .
Un tresorier.	<i>Quasenaquay.</i>	Казначей.
Un masson.	<i>Camensicq.</i>	Каменщикъ.
Un charpentier.	<i>Pelodenicq.</i>	Плѣтничъ.
Un menuysier.	<i>Setolesnicq.</i>	Столешничъ.
Un laboureur.	<i>Cretyanicq dyolonayq.</i>	Крестьянинъ дѣльничъ ⁽⁸⁾ .
Un battelier.	<i>Sondu fecicq.</i>	Судовщикъ.

⁽¹⁾ Même glose, trois lignes plus bas, pour «une balle de harquebouze»; *canon* est donc entendu ici au sens de «canon à main».

⁽²⁾ Затинно : voir plus bas, au mot «un mosquet».

⁽³⁾ *Cheval moscovite*, au sens de «cheval hongre», ne paraît pas avoir été usuel.

⁽⁴⁾ *Coin tatarasque* : le ms. Dupuy porte *coin tartaresque*. — *Tarte* pour *tartre* : on a «le roi des Tartres» dans un texte du XIV^e siècle (communiqué par M. A. Delboulle). Cf., à l'inverse, *tartre* pour *tarte*, pâtisserie bien connue. Sur le commerce des chevaux tatars dans l'ancienne Russie, voir КОСТОМАРОВ, *loc. cit.*, p. 11, 99, 120, 301-304 et 306.

⁽⁵⁾ Voir le *Slovar' russkago jazyka* de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg (commencé en 1891), au mot Аргамакъ.

⁽⁶⁾ Ms. Dupuy : «un chameau».

⁽⁷⁾ Затинная, c'est-à-dire затинная пицаль. Voir I. ВѢЛЛЕВ, *О Русскомъ войскѣ въ царствование Михаила Феодоровича*, Moscou, 1846, p. 67, et aussi le nouveau *Dictionnaire de l'Académie* (1891), aux mots Затинный. et Затинный.

⁽⁸⁾ *Cre(s)tyanicq*, pour *cre(s)tyanin*, par analogie de la consonne finale du mot qui suit. Seznnevskij, dans ses *Materialy* : «Дѣльничъ — *ἐργάτης*, *operarius*». Cf. ДѢЛОВЫЕ ЛЮДИ, et voir ДЯКОНОВ, *Очерки изъ исторіи сельскаго населенія въ Московскомъ государствѣ*, Saint-Pétersbourg, 1898, p. 287.

Un passagier.	<i>Pelot.</i>	Плотъ ⁽¹⁾ .
Un courreyer ⁽²⁾ .	<i>Baresnicq.</i>	Барышникъ.
Un chappellier.	<i>Calpassenicq.</i>	Колпачникъ.
Un orlogier.	<i>Sasouenicq.</i>	Часовникъ.
Un peintre.	<i>Y quollonicq.</i>	Иконникъ.
Un brasseur de biere.	<i>Piuauar.</i>	Пивоваръ.
Un pallefrenyer.	<i>Gallyouf.</i>	Конюхъ (конюхъ ?).
Un tournyer ⁽³⁾ .	<i>Tacar.</i>	Токаръ.
Une met.	<i>Cuessenar.</i>	Квашня ⁽⁴⁾ .
Un thamy.	<i>Moustofeca.</i>	Мутówka ⁽⁵⁾ .
Un four.	<i>Peschè.</i>	Печь.
Une rouee.	<i>Quelesse.</i>	Колесо.
Une coche.	<i>Cloumagua.</i>	Колимага ⁽⁶⁾ .
Un cochier.	<i>Uassenicha.</i>	Возница.
Un mareschal.	<i>Poudecousicq.</i>	Подковщикъ ⁽⁷⁾ .
Un pouldryer.	<i>Zellenicq.</i>	Зелѣйникъ ⁽⁸⁾ .

⁽¹⁾ Плотъ, glossé par Sreznevskij (*Materialy*) en «пловучій помостъ». *Passagier* est donc entendu ici au sens de «bac servant à transporter le bois», d'où simplement «train de bois».

⁽²⁾ Ms. Dupuy : «ung courtier».

⁽³⁾ *Tournyer* (= *tournier*), pour *tourneur*. Le ms. Dupuy place en face de ce mot la glose *cuessenar* (traduction de «une met»), les deux mots qui suivent, *tamis* et *four*, se trouvant respectivement accolés aux gloses *pesche* (traduction de «ung four») et *quelesse* (traduction de «une rouee»), alors que, dans la partie française, les mots «une met» et «une rouee» sont omis : cet ensemble de confusions et d'omissions suffirait à prouver que le *Dictionnaire moscovite* ne peut pas être l'original dont le *Dictionnaire des Moscovites* ne serait que la copie.

⁽⁴⁾ Ce mot manque dans les *Materialy* de Sreznevskij. Il semble que la finale *-ar* de la transcription *cuessenar* soit due à une simple influence de voisinage : *cuessenar* d'après *tacar*. *Met*, au sens de «pétrin», puis de «coffre» en général, est demeuré usuel dans le parler de Touraine.

⁽⁵⁾ Мутówka «mousoir». Il faudrait donc admettre que *tamis* a pu signifier, en français du xvi^e siècle, une sorte de cylindre en bois ou en métal, percé de trous, et servant à faire mousser.

⁽⁶⁾ Voir ci-dessus, p. 482, n. 5.

⁽⁷⁾ Ce mot et la plupart des noms de métier qui le suivent manquent dans les *Materialy* de Sreznevskij.

⁽⁸⁾ Зелѣйникъ : en ce sens de пороховой мастеръ, on disait plus communément зелѣйщикъ.

Un fondeur ⁽¹⁾ .	<i>Poscar.</i>	Пушкаръ.
Un voirrier.	<i>Zeelayniscq.</i>	Стеклѣнщикъ ⁽²⁾ .
Un chauderonnyer.	<i>Catellenicq.</i>	Котельникъ.
Un tellyer ⁽³⁾ .	<i>Tecallenicq.</i>	Ткальникъ.
Un couryeur de cuyr ⁽⁴⁾ .	<i>Casseuenicq.</i>	Кожѣвникъ.
Un passementier.	<i>Zamechenicq.</i>	Замшеникъ.
Un chaussettier.	<i>Portenoy maestro.</i>	Портной мастеръ.
Un gantier.	<i>Rouqua uissenicq.</i>	Рукавичникъ.
Un armeurier.	<i>Bronicq.</i>	Бронникъ.
Un cousturier.	<i>Naplessenay maestro.</i>	Наплечный (?) ма- стеръ ⁽⁵⁾ .
Un serrurier.	<i>Zomochenicq.</i>	Замочникъ.
Un bottonnier ⁽⁶⁾ .	<i>Pouuesenicq.</i>	Пугвичникъ.
Une lingere.	<i>Roubachenicq.</i>	Рубашникъ ⁽⁷⁾ .
Un drappier.	<i>Souconnicq.</i>	Суконникъ.
Un tapisserie.	<i>Cauernicq.</i>	Ковёрникъ.
Un recouvreur.	<i>Polletenicq.</i>	Плётникъ ⁽⁸⁾ .
Un fauconnier.	<i>Saucouil.</i>	Сокольникъ.
Un chasseur.	<i>Pessar.</i>	Псарь.
Un macquereau.	<i>Souuodenicq.</i>	Сводникъ.
Une macquerelle.	<i>Souuodenissa.</i>	Сводница.
Un paillart.	<i>Pelledon.</i>	Блядунъ.
Une putain.	<i>Bleda.</i>	Блядь.
Un larron.	<i>Tayt ladre.</i>	Тать . . . ?

⁽¹⁾ «Un fondeur», au sens de «fondeur de canons».

⁽²⁾ *Voirrier*, ancienne forme du mot *verrier*. — Стеклѣнщикъ : cf., en russe moderne, стекольщикъ, стекольникъ, et, dans les dialectes, стеклѣнникъ.

⁽³⁾ *Tellyer* (= *tellier*) ou *telier*, c'est-à-dire «toilier, tisserand de toile».

⁽⁴⁾ Ms. Dupuy : «ung corroyeur de cuir».

⁽⁵⁾ Наплечный, peut-être de наплечіе «col, collet, pèlerine»?

⁽⁶⁾ Ms. Dupuy : «ung boutonnier», graphie plus moderne.

⁽⁷⁾ On eût attendu рубашница. Mais les femmes étaient peu nombreuses, en Russie, dans les corps de métiers ; et la traduction tient compte de cette circonstance de fait plutôt que de l'exactitude verbale.

⁽⁸⁾ Cf. ci-dessus, p. 484, au mot «un charpentier». — *Recouvreur*, au sens de *couvreur* ; cf. GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, et la *Pantagrueline Prognostication*, chap. v.

Une larronnesse.	<i>Raytaya ymicqua</i> ⁽¹⁾ .	Разбóйница (?).
Un trompeur.	<i>Amanezicq.</i>	Обмáнщикъ.
Une tromperesse.	<i>Amanezissa.</i>	Обмáнщица.
Un escolier.	<i>Ochenicq.</i>	Ученикъ.
Un maistre.	<i>Maestro.</i>	Мáстеръ.
Un imprimeur.	<i>Pochatenicq.</i>	Печáтникъ.
Un yvrogne.	<i>Pian.</i>	Пьянъ.
Une yvroignesse.	<i>Pianna.</i>	Пьяна.
Un sizeaux ⁽²⁾ .	<i>Noysseuyssa.</i>	Нóжницы (peut-être нóжвицы ?).
Une esguille.	<i>Yguella.</i>	Иглá.
Violet.	<i>Bacharetz.</i>	Багрéць ⁽³⁾ .
Un des a coudre.	<i>Na peur setocq.</i>	Напёрстокъ.
Un tablyer.	<i>Tauelyer.</i>	Тавелёръ ⁽⁴⁾ .
Vous estes un joueur.	<i>Thy y gresse.</i>	Ты игрéць.
Vous estes une joue- resse.	<i>Thy y gressa.</i>	Ты игрíца (?).
Vous estes un fol.	<i>Thy essay durren.</i>	Ты есá дурень.
Vous estes une folle.	<i>Thy essay durraua.</i>	Ты есá дýрава ⁽⁵⁾ .
Vous nestes pas saige.	<i>Thy nesmyrua</i> ⁽⁶⁾ .	Ты несмíрна.
Un monnoyeur.	<i>Denesnicq.</i>	Дéнежникъ.
Un faux monnoyeur.	<i>Amanenicq deinnessay.</i>	Обмáнникъ дéнеж- ный.
Un esculteur.	<i>Zenamensicq.</i>	Знаменщíкъ ⁽⁷⁾ .

⁽¹⁾ *Rataya ymicqua*, dans le ms. Dupuy.

⁽²⁾ «Un sizeaux» («ung cizeaux» dans le ms. Dupuy) : d'après la règle de l'orthographe en usage au xvi^e siècle, on attendrait *uns* et non *un*.

⁽³⁾ Cf. багрóвый au sens de «rouge bleu, rouge violacé» : багрóвыя пáтна; et voir ci-dessus, p. 479, n. 3.

⁽⁴⁾ Tablier, c'est-à-dire table pour les jeux dits anciennement «jeux de tables», tels qu'échecs, trictrac, etc.

⁽⁵⁾ Дýрава manque dans les dictionnaires russes.

⁽⁶⁾ *Nesmyrua*, faute de lecture pour *nesmyrna*. Cf. p. 480, l. 8.

⁽⁷⁾ Знаменщíкъ, au sens de рисовáльщикъ, живописецъ (Sreznevskij). *Sculpteur*, en ancien français, ne paraît pas impossible au sens de «graveur, dessinateur-graveur».

Un arquemiste.	<i>Mouldressa.</i>	Мудрѣць.
Un astrologue.	<i>Setrollicq zeuyes dachocq.</i>	Строликъ (?), звѣздочѣтъ.
Un cosmographe.	<i>Semellen mierchicq guoroda pichost.</i>	Землемѣрщикъ (ou земеленъ мѣрщикъ), городопѣсець.
Vert.	<i>Zelon.</i>	Зелѣнь (= зѣленъ).
Un musicien.	<i>Piesselnicq.</i>	Пѣсельникъ ⁽¹⁾ .
Un joueur de luth.	<i>Doumernicq.</i>	Домѣрникъ ⁽²⁾ .
Un joueur despinette.	<i>Samballenicq.</i>	Цымбальникъ.
Un joueur de violon.	<i>Semousenicq.</i>	Смычникъ ⁽³⁾ .
Un cornet a bouquin.	<i>Doudenicq.</i>	Дудникъ ⁽⁴⁾ .
Un joueur de hautbois.	<i>Souuachay.</i>	Свириячій (?).
Un joueur de muzette.	<i>Doudenicq.</i>	Дудникъ ⁽⁵⁾ .
Une salle doree.	<i>Palatto bollochaye.</i>	Палата большая.
Venez moy accompagner.	<i>Prouedymenea.</i>	Проведі меня.
Vous estes de bon discours.	<i>Thy gouuory grasda.</i>	Ты говоритъ гораздъ.
Voyla un bon cuisinier.	<i>Tho pobre dobray.</i>	Тó поваръ добрый.

⁽¹⁾ Пѣсельникъ, ainsi glossé dans le *Dictionnaire de l'Académie* (1847) : «участвующій въ хорѣ, въ которомъ поются народныя пѣсни».

⁽²⁾ Домѣрникъ, c'est-à-dire joueur de домра. Sur la *domra* (instrument à cordes) et les instruments du même genre, voir A. S. ФАМИНЦЫН, *Домра и родственные ей музыкальные инструменты русскаго народа*, Saint-Petersbourg, 1891.

⁽³⁾ Смычникъ, de смыкъ (ou, au plur., смыки), dont le diminutif смычокъ (pour смычекъ) s'est conservé au sens d'«archet».

⁽⁴⁾ Дудникъ, de дудá, c'est-à-dire «joueur de дудá»; le mot actuel est дудочникъ, d'après le diminutif дудка (ou mieux, au pluriel, дудки). «Cornet à bouquin» est donc entendu ici au sens où il était couramment employé au xvi^e siècle : instrument à vent, en bois, dont le tuyau est percé de trous.

⁽⁵⁾ Le traducteur, on le voit, n'a pas fait de différence entre le cornet à bouquin et la musette.

Voyla un bon patis- sier.	<i>Thuost garas peroguy dyollet.</i>	Ты́ есть горáадъ пирогí дѣлать.
Une perdrix.	<i>Courat pateca.</i>	Куропáтка.
Un faisant.	<i>Tetref.</i>	Тéтеревъ.
Un merle.	<i>Sallenay.</i>	Соловѣй (?) ⁽¹⁾ .
Une becasse.	<i>Sequenarays.</i>	Скворѣць ⁽²⁾ .
Une oie.	<i>Gous.</i>	Гусь.
Un canart.	<i>Outequa.</i>	Ўтка.
Un chappon.	<i>Capon.</i>	Капóнъ ⁽³⁾ .
Un cocq.	<i>Pietous.</i>	Пѣтухъ.
Une poule.	<i>Courissa.</i>	Кúрица.
Un saulmon.	<i>Salemon zeymesenay.</i>	Сальмóнъ сѣмеж- ный ⁽⁴⁾ .
Une ballayne.	<i>Bellougua.</i>	Бѣлúга ⁽⁵⁾ .
Une carpe.	<i>Loche.</i>	Лещъ ⁽⁶⁾ .
Un brochet.	<i>Choqua.</i>	Щúка.

⁽¹⁾ Соловѣй «rossignol», traduction par à peu près, *sallenay* étant lu *salleuay* ?

⁽²⁾ *Sequenarays* pour *sequeuarays*, leçon du ms. Dupuy. — Скворѣць «sansonnet. étourneau», et non pas «becasse». Il n'existe pas de mots proprement russes pour désigner la becasse ou la bécassine; et ceci peut expliquer la méprise du traducteur. Le nom de la becasse est вальдшнепъ (de l'allemand *Waldschnepfe*): la double bécassine est dite communément дупель, pour дупельшнепъ (de l'allemand *Doppelschnepfe*); la bécassine, moitié moins grosse, est dite бекáсъ (du français), — ce dernier nom étant d'ailleurs couramment employé comme terme générique.

⁽³⁾ On a *капон* en bulgare, *kopun* en serbo-croate, *kapoun* en tchèque; seul le polonais a *l*, *kaplon*, *kaplón*, forme qui a passé en petit russe et en russe moderne, *каплýнъ* (cf. Miklosich, *Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen*). Tous ces mots étant empruntés, on peut admettre que le russe ait connu une forme *капóнъ* (latin *capo*, italien *carpone*, français *chappon*, allemand *Kapoun*) avant d'admettre la forme polonaise. On notera que ni *капóнъ* ni *каплýнъ* ne sont dans Sreznevskij.

⁽⁴⁾ Сальмóнъ, simple transcription (de l'anglais *salmon* plutôt que du français), et non pas traduction. Сѣмежный, adjectif de сѣмга.

⁽⁵⁾ Бѣлúга, *acipenser huso* L., le plus gros des poissons de la Caspienne, de la mer d'Azov et de la mer Noire, se trouve également dans les estuaires des grands fleuves qui se rendent à ces mers. Le traducteur russe, tout ingénument, a donc entendu *baléine* au sens de «gros poisson».

⁽⁶⁾ Лещъ (en orthographe moderne *лещъ*), proprement «brème».

Une anguille.	<i>Ocharra</i> ⁽¹⁾ .	Ўгорь (?), ўгря (?).
Une troyste.	<i>Lochays.</i>	Лѳосось ⁽²⁾ .
Une escoufle ⁽³⁾ .	<i>Carchon.</i>	Кѳршунъ.
Un signe.	<i>Yoncha.</i>	Веоньца (?) ⁽⁴⁾ .
Une caille.	<i>Plepelqua.</i>	Пелепѣлка ⁽⁵⁾ .
Une escharpe.	<i>Peruays.</i>	Пѣревязь.
Une bride de cheval.	<i>Housseda lachedinna.</i>	Уздá лошади́на.
Une selle de cheval.	<i>Sedela.</i>	Сѣдлá ⁽⁶⁾ .
Un marteau.	<i>Mallotacq.</i>	Молотѳкъ.
Unes tenailles.	<i>Cloche.</i>	Клѣщи ⁽⁷⁾ .
Un peigne.	<i>Craben.</i>	Грѣбень.
Un myroir.	<i>Cerquena.</i>	Зѣркало.
Un raseoyr.	<i>Noysseuys.</i>	Нѳжникъ (peut-être нѳжвикъ ?) ⁽⁸⁾ .
Un fouet.	<i>Pelleaytys.</i>	Плеть (ou, au plur., плѣти).
Une plume pour écrire.	<i>Peroa.</i>	Перѳ.
Une malle.	<i>Souycq.</i>	Сундѳкъ ⁽⁹⁾ .
Un feustre.	<i>Yenpanchacq.</i>	Епанчá.
Un paire desperons.	<i>Ostreguay.</i>	Острогí.
Un fuzil.	<i>Cremenne oguennyna.</i>	Кремѣнно огнѣво.
Un sacq.	<i>Mechocq.</i>	Мѣшѳкъ.

⁽¹⁾ *O harra* dans le ms. Dupuy.

⁽²⁾ Лѳосось (accentuation ancienne лѳосось), proprement *salmo salar* L.; et aussi saumon en général : la traduction de *truite* par лѳосось n'a donc rien qui doive surprendre.

⁽³⁾ *Écoufle*, nom d'une variété de milan, figure encore dans l'édition de 1762 du *Dictionnaire de l'Académie*.

⁽⁴⁾ Веоньца (?), peut-être pour веоньць (?). Voir SREZNEVSKI, *Materialy*, aux mots *Лебедь* et *Веоньць*. — Dans le ms. Dupuy : «un cygne».

⁽⁵⁾ Sreznevskij, dans ses *Materialy*, donne пелепеляца. Cf. MIKLOSICH, *Etymologisches Wörterbuch*, au mot *perpera*.

⁽⁶⁾ Сѣдлá, pour сѣдлѳ; cf. p. 473, n. 2, *in fine*.

⁽⁷⁾ Клѣщиá, en prononciation moderne.

⁽⁸⁾ Cf. ci-dessus, p. 487, l. 9.

⁽⁹⁾ Cf. ci-dessus, p. 481, le dernier mot.

Une tente.	<i>Setyor.</i>	Шатёръ.
Un pavillon.	<i>Bouellechior seyor</i> ⁽¹⁾ .	Большой шатёръ.
Une dague.	<i>Dyaca</i> ⁽²⁾?
Un poison.	<i>Bourraue.</i>	Бурáвъ.
Une hache d'armes.	<i>Pallisa.</i>	Пáлица.
Une masse.	<i>Pallissa zelessinna.</i>	Пáлица желѣзна.
Un fillet a pescher du poisson.	<i>Neuet.</i>	Нéводъ.
Un amesson.	<i>Ouda.</i>	Удá.
Un avyron.	<i>Uessello.</i>	Веслó.
Un gouvernail.	<i>Carma.</i>	Кормá ⁽³⁾ .
Une fontaine.	<i>Cle ou se seuiessa uau-da.</i>	Ключевíца водá ⁽⁴⁾ .
Un jardin.	<i>Sat.</i>	Садъ.
Une jardiniere.	<i>Sadocquenicq.</i>	Садóвникъ ⁽⁵⁾ .
Voyla un beau present.	<i>Topo mina guarochay.</i>	То помíнокъ хорóшій.
Voyla un beau aigneau ⁽⁶⁾ .	<i>Toperstain guarochay.</i>	То пёрстень хорóшій.
Un cousturier.	<i>Portenay maester.</i>	Портнóй мáстеръ ⁽⁷⁾ .
Un cordonnier.	<i>Chapossenicq.</i>	Сапóжникъ.
Un médecin.	<i>Dohtor.</i>	Дóкторъ ⁽⁸⁾ .

⁽¹⁾ *Seyor*, faute de lecture pour *setyor*; et de même dans le ms. Dupuy.

⁽²⁾ *Dyaca* semble n'être qu'une transcription du mot français, avec terminaison féminine.

⁽³⁾ Кормá (кърма), en ancien russe, avait les deux sens de «poupe, arrière» et de «gouvernail».

⁽⁴⁾ Ключевíца водá, pour ключевáя водá. Sreznevskij, dans ses *Materialy*, donne la forme masculine, ключовикъ = ключевикъ.

⁽⁵⁾ Садóвникъ : cf. ci-dessus, p. 486, n. 7.

⁽⁶⁾ *Aigneau*, dans le ms. Dupuy *ayneau*, pour *anneau*.

⁽⁷⁾ Cf. ci-dessus, p. 486, l. 7 et 10.

⁽⁸⁾ La transcription du russe est ici parfaitement fidèle : encore aujourd'hui la prononciation populaire de дóкторъ est дóхторъ (ou дóхтуръ), avec substitution de la fricative à l'occlusive.

Un apothicaire.	<i>Apettyquer.</i>	Апотикёръ (?), аптэ- каръ ⁽¹⁾ .
Un paste.	<i>Pirogua.</i>	Пирогъ.
Une taverne.	<i>Corsema.</i>	Корчма.
Un marché.	<i>Torgua.</i>	Торгъ.
Une boucherye.	<i>Meemoyret.</i>	Мясной рядъ.
Une prison.	<i>Tourma.</i>	Тюрма.
Un prisonnier.	<i>Tourmachicq.</i>	Тюрэмщикъ ⁽²⁾ .
Un captif.	<i>Pollonenicq.</i>	Полоненикъ.
Une captive.	<i>Pollanyecq</i> ⁽³⁾ .	Полонянка.
Une chaine dor.	<i>Chey zallatya.</i>	Чѣпъ ⁽⁴⁾ златая.
Une bague.	<i>Persetem.</i>	Пѣрстенъ.
Une perle.	<i>Gemsouginna.</i>	Жемчужина.
Un pant oreille ⁽⁵⁾ .	<i>Sergua.</i>	Сергá.
Un chapeau.	<i>Calpacq.</i>	Колпáкъ.
Une coupe d'argent.	<i>Chargua cerebrena.</i>	Чáрка серэбрена.
Une ceinture d'argent.	<i>Poes cerebrena</i> ⁽⁶⁾ .	Пóясъ серэбрень (ou серэбреньй).
Une douzaine de cul- liers d'argent.	<i>Deuanaset lossacq cere- brena.</i>	Дванáдцать лóжекъ серэбреньхъ.
Un plat d'argent.	<i>Belluda cerebrena.</i>	Блúдо серэбрено (ou блúда серэ- брена?).
Un vase d'argent.	<i>Couba cerebrena.</i>	Кúбокъ серэбрень (ou серэбреньй).

⁽¹⁾ Il n'y a rien d'impossible à ce qu'une forme апотикёръ, calquée sur la forme française, ait précédé la forme аптэкаръ, plus voisine de la forme allemande *Apotheker*.

⁽²⁾ Тюрэмщикъ pour тюрэмникъ ?

⁽³⁾ La transcription du ms. Dupuy est un peu moins incorrecte : *pollanyeca*.

⁽⁴⁾ Чѣпъ, en vieux russe, pour цѣпъ.

⁽⁵⁾ « Ung pendant d'oreille », dans le ms. Dupuy.

⁽⁶⁾ *Cerebrena*, même transcription qu'à la ligne précédente, par influence de voisinage. Et de même pour les transcriptions qui vont suivre. « Une ceinture d'argent » manque dans le ms. Dupuy.

Un esguyere d'argent.	<i>Rouqua moynicq cerebrena.</i>	Рукомойникъ серебрянъ (ou серебряный).
Un seau.	<i>Uedro.</i>	Ведро.
Un chaudron.	<i>Catol.</i>	Котёлъ.
Un pot de terre a cuire la chair.	<i>Garchocq.</i>	Горшокъ.
Une poyle a frire.	<i>Sequaurada.</i>	Сковорода.
Une grille.	<i>Resoqua.</i>	Решётка.
Une cullier a esbrouer le pot.	<i>Ou pallomenicq.</i>	Уполѳмникъ ⁽¹⁾ .
Un flacon destain.	<i>Felagua olouenay.</i>	Фляга оловяна (ou оловяная).
Une bouteille de terre.	<i>Felagua sequelanichenaya.</i>	Фляга стеклянничная ⁽²⁾ .
Un plast de terre.	<i>Coubisca guelinenaya.</i>	Кубышка глиняная.
Un plat de boys.	<i>Bellouda derreuanoya⁽³⁾.</i>	Блюдо деревяное.
Un collet de chemyse.	<i>Aguarellya Rouba chenaya.</i>	Ожерелье рубашное ⁽⁴⁾ .
Une riviere.	<i>Requa.</i>	Рѣка.
Un lac.	<i>Ozera.</i>	Озеро.
Une ysle.	<i>Ostrop.</i>	Островъ.
Une campagne.	<i>Polle.</i>	Поле.
Un boys.	<i>Lies.</i>	Лѣсъ.

⁽¹⁾ Уполѳмникъ pour уполѳвникъ. *A escumer*, dans le ms. Dupuy.

⁽²⁾ Le traducteur a donc glossé comme si le texte français portait «une bouteille de verre». Peut-être *terre* n'est-il qu'une faute de copie pour *verre*. Sur *фляга*, voir ci-dessus, p. 483, n. 5.

⁽³⁾ Cette glose, dans le ms. de Thevet, se trouve placée par erreur en face des mots qui suivent, «un collet de chemyse». En face de «un plat de boys» se lit la glose *bellouda senymenaya*, dont le second mot ne paraît répondre à rien de ce qui se trouve dans la partie française; et de même dans le ms. Dupuy, où la question «un collet de cheynse» n'a d'ailleurs pas été reproduite.

⁽⁴⁾ Cette glose, dont la place est ici même (au lieu de *bellouda derreuanoya*: voir la note précédente) a été déplacée dans le ms. de Thevet: il faut l'aller prendre tout à la fin du *Dictionnaire des Moscovites*, en face de la phrase française «vous ne faictes que demander».

Une ville.	<i>Darreuenye.</i>	Дерѣвня ⁽¹⁾ .
Une cité.	<i>Guorot.</i>	Городъ ⁽²⁾ .
Une esglise.	<i>Cercaue.</i>	Цѣрковь.
Un chateau.	<i>Gourot.</i>	Городъ ⁽²⁾ .
Un clocher.	<i>Callecallyuca.</i>	Колоколѣница.
Un prestre.	<i>Paure.</i>	Попъ.
Un moyne.	<i>Charnesse.</i>	Чернецъ.
Un secrestain.	<i>Diaquen.</i>	Діаконъ.
Un evesque ⁽³⁾ .	<i>Uelodicqua.</i>	Владѣка.
Un pape.	<i>Y tropallyta.</i>	Митрополитъ.
Un chancellier.	<i>Diaquen.</i>	Діакъ.
Un escrivain.	<i>Podyachan.</i>	Подьячій (ou подья- чей).
Un quyemant.	<i>Prochachuy.</i>	Прощачій(?) (ou прощачей?) ⁽⁴⁾ .
Un juge.	<i>Soudya.</i>	Судія.
Un procureur.	<i>Ya benyt.</i>	Ябедникъ.
Un sergent.	<i>Aguenauchicq.</i>	Доводчикъ(?), огнев(ь)щикъ ⁽⁵⁾ .
Un gouverneur.	<i>Uoy uanda.</i>	Воевода ⁽⁶⁾ .
Un capp ^e de cinq cens hommes.	<i>Callayt seteellecho.</i>	Голова стрѣлцкій.
Un soldat.	<i>Setrellet.</i>	Стрѣлецъ.
Un centenyer.	<i>Codenicq.</i>	Сотникъ.
Un cinquantenyer.	<i>Pety dessaytenicq.</i>	Пятидесятникъ.

⁽¹⁾ Cette glose est en contradiction avec celle que l'on a lue p. 483, l. 1; on attendrait plutôt *посадъ* ou *городъ*. Sur l'exacte signification des mots *посадъ* et *городъ* dans l'ancienne Russie, voir KOSTOMAROV, *loc. cit.*, p. 144.

⁽²⁾ Voir à la note précédente.

⁽³⁾ Ce mot et les deux qui suivent manquent dans le ms. Dupuy.

⁽⁴⁾ *Quyemant*, plus communément orthographié *caimant*, «quemandeur, importun solliciteur, mendiant». — *Прощачій* : cf. la forme dialectale moderne *прошатый*, au sens de *проситель*.

⁽⁵⁾ *Огнев(ь)щикъ*, proprement *пожарный* (SREZNEVSKI, *Materialy*), *пожарный служитель* (*Dict. de l'Acad.*, 1847).

⁽⁶⁾ Voir SREZNEVSKI, *Materialy*, au mot *Воевода*.

Un dixzenier.	<i>Dessaytenicq.</i>	Десятникъ.
Une trompette ⁽¹⁾ .	<i>Troubenicq.</i>	Трубникъ.
Un general darmee.	<i>Boychal uoy uauda.</i>	Большой воевода ⁽²⁾ .
Une trenchee.	<i>Rof.</i>	Ровъ.
Une bresche.	<i>Prestoub.</i>	Преступъ.
Une batterye.	<i>Trellaba.</i>	Стрѣльба.
Un assault.	<i>Pristoup.</i>	Прѣступъ.
Une sepmaine.	<i>Nyedyela.</i>	Недѣля.
Un moys.	<i>Myessesem.</i>	Мѣсяць.
Un an. ●	<i>Goden.</i>	Годъ.
Un jour.	<i>Den.</i>	День.
Un livre.	<i>Grinenque.</i>	Грѣвенка ⁽³⁾ .
Vendredy.	<i>Petinza.</i>	Пятница ⁽⁴⁾ .
Voyla une belle jour- nee.	<i>Guarochaden.</i>	Хорошъ (ou хоро- шій) день.
Voyla une belle nuittee.	<i>Guarocho nocha.</i>	Хороша ночь.
Vous ne faictes que demander.	[<i>Aguarellya Rouba che- naya</i>] ⁽⁵⁾ .	
Vous estes un quyemant.	<i>Ty nedyelas Rassenaya profis.</i>	Ты мнѣ дѣлаешь разные просы ⁽⁶⁾ .
Y avez vous parlé ⁽⁷⁾ ?	<i>Thy em gouuory ly?</i>	Ты ему говорилъ ли?

⁽¹⁾ Au sens où l'on dit en français moderne *un trompette*; cf. ci-dessus, p. 488, l. 13, «un cornet à bouquin». Dans le ms. Dupuy, «une trompette» vient à la suite des mots «l'enseigne» et «le tambour».

⁽²⁾ Большой воевода : c'était le terme propre; voir le *Dictionnaire de l'Académie* (1847), au mot Воевода.

⁽³⁾ Voir ci-dessus, p. 481, n. 6. Cette répétition a été évitée dans le ms. Dupuy.

⁽⁴⁾ Пятница, d'après *пятна* au sens de «cinquième jour»; à moins que *petinza* ne soit une faute de lecture pour *petniza* = *пѣтница*.

⁽⁵⁾ La place légitime de cette glose *Aguarellya Rouba chenaya* a été indiquée ci-dessus, p. 493, n. 4. Les deux phrases synonymes «vous ne faictes que demander» et «vous estes un quyemant» manquent dans le ms. Dupuy.

⁽⁶⁾ Просы : voir *SREZNEVSKI, Materialy*, au mot Просъ. *Profis* pour *prosis*.

⁽⁷⁾ Cette phrase, dans le ms. Dupuy, vient immédiatement après «parlez à lui» (voir ci-dessus, p. 477, l. 14). Le pronom *y* (= *lui*) manque dans ce ms.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Une ambassade marocaine à Constantinople, par A. BARBIER DE MEYNARD . . .	1
Le culte de la déesse Al'Ouzzâ en Arabie, au iv ^e siècle de notre ère, par HARTWIG DERENBOURG	31
Notice sur un document arabe inédit relatif à l'évacuation d'Oran par les Espagnols en 1799, par O. HOUDAS	41
Documents persans sur l'Afrique, publiés et traduits par CL. HUART	85
De quelques évangélistes arméniens accentués, par A. MEILLET	131
Somdet P'ra Maha Chakrap'at, roi de Siam, seigneur des éléphants blancs. Fragment de l'histoire du Siam au xvi ^e siècle, par E. LORGEOU	169
Le Collège de Bahour (Établissements français dans l'Inde) au ix ^e siècle, par JULIEN VINSON	209
Un sceau de Tsiāng K'iù, ministre du royaume de Yën au iii ^e siècle avant l'ère chrétienne, par A. VISSIÈRE	265
Essai de grammaire historique sur le changement de λ en ρ devant consonnes, en grec ancien, médiéval et moderne, par JEAN PSICHARI	289
Notice bibliographique sur le protopope Mihail Strélbickij, imprimeur à Iassi, à Mogilev de Podolie et à Dubossar, par ÉMILE PICOT	337
Épisodes de la jeunesse de Tai-kau Sama, surnommé «le Napoléon de l'Extrême-Orient», traduits du japonais par LÉON DE ROSNY	369
Du Halde et d'Anville (cartes de la Chine), par HENRI CORDIER	389
Quelques notes sur la vie extérieure des Annamites, par JEAN BONET	401
Un vocabulaire français-russe de la fin du xvi ^e siècle, extrait du <i>Grand Insu- laire</i> d'André Thevet, publié et annoté par PAUL BOYER	435

